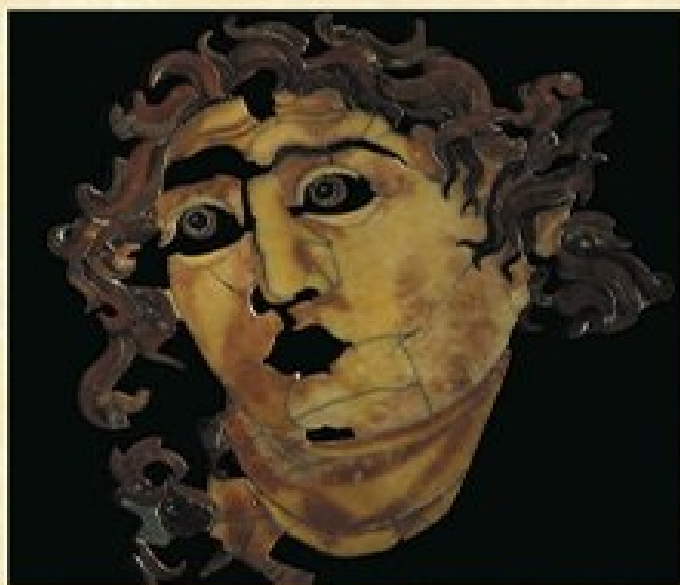


Catherine
Clément



Dictionnaire
amoureux
des
Dieux et
des Déesses

Plon

Catherine
Clément



Dictionnaire
amoureux
des
Dieux et
des Déesses

Plon

CATHERINE CLÉMENT

DICTIONNAIRE
AMOUREUX
DES DIEUX
ET DES DÉESSES

Dessins d'Alain Bouldouyre



Plon
www.plon.fr

COLLECTION FONDÉE
PAR JEAN-CLAUDE SIMOËN
ET DIRIGÉE
PAR LAURENT BOUDIN

*La liste des ouvrages
du même auteur
figure en fin de volume*



© Éditions Plon, un département d'Édi8, 2014
12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.plon.fr

© DeAgostini Picture Library/Scala, Florence
Photo de l'auteur © V. Jacob

EAN : 978-2-259-22326-3

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

« Nous serons comme des dieux »

Sur les quelque sept milliards d'humains habitant la planète, une grosse moitié croit à l'existence de dieux et de déesses. À elle seule, l'Asie qui compte 60,5 % de la population mondiale fournit un contingent de dieux inépuisable au monde. Ceux qui vont répétant, comme Nietzsche, que Dieu est mort constituent une petite minorité qui n'est même pas athée, mais, faute de mieux, vaguement agnostique. Le dieu unique se porte parfaitement bien ; Adonai, Jésus-Christ et Allah (je les cite par ordre d'apparition chronologique) rassemblent sous leurs noms des milliards de croyants. Dieu est mort ? Pas du tout. Et les dieux non plus.

En Europe, lorsqu'on parle des dieux, on entend presque toujours ceux de l'Antiquité, qu'elle soit égyptienne, grecque ou romaine. Ce sont ces dieux qui m'ont tenu compagnie pendant la Seconde Guerre mondiale, surtout les Grecs. Lues dans un grand bouquin illustré, leurs prouesses amoureuses me protégeaient des bombes, et leurs métamorphoses de la déportation. Petite, j'ai pu me transformer en laurier, en belette ou en oursonne pour échapper aux méchants ; je leur dois beaucoup. Je les ai tant aimés qu'en classe de troisième le professeur de lettres me confia une heure de cours de mythologie grecque. Les dieux ne m'ont pas quittée ; ils sont dans ma pensée.

Vers quarante ans, je découvris le semis gigantesque des divinités de l'Inde, qui germent sous les pluies de mousson – il en naît encore aujourd'hui. Ces dieux et ces déesses sont immensément vivants ; parfois, dangereusement. Cousins des dieux grecs et romains, ils protègent en fonction du culte qu'on leur rend, c'est la règle. Même jeu en Afrique où je vécus ensuite : si l'on tombe malade, c'est qu'on a oublié de sacrifier un poulet à ses dieux, les mal nommés fétiches qui sont des dieux objets. Je les ai tous découverts avec enthousiasme, contente de l'inventivité de la croyance humaine, n'ignorant rien, je crois, du danger prosélyte ni des guerres qu'il comporte. N'empêche, quelle force, quelle puissance, que de vitalité !

Tous ces dieux réunis ont formé dans ma tête une grande famille avec des repères, de magnifiques pouvoirs et des limitations confortables à vivre. Le dieu créateur n'est pas du tout parfait, il peut se nicher dans une graine minuscule et refaire trois ou quatre fois sa création ; nombre de dieux peuvent se transformer en cygne, en taureau, en aigle, en lynx ou en dragon, soulever des montagnes avec leur petit doigt, fabriquer l'arc-en-ciel, en faire un pont-levis, mais tous rencontreront quelque part leurs limites. Il en est des dieux et des déesses comme de nous autres, humains : ils souffrent dans leurs amours, leurs enfants peuvent mourir et ils sont malheureux, ce qui est rassurant. Comment définir un dieu ou une déesse quand ils ne sont pas l'Unique qu'on ne peut pas limiter ? Sous tous les cieux du monde, les dieux sont plus grands que les humains. Leurs peaux ou leurs pelages brillent comme des étoiles, leurs épaules sont musclées, ils sont rapides, aériens, fulgurants. Ils ou elles sont toujours d'une grande brutalité ; même un dieu qui protège ne le fait pas en douceur. Ne parlons pas des déesses, capables de massacrer aux quatre coins de la planète, de se transformer en renardes, baleines, ourses ou flammes avec une violence sans égale. Les mères balancent leurs petits du haut du ciel, refusant de les nourrir, malaxant dans leurs grands doigts des chairs immortelles, mais souffrantes. Parler des dieux, c'est renoncer aux nuances, à la tendresse, aux manières bien élevées, aux gestes de politesse. Leur vrai est rude.

On ne s'étonnera pas de me voir utiliser des mots d'un genre trivial. Envelopper leur sexualité d'un vocabulaire élégant ne leur rendrait pas justice. Les déesses et les dieux ne mangent pas de viande saignante, mais si leurs nourritures sont distillées, leurs sexualités sont du côté du cru. Affamés de chair fraîche et mortelle, ils ou elles se jettent sur leurs jeunes proies sans égards. Les dieux et les déesses n'embrassent pas, ils baisent. Ils n'enlacent pas, ils violent. Ils ne font pas l'amour, ils jouissent.

En parcourant leurs *curriculum vitæ*, j'ai été frappée de constater que les dieux des panthéons polythéistes usaient de leurs semences un peu n'importe comment. Ne parlons pas de ce que les déesses font de leurs déchets corporels ! De petits gardes du corps. Chez les dieux, le travestissement sexuel est banal, l'intersexualisme, évident, et le transformisme, partout. C'est ainsi, de sperme en salive et d'haleine en crasse, que m'est apparue une étrange vérité : à eux tous, ces dieux ont inventé la totalité des procréations artificielles en usage aujourd'hui. Fécondation *in vitro*, mère porteuse, gestation pour autrui, rien n'y manque, sans compter l'un des plus grands fantasmes masculins, celui de l'homme enceint. Nous n'y sommes pas encore, mais que l'imaginaire des Égyptiens, des Grecs et des Hindous soit rattrapé par le réel au vingt et unième siècle donne à penser sur la tentation que le serpent malin susurra à l'oreille de la

première femme dans le Jardin d'Eden : « Vous serez comme des dieux. » Pardi ! C'est de cela qu'il s'agit.

Et du pouvoir de Dieu. On trouvera dans ces pages les trois grands dieux uniques, et même un quatrième, l'Adi Granth des Sikhs, un peu moins connu. Malgré mon incroyance, j'espère les avoir traités en amitié, c'est-à-dire avec un mélange de révérence, d'affection et de rébellion, ce sel de la vie. Je les aime bien, car j'aime tous les dieux, même les uniques.

Comment les humains font-ils vivre leurs dieux ? Sculpter leur image, la tisser, la tendre sur du bois ou la peindre n'est jamais suffisant. Comme on inaugure une rue, une place, un temple ou une église, l'image du dieu demande à être animée.

Au Kerala, dans le sud de l'Inde, les officiants créent en les dessinant rituellement sur le sol des figures divines, mâles ou femelles. Sur un sol purifié avec de la bouse de vache diluée dans son urine – un bon antiseptique – le célébrant fait glisser des poudres de couleur silhouettant le dieu. Il lui donne de la chair, des vêtements, des parures. Une fois terminée, l'image atteint la taille des nouveaux adolescents des pays riches, ces jeunes géants qui grandissent l'humanité. Reste à lui insuffler l'essentiel : la vie.

Un dieu privé de regard n'est pas encore vivant. Ce qui manque, c'est l'œil. Comme l'œil est dangereux, le célébrant du Kerala se place à l'arrière de la tête, trace le blanc de la sclérotique à la farine de riz et l'iris avec du riz brûlé. Non sans précaution : en s'aidant d'un miroir à main, car rendre vivant le regard d'un dieu peut tuer. Ce sont donc les humains qui donnent la vie aux dieux, mais une fois créés, les regards divins savent tuer les mortels. Il y a une raison.

Les dieux ne cillent pas. C'est un point qu'ils ont tous en partage, même lorsque des humains accèdent à la divinité. Si le regard divin battait des cils, le monde s'effacerait le temps du battement. Ces yeux ronds et fixes, parfois vides, souvent creux, sont notre protection.

Le rituel terminé, le célébrant du Kerala efface l'image divine avec un bouquet de fleurs de palmier aréquier et distribue aux fidèles les poudres de riz comestible ayant servi à remplir, par terre, le visage, les mains, les pieds, les seins ronds. La déesse, le dieu ne sont plus de ce monde. Nous pouvons les manger. Un dieu, cela se prie et cela nourrit son homme. S'il ne donnait rien en échange de sa vie, le dieu pourrait mourir. Il suffira de ne plus le dessiner. Les dieux ont besoin de nous.

On les adore puis on les jette au fleuve. On les abat et puis on les redresse. On les déclare morts et voici qu'ils renaissent avec leurs grands yeux fixes qui ne cillent jamais.



Adi Granth (Inde)

C'est le Livre sacré des sikhs, qu'on appelle aussi *Gourou Granth Sahib*, Notre Seigneur et Maître. Pour les sikhs, traduire le mot *Granth* par « le Livre » serait une insulte à la grandeur du Maître.

L'*Adi Granth* n'est pas un livre. Il est Le Livre unique du Dieu unique.

À la vérité, il m'a toujours paru étrange qu'on parle un peu vite des « trois » monothéismes, alors que la religion des sikhs est un authentique monothéisme, pratiqué par vingt-deux millions de fidèles. Il n'y a donc pas trois monothéismes, mais au moins quatre à travers la planète.

Nanak, son fondateur, naquit dans l'actuel Pakistan en 1469 dans la fertile région du Penjab, en un temps où les yogis hindous côtoyaient les fakirs musulmans et les soufis qalandars, tous errants et mendiants qu'on peut encore voir aujourd'hui.

Ces mystiques que Michel Boivin appelle des « clochards célestes » avaient en commun d'être reliés à Dieu hors des institutions, de pratiquer la tolérance et de ne pas respecter les codes des religions dont ils étaient issus. Des dissidents, en somme.

Enfant mystérieux et méditatif, le futur Gourou Nanak atteignit l'extase au bord d'une rivière où il aimait méditer, seul ou en compagnie des clochards inspirés. Il disparut trois jours, on le crut mort. Quand il revint dans sa famille hindoue, il était devenu presque mutique, répétant toujours les mêmes mots, comme un poème.

C'en était un.

Le Sans-Forme habite au royaume de la Vérité.

*Il contemple ce qu'Il a créé avec un regard
empreint de grâce.*

*Il y a là des domaines, des disques, des univers
dont l'énumération serait sans fin.*

*Il y a là toutes sortes de mondes.
Tout s'y conforme à Son ordre.
Qui, ayant médité, voit cela connaît l'expansion.*

Ce poème pourrait être lu comme une paraphrase de la *Bhagavad-Gītā*, cette prière matinale chère au cœur des hindous : cet extrait du *Mahābhārata* se déroule au moment précis où le dieu Krishna s'efforce de convaincre un mortel d'aller à la bataille.

Arjuna, le mortel, meilleur archer de sa génération, voit dans l'armée ennemie son oncle et ses cousins. Faut-il vraiment les tuer, faut-il se battre ? Oui !! répond Krishna. Et pour convaincre le mortel réticent, Krishna dévoile en lui l'identité divine du dieu Vishnou, le Mainteneur du monde. Le mortel se soumet, ébloui. Il tuera.

Dans l'éblouissement de Vishnou dévoilé, on verra également des planètes, des roues, des disques, des univers, l'expansion de toutes sortes de mondes, mais le bel Arjuna, le héros de la *Bhagavad-Gītā*, est un seigneur hindou de la caste des guerriers.

Nanak est tout le contraire. Il avait eu une révélation.

« Nul n'est hindou ou musulman. »



Au croisement de l'islam et de l'hindouisme

Le dieu unique de la théologie de Nanak s'appelle indifféremment *Rāma* (prince hindou, héros du *Rāmāyana*) ou *Allah*, *Hari* (l'un des noms de Krishna) ou *Rabb*, terme qui signifie « Seigneur » et que l'on retrouve jusque chez les djinns qui hantent les animismes de l'Afrique sahélienne.

La première phrase de l'*Adi Granth*, dite « formule fondamentale », proclame : « Un, Être primordial, manifesté comme Parole, ayant pour nom la

Vérité, Créateur, Sans Crainte, Sans Haine, Forme Éternelle, Non Né, Existant de par Soi, par la grâce du Gourou. »

Formé à l'étude du sanscrit et du farsi, Nanak écrivait dans la langue sacrée des hindous, dans la langue persane des musulmans et dans la langue poétique penjabie. Or sa révélation avait des conséquences sociales considérables. Si nul n'était hindou ou musulman, les castes disparaissaient ; hommes et femmes étaient égaux entre eux ; toutes les religions étaient égales entre elles.

Marié et père de famille, Nanak suivit le chemin de tous les grands mystiques. Il dénoua les liens familiaux. Il confia un de ses fils et sa femme à ses parents, un autre à sa sœur, quitta les siens et s'en fut parcourir le monde, loin d'eux.

Il eut pour compagnon Mardana, un clochard céleste musulman et joueur de *rebab* (un petit violon sommaire, l'ancêtre du luth), sillonna le Népal, le Tibet, le Sri Lanka, le Tamil Nadu, l'Inde du Nord, se rendit à La Mecque et fonda pour finir une communauté dans un village qu'il nomma Kartarpur, la Ville du Créateur.

Ses fidèles n'étant plus ni musulmans ni hindous, il les appela « sikhs », du mot sanscrit qui signifie « disciple ».

Quand Nanak mourut, rien ne put empêcher hindous et musulmans de se disputer sa dépouille. À la fin, on souleva le voile qui couvrait son cadavre et l'on n'y trouva plus que des fleurs.

Elles furent partagées en deux. Les hindous les brûlèrent et les musulmans enterrèrent ces fleurs qui n'avaient pu réconcilier à l'heure sainte de la mort ces deux religions jusqu'alors ennemies.

Le Gourou Nanak laissait un millier de cantiques dont la composition, rythmée par le petit *rebab* de Mardana, est œuvre de musique autant que de poésie.

Il eut dix successeurs qui complétèrent le Livre sacré, et tous signèrent « Nanak », au mépris de leur nom propre.

Né en 1666 à Patna, dans le Bihar, le Gourou Gobind Singh, dixième du nom, succéda à son père quand il reçut sa tête, décapitée sur ordre de l'empereur moghol Aurangzeb. L'enfant avait juste neuf ans.

Cinq têtes décapitées

Une fois adulte, Gobind Singh, qui écrivait des poèmes en farsi et en braj – la langue lyrique hindi occidentale –, qui fut un chasseur magnifique et un splendide guerrier, héroïque, généreux et parfait, se trouva comme son père en

proie aux menaces mogholes. C'est alors qu'en 1699 il convia ses fidèles à la célébration de la nouvelle année hindoue.

Les fidèles devaient venir armés.

À neuf ans, l'enfant avait demandé aux sikhs combien d'entre eux auraient sacrifié leur vie pour son père, dont il venait de brûler rituellement la tête sur un bûcher de crémation. La réponse était « trois ».

En tout et pour tout, trois.

Alors, dans une scène saisissante, le dixième Gourou des sikhs leur demanda si l'un d'entre eux acceptait de lui sacrifier sa tête. Il y eut un murmure et puis un grand silence.

Un sikh se présenta. Le dixième Gourou le fit entrer sous sa tente, il la referma ; l'assemblée entendit le bruit de l'épée du Maître décapitant la tête, et Gobind Singh réapparut, l'épée ensanglantée.

Quatre autres sikhs se présentèrent ; les trois derniers étaient de basse caste et portaient des prénoms musulmans.

Puis le dixième Gourou ouvrit tout grands les pans de sa tente et l'on vit qu'il avait sacrifié cinq chèvres, et non pas cinq humains.

Les volontaires, émus, se virent attribuer le titre de « chéris ».

Le lendemain, le dixième Gourou laissa couler sur le visage, les mains et les cheveux des cinq « chéris » un mélange d'eau et de sucre qu'il appela *amrita*, le nectar d'immortalité qui abreuve la soif des dieux de l'Inde.

Puis, aux cinq baptisés, le dixième Gourou donna dans un bol métallique une bouillie de farine, de beurre clarifié et de sucre consacrée à l'Un.

Il demanda ensuite aux cinq « chéris » de l'initier à son tour. Le dixième Gourou venait de fonder la Khalsa, la fraternité des purs.

Qui dit pur dit ordre, et souvent militaire.

Le code de la Khalsa comprend cinq éléments commençant par la lettre « k » en penjabi. Les cinq « k » sont *kesh*, les cheveux jamais coupés, retenus par un peigne, *kanghâ*, un bracelet de fer, *kara*, une épée, *kirpan* et *kachh*, le caleçon bouffant de combat et de chasteté qu'un homme sikh aura toujours sur lui, même la nuit.

Tous les sikhs ajouteraient à leur nom le mot « Singh », le lion ; toutes les femmes y ajouteraient le mot « Kaur », la princesse.

Seraient désormais interdits le tabac et, plus tard, quand la pression moghole se fit plus menaçante, la viande halal et les relations sexuelles avec des musulmans.

Deux Pathans musulmans poignardèrent Gobind Singh en 1708. Sur son lit de mort, le dixième Gourou annonça à ses fidèles qu'il n'aurait pas de successeur humain.

Le onzième Gourou serait pour toujours l'*Adi Granth* et le *Panth* serait la réunion des sikhs autour de leur Livre saint.

Le Temple d'Or à Amritsar

Le lieu sacré des sikhs se trouve dans un petit temple entièrement doré à la feuille, au milieu d'un large bassin, dans la ville d'Amritsar, à l'ouest du Penjab indien. On l'appelle « Temple d'Or », mais son vrai nom est *Harmandir Sahib*, l'Illustre Temple de Dieu.

C'est précisément à cet endroit que le premier Gourou, le doux Nanak, venait méditer au bord de la rivière.

Lorsque je l'ai vu, le Temple d'Or se remettait à peine des très graves événements qui devaient conduire à l'assassinat d'Indira Gandhi, Premier ministre de l'Union indienne.

Par calcul politique, pour diviser les sikhs, Indira avait laissé la bride sur le cou à un indépendantiste sikh militant, Sant Jarnail Singh Bhindranwale, partisan d'un fondamentalisme sikh pur et dur dans un nouvel État appelé Khalistan.

Or Bhindranwale transforma le Temple d'Or en arsenal où il se retrancha.

Indira ordonna l'opération *Blue Star*, l'Étoile bleue. Le 3 juin 1984, sous les ordres du général Sundarji, l'armée indienne – qui comprend de nombreux sikhs – donna l'assaut avec des chars de combat. Bhindranwale et sa troupe furent tués, mais aussi huit cents pèlerins, dont cent femmes et enfants, ainsi que quatre-vingt-trois militaires.

Quatre mois plus tard, Indira était assassinée par deux de ses gardes du corps sikhs. En représailles, dans la nuit qui suivit, son ministre de l'Intérieur laissa faire dans Delhi un pogrom de sikhs qui fit plus de cinq mille morts.

Le Penjab ne fut rouvert aux étrangers qu'en 1988. L'enceinte du bâtiment entourant le Temple d'Or était criblée de trous et à moitié détruite. L'air respirait encore la guerre et la mitraille ; l'atmosphère était tendue ; le lieu presque désert.

Les sites religieux des sikhs s'appellent les *Gurdwara*, de *dwara*, porte, et *Gur*, Gourou. Toutes les *Gurdwara* sont donc des Maisons du onzième Gourou, l'*Adi Granth*.

On n'y pénètre pas si on ne s'est pas lavé les pieds dans un petit canal ; on entre tête couverte, que l'on soit homme ou femme.

Je fis la queue devant le Temple d'Or pour vénérer l'*Adi Granth*, installé sous un dais, en hauteur, bien visible.

Le soir, on le couche et on le voile ; à « l'heure de l'ambrosie », trois heures avant l'aube, on l'éveille, on l'installe, on l'évente avec un chasse-mouches

tandis que, sur la droite, des chanteurs en déclament le contenu au son d'un harmonium et de tablas.

Les sikhs se prosternent devant Lui en touchant le sol avec le front, puis reçoivent une boulette de nourriture sainte, le *karah prasad*, semblable à celles que distribua Gobind Singh en fondant la Khalsa.

Le goût en est sucré, la texture gluante ; c'est doux et tiède aux lèvres, telle une bouillie pour bébés.

Le Gourou Nanak avait inclus dans l'*Adi Granth* un poème de Cheikh Farid, un soufi musulman. Ce Cantique des Cantiques à l'envers dément la foi confiante de Nanak, et pourtant le fondateur de la religion des sikhs l'a placé dans ce qui allait devenir leur livre saint. Le voici :

*Ne touche pas la fleur du carthame,
[elle se fanera, ô mon aimé,
La jeune mariée est faible tandis que son Seigneur
[et Maître l'appelle,
Le lait ne retourne pas au sein, il ne peut
[s'y retrouver,
Dit Farid : « O mes compagnes, à l'appel du Seigneur
[et Maître,
L'oie sauvage s'envolera, toute triste ;
[le corps deviendra poussière. »*

Adonai

Ce n'est pas son vrai nom.

Adonai signifie « Mon Seigneur ».

Bardé de noms. *El Shaddai*, le Tout-Puissant, *El'Haï*, le Vivant, *El Ro'i*, le Voyant, *Elohim* (un pluriel), le Très-Puissant, *El Guibor*, le Fort, *El'Olam*, l'Éternel, et Plénitude, *Shalom*, dans le Talmud.

Personne n'aurait eu le droit de prononcer son nom, hormis, peut-être, le grand prêtre dans le Saint des Saints le jour du Grand Pardon dans le Temple de Jérusalem, mais le peuple ne l'aurait pas entendu, ce nom que la musique couvrait à dessein.

Ce nom ne s'entendait jamais.

Le prononcer était blasphématoire et puni de mort. C'est pourquoi, dans les Évangiles, le grand prêtre Caïphe déchire ses vêtements en signe de grand désordre parce qu'il vient d'entendre Jésus lui répondre qu'il est fils de *Dieu*. On

déchire ses vêtements lorsqu'on est en deuil, quand le Malin menace et que l'ordre est fissuré.

Jésus l'agitateur a prononcé le nom imprononçable ; il a déchiré le tissu du monde, il sera mis à mort.

Depuis qu'en 70 apr. J.-C. le général Titus, fils de l'empereur Vespasien, a envahi le temple de Jérusalem, massacré les Juifs par milliers et pillé la Ville sainte, on remplace l'imprononçable par *Adonai* quand on prie.

Ou alors, *HaShem*, Le Nom.

Le vrai nom s'écrit YHWH, un ensemble de quatre lettres en hébreu formant un tétragramme, auquel on ajoutera une majuscule pour éviter toute confusion. Le Tétragramme.

L'imprononçable nom est le Tétragramme en personne.



On le trouve déformé sous le nom de Yahweh, Jhavé, Yahvé ou, en français, D.ieu, D-ieu, D'ieu, D.eu, jamais d'un seul tenant pour ne pas entamer la puissance du vrai nom. On connaît l'orthographe « Jéhovah » à cause du mouvement américain fondé dans les années 1870 sous l'appellation « Étudiants de la Bible », devenus plus tard les Témoins de Jéhovah. En 1889, la très philosémitte Élisabeth d'Autriche, plus connue sous le nom de Sissi, invoquera hystériquement le « Grand Jéhovah » après la mort mystérieuse de son fils l'archiduc Rodolphe à Mayerling.

Mais rien de tout cela ne nous dit qui est Adonai.

Pour moi, c'est un Seigneur jaloux, un Tout-Puissant dont les disputes retentissent de colère et de malédictions, un fichu caractère aussi malcommode que le « peuple à la nuque raide » qu'il a décidé d'adopter coûte que coûte.

Voilà qui tombe bien, j'appartiens à ce peuple, j'ai la nuque raide et une solide raison pour poser une question personnelle au Seigneur tout-puissant.

Une seule.

Rescapé d'Auschwitz avec ses deux parents, Otto Dov Kulka raconte, dans *Paysages de la Métropole de la Mort*, que son père enregistra en Israël de nombreux entretiens où il posait à tous cette question que j'ai faite mienne : s'il y avait un Seigneur tout-puissant, où était-il et comment a-t-il laissé advenir la Shoah ?

Mes grands-parents maternels n'en sont pas revenus. Les Juifs qui composaient le *Sonderkommando* chargé de sortir leurs cadavres de la chambre à gaz géante de Birkenau se posaient constamment la question lancinante, et parfois l'écrivaient et l'enfouissaient sous terre. Oui, où était-Il ?

Les *Sonderkommandos* étaient régulièrement gazés et remplacés par d'autres. Une fois, l'un des groupes eut pour kapo un rabbin forte tête, et posa LA question.

Ce maître qui survécut, enregistré plus tard par le père d'Otto Dov Kulka, répondit de mauvaise grâce : « Il est interdit de poser cette question, ces questions, ici, là, et de toute éternité. »

Où était-il passé, l'Éternel Adonai ? Il faut répondre !

« Mais j'ai la voix cassée à force de répondre », dit-Il.

Au moins, Il a une voix.

Un Seigneur très humain

Au commencement, Son esprit plane sur les eaux dans le noir sur une terre vague et vide.

Puis Il parle et Il nomme. La lumière, le jour, le ciel, le matin, la mer, la nature, les astres, les animaux, jour après jour. Le septième jour, Il est satisfait et Il prend du repos. Il chôme.

Puis Il fabrique l'homme avec de la glaise et insuffle dans ses narines une « haleine de vie ».

Adonai a donc un esprit, un souffle, une voix, une haleine.

Dans le jardin d'Éden, voici qu'Il plante deux arbres : l'arbre de vie et l'arbre interdit de la connaissance du bien et du mal. Puis, comme Il ne veut pas laisser l'homme à sa solitude, Il lui fabrique « une aide » que l'homme appellera *femme*, os de ses os, une côte arrachée à son flanc.

L'homme et la femme mangent le fruit de l'arbre interdit et, soudain, ils entendent le pas d'Adonai, « qui se promenait dans le jardin à la brise du jour ».

Tout à fait stupéfiant. Adonai se promène à la fraîche, Il marche et on entend Ses pas.

La première des disputes éclate entre l'homme et Lui.

Ève reçoit son nom propre, et Adam pas encore. Chassés du jardin d'Éden, ils ont deux fils, Caïn, l'aîné, et Abel, le cadet.

L'Éternel choisit d'accepter les offrandes d'Abel et de négliger celles de Caïn. Oui, Il préfère Abel. Pourquoi ? Parce que. Et Il recommencera, choisissant toujours le dernier-né et non pas l'aîné de la famille. Pourquoi ?

Il est interdit de poser des questions.

Jaloux, Caïn tue Abel. Adonaï le maudit, mais Caïn argumente et Adonaï lui concède un signe protecteur. Adonaï est du genre soupe au lait, mais il est sensible au raisonnement humain.

Il faut dire que les hommes en profitent largement.

Les descendants d'Adam et Ève se multiplient, mais ils sont exécrables. Adonaï en souffre ; Il est chagrin. Et dit qu'Il va effacer de la Terre les hommes, les bestiaux, les oiseaux, les bestioles, toute chair vive. Sa première création est manquée.

C'est Sa deuxième colère.

Pourtant, Il sauve un juste et sa famille. Sur son ordre, Noé construit une barque géante et rassemble un couple de toutes les espèces animales. Adonaï referme Lui-même la porte de l'Arche sur Noé et le Déluge commence. Il dure cent cinquante jours. Dans l'Arche, tout le monde patiente.

Alors l'Éternel se souvient de Noé – l'aurait-Il oublié, est-Il capable d'oubli ? Il fait cesser la pluie. L'Arche s'échoue sur le mont Ararat et l'Éternel regrette d'avoir, comme Il l'a fait, frappé tous les vivants. Il dit : « Jamais plus. Je ne ferai jamais plus ça. »

On dirait un enfant.

Puis, pour ne pas recommencer, Adonaï conclut une alliance avec toute chair vive. Fin de la deuxième colère, conclusion de la première alliance.

Le signe de la première alliance est l'arc-en-ciel, conclue entre Lui et la Terre. Et la Terre se repeuple.

Les hommes sont très malins. Ils savent faire des briques et construisent une tour « dont le sommet perce les cieux ».

Allons bon ! Voilà qu'ils recommencent ! L'Éternel descend « voir la tour », se mêle aux humains, comprend leur projet et les disperse en une multitude de langues si différentes qu'ils ne se comprennent plus.

Donc, l'Éternel qui marche, parle, se chagrine et se met en colère, descend sur Terre constater ce qui s'y passe. Il a besoin de voir. Ne voit-Il pas de loin ?

Jusqu'à la dispersion des langues sur la planète, Adonaï s'occupait de toute l'humanité. Maintenant, Il veut élire un nouveau juste qui fondera son peuple. Le peuple d'Adonaï. Aucun autre.

L'Éternel choisit Abram, descendant de Noé, un petit jeune de soixante-quinze ans, et lui commande de quitter Ur en Chaldée pour le pays de Canaan, avec son épouse Saraï et son neveu Lot. Une fois arrivé au chêne de Mambré, à deux kilomètres de la ville d'Hébron, Abram voit apparaître l'Éternel.

À cet endroit, Abram dresse le premier autel de l'Éternel et il invoque Son nom. Lequel ?

Il est interdit de poser des questions.

Le chêne de Mambré existerait toujours, il aurait cinq mille ans. Certes, en 1996, il est tombé, mais il a fait des rejets et, soutenu par des étais, le vieux chêne vit encore.

Abram et Saraï quittent Hébron pour l'Égypte. Abram n'est pas encore l' élu parfait. Comme il a peur qu'on ne lui prenne sa femme, il lui ordonne de dire aux Égyptiens qu'elle est sa sœur.

Mais le pharaon fait enlever Saraï, qui est très belle.

L'Éternel montre Son mécontentement en frappant Pharaon de mille plaies – déjà. Pharaon découvre la vérité, fait quantité de présents à Abram et Saraï, et les met poliment dehors. Abram retourne planter sa tente au chêne de Mambré, non loin des villes de Sodome et Gomorrhe, polythéistes et corrompues.

Abram ayant refusé les cadeaux du roi de Sodome, Adonaï satisfait lui promet une descendance aussi nombreuse que les étoiles au ciel, et un pays qui sera sa possession. Canaan.

Mais Saraï, qui a largement passé l'âge de la ménopause, ne croit pas qu'elle puisse être la porteuse de cette descendance innombrable. Prudemment, l'épouse d'Abram préfère donner sa jeune servante Agar à son mari pour lui assurer une descendance. Abram engrosse Agar, mais Saraï, jalouse, maltraite si brutalement la jeune femme que celle-ci s'échappe et s'enfuit au désert.

La malheureuse Agar meurt de soif et son ventre lui pèse lourd. C'est une histoire cruelle.

Alors l'Éternel apparut à la servante Agar près d'une source jaillissante pour éteindre sa soif, et lui annonça qu'Ismaël, le fils dont elle était enceinte, aurait un peuple, lui aussi.

Agar est la première parmi les humains à nommer l'Éternel *El Ro'i*, le Voyant.

La deuxième alliance

Abram a quatre-vingt-dix-neuf ans lorsque l'Éternel se montre et se nomme : *El Shaddaï*. Abram tombe face contre terre.

Premier à se prosterner pour ne pas voir le visage d'Adonaï, premier homme à être circoncis. Car la marque de la deuxième alliance est la chair du prépuce incisée, un petit anneau de peau qui deviendra la marque du peuple d'Abraham.

Il a changé de nom. Abram devient Abraham, père de multitude, et Saraï devient Sara. Enfin, dit l'Éternel, Abraham et Sara auront bientôt un fils.

Abraham retombe face contre terre, mais il rit sous cape. À son âge ! Il n'y croit pas du tout.

Le vieil homme somnole en plein midi quand, s'éveillant, il voit trois hommes debout à l'entrée de sa tente.

Vite, il court les accueillir, se prosterne, offre de l'eau, du pain et du repos à l'ombre du chêne de Mambré. Sara prépare des galettes, un serviteur cuisine du veau, et les trois hommes mangent le veau, les galettes, du lait caillé et du lait offert par Abraham.

Étrangement, il les nomme tous les trois « Mon Seigneur ».

Les trois hommes sont Adonaï en personne. Et ils demandent où est Sara.

Elle est sous la tente et, lorsqu'elle entend les trois hommes annoncer qu'elle aura un fils l'année suivante, Sara éclate de rire.

Elle n'a plus ses règles. Alors, elle aurait un enfant ?

« Pourquoi Sara rit-elle ? », demandent les trois hommes.

Apeurée, Sara sort de la tente et dit que non, elle n'a pas ri.

« Si, tu as ri ! », dit Adonaï avec Ses trois voix.

Sara est penaude.

Puis l'Éternel-trois-hommes part pour Sodome en compagnie d'Abraham, et l'Éternel se dit que, puisqu'Il a placé Sa confiance en lui, Il va le prévenir de la destruction de Sodome, ville de violeurs impénitents.

Abraham plaide pour que les justes soient épargnés. Lot, son neveu, vit à Sodome. Abraham obtient la survie de Sodome s'il s'y trouve dix justes. Puis l'Éternel s'en va et deux anges apparaissent à Lot.

Lot procède comme son oncle, se prosterne, les accueille, les nourrit. Et les deux anges s'endorment. Dans la nuit, les Sodomites viennent réclamer ces êtres pour les violer.

Envoyés de l'Éternel, et non pas Éternel en deux personnes, les anges alertent Lot, allez, debout, partez avant la catastrophe ! Ne vous retournez pas !

Deuxième vengeance d'Adonaï. L'Éternel détruit Sodome et Gomorrhe sous une pluie de soufre et de feu, dans un grand tremblement. Curieuse, l'épouse de Lot se retourne et est changée en statue de sel.

Lot monte s'installer dans une grotte avec ses deux filles, ses gendres ne l'ayant pas cru. Pour s'assurer une descendance, les filles de Lot enivrent leur

père et, tour à tour, elles couchent avec lui. Tout ça très tranquillement. Elles ont de leur père des enfants de l'inceste, et l'Éternel ne dit pas un mot. Pourquoi ?

Il est interdit de poser des questions.

On n'aura pas non plus le droit de se demander pourquoi, après que Sara la rieuse a accouché d'Isaac, l'Éternel apparaît et crie : « Abraham, Abraham ! » Si puissant, le cri d'Adonaï, que l'homme ainsi sommé se présente et dit : « Me voici. »

Nouvelle histoire cruelle.

L'Éternel dit à Son juste préféré : « Prends ton fils, ton unique, que tu aimes tant, Isaac, monte au pays de Moriah et, là, tu l'offriras en sacrifice après l'avoir immolé sur une montagne – je te dirai laquelle » (Gn 22, 2).

Abraham prépare le bois pour l'holocauste, selle son âne, prend deux serviteurs et part avec le jeune Isaac, vingt-cinq ans. Au bout de trois jours, il aperçoit le mont Moriah, nom qui signifie « Choisi par l'Éternel ».

Alors le père charge le bois sur le dos de son fils unique, s'empare du feu et du couteau. Il faut maintenant grimper sur la colline.

Isaac s'étonne. Où est l'agneau du sacrifice ?

« L'Éternel y pourvoira », répond laconiquement Abraham en liant Isaac qui ne proteste pas.

Il lève son couteau quand l'ange l'arrête en criant : « Abraham ! Abraham ! » Et, comme toujours, Abraham répond : « Me voici. »

À la place d'Isaac, Abraham égorge un bélier dont les cornes s'étaient prises dans un buisson. Puis l'Éternel, reconnaissant, bénit la postérité d'Abraham.

Dans *Crainte et Tremblement*, le philosophe danois Søren Kierkegaard a décrit l'angoisse du père qui fend le bois pour l'holocauste, selle sa bête et part avec son fils unique sur le mont « Morijs ». En répétant la scène à l'infini avec de menues variantes, tantôt avec Sara, tantôt sans elle, Kierkegaard l'a transformée en litanie pour tous les sacrifices. Celui-ci était l'un des pires.

Les intellectuels juifs et musulmans ne se sont pas privés de poser la fameuse question. Pourquoi ?

Interdit ? Cause toujours... Certains pensent qu'Abraham avait été puni pour avoir chassé Ismaël, fils d'Agar, à la demande de l'épouse légitime.

D'autres sont sûrs qu'Abraham a rêvé, car l'Éternel ne peut pas, en conscience, demander un tel sacrifice.

Les musulmans, de leur côté, font du fils d'Abraham une victime consentante qui ne pose pas de questions. Ce fils n'est plus Isaac, mais l'autre, le fils d'Agar, cet Ismaël qui va avec son père sur le mont Moriah que l'islam situe sur le site de Marwah, à cent mètres de la Ka'aba de La Mecque, alors que les Hébreux le situent sur le mont du Temple à Jérusalem.

Le Seigneur ayant pourvu l'holocauste en béliet, Abraham respire un bon coup.

À quarante ans, Isaac épouse Rébecca. Elle est grosse de jumeaux qui se battent dans son ventre.

Elle va consulter l'Éternel.

L'Éternel corps à corps

Il n'apparaît plus dans le milieu des hommes. Il faut L'aller voir sur une haute montagne où règne une nuée épaisse trouée de feu. L'Éternel répond à Rébecca qu'elle a deux nations dans le ventre, mais que l'aîné servira le cadet.

Les deux fils s'appellent Esaü et Jacob, et l'Éternel préfère Jacob le lisse au rouquin Esaü, qui est très velu. Toujours la passion du cadet.

Comme autrefois Caïn, Esaü prend en grippe son frère, car Jacob lui a extorqué son droit d'aînesse et, par ruse, la dernière bénédiction d'Isaac. Jacob s'enfuit et s'arrête pour la nuit en un lieu où il se trouve une pierre pour oreiller.

Et Jacob rêve. Plantée à côté de lui, une échelle dont le sommet atteint le ciel et sur laquelle des anges montent et descendent, agitant doucement leurs ailes gigantesques. L'Éternel se tient devant lui, se présentant comme le Seigneur d'Abraham son ancêtre et celui d'Isaac, lui promettant descendance et postérité.

Adonaï a encore figure humaine, mais on ne sait pas laquelle. A-t-il des ailes ? Des mains ? Un dos ?

Des années plus tard, Jacob s'est marié deux fois et il a retrouvé Esaü lorsque l'Éternel lui inflige une épreuve physique, un corps-à-corps musclé.

Cette nuit-là, Jacob est seul.

Quelqu'un lutte avec lui jusqu'à l'aurore.

Jacob se défend bien. « Quelqu'un » lui déboîte la hanche pour triompher de lui, mais Jacob le tient bien.

« Lâche-moi, dit Quelqu'un, l'aurore est levée !

— Non, dit Jacob. Je ne te lâcherai pas avant que tu m'aies béni. »

Alors Quelqu'un dit : « Quel est ton nom ?

— Jacob.

— Tu ne t'appelleras plus Jacob, mais Israël, ce qui signifie "fort contre Dieu".

— Dis-moi ton nom ! supplia Jacob.

— Et pourquoi me demandes-tu mon nom ? répondit Quelqu'un en le bénissant » (Gn 32, 27-30).

Il est interdit de demander Son nom.

Devenu « Israël », Jacob n'a aucun doute sur l'identité de son adversaire et nomme l'endroit de sa lutte héroïque « Face de l'Éternel ». Il lui dresse un autel, sait qu'il a vu Adonaï face à face et qu'il a survécu.

Mais la marque de Quelqu'un ne s'effacera jamais. Israël restera boiteux et, à cause de lui, les Hébreux ne mangeront jamais le nerf sciatique des animaux.

Avec Jacob disparaît l'humanité physique d'Adonaï, Mon Seigneur l'Éternel, Quelqu'un luttant à mains nues avec un homme choisi.

Le Très Brûlant Seigneur

Jacob eut de nombreux fils dont l'un s'appelait Joseph, le plus jeune et le préféré de son père.

Jaloux, ses frères le vendirent à des marchands et firent croire à Jacob que Joseph était mort. Esclave en Égypte, Joseph était si sage et si savant qu'il s'éleva bientôt au rang de premier ministre de Pharaon.

Il se réconcilia avec ses frères et retrouva son vieux père. Lorsque le très puissant Joseph mourut, le peuple d'Israël s'était bien installé en Égypte. Les générations passèrent et, un jour, les Égyptiens se dressèrent contre eux.

Un nouveau pharaon monta sur le trône, et ce souverain, qui n'avait pas connu Joseph, persécuta les Hébreux, réduits en esclavage, corvéables à merci.

Puis ce pharaon sans mémoire ordonna de jeter au Nil tous les fils d'Israël qui naîtraient à compter de ce jour.

Une femme cacha son fils trois ans, puis le déposa dans une corbeille enduite d'asphalte et de poix pour qu'elle flotte sur le Nil.

La fille de Pharaon aperçut la corbeille et l'enfant, qu'elle trouva très beau. Elle l'adopta et l'appela Moïse, ce qui signifie « tiré des eaux ».

Lorsque Moïse fut adulte, Adonaï entendit les gémissements de son peuple asservi et se souvint de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob.

Où était passé l'Éternel ?

Oui, où était-Il pendant ces temps affreux ?

Je ne peux pas m'empêcher de penser que, à l'instar des dieux d'Afrique, Adonaï se retire et s'endort, épuisé.

Et voilà que, à la fin des fins, Il se souvient...

Moïse paissait les troupeaux de son beau-père sur l'Horeb, côté d'une montagne dont l'autre versant est le mont Sinai.

Moïse voit un buisson embrasé dont les flammes ne calcinent pas les branches. Intrigué, il s'approche et Quelqu'un l'appelle.

« Moïse, Moïse !

— Me voici, répond Moïse comme jadis Abraham.

— N'approche pas ! Enlève tes sandales car cette terre est sainte. C'est moi le Seigneur de ton père, le Seigneur d'Abraham, Isaac et Jacob. »

Moïse se voile pour ne pas regarder en face Adonaï.

Ce n'est plus un visage. C'est du feu rayonnant. Un feu brûlant qui parle, hèle, ordonne, flamboie, irradie, mais plus jamais l'Éternel ne se tiendra aux côtés d'un prophète sous la forme d'un homme.

De ce buisson ardent s'élève un commandement.

Moïse est missionné pour libérer son peuple de l'esclavage. Et le dialogue s'engage entre le Feu et l'homme.

« ... Qui suis-je pour aller trouver Pharaon ? dit Moïse.

— Je serai avec toi, tu me rendras un culte sur cette montagne.

— Que dirai-je aux Hébreux qui me demanderont quel est le nom du Seigneur de leurs pères ?

— Je suis qui je suis. Quand tu leur parleras, dis-leur que “Je suis” m'a envoyé vers eux. »

Ehyeh Asher Ehyeh, « Je suis qui je suis » est l'un des noms de l'imprononçable. Le Talmud se refuse à le traduire.

Moïse vient de faire connaissance avec Je suis, la nouvelle apparence de l'Éternel.

Moïse ratiocine. Il meurt de peur. Il demande des pouvoirs, il veut un interprète parce qu'il bégaye et, de guerre lasse, Je suis lui accorde un bâton, et pour interprète son frère Aaron, le beau parleur.

Mais Moïse ne cessera jamais d'ergoter. Pourtant, Adonaï Je suis l'avait alerté : Il endurcirait le cœur de Pharaon jusqu'à la libération définitive... « Je ferai s'obstiner Pharaon. »

Plaies d'Égypte, eau rougie couleur sang, grenouilles, moustiques, taons, vaches folles, ulcères, grêle, sauterelles, ténèbres, et puis le dénouement.

« Il me reste une seule calamité à envoyer à Pharaon et au peuple d'Égypte, dit l'Éternel à Moïse. Tous les premiers-nés mourront dans leur pays. Vous, le dix de ce mois, trouvez-moi un agneau ou un chevreau sans tare, que vous égorgerez. Avec son sang, vous marquerez les montants et le linteau des portes. Cette nuit-là, vous mangerez la bête rôtie, ni bouillie ni crue, avec du pain sans levain, debout, avec vos ceintures attachées, sandales aux pieds, bâton en main. Vous mangerez très vite, car cette nuit je frapperai les premiers-nés d'Égypte, petits d'hommes et petits d'animaux, mais je passerai outre les portes marquées de sang. Vous célébrerez ce repas de génération en génération. »

Pessa'h est le mot hébreu qui désigne le passage d'Adonaï de maison en maison, épargnant celles dont le linteau était marqué du sang des bêtes. Comme

si Adonaï sautait par-dessus le temps, par-dessus l'espace et par-dessus l'Égypte.

Et c'est vrai. L'Éternel bondit de maison en maison et fonde le premier « bond » de la première Pâque.

Puis, après avoir décrit par le menu le rituel, Il se réserve tous les premiers-nés d'Israël. Ceux des bêtes seront sacrifiés, ceux des humains rachetés. Adonaï commence à resserrer les liens autour de Son peuple, tant il est évident qu'en Égypte ils ont tout oublié, Israël et Son Seigneur, engourdis dans le même sommeil.

Enchantements, magie. Adonaï ouvre la mer des roseaux, fait passer Israël et y noie Pharaon. Pour la première fois, une femme apparaît qui n'est ni une mère ni une fille avides de descendance.

C'est une prophétesse, elle s'appelle Myriam.

Elle prend un tambourin, elle chante et elle danse, entraînant toutes les femmes dans un chœur triomphant : « Célébrez le Seigneur, il s'est couvert de gloire ; il a jeté à la mer cheval et cavalier ! »

Israël n'est jamais content. Libéré de l'esclavage, tiré des eaux, le peuple chemine en ruminant ses mécontentements. Qu'est-ce qu'on va manger au désert ? Où est la viande ? Le pain ?

Le Seigneur y pourvoit. Fait sortir des arbustes une gomme sucrée, la manne, rosée du matin, et lever des cailles le soir venu.

— Et l'eau ? demande Moïse.

— Frappe le rocher sur le mont Horeb, Je serai là !

Cette fois, Adonaï ne veut pas être trahi.

La troisième alliance

L'alliance entre le peuple de Moïse et l'Éternel se conclut sur le mont Sinaï, devant le peuple réuni, lavé et vêtu de frais, s'étant abstenu de commerce charnel la nuit précédente.

Grandiose mise en scène. Quand retentit le son criard de la corne de bélier qu'on appelle le *shofar*, le tonnerre éclate et des éclairs zèbrent le mont Sinaï entouré d'une épaisse nuée.

Le Seigneur est là dans son visage de feu. Moïse Lui parle, le Seigneur répond par des coups de tonnerre.

Excepté Moïse, les Hébreux ont reçu l'ordre de ne pas gravir la montagne, sous peine de mort. S'approcher d'Adonaï, c'est risquer sa vie.

Adonaï dicte les dix commandements au seul homme qu'Il a élu. Moïse sort de la nuée et le tonnerre cesse.

Quand il redescend, Moïse énonce les dix commandements et le peuple jure de les mettre en pratique. L'alliance est conclue avec le sang de jeunes taurillons dont Moïse asperge le peuple rassemblé.

Puis Moïse remonte sur le mont Sinaï et demeure longtemps dans la flamme brûlante entourée de nuée.

Longtemps ? Quarante jours. Trop long, disent les Hébreux. Et Aaron, le faux frère, accepte de consacrer un petit veau fondu avec l'or des bijoux des femmes d'Israël, poussées par le désir d'adorer un dieu. N'importe lequel ! Un dieu, avec un nom qu'on aurait le droit de dire.

Une fois de plus, Adonaï se fâche contre Son peuple à la nuque raide et expédie Moïse les remettre dans le droit chemin, non sans avoir voulu un bref instant exterminer les Hébreux-tous-sauf-Moïse.

Fou de rage, Moïse brise les Tables de pierre sur lesquelles l'Éternel avait écrit les Lois. Puis il lance un cri : « Les fidèles d'Adonaï, à moi ! », et les fils de Lévi se groupent devant lui.

Ils tuent ce jour-là trois mille Hébreux redevenus polythéistes.

Adonaï ne décolère pas contre Son peuple à la nuque raide – Il ne l'appelle plus autrement – et Moïse plante sa tente à bonne distance du camp, car Adonaï avait prévenu qu'Il exterminerait ceux qui seraient trop près. Cette tente eut un nom, la Tente de la Rencontre.

Quand Moïse entre sous sa tente, une colonne de nuée descend et s'installe là, protégeant l'Éternel. Les Hébreux se tiennent à distance et se prosternent parce qu'ils ont peut-être enfin compris que c'est leur Seigneur qui flamboie dans la colonne de nuées.

Que se passe-t-il sous la tente ? Rien que de très normal. « L'Éternel conversait avec Moïse face à face comme un homme converse avec un ami » (Ex 33, 11).

Vraiment ? Mais alors, pourquoi Moïse demande-t-il à son ami de se montrer dans toute sa gloire ?

Pourquoi l'Éternel lui répond-il que Moïse ne saurait voir sa face sans mourir ?

Les deux amis sont dans l'impasse. Moïse veut voir la gloire, l'Éternel ne veut pas tuer Moïse. Mais, à la différence de Zeus, roi des dieux grecs, qui tua son amante Sémélé en se montrant dans sa gloire foudroyante parce qu'il l'avait juré par le Styx, l'Éternel décide souverainement en toute liberté et ne Se laisse pas ligoter par un simple serment.

L'Éternel est parfois riche en motions de synthèse.

« Bon. Je te mettrai dans une fente du rocher et je t'abriterai de la main pendant mon passage. Puis j'écarterai ma main et tu me verras, mais de dos ! De

dos uniquement. Taille deux tables de pierre semblables aux premières et viens sur les hauteurs sans personne avec toi. »

Revoilà une main dans une nuée brûlante.

Moïse taille les pierres, monte seul dans la nuée, se glisse dans la fente du rocher et invoque le nom d'Adonaï. L'instant est venu.

Passage de l'Éternel.

Il crie son nom, YHWH, YHWH, Seigneur de tendresse et de pitié, lent à la colère (là, Il s'avance beaucoup), riche en grâce et fidélité, qui tolère les fautes et transgressions mais ne laisse rien impuni et châtie les fautes des pères sur les enfants jusqu'à la quatrième génération.

Il est passé, le feu brûlant d'Adonaï.

Moïse n'en vit que le dos. Pourtant, quand il redescendit quarante jours plus tard, les Tables dans les bras, sa peau rayonnait d'une brillance lumineuse.

C'était le reflet du dos d'Adonaï, la brûlure laissée par Son passage. Ainsi, au XIX^e siècle, pour vérifier en Inde que ses disciples avaient atteint l'extase, le mystique bengali Râmakrishna passait sa main sur leur poitrine et regardait : si la peau flamboyait, si elle était bien rouge et si elle était chaude, alors l'extase avait vraiment eu lieu.

À compter de ce jour, Moïse se voile le visage, qu'il dévoile en entrant dans la Tente de la Rencontre.

Pour transmettre les injonctions de l'Éternel, il reste dévoilé, rayonnant. Puis il rabat son voile.

L'errance continue, longtemps. Moïse met par écrit l'ensemble des prescriptions de l'Éternel composant la Torah, l'instruction destinée au peuple d'Adonaï.

Longtemps, le peuple-à-la-nuque-raide fomenta des révoltes et se plaint beaucoup. Une fois de plus, l'eau manque et l'Éternel commande à Moïse de prendre un rameau et de frapper un roc.

Il l'a déjà fait, il en a l'habitude. Pourtant, à cet endroit qu'on appelle Meriba, Moïse commet la plus grave erreur de sa vie. Il frappe le rocher par deux fois.

Deux fois au lieu d'une. Un jour, Moïse paiera le prix de ce péché de méfiance. Et ce jour sera son dernier.

L'Éternel lui donne un dernier ordre. Que Moïse monte sur le mont Nébo, car de là il verra le pays de Canaan qui sera le pays du peuple à la nuque raide. Il le verra, mais il n'y entrera pas. Il mourra sur le mont Nébo.

L'Éternel n'aura plus de visage ni de mains. Il sera une voix venue du sein de la tempête quand Il s'adresse à Job, Il appelle par deux fois Samuel, Samuel

qui répond « Me voici », Il punit rudement Salomon dont les épouses adorent Astarté, et seuls les *Nabi* seront Ses interprètes, prophètes qui Le voient dans un état de transe lointainement héritière de la brûlure laissée sur le visage rayonnant de Moïse.

La femme d'Adonai

Titus pillait le Temple et les Juifs furent chassés. Le temps de l'exil commença, entrechoquant les moments glorieux et les catastrophes. Partout, les Juifs emmenaient avec eux les rouleaux de la Torah – tout ce qui leur restait du pays de Canaan.

La Torah contenait Adonai en son sein. Les savants juifs glosèrent à l'infini sur les noms du Seigneur, Quelqu'un, Je suis, et parfois en conclurent que le peuple à la nuque raide n'avait pas entendu dix commandements, pas même deux, pas même un, mais une seule consonne, *'aleph*, qui se trouve au commencement du premier commandement, première lettre du mot « Je ».

Le reste était affaire d'interprétation. À l'époque où s'écrit en araméen le *Sefer Ha Zohar* – le XIII^e siècle –, ceux qu'on appellera les kabbalistes ne faisaient plus la différence entre l'Éternel et la Torah. Vers 1300, Menahem Recanati peut écrire que « la Torah n'est pas extérieure à l'Éternel et Il n'est pas extérieur à la Torah ».

Ou encore : « Son Nom est en Lui, et Son Nom est la Torah. »

Autant dire que si l'on écrit de travers une seule des lettres qui composent la Torah, on fait injure au corps de l'Éternel. Dans *La Kabbale et sa symbolique*, Gerschom Scholem en déduit logiquement que la Torah est devenue un organisme vivant. Les kabbalistes la décrivent : elle a une tête, un corps, un cœur, une bouche et des membres, comme Israël.

Ne lui manque plus que le sexe. Il viendra, délicieux.

Ainsi, dans le *Zohar*, « la Torah est comme une petite bien-aimée belle et bien faite, qui se cache dans une petite pièce retirée de son palais. Elle a un seul amant que personne ne connaît et qui reste caché... La bien-aimée sait que l'amant va et vient sans arrêt devant la porte de sa demeure et la cherche des yeux, errant de tous côtés... Que fait-elle ? Elle ouvre une petite fente dans cette chambre cachée où elle se trouve, dévoilant un instant son visage et, aussitôt, se cache de nouveau ».

C'est Moïse amoureux de l'Éternel son dieu. Ou l'inverse, l'Éternel en Torah amoureuse de Moïse.

« Alors seulement, quand il s'est familiarisé avec elle, la Torah se dévoile à lui de visage à visage et lui parle de tous les chemins cachés qui sont dans leur cœur depuis le premier jour. Alors, cet homme est appelé un "maître", ce qui signifie "l'époux de la Torah", comme le maître de maison auquel la Torah dévoile tous ses secrets, ne lui cache ni ne lui tait rien. »

Si l'Éternel et la Torah ne sont qu'un, on comprend que le féminin se soit glissé sous la peau du nom imprononçable.

Ce corps de femme a un nom, la *Schekina*, et elle est revêtue de la Torah, qui cache sa nudité comme la feuille de figuier cacha le sexe fendu d'Ève après qu'elle eut mangé le fruit de l'arbre interdit.

Selon le Talmud, la *Schekina* est la présence d'Adonaï dans chaque exil d'Israël. Mais, selon la Kabbale, elle est l'exil d'Adonaï, car : « Quelque chose d'Adonaï est lui-même exilé d'Adonaï. »

Non plus Quelqu'un, mais Quelque chose de Quelqu'un.

Les vases brisés de l'Éternel

En 1492, les Juifs furent convertis de force ou chassés d'Espagne. Après cette catastrophe, dite « le chaudron de fer », émergea, au XVI^e siècle, l'école des mystiques de Safed, en Galilée, fondée par Isaac Louria dit Ari, le lion, dont la tombe peinte en bleu au flanc de la montagne est ornée d'oboles suspendues comme autant de fétiches autour d'un vodoun en Afrique.

Isaac Louria inventa une nouvelle cosmologie juive dans laquelle Adonaï vit un drame très étrange.

Au commencement, l'Éternel ne crée pas le monde par émanation, non. Au contraire, Il se contracte et Se retire en Lui-même, se limitant à Son essence. Ce repli, Louria l'appelle le *Zimzum*.

C'est dans cette contraction séminale d'Adonaï que se forme l'Être divin, *Adam Kadmon*, l'Éternel créateur sous une forme humaine. Des vases sont prêts à recevoir la lumière formidable émise par ses yeux, car de l'*Adam Kadmon* émanent des flots étincelants.

Or les vases se brisent sous l'effet de cette lumière. L'Éternel est en crise. Plus rien n'existe, la graine éclate, la lumière se diffracte et remonte quand elle devait descendre illuminer le monde.

C'est le premier exil.

L'*Adam Kadmon* divin recommence et, de son front, émanent d'autres lumières. Adam, le premier homme, a pour mission de rassembler les étincelles perdues à cause des vases brisés.

Il refuse. De nouveau, la lumière se disperse. L'exil de l'Éternel devient définitif et seule sa présence, la *Schekina*, peut consoler les Juifs de leurs exils.

Le *Zohar* précise que la *Schekina* est habillée de noir à cause du péché, plus encore à cause de l'exil. C'est Rachel pleurant ses enfants, la reine triste, la « matrone » dont les rabbi peuvent éclaircir le vêtement avec leurs commentaires.

Mais cette mère en deuil est également l'essence de l'âme du monde, élément féminin qui peut être démoniaque, amer, obscur, « arbre de mort », ou au contraire lumineux, « arbre de vie », force et justice.

Le vendredi soir, on va la chercher, on l'appelle, on honore en la *Schekina* « la fiancée », la « princesse Sabbat », la « lune sacrée », la présence d'Adonaï qui réchauffe l'exil.

À Safed et à Jérusalem, au XVI^e siècle, les kabbalistes s'habillaient de blanc le vendredi dans la journée et se rendaient hors des villes dans un champ où ils attendaient en processions leur fiancée *Schekina*, avec des chants de joie.

« Va, mon bien-aimé, au-devant de la fiancée, laissez-nous recevoir la grâce du Sabbat », écrivait Salomon Alkabetz de Safed. Le vendredi dans l'après-midi, on chantait pour la fiancée le Cantique des Cantiques écrit par le roi Salomon.

Puis on n'alla plus chercher la fiancée dans le pré, mais sur le parvis de la synagogue. Puis cela aussi disparut, mais pas le salut à la fiancée et, parfois, la récitation des hymnes les yeux fermés, car la *Schekina*, la fiancée, a perdu ses yeux à force de pleurer.

Et c'est Isaac Louria qui introduisit dans le rituel du Sabbat le chant, toujours actuel, qui rend hommage à la maîtresse de maison (qui a fait tout le travail), l'« hymne à la matrone », l'épouse tenant lieu de *Schekina*.

Réponse à la question : « Où était Adonaï à Auschwitz ? »

Si les kabbalistes intégrèrent l'influence des philosophes grecs et hellénistiques, et subirent, bon gré mal gré, le tumulte gnostique des divagations théologiques chrétiennes sur la nature de Dieu, ils inventèrent une cosmologie ésotérique pour expliquer l'absence d'Adonaï dans les catastrophes juives. Une vie de femme ne suffirait pas à l'étudier.

Voici la réponse que je préfère. C'est celle d'Otto Dov Kulka, écrite au lendemain d'un rêve, à onze ans, sur des bouts de papier quand il était au camp d'Auschwitz. Où était l'Éternel ?

« Et j'ai vu le terrible chagrin de Dieu, qui était là. Tout ce temps. Dans Son image. Au départ, je L'ai senti (seulement), telle une espèce de mystérieuse

douleur irradiante, coulant vers moi depuis le vide obscur de la partie non éclairée des crématoires. Une douleur irradiante d'une intensité insupportable, à la fois vive et sourde. Après quoi Il a commencé à prendre la forme d'une sorte d'immense embryon, contracté de douleur, dans une ténèbre au milieu de laquelle ne tremblotait qu'un peu de la lumière projetée par le feu déchaîné enfermé dans les fours de fer massifs. Contracté comme quelque chose, comme quelqu'un dont les grands bras et le corps de chair planent dans l'immense fresque de Michel-Ange au plafond de la chapelle Sixtine, mais sous la forme qu'Il revêtait ici. Il était vivant, contracté, voûté sous l'effet d'une douleur fulgurante, comme dans la posture enroulée du *Penseur* de Rodin. Un personnage à l'échelle de Ses créatures, sous la forme d'un être humain qui vint et qui était là aussi – telle une de Ses créatures au royaume des armées d'esclaves qui étaient tout autour. Et ici aussi Il est venu et Il était dans le rêve, dans cette effroyable incarnation, qui vit le jour (ou apparut *deus ex machina, obscura, tremens*) en réponse à “la question qu'il leur était interdit de poser là-bas”, mais qui fut posée et flottait dans cet air sombre. »

Comme je ne suis pas croyante, je ne retirerai que les majuscules à ce texte magnifique où se retrouvent les échos du *Zimzum* et de l'*Adam Kadmon*.

Oui, peut-être, quelqu'un.

Adorateurs du soleil (Égypte, Rome, Hindoustan)

Ils furent au moins trois souverains dans l'histoire du monde, trois qui voulurent imposer le culte du dieu Soleil à l'exclusion des autres.

S'ils poursuivirent le même objectif en voulant réunir tous les hommes sous un seul dieu solaire, ils échouèrent tous les trois. Le culte qu'ils fondèrent ne dura pas dix ans.

C'était une belle idée, mais qui eut la vie brève.

Mon premier était né Amenhotep IV et changea son nom en celui d'Akhénaton (1353-1337 av. J.-C.) ; mon deuxième naquit sous le nom de Flavius Claudius Julianus en 331 et fut proclamé empereur de Rome sous le nom de Julien II, de 361 à 363 ; mon troisième s'appela Jalâluddin Muhammad avant de régner sur l'Empire moghol de 1556 à 1605 sous le nom d'Akbar le Grand.

Comme on le voit, aucune filiation, aucune influence ne peut relier entre eux ces trois hommes qui n'avaient pas la même langue maternelle, ne vivaient pas à la même époque et n'avaient en commun que le pouvoir suprême de changer les religions de leurs sujets.

Akhénaton, le pharaon déchu

Fils de la reine Tiye et du grand pharaon Amenhotep III, Akhénaton n'est pas l'inventeur du culte de Rê-Aton, dont son père avait déjà affirmé l'importance dans les hymnes et les titres royaux. Il serait peut-être moins célèbre s'il n'avait été l'époux de cette reine qui nous fait tant rêver et dont on peut voir le long col de cygne et la bouche parfaite à Berlin : Néfertiti, « la-belle-est-venue », qui me fait tant songer à la chanson de Julien Clerc, « La belle est arrivée ».

Ni lui ni elle ne sont très populaires chez les égyptologues, lesquels sont, on le sait, extrêmement chatouilleux. Surtout lui. Akhénaton a suscité trop de passions fantaisistes, trop de romans modernes pour n'être pas suspect.

Son père était un réformateur qui célébrait Aton, le dieu solaire, au détriment d'Amon, « le Caché », dieu créateur accouchant, sous la forme d'une oie, d'un œuf cosmique qu'il féconde sous sa forme serpentine. Peu à peu, le dieu Amon est devenu le roi des dieux d'Égypte, associé à Rê, le dieu solaire d'Héliopolis, sous la forme d'Amon-Rê, « l'éternel, le créateur, le maître de tout ».

Avant même d'être couronné, le jeune Amenhotep IV avait construit à Thèbes, dans l'enceinte de Karnak, un sanctuaire honorant le dieu Rê-Horakhty : Rê est le dieu du soleil du jour, cependant qu'Horakhty, manifestation d'Horus, est le dieu du soleil de midi. À l'aube, le soleil levant s'appelle le dieu Khépri ; le soir, quand il faiblit, il prend le nom d'Atoum.

La révolution religieuse du pharaon maudit germe dans le nom qu'il prend à son couronnement : Néferkhéperourê, « les-manifestations-de-Rê-sont-parfaites », Ouâenrê, « l'Unique-de-Rê ».

Quand décide-t-il d'abandonner le culte du dieu Amon ?

Amon avait été le dieu de Thèbes, mais jamais il ne fut seul en piste. À Karnak, Amon était associé à Min, dieu de la fécondité pourvu d'un phallus érigé, et il était au centre d'une triade, flanqué d'une part de Mout, son épouse, déesse lionne sous le nom de Sekhmet, d'autre part de Khonsou, le dieu Lune, leur fils. Cet éminent trio naviguait sur les barques sacrées pendant la procession de Karnak à Louksor.

Le clergé d'Amon-Rê est riche, important, influent dans la capitale de l'Égypte. Beaucoup trop.

Vers l'an 5 de son règne, Amenhotep IV décide de changer de capitale, décision risquée pour n'importe quelle nation. Il choisit d'établir dans la Moyenne-Égypte la ville d'Akhetaton, ce qui signifie « l'Horizon-du-disque », le disque étant évidemment solaire.

La fondation de la ville de l'Aton s'assortit de proclamations changeant le cours des dieux égyptiens. Aucun autre dieu ne sera adoré sur le territoire

d'Akhetaton ; c'est là que Pharaon sera inhumé, nulle part ailleurs ; bornée par quatorze stèles, cette terre sacrée devra demeurer intacte, ni augmentée ni diminuée, car c'est le choix de l'Aton.

Puis, la sixième année de son règne, le jeune pharaon, vingt-deux ans peut-être, change de titre et prend le nom d'Akhénaton, « Celui-qui-sert-le-disque ». Néfertiti s'appellera Néfernéferouaton « Aton-est-parfait-de-perfection ».



Mais seul Akhénaton est relié à son dieu. Le culte de l'Aton ne s'étend pas aux masses, qui n'ont pas le privilège de bénéficier d'une relation quasiment organique entre Pharaon et l'Aton, son soleil. Cette relation unique se dessine en ronde-bosse avec des rayons solaires sortant du disque rond terminés – c'est exquis – par des mains minuscules et qui viennent effleurer le front de Pharaon et celui de Néfertiti.

La Cour déménage, et Thèbes s'appauvrit.

Trois ans plus tard, Akhénaton ordonne la destruction des anciennes divinités, à part Rê. Il fait marteler le nom d'Amon des cartouches, l'écrase sur les murs quand les gravures sont à portée de main, et la Cour obtempère, effaçant partout le nom d'Amon.

Puis Pharaon confisque les produits des « domaines divins », jusqu'alors redistribués au peuple. Pas besoin d'être grand clerc pour deviner son extrême impopularité.

On trouve encore le nom d'Akhénaton à la dix-septième année de son règne. Ensuite, plus rien. Il mourut peut-être le 14 mai 1337 av. J.-C, jour d'une éclipse totale de soleil. Ce serait beau comme tout.

Après un intérim assez bref, Toutankhaton, son fils cadet, neuf ans, devient pharaon. Trois ans plus tard, ce dernier quitte la cité d'Aton et prend le titre de

Toutankhamon. Le clergé de Thèbes retrouve les biens perdus et le culte d'Aton disparaît.

C'est seulement après la mort de Toutankhamon que la tombe de son père fut rouverte, sa momie dépouillée, non pas par des pillards, mais sur ordre du clergé qui referma la tombe et, surtout, la scella. Désacralisée, la momie du pharaon maudit ne pouvait pas renaître dans l'autre monde. Son nom fut martelé, et son règne fut appelé « La rébellion ». Quand on ne pouvait l'éviter, on parlait du renégat comme du « déchu de l'Horizon-du-disque ».

Le magnifique *Hymne au soleil* qu'aurait écrit le pharaon au long cou séduisit Sigmund Freud, qui prolongea l'histoire d'Akhénaton par une belle légende qui n'a ni queue ni tête.

Encore que...

Après la disparition de son pharaon, nous dit Freud, un prêtre d'Aton fanatisé, un certain Moïse, rejoignit un petit peuple dont le dieu unique était foudre et tonnerre sur le haut du mont Sinaï. Moïse, prêtre d'Aton, voulait convertir les Hébreux au culte du dieu Soleil, mais, en redescendant du Sinaï, l'Égyptien fut assassiné par les Lévites, en bon père qu'il était.

Le meurtre du père venu d'Égypte avec son dieu unique réapparut sous l'effet du remords refoulé, et les Hébreux inventèrent Yavhé, moitié Moïse, moitié foudre et tonnerre.

Freud eut l'obsession d'un Moïse égyptien dignitaire du clergé d'Aton alors qu'en Europe s'installait le nazisme. En dépit des avertissements de ses amis, Freud décida de publier *L'Homme Moïse et le monothéisme* depuis son exil à Londres, en 1939, juste avant de mourir. Ainsi le père de la psychanalyse resta fidèle à sa nature qu'il avait définie lui-même, celle d'un « juif infidèle », une sorte d'Akhénaton dont la momie ne tarderait pas à subir, comme aujourd'hui, une féroce désacralisation.

Julien l'Apostat et le Soleil Invaincu

Julien était le neveu de Constantin I^{er}, l'empereur né en 272 dans l'actuelle Serbie, le premier qui se convertit au christianisme en plaçant le dieu des chrétiens à égalité avec *Sol Invictus*.

Sol Invictus, le Soleil invaincu, fabrication composite à partir du dieu grec Apollon et du dieu perse Mithra, avait été intronisé officiellement à Rome par l'empereur Aurélien, avec un temple lui étant dédié au Champ de Mars, un clergé et une fête.

Premier souverain chrétien, l'empereur Constantin se garda bien de détrôner *Sol Invictus*, qu'il fit frapper sur ses monnaies en même temps que l'emblème du Christ, deux lettres grecques croisées, le khi et le rhô (X et P). Prudence.

À la mort de Constantin, les soldats massacrèrent tous les membres de la famille en lignée indirecte, excepté Julien, trop jeune, et Gallus, brûlant de fièvre.

Voici donc un petit prince orphelin dans un Empire romain en plein bouleversement, hésitant entre le monothéisme chrétien, le polythéisme traditionnel et le monothéisme du Soleil invaincu.

Exilé, Julien eut une éducation chrétienne, mais « arienne », en un temps où l'arianisme n'était pas encore condamné comme hérésie. Les Ariens refusaient d'admettre la consubstantialité de Dieu le Père avec Jésus le Fils, et plus encore avec le Saint-Esprit. Ce trio consubstantiel leur paraissait polythéiste, et donc franchement païen.

C'était une époque sectaire où d'innombrables inspirés fondaient d'innombrables groupes avec chacun sa version du christianisme, parfois mâtinée de mythologie grecque, et presque toujours dérivée de Platon.

Julien bénéficia donc d'une éducation pétrie de Grèce classique, mais dans un isolement forcé, sous la menace.

Son demi-frère Gallus, promu César à Antioche, est si brutal qu'il est exécuté. Et Julien est appelé en 335 à Milan pour y recevoir le titre de César des mains de l'empereur Constance II.

Être nommé César veut dire qu'il va se battre. Il faudra guerroyer, et son armée est maigre. Rasé, dépouillé de sa tunique et vêtu d'une cuirasse, Julien implore la déesse Athéna : le pas est franchi. Même si la déesse grecque l'entoure d'anges gardiens garantis d'origine biblique, elle l'aura protégé.

Julien est un païen.

Contre toute attente, le jeune homme est un militaire efficace et un administrateur accompli. Sur son lit de mort, l'empereur Constance le désigne comme héritier alors qu'il avait initialement prévu de marcher contre ce général que ses propres légionnaires venaient de proclamer « Auguste », empereur.



Le règne de l'empereur Julien dura exactement vingt mois.

Acte I : il promulgue un édit de tolérance, abolissant les mesures de persécution et autorisant toutes les religions.

Acte II : les chrétiens sont interdits d'enseignement profane.

Acte III : Julien réforme le paganisme, contraignant les prêtres des dieux grecs, latins, syriens, égyptiens à plus de moralité, et plus de charité redistributive.

Acte IV : il organise les religions païennes sous l'autorité de *Sol Invictus*, son dieu, le Soleil, dont il a une connaissance mystique et visionnaire.

Acte V : frappé par la piété du peuple juif, il ordonne la reconstruction du temple de Jérusalem – puisqu'il s'agit d'un dieu, un dieu unique.

Le moralisme et le paganisme de l'empereur Julien ne plurent ni aux chrétiens ni aux dignitaires immoraux. De sorte que, après sa mort, l'œuvre de tolérance de l'empereur Julien devint la persécution de « Julien l'Apostat ».

Mais pourquoi « apostat » ? C'est simple. Julien avait été baptisé et élevé dans la religion chrétienne, qu'il renia. On lui attribua même une phrase qu'il aurait prononcée alors qu'il agonisait, le foie transpercé d'une flèche à la bataille de Ctésiphon : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

Défendu par Voltaire et par Régis Debray, l'apostat extatique n'a pas encore retrouvé l'image de tolérance qui lui revient de droit : contrairement au fondamentaliste qu'était Akhénaton, la passion de l'empereur Julien pour le monothéisme s'étendit au judaïsme et n'excluait aucun dieu.

Tauhid-i-Ilahî, le divin monothéisme d'Akbar le Grand

L'empereur Humayun, son père, mourut drogué d'opium en redescendant l'escalier de son observatoire. Humayun était si pauvre que, à la naissance d'Akbar, il n'eut qu'un misérable morceau d'ambre à partager entre ses officiers.

À la mort d'Humayun, Akbar a quatorze ans. Son royaume n'est plus rien. Il reconquiert les territoires perdus, agrandit son empire, massacre à qui mieux mieux, épouse tout autant, résiste aux putschs de son tuteur, de sa nourrice, de sa famille. Akbar est irrésistible, et il est illettré.

C'est un élément fondateur de son monothéisme. Illettré, autodidacte, le plus grand des empereurs moghols entendit, écouta et, ensuite, décida.

Comme il n'a pas encore d'héritier mâle, Akbar va consulter un très vieux dignitaire soufi de quatre-vingt-quatre ans revenant de La Mecque. Le cheikh Salim Chishti lui promet un fils.

La promesse s'étant réalisée, Akbar offre une mosquée monumentale au cheikh Chishti et, à sa mort, une tombe admirable. Aujourd'hui encore, les Indiennes de toutes religions qui espèrent un rejeton mâle vont nouer un fil rouge aux entrelacs de marbre blanc de la tombe du cheikh qui prédit un fils au grand Akbar.

Un jour, à la chasse, Akbar eut une extase. Il était sur le point d'abattre un tigre lorsqu'il fut foudroyé par le divin. Son illumination ne différait en rien de celle d'Akhénaton et de l'empereur Julien : il n'existe qu'un seul dieu, unique, pour tous les hommes.

Mais l'islam, la religion dans laquelle l'empereur Akbar était né, ne suffisait pas à rassembler les religions de l'Inde. Au contraire !



En 1562, Akbar avait déjà fait preuve de tolérance en interdisant les circoncisions musulmanes sous contrainte. L'année suivante, il abolit la *jiziya*,

l'impôt pour les non-musulmans, et les taxes sur les pèlerinages, très impopulaires auprès de la majorité hindoue.

En 1569, Akbar avait édifié sa capitale – les Moghols en changeaient comme de camps militaires – à Fatehpur-Sikri, tout contre la mosquée et la tombe du cheikh.

Il fit construire pour lui une tribune en hauteur dans une salle de grès rouge et convoqua toutes sortes de religieux qui disputaient en bas. À ses pieds.

La salle de grès rouge s'appela *Ibadat Khana*, la maison d'adoration. Chaque jeudi, se réunissaient les experts en religion : jésuites chrétiens venus de Goa, bouddhistes descendus des Himalayas, jaïns vêtus de blanc, un carré de mousseline sur la bouche pour éviter d'avaler les moucheron, oulémas sunnites, cheikhs soufis, zoroastriens parsis et enfin des brahmanes, qui, offusqués d'être mélangés aux impurs, exigèrent d'être suspendus en l'air dans des paniers.

Akbar l'illettré les écouta longtemps. Enfin, il décida.

Il commença par faire signer aux oulémas sunnites une déclaration affirmant le pouvoir spirituel de l'empereur sur l'interprétation du Coran.

Puis, en 1582, il congédia tous les religieux. Avec eux et contre eux, Akbar s'était fait une religion.

Il l'appela *Tauhid-i-Ilahî*, le divin monothéisme. La nouvelle religion interdisait le rituel des *sati*, le sacrifice volontaire des veuves hindoues sur le bûcher de leur mari défunt.

La religion d'Akbar était-elle d'inspiration soufie ? Assurément, car le soufisme procède d'une union mystique directe entre le croyant et son Dieu. Mais la religion d'Akbar n'était pas moins jaïne, puisque y était affirmé le respect de toute vie animale, parmi laquelle les vaches, sacrées pour les hindous. Était-elle chrétienne, cette religion qui instaura le culte de l'empereur comme « homme parfait » du soufisme ? Certes, car les jésuites avaient vanté la nature du pouvoir divin des souverains.

Mais le nom qu'Akbar donna à sa religion nouvelle atteste l'influence dominante du zoroastrisme, religion de la lutte entre la lumière et les ténèbres, devenu le culte du feu chez les Parsis de l'Inde.

Akbar prêcha lui-même dans la mosquée du cheikh Salim, en arabe et en hindoustani. Il eut dix-neuf disciples.

Fatehpur-Sikri manqua d'eau. Akbar déménagea sa Cour à Lahore. Après sa mort en 1605, sa religion lumineuse disparut, et les oulémas le traitèrent d'apostat.

On parle davantage en Inde de l'empereur Aurangzeb, son lointain descendant qui, un siècle plus tard, persécuta les hindous, un musulman fanatique et austère, grand destructeur de temples.

Ceux qui en parlent aujourd'hui comme du Croquemitaine, étant eux-mêmes souvent des hindous fanatiques, se gardent bien d'évoquer le souvenir du grand et tolérant Akbar.

Agaga (îles Samoa)

À Samoa, archipel d'îles du Pacifique, la pire horreur qui puisse échoir à l'homme est de périr sur une terre étrangère, ou de ne pas recevoir de sépulture s'il disparaît en mer. Ces malheureux égarés risquant de devenir des fantômes menaçants pour la communauté, la seule issue paisible dépend de la famille qui assure au défunt une sépulture décente sur le sol natal.

Dans le cas d'une sépulture normale, l'âme se dirige toujours vers l'ouest, plongeant puis grimpant d'île en île jusqu'au *fafa*, l'entrée du monde des morts située près du village le plus occidental de l'archipel, le village de Falealupo.

L'âme, en samoan, se dit *agaga*.

Pour pallier le danger que représentait l'absence de cadavre, la famille d'un mort sans sépulture se rendait à l'endroit où la personne avait rendu son âme, et parvenait à la capturer avec une technique étonnante.

Les femmes étalaient sur le sol une natte fine très blanche et attendaient qu'un être vivant, n'importe lequel, s'aventure sur le tissu tressé. C'était généralement un insecte, ou bien un poisson sautant hors de la mer, voire une simple fourmi. Alors les femmes enroulaient très vite la natte fine sur l'être vivant et la déposaient dans une tombe creusée à cet effet.

« Donc, l'âme du mort était entrée dans l'insecte ou le poisson ! », pensèrent au XIX^e siècle les explorateurs, anthropologues et autres missionnaires.



Mais pas du tout. Lorsque Serge Tcherkézoff enquêta en 1981-1982 à Samoa (dans les Samoa occidentales), il posa la question de l'insecte à de vieilles gens qui se souvenaient d'avoir assisté au rite. La réponse était nette.

Ni l'insecte ni le poisson n'étaient l'*agaga*, pour la simple raison que l'âme était déjà avec Dieu.

Mais alors pourquoi la capturer dans une natte tressée ?

Eh bien, parce que l'important n'était pas la fourmi, non plus que le poisson. L'important résidait et réside encore aujourd'hui dans la natte, car son tressage représente l'ancienneté des ancêtres, la permanence du clan, la vitalité de la famille.

La natte fait partie de l'âme.

Tapas et nattes fines

Le tapa est un tissu obtenu à partir du phloème de l'écorce du mûrier (*Broussonetia papyrifera*). On prélève de longues bandes d'écorce d'arbres arrivés à maturité pour donner une sève de bonne tenue.

Cette sève est ensuite détachée de l'écorce, roulée puis trempée avant d'être battue sur une enclume jusqu'à ce que la bande de sève double de largeur en haut et devienne six fois plus large en bas. On la plie en deux, comme pour une pâte feuilletée, et on rebat la sève, pour obtenir une pièce de tissu rectangulaire qui séchera sur le sol. Les trous seront bouchés avec du manioc bouilli ou bien de la résine.

Ensuite, on décore le tapa avec des motifs de tatouage, en utilisant du rouge, du noir ou, parfois, comme aux îles Fidji, en cachetant la pièce de tissu du sceau des grandes familles.

Les petits tapas pouvaient servir de pagne pour les hommes, seuls habilités à battre le leur, ou de cache-sexe aux femmes, qui ne révélaient pas leurs secrets de fabrication aux hommes.

Les grands tapas servaient – et servent encore – de capes de cérémonie, de linceuls ou d'emballages pour les trésors familiaux. Utiliser le tapa comme une vulgaire monnaie d'échange – et donc s'en séparer – revient à faire symboliquement disparaître le clan.

Car le tapa, comme la natte fine, est bien plus qu'un tissu de sève battue : c'est un objet rempli de *mana*, qui possède un pouvoir spirituel spécifique relié à la personne de son détenteur. Fondateur de l'ethnologie française, Marcel Mauss affirmait que ces objets familiaux sacrés avaient une âme et qu'ils étaient des « choses à *mana* ».

L'âme – l'*agaga* – est donc un lien entre les hommes et le sacré. « [Pour] comprendre la logique samoane, écrit Serge Tcherkézoff dans *Faa-Samoa*, il suffit de remplacer “âme” par quelque chose comme “de la valeur ancestrale”, de la “solidité généalogique”, des “racines”. Donner des nattes, c’est dire chaque fois : “Voyez, dans cet entrelacs de fibres, la quantité, l’ancienneté (exprimée par la finesse des fibres) de ma généalogie !” Plus on donne de nattes, plus on persuade en quelque sorte les autres de son ancienneté généalogique, donc de la prépondérance de ses droits et du pouvoir sacré de sa famille. »

Fabriquée par les femmes qui y passent de longues heures, la natte fine est faite de minces bandes de pandanus tressés et contient elle aussi son comptant de *mana*, particulièrement à Samoa, où les tapas ont presque disparu.

Vecteur de prestige et d'autorité symbolique, la natte fine n'enveloppe pas directement l'*agaga*, l'âme du mort, lorsqu'une fourmi s'y aventure, car chacun sait à Samoa que le défunt n'était pas un insecte. La fourmi prestement enveloppée n'est que le symbole du mort, un vivant enroulé dans des fibres qui, par la durée de leur fabrication, le soin qu'ont pris les femmes au tressage et le lien qu'elles ont eu avec toute la famille, pourra servir de monture au mort pour son dernier voyage.

Aplatie dans la natte fine ou le tapa, la fourmi joue le rôle du sarcophage pour les restes mortels des pharaons d'Égypte. Désormais protégée, l'âme égarée pourra grimper, plonger vers l'ouest d'île en île jusqu'au lieu où résident les ancêtres.

Une natte fine brodée de duvets mauves

J'ai un rapport particulier à cette partie du monde. Mon neveu étant « océaniste », c'est-à-dire appartenant à la catégorie des ethnologues des îles du Pacifique, il étudia le rugby de Samoa, sport qui, pour ces petits territoires, est un enjeu économique et identitaire évident lorsqu'on regarde les retransmissions des matchs des Coupes du monde.

Mon neveu a donc une famille samoane qui lui confia un cadeau très précieux pour la femme la plus âgée de sa famille proche.

J'étais cette « matriarche ». Mon neveu déroula avec solennité la natte fine confectionnée pour moi – ce « moi » représentant à l'évidence un « nous ».

Notre natte fine est grande comme un drap *king size*, finement tressée dans des lanières de pandanus, sur laquelle la matriarche samoane avait piqueté des bouquets de duvets d'oiseau teints en mauve.

Une natte fine étant un cadeau qu'on déroule une seule fois pour le montrer, nous roulâmes pieusement la natte fine brodée mauve et nous l'accrochâmes à la poutre centrale d'une pièce contenant déjà mon énorme masque dogon de Saltigui sœur des masques, un cheval en terre cuite du Tamil Nadu, une outre en peau de chameau du Rajasthan et une vingtaine de dieux installés çà et là.

Puis, le principe de dons et contre-dons étant en Océanie une règle inviolable, j'envoyai à mon homologue matriarche les parfums français les plus précieux.

Je me sens donc reliée au Pacifique par un lien invisible, renforcé par un refrain insistant que j'entendis beaucoup dans de nombreuses réunions géopolitiques dès que j'entrai au Quai d'Orsay, en 1982 : « Le Pacifique est l'avenir du monde, jeunes gens, n'oubliez pas ! Regardez la carte, les pays qui bordent l'Océan, la Chine d'un côté, l'Amérique de l'autre... »

« Que le sexe vomisse le sang sacré ! »

La cérémonie du mariage samoan a été décrite par de nombreux témoins occidentaux : le Français La Pérouse en 1787, l'Américain Wilkes en 1839, le marin anglais Jackson, le consul britannique Pritchard, les ethnographes allemands Stuebel et Krämer...

On accordera une mention spéciale au missionnaire anglais John Williams qui évangélisa beaucoup dans le Pacifique, revint en Angleterre, publia ses récits et repartit dans les Nouvelles-Hébrides où il fut mangé sur l'île d'Erromango, en 1839. En décembre 2009, ses descendants se réunirent sur la plage où il fut dévoré pour une cérémonie de réconciliation avec les descendants des cannibales d'Erromango. À cette occasion, la baie changea de nom ; de Dillons Bay, elle devint Williams Bay.

Revenons au mariage samoan. L'âme contenue dans la natte fine trouve dans les épousailles une force particulière puisqu'il s'agit d'échanger des liens familiaux.

Comment les Occidentaux qui assistèrent à cette cérémonie auraient-ils pu rester indifférents ? La défloration s'y pratiquait en public, et de main d'homme. Le plus précis des narrateurs fut justement le révérend John Williams, en 1839.

Pendant quelques jours, le fiancé dort aux côtés de la fiancée sous le même tapa, mais sans la déflorer.

Le jour du mariage, sur l'aire cérémonielle, des chants encouragent la fiancée, qui remet des dons au fiancé – nattes fines, huile parfumée, safran en poudre ou perles. Lorsque le fiancé vient à l'avant de son groupe, il chante, assis

sur une natte fine immaculée. Pendant ce temps, on revêt la fiancée de sa tenue de noces – des enroulements de nattes fines bordées de plumes rouges, et qui forment une traîne de mariée.

Elle sanglote, elle gémit, elle craint, on l'encourage. Allez !

Alors la fiancée s'avance, se plante devant son futur mari et rejette les longues nattes fines ornées de cramoisi. La voici nue, huilée, parfumée, décorée au safran.

Toujours assis sur sa natte immaculée, le fiancé lui enfonce deux doigts de la main droite dans la vulve, rompant l'hymen. Le sang coule.

Le sang coule sur la natte fine immaculée. Le fiancé passe un doigt ensanglanté sur la lèvre supérieure de sa femme, puis il lève la main afin que tout le monde voie qu'elle est rouge.

Aussitôt, les amies de la fiancée se ruent sur le sang virginal et s'en marquent le corps. Puis, rejetant à leur tour leurs nattes fines, elles dansent, entièrement nues, et se font saigner la tête à l'aide de pierres pour honorer le couple avec leur propre sang.

Le mari – car il l'est devenu – essuie ses doigts sur la natte très blanche, puis il s'en fait un pagne, exhibant le sang versé en signe de respect pour sa nouvelle épouse.

Si les doigts du fiancé ne font pas couler de sang, le mariage est rompu. On traite la fille de pute et on la fait sortir. Selon Pritchard, un de ses frères la tue à coups de massue.

Et si elle refuse de se présenter toute seule nue devant l'homme, on l'immobilise de force sur les genoux d'un autre et le fiancé procède au rituel.

Puis on ajoutera sur la tête virginale une coiffe cérémonielle ornée de nautilus, deux vieilles soutenant la fiancée par la taille, et on remarquera l'impressionnant silence des mille spectateurs observés par Pritchard en 1855.

Un hymen rompu ne verse pas tant de sang. Mais les femmes d'âge exaltent par leur chant le flot de sang inondant la scène cérémonielle comme la mer déchaînée.

L'épouse et la natte fine tachée de rouge sont sacrées, et offertes en partage à la communauté pour qu'advienne ensuite une nouvelle âme, un enfant issu d'une fille « droite-et-réservée » et d'un homme qui a fait vomir d'elle le sang sacré.

Agathe, sainte (Italie)

Dans la ville de Catane, le 5 mars, on célébrait autrefois le *Navigium Isidis*. C'était le jour où la déesse Isis (voir [Isis et Osiris](#)) ramenait de Byblos à Alexandrie le corps momifié mais vivant d'Osiris, son époux, et, ce jour-là, la déesse patronnait la navigation du printemps sur tout le pourtour de la Méditerranée.

Portée sur un char représentant une nef, son manteau servant de voile au bateau, la déesse était également représentée comme la mère d'Horus, ce pour quoi l'on voyait, derrière le char, cheminer des fidèles transportant du lait dans des seaux en forme de seins.

Le paganisme fut officiellement interdit en 392 par un décret de l'empereur Théodose I^{er}. Mais, à Catane, il perdura jusqu'au VI^e siècle.

Puis sainte Agathe prit le relais d'Isis. *Agathos*, en grec, veut dire « bon » et *Agathè Daimôn*, « la bonne déesse », est le surnom populaire de l'Isis égyptienne.



Agathe, vierge et martyre, eut les seins coupés par un gouverneur fâché de n'avoir pas réussi à la séduire. La fête de sainte Agathe dans la ville de Catane se déroule du 1^{er} au 5 février, avec une procession joyeuse façon carnaval, les hommes allant pieds nus et les femmes voilées, leur voile ayant le pouvoir magique d'éteindre les éruptions de l'Etna.

À la place du lait transporté dans des seaux en forme de seins, on porte en procession les seins coupés d'Agathe, en cire, posés sur un plat. Les femmes souffrant du mal des mamelles offrent à sainte Agathe des ex-voto en forme de seins.

Plus personne ne se souvient de la déesse Isis qui savait ressusciter un corps éparpillé en cent morceaux, mais le thème des bons seins, lui, a persisté.

Aidsamma, Mère sida (Inde du Sud)

Aux trois cents millions de dieux du panthéon hindou vient de s'ajouter récemment une petite nouvelle, la déesse du sida. Je l'ai découverte dans *L'Un et le Multiple*, formidable livre de Sarah Combes. Je ne m'y attendais pas.

Dans les années 1990, les dignitaires du gouvernement indien considéraient dédaigneusement que le sida – *Aids* en anglais – était une maladie d'étrangers qui ne pouvait affecter l'Inde – j'ai eu sur ce sujet quelques empoignades mémorables avec certains de mes meilleurs amis, brahmanes socialistes imprégnés d'une xénophobie inconsciente. Puis on s'aperçut que tous ceux, innombrables, qui mouraient de tuberculose, étaient en réalité infectés par le sida. Avec l'aide de Simone Veil et à la demande de Sonia Gandhi, nous avons réussi à former en France un ou deux médecins indiens par an à la prévention du sida : j'allais moi-même auditionner les candidats à la Fondation Rajiv Gandhi, à Delhi. Plus de la moitié de ces jeunes médecins considéraient le sida comme une simple variante de la tuberculose. Le sexe ? Mais où ça ?

À la fin de cette décennie, alors que la prévention commençait en Inde, la déesse Aidsamma fit son apparition dans un petit village du Karnataka, au sud.

Un couple mourut d'une maladie inconnue, puis un autre, puis presque tout le village. Ningegowda H. Girish, enseignant dans la ville voisine, décida de lutter contre cette criminelle ignorance. Slogans, réunions... Il y avait mieux à faire. Girish éleva un autel au premier mort du village et inventa l'image de la nouvelle déesse.

Mi-homme, mi-femme, chaque moitié tourne le dos à l'autre, et le virus, cette petite bombe hérissée de piquants, est dessiné au centre. Dès lors qu'il y a un dieu, on vient déposer des offrandes, de l'encens et du camphre enflammé et, pendant qu'on y est, on lit les panneaux de prévention. On apprend.

Mi-homme, mi-femme : le grand Shiva, dieu de la danse, de la vie et de la mort, est l'un des rares à s'incarner dans une représentation bisexuelle, sous le nom compliqué d'Ardhanarishwara. Il est debout, partagé en deux sexes du haut de son chignon d'ascète jusqu'aux bijoux d'orteils, femme à mamelle, homme à poitrine plate, femme aux larges hanches, homme au bassin étroit. La bisexualité « retournée » de la déesse Aidsamma est une évocation discrète de l'homosexualité, pénalement sanctionnée en Inde malgré une admonestation solennelle de la Haute Cour il y a quelques années.

Les déesses des maladies, on les appelle « les petites Mères ». La plus connue est la déesse de la Variole, appelée Shitala Mata ou Maryamman (mère se dit *mata* au nord, et *amma* au sud). Bonnes filles, ces petites Mères protègent

aussi des maladies vénériennes, sida excepté. Les maladies, surtout la variole, sont des jeux divins, des jeux sacrés. De sorte que, à Bénarès, on ne brûle pas les femmes atteintes de la variole, non ! On les jette dans le Gange avec leur maladie parce qu'elles sont bénies.

Dans la même famille, à côté de Shitala Mata, on trouvera Bodari Mata, Mère varicelle. Dans toute l'Inde hindoue, les petites Mères protègent les villageois. Ce ne sont pas de grandes déesses comme Dourga ou Kali, mais des protectrices minuscules comparables aux dieux Lares.

Rien de plus simple en Inde que le devenir-dieu. Un acteur qui joua à Kollywood, le cinéma tamoul, tous les rôles divins devint *chief minister* de l'État du Tamil Nadu. Quand il mourut, il ne fut pas brûlé, mais enterré debout pour être divinisé.

La divinisation surgit tous les six mois. Qu'il naisse une fillette à deux têtes, elle est immédiatement divinisée : offrandes, encens, argent, ça rapporte aux parents, pas question de la faire opérer. J'ai vu, dans un pèlerinage à Galta, au Rajasthan, un veau à cinq pattes, la cinquième ayant été greffée sur le front de l'animal et pendouillant misérablement. Couverte de velours et d'or, la pauvre bête recevait génuflexions, pitance et offrandes, car un veau divin, ça rapporte à son propriétaire. Il m'est arrivé de penser que, en m'asseyant sans bouger sous un banian, enveloppée d'une toge safran, il m'eût été facile de devenir déesse : le deuxième jour, étonné, un pieux hindou apporterait des bananes en joignant les mains et, au bout d'une semaine, je serais divinisée.

Évidemment, il faut pouvoir demeurer sans bouger tout le jour. J'en ai vu qui l'ont fait. L'un d'eux m'a frappée. Il venait civiquement voter à toutes les élections organisées au consulat de Delhi, car il était français. J'eus la curiosité de regarder sa date de naissance sur les listes électorales : il était assez vieux pour avoir connu les tranchées de Verdun. Vérification faite, c'était cela. Loin de l'Europe en guerre, il s'était installé sous un arbre sans bouger et il était devenu Gourou divin dans le Nord. Choisir d'être révééré quand on a connu les cadavres dans la boue de la Grande Guerre, ce n'était pas une si mauvaise idée.

Allah

Enterré en Ouzbékistan tout près de Samarcande, dans un jardin moghol aux rosiers blancs, l'imam Boukhari collecta le premier les quatre-vingt-dix-neuf plus beaux noms du Dieu unique, sans compter tous les autres noms moins établis, sans oublier les Dames, dites aussi Filles d'Allah, les anges et les djinns.

Autour du Dieu le plus unique des trois monothéismes, se dessine la foule des êtres qui l'accompagnent.

J'ai visité, en 2000, le mausolée de l'imam Boukhari, en compagnie d'un imam ouzbek qui veillait jalousement sur la liberté religieuse que l'Ouzbékistan venait de retrouver après en avoir fini avec la tutelle stalinienne. Arrachée par Churchill à Staline à la conférence de Téhéran en 1943, la possibilité de pratiquer un peu d'islam dans un État de *Soyouz*, « l'Union », dite Union soviétique, était très rudement contrôlée. Mais ça, c'était avant.

Ce jeune imam qui demandait qu'on prenne des photos de son épouse soigneusement dévoilée s'inquiétait en 2000 des infiltrés venus du Pakistan et de l'Arabie saoudite avec l'intention de faire exploser les tombeaux de Samarcande, ceux de Tamerlan et de Bibi Khanym, sa favorite, merveilles qui, selon ces intégristes, n'étaient pas conformes à la lettre du Coran. Ce qu'ils n'ont pas réussi à Samarcande en 2000, ils l'ont fait en 2012 à Tombouctou.

Au nom d'Allah, vraiment ?

Au contraire du dieu unique dont les Juifs n'ont pas le droit de prononcer le nom, l'islam fait une obligation au croyant de témoigner qu'« Il n'est pas d'autre dieu digne d'être adoré qu'Allah et Mahomet est son messager ». Cette formule, la *Shahada*, est celle que prononce le néophyte au moment de sa conversion, d'abord dans sa langue maternelle, puis dans l'arabe littéraire du Coran. On le murmure au nouveau-né, on la glisse dans l'oreille du mourant. Le nom d'Allah imprègne tout l'islam, et il se fait entendre quotidiennement.

Les plus beaux noms d'Allah, ses qualités divines collectés par l'imam Boukhari se déclinent sur le mode de l'Absolu, car Allah, et lui seul, a la « divinité absolue révélée », ce qui entraîne l'adoration et la soumission, mot qui se dit « islam » en arabe. Il est donc Tout-Puissant, Créateur, seul à connaître les clés du futur, seul à tout connaître, à qui n'échappe aucun détail. Plusieurs noms d'Allah précisent qu'Il est plus grand que sa création, au-dessus de ce qu'Il a créé, qu'Il observe, et dont Il témoigne. En qualifications d'essence, Allah est le Vivant, l'Immuable, l'Ininterrompu, l'Élevé, l'Exalté, le Novateur, la Lumière et le Suffisant. S'y entremêlent Ses traits de caractère : le Très Doux, dominateur, miséricordieux, clément, subtil, bienveillant, compatissant, ressuscitant les morts, le Patient, le Très Proche, l'Ami, le Tuteur, le Soutien, le Fidèle. Mais aussi, ô surprise, le Rusé qui comble de bienfaits pour éprouver le croyant, celui qui fait mourir, rabaisse les oppresseurs, sait humilier le vainqueur, accélère ou ralentit le *tempo* des événements, restreint Son Bien et le rétracte, façon Dieu en colère. On n'oubliera pas les adjectifs qui décrivent Sa grandeur : Sanctifié, Grandiose, Majestueux, Magnifique, Éminent, Considérable, Sublime, Très-

Haut, Vaste, Immense, un registre des synonymes fait pour dépasser l'entendement, ainsi que quelques adjectifs qui soulignent son immuabilité : Très Ferme, Inébranlable, Infatigable, sans faiblesse, sans pause.



Mais surtout, parmi les noms d'Allah, se trouve Celui qui n'a ni enfants ni parents, ni semblable ni équivalent. Pas de Fils sacrifié, pas de Dieu fait homme ; d'ailleurs Il « n'a pas d'Autre ». C'est pourquoi – logiquement – Il est aussi « préservé des idées délirantes des créatures attribuant à Celui qui les crée des traits humains ou propres aux créatures, anthropomorphiques ou zoologiques ».

Des millions de dieux s'effacent sous les noms d'Allah.

Cet enveloppement répétitif de noms enrubannés forme comme un cocon protecteur autour d'un dieu tellement unique qu'il faut développer la totalité de la langue (ou des langues), non pas pour le définir puisque c'est impossible, mais pour laisser deviner, à travers les fils de soie tissée des adjectifs, la divinité inaccessible à laquelle on ne peut donner aucune forme. Allah n'a ni mains ni pieds, Il ne se promène pas à la fraîche, Il ne descend pas voir puisqu'Il voit déjà tout, Il n'est ni feu ni colonne de nuée ni foudre ni tonnerre (voir [Adonai](#)), mais Il est surabondant en mots.

On imagine l'imam Boukhari, deux siècles après la Révélation, effectuant sa collecte de noms comme d'autres le font de roses ou de papillons rares, de pays en pays, d'Asie centrale à l'Iran, de Bagdad à l'Égypte, de La Mecque à Samarcande. Dix-huit ans de voyage pour écrire un chapelet des plus beaux adjectifs des peuples traversés. Et si on allait en oublier un ?

Pourquoi se donner tant de peine ? Pourquoi fallait-il tant de superlatifs et de répétitions ?

Si j'en crois Jacqueline Chabbi (*Le Seigneur des tribus. L'islam de Mahomet*, Éditions du CNRS, 2010), avant qu'Allah ne fût nommé Dieu unique existaient sur la côte occidentale de l'Arabie des périmètres sacrés, *haram*, lieux tabous où l'on vénérât des Puissances.

Puissance masculine, alors c'était un *Rabb*. Puissance féminine, alors c'était *Rabba*, une Dame.

Masculine ou féminine, la Puissance de l'espace sacré se présentait sous une forme naturelle, roc, sommet, parfois arbre. Les fidèles sacrifiaient et adoraient ledit roc, ledit arbre. Dans le cas de l'arbre, la religion porte alors le nom de dendrolâtrie, du grec *dendros*, l'« arbre », immensément présente dans l'Inde actuelle.

Or voici que je vais m'engager dans une voie que Jacqueline Chabbi récuse absolument au nom de l'histoire et de l'anthropologie. Comparer sans étudier le contexte.

Je sais, c'est mal. Mais je le ferai quand même.

Outre l'appellation de *Rabbi*, « maître », appliquée à Jésus comme aux rabbins de l'histoire du judaïsme, je songe aussi à l'Afrique où, dans la région du peuple lébou, endroit où le conquérant Faidherbe fonda la ville de Dakar, les djinns qui viennent aujourd'hui hanter les rêves féminins, s'ils viennent tous de la mer, s'appellent aussi des *Rab*. Un seul « b » fait la différence entre les *Rabb* préislamiques et mes petits *Rab* lébou, autant dire pas grand-chose.

Comme à l'époque préislamique on sacrifiait au roc, au pic, à l'arbre et au sommet, on fait des sacrifices à Dakar en l'honneur des *Rab* océaniques.

En Arabie, le prophète Mahomet égorgea par deux fois des chamelles sur un sommet *haram*.

À Dakar, les prêtresses consacrées boivent le sang d'un taureau proprement égorgé par le boucher sur le bord de l'Atlantique.

À Jérusalem, l'animal du sacrifice fut un homme-dieu né à Bethléem. Jésus le Nazaréen. L'Agneau.

Mais ça, c'était avant

En Arabie, au milieu des montagnes arides, Abraham et Ismaël, le fils que lui avait donné Agar, ou Hadjar, sa servante, délimitèrent un périmètre appelé *Mekka* sous l'autorité de leur Seigneur, le *Rabb*, protecteur tribal, maître du territoire.

Nul ne pouvait y pénétrer sans solliciter la protection du patron du campement.

Ayant conquis ce lieu en l'an 630, après de rudes années de lutte, le prophète Mahomet en confirma solennellement la consécration en gardant le même nom, La Mecque.

Cette consécration perdure. Lieu d'un pèlerinage devenu universel, La Mecque comprend plusieurs de ces lieux *haram*, sacrés et interdits.

Le puits de Zamzam où l'esclave Agar prit de l'eau pour son bébé assoiffé n'apparaît pas dans le Coran ; en arabe, *zumzamim* renvoie à une eau intarissable, source qui pourrait bien avoir été une Dame, *Rabba*, ou un *Rabb*.

Citée dans le Coran par deux fois seulement, la Ka'aba, sanctuaire cubique, était un lieu interdit consacré au Seigneur de Mahomet dans les passages anciens de la Révélation : ce Seigneur ne s'appelle pas Allah, mais *Rabbu-ka*.

La Ka'aba est impénétrable, sauf pour les chefs d'État qui franchissent une petite porte pour entrer à l'intérieur. Mon cher Abdou Diouf, ancien président du Sénégal, me l'a raconté dans le détail.

Ni temple ni mosquée, la Ka'aba est tellement *haram* que le commun des mortels doit s'en écarter constamment à trois pas. On ne s'en approche que pour baiser la Pierre noire, l'un des bétyles de la Ka'aba, celui qui autrefois fut blanc opalescent, et dont la légende veut qu'il ait été noirci par le contact des bouches de femmes en pleine menstruation.

Qu'ils sont mystérieux, ces bétyles si fréquents dans tout le Moyen-Orient ! Étranges matériaux tombés du ciel, météorites ou pierres veinées, les bétyles d'Orient figurent si souvent les plus grandes divinités grecques et latines qu'on peut comprendre la violence du Prophète à vouloir les remettre à leur place.

On tournait autour des bétyles comme on tourne aujourd'hui dans une ronde de masse toute vêtue de blanc, à trois pas de la Ka'aba, devenue la Demeure d'Allah.

Les Satans et les saints

Les Quraysh étaient la tribu de Mahomet. Nomadisant dans la région de Nakhla, pas très loin de La Mecque, les Quraysh vénéraient la *Rabba al-Uzza*, la Toute-Puissante, nichée dans un bosquet d'acacias gommiers.

Il existait des médiateurs entre les *Rabb*, les *Rabba* et les hommes. On les appelait *shaytan*, démon, ou génie, et tous étaient membres du peuple des djinns. Souvent accolés aux saints de l'islam qui les connaissaient de près, ils furent tenus en lisière de l'islam. En lisière seulement.

Ceux qui les dominaient, les saints, avaient des tombes. Voilà pourquoi, à Tombouctou, les intégristes qui veulent revenir à l'islam des débuts détruisent les mausolées des trois cent trente-trois saints consacrés. Pour un peu, ils iraient désincruster la Pierre noire à La Mecque s'ils apprenaient qu'elle fut jadis une divinité pierreuse adorée par les idolâtres. N'ont-ils pas fait sauter à l'explosif

les grands bouddhas de Bâmiyân, en Afghanistan, pour le seul motif qu'ils avaient un visage, des yeux étirés, un sourire ?

Les djinns que maîtrisent les saints de l'islam sont constitués de la chaleur brûlante qui fait apparaître des mirages au désert, leur habitat. Mais ils sont aussi d'air réverbérant, et donc ils aiment le jour. Ils ne détestent pas non plus l'obscurité de la nuit pourvu qu'elle soit profonde, sans étoiles ni lune, noirceur totale camouflant leurs chuchotements lubriques et leurs sécrétions.

La Révélation, elle, aura lieu dans une nuit lumineuse. Elle passera par un ange. Mais il y a ange et ange.

Comme Satan dans la Bible, Iblis fut auprès d'Allah le premier des êtres surnaturels que nous appelons les anges. La ressemblance s'arrête là.

Iblis est bien plus passionnant. Lorsque Allah créa l'homme (avec un peu de cuir, de la boue ou bien une goutte de sperme), Iblis refusa de se prosterner devant la créature comme il en avait reçu l'ordre. Le mot « mosquée » signifiant « lieu de prosternation », on comprend qu'Allah se soit fâché tout rouge.

L'ange orgueilleux fut déchu, lisez Victor Hugo. Mais surtout, lisez Goethe, prologue du premier *Faust*.

Selon la tradition coranique, Iblis ne se laissa pas faire. Loin de tomber dans le vide avec ses ailes brûlées, Iblis ratiocina, argumenta avec culot et finit par convaincre son Dieu unique de le laisser tenter les humains jusqu'au jour du Jugement. Le voici Tentateur officiel.

Dans la tradition coranique, il tente les hommes avec ses nombreux chevaux, puissants objets de désir dans les civilisations des déserts.

Sous la plume de Goethe dans le prologue de *Faust*, Méphistophélès argumente avec Dieu, obtient le droit de tenter Faust ; la jeune Marguerite aura pris la place des cavales.

Iblis avait été un ange du Seigneur.

C'est également un ange qui transmet la Révélation pendant la « nuit du destin », nuit bénie où le Prophète écouta ce qui lui était dit.

Qu'est cet ange transmetteur dont le nom est Djibril, Gabriel ? Un « être suspendu », une présence énorme, immobile « comme un seau fixé à la corde qui descend dans le puits », à portée immédiate de l'oreille de l'humain, tout près d'un grand arbre jujubier aux fruits délicieux, un lieu appelé *djanna*, le refuge.

Quand se montre-t-il ? À la nuit finissante, quand les étoiles pâlisent à l'horizon. À cette heure, il fait frais. L'ange suspendu ne saurait être un djinn tremblotant dans la chaleur du jour.

On ne peut pas confondre Djibril avec un djinn.

La confusion est l'œuvre du grand Iblis et c'est lui qui, dans la sourate abrogée de l'Étoile pluviale, susurre à l'oreille du Prophète ces versets : « Al-

Lat, Al-Uzza et Manât sont les sublimes déesses et leur intercession est tout à fait souhaitée. » Tels sont les « versets sataniques » qui, pour avoir été mis en scène par Salman Rushdie dans un roman plein de fantaisie, lui valurent une fatwa de mise à mort de l'ayatollah Khomeiny.

Ensuite, disent les pécheurs qui iront en enfer, Mahomet se prosterna devant les puissantes « Dames » des Mecquois, les trois *Rabba*.

L'imam Boukhari fait pudiquement allusion à la prosternation des idolâtres, sans autre précision.

Comment s'appelait le père du Prophète ?

Avec la langue, source de confusions, l'imam Boukhari eut des difficultés.

Les faux dieux sont dits *aliha*, au pluriel.

Allah vient de *ilah*, le singulier d'*aliha* ; il doit donc être pensé comme le seul vrai *ilah*, l'unique singulier parmi les *aliha*.

Il fallut préciser. D'où les plus splendides noms d'Allah, *Ar-Rahman*, le Miséricordieux, *Ar-Rahim*, le Tout-Miséricordieux, *Al-Malik*, le Souverain, *Al-Qouddous*, l'Infiniment Saint...

La longue lutte du monothéisme contre les persistantes séquelles du polythéisme n'a pas fini d'empoisonner le monde et de détruire les supposées idoles.

Sur l'origine du nom d'Allah, il existe une autre hypothèse à laquelle je ne résiste pas. Mort avant la naissance du Prophète, son père s'appelait al-Allah.

Amaterasu (Japon)

Quand elle apparaît, drapée dans un grand manteau blanc doublé de rouge, la terre s'illumine. Elle est la déesse du soleil, dont elle diffuse les rayons à travers sa longue chevelure noire, dénouée dans le dos. Ce n'est pas une oisive : elle s'occupe des rizières, du blé et des vers du mûrier. Dans son atelier, elle tisse la toile de l'univers tandis que ses tisserandes s'emploient à fabriquer les vêtements des *kami*, les divinités shintoïstes du Japon ; autant dire que ça ne chôme pas.



Elle est née de l'œil gauche de son père, le dieu Izanagi, lorsqu'il revint du royaume des morts et se purifia par ablution. Et vlan ! Elle l'éblouit. Trop brillante, même pour un œil de dieu (voir [Izanami et Izanagi](#)).

Izanagi l'expédie dans le royaume des cieux.

Elle n'a pas un caractère facile, mais, comparée aux fureurs de son frère, Amaterasu semblerait presque douce. Susanoo est le *kami* de la mer et du vent, ce qui, au Japon, signifie typhon, tornade, tsunami. C'est un violent, jaloux de l'étincelante beauté de sa sœur solaire. Alors il la taquine. Et puis il boit trop.

Un jour d'ivresse, il lança dans l'atelier de sa sœur un poulain écorché vif, au beau milieu des tisserandes. Terrifiées, bousculées, les tisserandes se blessèrent avec leurs fuseaux et beaucoup en moururent. Furieuse, Amaterasu décida de s'enfermer dans une grotte à jamais.

Ah ! Cette grotte. J'entends encore la voix de Claude Lévi-Strauss parlant de son émotion lorsque, de loin, on lui montra la grotte où s'était enfermée la déesse du soleil.

Évidemment, la terre s'obscurcit. Plus un rayon de lumière. Nuit sombre pour les dieux. Pour sûr, les cultures se mettraient à pourrir, les dieux crèveraient de faim, et comment se nourrir, échanger, agir dans le noir ? Il fallait à tout prix faire sortir la boudeuse de sa grotte.

Une petite déesse appelée Uzumé, la déesse de l'aube – un bref et bel instant –, eut soudain une idée. Elle se mit à « danser ». C'est ce qu'on dit pudiquement. Mais si l'on va chercher son homologue en Grèce, on verra comment dansait la déesse Uzumé.

En Grèce antique, à l'époque des dieux, Déméter, déesse de l'agriculture et des moissons, porta longtemps le deuil de Perséphone, la fille qui lui avait été

ravie par le roi des Enfers. Et elle était si triste que les cultures pourrissent. Plus de chaleur dans la terre, rien n’y poussait. Il fallait à tout prix faire sortir la mère éplorée de son chagrin.

Alors qu’elle était partie à la recherche de sa fille, elle avait fait une halte *incognito* – pensez, une déesse en deuil ne se montre pas ! Mais tout le monde savait que cette grande vieille un peu trop géante pour être humaine et qui pleurait tout le temps n’était autre que la déesse Déméter.

Une servante appelée Baubo eut soudain une idée. Elle fit les pieds au mur, sa robe retomba, dévoilant le bas de son corps. Fesses ou vulve ? On en discute encore. Toujours est-il que, sous le choc de cette vision inattendue du cul par-dessus tête, Déméter se mit à rire et la terre refleurit.

Uzumé dansait, mais si drôlement que les dieux, qui avaient organisé un de leurs derniers banquets, éclatèrent de rire tous ensemble. La danse de l’Aube n’était sans doute pas très différente de celle de Baubo. Uzumé retroussait son kimono et montrait, dans la pénombre, un ventre blanc et une vulve ouverte.

Amaterasu se demandait bien pourquoi ses pairs les *kami* se gondolaient dans le noir pendant qu’elle boudait dans sa grotte. Et ils n’arrêtaient pas !

Elle poussa la pierre qui obturait la grotte – oh, très peu ! – et un mince rai de lumière se projeta sur le sol. Uzumé, comme Baubo, se contorsionna de façon obscène, et les grivoiseries commencèrent, saluées par des rires tonitruants.

Amaterasu entrouvrit davantage la fente dans la pierre.

Uzumé avait accroché à un arbre un miroir. « Nous n’avons plus besoin d’Amaterasu ! Nous avons trouvé une autre déesse du Soleil ! cria-t-elle. Vive la nouvelle lumière ! »

Ça, par exemple, c’était trop fort ! Très en colère, Amaterasu sortit à moitié de sa caverne pour voir sa concurrente. Et découvrit dans le miroir le reflet éblouissant de sa propre lumière.

Uzumé bondit, lui attrapa un doigt et, tout doucement, la tira de la grotte. L’Aube saisissait le Soleil par la main et, petit à petit, la lumière se mit à rougir. Quand Amaterasu fut presque entièrement sortie, les dieux retinrent leur souffle : la lumière était rose. Enfin, elle fut là.

Alors, ouvrant largement son manteau blanc doublé du rouge qu’elle aime à arborer au moment du coucher, Amaterasu se mit à rayonner, et la joie revint dans le cœur des *kami*.

Les rejetons impériaux d’Amaterasu et de Susanoo

Susanoo eut beaucoup à se faire pardonner. Il lui offrit une mythique épée, *Kusanagi no tsurugi*, que la déesse transmet à son petit-fils en même temps que le miroir et un joyau sacré. L'épée, le miroir et le joyau devinrent les signes sacrés de la famille impériale du Japon, qui en fit grand usage au XIX^e siècle, pendant la période de remise à flot de l'autorité de l'empereur, dite restauration de Meiji.

Descendants d'Amaterasu, les empereurs du Japon devinrent des dieux vivants, ce qu'attestaient l'épée de Susanoo et le miroir d'Amaterasu. Cette divinisation impériale ne fut pas sans conséquences : elle fut la source des guerres coloniales japonaises, de l'entrée du Japon dans l'Axe avec l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste, elle inspira le courage suicidaire des kamikazes qui plantaient leurs avions sur les navires de guerre.

Kamikaze signifie « vent divin » ; ainsi, par un étrange retour shintoïste, la violence de Susanoo, dieu du vent, s'apprêtait à fracasser l'empereur du Japon comme elle avait fracassé, dans le mythe, les métiers des tisserandes de sa sœur Amaterasu.

Il y eut Hiroshima et puis Nagasaki.

Décembre 1945. Le général américain MacArthur, commandant suprême des forces d'occupation alliées sur le territoire japonais, sépara le culte shinto et l'État. En 1946, l'empereur publia sous la contrainte une proclamation affirmant qu'il n'était pas un dieu à forme humaine – mais qu'il avait quand même une ascendance divine.

Apollon (Grèce et Rome antiques)

Il est sublime, il est solaire, et il est détestable.

Lorsqu'il fait son entrée dans le séjour des dieux, tous se lèvent en entendant son pas sonore, si vibrant qu'on l'appelle « l'Ébranleur ». Il est d'une beauté parfaite, large d'épaules, bras et mollets musclés, longues cuisses, abdominaux durcis, droit sur ses pieds, avec la grâce d'un jeune adulte dont le duvet n'a pas encore poussé. Son front est orné de bouclettes soignées et son visage est d'une étrange impassibilité.

Avec l'apparence d'un homme robuste et fort aux premières années de la jeunesse, Apollon est le modèle des *kouroï*, les jeunes gens d'une éternelle beauté.

Mais pourquoi, quand il entre chez Zeus, les dieux se lèvent-ils en tremblant devant Apollon-qui-frappe-au-loin ?



Le jeune dieu n'entre pas les bras ballants, non. Il entre en bandant son arc d'argent, dont les dieux savent que la flèche frappera toujours sa cible. Quand il se trouve parmi les dieux, Apollon est sur le qui-vive, son arc à portée de la main. Pourquoi ?

C'est vrai, il n'a pas eu la vie facile. Une naissance atroce, une mère persécutée, des grades à conquérir, des preuves à apporter. Apollon a mille raisons d'être toujours méfiant.

Naître parmi les phoques

Léto, sa mère, était une Titane aimée de Zeus qui la rendit grosse de jumeaux. Comme à son habitude, Héra, l'épouse de Zeus, lui avait joué un tour de sa façon, le pire que l'on puisse faire à une femme enceinte : l'empêcher d'accoucher.

Pour ce mauvais tour, Héra avait toujours la même complice, sa fille préférée, Ilithye, divinité qui préside aux bons accouchements. Ilithye, étant fille légitime de Zeus et d'Héra, épousait les colères de sa mère. Empêcher l'accouchement d'Alcmène et celui de Léto ? Rien de plus facile.

Dans le cas de Léto, Héra avait interdit à tous les lieux terrestres d'accueillir les couches de sa rivale. C'est donc en traînant son ventre agité de spasmes que Léto parcourut les rives de la mer Méditerranée.

« Qu'elle aille donc accoucher là où vont mettre bas les phoques, les monstres marins, sur des rochers perdus ! », grondait la déesse Héra.

Car, en ce temps-là, il y avait des phoques dont la présence en Méditerranée était encore attestée à l'ère chrétienne.

Il n'existait qu'un seul endroit qui ne fût pas une terre et qui voguait sur l'eau, errant comme Léto errait à travers la mer Égée et accueillant les phoques, animaux amphibies aimables pour les humains.

Léto se hissa sur l'île errante sans racines dont l'un des noms était Astéria. On est en droit d'imaginer des phoques sur les rochers, levant un œil ensommeillé en apercevant cette femme au gros ventre et si près de mourir. On peut même les entendre aboyer de stupeur, car un palmier vient de jaillir du roc.

Rhéa, Thémis et Amphitrite, divinités de grande ancienneté, sont venues pour aider Léto. En vain. Ilithye refuse de venir. Après que Léto eut souffert de contractions pendant neuf jours et neuf nuits, les antiques déesses décidèrent de soudoyer la fille d'Héra en chargeant Iris, la messagère des dieux, de lui offrir un long collier d'or et d'ambre.

Ilithye ne résiste pas au parfum entêtant de l'ambre du collier. Loyale, mais pas au point de refuser pareil présent. Ilithye s'envole donc vers l'îlot d'Astéria.

Léto peut accoucher. Étreignant de ses bras le tronc du palmier, elle accouche d'Apollon, et les cygnes sacrés s'envolent en tournoyant sept fois autour de l'île flottante.

Puis le nouveau-né aida sa mère à mettre au monde sa jumelle Artémis, à moins que ce ne soit le contraire, et que la petite fille soit née la première.

Parce qu'elle avait accueilli l'infortunée Léto, l'île d'Astéria cessa de divaguer en mer Égée et, soutenue par quatre fortes colonnes, elle changea de nom et fut appelée Délos, « la Brillante », en souvenir du jeune dieu né au pied du palmier.

On dit aussi que, sur ordre de Zeus, Borée, dieu du vent, conduisit Léto en souffrance auprès de Poséidon, dieu de la mer. Poséidon souleva les rouleaux de ses vagues comme un tsunami et les suspendit pour faire une voûte liquide au-dessus de la Titane en travail.

Dès qu'il fut enveloppé dans ses langes, Apollon s'en défit et réclama tout de suite son arc et sa lyre. Il serait un dieu archer et musicien.

Ensuite, où s'enfuirait Léto ? Cherchant pourquoi Apollon s'appelait également « Né du Loup », certains Grecs pensèrent que Léto s'était transformée en louve et réfugiée chez les Hyperboréens.

Qui sont-ils ? Ce sont les habitants d'Hyperborée, un peuple du Nord pacifiste qui vit sous un soleil brillant et un ciel sans nuages. Un ciel pur et un peuple pur pour purifier le nouveau dieu.

Les cygnes qui saluèrent sa naissance en volant sept fois autour de Délos l'emmenèrent dans leur pays, l'Hyperborée, pour y passer l'hiver.

Apollon se forme. Il grandit. Puis commencent les épreuves.

Delphes, le Python, la Pythie

À Délos la Brillante, le jeune dieu avait établi aussitôt un culte et un temple.

Il arrive à Delphes au printemps, quand chantent les cigales en plein midi et les rossignols à l'aurore. L'hiver, c'est Dionysos que l'on adore à Delphes.

Attesté dans l'*Iliade* sous le nom de Pytho, le village vit sous la menace d'un python gigantesque ravageant la région. Était-ce un coup d'Héra ? Possible.

D'une flèche de son arc d'argent, Apollon tua le serpent Python. Mais comme Python était une divinité sortie de terre par une fissure naturelle de la montagne, le jeune dieu honora sa mémoire en fondant les jeux Pythiques en souvenir du serpent.

Il s'appelle désormais Apollon Pythien. Cela ne lui suffit pas.

Il y avait à Pytho un oracle fondé par la déesse Thémis, une Titane qui épousa Zeus en secondes noces. Thémis avait été une puissance divine de première importance, puisque avec Zeus elle eut pour enfants les trois Moires (Parques), les trois Heures – Discipline, Justice et Paix –, chargées de l'ordre des saisons, quelques nymphes et les Hespérides, nymphes du couchant chargées de garder le verger des pommiers aux pommes d'or.

Apollon remplaça Thémis avec le consentement de la vieille déesse, qui lui apprit comment formuler les oracles.

Avant tout, se procurer une jeune vierge illettrée qui sera le porte-voix du dieu.

Pour transmettre les oracles, la jeune fille dira « Je » et non pas « Le dieu dit que ». Enfin, pour qu'elle en soit capable, il faut la mettre en condition.

La fissure dans la falaise par où s'était glissé le Python exhalait des vapeurs : là, après lui avoir imposé des ablutions bien froides et des fumigations bien chaudes, le dieu installerait sa devineresse sur un trépied très haut et lui ferait mâcher une feuille de laurier-rose, dont les feuilles sont toxiques.

L'autre laurier, le laurier noble, pourtant nommé le « laurier d'Apollon », étant utilisé en cuisine, n'a pas d'effets psychotropes, sinon on ne mangerait plus de blanquette de veau.

Après avoir mâché sa feuille de laurier-rose, la Pythie fait parler Apollon de façon énigmatique. S'il n'était pas obscur, il ne serait plus oraculaire.

J'ai vu dans le sud de l'Inde un devin qui rendait l'oracle une fois par semaine sous l'identité d'une déesse féminine appelée « Mère » – comme partout en Inde : ablutions, fumigations, cymbales et clochettes, cortège de jeunes filles vêtues d'écarlate... On se croyait à Delphes dans l'Antiquité grecque.

L'homme-déesse rendait l'oracle dans une grotte surmontée d'un auvent de têtes de cobra en stuc blanc, assis sur un coussin de feuilles de margousier, la voix changée, précipitée et suraiguë, et les yeux révulsés.

Traduite en anglais par un scribe accroupi, cette Pythie tamoule dispensait des conseils diététiques concernant surtout l'usage du lait.

On sait désormais que les oracles de Delphes remplissaient exactement ces fonctions diététiques, assorties de cérémonies de purification. Aucun dieu guérisseur ne procède autrement, mais les tragiques grecs transformèrent l'essai.

À la guérison par les rites et les herbes se substitua le mythe du destin d'un héros frappé par les dieux, un maudit qui, n'étant plus tout à fait humain, devient surnaturel et monstrueux. L'oracle que va consulter le jeune Œdipe n'a de réalité que pour la tragédie.

Mais, à cause des oracles délivrés par la bouche écumeuse d'une Pythie en transe, Apollon devint Loxias, « l'Oblique », celui qui joue des tours de travers.

Or, pour obliques que soient ses oracles, Apollon est par excellence le dieu omniscient et juste qui voit loin et à qui rien n'échappe. C'est ainsi que, à mille lieues, son regard perçant voit l'infidélité de la femme qu'il aime.

Car il n'a pas de chance. Apollon est toujours malheureux en amour.

Amours maudites

Celle qu'il vit le tromper de si loin s'appelait Aegla, mais elle avait les cheveux si longs et si noirs qu'on l'avait surnommée Coronis, « la Corneille ».

Elle lui préféra un mortel pour époux, car elle craignait, n'étant pas immortelle, d'être abandonnée lorsqu'elle serait ridée. Coronis était une femme raisonnable et Apollon en fut fort chagriné.

Puis, selon la loi freudienne de la répétition du choix de l'objet aimé, l'aventure se renouvela avec la belle Marpessa, qui lui fut enlevée par Idas dans un chariot ailé, cadeau de Poséidon. Apollon se battit avec son rival, mais Zeus les sépara et Marpessa fit le choix du mortel pour les mêmes raisons que Coronis.

Daphné, tenez, quelle triste histoire. Fille d'un dieu-fleuve, Daphné fut harcelée par Apollon pour de mauvaises raisons : Apollon s'étant moqué d'Éros et de son petit arc, Éros s'était vengé en décochant une flèche d'amour dans le cœur de l'Ébranleur.

Mais Daphné n'aimait pas Apollon et elle lui résista. Il était en train de la violer quand elle implora son père de la sauver. Ovide raconte sa métamorphose à merveille :

« À peine achevait-elle cette prière, ses membres s'engourdissent ; une écorce légère presse son corps délicat ; ses cheveux verdissent en feuillage ; ses bras s'étendent en rameaux ; ses pieds rapides se changent en racines et s'attachent à la terre ; enfin la cime d'un arbre couronne sa tête et en conserve l'éclat. Apollon l'aime encore ; il serre la tige de sa main et, sous sa nouvelle écorce, il sent palpiter un cœur. Il embrasse ses rameaux ; il les couvre de baisers, que l'arbre paraît refuser. »

Apollon n'ira pas au-delà. Quelle que soit l'habileté de l'Oblique Ébranleur, il ne sait pas encore coucher avec un arbre. Il consacrera les feuilles du laurier qui deviendront couronnes sur la tête des poètes, des sportifs.

Et Cassandra ! Fille du roi Priam, la princesse troyenne ne l'aimait pas, mais quand il proposa de lui apprendre l'art de la divination, elle accepta les leçons

d'Apollon. Mais quand il voulut la baiser, elle refusa tout net. Le dieu punit la rouée en lui promettant que personne, au grand jamais, ne croirait ses prophéties.

Cassandra prédit que dans le cheval de Troie se cachait l'ennemi grec. Personne ne la crut.

Captive d'Agamemnon, Cassandra annonça que son maître serait assassiné, et elle avec lui. Agamemnon ne la crut pas et Cassandra mourut comme elle l'avait prédit. Mais peut-être avait-elle refusé les faveurs d'Apollon parce qu'elle avait appris que, avant elle, le dieu avait couché avec sa mère Hécube.

Qui sait pourquoi ce dieu magnifique fut si malheureux en amour ?

Il aima le bel Hyacinthe qui mourut transformé en jacinthe, il aima le beau Cyparissos qui devint un cyprès – mais pourquoi tant d'échecs, de chagrins, de malheurs ? La réponse est très simple. Apollon est cruel.

Le dieu des supplices

Niobé, aïeule d'Agamemnon, eut sept fils et sept filles. Pour Homère, elle n'a que douze enfants, et pour les tragiques, vingt, dix filles et dix gars.

Mère épanouie, Niobé déclara un jour orgueilleusement qu'elle valait mieux que Lété, qui n'avait eu en tout et pour tout que deux jumeaux, un fils et une fille.

Lorsque Lété l'apprit, elle chargea ses enfants de la venger. Apollon et Artémis se partagèrent le travail : Apollon flécha tous les garçons sauf un, et Artémis flécha toutes les filles sauf une.

Les cadavres demeurèrent dix jours sans sépulture ; le onzième jour, les dieux prirent soin des jeunes morts.

On disait chez les Grecs qu'Apollon apportait par sa flèche une « mort douce », façon crise cardiaque ou rupture d'anévrisme. Mais c'était compter sans la douleur de Niobé, qui pleura tant et tant que, à la fin, pris de pitié, les dieux la transformèrent en rocher.

De ce rocher qui fut Niobé jaillissait une source, car ses yeux n'ont plus jamais cessé de pleurer ses enfants. Quant à la fille survivante, elle devint si pâle qu'on l'appela Chloris ; elle fut la première victime de la *morbis virgineus*, la maladie des jeunes filles chlorotiques dont la dénutrition entraîne l'anémie.

Je veux bien qu'Artémis soit elle aussi parfois un peu cruelle, mais elle n'arrive pas à égaler son frère jumeau.

Marsyas était un satyre. Il trouva par hasard une flûte abandonnée par Athéna car son utilisation lui déformait le visage. N'ayant aucun souci d'esthétique féminine, Marsyas grimaça en jouant de la flûte et s'en sortit si bien

qu'il défia Apollon, joueur de lyre. Inutile de préciser qu'Apollon fut déclaré vainqueur et que c'est ensuite que l'affaire Marsyas touche à l'atrocité.

Apollon, si beau, si lumineux, si juste, suspendit le satyre à un pin et l'écorcha tout vif. Quand je vois Apollon représenté en dieu de la musique entouré de ses filles les Muses sur le mont Parnasse, je songe à la peau de Marsyas et aux pleurs de Niobé.

Sa lumière est choquante comme le soleil qu'on ne peut pas fixer sans en être aveuglé. *Apollunai*, verbe grec, signifie « faire mourir ».

Mais rien de tout cela n'empêche qu'Apollon, dit l'Ébranleur, dit l'Oblique, dit le Brillant, dit le Pur, soit l'un des plus grands dieux inventés par les Grecs.

Que pourrais-je trouver pour en être amoureuse ?

L'ami des rats

De Coronis, la belle qui le plaqua pour un mortel, Apollon eut un fils intéressant qui s'appelait Asclépios – Esculape en latin.

Certains prétendent qu'Apollon tua Coronis et qu'il arracha l'enfant au ventre de la morte alors que son corps était sur le bûcher funèbre. Ce serait plagier Zeus arrachant Dionysos au corps de Sémélé, et je préfère de loin imaginer que Coronis vieillit avec son mari mortel.

Quoi qu'il en soit de sa naissance, Asclépios fut confié au bon centaure Chiron qui lui apprit l'art de la médecine. Mieux, Asclépios reçut d'Athéna le sang qui avait coulé de la tête de Méduse quand Persée la trancha.

C'était un sang vraiment particulier. Les veines du côté droit avaient laissé couler un sang bienfaisant, et celles du côté gauche un sinistre poison. Asclépios s'en servit pour ressusciter les morts. Il en ressuscita tant que Zeus le foudroya.

Mais le dieu de la médecine étant le fils d'Apollon, il fallait que son père eût des dons de guérisseur, ce que nous prouve déjà l'oracle de la Pythie.

Il y a davantage. L'un des titres les plus étranges d'Apollon est le « Sauroctone », le « tueur de lézards ». Parce qu'il avait fléché le Python, cela s'explique. Le dieu de la lumière foudroyante a des accointances avec l'obscurité, le sombre, les rampants.

Mais Apollon est également appelé « le dieu aux rats », Apollon Smintheus. Maître des épidémies, il envoie ses amis les rats répandre la peste chez ses ennemis et leur ordonne de ronger les cordes de leurs arcs.

Apollon Smintheus est représenté entouré de rats et de souris, comme Karni Mata, cette étrange déesse femme à barbe qu'on adore au Rajasthan dans le temple où sont vénérés des milliers de rats vivants, protégés des rapaces par un

immense filet et si nourris de sucre qu'ils sont plutôt dociles (voir [Karni Mata, la femme à barbe](#)).

J'aime Apollon aux rats, le dieu des guérisseurs et le père d'Asclépios. L'autre, le lumineux cruel, le Pur et Dur, le Juste, je le rejette dans les ténèbres dont jamais il n'aurait dû sortir pour massacrer les enfants de Niobé.

Aphrodite (Vénus à Rome)

La plus belle, la plus tendre, la plus rose, la chérie, la tueuse d'hommes, celle qui sortit des flots, déesse de l'heureuse navigation, de l'amour vulgaire ou de l'amour marié, divinité marine ou guerrière victorieuse, *Venus Genitrix*, prétendue aïeule de Jules César, *Venus Victrix* protégeant Pompée, patronne des catins, Aphrodite la Noire est une très vieille déesse originaire de Phénicie, région qui comprenait une partie de l'actuelle Syrie, le Liban et la Palestine. Elle aura pu s'appeler Inanna, Ishtar, Astarté, Salammbo.

Mais la vérité vraie, seuls les Grecs l'ont dite.

Aphrodite naquit à l'aube du monde de façon singulière, fille de sperme et de sang, déchets de testicules appelés « amourettes » quand on les arrache aux moutons – décapsuler, trancher, faire revenir à l'ail, ajouter du citron et de l'huile d'olive, orner de feuilles de menthe fraîche.

La laitue conviendra également, vous verrez.

Un amour trop fécond

Au commencement était une béance dont le nom est Chaos, gouffre informe, modèle universel des mythes de création.

Aussitôt viennent à l'être Terre et Éros, l'amour, qui ne fait rien. C'est tout à fait étrange qu'Éros soit inerte, mais rien à faire, littéralement, rien. Ne bouge pas. Ne perce pas de cœur. Chaos ne s'unit pas à Terre, ils n'auront pas d'enfants ensemble.

De son propre mouvement, la Terre enfante – seule – le ciel rempli d'étoiles, un ciel de nuit.

Elle s'appelle Gaïa, et le ciel Ouranos. Il s'ajuste à elle si étroitement qu'il la couvre en totalité. Ils s'unissent dans un embrassement infini d'où naissent des enfants innombrables. Tant et tant que Gaïa n'en peut plus.

« Vautré sur Gaïa, il la recouvre en son entier et s'épanche en elle, sans cesse, dans une interminable nuit », écrit Jean-Pierre Vernant dans le *Dictionnaire des mythologies* dirigé par Yves Bonnefoy. Les enfants conçus n'ont pas de place pour naître, leur géniteur abusif leur ferme l'avenir. « Éperdu d'amour, collé à Gaïa, plein de haine envers ses enfants qui pourraient s'interposer entre elle et lui s'ils grandissaient, il rejette ceux qu'il a engendrés dans les ténèbres de l'avant-naissance, au sein même de Gaïa », poursuit Vernant.

Jusqu'au jour où Gaïa se libère en confiant une serpe à Cronos, le plus récemment conçu et le plus courageux.

Le sperme d'Ouranos et l'écume des vagues

Cronos châtre son père, qui le maudit. Trop tard.

Pour conjurer le sort, le fils du ciel châtré jette par-dessus son épaule le sexe d'Ouranos, qui saigne. La terre reçoit les gouttes de sang, mais les amourettes et la verge d'Ouranos vont chuter dans la mer.

Des gouttes de son sang répandues sur le sol naîtront les Érinyes, divinités vengeresses, comme leurs frères et sœurs les Géants et les Nymphes des frênes.

Et des parties tranchées portées par le dieu Flot naîtra, dans l'écume du sperme, la déesse de l'amour, Aphrodite, sainte divinité du babil féminin, du sourire, de la tromperie, du plaisir et de l'union sexuelle entre humains.

Cette blanche écume de sperme, est-ce l'écume des vagues ? Oui. Même lorsque l'écume s'allonge sur le sable, entraînant avec elle des débris et des algues, c'est le sperme d'Ouranos. Nos petits jouent avec sur le bord de la plage, ignorant qu'ils tripotent la semence d'un dieu.

Et voici Aphrodite dite l'« Anadyomène », surnom qui n'appartient qu'à elle et qui veut dire « sentant l'écume ». À peine sortie des eaux, elle sent les phéromones, ces hormones du sexe.

« Elle a de grands cheveux blonds qui se déroulent sur ses épaules, les seins petits, la taille mince, les hanches évasées comme le galbe des lyres, les deux cuisses toutes rondes, des fossettes autour des genoux et les pieds délicats ; non loin de sa bouche un papillon voltige, écrit Flaubert dans *La Tentation de saint Antoine*. La splendeur de son corps fait autour d'elle un halo de nacre brillante ; et tout le reste de l'Olympe est baigné dans une aube vermeille qui gagne insensiblement les hauteurs du ciel bleu. »

Sandro Botticelli la peint en Vénus pudique, rabattant ses cheveux roux d'une main sur son pubis. À gauche, côté jardin, les vents soufflent sur elle pour

pousser sa nacelle coquillage jusqu'aux rives de l'île de Chypre, son royaume. Côté cour, une femme non moins rousse déploie un manteau rouge brodé, posant ses pieds sur une touffe de violettes. Ce serait Péitho, divinité de la persuasion, qui s'apprête à couvrir sa nudité. Pas le moindre papillon près de ses lèvres, mais des pâquerettes ou des églantines qui voltigent sous le souffle des vents.

Or, une fois au moins, il arriva que Vénus fût ridiculisée.



La belle et le boiteux

Zeus, fils de Cronos, donc neveu d'Aphrodite, la maria à un fils qu'il eut de son épouse. On ne peut plus légitime, l'enfant sembla si laid au regard de sa mère qu'Héra (Juno pour les Romains) le balança sur terre du haut des cieux.

De laid, il devint boiteux, le choc ayant brisé sa hanche. Héphaïstos (Vulcain) occupa cependant une fonction capitale : il devint dieu du feu, de la forge et du fer.

La plus belle mariée au plus laid, cela ne dura pas longtemps. La belle aux phéromones excita le désir d'Arès, dieu de la guerre, autre enfant légitime de Zeus et d'Héra. Leurs amours passionnées restèrent sans descendance, preuve, s'il en fallait une, de leurs désirs puissants, si l'on veut bien suivre Barbey d'Aurevilly.

Certains disent qu'Éros était leur fils, mais Éros, on l'a vu, est là depuis toujours. On ne va pas gâter la noire puissance de l'Éros originaire avec des opérètes où les cocus chantent de l'Offenbach. Éros a son histoire, son génie, ses malheurs (voir [Éros](#)).

Arès et Aphrodite n'eurent donc pas d'enfants.

Puis, un jour, Hélios, le cocher du char du dieu soleil, profitant de ce qu'il voyait d'en haut, dénonça les amants au mari.

Héphaïstos prit son temps. Il fabriqua un filet de mailles métalliques invisible qu'il plaça sur le lit adultère. Aphrodite et Arès s'embrassèrent, s'enlacèrent, tombèrent dans le filet qui se referma d'un coup. Couic ! L'un dans l'autre ils restèrent.

Héphaïstos fit venir tous les dieux importants, Zeus et les Olympiens, qui rirent énormément.

Quand il était à l'ENS des filles en 1959 pour m'y préparer à l'agrégation, Michel Serres expliquait de façon convaincante que le blocage d'Arès dans Aphrodite était tout simplement un accident de coït, appelé en latin médical *coïtus captivus*. Un spasme vaginal d'une puissance inouïe bloque la verge érigée qui reste prisonnière. SOS médecins reçoit des appels paniqués des amants emboîtés, pas toujours adultères.

Le remède est facile : un doigt enfoncé dans l'anus de la femme et le spasme s'arrête. Mais, dans le cas d'Arès et d'Aphrodite, on ne nous a pas dit comment finit le piège.

Ils furent détachés.

La belle Anadyomène s'exila à Rhodes pendant que le beau guerrier filait en Thrace.

Ce qu'on sait, en revanche, c'est comment Aphrodite punit Hélios, le dénonciateur. Elle maudit sa descendance, constituée de filles qui furent bien malheureuses :

— Pasiphaé. Aphrodite la rendit amoureuse d'un taureau que son époux Minos avait refusé de sacrifier au dieu de l'océan, parce qu'il était trop beau, cet animal. Pasiphaé devint si folle qu'il fallut édifier une vache en bois dans laquelle elle entra, intrépide, pour s'y faire féconder par le taureau de son cœur.

De ces amours vachardes naquit le Minotaure, homme à tête de taureau qui, par-dessus le marché, exigeait régulièrement des sacrifices humains.

— Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé, aida le beau Thésée à débarrasser l'univers de son demi-frère à tête de taureau, qui résidait dans un labyrinthe construit tout exprès pour tromper ses victimes. Ariane fit don à Thésée d'une bobine de fil qui l'empêcha de se perdre dans le labyrinthe. Thésée tua l'homme-taureau et plaqua immédiatement Ariane pour sa petite sœur.

— Phèdre, autre fille de Minos et de Pasiphaé, qui se plaint assez des pulsions de sa mère, car elle est aussi folle. Folle ! Phèdre est amoureuse du fils de Thésée son mari, Hippolyte, qui n'aime pas les femmes, ne supporte que la chasse et vénère la chaste Artémis. Il refuse les avances de sa marâtre, elle le dénonce en inversant les rôles et Thésée, trop crédule, demande à l'Océan de

faire surgir un monstre qui tuera Hippolyte. Ensuite Phèdre s'empoisonne, rendant au ciel qu'elle souille toute sa pureté, selon les vers magnifiques de Racine.

Hommage à Fellini

Vénus-Aphrodite eut bien d'autres amants, immortels ou mortels. Ainsi, quand il vit le *coïtus captivus* des amants enlacés dans le filet d'Héphaïstos, le dieu Hermès murmura qu'il se moquerait pas mal d'être surpris ainsi, pourvu qu'avant il enlace Aphrodite. L'idée était semée. Elle germa bizarrement.

L'enfant qui naquit des amours d'Hermès et d'Aphrodite s'appela Hermaphrodite, pour que nul n'en ignore.

Un jour où, à quinze ans, il se baignait dans le lac de Carie, non loin de son lieu de naissance – le mont Ida dans la région de Troie –, la naïade Salmacis tomba amoureuse de lui. Hermaphrodite ne voulut pas d'elle. Elle se colla à lui et supplia son père, le dieu des eaux, d'être fondue en lui.

Salmacis n'était douée pour rien. Elle n'aimait pas la chasse, ses sœurs se moquaient d'elle. La seule chose qu'elle aimât, c'était de se mirer dans les eaux de ce lac en hauteur. Pour une fois qu'elle désirait un autre, on n'allait pas le lui refuser !

L'adolescent parfait vit avec terreur ses tétons se transformer en seins et ses hanches s'arrondir. Désespéré, il maudit le lac de Carie. Tout homme s'y baignant deviendrait intersexué.

Le cas d'Hermaphrodite est très singulier. D'abord, parce qu'elle est née du membre de son père, Aphrodite est parfois une déesse bisexuée.

Ensuite, plutôt que le rapprocher des célèbres androgynes qu'Aristophane décrit dans *Le Banquet* de Platon, êtres si menaçants que Zeus les fit couper en deux et que, depuis, ils cherchent à se réunir, je préfère me souvenir de Pascale Baldassarre, l'acteur qui jouait l'Hermaphrodite dans le *Fellini-Satyricon*.

Un gamin albinos, le corps poudré de blanc, pourvu de petits seins et d'un membre minuscule, gisait dans une corbeille, adoré comme un dieu dans une grotte marine, recevant un homme-tronc casqué, des blessés, des aveugles.

Les deux héros du film, délicieux voyous, kidnappent l'hermaphrodite pour se faire de l'argent. Et les voilà partis sous un cagnard de plomb, transportant le malheureux gamin en charrette, abrité par une toile. Il n'y a plus d'eau. L'enfant-dieu mourra de soif.

Le divin fils d'Hermès et d'Aphrodite était immortel, mais il est bien que Fellini en ait décidé autrement. Il existe des humains hermaphrodites. Ce qu'on

appelle en médecine l'intersexuation est un phénomène rare, fragilisant, mais réel, qui suscite de troublants fantasmes que reflètent les « *She-males* », voyez les photos porno sur les sites adéquats, sexe bandant et seins bien ronds. Quant aux anomalies génétiques des différentes formes d'intersexuation, elles ont peu de choses à voir avec le mythe.

Le dieu-épouvantail

Avec d'autres dieux, Aphrodite eut un étrange enfant qui correspond aussi à une pathologie.

Priape signifie érection. De qui le dieu Priape était-il le fils ? Certains disent Dionysos, d'autres parlent de Zeus, d'autres encore d'un mortel, son amant Adonis. La maman protégea son secret et détesta le nouveau-né, qui naquit affublé d'un pénis gigantesque en perpétuelle érection. Si c'était Zeus le père, alors la jalouse Héra aurait maudit l'enfant dans le ventre d'Aphrodite en y posant la main pour le rendre difforme.

La pathologie nommée priapisme est une affection grave qui peut apparaître au cours d'une leucémie, dans les sevrages de l'héroïne, comme effet secondaire de certains antidépresseurs, anticoagulants, antitenseurs, bref, antitout. Non soigné, le priapisme conduit à l'impuissance, voire, si la gangrène s'y met, à la castration. Un comble.

C'est pourquoi les Romains plantaient leurs obscènes bouts de bois grossièrement sculptés dans leurs vergers et potagers, comme gardiens des jardins. Les bouts de bois étaient peinturlurés de rouge comme les pierres sacrées en Inde, au minium ; avec cet « Érigé Maximum », on était sûr que les oiseaux n'iraient pas picorer les cerises ou les abricots. Incapable de satisfaire ses désirs, condamné à l'impuissance, Priape était un épouvantail auquel on sacrifiait les ânes.

On comprend que sa mère n'en ait pas raffolé.

L'homme aux hanches brisées

Parmi les mortels, Aphrodite s'enticha d'Anchise, jeune berger troyen qui gardait les troupeaux sur le mont Ida. La déesse prit soin de se rapetisser pour se faire passer pour une simple mortelle – car les dieux sont toujours plus grands que les humains. Plus tard, après l'étreinte, elle se révéla et lui annonça qu'elle lui donnerait un fils que les nymphes élèveraient avant qu'elle le lui rende. Et elle lui fit promettre de ne jamais parler de ces amours secrètes.

Il en fut d'Anchise comme du roi Santanu dans le *Mahābhārata* (voir [Ganga](#)). Tous deux engagés dans des unions dangereuses avec des déesses, sommés de garder ce secret, ni l'un ni l'autre ne tinrent leurs promesses, et Anchise parla. Furieux, Zeus le foudroya et lui brisa les hanches.

L'enfant s'appelait Énée et fit la guerre de Troie. Protégé par sa mère Vénus-Aphrodite, Énée transporta son père infirme sur ses épaules et réussit à s'enfuir en bateau. Quand Énée accosta les rives de Carthage où l'accueillit la reine Didon, Anchise était présent. Lorsque la reine Didon, folle d'amour pour Énée, se suicida parce qu'il la quittait, Anchise était-il encore vivant ou mort ?

Vivant, il aurait vécu jusqu'à quatre-vingts ans, et son fils l'aurait brûlé sur le mont Ida. Ce n'est pas ce que nous dit Virgile, poète latin contemporain d'Auguste. Son *Énéide*, épopée comparable à l'*Odyssée* d'Ulysse, nous montre un Énée descendant aux Enfers pour retrouver son père Anchise, qui serait mort un an auparavant, en Sicile.

Dans les champs Élysées, Anchise montre à son fils ses descendants romains : Brutus, Pompée, César et Octave, son neveu devenu empereur sous le nom d'Auguste.

Voilà pourquoi Jules César revendiquait hautement son aïeule Vénus. Pas n'importe laquelle : *Venus Genitrix*, Vénus la génitrice.

Des laitues semées dans des tessons d'argile

Le plus connu des amants d'Aphrodite fut sans contestation possible un mortel nommé Adonis.

Myrrha aimait son père. Si fort qu'elle se glissa dans son lit un beau soir. Le père de Myrrha reconnut sa fille, mais trop tard. Horrifié d'un inceste qu'il n'avait pas voulu, il la chassa. Myrrha erra si longtemps dans les bois et pleura si longtemps qu'elle fut changée en arbre. Son fils Adonis, fruit de l'inceste, naquit quand elle s'ouvrit, laissant couler des larmes odorantes qu'on appelle la myrrhe, puissant parfum et baume thérapeutique.

Adonis était beau comme le sont souvent ces enfants. Si beau que deux déesses en tombèrent amoureuses : Perséphone (Proserpine), reine des Enfers, épouse d'Hadès (Pluton), et notre Aphrodite.

Zeus se voit obligé d'arbitrer entre les concurrentes, Aphrodite d'un côté et Perséphone de l'autre. Le roi des dieux partage l'année en trois : un tiers pour Perséphone, qui vit dans les Enfers, un tiers pour Aphrodite, ses charmes et son babil, et un tiers réservé pour le seul Adonis qui en fera ce qu'il voudra.

Adonis appartient à cette lignée de demi-divinités dont la mort signifie l'hiver et la terre nue, qui renaît au printemps, et meurt de nouveau à l'automne.

Le bel Adonis décide de consacrer son tiers libre à Aphrodite. On ne peut pas concevoir plus bel aveu.

Jalouse, Perséphone envoie un sanglier qui tranche de sa dent l'artère fémorale d'Adonis.

Il se meurt, le jeune homme, et son sang jaillissant donne naissance à la renoncule aux fleurs rouge sang qu'on appelle « adonide ». Sa courte vie d'amour donne naissance à un culte.

En pleine canicule, pour rendre hommage au dieu, quand le soleil d'été dessèche les terrasses, les Athéniennes plantaient des graines dans de petits tessons en les humidifiant juste assez pour qu'elles germent. Les jardins d'Adonis poussaient en juillet sur les toits plats d'Athènes.

Les vases utilisés étaient toujours cassés. Les Athéniennes y plantaient du fenouil, du blé, de l'orge, de la laitue. En une semaine, les pousses étaient flétries et les Athéniennes hurlaient leur douleur en se frappant la poitrine au cri de : « *Aiai Adonis !* »

Ce sont les jardins d'Adonis. Ni racines ni fruits, amours stériles.

En l'an 287 à Séville (Hispalis), deux jeunes vierges chrétiennes, des potières, refusèrent de donner des vases un peu cassés qu'elles demandées par des femmes qui promenaient dans les rues une statue d'Aphrodite, chargée de robes rigides, de soie, de pierreries, comme plus tard la Vierge noire de Séville. Non seulement les deux chrétiennes refusèrent des débris de vases alors qu'elles en fabriquaient tous les jours, mais encore elles détruisirent l'idole couronnée.

Le gouverneur fit arrêter Juste et Rufine, les força à processionner pour Adonis, après quoi il décapita l'une et jeta l'autre dans un puits. La fête de sainte Juste et sainte Rufine se célèbre le 17 juillet, à la date des Adonies d'antan.

À la fin du IV^e siècle, saint Jérôme, Père de l'Église, fondateur d'un double monastère à Bethléem, écrivit : « Bethléem, qui est maintenant nôtre, était ombragée par le bois sacré de Tammouz, c'est-à-dire Adonis. Et dans la grotte où autrefois vagit le Christ nouveau-né, on pleurait l'amant de Vénus. »

« À la plus belle »

Reste *Venus Victrix*, vénérée par Pompée. Sur les médailles romaines, cette Vénus tient la pomme d'or qu'elle conquiert de haute lutte dans le concours de beauté entre elle et deux déesses, Athéna et Héra. Le jury, qui était seul,

s'appelait le berger Pâris. Comme Anchise, il gardait les troupeaux sur le mont Ida, dans la région de Troie.

Athéna lui promet la victoire, Héra la souveraineté, et notre belle Vénus la plus belle des femmes. Pâris choisit de donner la pomme à Vénus, qui lui dira alors que la plus belle des femmes s'appelle Hélène de Sparte, épouse de Ménélas, fille de Lédà et d'un cygne, née dans un œuf dont la coquille était pieusement vénérée, car le cygne était Zeus.

Le mortel Pâris n'était pas n'importe quel humain. Comme sa mère, Hécube, reine de Troie, avait eu pendant qu'elle était grosse un songe annonçant qu'elle accoucherait d'un monstre dévastateur, le roi Priam refusa le petit Pâris et le fit exposer sur le mont Ida pour qu'il soit dévoré par les bêtes. Comme Œdipe.

Pâris obtint d'être prince troyen lorsqu'il fut adulte. Il était bel et bien un monstre dévastateur puisque, en enlevant Hélène à Ménélas, il provoqua la guerre de Troie (voir [Atrides](#)). Les Grecs mirent des années, mais ils détruisirent Troie. Les femmes, jeunes ou vieilles, devinrent des captives, et les hommes moururent, sauf Anchise et Énée.

Je ne sais pas du tout ce que devint la pomme d'or qu'on voit sur la paume d'Aphrodite sur les monnaies romaines.

Apothéose

Vers la fin de *Tristes Tropiques*, séparé de ses compagnons d'exploration par une épidémie, Claude Lévi-Strauss raconte qu'il les attend au poste de Campos Novos, au Brésil, où se meurent de paludisme, de leishmaniose et de faim une douzaine de personnes, entre deux bandes d'Indiens qui le regardent d'un mauvais œil. Pour se désennuyer, il écrit un remake de *Cinna*, tragédie de Pierre Corneille où s'affrontent Octave, devenu l'empereur Auguste, et Cinna, qui prévoit de l'assassiner pour rétablir la république.

La pièce de Lévi-Strauss s'appelle *L'Apothéose d'Auguste* et se situe à la veille de la cérémonie qui doit transformer l'humain Octave en dieu immortel, le plaçant tout vif au rang des dieux.

Le sénat vient de voter le décret du futur immortel, ce qui réjouit son épouse Livie, « en somme, l'Académie française », ironise Lévi-Strauss en 1955, presque vingt ans avant d'y faire son entrée.

La police impériale est inquiète ; comment peut-on protéger un dieu qui peut se transformer en insecte ou se rendre invisible ? Le chef de la police rassure ses gendarmes : la police sera divinisée aussi.

Les délégations se succèdent.

Les prêtres demandent le pouvoir temporel puisque le pouvoir divin ne peut se passer de leur médiation.

Les artistes veulent diviniser l'idée « Auguste » en le représentant sous forme de tourbillon, ou bien de polyèdre, scandalisant Livie qui rêve d'une belle statue de marbre. Et si ce n'était que cela !

Voici qu'une délégation des maîtresses de Jupiter se présente pour faire bénéficier Auguste de leur expérience passée : Lédà, pour qui Jupiter se fit cygne, Alcmène, pour qui il prit les traits de son mari, Danaé qu'il féconda sous la forme d'une pluie d'or...

Auguste les chasse tous. Quand il n'y a plus personne, surgit l'aigle de Jupiter.



Ce n'est ni une statue ni un emblème de bronze, non, c'est un animal aux plumes tièdes et malodorant. Et pourtant, dit l'aigle à l'empereur Auguste, c'est bien lui qui enleva le beau Ganymède entre ses serres griffues pour le remettre à Jupiter, qui le voulait pour échanson. Car c'est un aigle qui parle, un aigle qui explique comment cela va se passer.

Alors voilà.

« L'accession à la divinité consistera à supporter sans répulsion son odeur d'aigle, ses plumes tièdes envahies de vermine. Auguste ne sera pas illuminé par la gloire rayonnante d'un soleil invincible, il ne pourra pas faire des miracles, mais il sera en contact direct avec les animaux, tolérera d'être couvert de leurs excréments, appréciera le parfum puissant des fauves ensemble et le fumet de la charogne en décomposition. "Les papillons viendront s'accoupler sur ta nuque et

n'importe quel sol te semblera assez bon pour y dormir ; tu ne le verras plus, comme à présent, tout hérissé d'épines, grouillant d'insectes et de contagions." »

Horrié, Auguste appelle Cinna, son ami ethnologue, de retour d'une expédition lointaine. Or Cinna lui dit la même chose : il a connu les animaux de près, mangé des lézards, des serpents, des sauterelles, il a pratiqué avec l'ethnologie une sorte de divinisation, mais, à l'arrivée, il se récite des vers de Sophocle et ne perçoit plus leur beauté. Cinna a tout perdu, Auguste va tout perdre.

L'apothéose a lieu ; c'est une apocalypse. Submergé de dangereuse divinité, *numen* en latin, le palais impérial se lézarde, les plantes l'envahissent, les animaux surgissent. L'*Urbs*, la ville de Rome, est revenue à l'état naturel.

La tragédie inachevée jetée à la hâte pendant six jours au verso des pages de notes d'ethnologie se terminait à peu près bien : Cinna et Auguste concluaient un accord pour détourner le flux de la divinité ; Auguste serait statue de marbre parmi les hommes et Cinna n'aurait rien, pas même « la noire immortalité du régicide ».

Depuis sa date de parution, j'aime ces quelques pages de *Tristes Tropiques* intitulées *L'Apothéose d'Auguste*. Lévi-Strauss affirmait avoir égaré ces feuillets ; j'espère que la Bibliothèque nationale pourra les retrouver. L'idée que la divinité est d'ordre naturel est imprégnée d'une forte logique : puisque Zeus-Jupiter aime à se transformer en taureau ou en cygne, il peut changer d'espèce et fréquente l'animal de très près.

Belle idée, mais elle n'est pas romaine.

C'est celle d'un jeune homme du XX^e siècle épuisé par les petites bêtes dégoûtantes du Brésil, les fourmis venimeuses, les abeilles mélipones suçant sa sueur en se collant à ses paupières, les vers blancs qu'il faut manger crus chez les Kaingang, le lézard ou le perroquet qu'il a flambé au whisky quand il crevait de faim. Malgré ces souvenirs crus des animaux – ou à cause d'eux –, Claude Lévi-Strauss garda l'amour de la nature jusqu'à ses dernières années, mais en Bourgogne, avec fourmis de dimensions modestes, abeilles avec dard mais gentilles, papillons machaons rayés jaune et noir, qu'il aurait été prêt, j'en suis sûre, à laisser s'accoupler sur sa nuque si les pesticides ne les avaient pas tous détruits.

Un masque de cire à l'agonie

Or ce n'est pas ainsi que se déroulait l'apothéose romaine qui transformait le corps d'un empereur en divinité éternelle. Pour une raison bien simple : on les

transformait en dieux après leur mort. Florence Dupont raconte cela très bien dans « L'autre corps de l'empereur-dieu¹ ». Et de préciser d'entrée de jeu qu'*apothéose* est un mot grec qui signifie « la transformation d'un homme en dieu », alors que, en latin, on employait le mot *consecratio*, qui signifie « le transfert de l'espace profane à l'espace sacré ».

Consecratio recouvrait une terre sacrée ; un condamné à mort déclaré « sacré » – on pourrait dire *haram* – parce qu'il sortait de la communauté humaine ; le mistral, consacré par Auguste qui lui dédia un temple ; ou bien la loyauté, *fides*, avec ses prêtres. La consécration reconnaît le *numen*, le caractère divin d'un élément du monde.

L'empereur était trop grand pour ne pas être reconnu, après sa mort, comme la manifestation d'un *numen*. Forcément.

Mais les questions pratiques étaient fort compliquées.

Pour consacrer un corps mort, il aurait fallu l'arracher à sa tombe ou à son ossuaire avec trois conséquences : a) le cadavre enlevé aurait pollué la terre, b) le mort serait sans sépulture, c) il se retrouverait « sacré », *sacer*, dans la position du condamné à mort expulsé de la communauté alors qu'on recherchait exactement le contraire. Encore que, nous verrons.

Non seulement l'empereur à diviniser devait être mort, mais aussi la consécration ne pouvait avoir lieu qu'après les funérailles. On lui élevait donc un sépulcre – un tombeau – pour purifier la collectivité de la souillure du mort. Et on prenait soin de l'édifier en dehors de la ville.

Soit. Mais alors, comment le diviniser ? Une seule solution : le diviser en deux corps distincts.

Voyons le cas de Septime Sévère, empereur berbère né à Leptis Magna, dans l'actuelle Libye, et mort d'un accès de goutte loin de Rome, en 211, à York, dans l'actuelle Angleterre.

On l'incinère sur place, on rapporte rituellement les cendres dans une urne qui sera placée dans le mausolée d'Hadrien, tombeau de la famille impériale. Le premier acte s'achève.

Le deuxième commence par une fausse agonie.

Un masque de cire semblable au mort, mais avec la peau soigneusement jaunie, a été fabriqué bien avant, à partir du visage du défunt. Selon les coutumes de l'aristocratie, les grandes familles romaines fabriquaient ces masques, puis enfermaient les *imagos* des ancêtres dans une armoire située sur une paroi de l'atrium. Les *imagos* sortaient de leur armoire uniquement pour les funérailles de leurs descendants, véhiculées en noble cortège inspirant le respect de l'honneur.

La consécration des empereurs préleva dans cette coutume de quoi fabriquer un nouveau dieu. Troisième et dernier acte.

On place cette *imago* de Septime Sévère sur un lit funèbre pendant une semaine d'« agonie » : les médecins viennent chaque jour constater la détérioration de l'état du « malade ». Sept jours plus tard, ils annoncent le « décès ».

Puis on célébrera les funérailles du masque de cire de Septime Sévère, devant la communauté réunie. Procession, éloge funèbre au Forum, bûcher dressé sur le Champ de Mars.

C'est un bûcher particulier. Il est couvert de tissus d'or, de statues, de tableaux, de richesses. L'intérieur est rempli d'encens très inflammable pour que le masque de cire et ses atours s'embrasent en un instant.

Le nouvel empereur met le feu au bûcher et, surprise, un aigle prend son envol au sommet du bûcher. Voici mon aigle de retour !

Ce n'est pas une *imago* de cire ni un emblème de bronze, mais un aigle pour de vrai qui, libéré de sa cage, signifie la montée vers le ciel du nouveau dieu.

L'*imago* qui fond sous l'odeur de l'encens ne souille ni le sol ni les airs, et pourtant elle a joué un rôle extravagant. Le masque de cire a joué le rôle d'un empereur en train de mourir tandis que son corps mortel repose déjà dans une urne, réduit en cendres depuis de longues semaines.

Dans un livre célèbre, *Les Deux Corps du roi*, Ernst Kantorowicz rappela l'apothéose de Septime Sévère alors qu'il venait d'analyser la différence entre le corps mortel du roi chrétien et son corps immortel, « Le roi est mort, vive le roi ! ».

Aucun aigle ne s'envola au-dessus du cercueil contenant le cadavre du Roi-Soleil et, pourtant, c'était l'occasion ou jamais.

Artémis (Diane à Rome)

Jumelle d'Apollon, nommée Diane chez les Romains, elle est aussi lunaire qu'Apollon est solaire.

Mais elle n'est pas la seule à être Lune.

Fille de Titans, Séléné est déesse de la pleine lune, tandis qu'Hécate, la déesse à trois têtes qu'on adore aux carrefours, est la nouvelle lune. Que reste-t-il à Artémis ? Eh bien, le croissant de lune.

Nul ne l'a mieux représentée que le peintre Boucher qui, dans sa *Diane sortant du bain*, pose, léger comme un papillon, un croissant de lune sur les cheveux torsadés de la déesse nue qui joue avec un long collier de perles entre sa

cuisse et le creux de son ventre, examinant d'un œil inquiet une éraflure, peut-être, à sa cheville.

Son carquois et ses flèches bien rangées sont là, un peu plus loin, et ses chiens musardent. Derrière l'immense manteau bleu nuit de la déesse au Croissant de Lune, le gibier est déjà enfilé sur une branche, perdrix rouge et lièvre au ventre blanc. Sa chasse est terminée.

Tel frère, telle sœur : la cruelle mort d'Actéon

Cette scène paisible de filles au bord de l'eau va tourner à la férocité.

Actéon, fils d'Aristée et d'une fille de Cadmos nommée Autonoé, a été formé à la chasse par le centaure Chiron, pédagogue de demi-dieux en tout genre. Actéon est le meilleur chasseur de l'univers, et Artémis une déesse chasseresse. Ces deux-là étaient faits pour se rencontrer.

Était-ce un hasard ? Entouré de sa meute, le chasseur surprit la chasseresse pendant qu'elle se baignait.

La déesse Croissant de Lune était, comme Athéna, chaste et pure, d'une virginité à laquelle elle n'entendait pas renoncer, au point de fuir les hommes et, surtout, leurs regards.

Les dieux ne pardonnent jamais. La Lune moins qu'un autre. La déesse aurait peut-être aimé flécher le voyeur, mais prendre son carquois, son arc, décocher une flèche aurait été trop long ; pendant ce temps, Actéon se serait rincé l'œil à loisir.

Pour le châtier, Artémis procéda autrement.

D'un geste vif, elle prit de l'eau qu'elle jeta au visage du chasseur. « Va maintenant, et oublie que tu as vu la déesse au bain. Si tu le peux, j'y consens », dit-elle dans un murmure.

Aussitôt Actéon se transforme en cerf craintif qui s'enfuit d'un bond, surpris de sa propre légèreté. Mais ses chiens ont vu le cerf. Ovide donne leurs noms : Mélampus, Ichnobates, Pamphagos, Dorcée, Oribasos, Nébrophonos, le cruel Théron, Lélaps, Ptérélas, Harpyla, Ladon, Dromas... Une cinquantaine de chiens poursuivent Actéon, et sa meute le dévore.

Puis, ayant mangé les entrailles du cerf, son foie, sa rate, son cœur, les chiens cherchent leur maître en gémissant.

Où s'était-il caché ? Ils ne le trouvèrent pas et coururent se réfugier près du centaure Chiron, qui les avait élevés. Instruit du malheur d'Actéon, le centaure apaisa ses chiens en dressant à la hâte une statue de leur maître. Et ils n'aboyèrent plus.

D'autres, plus audacieux, s'approchèrent plus près de la chaste déesse.

Le fils de la peau de bœuf

Orion n'a pas de mère. Sa conception est exceptionnelle, car s'il ne naît pas d'un corps féminin, Orion naît des substances mélangées de quatre pères, dont trois dieux.

Hyriée, fondateur de la cité d'Hyria, en Béotie, n'avait jamais connu la femme, ne souhaitait surtout pas la connaître et voulait cependant un héritier.

Un jour, Zeus, Hermès et Poséidon lui rendirent visite et, pour les honorer, Hyriée leur sacrifia le plus beau de ses bœufs. Puis il leur demanda de l'aider à faire un héritier sans être obligé de s'accoupler avec une femme.

Zeus fit apporter la peau du bœuf sacrifié et enjoignit Hyriée d'uriner dessus. Ensuite, les trois dieux éjaculèrent sur la peau et l'enterrèrent dans le jardin du palais.

C'est le père d'Orion qui l'a voulu sans mère, et qui a obtenu des trois dieux de se dispenser de femme. Comment nommer cela ? Une Fécondation pour Autrui, une FPA ? Neuf mois plus tard, naît l'enfant Orion.

Le fils de la peau de bœuf et du sperme des trois dieux est un trousse-jupons. Après avoir épousé Sidé (la grenade), Orion tomba amoureux de Mérope et en obtint la main, sous condition de tuer tous les fauves de l'île de Chios.

Pour Orion le géant, ce fut un jeu d'enfant. Mais au retour de sa chasse il n'obtint pas sa belle, et il saccagea le palais du beau-père, qui, du coup, lui creva les deux yeux. Orion chemina à tâtons jusqu'à l'île de Lemnos, et le dieu forgeron, Héphaïstos le boiteux, lui prêta un petit pour le guider. Nicolas Poussin a magnifiquement représenté Orion aveugle surplombant les frondaisons d'un immense paysage. Claude Lévi-Strauss aimait beaucoup cette toile dont les arbres gigantesques lui rappelaient l'immense forêt amazonienne.

Orion marche à grands pas, l'enfant sur ses épaules, et recouvre la vue en entrant dans la mer. Revigoré, le grand chasseur se trouve une camarade de jeux parfaite pour abattre les bêtes, une chasserresse qui veut rester chaste. Artémis lui proposa aimablement de chasser avec elle.

C'était de sa part un geste généreux, car Orion chassait n'importe quoi et n'importe comment. Il chassait sans limites, traquant et tuant même les petits des bêtes. Le géant Orion était absolument sauvage. C'est sans doute ce qui plut à la chasserresse Croissant de Lune, car elle représentait elle-même la sauvagerie.

Pour une fois qu'Artémis se montrait complaisante envers un être du sexe masculin... Mal lui en prit !

Le fils de la peau de bœuf et du sperme des trois dieux était un violeur de nymphes, un brutal qui se jeta sur Artémis. Violer Artémis !

Orion était perdu. Ici, trois versions divergent :

— Outragée, Artémis fit apparaître un scorpion dont le venin tua le chasseur géant.

— Inquiet de cet improbable duo, Apollon envoya un scorpion monstrueux et, pour lui échapper, Orion pénétra dans la mer. Alors Apollon désigna la tête d'Orion à l'horizon et demanda à Artémis de tirer. Elle ne reconnut pas Orion et le flécha d'un coup. Puis elle nagea pour récupérer son gibier, et c'est alors qu'elle reconnut son ami le chasseur.

Navrée, la Chasseresse transforma Orion en constellation en compagnie du Grand Chien.

— Enfin, dernière version, la plus plate, Héra se fâcha contre l'orgueil d'Orion et envoya un scorpion qui le piqua au pied.

Ce qui ne varie pas, c'est le Scorpion, qui fut également transformé en constellation, située le plus loin possible d'Orion et du Grand Chien.

Quand Artémis châtie un de ses adorateurs

Fils de Thésée et de la reine des Amazones, Hippolyte n'aime que ses chasses sauvages et l'ombre des forêts où, dévotement, il adore Artémis.

Chaste comme sa déesse, il fuit les femmes. Il ne les tolère que sous forme chevaline et, pour la chasse, il élève des cavales – on évitera de chercher comment il se comportait avec elles. Ce comportement farouchement hostile aux femmes n'aurait été qu'un péché de jeunesse si Hippolyte n'avait pas clamé son mépris d'Aphrodite. Oubliez la *Phèdre* de Racine, Hippolyte n'aimera jamais les femmes et n'aura pas de fiancée secrète.

Au nom de la solidarité entre les dieux et de l'équilibre entre les humains et l'Olympe, ni Artémis ni Aphrodite ne l'entendront de cette oreille. Injustement accusé d'inceste avec Phèdre, sa marâtre, Hippolyte sera dévoré par ses cavales.

Artémis n'a pas levé le petit doigt pour sauver son adorateur.

La nymphe engrossée

Callisto, nymphe des bois, appartenait au groupe des compagnes de « l'Archère à l'arc d'or pur ». Pour l'accompagner dans ses chasses, Artémis exigeait de ses compagnes une éternelle virginité. Callisto était donc chaste et farouche. Inaccessible, armée d'un arc et de flèches.

Zeus la vit, la voulut et, pour lui faire l'amour, prit la forme d'Artémis – c'est ainsi que nous connaissons la nature des amours de la chaste déesse.

Callisto n'y vit que du feu et se retrouva grosse sans même le savoir. Artémis et ses filles se baignèrent toutes nues et virent le ventre gonflé de Callisto. La déesse se sentit trahie.

Mais Héra également.

La jalouse épouse du roi des dieux décida d'agir. Quand, dans sa colère, Artémis attrapa Callisto par les cheveux et la jeta à terre, les bras de Callisto se couvrirent de poils bruns et ses mains, qu'elle tendait dans le geste des suppliantes, se recourbèrent en griffes et s'accrochèrent au sol. Elle voulait gémir, mais elle grondait.

Elle était devenue ourse. Héra avait gagné.

D'une flèche, Artémis tua l'ourse. Ah, mais !



Zeus fit naître l'enfant nommé Arcas, un fils – en urgence. Puis, d'un geste, il expédia l'ourse morte dans le ciel et en fit la Grande Ourse.

À moins que Callisto n'ait survécu en ourse dans les forêts. L'enfant devenu grand serait parti à la chasse à l'ours.

Au moment où Arcas s'apprêtait à flécher sa mère, Zeus enleva Callisto et son fils, les transformant en Grande et Petite Ourse, « brillant à la voûte des cieux », comme écrit Ovide dans *Les Métamorphoses*.

Une princesse pour du vent

Iphigénie est la fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, sœur d'Oreste, d'Électre et de Chrysothémis.

Désigné comme chef des armées prêtes à s'embarquer pour la guerre de Troie, Agamemnon est un roi des rois sans pouvoir, car sur la mer règne un calme plat. Calchas, le devin, révèle que le roi des rois a offensé Artémis. Pour faire lever le vent, Agamemnon doit sacrifier sa fille Iphigénie.

Il résiste. Puis il cède. Et pour faire venir la petite, il fait croire à sa femme Clytemnestre qu'Achille accepte de se joindre aux armées grecques à condition d'épouser Iphigénie.

Effroyable mensonge. Horrifiée, Clytemnestre découvre en arrivant le sort destiné à sa fille chérie. Bravement, Iphigénie accepte d'être égorgée sur l'autel d'Artémis.

Clytemnestre ne pardonnera jamais, et quand Agamemnon revint de guerre, flanqué de sa captive Cassandre, elle les égorga tous les deux à la hache, ayant enveloppé son mari dans un filet, comme à la pêche (voir [Atrides](#)).

Elle ne sut pas qu'au dernier moment Artémis, pour une fois compatissante, avait remplacé la fille par une biche et transporté Iphigénie en Tauride, où elle devint prêtresse de la déesse, chargée d'immoler tous les étrangers de passage.

Des années plus tard, Oreste et son ami Pylade abordèrent les rives de la Tauride pour voler la statue d'Artémis. Retrouvailles, embrassades, Iphigénie vole elle-même la statue de sa déesse et s'en retourne en Grèce.

Casta diva, ou la sauvage

Ce n'est pas un hasard si l'aria la plus connue de *Norma*, opéra de Bellini, fut si bien chantée par Callas, cantatrice grecque.

Casta diva, « chaste déesse », chante Norma la druidesse chargée de cueillir le gui sous l'éclat des rayons de lune. Cette aria magnifique est d'autant plus étrange que Norma, supposée chaste et vierge, a fauté avec l'occupant romain dont elle a deux enfants soigneusement cachés.

Mais il y a du vrai dans ces notes envolées vers le ciel plein d'étoiles qui furent autrefois Callisto et son fils, le chasseur Orion, son Grand Chien et le Scorpion.

Protectrice du monde sauvage et des petits des bêtes, Artémis ne sort jamais vraiment du stade de l'enfance. Ce n'est pas une femme, mais plutôt une adolescente un peu raide, à l'opposé des formes voluptueuses que lui donna Boucher.

C'est pourquoi, dans les corps de femmes, Artémis protège chaque moment de leur sauvagerie. Avant les premières règles, avant le dépuclage, et pendant l'accouchement.

Artémis préside aux jeux des fillettes qui vont faire l'ourse en dansant de façon pataude devant elle au sanctuaire de Brauron.

Elle accueille les jeunes filles qui lui donnent leur ceinture et leurs jouets avant de se marier.

Mais, surtout, elle est la patronne absolue des parturientes en plein accouchement, ce moment singulier où la poussée de l'enfant qui traverse le corps échappe à la conscience et suscite un grand cri.

Voilà *casta diva* dans toute sa vérité : rien ne lui est plus précieux que cet instant ultime où les femmes redeviennent des bêtes accouchant de leurs petits.

Artémis est donc l'intermédiaire entre la part sauvage des femmes et leur part cultivée au cœur de la cité. Quiconque se renferme dans la seule sauvagerie sera puni. Ainsi d'Orion et d'Hippolyte.

Il ne fait pas bon se tromper sur la chasteté d'Artémis. Avec elle, pas de coït. Et pas d'enfants non plus. Elle aide à accoucher, mais elle restera vierge. Elle est comme le zéro dans la série des chiffres.

Hymne homérique

« Je chante la bruyante Artémis aux flèches d'or, la vierge vénérée, l'Archère qui de ses traits frappe les cerfs, la propre sœur d'Apollon au glaive d'or, celle qui, par les montagnes ombreuses et les pics battus des vents, bande son arc d'or pur, tout à la joie de la chasse, et lance des flèches qui font gémir. Les cimes des hautes montagnes frémissent, et la forêt pleine d'ombre retentit aux cris affreux des bêtes des bois ; la terre tremble, ainsi que la mer poissonneuse. La déesse au cœur vaillant se lance de tous côtés, et sème la mort parmi la race des bêtes sauvages. »

Elle n'ira jamais dans les villes, car elle est la Sauvage. Comme son frère, puisqu'on la dit « bruyante », Artémis est aussi l'Ébranleuse.

Mais elle a le cœur assez tendre pour apprivoiser une ourse dans son sanctuaire de Brauron, pour ressusciter Hippolyte et pour substituer au tendre cou d'Iphigénie celui d'une biche saignant sur son autel.

Elle n'est pas bien élevée ; elle ne fréquente guère l'humanité. Mais quand une femme est en travail, alors elle est présente, la soutenant pour le dernier passage, celui qui d'un fœtus enveloppé dans sa poche amniotique fait un nouveau-né qui déplisse ses poumons et pousse son premier cri.

Une plante porte son nom, l'*artemisia*, l'armoise, en français. Outre que les Chinois sont parvenus à produire à partir de l'*artemisia* un antipaludéen

formidable, l'armoise sert également à fabriquer « l'absinthe aux verts piliers », écrivit Rimbaud dans « Comédie de la soif ».

Telle est mon Artémis. Amère et douce, forte comme l'alcool vert qui ébranle l'esprit et qui peut rendre fou.

Arutam (peuple achuar du groupe Jivaro)

En Équateur, chez les Achuar, quand on vient de tuer quelqu'un, on doit partir sur le chemin pour rencontrer *arutam*, sinon, on pourrait en mourir.

Seule la vision d'*arutam* permet de renouveler l'énergie vitale consommée dans l'acte de tuer. Dangereux, cela. Pour le tueur.

D'ailleurs, quand il est de retour au village, le meurtrier doit se baigner longuement, et pendant des semaines il sera au régime bouilli sans saveur : purée de manioc et de taro, petits poissons cuits à l'étouffée sans assaisonnement, cœurs de palmier, rien que des aliments « blancs » privés de sang et non grillés. Une lune plus tard, un homme d'âge mûr placera sur la langue du tueur une minuscule bouchée de gibier à la chair pâle, écureuil ou tamarin.

Après six mois, le tueur aura rencontré *arutam* et pourra enfin revenir aux viandes « noires », pécaris, singes, toucans. Entre-temps, il ne devra faire aucun effort physique violent, et le coït lui sera interdit.

Tuer n'est vraiment pas une petite affaire. Avant de partir sur le chemin de sa vision, le tueur aura jeûné suffisamment longtemps pour que la tête lui tourne. Il aura ingéré du jus de tabac et une infusion de stramoine, il sera prêt.

La stramoine est composée pour partie de scopolamine, puissant alcaloïde surnommé « souffle du diable » en Amérique latine, drogue du violeur parce qu'elle est source d'amnésies partielles et de délires hallucinatoires.

Le tueur sera donc immensément drogué avant de s'enfoncer dans la forêt. Et, comme il s'y attend, il entendra le mugissement du vent déchaîné qui s'abat sur lui. *Arutam*, le voici !

Sous quelle forme apparaît *arutam* ? Un jaguar géant aux yeux incandescents ? Des membres humains tranchés qui rampent sur le sol, un de ces oiseaux de proie qu'on appelle « aigle harpie » ou « harpie féroce », deux mètres d'envergure, des ailes immenses rayées noir et blanc ? Deux anacondas bleus enlacés ? Une tête en flammes ?

Peut-être tout à la fois. Malgré sa peur, le tueur visionnaire doit tendre la main pour tâter le jaguar ou les anacondas aux écailles arc-en-ciel.

Brusquement, tout explose, et puis le vent s'arrête. À la place de la monstrueuse apparition, se dresse un vieillard majestueux. *Arutam*, c'est lui. Un parent mort récemment, un défunt que l'on appellera toujours « petit grand-père » et qui sera en charge de la réorganisation de la personne du tueur.

Le parent mort bénit le suppliant et disparaît.

Regonflé de l'énergie qu'il a perdue en tuant, l'ex-meurtrier pourra désormais concevoir un enfant et – qui sait ? – tuer encore un ennemi.

Alors, comme la première fois, le tueur se sentira très vite en état de faiblesse, les membres alanguis, animé d'une grande faim et d'un unique désir : repartir sur le chemin pour trouver *arutam* et se reconstituer.

Ceux qui décrivent *arutam* comme un jaguar géant ou un aigle harpie sont les Achuar du groupe Jivaro avec qui vécut Philippe Descola en Équateur de 1976 à 1979. Le tueur dont il raconte l'histoire dans *Les Lances du crépuscule* s'appelait Pakunt, et sa victime Mashu.

Athéna (Minerve à Rome)

Mètis, sa mère, fut la première épouse légitime du dieu Zeus après qu'il fut devenu roi des dieux.

Sa grand-mère était la puissante Thétys, déesse des origines, quand tout était liquide ; et son grand-père, Okéanos, coulait autour du monde en un fleuve mystérieux peuplé de créatures obscures.

Zeus épousa Mètis, la déesse de la ruse, parce que, avec son esprit souple et tortueux, elle l'avait bien aidé pour gagner son titre de roi. Il voulait détrôner son père Cronos le Titan comme Cronos lui-même avait détrôné le sensuel Ouranos, ciel étoilé qui ne laissait pas d'espace aux enfants qu'il ensemençait nuit et jour dans le ventre de Gaïa, la terre.

Cronos, on l'a vu, émascula son père, prit le pouvoir, se maria avec Rhéa, sa sœur, fille d'Ouranos et, là, devint méfiant. Ne pas laisser vivre ses fils était une sage précaution. Les filles non plus, d'ailleurs : Gaïa, sa mère, une femelle, n'avait-elle pas fourni obligeamment la serpe avec laquelle Cronos avait dû châtrer son époux ?

Ne pas avoir d'enfants.

Cronos força Rhéa à lui tendre chacun des bébés qu'il lui fit. Sitôt sorti du ventre, Rhéa emmaillottait le poupon, le donnait à Cronos, et Cronos l'avalait.

Francisco de Goya représenta Cronos le Titan dévorant les chairs d'un de ses fils. Bouche ouverte, cou coupé, l'œuvre saigne beaucoup. Mais il ne fut pas dit

que Cronos dépeçait les corps de ses enfants. Ni qu'il les mangeait pour satisfaire sa faim. Non, il les avalait.

Il y eut finalement beaucoup de monde dans le ventre paternel. Comme Gaïa avant elle, Rhéa se révolta et résolut de soustraire son dernier fils à la voracité paternelle. Zeus naquit dans la clandestinité, fut élevé en Crète par des Corybantes, des bergers qui masquaient les pleurs enfantins en entrechoquant leurs boucliers dans des danses extatiques (voir [Zeus \[Jupiter à Rome\]](#)).

L'enfant secret grandit et déclara la guerre aux Titans, dont son père. L'aide de Mètis l'Océanide lui fut infiniment précieuse, ainsi que celle de Prométhée, le Titan le plus doué, qui, trahissant son camp, rejoignit celui du futur roi des dieux (voir [Pandora](#)).

Cronos fut vaincu. Mètis prépara une de ses pharmacies dont elle avait le secret, un puissant vomitif. Car il fallait contraindre le père à rejeter les enfants avalés.

La pierre fut vomie, puis les enfants sortirent, frères et sœurs de Zeus, Déméter, Héra, Hestia, Poséidon, Hadès, qui se partagèrent la Nature.

Zeus épousa Mètis, qui le méritait bien. Mètis tomba enceinte. Les vieux n'avaient pas entièrement désarmé, et Prométhée apprit par Ouranos que le petit-fils de la fille dont Mètis était grosse détrônerait son père, selon l'usage familial. L'idée enchantait le vieux grand-père châtré.

En apprenant l'oracle, Zeus ne voulut pas tuer l'enfant à naître, ni sa mère. Mais l'héritage inconscient traversant les divinités comme nous, pauvres mortels, Zeus avala Mètis.

Le fœtus se développa donc dans deux corps, la matrice de sa mère et le ventre de son père.

Vint un jour où une poussée violente affecta fortement le crâne du roi des dieux. La fillette allait naître.

Un crâne, même divin, n'ayant pas la propriété de s'écarter comme le font les os des hanches des femmes, Zeus souffrait terriblement. Il demanda à l'habile Prométhée de lui fendre le crâne à la hache.

Xénophon nous affirme qu'Athéna naquit « rayonnante de l'éclat de ses armes, un éblouissement de bronze pour les yeux », en poussant un cri de guerre effrayant.

Car, selon Hésiode, Mètis enfermée dans le ventre de Zeus avait forgé, en même temps que le corps divin de sa fille, l'armure, une peau de bronze, la voix, une trompette, l'œil, « un éblouissement », les armes, une lance, un bouclier.

Zeus fait un enfant tout seul et c'est une guerrière casquée, armée de pied en cap. L'arme la plus étrange est sa cuirasse, l'égide à franges d'or dont chacune vaut au moins cent bœufs.



C'est une peau de chèvre où s'accrochent trois têtes : celle de la Discorde, de la Déroute et du Courage. Mais le pire ne tiendrait pas aux valeurs guerrières qu'Athéna présentait à ses adversaires en les terrorisant par sa voix de bronze ou, au contraire, en leur insufflant sa vaillance. Le pire serait bientôt la tête décapitée de Méduse, la Gorgone dont les yeux changeaient en pierre ceux qui croisaient son regard.

À peine eut-elle le temps d'ajuster son égide qu'une chouette vint se poser sur son épaule. Aux yeux éblouissants de la déesse s'ajoutaient les yeux fixes et ronds d'un oiseau qui dort le jour et, la nuit, veille.

De sa mère la Ruse, Athéna a gardé quelques recettes : fasciner, éblouir, fixer, faire s'envoler sa chouette aux ailes silencieuses, hurler à faire froid dans le dos, surtout la nuit.

Quand elle n'est pas en guerre, Athéna a plutôt les yeux pers. Bleus, tirant vers le vert ou bien le violet, sombres comme les abysses remplies d'algues des mers profondes ou turquoise comme un horizon limpide un jour d'été. Vastes comme l'Océan, son grand-père.

Le concours d'Athènes

Il lui arrive d'arborer une tête de cheval énigmatique si l'on ne connaît pas la fondation d'Athènes, ville dont elle est la protectrice attitrée, capitale de l'Attique, une région que lorgnait le dieu Poséidon.

Athéna se mit sur les rangs. Il y avait là un roi nommé Cécrops, qui fut sommé de trancher entre les deux rivaux. Le peuple vint en masse. Le concours commença. Ensuite, on voterait.

Poséidon, dieu de la mer, planta son trident dans le sol aujourd'hui appelé l'Acropole. Un cheval en jaillit, noir et luisant. C'était un étalon invincible, nerveux, qui se mit à hennir et effraya la foule. Les hommes applaudirent. Ils votèrent étalon.

Athéna planta sa lance dans le sol et l'on vit apparaître un bel olivier pourvu de tous ses fruits. Les femmes applaudirent et votèrent olivier.

Il y eut une voix de différence entre les partisans du cheval et les tenantes de l'olivier. Une seule voix de femme en faveur d'Athéna.

Seul le roi décidait. Cécrops réfléchit et pensa que l'olivier fournissait de l'huile, alors que le cheval devait être nourri. Le roi de l'Attique choisit donc la déesse Athéna pour protectrice, la ville devint Athènes, les hommes, les Athéniens.

Il se dit que les femmes ne devinrent pas Athéniennes. Poséidon, vexé, déborda de ses rives et provoqua un tsunami. L'Attique fut inondée ; et les femmes punies. Plus de droit de vote, et même pas le droit de s'appeler Athéniennes.

On pourrait croire que ce concours suscita une guerre entre dieux. Il s'en fallut de peu, mais la paix fut conclue après un épisode tout à fait singulier.

Poséidon s'éprit d'une jeune fille nommée Méduse et, comme font les dieux, qui sont expéditifs, il la viola dans le temple tout neuf d'Athéna.

Elle ne pouvait pas punir Poséidon, son oncle. Mais elle punit la fille cruellement, transformant ses cheveux en serpents et donnant à ses yeux – pers comme la mer par beau temps – le pouvoir de pétrification.

Ma chère Hélène Cixous me dit que Méduse était belle, ce qui est l'évidence, sinon, un dieu ne s'en serait pas épris. Je ne sais plus si elle ajoute, dans *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, qu'Athéna, fille à papa monstrueusement chérie, était une femme misogyne comme il y en a tant.

Elle est belle et elle rit. À cet instant, Méduse est vivante. Monstrueuse avec ses cheveux de serpents, et enceinte jusqu'aux yeux, elle est la seule mortelle parmi les trois Gorgones.

Elle s'est réfugiée dans une grotte profonde chez ses sœurs les Grées, trois vieilles aux cheveux gris d'où leur venait leur nom et qui, pour manger et voir, disposaient d'un œil et d'une seule dent pour trois.

Persée, fils de la mortelle Danaé et d'une pluie d'or où, disait-on, s'était dissimulé Zeus, a juré de décapiter Méduse.

Athéna, sa patronne tutélaire, lui donne son bouclier, le guide vers les Grées, Persée dérobe leur œil, le restitue en échange d'un passe-droit – le chemin vers les Nymphes –, les Nymphes donnent à Persée un casque et des sandales ailées... Voilà le héros protégé. Alors, bien à couvert derrière son bouclier de bronze lisse comme un miroir, Persée affronte sans danger le regard de la pauvre Méduse. Qui se mire dans le bouclier et se pétrifie aussitôt elle-même. Persée la décapite et, du sang de Méduse, jaillit un cheval ailé, Pégase, fils de Méduse et de Poséidon.

La paix est donc conclue. À la déesse revient la maîtrise du cheval, l'invention du mors. Au dieu revient la fougue du cheval, sa nervosité, sa puissance.

Athéna peut porter une tête de cheval, et Poséidon n'inondera plus l'Attique.

Vierge et mère ?

Fille au lieu du garçon attendu, Athéna resta éternellement vierge. Pourtant, elle eut un fils. Comment ? Sans faire l'amour.

Un jour qu'elle rend visite au dieu de la forge pour qu'il lui fabrique une arme, Athéna le trouve frustré et malheureux. Héphaïstos vient d'être cocufié par sa femme Aphrodite.

À peine voit-il entrer Athéna qu'il la veut. Elle se sauve, il l'enlace, elle le repousse, elle est musclée, elle se dégage. « Toutefois, dans son désir, Héphaïstos mouilla la jambe de la déesse », écrit pudiquement Pierre Grimal dans le *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*.

Le dieu de la forge, le boiteux, vient d'éjaculer sur la jambe d'Athéna.

Elle s'enfuit. Elle est dans la campagne. Athéna s'essuie avec un morceau de laine qu'elle jette sur le sol, et Gaïa, la terre, accouchera d'un fils.

Instantanément. La semence d'un dieu ignore le délai et le fils jaillira de la terre comme une pousse.

Athéna n'est donc pas une vierge mère. Vierge oui, enceinte, non.

Gaïa fait le nécessaire pour l'enfant nouveau-né. Elle le tend à la vierge de bronze, pour qu'elle le reconnaisse et qu'elle prenne soin de lui.

Bonne fille, Athéna élève cet enfant né de laine et de sperme. Son nom est Érechthée ; il est un peu serpent. Il sera roi d'Athènes, un roi né de la terre même, ce qui se dit, en grec, *autochthonos*.

Mais il a bien fallu que le désir d'un dieu lâche de quoi féconder la terre d'Athéna.

Athéna maritime

Dans *Les Ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, de Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, Detienne écrit un superbe chapitre sur Athéna titré « La corneille de mer ».

Athéna peut être aussi *aithuia*, un oiseau de mer. Lequel ? On hésite. La liste est longue : le cormoran, la mouette argentée, la foulque, le courlis, le puffin, le grèbe, la mouette plongeuse et la corneille de mer.

L'oiseau de mer appelé *aithuia* en grec est blanc, avec du rouge, et peut-être du noir. La mouette argentée a le bec rouge comme la bordure d'une voile que fit porter par un oiseau blanc Athéna à Ulysse en danger. En vol, ses rémiges vues de terre sont noires, mais, de loin, c'est un sillage blanc gracieux, harmonieux.

Mais pourquoi Athéna serait-elle maritime ? Parce que, très souvent, elle est la voyageuse de ses héros chéris. Elle choisit le bateau de Télémaque, fils d'Ulysse. Elle s'assied à la poupe, réservée au pilote. « Qu'elle se tienne aux côtés du pilote pour lui ouvrir un chemin sur la mer ou qu'elle dépêche l'oiseau, instrument effectif du franchissement des gouffres, écrit Marcel Detienne, Athéna se manifeste dans le monde marin par l'exercice d'une intelligence navigatrice qui sait tracer sa route droit sur la mer en rusant avec les souffles et la mouvance des flots. »

Fille de l'Océanide, décidément.

L'oiseau de Minerve

C'est dans les *Principes de la philosophie du droit*, ouvrage de Hegel singulièrement opaque, que l'on trouve une phrase devenue proverbiale : « L'oiseau de Minerve ne prend son vol qu'au crépuscule. »

Minerve, pour les Romains, Athéna, pour les Grecs, et l'oiseau, c'est la chouette.

La pensée ne s'envole qu'au coucher du soleil lorsque le jour n'est plus, dans l'après-coup grisâtre où il faut distinguer. Entre quoi ? Entre tout. C'est ce que disait Hegel.

Or la mouette argentée – la corneille si l'on veut – change la donne d'Athéna. La déesse de la pensée n'est pas fille à n'avoir qu'un seul oiseau.

Elle en a deux, la mouette pour le jour, la chouette pour la nuit.

Je veux bien que la pensée s'envole entre chien et loup en faisant hou-hou avec ses beaux yeux ronds qui font peur, mais j'aime qu'elle soit aussi capable de voler sur la mer et de guider ses amis, comme la mouette secourable. Est-ce que ce n'est pas mieux, la pensée en mouette argentée ?

Atrides (Grèce antique)

Une famille infernale. Ils se sont entretués. Pourquoi ? On ne sait plus trop. Lorsque dans deux familles éclatent des conflits, on dit parfois qu'elles sont « comme les Atrides ». On a même oublié les débuts de l'affaire.

Comme souvent, les dieux ne sont pas étrangers à cette longue série de massacres cannibales. Ils sont à l'origine et ils sont à la fin, car les dieux, bien obligé, feront de gros efforts pour revenir à l'ordre.

Tantale, père cannibale

L'ancêtre fondateur de la lignée des Atrides est le fils de Zeus et de sa sœur Plouto, la Richesse. Grâce à sa mère, Tantale est suffisamment riche pour être admis à la table des dieux.

Les dieux se montraient amicaux avec cet invité qui, pour vivre sur la terre comme un simple mortel, n'en était pas moins le rejeton du roi des dieux et d'une femme divine.

Jusqu'au jour où Tantale rapporta aux mortels un peu de l'ambroisie qui servait de nourriture et d'onguent aux corps divins. Plus sucré que le miel, ce jus parfumé devait ressembler à la confiture de rose qu'on boit avec un café turc.

L'ambroisie assure aux dieux leur immortalité, et aux corps des mortels l'absence de corruption. Après avoir frotté son fils Achille avec de l'ambroisie quand il était enfant, la déesse Thétis enduit le corps de Patrocle avec la précieuse liqueur ; Aphrodite fera de même avec le cadavre d'Hector.

Dérober l'ambroisie était une faute impardonnable. Tantale fut chassé du banquet des dieux. Honteux, il voulut se faire pardonner par un sacrifice exceptionnel. Tantale sacrifia son fils aîné Pélops, le découpa en morceaux et le cuisina en ragoût. Puis il l'offrit aux dieux.

Secrètement, Tantale espérait mettre à l'épreuve la sagacité des dieux qui l'avaient chassé.

Le ragoût sentait bon le piment, l'aneth et le basilic. Déméter avait faim, elle se précipita et attrapa un bon morceau de chair qui fondait sous la dent. Les dieux n'eurent pas le temps de se mettre en travers.

— Recrache ! C'est de la chair d'enfant ! lui cria Zeus, son frère.

Trop tard ! Déméter avait avalé l'épaule de Pélops.

Zeus étendit la main et le petit Pélops sortit du chaudron, couvert de sauce au chien et une épaule en moins.

Confuse, Déméter lui fit confectionner une épaule en ivoire et Tantale fut précipité dans les Enfers, condamné à souffrir de faim et de soif dans un verger plein de fruits situé au bord d'un fleuve.

Déméter songea que le ragoût de Pélops, quoique très pimenté, valait bien l'ambroisie, mais elle n'en souffla mot.

Pélops maudit et Pélops maudissant

La jeunesse de Pélops, son corps reconstitué séduisirent Poséidon. Le dieu de la mer tomba fou amoureux et le garda comme échanton. Puis il lui fit cadeau de chevaux ailés, et Pélops épousa Hippodamie.

Non sans mal. Le père d'Hippodamie, le roi Œnomaos, ne voulait pas marier sa fille.

Pour écarter les prétendants, il les défiait à une course de char soigneusement trafiquée. Ensuite, il décapitait le prétendant vaincu et en clouait la tête sur le portail de son palais.

Lorsque Pélops se présenta, Hippodamie en tomba follement amoureuse et se mit en devoir de trafiquer la course meurtrière. Son idée était simple : remplacer les chevilles du char paternel par des chevilles de cire.

Il fallait un complice. Ce fut le cocher Myrtilos, à qui Hippodamie promit une nuit d'amour.

Quand son char se retourna, le roi Œnomaos mourut fracassé. Mieux valait se débarrasser du témoin : Pélops précipita Myrtilos dans la mer. Mais, avant de se noyer, le cocher avait eu le temps de maudire la lignée de Pélops jusqu'à la troisième génération.

Pélops et Hippodamie eurent trois filles et six fils dont Atrée et Thyeste.

Fils naturel de Pélops et d'une nymphe, formidablement beau, Chrysippe fut enlevé par Laïos, le futur roi de Thèbes, de la famille des Labdacides, hébergé pour une nuit dans le palais de Pélops, et qui tomba fou amoureux du jeune homme.

Pélops maudit solennellement la lignée de Laïos, qui plus tard eut un fils dont il ne voulut pas et qu'il fit exposer en lui perçant les chevilles. Ses parents adoptifs l'appelèrent Œdipe, « pied-percé ».

Pélops avait maudit la famille de Laïos, mais il était lui-même l'objet d'une malédiction.

Une élection truquée

Laïos avait d'autres raisons d'enlever Chrysippe. Hippodamie, sa belle-mère, de tendances assassines, aurait demandé à ses fils Atrée et Thyeste de tuer le bel enfant.

Pélops bannit la mère jalouse et les fils. Atrée et Thyeste se réfugièrent à Mycènes, cité du roi Eurysthée.

Eurysthée mourut sans enfants. Consulté par un émissaire de Mycènes, l'oracle de Delphes conseilla – sournement – de choisir pour roi un des fils de Pélops.

Lequel ? Atrée et Thyeste était jumeaux.

Leur rivalité se mit en place.

Atrée disposait d'un trésor, un agneau dont la toison était toute dorée. Bien qu'il eût promis à Artémis le plus bel animal de son troupeau, Atrée avait imprudemment gardé la toison de l'agneau. Il comptait là-dessus pour asseoir son pouvoir et devenir roi de Mycènes.

Mais Atrée n'avait plus ce trésor. Aeropé, sa femme, avait pris son jumeau pour amant et, pour les beaux yeux de Thyeste, elle avait dérobé la toison.

Devant le peuple rassemblé, Thyeste proposa que Mycènes prenne pour roi celui qui pourrait montrer une toison d'or. Atrée accepta, mais avant qu'il n'ait eu le temps d'aller la chercher, son jumeau, ce Thyeste de malheur, sortait la toison de dessous son manteau.

Thyeste fut élu roi de Mycènes.

Zeus décida de s'en mêler et envoya Hermès au secours d'Atrée. Qu'il propose un second défi, par exemple inverser la courbe du soleil... Zeus se chargeait du reste.

Thyeste accepta le défi, et Zeus inversa la courbe du soleil.

Les Mycéniens élirent Atrée roi de Mycènes.

Le festin cannibale

Thyeste fut banni, puis, ayant appris qu'il avait été l'amant de sa femme, Atrée le rappela. Et Thyeste revint à Mycènes sans méfiance.

Il avait eu trois enfants d'une naïade, trois fils encore bien jeunes, trois poupons à chair tendre. Atrée les fit secrètement arrêter bien que les trois petits eussent trouvé refuge devant l'autel de Zeus.

La malédiction de Tantale prit effet.

Atrée tua les petits et en fit un ragoût qu'il fit servir à son frère jumeau pour célébrer leur réconciliation. Puis, après le repas, Thyeste s'étant régalé en toute ignorance, Atrée fit apporter les têtes de ses enfants sur un plat, pour le dessert.

Thyeste rumina sa vengeance et consulta l'oracle.

L'oracle de Delphes sert à tout et à n'importe quoi. Ce jour-là, par la voix de la Pythie, l'oracle conseilla au malheureux père de faire un enfant à sa propre fille Pélopie, sous condition qu'elle n'en sache absolument rien.

Pélopie était prêtresse d'Athéna. Masqué, Thyeste profita d'une cérémonie nocturne pour la violer. Pélopie eut quand même le temps d'arracher son épée au violeur inconnu.

Elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Égisthe et, pendant sa grossesse, elle épousa son oncle Atrée, roi de Mycènes.

Ignorant les desseins des dieux, Atrée fit d'Égisthe son fils adoptif sans savoir qu'il était son neveu.

Atrée avait eu précédemment deux fils de sa femme infidèle, Aeropé, la voleuse : Agamemnon et Ménélas. Lorsqu'ils devinrent adultes, ce ne fut pas à ses fils légitimes que le roi Atrée demanda d'aller assassiner Thyeste. Pour tuer son jumeau une bonne fois pour toutes, il choisit Égisthe et lui donna l'épée que sa seconde épouse, Pélopie, avait jadis arrachée à son violeur.

Égisthe marcha sur Thyeste, l'épée à la main.

Thyeste reconnut son épée et détrompa son fils.

Retourné en un rien de temps, Égisthe s'en alla tuer son père adoptif et rétablit son père biologique sur le trône de Mycènes.

Atrée est mort, Thyeste est roi, mais le grand manège des Atrides tourne à pleine vitesse.

Mariages des fils d'Atrée

Une fois Thyeste rétabli sur le trône, les deux fils d'Atrée quittèrent Mycènes et trouvèrent refuge chez Tyndare, roi de Sparte.

Tyndare avait accepté d'élever trois enfants couvés par son épouse Lédé, engrossée par Zeus sous la forme d'un cygne. L'éclosion des œufs divins vit la naissance simultanée de deux jumeaux, Castor et Pollux, et d'une fille, Hélène (voir [Hélène](#)).

Clytemnestre était née par les voies naturelles, car elle n'était nullement une fille de Zeus. Elle devrait se contenter d'être la rejetonne d'un couple de mortels, Tyndare et Lédé.

On peut imaginer la jalousie d'une demi-sœur confrontée à la plus belle fille du monde, divine par surcroît.

Clytemnestre se résigna et épousa Tantale, fils du roi Thyeste, jeune prince ainsi nommé en l'honneur de l'ancêtre fondateur.

De son côté, Agamemnon n'avait pas quitté Mycènes sans emporter un trésor familial : la relique d'ivoire, reste de la prothèse fabriquée par les dieux pour remplacer l'épaule de Pélops.

C'était un garçon énergique et déterminé. Avec son frère Ménélas, il détrôna Thyeste et le chassa de Mycènes. Thyeste s'en fut mourir à Cythère et, magnanimes, les jeunes gens épargnèrent leur ami d'enfance, Égisthe.

On se demande pourquoi les deux fils d'Atrée laissèrent vivre l'assassin de leur père. L'oracle de Delphes connaissait les raisons de cet aveuglement, mais, justement, il ne fut pas consulté sur cette affaire.

Puis, en ogre affamé de batailles, Agamemnon conquiert Clytemnestre en assassinant son mari et son fils, un bébé. Ensuite il l'épousa, au grand dam de Castor et Pollux.

Agamemnon et Clytemnestre eurent deux filles, Iphigénie et Électre, et un dernier-né, le petit Oreste.

De son côté, Ménélas fut choisi par la princesse Hélène et ils furent très heureux pendant neuf ans, jusqu'au jour où Aphrodite offrit la plus belle fille du monde au fils du roi Priam, qui l'avait consacrée la plus belle des déesses.

Le choix du mari de la princesse Hélène avait fait l'objet d'un serment solennel suggéré par Ulysse, roi d'Ithaque. Chaque souverain grec approuverait ce choix quel qu'il fût et viendrait au secours de l'élue en cas de difficulté.

L'enlèvement d'Hélène, reine de Sparte, par un prince troyen, était une vraie difficulté. Venus de toute la Grèce, les rois se réunirent et, pour l'expédition militaire destinée à reprendre Hélène à Troie, se choisirent comme chef Agamemnon.

Était-ce à cause de son sceptre surmonté de l'épaule d'ivoire ? Toujours est-il qu'Agamemnon devint « le roi des rois », un titre à vous faire perdre la tête.

Une biche sacrifiée

Le roi des rois était le commandant d'une armée magnifique et de navires stationnés dans la baie d'Aulis. L'expédition contre Troie s'annonçait glorieuse, mais, pour lancer sa flotte, le roi des rois avait besoin de vent.

Or les voiles étaient flasques et la mer immobile.

Calchas fit savoir que la déesse Artémis, mécontente d'Agamemnon, exigeait le sacrifice de sa fille Iphigénie, son aînée (voir [Artémis](#)).

Agamemnon chercha le pourquoi de sa faute et trouva trois explications. Peut-être un jour, en fléchant une biche, s'était-il écrié qu'Artémis n'aurait pas mieux tiré. Peut-être aussi que, ayant promis à la déesse de lui sacrifier le plus

beau produit de l'année, il n'avait pas sacrifié sa fille nouvelle-née. Mais peut-être simplement le roi des rois payait-il la faute de son père Atrée, qui n'avait pas sacrifié l'agneau à la toison d'or promis à Artémis.

Un roi qui se reproche de n'avoir pas sacrifié sa fille nouvelle-née se moque éperdument de la sacrifier adulte.

Iphigénie accepta de mourir pour sauver l'expédition de Troie.

Artémis avait enlevé Iphigénie pour en faire sa prêtresse, on ne savait pas où. Clytemnestre jura de se venger.

Le repos du guerrier

La guerre de Troie dura dix ans.

Pendant ces années-là, Clytemnestre avait pris un amant en la personne d'Égisthe, le fils incestueux de Thyeste.

Sœur d'Iphigénie, Électre, devenue grande, maudissait sa mère adultère et veillait sur le petit Oreste, un jeune adolescent qui, déjà, avait servi d'otage pendant la guerre.

Agamemnon revint en grand équipage, couvert d'or et flanqué de la captive Cassandre, l'une des filles du roi Priam.

Cette captive était particulière. Apollon, qui l'aimait, l'avait condamnée à prédire l'avenir sans jamais être crue (voir [Apollon](#)).

En pénétrant dans le palais de Mycènes, Cassandre sut aussitôt ce qui allait advenir. Personne ne l'écouta. La reine Clytemnestre accueillit son époux avec cérémonie, puis Égisthe, le bon Égisthe, invita son cousin au grand banquet de retrouvailles.

Clytemnestre proposa un bain avant le banquet. Un grand bain délassant pour le grand guerrier.

Agamemnon était à moitié nu, empêtré dans une chemise dont sa femme avait cousu les manches, quand Clytemnestre l'enferma dans un filet de pêche.

Ils le tuèrent à deux. Clytemnestre à la hache, Égisthe au poignard.

Puis ils tuèrent Cassandre.

Électre jura de venger son père et fit partir Oreste en Phocide, à l'abri.

La vengeance des enfants d'Agamemnon

Électre vivait dans un deuil interminable sous la coupe de sa mère et de son amant. Égisthe, roi de Mycènes après l'assassinat d'Agamemnon, voulait à tout prix la marier, ce qu'elle refusait.

Pas avant d'avoir revu son frère. Chaque jour, Électre allait attendre Oreste sur la tombe d'Agamemnon. Chaque jour, elle épiait le moindre mouvement, mais Oreste n'apparaissait pas.

Un matin, elle trouva une boucle de cheveux sur la tombe de son père. Il était de retour...

Oreste était accompagné de son cousin Pylade et revenait de Delphes.

Apollon lui avait ordonné de venger la mort de son père en tuant sa mère Clytemnestre. Folle de joie, Électre l'encouragea et rentra au palais, les joues rosies.

Oreste se présenta sous un déguisement et tua les amants, l'un après l'autre. Plonger le couteau dans le dos d'Égisthe ne fut pas difficile, mais l'enfoncer dans le sein de sa mère qui pressait son téton, rappelant son allaitement...

Oreste enfonça malgré tout le couteau. Mais à peine Clytemnestre avait-elle rendu son dernier souffle qu'Oreste devenait fou, traqué par les déesses de la vengeance, les Érinyes, nées des gouttes de sang du pénis d'Ouranos tranché par son fils Cronos.

Le sperme d'Ouranos avait donné naissance à Aphrodite, et son sang aux Érinyes, furies effrayantes aux cheveux hérissés de serpents, armées de fouets (voir [Aphrodite](#)).

Comme le parricide, le matricide était le pire des crimes. Alecto, Mégère et Tisiphone ne sortaient du Tartare que pour persécuter les criminels.

Pylade ne quitta pas son cousin et l'accompagna, hurlant de terreur, jusqu'au sanctuaire d'Apollon à Delphes. Ce n'était que justice. Apollon purifia Oreste du crime qu'il avait ordonné, mais les Érinyes ne désarmèrent pas.

La Pythie affirma qu'Oreste devait trouver refuge dans la cité d'Athéna. Et c'est là, à Athènes, que les dieux implacables arrêtaient le manège. La déesse Athéna réunit en un lieu nommé l'Aréopage un jury de mortels qui furent les premiers juges. Les Érinyes portèrent l'accusation, Apollon défendant le coupable.

Au moment du vote, la déesse ajouta sa voix à ceux qui votaient pour l'acquittement. Grâce à la voix divine, Oreste fut amnistié.

Les Érinyes acceptèrent de devenir sédentaires et de recevoir un culte dans la cité d'Athènes sous le nom d'Euménides, les « Bienveillantes ».

Après son acquittement, Oreste reçut d'Apollon l'ordre d'aller voler la statue d'Artémis en Tauride.

Plus tard, tu comprendras

Oreste donna sa sœur comme épouse à Pylade, puis les deux cousins partirent pour la Tauride en ignorant l'identité de la grande prêtresse qui gardait la statue.

C'était Iphigénie.

Les habitants de la région avaient la mauvaise habitude de s'emparer des étrangers pour qu'ils fussent sacrifiés devant la statue d'Artémis, leur grande déesse.

Oreste et Pylade furent donc faits prisonniers et conduits devant la prêtresse d'Artémis.

Iphigénie avait à peine connu Oreste enfant, mais, en questionnant les deux prisonniers, elle s'aperçut qu'elle allait devoir sacrifier son frère et son cousin à la redoutable Artémis. Non ! Pas cela, jamais !

La révolte d'Iphigénie sera la conclusion de l'affaire des Atrides. Seule à se rebeller contre les ordres imbéciles de dieux criminogènes, Iphigénie vola la statue d'Artémis, revint en Grèce, et, ensemble, avec Oreste et Pylade, ils élèveront un temple à Athéna.

Fin de l'histoire. Combien de dieux compromis dans ces assassinats ? Deux, le frère et la sœur.

Apollon, perfide conseiller justement surnommé « Loxias », l'Oblique, fait parler la Pythie à tort et à travers en ordonnant des meurtres dans la famille.

Artémis exige une fille sacrifiée pour des fautes mineures, et, même si elle se ravise au dernier moment, elle l'a bel et bien ordonné.

Ces deux-là se jouent des Atrides comme on joue de toupies.

Oublions Déméter, déesse anthropophage qui ne sait pas ce qu'elle mange.

Célébrons Athéna et les Euménides pour avoir cédé leur place à des juges mortels, plus équitables que les dieux criminels.

Quant à moi, j'ai de tendres pensées pour Iphigénie, mal aimée de son père, mal aimée de sa déesse, la seule des Atrides capable de désobéir aux dieux.

Attis (Syrie, Grèce antique)

Un jour, en Phrygie, Zeus ne parvient pas à ses fins. La belle qu'il veut séduire n'est pas une mortelle ; à peine une déesse.

Agdos – ou Cybèle – était une roche qu'on appelait la Grande Mère, une forme indistincte douée de pouvoirs magiques : après le déluge, c'est d'elle qu'on avait extrait les pierres reconstituant l'humanité. La Mère rocheuse était donc d'une grande fécondité.

Quel désir pousse Zeus à s'éprendre d'une roche ? Un trop-plein de semence, un accès de démence ? En tout cas, il la veut. Zeus s'agrippe à la roche et cherche à s'introduire. En vain ; aucun trou n'est assez profond. Fou d'amour, il brandit son membre et laisse sur la Mère assez de sperme pour la rendre féconde. Un enfant naît en hurlant.

Agditis est hermaphrodite, héritier d'un désir si terrible qu'il attaque sexuellement les dieux et les humains. Le fils de la roche et de Zeus étant un danger public, les dieux tiennent conseil, et il est décidé de lui enlever un des deux sexes, le plus violent, le mâle.

Dionysos est chargé de l'exécution (voir [Dionysos](#)). Il soûle Agditis qui s'endort. Il ligote les testicules et les relie par deux cordes serrées à chacun des pieds de l'hermaphrodite. Au réveil, le malheureux se dresse sur ses pieds et les cordes lui arrachent les testicules. Or ce n'est que le début d'une troublante histoire qui s'achève en 415 à Rome.

Voici Agditis châtré. Son sang rougit la terre d'où jaillit un grenadier plein de fruits aux graines écarlates.

*Dures grenades entr'ouvertes
Cédant à l'excès de vos grains
Je crois voir des fronts souverains...*

Paul Valéry avait raison. Se méfier de la grenade : pour s'être laissé fourrer dans la bouche six grains de grenade aux Enfers alors qu'elle n'aurait rien dû croquer, Proserpine sera contrainte d'épouser Hadès, roi des morts, et ne pourra remonter au soleil qu'au printemps de chaque année.

Surge de nulle part et fille du fleuve voisin, Nana cueille une grenade et la met sur son sein. Son sein ? Allons donc. S'étant enfoncée la grenade dans le sexe, voici Nana enceinte. Elle accouche d'un enfant que son père le fleuve expose dans la nature.

Élevé comme un chevreau dans un troupeau de chèvres, l'enfant survit, et il s'appelle Attis.



Adolescent, il a trois amoureuses : Agditis le châtré femme, Cybèle, déesse qui fut la roche fécondée à la génération précédente, et une fiancée fille du roi de Pessinonte.

Le père de la fiancée, qui perçoit le danger, verrouille sa ville pendant les noces.

Peine perdue. Les deux autres amoureuses se mettent en branle dans une violence confondante.

Cybèle force les remparts avec sa tête (ce pour quoi on la dit « couronnée de tours ») et Agditis furieuse surgit au milieu du banquet nuptial à qui elle communique sa transe d'hermaphrodite.

Non sans succès. La fiancée se coupe les seins et le roi de Pessinonte les testicules. Et Attis ? La transe l'ayant gagné, il s'émascule au pied d'un pin en lançant ses parties à la tête d'Agditis.

Voici qu'Attis rend son dernier souffle en rougissant la terre d'où naîtront des violettes dites « purpuréines », seul adjectif pour désigner le rouge foncé en grec. La fiancée d'Attis se tue sur son cadavre ; de son corps naîtra l'amandier. À fleurs blanches.

Cybèle la Phrygienne enterre avec cérémonie les précieuses parties de son amour défunt et Zeus, à qui son fils-fille Agditis demande éperdument de ressusciter Attis, tolère que le cadavre échappe à la putréfaction. Son petit doigt continuera de bouger.

Trois mâles se sont châtrés : Agditis, le roi de Pessinonte et Attis. Une jeune fille s'est tranché les seins. À chaque amputation sa fleur, son fruit, son arbre. Le sang qui s'écoule des parties molles est bien celui de la roche : il féconde. Il est « bon ».

Du furieux désir d'un Zeus épris d'une pierre naît une religion sanglante et extatique où des hommes s'émasculent en l'honneur de la fécondité.

Les semaines saintes du dieu Attis

Six siècles plus tard à Rome, l'empereur Claude officialise la période sainte du dieu Attis, du 15 mars au 10 avril.

Le culte commence par le sacrifice d'un taureau immolé sur le bord d'un affluent du Tibre, pour la fertilité des champs en montagne.

Le 22 mars, dans un bois consacré à Cybèle, les prêtres allaient couper un pin en souvenir de l'émascation tragique du dieu ; les bûcherons portent solennellement le pin coupé à travers les rues de Rome, jusqu'au sanctuaire où l'arbre est exposé, orné de violettes et d'un portrait d'Attis.

Le 23 mars, commence le deuil qui culmine le 24, « jour du sang ». Les eunuques de Cybèle dansent autour du pin sacré en se flagellant les uns les autres avec un fouet d'osselets, se frappant la poitrine avec des pommes de pin, s'entaillant la chair, cortèges mutilants qui font penser aux Pénitents chrétiens et à l'Achoura chiite.

Mais l'extase de la Phrygienne ne s'arrête pas là. Des fidèles entrent dans le tourbillon et se coupent les testicules avec des tessons. Ils sont devenus des « galles », des prêtres de Cybèle. On leur tatoue le bas-ventre et on plaque une feuille d'or sur leur chair mutilée.

Puis on bandelette le pin et on l'enterre.

Et le lendemain, 25 mars, « le premier que le soleil fait plus long que la nuit », on célèbre la résurrection d'Attis en bâfrant. Le 26, on mène la déesse au Tibre et on la baigne ; c'est un jour de repos.

Une semaine plus tard, c'est la fête de Cybèle et, le 10 avril, dans le Grand Cirque, des courses de chars se déroulent devant une statue de la déesse.

En officialisant le culte d'Attis et de Cybèle, l'empereur Claude le réforme et institue un grand maître, l'archigalle, obligatoirement un citoyen romain.

Or la castration est interdite aux Romains.

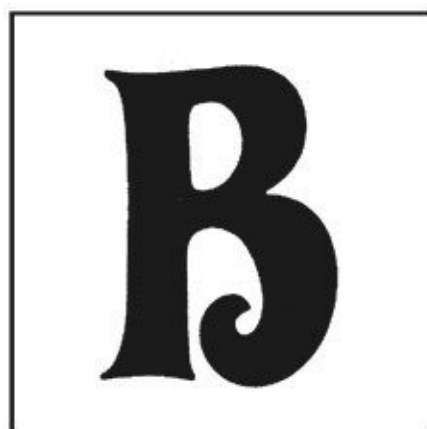
Il faut donc innover. Pour consacrer un archigalle, au sang de ses testicules on substitue le sang d'un taureau, immolé au-dessus de l'impétrant qui se tient dans une fosse surmontée d'une plate-forme à claire-voie. L'homme sera consacré par le sang jaillissant, et régénéré pour vingt ans.

C'est ainsi que naissent les tauroboles, décidés sur ordre de la déesse phrygienne et transmis par l'archigalle qui en a le pouvoir. Au taurobole s'ajoute un criobole, sacrifice d'un bélier auquel on arrache les parties.

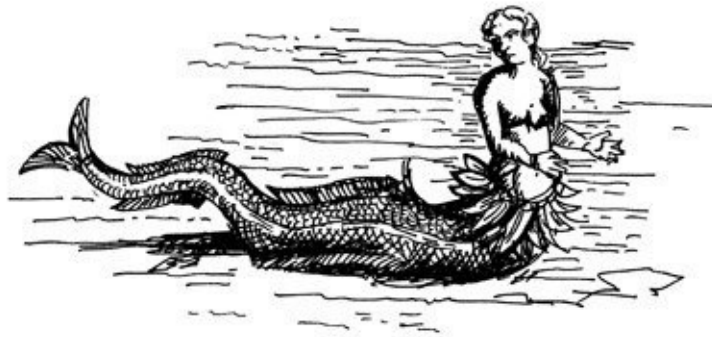
Le culte est interdit en 415, comme tous les autres. La nièce de l'empereur Théodose, auteur du décret interdisant le paganisme, prend le collier de Cybèle et se le passe au cou. Elle mourra étranglée.

Cybèle s'est vengée.

¹. Dans *Corps des dieux*, sous la direction de Charles Malamoud et Jean-Pierre Vernant, Gallimard, « Le temps de la réflexion », 1986.



Bayini (Australie)



S'approcher de l'« Ère du rêve » qui laissa tant de splendeurs peintes sur les parois des roches et qui, aujourd'hui, inspire tant d'énigmatiques chefs-d'œuvre à des artistes aborigènes de l'Australie moderne, c'est frôler l'abîme de tous les commencements.

L'Ère du rêve est celle des origines du monde, et l'acte de rêver, le *Dreaming*, désigne pour les rêveurs aborigènes les Êtres venus sur Terre pour semer, façonner, inscrire des événements et des personnes qui surgiraient plus tard, quand Ils seraient repartis. Le *Dreaming* décrit leurs itinéraires, leurs sites sacrés (une colline, un arbre, un rocher), leurs mythes et, selon la forte expression de Barbara Glowczewski dans *Rêves en colère*, « la matrice créative qui les génère ».

Cité par Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage*, le linguiste australien Theodor George Henry Strehlow écrivait dans *Aranda Traditions* : « Les montagnes, les ruisseaux, les sources et mares ne sont pas seulement pour

[l'autochtone] des aspects du paysage beaux ou dignes d'attention... Chacun fut l'œuvre d'un des ancêtres dont il descend. Dans le paysage qui l'entoure, [l'autochtone] lit l'histoire des faits et gestes des êtres immortels qu'il vénère ; êtres qui, pour un bref instant, peuvent encore assumer la forme humaine ; êtres dont beaucoup lui sont connus par expérience directe, en tant que pères, grands-pères, frères, mères, et sœurs. Le pays entier est pour lui comme un arbre généalogique ancien, et toujours vivant. Chaque indigène conçoit l'histoire de son ancêtre totémique comme une relation de ses propres actions au commencement des temps et à l'aube même de la vie, quand le monde, tel qu'on le connaît aujourd'hui, était encore livré à des mains toutes-puissantes qui le modelaient et le formaient. »

Le monde entier connaît désormais les peintures qui, sur le sable, sur la roche ou tracées sur le corps, sont devenues depuis quelques décennies des tableaux où l'on peut voir en couleurs éclatantes peut-être un serpent géant, peut-être une piste, une rencontre, une patte d'oiseau dans le style pointilliste qu'on appelle *dot painting*. Au-delà, mystère. Pour le déchiffrer, Barbara Glowczewski rédige des leçons de « connexionnisme » dévoilant des systèmes de réseaux minutieusement codés. Ainsi chez les Yolngu, au nord-est de la terre d'Arnhem, pays de jungle et de mangrove.

Suivons la piste d'une femme-esprit nommée Bayini.

La sirène de Macassar

Le site de Wirrawirrawuy comporte une ancre tracée avec des galets et tournée vers la mer.

Jadis, autrefois, dans le temps, une femme-esprit à la peau d'or dansa autour de l'ancre.

Bayini serait venue du détroit de Macassar, dans l'actuelle Indonésie. Les Bugi et les « Makassar », pêcheurs d'holothuries, dites encore bêtes de mer ou concombres de mer, commercèrent avec les Yolngu, de 1600 à 1907. Mais qu'on ne s'y trompe pas : si le fait historique a été constaté, le mythe de Bayini est bel et bien celui d'un Être immortel aborigène.

Ce n'est d'ailleurs pas le concombre de mer qui s'inscrit sur le site, mais un poisson en forme d'ancre : la venimeuse raie pastenague à points bleus dont la queue est si solide, si pointue qu'elle sert de harpon sur les lances de pêche aborigènes. L'ancre et la raie pastenague sont donc étroitement connectées.

Une grand-mère parle de Bayini en l'appelant « Gawarrk », parce qu'elle a la peau claire, qu'elle est une sirène et qu'elle vit dans l'eau, la tête enroulée

d'algues.

Or Gawarrk est aussi le nom du coucou qui guide le peuple des ancêtres Chauves-Souris. Entre la sirène Bayini et les chauves-souris, quel rapport ?

Réponse : quelqu'un vous montre une prune.

Sur la plage, se trouve un grand prunier à l'ombre délicieuse qui est un Rêve pour les Yolngu. Un Rêve, c'est un site dans l'espace inscrit par un Esprit.

La prune est la nourriture des ancêtres Chauves-Souris. Voilà une connexion.

Au Rêve du prunier s'ajoute un Rêve Opossum, parce que les opossums sont des mangeurs de prunes. Quel rapport ?

Eh bien, sur un rocher, le chef d'un groupe de pêcheurs makassan avait commis l'inceste avec sa sœur Bayini. Après quoi le frère et la sœur s'envolèrent sous la forme de chauves-souris.

Voici donc une sirène incestueuse reliée aux chauves-souris, aux opossums, aux prunes, une femme à peau claire rangée dans les ancêtres.

Le mariage de Bayini

Bayini l'étrangère épousa le roi Birrinydji, capitaine de bateau et forgeron.

Ce roi capitaine forgeron est le Rêve-esprit de la terre des Yolngu. Il est l'Être qui façonna le sol d'Arnhem et, pourtant, il épouse une sirène makassane. Lui apporte-t-elle en échange des haches et des couteaux ? Possible.

Toujours est-il que d'autres Makassan entendirent un jour un bruit particulier : celui que faisait le roi forgeron Birrinydji en ouvrant des moules sur un rocher. Tap-Tap-Cling, quelque chose comme ça.

Les pêcheurs makassan capturèrent le mari de Bayini et le déportèrent, laissant la sirène à sa solitude. Voilà pourquoi le bruit des moules qu'on cogne pour les ouvrir est devenu un son sacré, un Rêve de moules qu'on cogne, et le lieu de déportation du roi capitaine un site sacré du *Dreamtime*.

Passé l'évangélisation des missionnaires chrétiens en Australie, l'Ancre en galets et la raie pastenague devinrent Jésus, rocher du salut.

Le barramundi, un poisson vert Véronèse aux grandes écailles nommé aussi *banaijta*, dieu créateur, est devenu le Père. Les mâles de cette espèce, *Lates calcarifer*, deviennent des femelles vers l'âge de cinq ans.

Et notre Bayini ? Elle est le Saint-Esprit.

Les connexions en réseau de la pensée Yolngu auront donc réussi à concevoir un Dieu-le-Père hermaphrodite, et à féminiser le Saint-Esprit.

Impuissants contre la magie des Rêves-esprits, les missionnaires n'y pourront rien.

Barbara Glowczewski et son mari Wayne Jowandi Barker sont les auteurs de *Spirit of Anchor*, « Esprit de l'ancre », un long documentaire filmé en 2002.

Sur la Toile, on trouve également un clip en forme d'émouvant hommage à Bayini. De jeunes aborigènes cherchent la sirène à la peau d'or, un éblouissement s'entrouvre au milieu de la mer, laissant voir une chevelure ondoiyante aussitôt évanouie.

Bouddha (Inde)

Ce titre signifie « l'Éveillé », *bodhi* désignant « éveil ». Dans la même famille, on trouvera *bodhicitta*, « cœur en éveil », *bodhisattva*, « héros de l'esprit d'éveil », *bouddhacarita* qui, en sanscrit, renvoie à la vie du Bouddha écrite par le poète Ashvaghosa dans les premiers siècles de notre ère.

Le poète n'a pas écrit la vie de n'importe quel éveillé. Il a versifié la vie du seul bouddha universellement connu, le bouddha issu du clan des Sakya, Sakyamuni, dit aussi le « Bouddha historique », pour le distinguer de tous les autres.

Car le Bouddha Sakyamuni était le quatrième ou le sixième bouddha de notre ère, chacun d'eux frayant à nouveau la voie oubliée par l'humanité.

Aux commencements, le Bouddha Sakyamuni fut un homme dont on ne connaît ni le nom ni le prénom véritables, puisque ceux de Siddharta et Gautama lui furent donnés bien après sa mort.

Donc, il était une fois un prince de la caste des guerriers, né dans le royaume des Sakya, dont la capitale s'appelait Kapilavastu.

On l'avait d'abord située au Népal dans le district de Lumbini, sur le site de Tilaurakot, mais après des années de querelles épiques entre archéologues japonais financés par le royaume du Népal et les archéologues indiens de l'Archaeological Survey of India (le service de protection du patrimoine de l'Inde), l'Unesco a préféré le site de Piprawa, dans l'État d'Uttar Pradesh, en Inde. Il n'avait échappé à personne que le lieu de naissance du Bouddha était riche en promesses touristiques.

Né au VI^e siècle avant notre ère, le prince était le fils du roi Shuddodana, lointain descendant de Manu, le premier homme selon la mythologie hindoue. Sa mère Mayadevi mourut une semaine après sa naissance, et les astrologues

prédirent que le bébé deviendrait un *chakravartin*, c'est-à-dire un souverain universel moral et bienveillant, ou alors un *bouddha*, autant dire un renonçant ayant atteint l'éveil.

Le roi Shuddodana voulait perpétuer sa dynastie. Il se souciait fort peu d'avoir pour fils un bouddha, et il choisit de privilégier l'hypothèse du bon souverain universel.

Il éleva donc l'enfant dans la voie des plaisirs pour l'empêcher d'aller vers la voie mystique : il maria son fils avec sa cousine Yashodhara, lui adjoignit de nombreuses concubines, et fit tout ce que le roi d'un peuple d'éleveurs pouvait faire pour contrarier une vocation mystique.

Déjà, on avait trouvé le jeune homme en train de contempler, assis sous un arbre, les cérémonies du labour royal. Avait-il déjà croisé sur son chemin un vieillard, un cadavre, un malade ? Sans doute, puisque le labour royal se passe à l'extérieur et que le roi son père promena le jeune prince dans tous les villages alentour.

À vingt-neuf ans, le prince eut un fils qui s'appela Rahula. C'est un nom qui peut évoquer la divinité des éclipses de lune, ou bien le croissant de lune, signe que le bébé avait sur la main.

L'éclipse est un obstacle à la lumière ; le bébé serait lui aussi un obstacle, prédirent les astrologues qui jamais ne se trompent. Cet enfant serait une entrave pour le prince. Il fallait la briser. Le prince quitta sa femme et son fils nouveau-né le soir même.

Sans prévenir son père, il renonça au monde et partit à la recherche de la vérité.

Selon l'usage brahmanique, un homme de caste supérieure ne peut renoncer au monde et devenir ascète que s'il a fini d'élever ses enfants après avoir été étudiant, puis époux et père. Siddharta était de caste supérieure puisqu'il était né guerrier, mais il était loin d'avoir parcouru le trajet qui conduit à l'état de *sannyasa* – l'état du renonçant. J'ai toujours trouvé singulièrement choquant qu'un réformateur religieux de l'ampleur du Bouddha ait abandonné sa jeune épouse le soir même de ses couches.

Planter là un enfant nouveau-né n'étant pas non plus un acte d'une grande noblesse, les légendes autour du prince né dans le clan des Sakya enveloppèrent cette affaire sous des voiles merveilleux.

On ne peut plus merveilleux.

Même avant sa naissance.

Un éléphanteau blanc à six défenses

Après des millénaires d'existences innombrables, le futur Bouddha historique se prépara à venir au monde, non sans désigner à l'avance le nom de son successeur, le *bodhisattva* Maitreya, destiné à naître à son tour quand l'enseignement du Bouddha Sakyamuni serait depuis longtemps oublié.

Puis il choisit son lieu de naissance, sa caste de naissance, ses parents, et décida qu'il était temps.

La reine Mayadevi observait une période de jeûne et de chasteté lorsqu'elle rêva qu'un éléphant blanc à six défenses, tout semblable à la divine monture d'Indra, le roi des dieux, pénétrait dans son ventre par le flanc droit. Au réveil, la reine était emplie d'une telle paix qu'elle demanda au roi Shuddodana d'observer lui aussi jeûne et chasteté pendant toute sa grossesse.

L'enfant fut donc conçu sans semence paternelle, sans qu'un spermatozoïde franchisse la paroi d'un ovule, hors du champ humain de la procréation.

Il passa les neuf mois de sa vie d'embryon dans un palais de santal, assis en méditation, brillant comme un diamant dans la nuit.

Mayadevi accoucha sans douleur en chantant, tenant de la main droite la branche d'un figuier. Le futur Bouddha ne sortit pas de l'utérus par la vulve pour ne pas souiller de matières viles la pureté de son être. Non, il arriva par où il était entré, le flanc droit, ce qui expliquerait la mort de sa malheureuse mère une semaine plus tard.

À peine sorti du flanc maternel, l'enfant se mit debout et fit sept pas dont chacun fit éclore une fleur de lotus. Ensuite, il s'inclina en direction des quatre points cardinaux et annonça que c'était là sa dernière naissance au monde.

Les arbres se mirent à crouler sous les fruits, les habitants du royaume devinrent riches ce jour-là, et partout où le roi son père emmena l'enfant pour le présenter à son peuple les querelles s'apaisèrent. Le sage Asita l'examina et trouva sur son corps trente-deux marques majeures, dont une touffe de poils entre les sourcils indiquant le troisième œil de la vision surnaturelle, et quatre-vingts signes mineurs annonçant un être d'exception.

Il fut décidé de l'appeler Siddharta, Celui-qui-réalise-ses-objectifs, et Gautama, littéralement « bonne vache », terme qui renvoie à la lignée d'éleveurs du clan des Sakya.

À seize ans, nous l'avons dit, son père le marie avec sa cousine Yashodhara, « la Glorieuse », dite encore Gopa, née le même jour que lui.

Il la quitta le soir de la conception de son futur enfant, alors que Yashodhara avait décidé de devenir ascète. De cette merveilleuse affaire il résulte que les deux époux voulaient tous deux devenir renonçants, et que si le futur Bouddha l'avait bel et bien fécondée, il n'aurait donc pas « abandonné » sa femme.

Ensuite, la légende se complique. La grossesse de Yashodhara dura six ans. Pendant ces six années, elle eut en rêve la vision de l'illumination de son mari et refusa toutes les demandes en mariage des hommes du clan Sakya, dont un demi-frère de Siddharta et un de ses cousins. Quand on s'aperçut enfin que la jeune femme était enceinte, tout le monde pensa qu'elle avait été infidèle au prince son mari.

Elle dut recourir à des astrologues pour identifier *in utero* les marques de sa filiation sur le fœtus. Merveille ! La légende a même inventé l'échographie...

Le bel amour ascétique entre Yashodhara et son cousin Siddharta s'expliquerait par deux de leurs vies antérieures. À une époque où le Bouddha s'appelait Dipankara, le futur prince Siddharta Gautama, dans une autre existence, était un ascète brahmane du nom de Sumedha. Le jour vint où il devait rencontrer le bouddha Dipankara, mais il se présenta les mains vides.

Sumitta, une jeune brahmane, attendait elle aussi Dipankara, avec une gerbe de fleurs qu'elle offrit à Sumedha en échange d'une promesse : qu'il la prenne pour épouse et disciple pendant toutes ses existences prochaines, jusqu'à ce qu'il trouve enfin l'illumination.

À une autre époque, le futur prince Siddharta était le musicien Chanda, marié avec la belle Chandaa. Passant par leur lieu d'habitation, le roi de Bénarès voulut tuer le musicien d'une flèche pour enlever sa femme. Candaa s'interposa, reçut la flèche et mourut.

C'est le Bouddha lui-même qui raconta les deux histoires lorsqu'il revint en visite au palais, retrouvant son fils et son épouse qu'il disculpa de tout soupçon. Quand revint-il ? Six ou douze ans après être parti.

Il revient en mendiant dans les rues de Kapilavastu, et sa femme, le voyant par la fenêtre, le reconnaît. Il est encore plus beau ; depuis l'illumination, il rayonne, et sa peau est dorée. Alors, pour le fêter, Yashodhara la Glorieuse chante un poème dans lequel son époux est « le lion parmi les hommes ».

Elle prononça ses vœux de nonne le même jour que la tante du Bouddha, qui fut aussi sa mère adoptive après la disparition de Mayadevi.

Rahula devint le meilleur disciple de son père et mourut avant lui, après n'avoir pas dormi pendant douze ans. Lui aussi avait eu son comptant de vies antérieures, dont l'une sous la forme d'une tortue.

Le roi Shuddodana n'avait pas pu empêcher son petit-fils de suivre les pas de son père. Son royaume fut détruit du vivant du Bouddha, et nul ne sait vraiment où était le palais.

Légende ? À peine.

L'ascèse de Siddharta

Le prince se fit tout d'abord renonçant. Il ôta ses vêtements précieux, ses bracelets et ses boucles d'oreilles. Il se rasa le crâne et chercha sur les bûchers de crémation des bouts d'étoffe qu'il cousit ensemble pour en faire une tunique couleur d'ocre.

Coudre ensemble des bouts de tissu bons à jeter au feu se pratique aussi chez les soufis, notamment chez les Baye Fall mourides du Sénégal, dispensés de prières par leur travail manuel, et qui doivent porter pendant le temps de leur formation un manteau d'Arlequin.

Puis Siddharta se trouva un maître yogi, Arada Kalama, qu'il dépassa très vite. Il chercha un autre maître ailleurs, Rudraka Ramaputra, et parvint à l'extase, qu'on appelle *samadhi*.

Dépassé, le second maître connut le même destin que le premier. Siddharta partit s'installer dans une forêt de figuiers et de manguiers au pied des Himalayas, et commença tout seul une série d'ascèses.

Il se priva de nourriture. Sans doute se livra-t-il à l'exercice appelé des « cinq feux » : se tenir immobile au centre de quatre braseros allumés sous le soleil de midi, et sans broncher. Il faut imaginer l'ex-prince Siddharta le corps couvert d'une fine couche de cendres, les cheveux jamais lavés réduits à l'état d'étope, les yeux vagabondant sous l'effet du haschich, comme ces ascètes Naga Baba tout nus qu'on voit sur les quais de Bénarès.



Il jeûna tant et tant qu'il perdit toute sa chair. « Depuis que je prenais si peu chaque fois, mon corps devenait d'une extrême maigreur. Mes membres devinrent comme les jointures noueuses et sèches du bambou, mes fesses comme

le sabot d'un buffle, mon rachis, avec ses vertèbres proéminentes et enfoncées, comme une corde à nœuds. Si je voulais toucher la peau de mon ventre, je rencontrais ma colonne vertébrale tant l'une était proche de l'autre » (*Discours de longueur moyenne*, 36).

Son corps souffrit beaucoup, mais il ne trouva pas l'illumination.

Au bout de six ans d'exercices ascétiques qu'accompagnaient avec admiration cinq ascètes renonçants, Siddharta décida d'arrêter.

Il aperçut au bord du fleuve une jeune vachère qui lui tendit un bol de riz au lait. À la stupéfaction horrifiée de ses compagnons, Siddharta rompit son jeûne et mangea le riz au lait.

Ensuite, il se lava de fond en comble. Propre, alimenté, séché, Siddharta sentit revenir un souvenir d'enfance. C'était sa méditation sur le labour royal, pendant qu'un agriculteur labourait la terre du royaume. À ce moment, se rappela-t-il, Siddharta avait songé avec compassion aux bœufs de labour, aux vers tranchés par le soc de la charrue, à la fatigue du laboureur. Ce souvenir léger comme une plume le fit accéder au calme de l'esprit.

Voilà ce qu'il fallait retrouver !

Siddharta demanda à un fermier voisin une gerbe de cette longue herbe tranchante et sacrée qu'on appelle *kusha*, et s'en fit un coussin sur lequel il s'assit.

De cette herbe, il avait parlé en rompant son jeûne : « Exactement comme l'herbe *kusha* qui, cueillie maladroitement, coupe la main de celui qui la cueille, de même la vie ascétique, maladroitement menée, mène à l'état infernal. »

L'arbre qui l'abritait était un banian sacré. Il y resta quarante-neuf jours immergé dans sa méditation, assailli par les tentations de Mara, prince des démons et de l'illusion.

Mara lui envoya des visions de femmes voluptueuses ou de guerriers monstrueusement armés, des jets de pierres et des tourbillons, des serpents lancés comme des flèches, des arbres, des rochers, des pics...

En vain. Ayant résisté à toutes formes d'illusions, Siddharta posa sur la terre sa main droite, et la Terre trembla. Et puis Elle apparut sous la forme d'une fille aux longs cheveux mouillés qui les essora en les tordant si fort que, après les gouttes d'eau, vinrent des inondations qui balayèrent les armées de Mara.

Une vachère pour rompre le jeûne, une déesse Terre pour irriguer le sol, une épouse ascétique, une mère morte en couches, que de femmes dans la vie du Bouddha !

L'enseignement du Bouddha Sakyamuni

Car il l'était devenu.

Il avait enfin trouvé l'illumination. C'était la Voie du Milieu, ni ceci ni cela, *neti neti*, ni torture ascétique ni plaisirs sensuels, le « noble octuple sentier » dont le maître mot est la justesse de l'harmonie. À cette voie médiane s'ajoutent « quatre nobles vérités » concernant la souffrance : elle existe, d'où elle vient, comment la faire cesser et comment s'en guérir.

Les commentateurs font observer que le mot « noble » a pour fonction de rendre accessible à tous la Voie du Milieu. Elle n'est pas réservée à des nobles de naissance, des « deux fois nés » des castes supérieures, non : elle est ouverte à tous sans distinction de castes.

C'est évidemment le point capital de la réforme religieuse du Bouddha historique. À son époque, la vallée du Gange et tout le nord de l'Inde étaient en proie à une agitation sectaire considérable, que l'on peut comparer si l'on veut à l'agitation sectaire de la région et de l'époque où vécut Jésus le Nazaréen.

Face à ces sectes qui cherchaient une réforme, les brahmanes opposaient dédaigneusement la récitation des Veda et la complication extrême des rituels sacrificiels dans lesquels entraient des têtes de bœuf, de taureau, de bouc et d'homme. Les brahmanes étaient les dépositaires des rites, et personne n'y avait accès, sauf eux.

Le Bouddha ouvrit la Voie du Milieu à tous. Et il fit davantage. En faisant reposer sa réforme sur la compassion, il réenchanta un concept présent dans les Upanishad : l'*ahimsa*, la non-violence que trouvent les ascètes en contemplation dans la forêt, entourés de fauves et de serpents qui ne leur font pas de mal, puisque aucun mal ne leur est fait.

Le Bouddha eut plusieurs entretiens avec des brahmanes, Kutadanta et Uggatasarira, qui vinrent le consulter pour l'organisation de leurs sacrifices rituels (voir [Prajapati](#)). Aux deux, il conseilla de s'occuper d'abord de la pauvreté des humains et de pratiquer la compassion sur les bêtes au lieu de les immoler.

La réponse d'Uggatasarira donne une petite idée de l'ampleur des immolations animales des sacrifices védiques : « Honorable Gautama, je laisse en liberté ces cinq cents taureaux, je leur donne la vie ; je laisse en liberté ces cinq cents jeunes bœufs, je leur donne la vie ; je laisse en liberté ces cinq cents génisses, je leur donne la vie ; je laisse en liberté ces cinq cents béliers, je leur donne la vie. Que ces animaux mangent de l'herbe comme ils veulent. Qu'ils boivent de l'eau fraîche comme ils veulent. Que la douceur du vent souffle sur leur corps. »

S'il me fallait choisir une devise pour les douze œuvres du Bouddha, c'est celle que je retiendrais : la douceur du vent qui souffle sur le corps.

Mort et transfiguration

Le Bouddha historique enseigna jusqu'à quatre-vingts ans, puis il tomba malade. Un bouddha est capable de prolonger sa vie si ses disciples le lui demandent.

Le Bouddha alerta son disciple Ananda sur son état de faiblesse, mais aucune demande ne vint de ses disciples.

Il était temps de quitter son corps. Le Bouddha résuma son enseignement, ne désigna aucun successeur et, pour ne pas offenser son hôte, il accepta de manger un plat de viande et de champignons que lui proposa un forgeron. Simplement, il demanda que cette nourriture ne soit pas servie aux moines qui l'accompagnaient.

Le Bouddha avait donc décidé de sa mort.

Il mourut de dysenterie. Au dernier jour, ses disciples l'étendirent sous de grands arbres dont les énormes fleurs rouges, orange et roses en forme de serpent poussent à même le tronc, répandant un parfum délicieux (*Couroupita guianensis*). Et c'était le moment.

Le Bouddha s'allongea sur le flanc droit, la main droite sous la tête, entra en méditation et rendit son dernier souffle.

La Terre se mit à trembler, et des musiques résonnèrent dans le ciel. Ses cendres furent divisées en huit parties, huit rois en ayant fait la demande. Les souverains firent construire des tumulus, les premiers stupas. L'ère des reliques commença.

Il n'aurait pas aimé ça.

Avec les reliques commencèrent les divisions. La communauté des moines et des nonnes, appelée le *sangha*, résista mal à l'absence de successeur désigné. Le bouddhisme connut des hauts et des bas, avec néanmoins une formidable expansion lorsque l'empereur Ashoka, troisième souverain de la dynastie des Maurya, couronné en 273 avant notre ère, abandonna la violence après une sanglante campagne militaire.

Profondément bouddhiste, Ashoka interdit les sacrifices, rendit le végétarisme obligatoire et, sans persécuter aucune autre religion, assura l'enseignement du bouddhisme sur un territoire qui allait de l'Afghanistan au Bengale, au nord, et jusqu'à Mysore, au sud.

Cela ne dura que quelques siècles, mais quand, en 1947, Jawaharlal Nehru eut à choisir comment serait le drapeau de l'Inde indépendante, il fut décidé que les couleurs seraient safran pour l'hindouisme, vert pour l'islam, blanc pour la paix, le tout frappé d'une roue.

Cette roue faillit être le célèbre rouet avec lequel le Mahatma Gandhi filait son propre coton, mais, tout bien réfléchi, la roue sur le drapeau de l'Inde libérée fut celle que l'empereur bouddhiste Ashoka fit broder sur son propre drapeau, la roue du Dharma, *dharmachakra*, la Voie du Milieu non violente du Bouddha historique. Aujourd'hui, toute l'Inde l'appelle l'*Ashoka-chakra*.

Les bouddhistes ne sont en Inde que huit millions (8 %) dont la plupart ont suivi les mots d'ordre de conversion lancés par les leaders des pariah (encore tout récemment), mais la roue du Bouddha demeure l'emblème médian sur le drapeau indien.

Brahma (Inde)

Le créateur imparfait

C'est un petit vieux à la barbe très blanche et qui a la peau claire, ou bien un beau jeune homme à l'œil de velours. C'est le dieu de la création dans l'hindouisme tel qu'il est aujourd'hui.

Et il a quatre têtes, qu'il soit jeune ou vieux.

Ce chiffre est très étrange, car le chiffre sacré, en Inde, est le cinq ou le sept. De nombreux dieux portent cinq têtes, mais un seul en a quatre, et c'est le dieu Brahma. Pourquoi ?

Voici l'histoire des quatre têtes de Brahma. Après avoir longuement pratiqué l'ascétisme pour accumuler en lui une énergie de feu, Brahma éprouva le désir de créer et se divisa pour faire apparaître une déesse.

Sa fille divine naît du corps de Brahma par scissiparité et elle a plusieurs noms, Sarasvati, Savitri, Brahmani, Satarupa, Vatch et Gayatri. Reconnaisante d'être venue au monde, Sarasvati-Savitri-Gayatri-etc. entreprend d'honorer son créateur en tournant autour de lui, pieusement, les mains jointes, effectuant son parcours dans le sens des aiguilles d'une montre.

L'autre sens est maudit.

Or Brahma en tombe tout de suite amoureux. Il ne peut y tenir, il faut qu'il la regarde ! Sous les yeux horrifiés des Rishis, Êtres sages, une tête pousse sur le

côté droit quand Sarasvati arrive du côté droit, puis une autre quand elle est derrière lui, une autre lorsqu'elle surgit côté gauche...

Le dieu de la création est « malade de désir ». Honteux, Brahma se cache. Se cache comme un enfant qui a fait une bêtise en se laissant pousser une cinquième tête sur le sommet du crâne, cachée sous un chignon. Une cinquième tête ?

Brahma a quatre têtes ! Quatre, pas cinq !

Oui, mais non ! C'est que cette cinquième tête n'est pas vraiment une tête. Elle est surnuméraire, elle ne créera rien. Poussé par le remords de son désir d'inceste, le dieu Brahma fait un brin de création, mais, ensuite, réfugié dans son chignon d'ascète, il tourne son regard vers le haut et délègue à ses fils le soin de créer les êtres.

La mythologie savante nomme *deus otiosus*, « dieu paresseux », le dieu qui n'arrive pas au bout de son énorme tâche. Il commence et s'arrête, c'est trop dur, ouf, je me retire. L'Éternel dont il est interdit de prononcer le nom se repose au bout de sept jours, mais il a terminé sa création et vu que tout cela était bon. D'autres renoncent en chemin. Nous rencontrerons nombre de ces paresseux dans tous les coins du monde.

Brahma a donc quatre têtes plus une, la surnuméraire qui concentre en elle la pureté de l'Être qu'on appelle *Brahman*, le Tout, l'Absolu.



Ceux qui sortent du corps de Brahma

Avant de se retirer dans sa méditation, Brahma laissa son corps créer la hiérarchie des êtres.

De sa bouche sortirent les brahmanes, garants de la pureté, et qui sont les prieurs de l'harmonie du monde.

De son torse sortirent les guerriers, seuls à pouvoir être rois.

De ses bras sortirent les marchands, qui assurent le commerce et la circulation des biens essentiels, dont le sel, les épices, la farine.

De ses jambes sortirent les serviteurs innombrables qui binent, piochent, sèment et récoltent, qui sculptent les statues des divinités dans la pierre ou le torchis, qui lavent les sols, nettoient, rendent la vie acceptable.

Et sous les pieds de Brahma se terrèrent les pariah, qui n'appartiennent pas à l'humanité et qui sont des sous-hommes réservés aux tâches les plus polluantes, brûleurs de cadavres, tanneurs, équarrisseurs, égoutiers et éboueurs.

Premiers à coloniser l'Inde, les Portugais constatèrent l'équilibre du système et nommèrent « castes » les trois premières, celles d'en haut, les Pures, comme le mot latin *casta*, « la pure ».

Car seuls les brahmanes, les guerriers, les marchands sont appelés « deux fois nés » parce que, à l'âge de sept ans, ils reçoivent le cordon sacré de leur seconde naissance qui fait de petits sauvages des êtres humains. Les autres, allez, au trou !

Or, dans cette hiérarchie profondément inégalitaire, plus le rang qu'on occupe est élevé, plus on a la peau claire. Les pariah sont foncés comme l'indigo et les brahmanes ont la peau blanche. Les purs sont blancs, les impurs noirs.

Lorsque Peter Brook montra à Delhi l'adaptation théâtrale du *Mahābhārata* écrite par Jean-Claude Carrière, il avait confié depuis la première en Avignon le rôle du plus pieux des héros à Souyata Konaté, griot burkinabé de haute taille et d'une extrême noblesse, mort en 2010.

Soyata Konaté avait une belle peau bleu-noir.

Peter Brook fut violemment contesté pour avoir osé confier ce rôle à un nègre – ils disaient cela, les étudiants de Delhi – « *to a nigger* ». Et ce fut la grande actrice Mallika Sarabhai, l'héroïne de la distribution, qui riva leur clou à ces petits crétins en les traitant de racistes. Merci, ô Mallika !

Voilà pourquoi, qu'il soit jeune ou vieux, le faible dieu Brahma a toujours la peau blanche. Il est au-dessus du lot, et de son corps très blanc sont sortis tous les autres, excepté les pariah qui ne sont sortis de rien.

Mais comme s'il fallait le punir de son rêve d'inceste, Brahma n'a qu'une petite dizaine de temples. Dans un pays où vivent neuf cents millions d'hindous !

Dont un, au Rajasthan, situé en haut d'une longue volée de marches au-dessus du lac de Pushkar, où toutes les maisons sont aussi blanches que la peau pâle du Créateur en Inde.

La castration de Brahma

On appelle *Trimurti* le trio des grands dieux de l'hindouisme. Brahma crée, Vishnou conserve, Shiva incendie tout. À eux trois, ils représentent le processus vital : créé, grandi, incinéré, mais toujours renaissant. C'est si vrai que, au terme de cycles cosmiques, lorsque le dieu Shiva aura tout dévasté, le dieu Brahma renaît dans une fleur de lotus germant dans le ventre du dieu Vishnou et, là, il recréera.

Mais les choses ne se passent pas toujours au mieux entre ces grandes puissances, jalouses de leurs pouvoirs et vivant séparées. Un jour il y eut une querelle entre Brahma devenu ascétique et Shiva, patron des ascètes.

Ici, une précision. Entendons-nous bien. Dans le paysage mental de l'hindouisme, les ascètes ne sont pas toujours chastes, loin de là ! Par l'ascèse, le dieu Shiva économise suffisamment de sperme pour forniquer pendant dix mille ans minimum, et nous croiserons en chemin toutes sortes d'ascètes qui se mettent à bander devant une belle fille.

L'objet de la querelle entre les deux grands dieux est digne d'être résumé : « Moi, je l'ai plus longue que toi. — Pas du tout, regarde, la mienne est bien plus longue... »

À ce jeu d'écoliers, Shiva gagna sans effort, puisque son phallus partout dressé en Inde va des profondeurs de la terre au plus haut des cieux.

« Oui, mais moi, j'ai cinq têtes ! dit Brahma, fier de sa tête surnuméraire.

— Ah, c'est comme ça. Eh bien, tu vas voir, répliqua Shiva en se faisant *illico* pousser une cinquième tête.

— Plagiaire ! »

Pris de colère, Shiva décapita la cinquième tête de Brahma d'un coup d'ongle.

L'histoire pourrait s'arrêter là, mais, en décapitant la cinquième tête du dieu de la création, Shiva s'était rendu coupable du pire des crimes, le brahmanicide.

Nul dans l'hindouisme n'a le droit de tuer un brahmane. Certes, Brahma n'était pas mort, mais sa cinquième tête, quoique due à la honte, disparut du chignon.

Or donc, pour ce crime impardonnable, le dieu Shiva se retrouve puni à son tour. La tête surnuméraire se colle à sa paume, il ne peut l'arracher, c'est comme le sparadrap du capitaine Haddock.

Pour s'en débarrasser, Shiva, tout dieu qu'il est, devra faire un très long pèlerinage. Faute de mieux, il se servira du crâne de Brahma comme d'un bol à aumônes. Il deviendra le porteur de crâne, et, du VIII^e au XIII^e siècle, les adeptes de la secte des Kapalika, aujourd'hui appelés les Aghori, adorent de

cette forme de Shiva, porteront un bol à aumônes fabriqué en calotte crânienne véritable.

Shiva étant l'inspirateur des *tantra*, corpus de textes anciens volontiers subversifs, le bouddhisme tibétain s'empara des *tantra*, et, chemin faisant, de la calotte crânienne que, à l'instar des ascètes brahmaniques, le futur Bouddha avait évidemment portée pendant sa longue ascèse, première époque préalable à l'illumination.

Il faut donc concevoir que le prince Siddhartha portait sur sa paume la cinquième tête coupée du dieu Brahma, bien faite pour rappeler à tous l'humilité (voir [Bouddha](#)).

J'ai trouvé deux de ces bols à aumônes, le premier à Gangtok, capitale du Sikkim, un ancien royaume tibétain tardivement annexé par l'Inde en 1975, et le second à Katmandou, le Népal étant partagé entre les fidèles hindous et les fidèles bouddhistes.

Ces coupes sont doublées d'un étrange alliage de métaux à reflets argentés qui ne ternissent jamais. L'extérieur de la calotte, somptueusement décoré, est si beau, si joli qu'on peut le prendre en main sans se rendre compte qu'on manipule un morceau de squelette.

Bols à aumônes très chic. Au XVII^e siècle, les saintes de la noblesse française macérant dans le mysticisme méditaient devant une tête de mort non moins tendance. Posée à côté d'une rose et d'un verre de vin, la tête aux orbites creuses composait une « vanité », en souvenir de l'Ecclésiaste. « Vanité des vanités, tout est vanité. » Ces bols jadis collés à la paume de Shiva remplissent le même office.



Capitaine Cook (Océanie)

Au cours de son troisième voyage, de 1776 à 1779, le capitaine anglais James Cook accosta aux îles Hawaïi en 1778.

À bord du *Resolution*, son navire, flanqué du *Discovery* commandé par le capitaine Clerke, James Cook navigua dans le Pacifique en longeant les côtes de l'actuel Canada. Au bout d'un an de navigation autour de l'île de Vancouver, de l'Alaska, des îles Aléoutiennes et du détroit de Béring, James Cook décida de retourner à Hawaïi et, le 16 janvier 1779, le *Resolution* et le *Discovery* abordèrent dans la baie de Kealakekua, sur la grande île.

Les habitants ne prirent le capitaine Cook ni pour un homme ni pour un monstre. Mais dans quelle catégorie ranger cet être blanc doué de si grands pouvoirs ? Puisque ce n'était ni un homme ni un monstre, cet être était frappé du sceau de la divinité. Oui, mais comment ?

Portrait du capitaine en lutin lumineux

Ces êtres nouveaux guidés par leur capitaine enveloppé de tissu ne ressemblaient pas à des dieux véritables, mais une chose était sûre : la blancheur de leur peau permettait de les placer du côté de la lumière, et non pas de la mort.

James Cook ne correspondait pas à la grande alternance entre la nuit obscure où se trouvent les dieux primordiaux, d'un côté, et, de l'autre, le jour lumineux qui permet d'arracher ses pouvoirs à l'ombre de la mort. Cook avait la peau claire.

En Polynésie, explique Serge Tcherkézoff dans « L'humain et le divin : quand les Polynésiens ont découvert les explorateurs européens au XVIII^e siècle¹ », les dignitaires ne sortaient pas de chez eux pour éviter le foncé du bronzage. Dans la hiérarchie polynésienne, les « bronzés » étaient des

travailleurs, soit de la terre, soit de l'océan. À Tahiti, les femmes de haut rang faisaient retraite pour avoir la peau claire ; à Samoa, les vierges devaient rester dans l'ombre. Les fêtes étaient l'occasion de montrer une peau bien tendue – et donc bien nourrie – permettant d'exhiber une peau « blanchie » comme celle d'un nouveau-né. Ce goût de la lumière s'étendait aux cheveux.

Voici ce qu'écrit Marshall Sahlins, le grand océaniste américain, qui étudia l'accueil reçu par Cook en janvier 1779 : « La vertu spécifique de la beauté aristocratique est un éclat, une luminosité que les Hawaïens ne manquent jamais d'associer au Soleil. Une beauté, donc, à proprement parler d'essence *divine*, car, comme les dieux eux-mêmes, elle confère à toutes choses la visibilité. »

Or les êtres nouveaux avaient la peau lumineuse et leurs objets brillaient de mille feux : canons, mousquets, verrerie, miroirs, tout fit soleil. Les êtres étaient encore plus brillants que les chefs hawaïens, et plus puissants, car dès que les pirogues abordaient les navires, les êtres inconnus tonnaient, utilisant la foudre qui tuait les hommes.

Plus qu'humains, surhumains et partiellement divins, les « blancs » s'apparentaient donc au dieu Lono, dont dépendent tonnerre, foudre et nuages de pluie. Les habitants de la grande île les appelèrent « célestes », plus célestes encore que les chefs, parfois appelés les « dieux d'ici-bas ».

D'ailleurs, les énormes bateaux des « célestes » à peau blanche ne portaient-ils pas l'image du dieu Lono, un tissu blanc d'écorce tendu sur un cadre de bois ? Et les « célestes » eux-mêmes n'étaient-ils pas soigneusement enveloppés de tissus cérémoniels ? N'avaient-ils pas le regard souvent fixé sur le soleil qu'ils voyaient à travers des tubes étincelants ?

Enfin, si l'on doutait encore, comment interpréter la venue des « célestes » pendant la période des fêtes du dieu Lono, sinon en admettant qu'ils le représentaient ?



James Cook fut donc accueilli comme un chef d'un rang particulièrement élevé dans la hiérarchie qui va des dieux ancêtres aux humains.

La nouvelle de l'apparition des « célestes » avait déjà parcouru les îles du Pacifique. En 1769, le *Resolution* avait abordé en Nouvelle-Zélande, à Tahiti et, en 1777, dans l'actuel archipel des îles Cook.

On prit James Cook pour un esprit, *tupua* en maori, ou *atua*, un dieu ou un démon surnaturel.

Au milieu du XIX^e siècle, un vieux Maori raconta comment il avait vu arriver le capitaine Cook : « Nous vivions à Whitianga, et un bateau arriva. Quand nos anciens le virent, ils dirent que c'était un *atua*, un dieu, et que les gens à bord étaient des *tupua*, des êtres étranges ou des lutins... Nous avons frappé de la main sur leurs vêtements, et nous étions heureux de voir la blancheur de leur peau ainsi que les yeux bleus de certains d'entre eux. Ces lutins se mirent à ramasser des coquillages. Nous leur donnâmes des patates douces, du poisson, des tubercules et, nous autres, les femmes et les enfants, nous avons fait griller des coquillages pour eux. Quand nous vîmes que ces lutins mangeaient les patates, les poissons et les coquillages, nous fûmes ébahis. Nous disions : "Peut-être que ce ne sont pas des lutins comme les lutins maoris..." »

Le capitaine anglais fut traité comme au XVI^e siècle l'empereur Moctezuma avait traité le conquistador Hernán Cortés, en dieu de lumière civilisateur. Somptueusement.

Un prêtre le drapa dans un tissu d'écorce rouge et sacrifia un porc en son honneur. On lui fit mettre les bras en croix, position du dieu.

Puis, après avoir passé un mois de janvier féerique pendant les fêtes Mahakiki consacrées au dieu Lono, les « célestes » repartirent emportant avec eux l'image de tissu blanc dans un cadre de bois sur leurs bateaux aussi grands que des temples.

Mort et résurrection de Captain Cook

En mer, le *Resolution* eut une avarie et son commandant de bord décida de retourner dans l'île où il avait été si bien traité.

C'était le 14 février.

Son retour stupéfia les Polynésiens. Puisque Lono était parti, et ses fêtes terminées, que venait faire le dieu en un temps qui n'était plus le sien ? L'heure était aux fêtes du Nouvel An en l'honneur du dieu guerrier Ku, qui exigeait des sacrifices humains en l'absence de Lono.

Le capitaine Cook ne se douta de rien.

La chaloupe du *Discovery* disparut. Tôt le matin, James Cook se rendit à terre pour garder le roi en otage jusqu'à restitution de la chaloupe. Ce n'était pas une prise d'otage moderne avec demande de rançon en dollars et menaces de décapitation ; l'usage admettait que les rois se rendissent sur les vaisseaux pour obliger les voleurs à restituer les biens dérobés.

La foule s'écarta et murmura. On se prosterna devant Cook. Face contre terre. Le roi avait décidé de suivre Cook librement lorsque, soudain, son épouse favorite et deux chefs le supplièrent de ne pas embarquer.

En un instant, tout changea. Les Hawaïiens lancèrent des morceaux de fruits et des noix de coco, ils sortirent des gourdins et des pierres, et Cook donna l'ordre de remonter dans sa chaloupe. Son lieutenant fut blessé, mais parvint à monter. Cook était encore sur le rivage, se protégeant l'arrière de la tête de la main gauche pour se défendre des pierres qu'on lui lançait, son fusil sur le bras droit, lorsqu'un Hawaïien l'étourdit d'un coup de massue.

Cook chancela, tomba un genou à terre, laissa échapper son arme. Pendant qu'il se relevait, un autre Hawaïien nommé Nooah le poignarda à la nuque. Alors tous les autres lui mirent la tête sous l'eau, appuyèrent, et James Cook mourut noyé sous les yeux de ses officiers et du capitaine Clerke.

Était-ce un assassinat ou bien un sacrifice ?

La mort de Cook se passa en un temps du rituel où le dieu Lono devait mourir. Pour Marshall Sahlins, la mort de Cook, c'était la mort de Lono.

À la suite de quoi, les Hawaïiens demandèrent aux autres membres de l'expédition « quand Cook reviendrait ». Car il devait revenir. Obligatoirement !

Un « céleste » ne meurt pas.

Le mythe de Cook parcourut le Pacifique.

Cook avait laissé à Tahiti un portrait de lui en souvenir. Treize ans plus tard, le portrait de James Cook recevait des offrandes.

En février 1790, James Morrison, second maître d'équipage du *Bounty*, un marin qui avait participé à la mutinerie et s'était réfugié à Tahiti, assista à une fête du dieu Cook. Le prêtre plaça devant le portrait un petit cochon attaché à un jeune bananier et lui adressa un discours :

« Salut, salut de tous à Cook, chef de l'Air, de la Terre et de l'Eau, nous te reconnaissons chef, de la plage à la montagne, chef des hommes, des arbres, du bétail, des oiseaux dans l'air et des poissons de la mer... »

Puis quatre jeune gens – deux filles et deux garçons – dansèrent au son des tambours et des flûtes. Quatre heures plus tard, les filles se dénudèrent, roulèrent leurs vêtements et leurs nattes près du portrait, « le vieux gardien en prenant possession au nom du capitaine Cook », écrit dans son journal James Morrison qui fut jugé en Angleterre, et gracié.

Portrait de Captain Cook en Rêve-esprit

Dans toute l'Australie aborigène, le commandant du *Resolution* est un esprit méchant arrivé sur les mers après la création du monde par les Êtres du Rêve.

Cook ancra son navire, distribua des vêtements et des biscuits que les ancêtres jetèrent à la mer aussitôt. Ou bien il arriva avec, à la main, quelque chose qui brûlait dans la bouche – une pipe et du tabac. Il cuisait de la farine que personne ne voulut goûter, à la différence du bœuf qui sentait bon.

Mais, surtout, il se servit de ses armes à feu et fit croire aux siens que l'Australie était une terre vide, dépourvue d'habitants. Ainsi promulgua-t-il la « loi de Cook », que les colons anglais utilisèrent pour persécuter les Aborigènes d'Australie et les priver de leurs droits.

En Australie, James Cook n'est plus capitaine. On l'appelle « Captain Cook » et il est un esprit blanc de peau.

Méchant, très blanc, mais un esprit.

Celle-qui-ne-voulait-pas-se-marier (Nunavut, Canada)

En inuktitut, la langue des Inuit, « Celle-qui-ne-voulait-pas-se-marier » s'appelle Uinigumasuittuq, et l'histoire prend naissance dans l'actuel Nunavut, territoire fédéral du Canada depuis le 1^{er} avril 1999, et plus précisément dans le village d'Iglulik, non loin de l'île de Baffin.

Elle ne voulait pas se marier, d'où son nom. Ce n'était pas du tout conforme à la tradition des anciens, qui mariaient les bébés à deux ans, les élevaient ensemble et leur apprenaient à s'appeler l'un l'autre « fiancée » ou « fiancé ».

Mais celle-là, rien à faire. Il faut dire qu'elle vivait dans une famille réduite et isolée, entre sa mère, son père et leur chien de traîneau.

Furieux, son père lui dit : « Tiens, prends donc ton chien pour mari ! Ça t'apprendra. »

Le chien s'appelait Siarnaq, ce qui veut dire « le Gris ». Certains disent que, en réalité, le chien gris était à poils roux, ce qui se vérifie dans la suite de l'histoire.

Le mari qu'elle aimait

« Celle-qui-ne-voulait-pas-se-marier » ne voulait pas de mari, mais elle n'était pas contre le sexe. Un soir d'hiver, très tard, un très bel homme se présenta à l'entrée de l'igloo de la famille.

Il portait au cou un pendentif curieux : un collier orné d'une canine de chien. Selon la coutume, il fut invité à passer la nuit sous l'igloo et – ce n'était pas rare – il fit l'amour avec la fille de la famille avant de repartir avant l'aube. Il revint chaque nuit pendant tout le printemps et, quand ce fut l'été, les parents s'aperçurent que le bel homme était leur chien Siarnaq (allez, gris-rouge) transformé en humain.

Hiver, printemps, été, chaque nuit... Ce qui devait arriver arriva. « Celle-qui-ne-voulait-pas-se-marier » tomba enceinte.

Encore plus furieux qu'auparavant, son père la transporta avec son amant-chien sur une île voisine, reliée à l'île d'Iglulik à marée basse. « Celle-qui-ne-voulait-pas-se-marier » fut officiellement bannie.

Elle épousa le chien et ils eurent des enfants. Quand il n'y avait plus rien à manger, Siarnaq allait chercher de la nourriture à la nage dans le campement du père et revenait en la portant sur son dos, dans un sac.

Le père s'énerva. Pour se débarrasser du mari-chien, au lieu de nourriture, il remplit le sac de grosses pierres recouvertes de viande pour faire illusion.

Quand Siarnaq se mit à l'eau – c'était à marée haute –, il coula à pic et poussa un de ces hurlements de désespoir que les Inuit réservent au deuil. Et, de

fait, il mourut.

Le père se mit à transporter lui-même la nourriture pour sa fille et les petits, en kayak. Mais les chiots-humains étaient affamés, le père dut faire le trajet très souvent et les chiots n'étaient jamais rassasiés, au point que, chaque fois, ils léchaient le sang des phoques qui tachait le kayak.

Alors, Uinigumasuittuq sut comment elle vengerait Siarnaq.

Elle parla à ses petits. « Quand votre grand-père reviendra, faites semblant de lécher le sang sur le kayak comme vous le faites souvent, et dévorez la peau de phoque ! Allez-y ! »

Les enfants obéirent et lacérèrent la peau qui protégeait le kayak, qui coula. Le père dut attendre la marée basse pour rentrer dans son igloo.

Il fabriqua une grande barque recouverte d'une peau de morse et sa fille ne le revit plus avant longtemps.

La mère des peuples d'Amérique

Les chiots mouraient de faim et leur mère était au désespoir. Alors elle arracha de l'une de ses bottes une vieille semelle et y plaça quelques-uns de ses petits, larguant la semelle à la mer embrumée dans la direction du sud-est.

Bientôt, elle ne les vit plus. Mais elle entendit de drôles de bruits de métal. La semelle s'était transformée en un grand navire de Blancs, qui partit rejoindre le pays des Blancs.

D'autres furent envoyés vers le sud-ouest et devinrent les Indiens, « Ceux qui ont des lentes de poux ».

Ça n'allait jamais bien entre Inuit et Indiens. Les Indiens Cri les appelèrent « Eskimo », ce qui signifie « Mangeurs de viande crue ». Et, pour les Inuit, les Indiens étaient cruels, sanguinaires et pouilleux. Les Blancs, c'était mieux. Au moins, ils avaient des armes pour tuer les Indiens.

Il restait deux groupes de chiots.

Le premier partit vers le nord-ouest et les chiots devinrent les Tuniit. Ils étaient comme les Inuit, mais beaucoup, beaucoup plus forts.

Le dernier groupe de chiots partit vers le nord-est, où ils devinrent les Invisibles, les Ijarait.

Les Invisibles étaient de puissants esprits chasseurs de caribous, capables de se transformer en caribous eux-mêmes, très gentils avec les Inuit. Leur visage est celui d'un caribou sans bois au regard bienveillant, que seuls les chamanes inuit peuvent voir.

L'homme du troisième kayak

Là-dessus, sur sa grande barque couverte de peau de morse, le père rejoignit la fille, qui était seule. Plus de mari-chien, et plus d'enfants-chiots. Le père emmena sa fille retrouvée et ils déménagèrent. C'était encore l'été.

Un bel homme arriva en kayak et fut invité sous la tente. Il avait les cheveux longs noués en chignon, il portait un manteau de fourrure de caribou – et je vous vois venir, vous avez deviné qu'il s'agissait d'un caribou transformé en homme.

Il appela « Celle-qui-ne-voulait-pas-se-marier », mais elle ne lui répondit pas.

Un autre survint le lendemain, qui avait les cheveux coupés au ras du front. C'était un homme-loup. Il appela la fille qui ne répondit pas.

Mais l'homme qui arriva dans le troisième kayak était autrement intéressant. Il portait un vêtement en peau de phoque et des lunettes de soleil en os, avec deux fentes bien minces pour ne pas s'éblouir de la trop vive lumière du soleil sur la neige.

Et cette fois, Uinigumasuittuq accepta de répondre à l'appel. Elle prit son sac de couture en rein de morse et devint l'épouse de l'inconnu du kayak. Qu'il était grand !

Elle s'installa à l'arrière du kayak et les voilà partis, cherchant des champs de glace dérivant sur l'océan.

Une fois qu'ils en eurent trouvé un, l'homme accosta pour pisser. La fille aperçut ses jambes minuscules.

Ce mari foutraque s'était dressé sur sa queue pour paraître plus grand, et quand il enleva ses lunettes de soleil, il dit à son épouse : « Regarde mes yeux ! Ia-a-a-a ! » Ce qui est le cri du *Fulmarus glacialis*, le fulmar boréal, gris sale, blanc de queue, avec un bec crochu, des narines tubulaires et l'œil entouré d'un petit masque noir.

Et de très, très grandes ailes.

La fille vécut sous la tente du fulmar boréal jusqu'à ce que ses parents la retrouvent et décident de l'emmener.

Phoques, ours, baleines et doigts coupés

Le mari fulmar boréal fulminait. Il suivit la barque familiale couverte de peau de morse et battit si bien la mer avec ses ailes qu'une tempête s'éleva.

Le fulmar réclamait sa femme.

Le père jeta d'abord les bottes de sa fille, puis ses vêtements, ce qui ralentissait un peu les attaques du fulmar.

Et quand sa fille fut nue, le fulmar boréal accéléra le rythme de ses ailes et les vagues se hissèrent au-dessus de la barque. Affolé, le père jeta la fille par-dessus bord. Elle s'agrippait à l'embarcation.

Le père trancha une main à la hache, phalange après phalange, doigt après doigt, en arrachant les ongles au passage.

Les doigts de la fille devinrent les phoques annelés, ainsi nommés parce qu'ils ont des taches rondes sur le pelage.

Les ongles devinrent les ours blancs.

Puis le terrible père trancha l'autre main de sa fille et lui creva les yeux.

Les premières phalanges de la seconde main devinrent les phoques barbus, massifs, à barbe blanche, et les métacarpiens devinrent les baleines boréales.

La fille-mère qui n'avait pas voulu se marier coula dans l'océan.

Aveugle, amputée, elle ne pourrait plus jamais se livrer aux travaux de couture ni se peigner les cheveux. Elle devint Kannaaluk, maîtresse des phoques barbus, des ours polaires, des baleines boréales et des phoques annelés.

Le père maudit se suicida en s'enroulant dans sa peau d'ours et se laissant recouvrir par la marée montante.

C'est ainsi qu'il rejoignit sa fille au fond des eaux. On les appelle aussi « les deux grands d'en bas » et, auprès d'eux, se tient le grand chien Siarnaq, qui les avait depuis longtemps précédés dans leur demeure marine.

Lorsque les humains ne respectent pas les règles sociales, ou celles de l'environnement, la déesse Kannaaluk retient les phoques dans ses cheveux emmêlés. Les phoques sont ses poux.

Seul le chamane peut lui rendre visite en voyage dans la transe qu'accompagne le grand tambour de peau. Il incombe au chamane de peigner Kannaaluk et de libérer les phoques, les baleines, les ours pris dans sa chevelure.

Le mythe ne nous dit pas ce que devint la mère, mais on ne peut pas exclure que, un soir d'hiver, un grand homme massif à barbe blanche vînt lui rendre visite et...

Chandi (Bengale, Inde)

Chandi est l'un des innombrables noms de Devi, la grande déesse Mère des Hindous, et qui vient s'ajouter à Sati, Dourga, Kali, Parvati, Lakshmi, Sarasvati, *etc.*

C'est au Bengale que la déesse Chandi doit son existence, sous une forme plutôt classique, guerrière à dix bras tueuse d'un démon-buffle. Banale en Inde.

Ce qui l'est moins, c'est son histoire.

La déesse Chandi décide de se faire construire un temple au pays de Kalinga. Orissa ? Gujarat ? Comme les deux sont possibles et que ces deux États sont les points extrêmes de l'ouest et de l'est de l'Inde, ne cherchons pas où est le pays de Kalinga.

Le temple est magiquement construit en une nuit et, cette nuit-là, Chandi apparaît en rêve au roi de Kalinga, auquel elle donne un protocole extrêmement précis pour le sacrifice qu'elle désire en son temple, huit mardis de suite.

Buffles, boucs, béliers, carpes, canards sauvages, huit grains de riz, huit brins de chiendent, et seize accessoires pour les seize prêtres, sans compter l'or que le roi distribue aux brahmanes.

Comblée, Chandi retourne chez son mari le dieu Shiva quand, en chemin, elle rencontre dans la forêt les animaux sauvages (voir [Shiva](#)).

Or si son époux Shiva est de nature « sauvage », Chandi a bien précisé au roi de Kalinga qu'elle demandait un sacrifice en tant que vierge, loin de son mari.

Donc, lorsque les animaux sauvages lui demandent sa bénédiction, elle n'a aucune raison de refuser.

Le monde harmonieux des animaux sauvages

Alors ils vont chercher les fruits et les fleurs de la forêt qu'ils déposent aux pieds de la divinité.

Chandi leur donne sa bénédiction et leur apporte l'harmonie : à compter de ce sacrifice, la « loi des poissons » édictée dans les lois de Manu ne s'appliquera plus.

La loi des poissons, nous la connaissons tous. Les gros poissons mangent les petits. Or voilà que cela s'arrête. Chaque animal se voit attribuer une fonction : le lion est le roi-guerrier, le cerf à trompe sera son chapelain, l'hyène tiendra l'ombrelle blanche au-dessus de la tête du lion ; tigre, sanglier, ours, rhinocéros et loup formeront son conseil. Le chacal jappant devient son barde et le chacal simple sera chef de la police. La mangouste sera ministre de la Santé, le buffle gardien des portes, l'antilope sera chef de village, le chameau et l'âne seront des esclaves rétribués.

Seul l'éléphant ne fait rien. Il barrit, il mange et il est bon.

Toutes ces bêtes n'auront plus rien à craindre à condition qu'elles respectent la non-violence et la nouvelle organisation de leur forêt.

Quelques millénaires plus tard, Chandi décide d'aller voir ce que devient son culte.

Un jeune homme bleu devient un chasseur en forêt

Pour descendre sur terre, Chandi projette de demander à Shiva son époux de lui prêter Nilambara, fils du roi des dieux, en charge d'aller quotidiennement cueillir les fleurs pour son culte.

Mais Shiva sera privé de fleurs pendant cinq jours. Comment lui faire accepter ça ?

Nilambara, nom où l'on retrouve la couleur bleue, *Nila*, est une sorte d'ascète qui joue les fleuristes au lieu de jouer les guerriers. Un matin, il se plaint d'avoir le ventre creux quand il cueille ses fleurs... Ah ! Que ce serait bon d'être un roi !

Nilambara est mûr pour fauter.

Chandi en profite. Avec la ferme intention d'obliger Shiva à maudire le jeune homme, elle se transforme en antilope parée de bijoux et le pousse à cueillir des fleurs épineuses couvertes de fourmis. Furieux de ces fleurs piquantes et urticantes, Shiva tombe dans le panneau, maudit Nilambara et le condamne à une incarnation terrestre.

Nilambara meurt à sa vie céleste, mais Chandi, vigilante, recueille son âme divine et l'introduit, par les narines, sous la forme d'une mouche dans le corps de la femme d'un chasseur.

Allez savoir pourquoi Nilambara prend le nom de Kalaketu, un homme et un chasseur.

Il est grand, beau, bouclé, musclé, puissant, excellent coureur, paré de griffes de tigre enchâssées dans l'or, de perles, de bracelets métalliques. Son visage a la couleur du lotus bleu, ses yeux s'allongent jusqu'aux oreilles, bref, il a tout des belles créatures du film en 3D de James Cameron *Avatar*.

Et il chasse, il pêche, il tend ses filets, ses pièges, il tue.

Quand la déesse Chandi descend enfin sur terre, il ne reste plus rien de sa belle forêt. Kalaketu le chasseur dépouille la peau des tigres, arrache aux éléphants, aux rhinocéros, aux sangliers leurs cornes et leurs défenses, coupe la queue des chevaux sauvages.

Non qu'il soit sanguinaire. La queue d'un cheval fait un bon chasse-mouche ; une peau de tigre se vend cher au marché, la corne de rhinocéros est un aphrodisiaque, les cornes de buffle servent au culte des prêtres.

Le roi lion a bien essayé d'attaquer le chasseur, mais en vain. Les animaux le préviennent qu'ils vont émigrer dans une autre forêt s'il ne tue pas ce maudit Kalaketu.

Émue, Chandi a une idée. Elle offrira à Kalaketu un royaume en forêt s'il renonce lui aussi à la violence.

Ce n'est pas gagné.

Chandi se transforme en iguane à la peau d'or et se poste sur le chemin du chasseur.

Un iguane femelle à la peau d'or devient une brahmane de seize ans

Ce matin-là, Kalaketu a vu en se levant toutes sortes de signes bénéfiques : un chacal femelle, des lotus en fleur, ce genre de choses. Mais l'iguane qu'il voit sur le sentier a une drôle d'allure avec ses yeux jaunes. Bénéfique ? Maléfique ?

Kalaketu décide de l'épargner, mais, au retour, comme il revient bredouille (une ruse de Chandi), il s'empare de l'iguane d'or et l'attache solidement. Justement, sa mère avait envie de manger de l'iguane, et celui-ci fera l'affaire.

Mais, une fois arrivée dans la hutte du chasseur, la déesse Chandi quitte sa peau d'iguane et se transforme en une adorable beauté de seize ans en sari de soie, bijoutée d'or, une conque à la main.

La femme du chasseur en reste médusée et, tout de suite, devient follement jalouse. D'où sort-elle, celle-là ?

L'exquise créature affirme s'appeler Bhagavati et être la première épouse d'un mendiant qui tient enfermée dans son chignon Ganga sa deuxième épouse (voir [Ganga](#)).

Pas besoin d'être brahmane pour identifier la visiteuse : ce mendiant, c'est Shiva, qui retient la déesse fluviale Ganga dans ses boucles pour l'empêcher d'inonder le monde entier. Et si le mari de la créature est le dieu Shiva, alors elle est Dourga, Parvati, Devi, etc. (voir [Dourga](#)).

Incrédule, le chasseur lui demande de se montrer sous sa vraie forme. Que viendrait faire Chandi dans la hutte d'un homme de la caste des bouchers ? Si elle est LA déesse en personne, alors qu'elle le prouve !

Ce qu'elle fait, apparaissant dans toute sa puissance, perçant d'une pique le démon-buffle, le pied appuyé sur son lion préféré, flanquée de toute la famille Shiva, ses fils Ganesh et Kartik, son taureau Nandi et lui, le patron, le dieu ascète avec son cobra autour du cou. Tout ça dans une hutte !

Les humains soutiennent mal le vrai visage des dieux. Kalaketu a si peur qu'il lui demande de revenir à sa forme précédente. Chandi redevient la jeune créature de seize ans et offre à son « fiancé » chasseur une bague qui fait de lui un roi. Qu'il vende la bague, défriche la forêt, y installe ses sujets, leur donne des semences et, bien entendu, qu'il construise un temple en l'honneur de Chandi.



Kalaketu s'exécute, recrute des ouvriers en masse, dont deux mille musulmans.

Le tigre veut l'empêcher de défricher, mais le chasseur le coupe en deux. Le travail sur la forêt commence. On ne coupera pas tout : ni le cocotier, ni le citronnier, ni le tulsi (une sorte de basilic), ni les poivriers, ni les girofliers, ni le bétel, ni le jaquier, ni, évidemment, le bananier.

Puis une ville s'édifie et un temple se construit. Le nouveau royaume est absolument parfait. Sa capitale s'appelle Gujarat. Maintenant que l'ouvrage est terminé, les ouvriers s'en vont sur un autre chantier et la ville nouvelle est entièrement vide !

Chandi apparaît en rêve aux habitants du vieux royaume, celui de Kalinga, pour leur demander d'aller peupler le royaume de Kalaketu l'ancien chasseur, mais les paysans ne bougent pas d'une oreille.

Alors elle décide d'employer les grands moyens. Chandi va trouver Ganga et lui demande d'inonder le royaume de Kalinga...

Ganga se fâche tout rouge et refuse – sèchement.

Or Chandi finira par persuader les dieux qu'il faut absolument inonder les terres de Kalinga. Fleuves et océans submergent le vieux royaume et, au bout de sept jours, les paysans sont ruinés. On appelle d'un nom charmant les cruels caprices des divinités de l'Inde. *Lila*, « le jeu ». N'est-ce pas divin ?

Chandi a bien joué. En masse, les paysans quittent le royaume de Kalinga et rejoignent la capitale du nouveau royaume, où l'ordre se construit. À Kalinga, on ne se doute de rien, car la déesse a semé l'illusion et le roi ne voit pas les paysans partir.

Il y a maintenant deux royaumes, Kalinga et Gujarat, séparés par ce qui reste de forêt. Les animaux ? Pfft !

Tout irait bien pour l'ancien chasseur si un certain Bhandu Datta ne se proposait pas comme conseiller fiscal. Kalaketu le chasse, mais l'autre va le dénoncer au roi de Kalinga, celui qui ne savait rien.

Et ce qui devait arriver arrive. La guerre éclate entre les deux royaumes. Quel parti va prendre la déesse, cette capricieuse Chandi qui a voulu d'abord un culte à Kalinga avant d'en vouloir un autre à Gujarat ? Qui va-t-elle choisir, le vrai roi ou le chasseur devenu roi ?

Chandi choisit le chasseur, combat à ses côtés. Il a presque gagné quand, soudain, il succombe.

Expier la violence faite aux animaux

Emprisonné par le roi de Kalinga, Kalaketu est condamné à être écrasé sous la patte de l'éléphant royal, qui vous casse le crâne comme une simple noix. Gracié à la dernière minute, Kaleketu se retrouve en prison, la tête dans un carcan, suspendu par les cheveux. Une pierre lui écrase la poitrine, un feu de balle de grains l'aveugle. Mais que fait la déesse ?

Elle attend. Pour voir. Elle joue avec ses bagues. Elle observe.

Kaleketu commence par la maudire avant de se reprendre et de chanter ses louanges. Satisfaite, Chandi délivre le prisonnier et lui explique que cette ultime épreuve a permis d'évacuer toute la violence faite aux animaux.

Et maintenant ?

Maintenant, Chandi prend la forme terrifiante de Chamunda, se tranche le cou, prend dans une main sa tête, boit le sang qui jaillit de son cou, trépigne de fureur, faisant balloter sur ses seins nus un collier de crânes. C'est ainsi qu'elle se montre en rêve au roi de Kalinga et à ses conseillers, menaçant de les tuer s'ils n'acceptent pas ses conditions.

Le roi de Kalinga accepte sans hésiter.

Ce que Chandi lui demande est pourtant contraire aux règles des brahmanes : il devra, lui, un « deux fois né » de caste supérieure, adouber comme roi un rien du tout de la caste des bouchers et lui céder le milieu de la forêt !

Kaleketu est couronné et retourne dans sa capitale. Le méchant dénonciateur est cruellement puni : on lui rase le crâne, on lui jette de l'urine de cheval sur le corps, on l'enduit de chaux et d'encre, on l'habille en femme (ô horreur !) et on le promène dans la ville où il se fait cogner avec des pots salis. C'est du propre !

Vient enfin un moment où s'achève la punition de Nilambara. Brusquement, le roi Kaleketu se souvient que, au ciel, il est le fils d'Indra, le roi des dieux.

Vite, Kaleketu couronne son fils et disparaît sur un char céleste pour rejoindre le dieu Shiva, celui qui l'a puni à cause de Chandi.

Pour une fois, Shiva est aimable. Il lui offre une chique de bétel et, ouste, il l'expédie cueillir des fleurs pour son culte.

Dans la *lila* de Chandi, tout le monde est gagnant, sauf les animaux sauvages de la forêt.

Les poèmes appelés les *Chandi Mandala* racontent cette épopée que je dois à France Bhattacharya.

Christ Pantocrator (Grèce, Russie)

J'aime le visage ému et majestueux du Christ *Pantocrator* sur les icônes russes. *Pantocrator* veut dire « Tout-Puissant », mais ses yeux magnifiques n'ont rien de terrifiant. Ils sont compatissants.

J'aime ce visage et cette main levée à deux doigts légèrement courbés. Sans mon amour pour l'opéra, je n'aurais pas compris l'importance de ce Christ, synthèse de siècles de batailles théologiques autour de sa nature humaine.

Ces deux doigts firent près de 50 000 morts immolés par le feu entre le XVII^e et le XIX^e siècle dans la sainte Russie. C'est l'histoire que raconte Moussorgsky dans *La Khovanchtchina*, un opéra dont le héros est le peuple russe, un opéra si vaste et si politique que son auteur, rongé par l'alcoolisme, mourut en le laissant inachevé.

N'empêche, cette histoire me bouleverse.

Pour la comprendre, force est de repartir du point où Jésus devint Christ.

Le Verbe s'est fait chair

Comme il y a un Bouddha historique, il existe un Jésus historique. Jésus de Nazareth fut condamné à mort par crucifixion vers l'an 30 à Jérusalem, pendant les fêtes de Pessah, sous l'administration romaine de Ponce Pilate, gouverneur de Judée pendant onze ans (voir [Jésus](#)).

Ses compagnons d'abord et les chrétiens ensuite le tiennent pour le Messie, *Christos* en grec, Messie et *Christos* signifiant « Celui qui a reçu l'onction du Seigneur », l'Élu annoncé par la Torah pour sauver l'humanité à la fin des temps.

Jésus acceptait de se dire Fils de Dieu, ou bien Fils de l'Homme, incarnation du peuple juif. Trois évangélistes, Matthieu, Luc et Marc, ne définissent pas sa nature ; mais Jean, le quatrième, inaugure son Évangile par un prologue compliquant la Genèse.

« Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était auprès de Dieu,
et le Verbe était Dieu. [...]
Il était la lumière véritable,
qui éclaire tout homme, venant dans le monde.
Il était dans le monde,
et le monde fut par lui,
et le monde ne l'a pas reconnu.
Il est venu chez lui,
et les siens ne l'ont pas accueilli.
Mais à tous ceux qui l'ont accueilli,
il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu,
à ceux qui croient en son nom,
eux qui ne furent engendrés ni du sang,
ni d'un vouloir de chair,
ni d'un vouloir d'homme,
mais de Dieu.

Et le Verbe s'est fait chair... » (Jn 1, 1-14).

Hic Rhodus, hic salta, disaient les Romains pour demander des preuves irréfutables. Ici, à Rhodes, aux pieds du Colosse il faut sauter dans l'eau du port d'Alexandrie. Autrement dit, il faut se lancer. *Hic salta*.

Le « *hic* » de l'Évangile de Jean était la chair du Verbe.

Le Verbe s'était fait chair humaine. Soit. Mais alors Jésus-Christ était-il de nature divine comme Dieu ?

Sa nature n'était-elle pas plutôt humaine, puisqu'il s'était fait chair ?

Si sa nature était humaine, comment s'agençait-elle avec le mal contenu dans la nature humaine ?

Jésus était-il affecté par le mal de la nature humaine, séquelle du péché premier d'Ève, la « Mère de tous les vivants » ?

Etc.

Tumultueux, aussi meurtriers qu'aujourd'hui le sont les interprétations des hadith dans l'islam, les débats entre chrétiens sur la nature du Christ durèrent de longs siècles, à supposer qu'ils soient finis.

L'inadmissible, c'était que Dieu fait homme fût né d'une matrice et mort en souffrant sur la Croix. Mélangé à du mal.

Un Christ à deux natures

Cinquième siècle, à Byzance. Nestorius, patriarche de Constantinople, s'oppose à Cyrille d'Alexandrie et soutient qu'en Jésus s'affrontent deux personnes distinctes, l'une divine, l'autre humaine. Pour cette raison, la Vierge Marie ne peut être appelée « Mère de Dieu », mais seulement « Mère de Jésus ».

Nestorius est officiellement condamné, mais les nestoriens prospèrent, évangélisant avec succès au Moyen-Orient, en Mésopotamie, en Perse, au Tibet, en Thaïlande, en Chine. Songer qu'une des belles-filles de Gengis Khan, la princesse Sorgaqtani, était une chrétienne nestorienne !

En 1994, Jean-Paul II cosigna avec le patriarche Mar Dinkha IV, primat de l'Église apostolique assyrienne de l'Orient, une « déclaration christologique » commune mettant fin à la querelle du nestorianisme entre leurs Églises.

Marie y est désignée comme « Mère du Christ Notre Dieu et Sauveur », que la tradition catholique appelle « Mère de Dieu ». Le Verbe, engendré par le Père, « sans commencement selon sa divinité, dans les derniers temps est né d'une mère, sans père, selon son humanité ».

On sent le poids des mots. Une fille mère, un Verbe humanisé.



Les chefs du protocole de la sainte Trinité

Le Grand Schisme de 1054 concernait exclusivement la nature de la Trinité. Quelle était la position du Christ dans la sainte Trinité ? Antérieure ou postérieure au Saint-Esprit ?

En 809, l'empereur Charlemagne avait fait valider une formule ajoutée à la profession de foi chrétienne du concile de Nicée. Le *Credo* comprenait désormais un *filioque* qui fut à la racine du schisme.

Filioque veut dire « et du Fils ». Et là, tout se complique. Résumons à grands traits.

Soit la Trinité. Pour les catholiques romains, elle s'organise ainsi : 1) le Père et le Fils, 2) le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, *filioque*.

Pour les orthodoxes d'Orient, la Trinité s'organise en trois temps : 1) le Père, 2) le Fils, 3) le Saint-Esprit, qui vient du Père par l'intermédiaire du Fils. Plus de *filioque*.

Le schisme fut consommé.

Au XV^e siècle, c'est pourtant un peintre de l'Église d'Orient qui représenta l'image la plus parfaite de la sainte Trinité. En 1411, Andreï Roublev, canonisé en 1988 sous le nom de saint André l'Iconographe, s'inspira, dans la Genèse, de l'apparition des trois « anges » au prophète Abraham sous le chêne de Mambré, où il plantait sa tente (voir [Adonai](#)).

Trois anges, trois aspects identiques de l'unité divine, s'attablent sous une branche de chêne d'un vert cru. Leurs beaux visages souriants ne comportent aucune différence ; et dans chacun de leurs vêtements – une toge sur une tunique – se trouve un pan de bleu.

Un bleu cobalt intense, un rêve de paradis. Le nom de cette icône devrait être « harmonie », tellement elle est paisible, loin de toute discorde.

À cette époque, plus personne ne brisait les icônes.

Casseurs d'icônes

Car il fut un temps à Byzance où, par deux fois, des empereurs au titre de *basileus* – « Roi » en grec – interdirent toute représentation du Christ à cause des disputes sur la nature du Christ.

Le représenter ? Comment ? En Dieu ou en homme ? Et sa mère en femme ? Ces représentations n'étaient-elles pas idolâtres ? Les icônes ne servaient-elles pas de substituts aux superstitieux de tous bords qui virent, dans un portrait de la Vierge, une arme capable de repousser l'assaillant sur les remparts de Constantinople ?

Pour éviter l'idolâtrie – et parce que l'islam menaçait –, le basileus Léon III publia en 730 un édit ordonnant la destruction de toutes les images saintes. Ce fut la première période iconoclaste.

Puis les icônes réapparurent. La basilissa Irène (qui refusa d'être appelée « impératrice ») avait fait rétablir l'image du Christ sur une porte.

Un demi-siècle plus tard, le basileus Léon V envoya ses soldats jeter de la boue et des pierres sur ce portrait de Jésus ; puis il le fit retirer pour éviter, disait-

il, qu'il ne soit « déshonoré ». Les icônes furent détruites en totalité.

Chaque fois, briser des images servait d'exutoire aux fanatiques. Chaque fois, la résistance s'organisait. On cachait les icônes, on en cachait le culte. Car les moines orthodoxes avaient introduit dans le culte des images une nouvelle mystique de la contemplation. Fixer l'icône en répétant le nom de Jésus à l'infini permettait la « prière du cœur », celle qui fait descendre Jésus dans le cœur des orants, réduit à sa palpitation la plus nue pour accueillir la joie de l'extase.

Immolations en masse pour deux doigts recourbés

En Occident, Dieu le Père et son Fils sont magnifiquement représentés. Qu'on songe à l'élan de ce vieux dieu puissant qui s'apprête à toucher de l'index la main inerte d'Adam : pour peindre cette scène dans la chapelle Sixtine, Michel-Ange ne s'est pas soucié de la substance du Christ contenue dans le Père. Pas davantage quand il nous montre, au Jugement dernier, un Christ justicier tout aussi dynamique, un homme sublimé.

En regardant le retable d'Issenheim, chacun voit sur la croix un homme aux doigts crispés par son dernier soupir, le ventre abominablement creusé et les côtes distendues par l'asphyxie, la peau zébrée des traces des coups de fouet ; mais le même Grünewald qui sait tant émouvoir nous montre aussi un Christ ressuscité dont les traits apaisés disparaissent dans une lumière d'or entouré d'un halo arc-en-ciel.

On est saisi d'effroi, d'émotion, on souffre avec. On compatit.

Dans l'Église d'Orient, la contemplation se fixe sur la figure du Christ Tout-Puissant, le Christ Pantocrator, dans toute sa gloire.

Ce Christ impérial sur fond d'or lève une main dont deux doigts sont courbés. Ces deux doigts représentent la double nature du Christ.

On aura beau dire, beau faire, signer toutes déclarations œcuméniques, la double nature du Christ nestorien n'a pas entièrement disparu du Pantocrator.

Deux doigts, un index « humain » et un majeur « divin ». La nature divine du Christ est plus élevée que sa nature humaine. Quant à la Trinité, elle se forme en repliant le pouce sur l'annulaire et l'auriculaire. Les fidèles se signaient toujours avec deux doigts, le majeur surélevé et le pouce replié. Se signer était la profession de foi.

Il en était ainsi dans l'Église russe jusqu'au moment où, au XVII^e siècle, le tsar Alexis voulut faire de Moscou la « troisième Rome ». Puisque Byzance était tombée, si la Russie voulait reprendre le flambeau et supplanter la papauté

romaine, il lui fallait être plus sainte encore et s'aligner sur le rite de l'Église grecque – tout ce qui restait de Byzance.

En 1651, le moine Nikon, austère et ascétique, fut nommé patriarche de Moscou. Il appartenait au cercle réformiste des Amis de Dieu, qui, après une longue période d'infanticides, d'assassinats et de tromperies nommée le « Temps des troubles », voulait impulser en Russie une foi renouvelée.

Là commence mon histoire.

Naissance du raskol, le schisme des Vieux-Croyants

Une fois désigné, le patriarche Nikon reçoit sa feuille de route. Il doit simplifier les rites de l'Église russe et s'aligner en tout sur l'Église grecque.

Finies, les grandes prosternations front contre terre appelées les « grandes métanies » (du grec *metanoia*, « conversion »). On se contentera de « petites métanies » en inclinant le buste.

Finis, les sept pains de l'eucharistie. On n'en aura que cinq.

Fin, le tour du lutrin vers le soleil. On tournera dans le sens opposé.

Et surtout, ô misère, fini, le signe de croix avec deux doigts courbés comme ceux du Christ Pantocrator bénissant l'univers.

Désormais, il faudrait faire le signe de croix avec trois doigts dressés, l'index, le majeur et l'annulaire. Trois doigts dressés représentant la sainte Trinité, le majeur désignant le Père, l'index le Fils et l'annulaire le Saint-Esprit. Finie, la subtile représentation de la double nature du Christ, divine et humaine.

Le dispositif théologique était ingénieux, mais il se heurta à un obstacle majeur que ne résolvaient pas les trois doigts dressés.

Une grande partie du peuple refusa la réforme du patriarche Nikon. Leur chef, l'admirable archiprêtre Avvakum, un pope de village au parler fort et simple, prit la tête de la résistance.

Une nouvelle Église naquit, celle des Vieux-Croyants, adeptes de la « vieille foi » autorisant le signe de croix avec deux doigts courbés. La séparation entre l'Église alignée et l'Église dissidente porte en français le nom de raskol (mot russe qui signifie « schisme »).

L'archiprêtre Avvakum fut exilé en Sibérie, emprisonné, torturé.

En 1679, mille sept cents Vieux-Croyants s'enfermèrent dans une grande isba et y mirent le feu, cernés par deux cents soldats venus les arrêter et qui n'en purent mais.

En 1682, alors que le tsar Ivan et le tsar Pierre, les deux jeunes successeurs d'Alexis, montaient ensemble sur le trône, Avvakum fut brûlé dans une petite

isba de bois.

Par centaines, par milliers, les Vieux-Croyants s'immolèrent par le feu. Il en périt vingt mille sous le règne du tsar Pierre, devenu entre-temps Pierre I^{er} le Grand.

Pierre le Grand n'avait que faire de vieille ou nouvelle foi. Il institua une Église orthodoxe d'État soumise aux ordres du tsar, point final.

Le dernier suicide collectif date de 1897.

Privés de culte, de prêtres et d'églises, les Vieux-Croyants « sans prêtres » inventèrent des pénitences persécutrices extrêmes que Pierre Pascal, normalien « compagnon catholique de Lénine », comme il aimait à le dire, et spécialiste incontesté du raskol, compare à juste titre aux automutilations et immolations massives des convulsionnaires de Saint-Médard après la répression du jansénisme par Louis XIV.

Comme les convulsionnaires prédisaient la décapitation du roi et la fin de la monarchie française, les Vieux-Croyants prophétisèrent la mort du tsar.

Aujourd'hui, sur cent quarante-trois millions de citoyens russes, 1 % de la population relève de la vieille foi.

Ciel des Giziga (Cameroun)

Le peuple des Giziga vit dans l'extrême nord du Cameroun, et les colonisateurs les ont d'abord appelés les « Kirdi », les païens, terme péjoratif dérivé de « Kurdes », appellation utilisée par les Peul musulmans méprisant leurs voisins animistes.

Ces « païens » ont un dieu, un seul, et c'est le ciel.

Jadis le ciel vivait parmi les hommes, dont il était si proche que les humains ne pouvaient marcher que le dos courbé.

Cela n'avait pas que des désavantages. Pour se nourrir, il suffisait de tendre la main, d'arracher un morceau du dieu ciel et de le manger. Très facile, cette pratique était universellement utilisée par les Giziga des origines.

Jusqu'au jour où une fille de chef s'en mêla. Au lieu de regarder le ciel et d'en arracher des morceaux pour s'alimenter, elle baissa les yeux et vit, sur la terre, des graines.

C'était le genre de fille *mukuwan*, un mot qui signifie « la méchante qui fait tout à l'envers ».

Elle commença par se faire un mortier et un pilon pour écraser les graines. Seulement voilà, il fallait se mettre à genoux et, chaque fois qu'elle levait son pilon, il cognait contre le ciel et contre Dieu.

La *mukuwan*, qui ne manquait pas de toupet, dit au ciel : « Dis donc, ciel, est-ce que tu pourrais t'éloigner un peu ? »

Le ciel s'éloigna un peu et la jeune fille se redressa. Elle put se tenir debout et continua à piler ses graines. Mais, comme elle était debout, le pilon cognait toujours contre le ciel.



« Encore un peu plus loin, s'il te plaît ! » demanda la *mukuwan*.

Le ciel obtempéra.

Alors cette méchante fille qui faisait tout à l'envers lança son pilon en l'air contre le ciel, en lui demandant de reculer.

Outragé, le ciel partit très loin.

Depuis ce temps-là, les humains marchent, se tiennent debout sur leurs deux pieds, et ne peuvent plus se nourrir de morceaux du ciel. Ils doivent cultiver le mil, et c'est dur.

Et le ciel ne vient plus jamais comme autrefois, lorsque, tous les soirs, il réglait leurs palabres. Résultat : les humains sont seuls avec leurs palabres, et c'est la guerre.

Confucius (Chine)

Tout sauf un dieu. Pourtant, il a ses temples. Bon gré, mal gré, il est devenu dieu.

Descendant très lointain d'un roi, il naquit le 28 septembre 551 av. J.-C. au pays de Lu, à peu près à la même époque que le futur Bouddha historique et Pythagore en Grèce. Fertile en réformateurs puissants dans toute l'Asie, appelée en Chine le temps des « Printemps et Automnes », cette période vit naître des hommes, rien que des hommes, mais, en eux, tous les hommes. Aucunement des dieux.

Son grand-père maternel avait trois filles. Il les réunit pour leur demander laquelle accepterait d'épouser un vieux veuf, un gouverneur de soixante-cinq ans. Comme dans les contes de fées européens, Zheng Zai, la plus jeune, accepta, et elle avait quinze ans.

Le ruban de la licorne

Juste après les noces, Zheng Zai se dit qu'il serait difficile de donner à son trop vieil époux un fils.

Elle s'en fut donc prier dans un temple situé sur un mont bosselé comme le serait plus tard le crâne de Confucius. Sur son passage, saules et peupliers s'écartèrent pour la laisser passer et, quand elle redescendit, les arbres s'abaissèrent gracieusement pour l'honorer.

À son retour, la jeune femme rêva que le Seigneur des Eaux lui annonçait la naissance d'un fils, un sage qu'il faudrait déposer dans le tronc d'un mûrier creux.

Elle tomba enceinte.

Un peu plus tard, entre veille et sommeil, la mère de Confucius vit en rêve cinq vieillards qui se présentèrent comme les essences des cinq planètes. Ils conduisaient un veau couvert d'écailles, avec une corne sur le front.

Le veau-licorne s'agenouilla devant elle et vomit une pièce de jade avec une inscription : *Un enfant né de l'essence de l'eau succédera à la dynastie décadente des Zhou comme roi sans couronne.*

Zheng Zai attacha un ruban de soie brodée autour de la corne, puis la vision s'évanouit.

La licorne chinoise, le *qilin*, est un animal donneur d'enfant, et sa symbolique remonte précisément à la naissance de Confucius. Loin de la jument blanche portant sur le front une corne de narval, le *qilin* possède à la fois des écailles, un pelage, l'allure d'un grand veau et, même, il a deux cornes.

L'apparition du *qilin* ne peut se manifester que dans les endroits paisibles, ou au voisinage d'un sage.

Puis on quitte le mythe et on entre dans le vrai d'une vie d'homme.

Une vie sage et médiocre

Confucius – Maître Kong – vécut une enfance assez pauvre, son père étant mort lorsqu'il avait trois ans. L'enfant était surdoué et montra précocement un formidable appétit pour les livres.

Il devint précepteur, puis rond-de-cuir dans l'administration. Il enseigna beaucoup, installé dans la cour de sa maison, et ses disciples au seuil de la porte ouverte. Il connut des succès et surtout des échecs.

À cinquante-trois ans, il devint Grand Ministre de la Justice du pays de Lu, mais, comme le duc de Lu s'était payé une partie de plaisir de trois jours avec des danseuses, le Maître démissionna. C'est ainsi qu'il devint un sage errant de royaume en royaume à la recherche d'un prince à éduquer.

Rencontra-t-il Lao-tseu ? Lao-tseu lui-même exista-t-il (voir [Lao-tseu](#)) ? La rencontre entre un vieux mystique et un jeune professeur ne manque pas de sel. Le jeune prof se fait matraquer férocement et compare Lao-tseu à un dragon.



Les portraits rituels de Confucius le montrent assez massif, très noir de cheveux, les yeux globuleux, canines proéminentes et un crâne tout en bosses. Jamais cet homme de bien ne voulut fonder une religion ; le Maître était avant tout l'homme des rites et de l'étiquette, un vrai pédagogue dépourvu de dogmatisme.

Reste qu'il prêchait la soumission au père et au souverain, au nom de la cohérence et de la cohésion. Critiquer le souverain est possible si l'on y met les formes.

Le retour de la licorne

Quelques années avant sa mort, en 480 av. J.-C., au cours d'une partie de chasse du duc de Lu, un cocher captura un animal bizarre. Une sorte de veau écaillé et cornu.

Personne ne savait ce qu'était l'animal, et Confucius fut appelé en consultation.

Il sut immédiatement qu'il s'agissait du *qilin*, qui portait encore attaché à la corne le ruban de soie brodé de la mère du Maître, morte depuis longtemps.

Le Maître s'écria : « Pourquoi est-elle venue si tard ? » Puis il se couvrit le visage de ses mains et pleura. « Ma doctrine est finie », dit-il à ses disciples.

Deux ans après, il rêva qu'il était assis entre les deux colonnes où l'on dépose les offrandes à un mort. Il sortit, prit son bâton et se mit à chanter, car la musique était pour Confucius étroitement liée à la sagesse.

Il rentra chez lui, se coucha et mourut sept jours plus tard, à environ soixante-treize ans.

Ses disciples portèrent pendant trois ans le « deuil du cœur », sans manifestation apparente, comme on fait pour la mort d'un père. Une centaine d'entre eux vinrent habiter autour de sa tombe.

Le duc Ngai fit ériger un temple funéraire avec, objets de vénération, son bonnet d'âge viril, ses vêtements de cérémonie, son luth et son char.

En 221 av. J.-C., un corpus de textes et ses entretiens furent rassemblés pour constituer « le soubassement idéologique du nouvel ordre impérial ».

En 194 av. J.-C., le fondateur de la dynastie des Han vint s'incliner devant les reliques du Maître. Le *Jou-Kiao*, la religion confucéenne, était né, rigoureusement lié à la religion d'État, avec trois niveaux de sacrifices.

Grands sacrifices au ciel, à la terre, aux ancêtres, aux dieux de la terre et des grains.

Moyens sacrifices pour le soleil, la lune, les mânes des empereurs et rois des dynasties anciennes, Confucius lui-même.

Sacrifices inférieurs pour les bienfaiteurs défunts, hommes d'État célèbres, vent, pluie, tonnerre, montagnes et fleuves.

On peut être certain que Maître Kong aurait condamné le culte de sa personne en ces termes. Lui qui mettait l'homme au centre de toutes choses, se

retrouver en dieu entre soleil et lune ?

Dans *Le Monde diplomatique* de septembre 2012, l'éminente sinologue Anne Cheng publia un papier sur l'éternel retour de Confucius.

Confucius, bouillon de poulet pour l'âme

De 1860 à 1970, soit un bon siècle, l'image de Confucius fut résolument détruite. Après la seconde guerre coloniale de l'opium de 1856 à 1860, les élites chinoises cherchèrent une réforme politique capable de résister au colonialisme occidental. En 1905, disparut le système des examens mandarinaux, et le régime impérial s'effondra en 1912.

En 1919 éclata le « Mouvement du 4-Mai », dirigé contre la menace d'invasion japonaise. Trois mille étudiants manifestèrent devant la porte Tian'anmen, dénonçant les prétentions du Japon, mais aussi le poids des traditions chinoises, les mandarins, l'oppression des femmes. « Mettre à bas Confucius » devint l'un des mots d'ordre d'un mouvement dans lequel se trouvèrent les fondateurs du parti communiste chinois en 1921.

Lancée par un Mao vieillissant avec un slogan destiné à la jeunesse, « On a toujours raison de se révolter », la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne dura dix ans, radicalisant à l'extrême les idées du Mouvement du 4-Mai. Détruire, humilier, rééduquer, tuer, éradiquer la vieille Chine, tout cela fut pendant une décennie la cause de morts dont on ne connaît pas encore le nombre exact.

À partir de 1980, le balancier revient dans l'autre sens. D'un coup d'un seul, Confucius apparaît comme « le moteur central de la modernisation », ce qui, en vérité, lui convient tout à fait.

En 1984 fut créée une fondation Confucius à Pékin, patronnée par les plus hautes autorités du Parti. Suivre les règles, obéir à l'autorité, c'était en effet fort commode, mais le retour de Confucius était autrement plus profond.

En 2005, le président Hu Jintao lança un nouveau mot d'ordre – jamais cette expression ne fut plus méritée. Le mot d'ordre du président Hu Jintao se formulait ainsi : « La société d'harmonie socialiste », aux résonances confucéennes très accentuées.

L'une des conséquences fut le retour majeur du fils aîné dans les rites et le culte des ancêtres.

La Chine dictatoriale imposant aux familles « l'enfant unique », le nombre d'avortements sélectifs de fœtus féminins augmenta avec les progrès de l'échographie. Aujourd'hui, il manque 10 % de filles en Chine, comme en Inde.

En 2008, pendant l'énormissime et splendide cérémonie d'ouverture des jeux Olympiques de Pékin, le cinéaste Zhang Yimou, chargé de la scénographie, montra un tableau illustrant des aphorismes tirés des *Entretiens*, auxquels sont consacrés des études, des colloques, et un célèbre livre de vulgarisation, *Le Bonheur selon Confucius. Petit manuel de sagesse universelle*, de Yu Dan, traité par les spécialistes du Maître de « bouillon de poulet pour l'âme ».

Rappeler que l'équivalent de notre Institut français, du British Council et du Goethe Institut s'appelle « Institut Confucius » ne suffit pas à faire état du renouveau du Maître, dont l'enseignement et le goût pour la musique irriguent de nouveau la Chine, bien davantage que de son vivant.

Voici un dernier trait, qui me plaît vraiment. Confucius ne jouait pas seulement du luth, mais du lithophone, instrument de musique datant de la préhistoire de la Chine. C'est un ensemble de pierres sonores suspendues qu'on frappe avec des baguettes, ou d'autres pierres.

À mon avis, et tel que je le vois jouant du lithophone, Confucius prend l'allure du sympathique Papageno dans *La Flûte enchantée* de Mozart.

[1.](#) Article paru dans *Ethnologies comparées* n° 5, octobre 2002.



Deux-Lapin (Mexique)

Son signe, *totchtli*, est le lapin, mais un lapin tout seul n'existe que rarement. En vertu de la règle d'or du dualisme en vigueur dans toute l'Amérique indienne, on n'honore pas un lapin chez les Aztèques, mais Deux-Lapin, *Ome totchtli*.

Oui, il s'agit bien de Deux-Lapin, sans « s » à lapin.

Deux-Lapin est la divinité de l'ivresse et plus spécialement du « pulque », un mot qui n'est d'origine ni aztèque ni castillane. Mais tout le monde sait que le pulque est une boisson fermentée blanche et visqueuse assez peu alcoolisée et venant de l'*aguamiel*, la sève de l'agave. Cette boisson reliée à Deux-Lapin a pour déesse Mayahuel, déesse de l'agave.

Mais la déesse de l'agave n'implique pas forcément l'ivresse, réservée à notre Deux-Lapin, comme le prouvent les termes de *ometochuia* ou *totchilia*, ce qui, littéralement, veut dire « s'enlapiner » ou « devenir lapin ».

Cet équivalent de « soûl comme un cochon » va sans en avoir l'air nous entraîner dans une ronde autour de la lune, vertige de l'ivresse et, surtout, de la pensée.

Le lancer du lapin dans un astre plein d'orgueil

En Chine, on appelle « lapin lunaire » ou « lièvre de jade » le lapin dont on aperçoit la forme sur la lune – à condition de se trouver en Chine. On voit en effet deux oreilles et une patte tendue, et même un bout de queue touffue, en regardant bien.

Les habitants d'Amérique centrale avaient repéré eux aussi un lapin dans la lune, quoique dans l'autre sens.

Au temps jadis, quand les Mexica n'avaient pas encore entrepris leur longue marche pour descendre du Nord, voici ce qu'on racontait dans la cité de

Teotihuacan, qui était à l'époque une théocratie pacifique interdisant le sacrifice humain.

La terre était plongée dans le noir et les dieux se réunirent sur la grande pyramide de Teotihuacan pour se demander comment ils pourraient créer des luminaires.

« Qui veut bien s'en charger ? demanda l'assemblée des dieux.

— Moi ! répondit aussitôt le dieu Tecciztecatl, un grand beau gaillard plein de santé, bien musclé, façon Sylvester Stallone.

— Qui d'autre ? demanda l'assemblée des dieux. Nous avons besoin de plusieurs luminaires. »

Silence dans les rangs. Personne ne voulait y aller. Alors l'assemblée choisit un petit dieu vilain comme tout, couvert de pustules, Nanauatzin, qui accepta d'un cœur rempli d'humilité – façon Charlie Chaplin.

Certes, c'était un honneur, mais, pour le mériter, les deux dieux désignés devaient s'immoler par le feu.

Les dieux allumèrent un immense brasier et les deux élus s'avancèrent.

Tecciztecatl banda tout ce qu'il avait de muscles, prit son élan et recula. Il avait peur.

Le dieu beau et musclé essaya quatre fois, et quatre fois de suite il recula. Quatre est le chiffre de l'infini. Le Sylvester Stallone de Teotihuacan avait donc infiniment peur. Une trouille bleue.

Alors le moche petit dieu couvert de pustules s'élança sans faillir et se jeta dans le brasier.

Le Sylvester Stallone fut bien obligé de s'y jeter à son tour, et réussit enfin son cinquième essai.

Les dieux attendirent longtemps le lever des deux astres, ne sachant dans quelle direction ils allaient se montrer.

Enfin, ils apparurent à l'est, brillant d'un même éclat.

Les dieux trouvèrent tous que ce n'était pas de jeu, et que le dieu couard ne pouvait pas briller du même éclat que le dieu courageux.

L'un des dieux de l'assemblée vit un lapin détalant dans un champ, le prit et le lança sur la face du dieu Tecciztecatl.

Le lapin laissa un beau bleu sur l'astre qui perdit de son éclat et qui devint la lune. L'autre, au contraire, né du petit dieu Nanauatzin, devint le soleil rayonnant.

En ce temps-là, les Aztèques vivaient à Aztlan, au sud des États-Unis ; on les appelait *azteca chimeca*, les « barbares aztèques ».

C'était un petit peuple nomade chichimèque vivant sous des huttes de branchages.

Et puis, au XIII^e siècle, le petit peuple barbare commença une très longue marche vers le sud et s'installa au milieu des joncs, sur une île rocheuse où il apercevrait « un aigle dévorant joyeusement un serpent », selon une prophétie révélée en 1325 au grand prêtre « Serpent-Aigle » par le futur grand dieu des Mexica, les habitants de Mexico. Ce grand dieu était un oiseau-mouche nommé Huitzilopochtli, et la prophétie se confirma.

Les Aztèques s'emparèrent du mythe de la naissance des astres et se déclarèrent fils du pauvre dieu pustuleux devenu le soleil. C'était de bonne guerre.

Lynx et Coyote



Voici comment Claude Lévi-Strauss raconte cette histoire dans *Histoire de Lynx*, chapitre premier, « Une grossesse intempestive ».

Autrefois, dans un village d'animaux, Lynx était vieux, galeux, couvert de pustules et se grattait sans cesse avec sa canne. S'il vous rappelle l'humble petit dieu pustuleux qui devint le soleil des Aztèques, eh bien, vous avez raison.

Une jeune fille vivait avec lui, et elle prenait souvent la canne du vieux pour se gratter, elle aussi, malgré tous les avertissements de Lynx.

Un jour, elle tomba enceinte et accoucha d'un garçon.

Coyote, un autre habitant du village, en fut tout retourné. Et son indignation convainquit le village d'aller vivre ailleurs en abandonnant le vieux galeux, sa femme et leur enfant.

Lynx se couvrit la tête et ne sortit plus de sa cabane. Il n'y avait plus rien à manger. Lynx finit par avoir pitié de sa jeune femme et lui demanda de creuser

un trou près de la cabane. Ensuite, elle le remplirait d'eau chauffée avec des pierres brûlantes.

Lynx se découvrit la tête et entra dans le bain. Toutes ses pustules tombèrent et il apparut comme un beau jeune homme, qui partit à la chasse et ramena du gibier.

À l'instant où Lynx se découvrit la tête, un brouillard épais envahit le nouveau village où Coyote avait entraîné les habitants, rendant la chasse impossible. Les villageois se mirent à mourir de faim.

Un mois plus tard, l'oiseau Pic voulut savoir ce qu'était devenu le trio. À l'endroit de l'ancien village, Pic vit un bel enfant qui mangeait de la graisse. Affamé, Pic vola son repas à l'enfant, et sa mère invita Pic à déjeuner.

Puis elle fit davantage. Elle lui donna des provisions et lui proposa de revenir, mais à condition de garder le secret de la transformation du vieux Lynx galeux.

Mais quand au nouveau village on vit que la famille de Pic mangeait à sa faim, Pic fut bien obligé d'avouer.

Coyote ordonna qu'on revienne au village abandonné. Le beau Lynx accueillit ses anciens compères avec grâce et générosité. Il fit disparaître le brouillard et devint le chef du village.

Cette première version de la rivalité entre Lynx et Coyote provient des Amérindiens Nez Percés, en Colombie-Britannique, à l'ouest du Canada et très loin du Mexique.

Dans d'autres versions des peuples de la région, Lynx engrosse la demoiselle en urinant au même endroit qu'elle, ou bien en crachant dans sa bouche d'en haut, perché sur un toit pendant qu'elle ouvre la bouche pour entonner un chant rituel. Ou en crachant sur son nombril.

Ou bien tout simplement par la pensée.

Lynx et Coyote, rivaux qui s'entrecognent au point que Coyote écrabouille la queue, les oreilles et le museau de Lynx et que Lynx rallonge la gueule, les oreilles et les pattes de Coyote, relèvent du dualisme fondamental de la *Weltanschauung* amérindienne. Lévi-Strauss nous la représente comme une sorte d'échelle à fourches inspirée par un mythe tupinamba, ayant pour origine la côte orientale du Brésil.

Au sommet de cette échelle se trouvent le créateur et les créatures. Lesquelles se divisent entre « Indiens » et « Blancs ». Or ce mythe tupinamba est antérieur à l'apparition des Européens en Amérique.

Les « Indiens » se divisent ensuite entre concitoyens et ennemis, puis les concitoyens entre bons et méchants, puis les bons se divisent enfin entre forts et faibles. « Ainsi se manifeste tout au long de la chaîne le principe d'une

dichotomie qui constitue l'élément invariant du système », nous dit Claude Lévi-Strauss.

Et au commencement du chapitre suivant, il enchaîne : « Marquons un temps d'arrêt sur un barreau de cette échelle dichotomique : là où les créatures du démiurge se séparent entre Indiens et Blancs. »

Car cela se passait bien avant la conquête.

Lévi-Strauss en déduit que la place des « Blancs » – la place de l'Autre – était de toute éternité inscrite dans la dichotomie des dieux, de sorte qu'il n'est pas étonnant que, en voyant arriver des Blancs, les Amérindiens les aient accueillis comme des membres de la grande famille humaine.

Dans l'avant-propos d'*Histoire de Lynx*, voici ce qu'écrivait le grand ethnologue pour un livre qui parut en 1992, année où l'Occident célébra en grande pompe le cinq centième anniversaire du débarquement de Christophe Colomb, au mépris de l'expulsion des Juifs et de la conquête militaire des Amériques : « Je crois qu'il est aujourd'hui possible de remonter aux sources philosophiques et éthiques du dualisme amérindien. Il tire son inspiration, me semble-t-il, d'une ouverture à l'autre qui se manifesta de façon démonstrative lors des premiers contacts avec les Blancs, bien que ceux-ci fussent animés de dispositions très contraires. Le reconnaître quand on s'apprête à commémorer ce que, plutôt que la découverte, j'appellerais l'envahissement du Nouveau Monde, la destruction de ses peuples et de ses valeurs, c'est accomplir un acte de contrition et de piété. »

Quetzalcoatl et Tezcatlipoca

Quetzalcoatl, le célèbre serpent à plumes, était le dieu national des Toltèques, dont la capitale s'appelait Tula, non loin de Teotihuacan. Les statues érigées dans ce lieu magnifique témoignent de la signification du serpent emplumé : c'était le dieu de la fertilité, blanc de peau, barbu et pacifique.

Mais Quetzalcoatl signifie également « Jumeau magnifique », ce qui nous remet dans le droit chemin du dualisme.

Vers le IX^e siècle, Quetzalcoatl devint une divinité de l'étoile du matin et du soir, et les sacrifices apparurent.

Le serpent à plumes n'exigeait pas de sacrifices humains, mais des sacrifices de papillons, de fleurs et de fruits.

Tezcatlipoca, son jumeau ennemi, dieu du ciel nocturne, voulut absolument le détruire.

Sous le nom d'emprunt de Tilacauan, il prit l'apparence d'un pauvre hère étranger presque nu qui vendait des piments au marché.

La fille du roi des Toltèques le vit devant son étal et tomba malade d'amour en devinant sous les loques la beauté du membre parfait de l'étranger – comparable à la beauté de Lynx débarrassé de ses pustules.

On le chercha, on le trouva, il coucha avec la princesse et la guérit. Humilié par ce qu'il pensait être une mésalliance, le roi des Toltèques abandonna le couple, comme Coyote suivi de tout son village.

Une guerre s'apprêtait, que les Toltèques, supérieurs en forces, auraient dû gagner. Mais ils subirent de grosses pertes jusqu'à ce qu'apparaisse le pauvre hère à la tête d'une armée de nains, bossus et infirmes que le roi n'avait pas jugé bon de recruter.

Le pauvre étranger vendeur de piments remporta la victoire et devint le roi des Toltèques, qu'il extermina jusqu'au dernier.

Quant à Quetzalcoatl, il s'exila, prenant la mer sur un radeau de serpents. Mais il reviendrait, pour sûr, il reviendrait.

Hernán Cortés débarqua près de l'actuelle Veracruz en 1519. Il fut partout accueilli comme un prince, de peuple en peuple, rencontrant chez des Mayas une esclave nommée Malintzin, connue sous le nom de la Malinche.

Elle parlait les langues maya et nahuatl, elle avait contre les Aztèques une solide rancune et elle devint très vite conseillère et maîtresse du conquistador qui lui fit un enfant.

Apprenant l'existence d'un pays que les Mayas appelaient Mexico, en réalité Tenochtitlan, Cortés se mit en route, pendant que, de son côté, l'empereur aztèque Moctezuma II apprenait l'existence du conquérant blanc.

La légende des conquérants veut que l'empereur ait cru immédiatement au retour de Quetzalcoatl et lui ait envoyé des ambassadeurs chargés de colliers d'or, de masques de turquoise, de coiffes de plumes de couroucou resplendissantes dont ils couvrirent le dieu blanc revenu.

Mais comme de nombreux présages avaient anticipé un événement considérable, la légende n'est peut-être pas dénuée de fondements.

Cortés et Moctezuma II se rencontrèrent en novembre 1519 et ce dernier invita les Espagnols dans son palais.

Un an plus tard, Moctezuma II était mort, transpercé d'une épée espagnole.

Quatre cents lapins

Le prêtre aztèque qui porte le nom de « Vénéré Deux-Lapin », *Ome tochtzin*, est le grand échanson des ministres du temple de la déesse de l'agave, Mayauel, qu'on représente sortant d'entre les grandes et fortes feuilles de la plante, elle et ses quatre cents seins pour allaiter ses fils, les quatre cents lapins.

À ne pas oublier : quatre cents est le chiffre de l'infini.

La déesse de l'agave n'est pas la déesse de la boisson qu'on extrait de sa pulpe. Elle est une déesse féconde contenant un lait blanc.

Le dualisme systémique se retrouve dans la contradiction : l'ivresse était punie de mort et elle était obligatoire dans chacun des banquets.

Il faut donc, comme le fait l'américaniste Christian Duverger, l'interpréter comme une drogue pour la transe. Voilà qui demande en effet de sérieux règlements.

Absorbé sans rituel, le pulque fait perdre la raison à l'ivrogne – qui sera pendu ou lapidé s'il est pris sur le fait. Par-dessus le marché, on ne sait jamais quelle forme prendra la folie de l'ivresse : des pleurs irraisonnés ? Une violence extrême ? Des rires incontrôlés ?

Chaque ivrogne ayant son Deux-Lapin particulier, et les façons de s'enivrer étant au nombre de quatre cents, un proverbe aztèque affirmait : « À chacun son lapin ! »

Cela pour le pulque, drogue vulgaire réservée à l'ivrognerie de bas étage.

La drogue aztèque est une tout autre affaire. Comme le soma védique selon la théorie de Wasson (voir [Prajapati](#)), la drogue majeure réside dans le champignon hallucinogène, comme le psilocybe ou le conocybe, ou bien dans le peyotl, extrait de certaines cactées. Il existait des drogues de transe à base de haricots, de cytises, de menthe, de chardon, la plus puissante étant l'herbe-serpent, nom sous lequel se cache notre innocent liseron.

La nature de la drogue importe peu. Ce qui compte, c'est le vertige contemplatif qu'elle produit sur l'esprit et le corps, disposés à la contemplation mystique de ces dieux qui, pour faire avancer les années, ont besoin d'être nourris de sang.

À l'opposé des drogues « nobles », les quatre cents lapins patronnent des orgies rituelles paysannes, et signifient, dans tous les cas, le Sud.

Les Aztèques s'enorgueillissent d'être venus du nord.

Le Sud, c'est mal. Le Nord, c'est l'Origine, le noble.

Au Sud correspondent les quatre cents dieux nordistes, les « serpents de nuages », les Mimixcoa, conduits par un très vieux « serpent de nuage blanc » qui n'est autre que la Voie lactée.

Ce ne sont pas les quatre cents lapins, mais quatre cents dieux « près des épines », les Uitznahua, dont la naissance mérite d'être narrée.

Jupe de serpents enceinte d'une balle de plumes

La première déesse du chaos, une vieille divinité reprise par les Aztèques, s'appelle « Celle qui a une jupe de serpents » : Coatlicue. Elle avait pour enfants les Ténèbres et les quatre cents Méridionaux.

Se promenant un jour dans la sierra aux serpents, elle reçut en son sein une balle de plumes.

Elle tomba enceinte de la balle, et ses multiples enfants lui firent honte. Qui était le père de cet enfant de la balle ? Comment serait-il fait ?

Lorsque l'enfant parut, c'était un oiseau-mouche casqué, armé d'un serpent de feu.

« Colibri-gauche », en nahua *Huitzilopochtli*, s'appelait également « oiseau-mouche du Sud ». Avec son serpent de feu, il tua les premiers enfants de la vieille déesse à jupe de serpents, les Ténèbres et les quatre cents Méridionaux.

Mère des premiers habitants de Mexico, Coatlicue est une « Vierge Mère » du peuple aztèque, grosse d'un colibri guerrier et meurtrier.

Apparition de la Vierge fleurie

Onze ans après la mort de l'empereur Moctezuma II, à compter de la nuit du 9 au 12 décembre 1531, la Vierge Marie apparut quatre fois à Juan Diego Cuauhtlatoatzin, un Aztèque de cinquante-sept ans converti.

Quatre fois.

La première fois, elle lui demanda de construire un petit temple sur la colline où elle était apparue, près de Mexico, site d'un ancien temple de la déesse mère Tonantzin, « Mère du Maïs », « Grand-Mère Vénérée » ou encore « Sept Fleurs ».

Juan Diego s'en ouvrit le jour même à son évêque qui ne l'écouta pas.

La deuxième fois, Juan Diego demanda un signe à la Vierge pour fléchir l'incrédulité de l'évêque.

La troisième fois, la Vierge promit un signe pour le lendemain.

Et la quatrième fois, après avoir guéri un oncle très malade, la Vierge descendit la colline à la rencontre de Juan Diego.

Des roses de Castille poussèrent sur la colline et la Vierge demanda à Juan Diego de les cueillir. « Toutes ces fleurs seront le signe que tu porteras à l'évêque. »

Juan Diego recueillit les roses dans son manteau et le dépla devant l'évêque. Miracle ! Avec les roses, l'image de la Vierge était imprimée sur le tissu de misère, vêtue d'un manteau doublé d'or.

La Vierge donna l'intitulé exact de son appellation : « La parfaite Vierge, sainte Marie de Guadalupe ».

En 1737, elle devint patronne de la ville de Mexico ; en 1895 patronne du Mexique, en 1951 patronne de l'Amérique latine et, depuis l'an 2000, reine du Mexique et impératrice des Amériques sur décision du pape Jean-Paul II.

Elle servit même de cri de rébellion au curé Miguel Hidalgo en septembre 1810, contre le gouvernement de Joseph Bonaparte en Espagne, avec le célèbre « *Grito de Dolores* » : « Vive la Vierge de Guadalupe ! » Zapata la mit sur sa bannière en 1915...

La conservation miraculeuse du manteau de Juan Diego, en fils de cactus ou bien en fils de lin, fait l'objet d'autant de discussions que le saint suaire conservé à Turin.

Quant à l'origine du nom « Guadalupe » de la reine du Mexique, impératrice des Amériques, elle est double.

Forcément.

Soit elle vient du monastère de la Guadalupe où se trouvait une vierge vénérée par Christophe Colomb.

Soit le nom de « Guadalupe » serait la déformation de *Coatlaxopeuh*, ce qui signifie « qui écrase la tête du serpent ».

Écraserait-elle le serpent à plumes ? Je n'en crois rien. Le diable posé sous ses pieds a des cornes pointues et le dos du manteau d'or est constellé d'étoiles.

Je serais fort étonnée qu'une de ces étoiles ne soit pas Vénus, étoile du soir et du matin, autre nom de Quetzalcoatl, qui repose sur le dos de la Vierge Mère aztèque, née d'une déesse qui s'appelait « Sept Fleurs ».

Dionysos (Bacchus à Rome)

Entre tous, il est le dieu que je voudrais rencontrer.

Oh, pas pour qu'il excite en moi la furie des bacchantes – je n'ai aucune envie d'allaiter des faons, encore moins de déchirer des génisses à mains nues. Non. Je voudrais le rencontrer pour voir de mes propres yeux, « avec les traits d'un jeune homme dans la première adolescence », sa belle chevelure bleue flottant autour de lui et ses fortes épaules couvertes d'un manteau sombre.

Une chevelure aile-de-corbeau avec des reflets turquoise... Io ! Vive Dionysos !

Je n'ignore pas sa sauvagerie ni sa capacité de nuisance, je sais qu'il peut se transformer en ours et en lion, mais que voulez-vous, il voyagea en Inde et cela,

aucun autre dieu de la mythologie grecque n'aura osé le faire.

Il s'appelle Dionysos ou Bakchos, Bacchus pour les Romains.

De Bacchus sont nées ses servantes les bacchantes, et à Rome, au cœur de l'*Urbs* sacrée, sous l'empire, Bacchus fut l'objet d'un scandale politico-sexuel digne de faire les gros titres des tabloïds anglais.

Or ce petit scandale de trousse-misère n'était rien à côté du grand désordre de sa naissance dans une ville frappée par une malédiction.

Le collier d'Harmonie

Tout commence avec un collier.

Cadmos, roi de Thèbes, épouse la déesse Harmonie, fille d'Aphrodite et d'Arès. Qu'Harmonie descende en droite ligne des sourires enjôleurs de sa mère, déesse de l'amour, et des sourcils froncés de son père, dieu de la guerre, voilà qui ne présage rien de bon.

Tous les dieux étaient invités à la noce et, comme nous avec nos listes de mariage, ils apportèrent des cadeaux.

Celui que Zeus fit à la mariée était un fastueux collier fabriqué par Héphaïstos. Or ce collier était un porte-malheur.

Polydore, fils de Cadmos et d'Harmonie, le transmet à son fils Labdacos qui le transmet à son tour à Laïos, son fils.

Laïos le donna à son épouse Jocaste et ils eurent un fils au thème astral néfaste. Maudit par un oracle, il fut « exposé » en haut d'une montagne (voir [Atrides ; Œdipe](#)).

Une fois qu'il eut épousé sa mère Jocaste, le roi Œdipe eut d'elle quatre enfants, deux filles – Antigone et Ismène – et deux gars – Étéocle et Polynice.

Le collier d'Harmonie passa aux mains d'Argie, épouse de Polynice.

Les deux frères s'entretuèrent pour la succession, dont le collier faisait partie. Et lorsque la rebelle Antigone se glissa dans la nuit pour enterrer son frère Polynice malgré un décret ordonnant de le laisser pourrir sans sépulture, Argie était avec elle. Comme Antigone, Argie fut condamnée à mort par l'oncle Créon, le nouveau roi de Thèbes.

D'autres guerres ravagèrent Thèbes, d'autres crimes de sang. Après qu'il eut contaminé toutes les femmes qui l'avaient porté, le fatal collier d'Harmonie fut consacré au sanctuaire d'Apollon, à Delphes. La Pythie ne le porta pas, ni elle ni plus personne.

On se doutait qu'Harmonie ne présageait rien de bon. De Cadmos, elle avait eu quatre filles, Ino, Sémélé, Agavé et Autonoé.

Toutes abîmées.

Sans doute sa fille Sémélé avait-elle chipé le collier de sa mère juste le temps de se mirer dans l'eau calme d'un étang, car la dévastation ne l'épargna en rien.

Sémélé fut la mère biologique de Dionysos, et Zeus sa « mère porteuse ».

La cuisse de Jupiter

Enceinte des œuvres de Zeus, qui pour une fois ne se déguisa pas, Sémélé se laissa convaincre par sa nourrice. Puisqu'il ne se cachait pas, puisque tout le monde savait qu'il était roi des dieux et maître des éclairs, que l'amant de Sémélé se montre dans toute sa gloire ! disait la vieille nourrice avec son bon sourire.

Sous l'apparence de la nourrice, se dissimulait la jalouse Héra, la légitime de Zeus. Elle conseilla bien la petite Sémélé, et elle lui fit promettre que Zeus s'engagerait en jurant par le Styx, le seul qu'un dieu soit obligé de respecter. Et le piège fonctionna.

Zeus jura par le Styx d'exaucer le vœu de son amante enceinte, quel qu'il soit. Radieuse, Sémélé formula sa demande. Qu'il se montre en sa gloire.

Zeus évalua tristement la situation. Ayant juré par le Styx, il était obligé de se montrer entouré d'éclairs et de tonnerre, tenant à la main son foudre, si dangereux que son amante en mourrait consumée.

Si Zeus sortait l'enfant de la matrice à temps, il ne survivrait pas. Trop petit, un grand prématuré.

Zeus s'entailla la cuisse.

Puis il donna un dernier baiser à Sémélé et, le cœur navré, il leva son foudre. Les nuages s'entrechoquèrent, le tonnerre gronda et un éclair foudroya Sémélé. Zeus se précipita sur le corps embrasé pour extraire le fœtus, qu'il cousit dans sa cuisse pour le mener à terme.

Sémélé était morte. Et d'une.

Zeus porta l'enfant à terme et Dionysos naquit.

Bref détour américain sur le démiurge enceint

Dans l'actuel État de l'Oregon, dans le nord-ouest des États-Unis, vivaient en voisins les Klamath et les Modoc, dont le démiurge s'appelait le Grand Vieillard.

Dans une région du monde à l'opposé de la Grèce, au cœur des peuples autochtones plus tard asservis par les Blancs, ce Grand Vieillard ressemble beaucoup à Zeus. Il vivait sur la rive est du lac Klamath tandis qu'une jeune Indienne d'une grande beauté vivait sur la rive sud.

Elle s'appelait Laktakawas et elle avait cinq frères. Quand elle cuisinait pour eux, elle paraissait vieille et bossue, mais, lorsqu'elle se secouait et sortait, elle était « jeune, bleue et ravissante ». En secret.

Elle sera l'équivalent de notre Sémélé, et le bleu l'indice de Dionysos.

Les jeunes gens des environs se mirent à rôder autour d'elle pour la surprendre en belle, mais, toujours, ils trouvaient la vieille bossue dont ils se moquaient méchamment.

Ses frères allant pêcher le saumon tout le jour, elle n'était pas protégée et elle s'en plaignit. Son frère aîné lui promit qu'une fois terminée la quête des graines sauvages il la transporterait à l'écart dans une île.

Mais sur la rive ouest du lac vivait un adolescent si beau que son père le cachait sous terre dans un panier.

Le moment venu, après que tous les gars du pays se furent cassé le nez devant la cabane de la belle, le père sortit le fils et le vêtit superbement. Le jeune homme était « bleu, doré, vert comme les nuages du ciel ».

Il surprit la belle au lever du jour sans son masque de vieillesse. Elle le vit, il lui plut tellement qu'elle ne changea pas d'aspect, et ils demeurèrent face à face, muets de surprise.

Le soir, Laktakawas raconta la chose à ses frères, qui décidèrent de déménager leur sœur plus vite que prévu. Mais dès qu'elle eut mis le pied sur la pirogue, elle oublia d'un coup le jeune homme bleu, doré, vert comme les nuages du ciel et, pourtant, il était là sous l'eau, invisible, résolu à suivre son amour.

Il devint un saumon si magnifique que les frères de la belle le harponnèrent. Halé, hissé dans la pirogue, le saumon redevint un jeune homme et mourut.

Laktakawas sanglota et accusa ses frères, qui, pleins de remords, brûlèrent le corps avec des offrandes de perles et de fleurs. À l'aube, restait dans les cendres du mort un disque resplendissant, sa calotte crânienne.

Ce disque est le soleil et, comme l'éclair de Zeus tonnant avec le foudre, il est atmosphérique, astral, né d'un crâne.

Le Grand Vieillard sachant ressusciter les morts avec un brin de crâne, la belle quitta ses frères, prit la brillante calotte de celui qu'elle appelait son mari et dont elle eut un fils le lendemain à l'aube. Comment ? Eh bien, comme dans les mythes. Un seul regard, et la fille amoureuse est enceinte du saumon mordoré.

La belle s'attacha le bébé dans le dos et arriva chez le Grand Vieillard.

Elle présenta sa requête, il accepta de ressusciter le jeune homme-saumon et fit bouillir la calotte crânienne dans un panier rempli d'eau et de pierres en priant la jeune femme de ne pas regarder.

Le jeune homme ressuscita. Mais il était si beau que le Grand Vieillard, jaloux, le tua et déroba sa calotte, ce disque tout doré et très éblouissant.

Laktakawas se retourna et vit son mari mort. Pour la seconde fois, elle vit préparer le sinistre bûcher pour celui qu'elle aimait et demanda qu'on rajoute des bûches. Puis, son bébé dans le dos, elle se jeta dans les flammes.

Nous y voilà.

Le Grand Vieillard eut tout juste le temps d'extraire le bébé du brasier. Le nourrisson hurla jusqu'à ce que son nom soit prononcé, Aishish. Puis le Grand Vieillard ramassa le bébé dont il ne savait que faire, sans oublier de prendre dans les cendres du mort le disque éblouissant.

Où mettre ce nouveau-né ?

Le Grand Vieillard essaya de se le fixer au front, au cou, et, finalement, parvint à le fourrer dans son genou.

Rentré chez lui en boitant, il se plaignit à sa fille qui, voyant la jambe paternelle démesurément enflée, diagnostiqua un abcès.

Elle le perça, vit des cheveux. Aishish ressortit, aussi beau que son père, et étant né deux fois.

Aishish est notre Dionysos.

Le Grand Vieillard réussit à s'insérer le disque solaire au bas des reins, qui lui faisait comme une grande cicatrice, et devint officiellement le père de Aishish. Le démiurge avait réussi à être un mâle enceint et à posséder le soleil dans le sacrum. Mais ce n'était pas assez !

Après avoir été jaloux du père, le Grand Vieillard devint jaloux du fils et désira ses brus, les épouses d'Aishish. Au terme de péripéties dramatiques, le bel Aishish fut tout près de périr assassiné par son père adoptif. Le jeune homme était aussi rancunier que Dionysos.

À celles de ses épouses qui avaient couché avec le Grand Vieillard, il fit brûler les pieds avant de les transformer en canards. Quant au Grand Vieillard, le démiurge jaloux, il grilla sur un bûcher à son tour.

Dans les cendres restait le disque éblouissant situé dans le bas des reins du mort. L'étoile du matin l'interpella : « Eh, le vieux, lève-toi ! Pourquoi dors-tu si tard ? »

Aussitôt le Grand Vieillard ressuscita et il en fut de même chaque matin.

Aishish changea celles de ses femmes qui lui avaient été fidèles en blaireau, papillon et oiseau troglodyte, puis, comme Dionysos sur le mont Nysa, il s'alla réfugier tout seul au sommet du mont Tcutgosi.

L'enfant caché

Né d'une mère mortelle et porté par un dieu, le nourrisson était *diogonos*, « deux fois né ».

« Deux fois nés » : c'est ainsi qu'on nomme dans l'hindouisme les membres des trois castes supérieures, brahmanes, guerriers et marchands, qui ont le monopole d'une double naissance, la première biologique, la seconde symbolique, à sept ans.

Était-ce l'invitation à l'Inde ? Dionysos est l'unique divinité grecque à double naissance et le seul qui fit le voyage.

Sa mère étant morte brûlée vive, Ino, sœur de Sémélé, entreprit d'élever son neveu et, se méfiant d'Héra, déguisa le garçon en fille.

Ce travestissement deviendra l'un des marqueurs de Dionysos, volontiers androgyne, rivé aux charmes ambigus d'une jeunesse imberbe.

On ne trompe jamais Héra. En guise de punition, l'épouse de Zeus se vengea en rendant fous Ino et son mari, qui tuèrent leurs propres enfants. Folle de douleur, Ino se jeta à la mer avec le cadavre de son fils.

Et de deux. Sémélé, Ino, filles maudites par le collier de la déesse Harmonie.

Ayant échappé au massacre, l'enfant dieu fut élevé par des nymphes sur le mont Niséion, en Thrace, dans une contrée qui couvre l'actuel État de Macédoine et l'immense delta du Danube.

Mais la folie qu'avait lancée Héra sur la famille de Sémélé ricocha sur le petit garçon.

Dans la ville d'Alexandrie, en Égypte hellénistique, on racontait que l'enfant Dionysos, devenu fou, s'était réfugié sur l'autel de Rhéa, sa grand-mère paternelle.

Rhéa contre Héra, deux déesses, un partout.

Rhéa délivra son petit-fils de la folie ; elle lui remit son costume officiel de bacchant, une peau de faon attachée à l'épaule, une longue robe féminine, et le bâton couvert de lierre qu'on appelle le thyrsos, couronné d'une pomme de pin.

Indéfiniment jeune et infiniment beau, Dionysos était prêt pour sa divinité.

Lorsqu'il apparaîtrait au monde, il vient de Thrace.

On a cru très longtemps que Dionysos était un de ces dieux orientaux venus conquérir la Grèce antique, mais pas du tout. Depuis qu'on a découvert des archives mycéniennes, on sait que Dionysos appartient au plus ancien panthéon de la Grèce et qu'il siégeait, par exemple, à Lesbos aux côtés d'Héra et de Zeus, sous le nom de « mangeur de chair crue ».

Mangeur de chair crue ?

Pas cannibale, non ! En vérité, ses fidèles dévorent les animaux traqués dans la forêt, sans les découper correctement, sans les sacrifier en brûlant la part réservée aux dieux, sans même les cuire. Tout crus.

Tout cru, venant de Thrace et habillé en fille, telle était la vision qu'on eut de Dionysos avant d'ajuster un peu de son puzzle.

Car nous ne sommes qu'au début.

L'adolescent persécuté

En Thrace, rude terre de paysans guerriers, le roi Lycurgue entend parler d'un adolescent magnifique que suivent, les cheveux dénoués et les seins nus, des femmes mariées sorties de leur cuisine. Ce qu'elles font avec lui ? On ne le sait pas trop. Ça crie, ça chasse, ça boit du vin, ça danse frénétiquement autour d'un bâton où s'enroule du lierre. Des orgies sexuelles ? Pas le moins du monde.

Le scandale, ce sont ces épouses arrachées au devoir du foyer.

Dionysos sera toujours attaqué sur ce point. Il est celui qui détourne les femmes de leur devoir. Il les sort du foyer, il les rend extatiques, il les libère, quelquefois un peu trop.

Le roi Lycurgue décide donc d'attaquer Dionysos et le traque, jusqu'à le pousser dans la mer Noire. « Éperdu, Dionysos plonge dans le flot marin où Thétis le reçoit, épouvantée, dans ses bras... » (voir [Thétis](#)).

Et les bacchantes s'enfuient à toutes jambes.

Le jeune dieu est très rancunier. Sa vengeance contre Lycurgue se décline en deux versions :

a) Lycurgue devient fou et, prenant son fils pour un pied de vigne, il le coupe en morceaux à la hache. Lycurgue sera écartelé.

b) Une des nymphes nourricières qui élevaient le dieu se change en pied de vigne qui étouffe Lycurgue.

Je préfère la première, car, plus tard, dans la version de la secte des orphiques, Dionysos deviendra un dieu démembré. Et cette première vengeance rappelant celle d'Héra, elle s'en prend au fils de Lycurgue comme Héra aux enfants d'Ino.

C'est en cette occasion qu'on s'aperçut que Dionysos savait faire pousser du lierre en une nanoseconde et que, avec cette grimpante qui étouffe et enserre, la vigne lui appartient. La vigne, le vin, la vie.

Et la mort pour ceux qui osent l'attaquer.

Des pirates l'enlèvent en dépit du pilote, seul à pressentir que ce beau jeune homme à la chevelure bleue pourrait bien être un dieu. Dès que les pirates le

posent sur le navire, les soutes s'emplissent de vin, le pont se couvre de grappes de raisin, le lierre grimpe à l'assaut du mât...

Dionysos se transforme en lion et croque le capitaine. Effrayés, les marins sautent à l'eau et y sont transformés en dauphins.

« *Tharsei*, dit le dieu au pilote, Prends courage ! », et le pilote aussitôt a le cœur extatique. Il suivra l'enfant-lion, il sera son fidèle, il fera le bacchant.

Dionysos en Asie

Chassé de Thrace, Dionysos part en Perse, puis en Inde, tantôt dans la folie quand Héra le persécute, tantôt juché sur un char de triomphe, une coupe à la main, entouré de satyres, silènes et bacchantes pâchées.

On le voit enfourchant une panthère, un tambour à la main et, dans l'autre, son thyrsos. Sur une mosaïque du II^e ou du IV^e siècle apr. J.-C., actuellement au musée de Tunis, on le voit même debout, sa peau de faon pendant comme une cape, tenant en laisse un gecko, ce petit lézard à l'œil rouge capable, comme le lierre, de s'agripper à une surface lisse.

Autour de lui tournoient les animaux, taureaux attaqués par des chiens, ours, chevaux, zébus pris de folie.

À partir de l'empire qu'on appelait autrefois la Bactriane et dont la capitale, Bactres, est devenue aujourd'hui Balkh, en Afghanistan, Dionysos va plus loin et, par l'Indus, aborde l'Inde, qui le comble de bienfaits.

Comme le remarque Marcel Detienne dans son admirable *Dionysos à ciel ouvert*, rien d'étonnant à ce que l'ambassadeur du roi Séleucos, l'un des héritiers séleucides d'Alexandre le Grand, reconnaisse en Dionysos ce dieu bleu qu'il a vu en Inde, ce Shiva qu'on appelle le « Seigneur des troupeaux », *Pasupati* (voir [Shiva](#)).

Allant de la Thrace à l'Indus en passant par la Bactriane, le dieu Dionysos légitime le trajet, tout semblable, que fit le jeune Alexandre de Macédoine, parti comme le dieu de la vigne des rives de la mer Noire et suivant le chemin des hippies en traversant l'Afghanistan. Imaginez Dionysos et ses femmes aux seins nus traversant l'actuel pays des talibans !

Alexandre se prit pour Dionysos et lui rendit un culte. Il ne fut pas le seul.

Un autre général, un illustre Romain grand gagnant de batailles et grand buveur, se déguisa longtemps en néo-Dionysos aux côtés de son épouse Cléopâtre, dernière pharaonne d'Égypte et dernière rejetonne de la dynastie grecque des Lagides, fondée par un compagnon d'Alexandre.

Antoine but tellement qu'il perdit son ultime bataille, livrée contre le jeune Octave, héritier de Jules César. Il fit son devoir et mourut en soldat, suicidé avec sa propre épée.

Mais tout cela n'est que plaisanterie comparé au très vilain tour que, revenu de Bactriane, Dionysos allait infliger à Penthée, roi de Thèbes.

Dionysos revient dans sa famille

Au vrai, Dionysos est chez lui à Thèbes, ville natale de sa mère Sémélé. Y vivent encore son grand-père Cadmos, sa grand-mère Harmonie et ses tantes Autonoé et Agavé.

Pour l'instant, le trône est occupé par le fils d'Agavé, le roi Penthée, un pur et dur qui rêve d'expulser de Thèbes les étrangers.

Si Dionysos revient à Thèbes comme un étranger de passage, déguisé en l'un de ses prêtres, c'est parce que la situation exige qu'il intervienne. Laissons la parole au tragique Euripide, au tout début de la première scène des *Bacchantes*.

« Me voici au pays des Thébains, moi, fils de Zeus, Dionysos, qu'a enfanté jadis la fille de Cadmos, Sémélé, accouchée par la foudre qu'arment les éclairs. J'ai changé ma forme divine pour celle d'un mortel et [...] je vois le tombeau de ma mère foudroyée. Ici, près du palais, les ruines encore fumantes de sa demeure, et la flamme toujours vivante du feu divin. Immortelle vengeance d'Héra contre ma mère ! Je bénis Cadmos de rendre ce lieu impénétrable et de consacrer cet enclos à sa fille. Une vigne l'entoure et, par mes soins, le cache sous sa verdure chargée de grappes. »

Dionysos se recueille sur le tombeau de sa mère, mais il est en colère. Il a implanté son culte en Asie, en Perse, mais, à Thèbes, le roi le considère comme un migrant tout juste bon à expulser !

Alors le fils de Zeus frappe ses proches parents. Cadmos, son aïeul, et même ses deux tantes, Autonoé et Agavé, sont devenus des bacchants.

Dionysos leur en veut. Sur la suggestion de Cadmos, ses tantes ont inventé que son père n'était pas Zeus, mais un simple mortel. Alors le dieu les a possédés en premier, son grand-père, ses tantes et le devin. Il le fallait !

« Il faut, dit-il dans *Les Bacchantes*, que je plaide la cause de ma mère Sémélé en apparaissant aux mortels comme un dieu qu'elle a donné à Zeus. »

Orgueilleuse formule d'un orphelin de mère.

Et vengeance en chemin. Agavé et Autonoé s'en vont la nuit boire du vin et manger de la chair crue en forêt.

Or le roi Penthée ne l'a pas supporté. En partisan de l'ordre nationaliste, ce souverain veut expulser de Thèbes le culte de Dionysos. Ce dieu accepte des esclaves, des moins que rien, il transforme sa mère en chasseresse enragée, ah, ces femmes !

Oui, c'est vrai, Dionysos est son cousin germain, mais il est parti en Orient en domptant les panthères, eh bien, qu'il y reste ! Pas de ça chez nous, dit le roi Penthée.

Et voilà que ce maudit cousin oriental envoie un de ses prêtres, un vagabond en robe...

Malgré le teint blanc de celui qui protège sa peau des coups de soleil, en dépit de ses longs cheveux bleutés qui « respirent le désir », ce type venu de n'importe où et qui se fait passer pour un prêtre de Dionysos n'enchanté pas Penthée. Il le fait jeter en prison, solidement enchaîné. Est-ce qu'on enchaîne un dieu ?

De sa prison, Dionysos crie : « Io ! Entendez, entendez ma voix, Io, bacchantes ! »

Les chaînes du dieu se dénouent d'elles-mêmes.

Au même instant, répondant à l'appel de leur dieu, toutes les femmes de Thèbes s'enfuient dans les forêts où miel, vin et lait jaillissent comme des sources.

Le palais de Penthée se fissure, les fondations tremblent. Et la flamme de Zeus se rallume sur le tombeau de Sémélé.

Le croiriez-vous ? Penthée ne reconnaît toujours pas son cousin.

Alors le monde bien rangé de Penthée bascule dans le désordre. Les bacchantes font fuir les bergers, déchirent leurs animaux en les fendant en deux, animées d'une force surnaturelle, puis, une fois gavées de viande crue, foulant aux pieds les champs ensemencés, elles s'en prennent aux hommes, aux guerriers, et elles gagnent.

Le monde s'est inversé.

Ébranlé, Penthée accepte d'accompagner de nuit le prêtre mystérieux à la chevelure bleue voir dans la montagne « ce qui est interdit ».

« Certes, murmure le dieu déguisé, mais pour cela, ô roi, tu devras toi-même t'habiller en bacchante.

— Avec une robe de femme et du lierre sur la tête ?

— Oui, répond Dionysos. Il ne faudra pas oublier la peau de faon. »

Et il habille gentiment son royal cousin. Lui conseille de grimper sur un arbre pour mieux observer.

Voilà, c'est fait. Déguisé en bacchante avec robe et peau de faon, Penthée est à califourchon sur une branche. Là, il suffit d'attendre.

Les bacchantes surgissent, voient dans l'arbre des feuilles qui remuent, une forme se mouvant sur une branche. « Un fauve ! Un fauve ! », crient-elles.

Elles secouent l'arbre, Penthée tombe, elles se jettent sur lui et laissent à leur reine le soin de déchirer le cou de la bête.

C'est ainsi qu'Agavé, reine mère de Thèbes et tante de Dionysos, tua Penthée, son fils, en lui arrachant la tête avec ses dents.

Elle ne le sait pas encore. Elle est sûre d'avoir à la main la tête d'un lion. Et c'est en brandissant la tête de Penthée qu'elle fait glorieusement son entrée dans Thèbes, les lèvres rougies de sang, en place publique. Il fait encore nuit. L'aube est grise. Agavé convie le peuple à manger toute crue cette tête de fauve.

Accablés, le vieux roi Cadmos et Tirésias le devin la prennent doucement par les épaules et Cadmos dit : « Regarde, regarde, ma fille, ce que tu portes entre tes mains... »

Le soleil s'est levé. Il fait clair. Dégrisée, Agavé baisse les yeux sur ses mains et voit. Elle hurle : « Qui l'a tué ? Comment la tête de mon fils est-elle entre mes mains ? »

« Vieux cygne débile au blanc plumage », comme il se définit lui-même, Cadmos n'ose pas lui dire la vérité.

« Parle ! J'ai le cœur qui palpite à force d'attendre ta réponse ! crie la mère affolée.

— C'est toi qui l'as tué, dit Cadmos, avec tes sœurs. »

C'est la scène finale de la tragédie d'Euripide *Les Bacchantes* – un comble de beauté, un accès de cruauté.

Dionysos se dévoile et triomphe.

Thèbes sera dionysiaque ou bien ne sera plus. Et pour que cesse enfin la malédiction du collier d'Harmonie, Dionysos annonce au vieux Cadmos qu'il sera transformé en dragon.

Un couple de dragons

Et ce n'est que trop juste.

Car, avant d'épouser Harmonie, le jeune héros Cadmos a cherché partout sa sœur Europe, enlevée par Zeus sous la forme d'un taureau.

À Delphes, l'oracle d'Apollon lui enjoint d'arrêter ses recherches et de suivre une vache qui porte sur les flancs des disques en forme de lune.

Quand elle se couche, Cadmos va chercher de l'eau pour la sacrifier lorsqu'il est attaqué par un dragon, gardien de la fontaine. Enfin, un très gros serpent avec une langue et des dents, plein de dents.

Cadmos a tué le dragon et répandu les dents du dragon sur des sillons creusés dans la terre. Des dents semées germeront des géants et la ville de Thèbes est née de cette affaire.

De tueur de dragon, Cadmos deviendra dragon lui-même.

Harmonie, son épouse, sera transformée en dragonne.

Le couple serpentín gagnera des batailles, détruira les Barbares et ira jusqu'à saccager le sanctuaire de Delphes – Dionysos le prédit.

Pour finir, Cadmos et Harmonie seront envoyés dans la terre des Bienheureux par Arès, père du dragon et grand-père d'Harmonie.

Quant à la malheureuse Agavé, elle est bannie de Thèbes.

Et de trois. Sémélé, Ino, Agavé ont été ravagées par le maudit collier.

La reine mère bannie s'exile auprès de son beau-frère, Aristée, un bacchant maître des abeilles et qui s'est retiré pour célébrer le culte de Dionysos sur le mont Hémus, dans les Balkans.

Aristée a épousé Autonoé, la troisième sœur de Sémélé. Leur fils, Actéon, mourut dévoré par sa meute pour avoir osé regarder Diane au bain. Quatrième fille d'Harmonie, Autonoé a perdu son fils chéri.

À cause d'Aristée qui pourchassait sa femme, Orphée perdit Eurydice qui mourut le jour de ses noces, piquée par un serpent.

Le mythe ne dit nullement que le serpent venimeux est madame Harmonie, mais c'est ce que je pense. Harmonie n'annonce jamais rien de bon.

Dionysos et Orphée

Si l'enfant Dionysos fut caché loin de Thèbes où il naquit dans le feu des éclairs, le musicien Orphée, lui, appartient bel et bien à la Thrace où le dieu de l'extase passa toute son enfance. Calliope, sa mère, dont le nom signifie en grec « belle voix », était la Muse de la poésie lyrique et de l'éloquence.

Telle mère, tel fils. Inventeur de la cithare, Orphée savait charmer de son chant monstres et animaux, fauves, serpents, oiseaux. Il était même capable de donner la vie à des objets inanimés.

Le chanteur n'était pas dénué de courage. Membre de l'expédition des Argonautes montée par Jason pour dérober la Toison d'or, Orphée était sur le navire chef de nage, donnant de sa belle voix la cadence des rames – c'est mieux qu'un coup de fouet. Et lorsqu'il fallut passer devant les Sirènes, Orphée leur fit la pige et chanta mieux qu'elles.

Oubliez Eurydice, elle n'est pas encore là. Elle n'apparaîtra qu'à l'ère hellénistique et, pour l'heure, la belle nymphe des arbres est à l'état de germe.

Orphée est un bacchant d'un nouveau genre.

Le culte qu'il dédie à Dionysos est strictement végétarien. Foin des génisses déchirées, adieu les sacrifices humains. On ne fait plus couler le sang. Dionysos est devenu un dieu salvateur quand il était auparavant un dieu qui met hors de soi. Ses mystères ont changé d'allure. L'orphisme est né.

Mais, pour ce nouveau culte, il faut un nouveau mythe, et celui qu'on doit à Orphée est d'une barbarie sans égale.

Titans poudrés

À l'époque où Dionysos était encore enfant, les Titans résolurent de lui ôter la vie. Pas simplement la vie, mais son âme, son cœur, tout. Les Titans voulaient la mort du petit dieu.

Pour commencer, ils se masquent le visage avec de la poudre de gypse – on les dit alors « couverts de gypse ». Le gypse étant un minéral à partir duquel on fait du plâtre, il faut imaginer les Titans maquillés en blanc, comme le clown blanc au cirque.

Poudrés de blanc, masque mortel. *Titanos*, en grec, signifie « chaux vive ».

Pour faire sortir l'enfant de sa caverne, ils lui montrent des jouets. Une toupie, des poupées, des osselets, un miroir et un rhombe, cette plaque fixée à une corde qu'on fait tourner à toute vitesse et qui produit un son vibrant, terrible. Ou alors des pommes, une roue, un flocon de laine, et toujours l'osselet, la toupie, le miroir.

L'enfant tend joyeusement ses petites mains et sort.

Les Titans l'abattent, le découpent en morceaux, font bouillir les jambes, les bras, le torse minuscule dans un grand chaudron, puis, lorsque c'est bien cuit, ils font griller la viande de Dionysos en l'enfilant sur des brochettes.

Telle est l'abominable passion de Dionysos, dieu démembré, bouilli, rôti, mangé.

Les Titans sont en train de finir leurs brochettes quand, brutale, la foudre les réduit en cendres. Zeus a frappé.

Des cendres noircies des Titans poudrés de blanc, mélangées avec de la terre, naissent les premiers hommes. Nous serions donc issus de cette affreuse bouillie de Titans carnivores et mangeurs de bébé poudrés de plâtre blanc. Nous sommes moitié dieu, moitié titan.

Une part de Dionysos s'est logée en nos chairs, la part qui fut mangée. Il nous faut un Sauveur, cela ne fait pas de doute.

Zeus est intervenu au moment où les Titans allaient faire bouillir le cœur de Dionysos. Par bonheur, il est sauf.

Au dernier moment, la déesse Athéna a emporté le cœur palpitant qui permettra la reconstitution de l'enfant-dieu. C'est pourquoi on l'appelle « Pallas », du verbe *pallein* en grec, « bondir de peur », en parlant du cœur qui bat dans la poitrine.

Ah, certes, ce n'est plus le dieu insensé qui rend folles les femmes mariées et met le monde en désordre, plus du tout. Le dieu qu'adore Orphée est une victime sacrée qui annonce le salut si l'on renonce à manger de la viande.

S'ensuit une réécriture complète des origines, la théogonie des Rhapsodes, replâtrage de l'illustre et canonique *Théogonie* d'Hésiode.

Réincarnations dans un œuf d'or

Au commencement était Phanès, celui qui fait la lumière, né dans un œuf d'or.

Phanès s'appelle aussi Mètis, du nom de la rusée déesse qu'avalait Zeus, son époux. Le Créateur est un dieu bisexué.

Phanès-Mètis cède la souveraineté à Nuit – c'est logique.

Nuit transmet le pouvoir à Ouranos, puis à Cronos.

Avec l'aide de Nuit et de Phanès-Mètis, qu'il avale, Zeus devient le cinquième souverain.

Et voilà que, au lieu d'épouser sa sœur Héra, il épouse Perséphone, sa nièce, fille de Déméter. Ne pas négliger Perséphone ; grâce à elle, nous trouverons Eurydice.

Zeus et Perséphone ont un fils, et c'est Dionysos, réincarnation de Phanès-Mètis, jeune dieu éblouissant, disque solaire destiné à régénérer l'univers. Il sera l'ultime roi des dieux, et finalement le seul.

Dans cette généalogie sophistiquée, la transformation principale est celle de Mètis, qui de déesse première épouse de Zeus devient la part féminine d'un dieu mâle, comme, dans la Kabbale, la *Schekina* est la part féminine de l'Éternel. Zeus n'avale plus une femme, mais un être bisexué, double comme l'est Dionysos.

Or cette mutation est tout à fait contraire à l'antique Mètis, la Néréide, divinité marine, fille de Thétys, dont Homère disait qu'elle donnait naissance à toute chose, divine et humaine, reine du monde antérieure à Ouranos lui-même.

Au lieu d'une puissance féminine qui permet de sortir du chaos, voici un œuf d'or contenant un germe double.

Qui donc disparaît dans la théogonie des Rhapsodes ? Eh bien, c'est Athéna. On se souvient qu'elle naquit tout armée de la tête de Zeus parce qu'il avait avalé sa mère, Mêtis.

Adieu, calme sagesse, armes et tête de Méduse. On est végétarien, on ne fait plus la guerre. On a un dieu sauveur, né deux fois.

Dans la version orphique de la naissance de Dionysos, le fœtus n'est plus dans la cuisse de Zeus, mais dans son estomac. Lorsque l'enfant paraît, il boucle la genèse des dieux.

Mais, après la cuisine cannibale des Titans, Perséphone, sa mère, est si colère qu'elle condamne l'espèce humaine née de la bouillie de son fils à se réincarner de naissance en naissance.

« Quand l'âme des bêtes et des oiseaux ailés a jailli hors du corps [...], elle volète, inutile, jusqu'à être ravie par un autre animal, mêlée au souffle d'air. [...] L'âme humaine, selon les cycles du temps, passe dans les animaux, de celui-ci à celui-là, tantôt cheval, tantôt mouton, tantôt oiseau d'effroi, tantôt rampant sur la terre divine, rejeton des froids serpents. »

L'Inde, décidément. L'Inde où l'on se réincarne.

Passage d'Eurydice

Coré, fille de Déméter, devient Perséphone après avoir été happée par Hadès, dieu des Enfers. Parce que, malin, il lui a fait croquer six grains de grenade, elle restera six mois par an aux côtés de son nouvel époux.

Dans l'orphisme, Perséphone change d'époux mais reste la reine des Enfers. Ses liens avec Orphée le chanteur sont puissants.

Orphée va se marier avec une nymphe des arbres, et les noces se préparent dans un complet bonheur.

Mais Eurydice, soudain, se trouve confrontée à un violeur. Nous le connaissons déjà, c'est le maître des abeilles, cet Aristée marié à la quatrième fille d'Harmonie.

Eurydice lui échappe, et un serpent la pique. Elle meurt et c'est affreux.

Orphée n'a aucun mal à se rendre aux Enfers. C'est un brave. Celui qui a surpassé les Sirènes enchante le chien à quatre têtes, Cerbère, gardien de la porte des Enfers.

Il n'a pas grand mal à persuader la mère de Dionysos de lui rendre Eurydice. Mais elle fixe une condition : il ne doit pas se retourner avant d'être sorti des Enfers.

Orphée marche devant, Eurydice le suit. Il n'y tient plus, se retourne et la perd. On ne reverra plus jamais Eurydice.

Triste à mourir, Orphée chante sa mélancolie avec tant de passion que les bacchantes, furieuses de se voir délaissées, le démembrèrent comme les Titans avec Dionysos.

Elles ne le mangeront pas. Elles jettent la tête d'Orphée au fleuve et, comme dans un conte fantastique d'Edgar Poe, cette tête tranchée chante encore.

La tête à la belle voix descend le cours du fleuve pour chanter dans la mer et, portée par les vagues, s'échoue sur les rives de l'île de Lesbos.

Dionysos la recueille et installe un culte au chanteur qui lui inventa une nouvelle naissance.

De face et en musique

Dionysos n'a pas de lieu précis. Les autres dieux, les nobles, ont des fêtes et des temples, mais les bacchants honorent Dionysos là où s'arrête le « thiasos », le groupe de ses adeptes. On plante le thyrsos – un simple pieu –, on y accroche un masque, une robe, une peau de faon, une ceinture.

Dionysos est tellement peu fixé, tellement nomade, qu'il s'échoua un jour sous la forme d'un bois flotté, grossière statue caressée par la mer.

On a depuis longtemps remarqué que, sur les vases grecs, les dieux marchent de profil, excepté Dionysos. Il est de face et c'est un masque. Deux trous hypnotisants vous fixent, et vous êtes emportés.



Le masque sur le pieu se plante volontiers à l'entrée d'une grotte, là où pousse le lierre, à la façon dont la plante grimpante enlace la tombe de Sémélé lorsque Dionysos rentre à Thèbes. Puisqu'il n'a pas de lieux ni de temples,

Dionysos n'a ni clergé ni hiérarchie. Il est démocratique, il accepte tout le monde, les femmes, les esclaves, et même les citoyens.

C'est ainsi que le masque aux yeux vides devient l'Étranger dans l'ordre de la cité.

Vient un moment où, dans la cité d'Athènes, on plante le pieu sur la scène d'un amphithéâtre, à la saison où l'on vendange les vignes, car on sait que le dieu peut en un seul jour cueillir les grappes, les fouler, accélérer leur fermentation et, le soir venu, servir un vin parfait.

Parmi les belles légendes modernes de Dionysos, se trouve chez certains hellénistes l'invention du théâtre sous le masque du dieu, avec, qui sait, un sacrifice humain à la fin de la cérémonie.

Ce n'est pas encore le vrai théâtre antique. Il n'y a pas encore de tragédies, mais des vers lancés au peuple tout entier, car la cérémonie est ouverte aux esclaves. La tragédie va naître.

Où je suis arrivée, force m'est de citer Nietzsche, le philologue qui, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, écrivit : « Si tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet. » Mais bon.

Je suis ton labyrinthe

Publié en 1872, *Naissance de la tragédie* nous montre sous la plume d'un Nietzsche philosophe l'opposition radicale entre deux grandes figures, Apollon et Dionysos.

Apollon est du côté de l'ordre visionnaire et de la pensée claire ; c'est un dieu lumineux et net, tranchant comme la flèche de son arc. Silencieux, énigmatique, oraculaire.

Dionysos, on l'aura compris, est du côté de l'instinct, du sauvage, de l'ivresse, du monde originel, de la souffrance, et donc de la musique. Sorti du ventre de sa mère dans le fracas du tonnerre, Dionysos était appelé *Bromios*, le bruyant.

Nietzsche aimait Dionysos, allez, je lui pardonne. Il était assez fou pour se souvenir que Dionysos s'en fut chercher Ariane sur son île de Naxos.

Ariane pleurait toutes les larmes de son corps. La belle avait été lâchement abandonnée par son amant, ce Thésée pour lequel elle avait sacrifié son frère le Minotaure. Croyez-vous qu'il lui en fut reconnaissant ? Pas du tout. Il la laissa et épousa Phèdre, la jeune sœur d'Ariane, qui causa son malheur.

Dionysos arriva à Naxos sur son char de triomphe tiré par quatre tigres et, flanqué de sa panthère, le dieu épousa Ariane en justes noces. Plus tard, en 1888,

Nietzsche écrivit un magnifique *Dithyrambe de Dionysos* dans lequel se trouve « La plainte d'Ariane ».

*Il a fui lui-même,
Mon seul compagnon,
Mon grand ennemi,
Mon inconnu,
Mon dieu-bourreau !*

[...]

*Ô reviens,
Mon dieu inconnu ! Ma douleur
Mon dernier bonheur !*

(Un éclair. Dionysos apparaît dans une beauté d'émeraude)

DIONYSOS :

Sois avisée, Ariane !

Tu as de petites oreilles, tu as mes oreilles :

Mets-y un mot avisé !

Ne faut-il pas d'abord se haïr, si l'on doit s'aimer ?

Je suis ton labyrinthe...

Labyrinthe des oreilles, internes et externes, cornets enroulés comme le lierre au thyrsos, Dionysos est tout ouïe. Je verrais bien Ariane en cantatrice, sublime à faire froid dans le dos.

Scandale politico-sexuel à Rome : des bacchants expulsés

L'affaire des Bacchanales est abondamment documentée. Tite-Live la raconte un siècle et demi plus tard et l'on a retrouvé le texte du sénatus-consulte qui mit fin au « désordre » de toute l'Italie.

À cette époque, à la suite de la deuxième guerre punique qui devait se terminer par la chute de Carthage, trente mille habitants venus de la ville de Tarente, au sud-est de la botte italienne, avaient été réduits en esclavage. Ils emmenèrent leur dieu, et c'était Dionysos.

En 186 av. J.-C., le consul Postumius reçut une étrange visite.

Publius Ebutius, fils de noble romain, perdit très tôt son père et fut élevé par sa mère Duronia qui s'était remariée. Rutilius voulait mettre la main sur le magot de son beau-fils et il trouva un moyen pour l'asservir.

Duronia fit venir l'adolescent et lui annonça que, ayant été malade, elle avait fait vœu d'initier son fils aux mystères de Bacchus si elle guérissait.

Duronia avait été guérie. Elle prévint son fils : dix jours de continence, et, le dixième jour, dîner, prendre un bain de purification avant de se rendre au sanctuaire de Bacchus.

Le jeune Publius Ebutius avait pour maîtresse une esclave affranchie, Hispala, qui l'aimait au point de l'entretenir. Elle fit davantage : Ebutius devint

son seul héritier.

Avertie de sa préparation aux mystères, Hispala alerta son amant. « Les dieux t'en gardent ! La mort serait bien préférable. » Car elle savait.

Hispala raconta les hurlements et le choc des cymbales, les tambourins excitant l'esprit, un tintamarre fait pour couvrir la voix de ceux qui reculeraient devant l'initiation. Mais que faisait-on à l'initié ?

En un premier temps, Tite-Live se contente de nous dire qu'on attentait à sa pudeur. C'est maigre, mais alléchant.

Ebutius refusa l'initiation. Duronia le jeta dehors avec quatre esclaves, et le jeune homme trouva refuge chez sa tante Ebutia qui lui conseilla d'aller voir Postumius.

Ebutia étant une matrone « de mœurs antiques », le consul la questionna, puis il fit de même avec Hispala – la pauvre était terrorisée et manqua expirer en voyant les licteurs et le cortège du consul.

Alors elle précisa le contenu des attentats à la pudeur. La nuit, tout est permis dans les mystères de Bacchus, entre hommes plutôt qu'entre hommes et femmes. Et les femmes, que font-elles ?

Oh, c'est abominable. « Les cheveux épars, elles descendent en courant jusqu'au Tibre avec des torches ardentes, les plongent dans l'eau et comme il se trouve du soufre vierge avec de la chaux vive à l'intérieur, les en ressortent tout allumées... »

Grands dieux ! Il y a de quoi s'étouffer d'épouvante...

À la chaux, nous identifions le gypse des Titans. Mais, aux yeux du consul, l'affaire est sulfureuse.

Le sénat prit des mesures extrêmes. Interdiction à quiconque ayant été initié aux mystères bachiques de se réunir pour en célébrer le culte. Une enquête fut ouverte concernant les personnes initiées « par serment en portant la débauche et l'infamie ». Les contrevenants seraient punis de peine de mort.

Les consuls convoquèrent le peuple en assemblée et, après être montés à la tribune et avoir prononcé la formule solennelle de prière, laissèrent la parole à Postumius.

Postumius dénonça « des religions dépravées et étrangères qui aiguillonnent les esprits jusqu'à la folie et les poussent ainsi à toutes sortes de forfaits et de dérèglements ». Puis il enchaîne : « D'abord une grande partie d'entre eux sont des femmes, source de ce fléau... » Tout est dit.

La répression commença. Il y eut des délations, des suicides, des évasions.

On soupçonna sept mille personnes. On en exécuta beaucoup pour faux, usage de faux et faux témoignages, débauches, assassinats. Les femmes jugées coupables furent remises à leurs familles, contraintes de les exécuter elles-

mêmes en privé. Pour l'avenir, les Bacchanales furent interdites dans toute l'Italie, sauf si l'on venait déclarer devant le préteur urbain qu'on ne pouvait s'en dispenser sans impiété grave ; en ce cas, le préteur urbain devait consulter le sénat.

Si cent sénateurs votaient l'autorisation, le bacchant pouvait pratiquer son culte à Dionysos, à condition de ne rassembler autour de lui que cinq personnes.

Le décret du sénat précisait : « Il est interdit que plus de cinq personnes en tout, hommes et femmes, célèbrent ce culte, que les hommes y participant y soient plus de deux, les femmes plus de trois sans un avis du préteur urbain. »

Pourquoi l'affaire des Bacchanales résonne-t-elle si profondément à nos petites oreilles d'Européens modernes ? Et que se passait-il vraiment au bord du Tibre ? Enquêtons.

La villa des Mystères

À Pompéi, une célèbre fresque décore une villa et nous montre un peu du déroulement des Bacchanales. Elle circule autour d'une salle pavée de blanc ; sur fond pourpre, les personnages sont grandeur nature.

Nus, demi-nus, presque nus.

On y voit un enfant nu lisant un texte, une femme nue à genoux, dévoilant un objet non identifié sous un voile violet ; d'autres au contraire sont graves, tranquilles, voilées.

On aperçoit une femme au torse dénudé poser sa tête sur les genoux d'une autre, tandis que, à côté du couple féminin, danse, bras levés, une femme nue vue de dos. Un homme assez gras joue de la lyre tout nu. Une femme tenant le manteau du dieu s'abandonne sur ses genoux ; elle a le ventre rebondi, les bras forts, et c'est peut-être Ariane ou alors Sémélé.

À côté d'un homme âgé barbu, dénudé jusqu'au torse, un jeune initié se regarde dans un miroir que lui tend le vieil homme en détournant la tête. Mais derrière eux, surplombant la scène, un comparse tient un masque de Silène qui se reflétera dans le miroir sacré. L'initié se verra en Silène et le miroir rappelle les Titans.

C'est un spectacle d'un calme familial et mystique. Ces gens calmes et nus le sont peut-être aussi parce que la nudité efface les classes sociales, l'esclave, l'affranchi, le plébéien, le noble étant réduits à leur peau.

Mais, à côté du jeune homme mystifié par le masque de Silène, une des femmes sur la fresque s'enfuit, épouvantée, déployant largement un voile faseyant comme la voile d'un navire que tourmente une tempête.

Sans doute lui a-t-on montré le van de Dionysos, cette corbeille d'osier où il fut déposé après sa naissance. À Delphes, Dionysos était célébré sous le nom de « dieu au van mystique ». Qu'est-ce donc qui effrayait cette femme qui s'enfuit ? Un phallus, un *lingam*, symbole de fécondité de la vie « indestructible » ?

S'agit-il de l'initiation aux mystères de Bacchus ou bien, comme le pense le grand historien Paul Veyne, la préparation sacrée d'une jeune mariée à ce qui va lui arriver au soir des noces ?

Les deux me vont.

Interdites, les Bacchanales réapparurent en majesté à l'époque de Jules César. L'Empire romain mourut. Fin de l'affaire des bacchantes ?

Non.

Des araignées sensibles à la musique

Dans les années 1950, une équipe pluridisciplinaire conduite par Ernesto De Martino se rendit dans les Pouilles, autour de la ville de Tarente dont, jadis, les habitants avaient été déportés en masse à Rome.

Depuis des siècles, on savait qu'auprès des sources, des fontaines et des bosquets très verts une étrange pathologie frappait surtout les femmes.

Piquées par des araignées tarentules l'été en plein midi, ces femmes étaient « re-piquées » chaque année, et la seule façon de leur faire recouvrer la raison était de les faire convulser en mesure par la grâce d'un petit orchestre comprenant, bien sûr, un tambourin.

Le livre pluridisciplinaire parut dans les années 1960 sous un titre parfait : *La Terre du remords*.

Parce qu'on y était remordu chaque année.

Parce que, dans chaque histoire biographique, on trouvait un amour impossible, une fêlure.

Parce que, derrière l'araignée tarentule, se profilait le dieu adolescent à la chevelure bleue qui me fait tant rêver.

L'équipe d'Ernesto De Martino étudia minutieusement les araignées du coin. Aucune n'était assez venimeuse pour susciter des troubles du comportement aussi désordonnés, ou de si profondes léthargies. L'araignée de celles qu'on appelait les « tarentulées » à cause de l'araignée tarentule n'existe pas dans la région des Pouilles, où l'on ne voit pas de mygales.

C'était une araignée imaginaire.

L'équipe de De Martino étudia ensuite le passé de la région, et découvrit que dans les Pouilles, à l'époque où elles appartenaient à la Grande Grèce, Dionysos

était célébré avec des Bacchanales comme il l'était dans sa Grèce natale.

Les déportés de Tarente qui causèrent le fameux scandale des Bacchanales de l'an 186 av. J.-C. eurent donc pour rejetonnes les piquées des Pouilles. Pour la plupart analphabètes à l'époque de l'enquête, ces femmes payaient très cher l'orchestre qui, chaque année, les faisait danser en cadence selon le rythme de Dionysos. Une fois « guéries », c'est-à-dire apaisées, les tarentules allaient remercier leur saint protecteur, saint Paul, qui fut lui aussi « piqué » sur la route de Damas.

La danse convulsive devint la tarentelle, ultime sursaut des mystères de Bacchus. Io, Io, allez, bacchantes !

Dourga (Inde)

La première fois que je l'ai vue, la déesse Dourga faisait pleurer une jeune femme.

C'était à Calcutta dans une vieille demeure à la fin des *Dourga-puja*, fêtes qui lui sont consacrées. Comme elles s'achevaient, la déesse s'en alla et ce fut son départ qui fit couler les larmes sur les joues charmantes de la jeune Bengalie.

Un bon mois à l'avance, des artisans préparent et sculptent les statues de la Grande Déesse, la Tueuse de buffles. Des milliers de statues petites, grandes ou géantes seront disposées partout dans les rues de Calcutta, ou, pour ceux qui en ont les moyens, chez eux, dans l'atrium de leur vaste demeure. Elles sont toutes en glaise crue mêlée à de la paille. Pas question de les cuire, et l'on verra pourquoi.

La Dourga dressée dans l'atrium de la belle maison cette année-là mesurait entre trois et quatre mètres. Sa facture était on ne peut plus traditionnelle : cheveux noirs en longues boucles, œil sombre, joues roses et lèvres rouges, un vrai diamant dans le nez, d'authentiques rubis aux oreilles, et des armes de guerre dans chacun de ses dix bras : une flèche, une dague, un disque bien aiguisé, une lance, un trident, une massue, un arc, une épée, une hache, un cobra. Le sari était rouge – vermillon, je crois – et bordé d'or.

Elle chevauchait un tigre pourvu de grosses belles dents.



Sous les pieds de son tigre, le vilain démon-buffle se tortillait comme le serpent sous les pieds de la Vierge Marie. Autour de la statue, d'innombrables guirlandes de petites loupottes projetaient une lumière si violente qu'on avait du mal à la regarder en face.

Trois marches séparaient la déesse de ses adorateurs. Trois marches et un fil de soie invisible.

Le sixième jour, le prêtre familial avait tendu le fil de soie et elle était venue ; on sentait sa présence. La statue de Durga avait reçu des offrandes de fruits, de fleurs, de parfums et des mots marmonnés, des prières en sanscrit.

Mais, au bout d'une semaine, la déesse se devait de rejoindre son époux dans les Himalayas. Quel époux ? Patience.

Vêtu comme les prêtres d'Égypte de lin immaculé et torse nu, le prêtre familial accomplit son devoir. Il saisit un miroir, le tendit devant la déesse, puis il emprisonna le reflet divin dans l'eau d'un petit pot. Et il coupa le fil.

La jeune femme bengalie laissa couler ses larmes comme si sa propre mère l'abandonnait. Une fois le fil coupé, la divine présence avait brusquement disparu. Et pendant que, avec une rapidité époustouflante, le prêtre et ses acolytes dépouillaient la statue des bijoux qui resserviraient l'an prochain, la jeune femme répétait : « Je sais, oh oui, je sais que le chemin est long pour elle jusqu'au mont Kailash. Elle devait partir et je m'y attendais, mais c'est chaque fois pareil, quand elle s'en va, je pleure. Elle est toute ma vie. Sans elle, je ne suis rien. »

Sati la flamboyante

Qui est-elle ? La Déesse, *devi* en sanscrit. Chaque fois différente, et c'est toujours la même, souriante ou colérique quand elle tue le démon.

Dans sa première vie, elle s'appela Sati, fille de Daksha, un souverain peu commode.

La belle Sati voulait épouser un junkie à dreadlocks, une sorte de hippie des montagnes vêtu d'une peau de tigre et qui portait au cou un cobra vivant. Il avait la peau bleue, il ne se lavait pas, il avait pour monture un simple taureau blanc, enfin, c'était un prétendant infréquentable. Un mal élevé (voir [Shiva](#)).

Sa peau bleue venait d'un poison qu'il avait absorbé pour sauver le monde, car le salut du monde était sa spécialité. Alors oui, il était sauvage. Drogué, certainement, fumeur de chanvre indien. Daksha ne l'aimait pas.

Le junkie était le dieu Shiva, le patron des ascètes, un danseur effréné tourbillonnant entre vie et mort, un dieu dont le roi Daksha connaissait le pouvoir destructeur puisque, précisément, c'était là sa fonction : détruire, détruire, souffler le mot mortel à l'oreille des mourants pour leur éviter de se réincarner, et danser sur les morts en laissant virevolter ses cheveux autour de son cou bleu.

Il résidait sur le mont Kailash dans les Himalayas, où son phallus était représenté sous la forme d'une stalagmite de glace épaisse et blanche qu'on venait adorer de très loin.

Car il était connu pour la longue durée de ses érections, de quoi lui attirer l'amour de tous côtés.

Le roi Daksha refusa la main de Sati au dieu Shiva. Très en colère, Sati désobéit à papa et se maria selon l'une des formules matrimoniales admises dans les temps anciens, « le mariage par inclination ».

Et la voilà partie chevauchant le taureau blanc qui s'appelle Nandi.

Puis, un jour, Daksha organisa une grande cérémonie sacrificielle où il invita tous les rois de l'époque. Mais il n'invita ni sa fille ni son gendre.

Humiliée, Sati le prit très mal. Elle pria son époux de rejoindre l'enclos de la cérémonie, mais Shiva refusa d'offenser son beau-père.

En un clin d'œil, Sati se démultiplia en dix formes divines toutes plus terrifiantes les unes que les autres avec têtes de mort, cous coupés, gros ventre de femme enceinte, cadavres, coutelas et compagnie.

Shiva s'inclina.

Au sens propre. Le plus puissant des dieux se prosterna devant les dix divinités contenues dans son épouse et les voilà partis pour la cérémonie à laquelle ils n'étaient pas conviés.

Lorsque Sati descendit en glissant le long du cou du taureau, tout le monde vit sa colère. Ce qu'elle accomplit alors par amour ne fut pas sans conséquences.

Pour se venger de son père, Sati prit feu et mourut.

La douleur de Shiva fut incommensurable.

Fou de douleur, Shiva a empoigné les restes de sa femme et puis il a dansé, les bras pleins de chair brûlée, dansé jusqu'à ébranler la terre. Les hommes tremblaient de peur, les dieux également.

Il a fallu lui arracher ce qui restait de corps dont des morceaux épars retombés sur le sol sont devenus collines, grottes, ravines. Le vagin était intact ; en tombant, il fractura une montagne d'un long trait rouge qu'on vénère encore aujourd'hui. Lèvres brûlées de la première épouse.

Depuis, Shiva est en deuil.

Même lorsqu'un démon puissant menace la terre, le dieu reste impassible et refuse le combat.

Il faut qu'il ait un fils ! Sinon, la terre mourra.

Les dieux envoient Kama en mission.

La Grèce avait Éros, dieu de l'amour ; l'Inde a le même, Kama. Et c'est Kama qu'on charge d'aller sortir Shiva de sa mélancolie. Ailé comme l'Éros grec, Kama s'envole, bande son arc et tire.

Parvati l'ermite

Malheur à lui ! Avec le troisième œil qu'il a au milieu du front, Shiva le réduit en cendres en un regard. Le dieu Kama vient de perdre son corps et Shiva replonge dans son deuil.

Une mortelle décide de l'en sortir. Elle s'appelle Parvati et c'est une princesse, fille de Parvata, autre nom pour l'Himalaya.

Elle dégrafe son collier de boules de santal destinées à parfumer le sillon délicat qui partage ses seins. Elle quitte sa tunique pour une robe d'écorces, elle ôte son maquillage et fuit dans la forêt. Les gazelles viennent lui manger dans la main, les arbres fleurissent sur son passage, aucun champ cultivé à l'horizon : Parvati est dans un ermitage.

Alors, pour séduire le dieu Shiva en deuil, elle entreprend l'ascèse des cinq feux : assise au centre de quatre foyers aux quatre coins de l'horizon, elle fixe le cinquième feu, le soleil qui lui brûle les yeux.

Elle reste ainsi, chauffée à vif, sans se nourrir. Elle boira l'eau de pluie quand viendra la mousson en poussant « un soupir de vapeur », comme la Nature entière. Parvati a cessé d'être humaine.

Elle est en plein devenir arborescent quand le dieu endeuillé l'aperçoit.

D'un doigt de sa grande main, il écarte les lianes, les feuilles, époussette les insectes sur la peau de la fille et, comme son deuil a duré très longtemps, il s'immerge dans la ravine de celle qui sera sa seconde épouse.

Ils font l'amour durant mille ans. Peut-être même dix mille. Dix mille ans emboîtés l'un dans l'autre, c'est long. Pénétré de cette puissante ivresse, le Cosmos tremble de tout son être. Les dieux si désireux de voir naître leur fils s'inquiètent énormément.

Car le dieu copulant n'a pas éjaculé. Ce n'est pas étonnant, car c'est un grand yogi. Shiva sait comment garder le sperme au bas de ses reins et le faire remonter jusqu'au sommet de la tête pour atteindre l'extase. Pourquoi s'arrêterait-il ?

« Et quand il lâchera sa semence, quel enfant en naîtra, hein ? », pensent les autres dieux. Un géant dangereux ! Il faut arrêter ça.

C'est ce qu'ils font, et le dieu éjacule en sortant de Parvati. Retenu dix mille années, le jet brûlant traverse l'espace et les gouttes dispersées tombent tout droit dans le Gange.

La semence d'un dieu étant toujours féconde, les spermatozoïdes ne seront pas perdus et fourniront un nouveau dieu, Kartik, dont le nom signifie « fils de sperme ».

Shiva et Parvati sont des époux heureux. On ne peut en douter, ils s'aiment. La mortelle est devenue déesse en forniquant, et le couple ira vivre sur le mont de Cristal, en sanscrit Kailash, 6 714 mètres, situé au Tibet.

Mais le couple parfait est un couple sans enfant.

Enfin, entendons-nous. Des enfants, ils en ont, mais jamais ensemble. Faire l'amour dix mille ans, ils le peuvent, mais procréer, non.

Shiva a eu Kartik, fils du sperme et du fleuve. Et sa seconde épouse ?

Un enfant de déchet

Un jour qu'elle était triste après une dispute, Parvati frotta sa paume sur son corps et, pour ôter la crasse qui s'y était collée, elle en fit un rouleau.

C'est par pudeur qu'on évoque la saleté qu'une femme enlève de son corps. En vérité, Parvati utilisa la saleté majeure, non un rouleau de crasse, mais un caillot de membrane et de sang.

De ce déchet né de son propre corps elle fabriqua un fils doué d'une force invincible. Elle l'appela Ganesh et le préposa comme gardien de sa chambre. Personne ne devait entrer, Ganesh barrait la porte.

Shiva revint pour se réconcilier et l'enfant du déchet lui barra le chemin. Une fois, deux fois, trois fois il bouscula le dieu. Shiva n'essaya pas davantage, non.

Il décapita l'enfant gardien de son épouse.

Comme Parvati pleurait vraiment beaucoup, le dieu fit le serment de recoller une tête sur le jeune cadavre, celle du premier vivant de passage. Ce fut un éléphantéau. Le beau Ganesh s'alourdit, s'épaissit, il lui poussa une trompe et des oreilles et devint – c'est logique – le gardien du foyer.

Voilà donc des dieux qui font tout le temps l'amour, fabriquant deux enfants chacun de leur côté, un pour lui de son sperme, un pour elle d'un sang non fécondé.

Dourga tueuse de buffle

Parvati coulait des jours heureux avec Shiva et le petit Ganesh quand un démon-buffle se mit à ravager le monde, un monstre si puissant qu'un seul dieu ne pouvait en venir à bout. Les dieux se réunirent donc en assemblée, fusionnèrent leurs énergies et firent naître Dourga.

Fille de tous les dieux, Dourga tenait surtout sa force de Shiva et Vishnou. Shiva le Destructeur, et Vishnou la Remise en ordre.

De Shiva, elle tenait sa puissance ; de Vishnou, elle tenait son calme et son sourire.

Elle naquit entourée de sept divinités qu'on appelle les « Sept Mères », bien que, en toute rigueur, elles soient plutôt des sœurs, émanations des énergies divines rassemblées pour concevoir leurs guerrières-mercenaires.

Mais Dourga et ses sept sœurs les Mères ne purent venir à bout du démon-buffle, car chaque goutte de son sang faisait sortir de terre un autre démon-buffle, encore plus puissant que lui.

Dourga se concentra, plissa son joli front, loucha sur le bout de son nez pour susciter son énergie mentale et fit naître à son tour une nouvelle déesse, une géante qui s'appelait Kâli, ce qui veut dire « Noire ».

Kâli, sa tête coupée

Noire comme la colère, les cheveux hérissés et l'œil exorbité, la nouvelle déesse née du front de Dourga tirait une langue épaisse et rouge tombant jusqu'au menton. C'était l'une des dix transformations éphémères de la première épouse, cette Sati qui s'était consumée.

Entièrement nue sous une jupe de bras tranchés, les seins ballottants sous un collier de têtes décapitées, ses dix bras armés de couperets et de haches, Kâli était en transe, tremblant de la tête aux pieds.

À sa longue langue rouge, on pouvait reconnaître qu'elle était une grande yogini, une initiée au yoga parfait, car la langue tirée jusqu'au bas du menton pouvait d'un coup d'un seul se retourner dans la gorge et étouffer. Mourir, en quelque sorte.

Dans la vraie vie, les yogis mettent un temps fou à obtenir une si longue langue ; ils doivent trancher chaque jour un peu du frein tendu qui attache la langue à la bouche, avec le fil d'une herbe dure. Quand leur langue peut toucher soit le nez, soit le menton, ils sont prêts à quitter leur corps en s'étouffant.

La nouvelle-née trépignait de fureur et piétinait un cadavre à peau blanche. En regardant de près, on voyait que le cadavre portait un chignon d'ascète et un cobra vivant autour du cou. Dieux du ciel, elle piétinait Shiva !

Kâli piétine son père parce que c'est une pulsion que les filles en Inde n'osent pas exprimer. Cette féminité tranchante, sanglante, armée, noire de colère est celle qu'elles refoulent et que les hommes adorent. Surtout les Bengalis qui l'appellent « Notre Mère ».

Dourga est la figure souriante de la maman, Kâli sa figure meurtrière. Pas l'une sans l'autre.

Mais, pendant que je décrivais Kâli-la-Noire, les démons se multipliaient à vive allure, et le monde n'était toujours pas sauvé. C'est alors que Dourga et Kâli eurent une nouvelle idée.

Kâli changea de forme. Dépouillée de sa jupe de bras coupés et de son collier de têtes, elle apparut nue, une fille de seize ans ravissante, la peau bleue. Un serpent vint se nouer autour de ses hanches comme un cordon sacré. La nouvelle Kâli s'appelait Chinnamasta.

Parfois, avec les mythes, on croit devenir fou. La première fois qu'on voit la représentation de la déesse Chinnamasta, on ne comprend rien.

On voit du sang jaillissant en jets puissants d'une tête coupée.

Mais cette tête coupée est la sienne. Celle de Kâli. Elle la tient dans sa main.

Explication. Pour mieux absorber le sang du démon-buffle, Kâli se coupa le cou et posa sa tête tranchée sur sa paume gauche. Du cou giclèrent trois jets de sang qu'elle recueillit dans sa bouche, les deux autres allant se déverser dans les bouches de deux divinités nées de son cou tranché.



Toutes ces bouches ouvertes suffisaient à boire avidement le sang du démon-buffle blessé par les armes de Dourga. Le démon fut vaincu, lui et ses avatars.

Dans l'attitude de Chinnamasta, il y avait cependant quelque chose d'inédit.

Elle ne piétinait plus le corps blanc de Shiva, mais deux corps tendrement en train de faire l'amour, la femme chevauchant l'homme, toute nue, toute blanche.

Les amants piétinés étaient le dieu Kama et son épouse Rati.

« Sous cet aspect, diront les métaphysiciens épris de spiritualité, la déesse représente l'amour pur détaché de la "cage" du cerveau, et le flux perpétuel de la vie qui se nourrit d'elle-même. »

Pour moi, je préfère rester au ras du mythe et ne pas interpréter ce que je pressens comme ininterprétable. Une déesse se coupe le cou pour boire son propre sang dans sa tête tranchée qu'elle porte sur sa paume. C'est tout simple, non ?

Telles sont les ruses de la puissance féminine qu'on appelle « Shakti », qu'un mâle et une femelle peuvent également posséder. Ou une pierre précieuse ; je porte à la main droite le saphir de ma grand-mère chrétienne, un saphir de Ceylan bien bleu – la couleur des pariahs. Cent fois, on m'a demandé en Inde si j'étais sûre d'avoir assez de « Shakti » en moi pour arborer cette pierre dangereuse, pleine de *shakti*. Mais oui, enfin, voyons !

Cette puissance féminine traverse toutes les déesses que je viens d'invoquer sous vos yeux. Dans l'ordre, Sati, Parvati, Dourga et les Sept Mères, Kâli, Chinnamasta. Et toutes sont Devi, la Déesse.

Les déesses dissoutes

La jeune Bengalie dont les larmes coulaient chaque année au moment du départ de Dourga quand le prêtre tranchait le fil sacré était une femme battue par son mari. Tolérant, humaniste, son père avait accepté que, exceptionnellement, elle pût divorcer et revenir vivre sous le toit familial, contrairement aux règles en vigueur. Pendant les jours merveilleux que j'ai passés avec elle dans la maison de son père, j'ai vu dans son regard toutes les Devi. Douceur, tendresse, colère, humiliation, destruction, nostalgie du sexe, renaissance, larmes de sang.

Cette jeune femme inoubliable refusa de s'associer à l'acte qui clôt le rituel des fêtes de Dourga.

Trop cruel.

Transportée à la va-comme-je-te-pousse par de solides gaillards à l'œil rieur, la statue de glaise et de paille qui n'est plus la déesse dérive vers son anéantissement. Les porteurs ne marchent pas, ils galopent. Elle, sur son brancard, titube, perd une oreille. On s'en fiche, on va la mettre au Gange, et plus vite que ça ! Les gaillards posent le brancard sur deux barques étroitement serrées et que les mariniers écartent brutalement. Écartent, écartent, elle bascule, ses dix bras gigotant se détachent, elle tombe...

Au moment où la tête de glaise va toucher l'eau sacrée, un oiseau bleu s'envole d'une cage – c'est un *Indian roller*, un geai du Bengale au ventre rose et aux ailes bleu turquoise.

Alors c'est la curée. Les garçons qui rigolent enfoncent la statue, lui coupent un bras, la tête, une jambe, le nez, le front. Quand enfin la belle défigurée sombre dans le fleuve, ils poussent des cris de joie. Maman n'est plus. Une joue flotte, une lèvre rouge, un œil crevé au milieu des guirlandes d'œillets jaunes.

Et ce serait seulement le flux de la vie et de la mort renaissante ?



Éros (Cupidon à Rome)

C'est un mutant. De la *Théogonie* d'Hésiode, au VIII^e av. J.-C., jusqu'à la version alexandrine contée par Apulée au II^e siècle apr. J.-C., Éros a changé six ou sept fois de forme. Tantôt il est le plus puissant des dieux, tantôt inoffensif avec deux petites ailes. Et l'on ne peut pas choisir. Ces Éros sont l'Éros.

En deuxième position

« Avant tout, dit Hésiode, fut Chaos ; puis Gaïa la terre aux larges flancs, assise sûre à jamais offerte aux vivants, et Éros, le plus beau des dieux immortels, celui qui rompt les membres et qui, dans la poitrine du dieu comme de l'homme, dompte le cœur et la sage volonté. »

Le premier fut donc sans ambiguïté le Chaos, conformément à une règle qui semble universelle et selon laquelle, avant la Création, étaient le Vide, le Rien, le Néant. Éros vient en deuxième position, au même rang que la Terre, sauf qu'il ne fait strictement rien.

Il est là. On ne connaît ni sa forme ni sa couleur, lumineux, sombre ou rouge, personne ne le sait. Ce premier Éros vit une étrange absence.

Ceux qui agissent sont Chaos et Gaïa. Chaos donna naissance aux Ténèbres et à Nuit Noire, et de Nuit Noire naquirent Ether et Lumière.

Gaïa, de son côté, enfanta toute seule son semblable mâle, le ciel, cet Ouranos qui aussitôt la couvre. De la première saillie d'Ouranos naquirent les Montagnes, les Nymphes, Mer et Flot.

Il semble qu'Éros s'anime à cet instant.

« Mais ensuite, dit Hésiode, des embrassements d'Ouranos, la terre enfanta Océan, Théia, Rhéa, Thémis et Mnémosyne... » L'interminable liste de ces

enfants de l'amour s'arrête à Cronos, le plus jeune (voir [Aphrodite](#)).

Toute l'action d'Éros est dans le « Mais ensuite ». Il faut donc supposer que cet Éros inerte scelle entre terre et ciel des liens trop étroits, que Cronos tranchera au moyen d'une serpe qui coupe l'appareil génital de son père.

Cet Éros est informe.

En troisième position

Par ordre d'apparition dans la généalogie des orphiques, Éros vient en troisième position, après Nuit et un œuf.

Dans *Les Oiseaux*, comédie satirique, Aristophane débobine la version orphique de la naissance d'Éros, et, comme nous retrouverons l'auteur comique dans *Le Banquet* de Platon, tout porte à croire qu'il était initié aux mystères de la secte d'Orphée.

« Au commencement étaient le Vide et la Nuit et les noires Ténèbres et le vaste Tartare, mais ni la terre ni l'air ni le ciel n'existaient. » Sortent de la genèse Gaïa et Ouranos. Ouste ! Ils ont trop copulé.

Puis, « dans le sein infini des Ténèbres, la Nuit aux ailes noires pondit un œuf sans germe d'où naquit Éros dans le cours des saisons, Éros le désiré au dos étincelant d'ailes d'or, Éros semblable aux rapides tourbillons du Vent ».

Pourquoi Éros est-il né d'un œuf clair ? Pourquoi n'est-il pas le résultat d'un accouplement ? Parce que, en genèse grecque, c'est tout bonnement impossible.

Éros cause et causera toutes sortes d'accouplements, mais il ne peut pas, lui, être engendré. Il sort du Vide et des Ténèbres, pondu par la Nuit Noire.

« C'est lui qui, s'étant uni la nuit au Vide ailé dans le vaste Tartare, fit éclore notre race et la fit paraître la première au jour. Jusqu'alors n'existaient pas la race des immortels, avant qu'Éros ait uni tous les éléments : à mesure qu'ils se mêlaient les uns aux autres naquirent le ciel et l'Océan et la terre et toute la race impérissable des dieux bienheureux. »

Imbroglia et embrouillamini. Le fils de l'œuf sans germe s'unit au Vide, et il agit de nuit.

Mais il y a Nuit et nuit. La Nuit majuscule possède des ailes noires, tandis que la nuit pendant laquelle Éros s'unit au Vide est simplement privée de la lumière du jour.

Nous serions donc enfants du Vide et d'un œuf clair, ce qui n'est pas brillant. Notre seul privilège est d'apparaître au monde avant les immortels, qui de toutes les façons sont ridiculisés par Aristophane dans *Les Oiseaux*, au détriment d'une cité idéale nommée Coucouville-les-Nuées.

Reste, sur les vases grecs, l'image adolescente d'un garçon ailé qui surplombe l'univers en lui tendant les bras.

En dernière position

L'image la plus connue d'Éros est celle qui le dévalorise. Lorsque Aphrodite émerge de l'écume des vagues, entièrement formée de sperme et de sang, Éros est déclassé et devient son suivant sous le nom de Cupidon. D'ailleurs, il n'est plus seul. L'autre s'appelle Himéros et c'est aussi l'Amour.

Éros a rapetissé ; c'est un petit garçon généralement dodu, turbulent et rieur, qui tire avec un jouet, un petit arc doré, des flèches qu'on dit puissantes. En réalité, non. Aphrodite est puissante et l'envolée, c'est elle. Le bel Éros étincelant né d'un œuf clair ressemble désormais à l'Éros peint par Bouguereau, couronné de petites roses, son carquois minuscule posé près de ses pieds nus.

Aucun intérêt. On dit qu'il est devenu le fils d'Aphrodite. Quelle affreuse dérision pour un dieu d'origine !

Dans le dialogue entre Socrate et ses disciples que Platon appela *Le Banquet* parce qu'il se passe un soir autour d'une table, Phèdre, l'un des disciples, dispute avec le prétentieux poète Agathon.

Un banquet n'est jamais désordonné. On y disserte sur un sujet donné en buvant du vin doux, on est proprement vêtu, jamais débraillé, on ne s'y insulte pas, c'est un rituel sérieux. Ce soir-là, Socrate proposa à ses amis de définir Éros.

Phèdre tient qu'Éros fut le premier des dieux, tandis que, au contraire, Agathon pense qu'il est le dernier des dieux et le plus jeune.

Socrate écoute d'une oreille distraite deux autres discoureurs qui parlent peu d'Éros. Puis vient Aristophane qui raconte le plus célèbre des mythes de la naissance d'Éros.

Nous étions tous des œufs à quatre pattes

La première nature des humains comprenait le mâle, l'androgyné, la femelle.

Mais chacun de ces êtres tout neufs avait une forme ovoïde d'où émergeaient quatre pieds, quatre mains, deux visages à l'opposé l'un de l'autre et deux sexes sur la face extérieure de l'œuf.

Le mâle avait deux sexes masculins, l'androgyné un sexe de chaque genre, et la femelle deux sexes féminins. Le mâle venait du soleil, la femelle de la terre, l'androgyné de la lune, intermédiaire entre terre et soleil.

Puis ces êtres complets se révoltèrent contre le roi des dieux, et voulurent escalader le ciel – ce qui, pour des ovoïdes, ne doit pas être facile.

Zeus avait l'habitude de mater les révoltes. Pour châtier les œufs pourvus de pieds et de mains, il les fit séparer en deux, précisément comme on tranche un œuf dur avec du crin. Une moitié d'un côté, une moitié de l'autre.

Puis il chargea son fils Apollon de suturer les moitiés en formant au milieu du ventre un petit creux, qui s'appela nombril.

Éperdues, les moitiés se cherchèrent avec désespoir pour reconstituer l'être plein d'autrefois. Et le désespoir de cette deuxième humanité partagée en moitiés fut si farouche qu'il en conduisit beaucoup à se laisser mourir de faim.

Zeus n'avait pas prévu ce retournement. Pour en finir avec leur désespoir, il fabriqua une troisième race humaine en bricolant les moitiés séparées. En transportant les sexes de l'extérieur vers la partie antérieure, les moitiés séparées pourront se retrouver, mais par intermittence, et jamais complètement.

Jamais longtemps non plus, car Zeus voulait quand même que l'homme prenne le temps de se nourrir et de se reproduire. Sinon, qui sacrifierait des animaux aux dieux ?

Éros, dans cette affaire, n'est rien que la force du désespoir qui pousse chaque moitié à retrouver son double. Mais c'est pourtant Aristophane qui, dans *Le Banquet*, décrit le mieux ce qui sera plus tard appelé en Europe « coup de foudre », cet amour fusionnel qui peut en effet faire périr les amants de manque de sommeil ou bien d'anorexie.

Éros, fils de Débrouille et de Dame Pauvreté

On connaît la façon dont procède Socrate. Il écoute, commente, traque un peu ses proies, puis, vers la fin, il abat ses cartes. Et celle du *Banquet* est vraiment inédite.

Socrate place un nouveau mythe dans la bouche d'une prêtresse, Diotime de Mantinée, la seule femme jamais mentionnée sous la plume de Platon – ah ! si, il y a également l'épouse de Socrate, décrite comme une emmerderesse ordinaire.

Que raconte Diotime ?

Que le jour où naquit Aphrodite, les dieux festoyèrent pour célébrer la belle aux yeux couleur de mer.

À ce banquet, en bout de table, se trouvait un dieu tout à fait mineur dans la hiérarchie. On l'appelait Débrouille (les traductions savantes l'appellent « Expédient », un mot insupportable).

Débrouille but beaucoup et sortit en titubant dans le jardin de Zeus, et, là, il s'endormit pesamment sur le sol.

Surgit alors Dame Pauvreté, qui, n'ayant pas été invitée au festin, se dit qu'il serait intéressant d'avoir un enfant de ce dieu débrouillard. Quand on est pauvre, on prend ce qu'on trouve.

Débrouille, *Poros* en grec, c'est le dieu du chemin, du passage, celui qui se faufile et qui ouvre la route. Ce n'est pas étonnant, car sa mère est Mètis, déesse de la ruse, première épouse de Zeus qui s'empessa de l'avaler pour s'assurer une pérennité exempte de soucis (voir [Athéna](#)).

Quant à Dame Pauvreté, *Pénia* en grec, elle est issue de la privation de forme originaire, « matière brute », nous dit Plutarque. Pauvreté est indéterminée, tandis que Débrouille trouvera toujours sa route.

Le dieu ivre mort et Dame Pauvreté ont ensemble un enfant qui s'appellera Éros. De son père, il a hérité un esprit en éveil, toujours prêt à ruser pour trouver les richesses qui lui manquent – héritage de sa mère.

Ces richesses ne sont ni d'or ni d'argent. Elles s'appellent le Savoir et, surtout, la Beauté. Éros est donc en alerte, attiré par la Beauté dont il manque cruellement.

Voilà qui change tout.

Car cela signifie qu'Éros n'est pas beau. Il n'a ni ailes d'or ni jeune corps désirable. Et qui, dans ce banquet, est vilain comme un pou ? Eh bien, ne cherchez pas, c'est Socrate en personne.

Dans le long commentaire qu'il consacre au *Banquet* (*Le Séminaire*, livre VIII, « Le transfert »), le docteur Lacan observe que Poros la Débrouille ne savait pas qu'une femme était là en train de lui faire l'amour. Il ne savait pas, il dormait.

Lacan transforme le nom de Dame Pauvreté en Aporia, la désirante originelle à qui tout fait défaut. Et voici que revient en écho dans la bouche de Lacan l'histoire d'un vieil homme qui ne savait pas non plus, versifiée par Victor Hugo dans « Booz endormi ».

*Booz ne savait point qu'une femme était là
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.*

Ce jour-là, l'Éternel veut une mésalliance entre un juif très pieux et une Moabite, une païenne qui sera la lointaine aïeule de Jésus.

Et Poros ne sait pas qu'une femme couche avec lui, une pauvre qui recherche à tout prix l'enfant de ce dieu-là.

Dans la version de Diotime de Mantinée, Éros a encore perdu en dignité. Il n'est même plus un dieu, juste un petit *daimôn*, un être intermédiaire moche et pauvre, qui veut tout ce qu'il n'a pas.

L'idole d'Alcibiade

Là-dessus, ivre à tout casser, entre le bel Alcibiade, couronné de guirlandes et qui vient peut-être – ce n'est pas dit – de mutiler toutes les statues d'Hermès qui, dans Athènes, tenaient le rôle de poteaux indicateurs (voir [Hermès](#)).

Alcibiade avait tout d'un dandy aristocrate prêt à toutes les frasques du haut de sa beauté. Il zézayait un peu, ce qui semblait gracieux à ses contemporains. Il fut brave au combat aux côtés de Socrate, puis, plus tard, après avoir fait scandale en mutilant les Hermès, il trahit Athènes pour Sparte, ce pour quoi Jacqueline de Romilly l'appela « le fossoyeur d'Athènes ».

On n'en est pas là lorsque le beau dandy fait une bruyante entrée au banquet où on parle d'Éros.

Alcibiade est depuis longtemps amoureux de Socrate. Maintes fois, il lui a fait des avances sous la tente militaire ; en vain. Socrate a résisté.

« Mais pourquoi suis-je donc amoureux d'un homme aussi vilain ? », se demande Alcibiade à voix haute, vautré à côté d'Agathon, le beau poète prétentieux.

Alcibiade se confesse. Certes, il a beaucoup bu, comme le dieu Débrouille au banquet de l'Olympe. Il n'en reste pas moins que la leçon finale, celle qui parle du véritable amour, sort de la bouche avinée d'Alcibiade.

Socrate, dit-il, ressemble aux statues de Silène, cet affreux satyre qui sert de boîte à bijoux. Laid à l'extérieur, il contient en lui des trésors, *agalmata*.

Éros, c'est cela même. Un désir fétichiste de trouver un trésor, même dans le plus laid. « Mais tout de même, dit Lacan, si vous dites d'Untel ou d'Unetelle “J'en fais mon idole”, ça ne veut pas dire simplement que vous en faites une reproduction, de vous ou de lui, mais que vous en faites quelque chose d'autre. »

L'amour.

Alcibiade est intarissable sur son idole à lui, ce philosophe si laid contenant des objets d'or, des *agalmata* qu'il voudrait bien avoir.

Puis le banquet s'étire et les convives s'endorment, excepté Socrate qui s'en va en secouant la poussière de ses sandales sous le soleil levant.

Éros en prince charmant

Philosophe platonicien du II^e siècle, Apulée raconte la seule histoire d'amour qu'on connaisse à Éros.

La princesse Psyché était si belle qu'on la comparait souvent à Vénus-Aphrodite. *Psyché*, en grec, signifie « âme ».

Moins belles, ses sœurs étaient mariées, mais Psyché est célibataire. Son père le roi s'en fut consulter à Delphes, et la Pythie répondit par la voix d'Apollon qu'il fallait exposer sa fille sur un roc escarpé, vêtue comme pour des noces.

« Et n'attends pas un gendre issu d'un sang mortel, dit la voix de la Pythie, mais un monstre féroce qui vole dans les airs... »

Les noces funestes se préparent. Psyché est exposée sur un roc, en robe de noces couleur safran, sandales et mante de la même couleur, couronnée de fleurs d'oranger sous un voile flamboyant.

Puis le cortège s'en va et Psyché reste seule, terrorisée en attendant le monstre. Un vent subtil l'emporte dans la nuit et la dépose dans un palais enchanté qu'elle visite, guidée par une voix invisible.

Dans la nuit approche le mari monstrueux. C'est un amant parfait et Psyché est heureuse, jusqu'au matin seulement. Car le mari s'enfuit avant l'aube.

Psyché a les membres rompus d'amour. Le soir, cela recommence. Le mari vient lui faire l'amour et s'enfuit avant l'aube.

Le jour, elle vit en reine solitaire et, la nuit, en amoureuse ardente. Éros – car c'est lui – n'a pas obéi aux ordres de maman. Car la Vénus décrite par Apulée est une mère qui ne veut pas de bru.

Comme Psyché se sent un peu seulette, elle obtient de son mari l'autorisation de faire venir ses sœurs. Éros – elle ne connaît pas son nom – y met une condition très stricte. Ne jamais chercher à voir son visage, sinon, elle ne le reverra plus. Jamais plus.

Les sœurs, aussi méchantes que celles de Cendrillon, font tout pour persuader Psyché de voir le visage du « monstre » dans la nuit. Et Psyché obéit. Pendant que son mari sommeille, elle approche une lampe à huile et le voit.

Qu'il est beau ! Sa main frémit et la lampe laisse couler une goutte d'huile chaude sur l'épaule d'Éros, qui hurle de douleur.

Puis il déploie ses ailes et s'envole à grands cris.



Psyché part à sa recherche, et la quête sera longue. Pan la console un peu, l'empêche de se suicider en se jetant dans un fleuve.

Personne ne veut d'elle. Pendant ce temps, Éros souffre le martyre à cause de sa brûlure et, par malheur, une mouette – serait-ce notre Athéna ? – dévoile à Vénus le nom de la coupable.

Alors Vénus torture la malheureuse Psyché, la fait fouetter, marcher, et, pour finir, lui impose quatre obligations : trier un gigantesque tas de graines de céréales ; arracher un flocon à une brebis pourvue d'une toison d'or dans un troupeau dangereux qui attaque les humains ; aller puiser à la source de l'eau du Styx, une eau qui injurie, menace, et que gardent des dragons.

Les fourmis lui facilitent le travail du tri.

Un roseau la conseille pour l'approche de la brebis.

Envoyé par Éros, un aigle compatissant se charge de puiser l'eau à la barbe des dragons.

Reste la quatrième épreuve. Vénus oblige Psyché à descendre aux Enfers pour demander à Proserpine (Perséphone) de lui remettre dans une cassette « un peu de beauté ». Que signifie ? Peut-être, après tout, était-ce une crème antirides, et peut-être que le « peu » est un pot.

Psyché, qui n'en peut plus, veut se suicider une fois de plus en se jetant du haut d'une tour lorsque, miracle, la tour elle-même lui donne de bons conseils pour se rendre aux Enfers sans trop de difficulté.

C'est une invraisemblable collection de « ne pas ».

Ne pas donner, *ne pas* aider le vieillard qui se putréfie dans l'eau, *ne pas* aider non plus les vieilles qui tissent auprès de Proserpine, *ne pas* s'asseoir, *ne pas* manger, sauf du pain, et, surtout, *ne pas* ouvrir la boîte.

Moyennant quoi, munie de deux gâteaux pour amadouer le chien Cerbère qui garde les Enfers, et ayant dans la bouche deux pièces de monnaie pour payer le passeur, Psyché réussit la quatrième épreuve.

Enfin, presque. Car à peine est-elle revenue à la lumière du jour que la coquine ne résiste pas à la curiosité et ouvre la cassette.

La cassette ne contenait pas de beauté ni de crème, mais un sommeil cataleptique. Et voilà Psyché mortellement endormie.

Enfin guéri de sa brûlure, Éros vole au secours de sa bien-aimée. Il remet le sommeil dans la cassette et va se jeter aux pieds de Zeus (Jupiter). Lequel déclare unis par les liens du mariage Éros, dit Cupidon, et Âme, dite Psyché.

Vénus est devenue belle-mère, et Psyché une divinité.

Soumise aux épreuves, attirée par le beau, mais curieuse comme le fut Ève au jardin d'Éden, l'Âme est successivement heureuse ou violentée. Séparée de son dieu, elle le cherche partout, se détachant peu à peu de ses biens matériels, perdant son mari, le retrouvant, et finissant enfin purifiée, lumineuse, légère et ailée.

Elle est devenue papillon.

Ève

Dans le premier récit de la Création, c'est tout simple :

« Dieu créa l'homme à son image

À l'image de Dieu il le créa

Homme et femme il les créa » (Gn 1, 27).

Mais dans le second récit de la Genèse, l'affaire se complique.

L'Éternel fit le ciel, la terre, et juste un flot d'eau arrosant toute la surface du sol. Mais il n'y avait personne pour cultiver la terre.

Alors l'Éternel modela l'homme avec de la poussière de terre et lui souffla dans les narines une haleine de vie. Comme le mot « terre » en hébreu se dit *adam*, le premier homme s'appellerait donc Adam.

Puis l'Éternel dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une auxiliaire qui lui soit assortie » (Gn 2, 18).

On dirait qu'il a réfléchi et qu'il a peur que l'homme ne s'ennuie.

Alors l'Éternel modela toutes les bêtes et tous les oiseaux en demandant à l'homme de leur attribuer un nom. L'homme nomma les bêtes, les oiseaux et les fauves, mais il ne trouva pas de nom pour un aide qui lui soit assorti.

Et là, à cet instant, eut lieu une opération de chirurgie divine pour créer l'auxiliaire de l'homme.

Côte ou côté ?

Dans le texte de la Genèse, « l'Éternel fit tomber un profond sommeil sur l'homme ; il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, l'Éternel forma une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria : "Ah ! Cette fois, voici l'os de mes os et la chair de ma chair ! Je l'appellerai 'femme', car elle fut extraite de l'homme" » (Gn 2, 21-23).

Les théologiens s'étripèrent longtemps sur cette étrange opération. Philon d'Alexandrie, immense philosophe juif et helléniste mort vers 54 apr. J.-C., refusait catégoriquement la formation de la femme avec la côte de l'homme. Ce n'était pas possible parce que :

— Premièrement, l'âme humaine n'a pas de sexe défini, mais les a tous en puissance. Lorsque Adonaï ordonne « Croissez et multipliez », Il ne songe pas à la procréation, mais au développement spirituel. C'est l'Esprit qui doit croître et se multiplier, comprenez-vous ?

— Deuxièmement, « Comment croire qu'une femme ait été faite de la côte d'un homme ou qu'un être humain quelconque ait été ainsi tiré d'un autre ? Qu'est-ce qui avait empêché Dieu, qui avait fait l'homme avec de la terre, de faire la femme de même ? C'était bien le même créateur et la matière était en quantité presque infinie... Et pourquoi, quand il y a tant de parties dans l'homme, n'en avoir pas choisi une autre que les côtes ? Était-ce la côte droite ou la côte gauche ? ».

Il est formidable, ce Philon. Mais il est bien obligé de trouver une issue. La côte sera donc le symbole de la force féminine, tout en sensibilité, complémentaire de la force virile tout en intelligence tandis que le serpent est tout entier plaisir.

Mais le plus logique est encore de penser qu'il y eut une erreur de transcription et que, à la place de « côte », il faudrait lire « côté ». La femme à côté de l'homme, voilà qui a du sens.

Le plus dur reste à faire. Expliquer la procréation.

« Quand la femme fut créée, écrit Philon d'Alexandrie, l'homme se réjouit à la vue d'une figure semblable à la sienne, s'approcha d'elle et l'embrassa. Elle, de même, se réjouit d'avoir un compagnon et lui répondit avec pudeur. Mais l'amour était né, unissant, pour ainsi dire, dans un seul corps les parties séparées

d'un animal unique, les adaptant l'une à l'autre, engendrant en chacune d'elles un désir d'union en vue de la production d'êtres semblables. »

Aristophane n'aurait pas dit mieux en inventant le mythe de l'amour dans *Le Banquet* de Platon.

À un détail près. Pour Philon d'Alexandrie, ce désir amoureux fut cause des iniquités et transgressions qui firent quitter à l'homme et à la femme une vie immortelle et heureuse pour une vie mortelle douloureuse.

Quand Platon plagie la Torah

Au IV^e siècle, Eusèbe de Césarée écrivit les quinze livres de *La Préparation évangélique* pour combattre le paganisme grec. Quand il parle de l'ablation de la côte, il s'en prend à Platon en un temps où la pensée platonicienne irriguait puissamment le christianisme naissant.

Or que nous dit Eusèbe ? Que Platon, ignorant bien sûr le dogme de l'indissolubilité du mariage, met dans la bouche d'Aristophane, auteur de comédies célèbres, le mythe des androgynes primitifs ovoïdes et que, ensuite, Aristophane raconte « en plaisantant » que « son Zeus ayant ainsi parlé coupa les hommes en deux comme on coupe les œufs durs avec un crin. Après avoir divisé un homme, il ordonnait à Apollon de tourner le visage et la moitié du cou vers la coupure, afin qu'à l'aspect de la section l'homme devînt plus modeste ; puis il enjoignait au dieu de guérir la plaie » (voir [Éros](#)).

Eusèbe de Césarée pense donc que Platon connaissait l'affaire de la côte opérée qu'il fait exposer par un poète comique, pour la transformer en histoire risible. Platon serait donc un plagiaire de la Bible.

La mise au point de saint Augustin

À la même époque, saint Augustin revient sur la thèse de Philon, qui le tracasse. Pour en finir avec cet agaçant problème, Augustin d'Hippone écrit dans un commentaire sur la Genèse que Dieu les fit mâle et femelle pour faire comprendre qu'Il n'avait pas seulement créé l'esprit (thèse de Philon), mais aussi le corps de l'homme. Et il faut prendre « homme » au sens générique, « à cause de l'unité de l'homme en tant que comprenant les deux sexes et parce que c'est de l'homme que la femme a été créée... ».

Disparition de la côte.

Quinze ans plus tard, dans *La Cité de Dieu*, saint Augustin reprend tout de même un morceau de Philon. « Il est certain que les deux sexes ont été créés d'abord en êtres distincts, comme nous les voyons maintenant [...], soit à cause de l'union du mariage, soit à cause de l'origine de la femme, tirée *du côté* de l'homme » (c'est moi qui souligne).

Augustin a un autre tracas. C'est l'exclamation de l'homme quand il voit l'auxiliaire : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair ! » Que c'est ennuyeux... Comme il aurait été plus affectueux d'ajouter « et l'âme de mon âme » !

Parce que, après tout, d'où vient l'âme de la femme ? De l'homme directement ou de Dieu ?

La femme, épouse des anges

Modèle de la théologie grecque orthodoxe, longtemps considéré comme le responsable du schisme entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident, Photius fut au IX^e siècle chef de la chancellerie impériale de Byzance, deux fois patriarche et reconnu saint par l'Église orthodoxe. Ne lisant pas le latin, il méconnut Augustin d'Hippone et se battit contre tout ce qui, de près ou de loin, impliquait la latinité.

Un jour qu'il écrivait à son frère Tarasius, Photius s'en prit aux écrits théologiques de Clément d'Alexandrie, chercheur de compromis entre la philosophie grecque et le christianisme, reconnu comme saint par l'Église catholique. Pourquoi ?

Parce qu'« il fait sortir Ève d'Adam non comme le veut la doctrine de l'Église, mais d'une façon indécente et impie. Il rêve que les anges ont eu commerce avec les femmes et leur ont fait des enfants... ».

On en apprend de belles.

Mais le rêve de Clément d'Alexandrie n'était pas tombé du ciel. Il venait de la doctrine de Valentin.

Valentin naquit en Égypte au II^e siècle et concilia brillamment le judaïsme, la religion égyptienne et le christianisme dans lequel il vécut toute sa vie. Non, ce n'est pas un saint de l'Église. Les idées de Valentin furent toutes condamnées par les Pères de l'Église, qui le considéraient comme hérétique.

Hérétique, donc très intéressant. Et voici ce qu'il dit. Dans l'homme primordial, les éléments masculins représentent l'élection, et les éléments féminins la vocation. Les éléments masculins sont angéliques d'emblée et s'unissent au Verbe dans le Plérôme (la plénitude divine), tandis que les

éléments féminins, âmes épurées des disciples de Valentin, les Valentinien, épousent des anges.

Et comment se passa l'apparition de la femme ?

Par une émanation physique d'Adam. La première femme ne fut pas formée par Dieu d'une partie du corps d'Adam, et ne fut pas non plus formée à la Platon d'une moitié de corps divisé. Elle « émane ».

Mais saint Photius a tort d'appeler cette femme « Ève ».

Car à l'instant de sa naissance et quand elle voit Adam, la première femme n'a pas encore de nom.

Or tous deux étaient nus

La suite est célèbre dans le monde des monothéismes.

Le serpent susurra dans l'oreille de la femme qu'il était parfaitement innocent de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et que ni l'homme ni la femme n'en mourraient.

Puis il émit la phrase fatale qui fut cause de la chute : « Vous serez comme des dieux. »

La femme cueillit le fruit, en mangea et en fit manger à l'homme. Alors seulement ils virent qu'ils étaient nus et se couvrirent le sexe de feuilles de figuier cousues.



Le pas de l'Éternel retentit dans le jardin. Adam et la femme sans nom se cachèrent. Adam avoua s'être caché parce qu'il était nu.

« Qui t'a appris que tu étais nu ? », dit l'Éternel.

C'est ainsi que l'Éternel sut que l'homme et la femme avaient mangé du fruit de l'arbre tabou.

« Ce n'est pas moi, c'est elle ! dit Adam

— Ce n'est pas moi, c'est le serpent ! », dit la femme sans nom.

Puis ils furent tous les trois cruellement punis.

Le serpent, contraint à marcher sur son ventre, et promis à l'hostilité de la femme qui lui écrasera la tête pendant qu'il la piquera au talon.

Adam, qui devra travailler tous les jours à la sueur de son front et manger l'herbe et les chardons, et qui, né de la poussière, retournera à la poussière en mourant.

Alors seulement Adam donne un nom à sa femme. Ève, « mère de tous les vivants ».

L'Éternel leur fabrique des tuniques de peau, les chasse du jardin d'Éden et poste les chérubins devant l'entrée du lieu des délices, armés de leurs glaives fulgurants. Les chérubins, les terribles *Keroubim*, étaient aussi éloignés des mignons angelots que le premier Éros, le Noir inerte, le fut de son futile descendant Cupidon.

Ensuite Adam connut Ève, et Ève enfanta dans la douleur. C'était sa punition : « Dans la peine tu enfanteras des fils. »

De filles, pas question.

La Nouvelle Ève

Comme il y eut un Nouveau Testament, un Fils de Dieu fait homme pour racheter le premier péché, il y eut une Nouvelle Ève pour racheter la première.

Il fallait une jeune vierge pour accueillir dans son sein la semence divine incarnée dans l'enfant. Il fallait qu'elle conçût cet enfant sans relations sexuelles pour être sans péché. Il fallait aussi qu'elle en fût avertie pour notre plus grande joie, car la scène dite de l'Annonciation à Marie est d'une simplicité bouleversante.

L'ange Gabriel salua Marie « pleine de grâce » et lui annonça qu'elle enfanterait un fils qu'elle appellerait Jésus.

Marie s'effaroucha : « Comment serait-ce possible ? Je ne connais point d'homme ! »

Gabriel répondit : « L'Esprit saint viendra sur toi et la vertu du Très-Haut te prendra sous son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra sera appelé Fils de Dieu » (Lc 1, 35).

Et Marie, jubilante, répondit qu'elle était la servante du Seigneur.

Déjà, le fruit de ses entrailles multipliait ses divines cellules sous l'inspiration de l'Esprit saint, dont nul ne saura par où il est passé.

Marie fut officiellement proclamée « Mère de Dieu » en 431 par le concile d'Éphèse, ville de la Grande Diane.

La Grande Diane d'Éphèse et le professeur Freud

Les Romains pratiquant le syncrétisme avec ardeur, la Grande Mère Cybèle fut souvent confondue avec une autre Mère, la Grande Diane d'Éphèse. Diane pour les Latins, et Artémis en Grèce (voir [Artémis](#)).

Sœur jumelle d'Apollon, Lune quand il est Soleil, Diane est tout à la fois chaste, chasseresse et patronne des accouchements.

C'est dans l'actuelle Turquie qu'on peut voir les ruines du temple de la Grande Diane d'Éphèse, qui, de chaste fille nue se baignant dans l'étang, a pris une drôle d'allure.

Je la tiens au creux de ma main, la petite figurine en os que l'on vend au touriste et que m'a rapportée un ami bienveillant. Exacte reproduction en miniature de la statue installée désormais au musée de Selçuk.

La tête est couronnée d'un bandeau qui ressemble à une tour, d'où partent des boucles bien rondes. Un lourd collier tressé entoure son cou puissant. Elle n'a pas deux seins, mais vingt, alignés tel un bouclier.

On s'est beaucoup interrogé sur ces rondeurs.

Les uns pensent à des seins à cause des accouchements. Les autres pensent à des testicules tranchés à cause de Cybèle. Cette robe du soir ornée de seins couillus suscite un charme maléfique, même au creux de ma main.

La parole est au professeur Sigmund Freud.

Après la mort du Christ et sa résurrection, sa mère et Jean, son disciple préféré, s'installèrent à Éphèse. Jean voulait y prêcher. Faire concurrence à la Grande Diane étant d'une grande difficulté, Jean présenta Marie, la femme qu'il accompagnait, comme un parfait succédané de la déesse : vierge, comme la Grande Diane, et Mère de Dieu.

Vierge et Mère.

L'idée fit du barouf, il y eut des émeutes, les vendeurs de piété ne voulaient pas entendre parler d'une autre déesse vierge, mais, selon le professeur, c'est ainsi, par déplacements progressifs, que la Grande Diane d'Éphèse se transforma en la Vierge Marie.

Ce n'est pas attesté. Sans doute. Freud confond Cybèle et la Grande Diane. Sûrement. Mais j'aime ce nouveau mythe qui fait transiter une déesse païenne

vers la Vierge Marie, mère d'un dieu nouveau.

C'est à sept kilomètres d'Éphèse, dans une petite maison transformée en église byzantine au XIII^e siècle, que la Vierge Marie mourut – pardon – monta aux cieux.



En 1854, la papauté proclama qu'elle-même était née par miracle, reprenant le récit du Protévangile de Jacques qui insiste sur la stérilité d'Anne, sa mère. Un siècle plus tard, l'Assomption fera partie du dogme.

La Vierge Marie est parfois appelée la Nouvelle Ève, écrasant du talon la tête du serpent. Second Adam, le Christ a eu besoin d'une aide qui lui fût assortie : l'Église, son épouse, grandioisement incarnée par toute une série d'hommes qui, le moment venu, se réunissent pour élire à huis clos l'un d'entre eux.



Fleur-plume précieuse et Prince des fleurs (Mexique)

Comme ils sont beaux, ces noms ! Et comme ils font rêver...

Le monde où ils s'inscrivent, il faut l'affronter sans faillir. L'Empire aztèque qui créa ces jolis dieux, il faut pouvoir en comprendre la cruauté.

Le mot « cruauté » vient du latin *crudelitas* qui veut dire « saignement » et, en effet, l'Empire aztèque fit rituellement couler le sang.

Claude Lévi-Strauss contourna le Mexique, « cette plaie ouverte au flanc des américanistes », écrit-il dans *Tristes Tropiques*. Vers la fin de sa vie, il s'y plongea le temps d'une étape dans l'un de ses derniers livres, *Histoire de Lynx*. Brièvement.

Je n'aurais pas éprouvé le besoin de faire face aux Aztèques sans les cinquante mille morts exécutés pendant le mandat de l'ancien président du Mexique Felipe Calderón, cinquante mille morts policiers, civils et truands assassinés au nom de la lutte contre les cartels de la drogue. Ce pourrait ressembler à Chicago à l'époque d'Al Capone, mais non. Rien à voir avec une rafale de mitraillette, tac-tac-tac-tac. Le célèbre massacre de la Saint-Valentin en 1929 se contenta de quelques morts, pas même une petite dizaine.

Dans le Mexique du XXI^e siècle, les truands des cartels s'amuse à faire rouler les têtes de leurs victimes sur le plancher des troquets, quand ils ne les assemblent pas en petites pyramides aux carrefours.

Les dieux ne meurent jamais. Les voici de retour, réclamant leur dose quotidienne de sang humain pour assurer le lever du soleil sur Mexico, qui s'appela Tenochtitlan à compter de sa fondation en 1325.

Deux petits siècles avant l'arrivée d'Hernán Cortés firent de Tenochtitlan une mégapole de deux cent mille habitants, chaque naissance apportant la promesse d'un nouvel être humain voué au sacrifice pour la grande joie de tout un peuple, et sous l'égide des fleurs.

Fleur-plume précieuse

Son nom nahua est *Xochiquetzal* : *xochi* signifie fleur, et *quetzal* précieux, comme sont précieuses les longues plumes courbes de l'oiseau quetzal, le couroucou resplendissant. Comme son double Prince des fleurs, dont le nom nahua est *Xochipilli*, elle relève du signe *Xochitl*, qui évoque le mot « fleur ».

Règle d'or du panthéon aztèque : tout est Deux.

Fleur-plume précieuse n'est donc pas séparable de Prince des fleurs, puisque tous deux sont du signe fleuri.

La déesse a cependant ses activités propres : elle patronne toutes les activités ludiques, ainsi que le tissage et la broderie réservées aux femmes. Elle préside à la sensualité libertine, sans rapport avec la procréation légitime ni même les simples relations sexuelles. Les épouses ou les amantes de rencontre ne sont pas concernées par cette divinité.

Déesse des partouzes, Fleur-plume précieuse est représentée nue et couronnée de fleurs. On raconte qu'elle fut autrefois l'épouse du terrible Tlaloc, un vieux barbichu d'épouvante, roi des Enfers, maître de la pluie et de la foudre.

C'est donc là qu'elle vivait lorsqu'elle fut enlevée par Xochipilli, qui l'emporta dans le paradis fleuri.

Ce paradis situé à l'Occident s'appelle Tamaochan, et c'est le pays des femmes. Les Aztèques ayant été contraints d'assimiler les dieux des empires précédents, Fleur-plume précieuse se superpose à de vieilles antiquités comme « Notre aïeule », ou « la Mère des dieux », ou bien encore « papillon d'obsidienne », signe de l'Ouest, des femmes et du déclin.

Mais puisque tout est Deux, ce déclin se double d'une riante renaissance comme un vieux manteau noir d'une doublure de soie rouge.

Et voici Fleur-plume précieuse devenue la « déesse du jeune épi » et, beaucoup plus étrange, « déesse des ordures », car le jeune épi se fane et pourrit comme tout le monde.

Une déesse bien étrange, cette Tlazolteotl des immondices. Dans la configuration des multiples noms de Fleur-plume précieuse, Tlazolteotl est une déesse des plaisirs sexuels, redoublant la sensualité débridée.

C'est à la déesse des ordures que les pécheurs aztèques, assis en face de ses prêtres, venaient avouer d'une voix claire et forte la liste de leurs errements. Puis ils étaient punis. Prière de jeûner et de se percer la langue avec de petits fétus de paille bien tranchants.

Fort légitimement, la figure ordurière de Fleur-plume précieuse préside aux accouchements. Elle accouche du maïs, jeune dieu du renouveau.

Quand devint-elle libertine ? Sans doute au paradis. D'ailleurs, entendons-nous : dans l'Empire aztèque, même le libertinage est solidement cadré. L'adultère est puni de mort, et la « sensualité » n'est autorisée qu'aux guerriers célibataires qui ne feront pas de vieux os et qui ont acquis le droit de vivre en concubinage avec des courtisanes dont Fleur-plume précieuse est la divinité.

Chaque dieu ayant un double animal en surplus de son jumeau dualiste, l'animal de Fleur-plume précieuse est, sans surprise, le couroucou resplendissant dont un panache de plumes mordorées couronne la tête de la déesse entourée d'un nœud de papier. Sur sa coiffure, elle porte un fuseau, histoire de rappeler que les femmes filent et tissent.

Ce n'est pas tout. Selon le calendrier, Fleur-plume précieuse règne sur le signe « aigle » ; et elle a pour partenaire un jaguar dansant dont on retrouve la peau sur son siège divin. Aigle + jaguar = sigles de l'astre solaire.

Notre princesse fleurie de plumes mordorées est donc l'une des divinités solaires qui président au jeu de balle, au jeu de hasard, et aux saunières qui ramassent le sel, car, comme le fait remarquer Christian Duverger dans *L'Esprit du jeu chez les Aztèques*, une histoire « salée » aztèque a exactement le même sens que chez nous. Grivoiserie.

Il arrive à Fleur-plume précieuse de s'entourer de colibris, à cause de leur long bec courbe s'introduisant en frémissant dans le creux d'une fleur. Pour cette raison, le pénis, en nahua, s'appelle l'« oiseau ». Une bien charmante personne, cette déesse fleurie.

Au jeune homme qui serait sacrifié pour la fête du mois de Toxcatl, on donnait en mariage quatre jeunes filles exquises pour trente jours. L'une d'elles s'appelait Fleur-plume précieuse.

Puis, le mois écoulé, le jeune homme avait comme les autres le cœur arraché à mains nues par le sacrifiant, avant de se faire couper la tête et qu'on envoie son corps au bas des marches.

Prince des fleurs

Comme sa jumelle, il préside aux plaisirs érotiques, mais lui, c'est un aristocrate, dieu de l'amour, de la joie, de la beauté, de la poésie et de la danse. L'un de ses petits noms est « Seigneur-fils vénérable », un oxymore de toute beauté réunissant le respect que l'on doit aux anciens et la flamme de la jeunesse.

Peut-être est-ce la raison de son maquillage : les yeux fardés de cendres, la peau à fond de teint rouge.

Sa position préférée est l'assise en tailleur, dite de « spectateur de jeu de balle ». Il porte un papillon – peut-être est-ce un monarque – et son sceptre s'appelle le « bâton de cœur ».

Sur l'une de ses images, on voit Prince des fleurs enrubanné de plumes et assis sur une litière de feuilles, son sceptre à la main. Un cœur y est piqué, percé par le milieu. C'est cela, le bâton de cœur.

Prince des fleurs est l'une des divinités du soleil levant. Mâle. Sur une de ses statues, un immense coquillage blanc et rose – de ceux qu'on appelle « strombes » et qui, portés à l'oreille, font entendre le bruit des vagues – est représenté sectionné sur les quatre faces de son siège : ce coquillage symbolise la vulve.

Par sa frivolité, son goût des plaisirs, la nature des plumes des oiseaux des terres chaudes, le couple fleuri serait, semble-t-il, venu des peuples huastèques, connus pour leurs tissages magnifiques et la légèreté de leurs mœurs – aujourd'hui Veracruz.

Pour l'instant, rien de saignant. Mais la « guerre fleurie » qu'inventèrent les Aztèques avait pour objectif de trouver des captifs dont les cœurs seraient offerts aux dieux. Les fleurs de Fleur-plume précieuse et de son prince furent des fleurs rouge sang.



Ganga (Inde)

Avant de vivre en Inde, quand j'entendais parler de la « descente du Gange », je pensais qu'il s'agissait du parcours d'un long fleuve prenant sa source dans les Himalayas. Puis je m'aperçus que mes amis indiens en poste à Paris parlaient de cette descente avec une tonalité fervente, inhabituelle dans la géographie. La Loire prend sa source au mont Gerbier-de-Jonc et, malgré la passion que je porte à ce fleuve, je ne parle pas de sa « descente » avec pareille révérence.

Un jour, dans le Tamil Nadu, dans le sud de l'Inde, je me trouvais face à l'énorme bas-relief qui représente la descente du Gange. Ces immenses rochers sculptés sur la plage de sable de Mahabalipuram sont les plus grands du monde, vingt-sept mètres sur neuf. Si touffus, entremêlés, brodés de tant de figures à queue, à poil et à moustaches que j'eus du mal à m'y retrouver. Pour distinguer les éléphants, c'était facile. Mais ce chat debout qui fait du yoga ? Et ces serpentes rangées comme des poireaux ?

En vérité, la descente du Gange n'a rien à voir avec la géographie. D'abord, il faut écrire « Descente » avec une majuscule, car le mythe qui s'y rattache est aussi important que l'Assomption de la Vierge dans le catholicisme. Ensuite, ce n'est pas *le* Gange, mais *la* Ganga, une déesse.

Ce malencontreux masculin accolé en français au Gange ne permet pas de rendre justice à l'ampleur de la Descente sur terre de la déesse des eaux douces, mère de tous les fleuves et de tous les ruisseaux, patronne des cadavres dont elle lèche les pieds nus avant qu'ils soient hissés sur les bûchers. Sans eau purificatrice, pas de cérémonie funèbre. Sans eau douce, pas de bain sacré à l'aube, pas d'ablutions réglementaires.

On ne parlera pas de l'eau potable, car, pour l'instant, là n'est pas l'essentiel. La déesse des eaux douces a d'autres chats yogis à fouetter que de fournir de

l'eau sans danger pour les êtres vivants doués de la pensée.

Elle naquit de la sueur plantaire du dieu Vishnou, soigneusement recueillie par le dieu Brahma, créateur à peau blanche et sans grande énergie qui sut malgré tout façonner la petite avec du sébum de pieds divins. Elle ne fut pas créée par hasard, non. Une divinité sans fonction n'existe pas.

La nécessité de la déesse Ganga s'étale sur des milliers d'années. Il fallut des fautes gravissimes, des demandes de réparation, plusieurs générations de rois et le chignon d'un dieu. Et le moindre détail exige une explication : voilà pourquoi le plus grand bas-relief du monde est truffé de signes et de figures.

Avant les cadastres, pour délimiter leurs champs, les paysans français avaient l'habitude de flanquer une bonne claque à leurs fils chaque fois qu'ils plantaient un piquet. Les fils n'oubliaient pas. Avant l'histoire, à l'ère des mythes, les rois de l'Inde chargeaient aussi leurs fils de délimiter leur royaume. Avec rudesse et sans répit, pour qu'ils n'oublient pas. C'est dans ce rituel long et compliqué que germa le besoin ardent de la déesse du fleuve.

Un cheval étouffé et une reine érotique

Pendant une année, les princes suivaient à la trace un étalon blanc qu'ils avaient ordre de laisser divaguer sans le perdre. L'année finie, les princes capturaient l'étalon et le ramenaient au palais : le territoire qu'il avait parcouru délimitait les marges du royaume, et les autres royaumes qu'il avait traversés étaient supposés faire acte de soumission.

L'étalon revenu au bercail, la cérémonie commence.

Honoré, nourri, célébré, l'animal est ensuite conduit devant un dignitaire dont la seule fonction est de lui demander l'autorisation de le sacrifier. Sans méfiance, l'étalon se laisse caresser le museau. Et cet apaisement est pour tous le signe de son accord. Toujours se méfier des caresses sur le museau, cela pourrait vouloir dire : « On va te tuer, tu es d'accord, n'est-ce pas, mon petit chéri ? »

Sans l'assentiment du cheval blanc, on ne pourra pas le sacrifier. On y parvient toujours, car il dit toujours oui. On l'étouffe en le strangulant, puis on l'étend sur le sol, on le recouvre d'un tissu épais.

À cet instant, ô stupeur, la plus âgée des reines se couche sous la couverture aux côtés de l'étalon mort et, lui prenant la verge avec force, elle simule l'accouplement.

Ce sacrifice étrange nommé *ashvameda* se pratiquait à l'époque des Veda, dans un temps où le sacrifice lui-même était un dieu (voir [Prajapati](#)). Les modernes ont un peu trop tendance à nous raconter qu'on ne sacrifiait

évidemment pas un vrai cheval, mais une figure de cheval, de même qu'on ne sacrifiait jamais d'être humain, mais une figure d'homme. Les textes sont pourtant très précis, et parlent de têtes d'animaux et d'hommes plantés aux quatre coins de l'espace du sacrifice.

Les plus érudits des savants indianistes ne connaissent pas encore l'explication complète du coït simulé avec le cheval mort. L'*ashvameda* en garde un parfum de mystère, de faste royal, de sexe mis à mort tout à fait singulier.

Un jour, le roi Sagar lâcha un étalon blanc et ses soixante mille fils se mirent à sa poursuite. Puis ils perdirent sa trace et, dans leur ardeur à retrouver le précieux animal, ils s'enfoncèrent dans un ermitage forestier où se trouvait en effet l'étalon. Il paissait tranquillement. À ses côtés, un sage méditait.

Les fils de Sagar en tremblaient d'émotion. Leur père avait déjà pratiqué cent fois l'*ashvameda*, et la perte du cheval serait une catastrophe. Ils dérangèrent donc le sage qui méditait.

Malheur ! Le dieu Indra, jaloux de la splendeur des cent *ashvamedas* du roi qui, après tout, n'était qu'un humain, avait détourné le cheval pour l'amener dans l'ermitage de ce sage redoutable. Dérangé dans sa méditation, le sage Kapila planta son regard sur les soixante mille fils qui furent réduits en cendres. Ah mais !

Mais comment fait-on pour obtenir soixante mille fils ?

On prie. Longtemps. À force de prières, Sagar avait obtenu du dieu Shiva (voir [cette entrée](#)) un fils pour sa première épouse, et soixante mille pour l'autre. Notez qu'il reste un fils à la maison.

Deux générations plus tard, le petit-fils de Sagar retrouva le sage Kapila et, moyennant mille supplications, il obtint de ramener le cheval, et, surtout, il se vit promettre la résurrection de ses soixante mille oncles sous condition que leurs cendres fussent purifiées dans l'eau douce.

L'eau douce était devenue une nécessité.

Une génération plus tard, la terre étant aride sous un soleil brûlant, Bhagirat, l'arrière-petit-fils de Sagar, se mit en prières pour obtenir des dieux l'eau d'un fleuve. Il choisit une forme de prière spectaculaire. Bhagirat replia une de ses jambes contre l'aîne et se tint en équilibre sur l'autre. Et il pria.

Longtemps. En bonne place sur le plus gros rocher de Mahabalipuram, on le voit, mains levées au-dessus de la tête.

Au bout de quelques siècles, les dieux jugèrent qu'ils pouvaient accéder à la demande du pieux Bhagirat. Et c'est ainsi que la déesse Ganga reçut l'ordre de purifier les cendres de ses ancêtres. Elle était dans les cieux. Il lui fallut descendre.

C'est ce saut dans le vide qu'on appelle la Descente du Gange.



Ganga était alors une petite jeunette, divine, mais douée d'un sacré caractère. Fâchée de devoir obéir – quand on a quatorze ans, pour une fille, c'est dur –, elle jura de dévaster la terre avec ses eaux. Puis, cheminant pour faire le grand saut, elle croisa sept petits dieux qui avaient si gravement fauté qu'ils étaient condamnés à s'incarner en hommes.

Rien de pire pour un dieu. S'incarner par plaisir est un jeu délicieux, mais, sinon, c'est un affreux supplice.

Attendrie, la jeune déesse promet aux sept petits dieux qu'elle les mettrait au monde elle-même dans un ventre d'humaine et qu'elle les noierait vite. Ainsi pourraient-ils retourner aux cieux vivre de nectar et de félicité.

Là-dessus, Ganga s'apprête à sauter. D'un coup d'un seul. Alerté, et plus vif que les autres, le dieu Shiva comprend que la petite veut provoquer un tsunami. Tout juste s'il a le temps de se poster sur le sol, les pieds bien écartés, pour être sûr de la recevoir dans son vaste chignon.

Encore aujourd'hui, les ascètes, dont le devoir est de ne jamais se couper ni se laver les cheveux, portent sur le sommet du crâne un chignon monumental, à la façon de Madame Butterfly. Parfois un peu de côté, avec un air voyou. Cette coque de cheveux n'empêche pas les boucles de s'étaler largement sur le dos.

Shiva porte un chignon, et Ganga vient de sauter. Elle qui veut dévaster la terre se retrouve soudain prisonnière d'un chignon ! Fini, le tsunami. Elle a beau se débattre, rien n'y fait. Sur les posters représentant Shiva, on voit au creux de son chignon une toute petite tête de femme mécontente et qui crache de l'eau. C'est Ganga prisonnière.

Ses eaux ruissellent le long du dos du dieu Shiva et, quand elle arrive sur terre, elle n'est plus qu'un torrent qui grossit et s'apaise. Large comme une femme enceinte, elle est Ganga, le Gange.

Restait à régler la question des sept dieux qu'elle avait promis d'enfanter avant de les noyer.

Le mari de Ganga

Toute déesse qu'elle fût, Ganga avait besoin d'un géniteur. Elle le choisit royal, fort beau, très agréable, et lui apparut un soir au clair de lune alors qu'il rêvait devant les eaux du fleuve. Il s'appelait Santanu.

Ganga avait pris l'aspect d'une femme avec de beaux bras ronds et des seins en forme de citrons. Stupéfait, Santanu fut aussitôt conquis quand il la vit essorer sa longue chevelure.

Avant de l'épouser, Santanu dut promettre de ne jamais demander aucune explication à son épouse et de ne jamais se mettre en colère, quoi qu'elle fût.

Elle eut successivement sept fils qu'elle noya un par un dans ses eaux sitôt qu'ils furent nés. Les sept petits dieux remontèrent dans les cieux, mais qui, parmi les hommes, pouvait le savoir ? Personne !

Effrayé, le malheureux Santanu assista impuissant à la mort de ses sept enfants. Quand Ganga fut grosse pour la huitième fois, il n'y tint plus, se fâcha et pleura. Allait-elle noyer ce huitième fils ?

Hélas ! Santanu avait manqué à sa promesse. Avec tristesse, Ganga lui apprit que ce huitième enfant, un fils, était en réalité le premier. Elle se découvrit dans sa divinité, tendit l'enfant à son père et le reprit aussitôt. Trahie par son époux, la déesse remonta dans les cieux avec le fils de Santanu.

L'enfant redescendit sur terre adolescent. Parfaitement beau, vertueux à l'extrême, le fils retrouvé adorait son père Santanu.

Jusqu'au jour où le père tomba amoureux d'une fille admirablement belle, suavement parfumée par une odeur puissante qui la suivait partout.

La fille à l'odeur de poisson

Elle n'avait pas toujours senti la rose de Bombay.

Satyavati, fille du roi Vasu, petite-fille d'un rocher et d'une rivière amoureux l'un de l'autre, fut trouvée dans le ventre d'un poisson avec son frère jumeau. Le roi garda le fils et confia la fillette à un pêcheur, car elle sentait le poisson.

L'histoire de Satyavati me scandalise. Le jumeau sorti du poisson, que sentait-il, au juste ? Le patchouli ? Seule la fille continua à sentir le poisson.

De loin, elle était belle. Un ascète la vit, la renifla, aima cette odeur plus fraîche que la sienne et lui fit des avances. On irait sur une barque, et là...

Les ascètes sont comme ça, en Inde. Chastes quand ça leur plaît.

Satyavati refusa. Pas question d'être vue sur une barque au milieu de la Ganga en train de copuler avec un ascète.

Marchandage. L'ascète propose un brouillard. Pas suffisant.

L'ascète propose de lui ôter cette odeur de poisson, de parfumer sa peau et, en prime, de lui rendre sa virginité une fois l'affaire terminée.

Accord conclu. Dans un épais brouillard, l'ascète engrossa la belle Satyavati, qui accoucha d'un fils, retrouva sa virginité et sortit de la barque parfumée d'une odeur irrésistible.

Le fils devint le sage Vyasa, conteur du *Mahābhārata* et, plus encore, grand-père des héros du mythe qu'il raconte en personne.

Telle était la fausse et perverse petite personne dont tomba amoureux le roi Santanu. Il demanda sa main au pêcheur, son papa.

Le père adoptif mit la barre très haut – mais le père a bon dos. Satyavati voulait que ses enfants fussent héritiers du trône. Il fallait écarter à tout prix le fils de la Ganga. Le pêcheur formula donc ses exigences.

Un, le fils de la déesse devait renoncer au trône. Deux, il devait renoncer à tout espoir de paternité, ce qui l'engageait dans une chasteté irrémédiable.

Le fils de la Ganga accepta. C'était un acte si déraisonnable, un sacrifice d'une telle ampleur que des cieux tombèrent des pétales de fleurs et qu'une voix surgie de nulle part proclama que, désormais, il s'appellerait Bhishma, ce qui signifie « le Terrible », et que, à cause de sa générosité exceptionnelle, il aurait le droit de décider de l'instant de sa mort.

Santanu épousa la femme-poisson dont les deux fils moururent, laissant deux jeunes veuves. Puis Santanu mourut. Qui allait hériter ?

Bhishma le Terrible tint sa promesse. Il avait renoncé au trône à jamais. Alors Satyavati lui demanda d'aller chercher ce fils inavoué, le bâtard né de son marchandage amoureux avec l'ascète. Après tout, le bâtard serait bien assez bon pour engrosser les veuves de ses fils morts.

Vyasa ne se lavait pas les cheveux, il était laid et il sentait mauvais.

Pendant l'accouplement, la première des veuves ferma les yeux. Leur fils naquit aveugle. Il deviendra le père des « méchants » du *Mahābhārata*.

La seconde veuve pâlit et son fils naquit pâle. Il deviendra le père des bons héros de la grande épopée.

Bhisma le Terrible fut le premier général en chef de l'armée des « méchants », les Kaurava. Malgré l'affection qu'il portait à ses neveux d'en face, les « bons » Pandava, il lança son armée et reçut tant de flèches que son corps transpercé semblait reposer sur un lit.

Seule sa tête pendait, lamentable. Son neveu préféré banda son arc et ficha une flèche sous la tête de l'oncle Bhisma.

Mais comme il avait acquis le droit de mourir à l'instant qu'il déciderait lui-même, l'oncle Bhisma passe dans l'épopée quantité de versets à faire la leçon à sa famille tout en reposant sur son lit de flèches.

Il avait lui-même choisi son meurtrier. Jadis, il avait par mégarde offensé la princesse Amba qui, de fureur, s'était jetée dans un brasier pour renaître garçon sous le nom de Shikhandi.

Shikhandi, garçon-fille, tua le fils de la déesse, le chaste Bhisma, qui jamais ne mérita son nom de Terrible. On ne fait pas plus tendre que ce guerrier vertueux. Une fois qu'il eut transmis ses leçons, son âme s'en fut retrouver sa mère la Ganga.

Mahantji

À cinq heures tous les jours, avant l'aube, comme tous les pèlerins hindous qui viennent à Bénarès, mon ami Mahantji, de son vrai nom Veer Bhadra Mishra, descendait difficilement en boitant le rude escalier qui va jusqu'au fleuve. Là, il accomplissait le rite matinal, dit la prière de l'aube, buvait sept gorgées d'eau douce qu'il recrachait, s'immergeait et ressortait pour un nouveau jour.

Puis, lentement, il remontait vers son petit laboratoire, où ses assistants inscrivent chaque jour le taux de matières fécales et de colibacilles identifiés dans l'eau de la déesse Ganga.

Orphelin à douze ans, il hérita de la prêtrise du temple du Singe divin Hanuman (voir [Hanuman](#)) et prit son premier bain sacré dans le Gange sitôt ses parents incinérés.

Résultat : une typhoïde et une polio. Il resta boiteux. Ganga était sa mère, polluée de toutes parts, sa mère l'impure que toute l'Inde croit pure. Il m'a dit avoir entendu des savants américains envoûtés par de faux Gourous certifier que l'eau du Gange était naturellement purifiée par des matières radioactives.

Il n'a pas voulu de ce grand n'importe quoi. Il est devenu ingénieur en dépollution des eaux douces, professeur à la Banaras Hindu University de

Bénarès. Chaque soir, il officiait dans son temple, chaque matin, il s'immergeait dans l'eau de la déesse et, entre-temps, il luttait pour dépolluer son fleuve.

En recrutant une armée de gamins chargés de pourchasser les pèlerins qui déposent leur étron sur les quais, en criant : « Ganga est votre mère ! Pourquoi chiez-vous sur elle ? »

En favorisant en douce l'installation d'un incinérateur, car les *doms*, les incinérateurs des bûchers officiels, jettent au fleuve des chairs mortes non brûlées.

En repeuplant le Gange avec des tortues carnivores. Il avait pensé aux crocodiles, mais ils auraient grignoté les doigts de pied des pèlerins.

En inventant des bassins en amont qui, à l'aide de plantes, s'apprêtent, si tout va bien, à dépolluer le Gange. Le projet est soutenu par le gouvernement qui a mis dix ans à l'accepter.

Reste qu'on jette encore au Gange :

- les enfants morts de moins de sept ans ;
- les femmes mortes de la variole ;
- les yogis.

Mon ami Mahantji est mort en 2013. Je ne vous parlerai pas de sa voix de chanteur ni des festivals musicaux qu'il organisait au bord du fleuve. Mais je vous parlerai de sa grandeur, de sa bonté. Retenez bien son nom : Veer Bhadra Mishra. Si quelqu'un aimait la déesse Ganga, c'est lui.

Geser (Sibérie)

Geser, fils d'un ciel chauve au front dégarni, fut autrefois *caesar* comme le chauve Jules César et donc comme le tsar, puisque l'origine du titre des souverains de toutes les Russies provient du césarisme, héritage de Byzance. Tsar, c'est *caesar*.

Peut-être fut-il Gengis Khan, c'est possible.

Geser est le nom qu'on lui donne en république de Bouriatie, en Sibérie orientale, sur le bord du lac Baïkal, dans la fédération de Russie.

Russes, Bouriates, Soviétiques

Pour construire son empire, Gengis Khan réunit toutes les tribus mongoles, y compris les Bouriates qui s'en détachèrent plus tard au profit de l'Empire russe,

grâce à un traité signé par Pierre le Grand en 1703.

Les Cosaques avaient déjà fondé au XVII^e siècle une ville marchande, Verkhneoudinsk, aujourd'hui Oulan-Oude, capitale de la Bouriatie. Quand commence le XIX^e siècle, les Bouriates sont des sujets du tsar.

Les premiers ethnographes des peuples bouriates furent des intellectuels russes comme Grigorij Potanin, qui, avec Jadrincev, conçut un séparatisme sibérien détaché de la lointaine capitale, Saint-Pétersbourg.

En 1865, condamnés à l'exil, ces intellectuels se transformèrent en explorateurs passionnés de leur Sibérie, avec sa personnalité singulière, idée qui refleurit en janvier 1918 avec une éphémère « Déclaration sur l'indépendance gouvernementale de la Sibérie », vite prise en tenaille par la guerre entre les « Rouges » soviétiques et les « Blancs » tsaristes.

Entre-temps, d'autres exilés russes et les premiers intellectuels bouriates avaient fait progresser la connaissance des peuples bouriate, toungouse, yakoute, notamment le chamanisme, natif de Sibérie.

La période soviétique déforma, censura, re-forma, découvrit.

Jusqu'à la fin des années 1920, les savants soviétiques recensèrent dans l'ancien Empire russe cent quatre-vingt-quatorze peuples, tous égaux, avec lesquels il fallait concevoir une union – *Soyouz* –, l'Union soviétique.

Cette belle période d'égalité des peuples se gâte avec Staline, pour qui le peuple russe et lui seul incarnait la victoire dans la lutte des classes. Alors les chamanes, vous pensez ! Les savants regardent avec mépris ces illuminés arriérés, témoins de coutumes dégradantes et, surtout, religieuses.

En 1925, se crée l'Union bouriate-mongole des militants athées. Mais si, c'est possible. Il m'est arrivé de visiter à Leningrad un musée aujourd'hui disparu, le musée de l'Athéisme, au contenu désolant : fresques ridicules montrant la dépravation des papes, exhibition d'objets pieux tournés en dérision, brochures de propagande navrante pour les vrais athées, qui tolèrent tous les dieux.

En 1934, une réunion de savants soviétiques condamne la période des débuts, coupable d'avoir « idéalisé le passé bouriate ». Un trop héroïque Gengis Khan ? Sans doute.

En 1937, les Bouriates ont fini d'être sédentarisés et sont presque entièrement collectivisés. Les militants communistes installent la même année un Musée antireligieux bouriate-mongol, avec, dans les publications savantes, des titres d'articles témoignant d'autocritiques éclairées : « Je renonce au travail charlatanesque du parasite-chamane, je suis un exploiteur des pauvres », *etc.*

Entre 1945 et 1950, voilà notre Geser à l'index. Coupable d'avoir été *caesar*, tsar et Gengis Khan, son épopée est interdite en 1949. C'est ainsi que je l'ai rencontré, dans l'ouvrage de l'anthropologue Roberte Hamayon, *La Chasse à l'âme*.

Un dieu censuré.

En 1953, après la mort de Staline, Geser fut reconnu dans ses droits et cessa d'être interdit de séjour dans son lieu d'origine.

En 1991, après la chute de l'Union, la République bouriate soviétique socialiste perdit ses deux derniers adjectifs et devint simplement bouriate et autonome.

Cet avant-propos historique ne serait pas complet si l'on y oubliait la grande rivalité entre l'Église orthodoxe russe et le « néo-bouddhisme » lamaïque, deux organisations puissantes et prosélytes. Le centre du bouddhisme russe se trouve en Bouriatie, où les trois religions reconnues sont le christianisme orthodoxe, le bouddhisme et le chamanisme.

Geser, Ges'r, Kesar, Gesar, Caesar, Tsar circule dans ces mondes-là, véhiculé de bouche en bouche par bardes et chamanes, d'une voix profonde et d'une voix claire, les deux en même temps. La voix profonde, un son fondamental, dit aussi « bourdon », est tenue à la même hauteur pendant l'expiration, mais l'autre, la claire, l'aiguë, émet deux, voire trois sons harmoniques qui ressemblent aux sonorités de la flûte.

Geser est donc chanté sur le mode diphonique, qui transforme en guimbarde les cordes vocales humaines. Ce travail musculaire de la langue dans le palais, des muscles du cou et du ventre est attesté depuis le XIX^e chez les paysans russes, les lamas tibétains, les peuples sibériens et, de nos jours, par des performers américains comme Meredith Monk.

Et comme le chant diphonique s'accompagne d'une guimbarde également diphonique, on pressent que les mythes seront doubles ou triples, soutenus par un son fondamental unique, l'os, qui est l'être même.

La naissance de Vénérable Geser le Fils

À l'aube du temps, il y eut les Ciels, *Tengeri*.

En langue bouriate, *tengeri* veut dire « ciel », mot qui désigne l'espace au-dessus de nos têtes en même temps que les dieux – ou esprits – reliés aux ancêtres du clan paternel. Traduit du tibétain *lxa*, *tengeri* désigne également les dieux venus de l'Inde, par les routes de la soie, du thé et des guerriers.

Aussi nombreux que les formes des nuages, les Ciels, comme partout, se battent au firmament.

Ciel-Roitelet est le nom du chef des cinquante-cinq Ciels blancs de l'Ouest – qui sont les bons. Ciel-Roitelet coexiste avec Ciel d'Envie, chef des quarante-quatre Ciels noirs de l'Est – les méchants –, lorsque naît, entre les deux, Ciel glacé d'azur. Il est très pur, d'un bleu intense.

Aussitôt, Ciel-Roitelet et Ciel d'Envie se disputent pour l'avoir et fixent la date d'un combat. Le vainqueur prendra ciel glacé d'azur.

Comme le combat n'est pas pour tout de suite, Ciel-Roitelet va voir la grand-mère de tous, Grand-Mère-Chaube-qui-tresse, et, là, il boit comme un trou.

Ciel Rouge d'Envie se dit que la partie est gagnée et, puisque son adversaire est ivre mort, il prend Ciel glacé d'azur sans autre forme de procès.

Malheur à lui ! Le second fils du Roitelet, le bébé Geser, jaillit de son berceau, prend la lance de son père et, trouant l'aisselle de Ciel d'Envie, il le jette sur la terre.

Grand-Mère-Chaube-qui-tresse n'est pas du tout contente. L'un de ses petits-fils n'a pas respecté la règle du combat, et l'autre s'est soûlé ! Franchement, ce n'est pas bien.

D'ailleurs, il n'y a qu'à voir. Sur terre, le corps blessé de Ciel Rouge d'Envie empuantit le monde. En l'absence de Ciel-Roitelet, une fois de plus pris d'ivresse, tous les Ciels se concertent (cinquante-cinq d'un côté, quarante-quatre de l'autre) et accusent l'aîné des fils du Roitelet, Faucon guerrier.

À lui d'aller sur terre réparer ses méfaits ! Sauf que Faucon guerrier se défousse et désigne le coupable. C'est le bébé Geser.

« Bon, d'accord, j'irai, dit Geser au conseil des quatre-vingt-dix-neuf Ciels. Mais pas tout seul. Je veux que mes sœurs aînées les coucous m'accompagnent, et j'irai en corbeau sous votre protection, car je ne veux ni geler ni transpirer. »

Accordé.

Geser le corbeau descend avec ses sœurs coucous. La terre n'est plus qu'une immense puanteur morte. En cherchant bien, Geser finit par trouver un vieux couple de mortels survivants et, pour s'incarner, il se glisse dans l'intestin de la vieille. Ses sœurs font de même.

Quelques lunes plus tard, il ressort, traversant le corps de la vieille des entrailles au crâne – la pauvre n'y comprend rien. C'est à cet instant que naît vraiment Geser, retraversant la vieille jusqu'au bassin et sortant la tête de son vagin. Par les voies naturelles, comme tout un chacun.

Ce n'est pas un beau bébé. On dirait un crapaud. Il gueule tout le temps. Il est tout mou, sa tête pend, il est flasque. Il ne veut pas téter, alors il crève de faim. Quand on veut le calmer, il vous anéantit, il est même capable d'émousser

les becs des corbeaux et d'écorner les trompes des moustiques assoiffés de sang à l'été. Par-dessus le marché, personne ne peut lui décoller les bras ni les jambes.

Mais, par enchantement, ce bébé magique procure au mari de la vieille un gibier qui manquait cruellement. Un jour, enfin, il tète.

Le mariage de Geser avec Belle de Perfection

Il est encore au sein de sa mère la vieille quand il apprend l'ouverture des jeux pour le mariage de sa fiancée prédestinée. Il ne la connaît pas, mais, pour sûr, elle existe.

Car il faut le savoir, héros et humains ont tous une fiancée qui leur est destinée, et dont le choix a été préparé dès avant la naissance par les parents de l'une et les parents de l'autre, grâce à une alliance que nul ne peut renier. À l'ouverture des jeux, le fiancé doit mériter sa fiancée au cours de joutes viriles. Ensuite, ils s'unissent, pourvu qu'ils soient adultes.

Vlouf ! Geser n'est plus bébé.

Devenu un beau jeune homme musclé, il part conquérir sa promise. Obligeamment, les Ciels lui fournissent une monture, des vêtements, des armes, et trente-trois paladins, ses compagnons. Le voici presque prêt. Une dernière fois, il envoie vers les Ciels des volutes de fumée pour leur demander aide et protection.

Fille du roi Riche-Pie, sa fiancée l'accueille avec grâce quand il lui explique secrètement l'alliance de prédestination conclue par leurs parents au ciel. Elle n'est pas mécontente. Sous sa nouvelle apparence, Geser est magnifique, bon danseur, bon lutteur.

Néanmoins, après avoir dévoilé son identité à sa fiancée « sous la couverture de zibeline », Geser se présente au combat sous le nom de « Roitelet étincelant » – ce qui n'est pas mentir, il est fils de Roitelet.

Il gagne le tournoi grâce au cheval sublime que lui ont envoyé les Ciels, dans l'autre monde. Puis il emmène sa femme qui porte un nom charmant : Belle de Perfection.

À la tête du cortège nuptial, Geser caracole sous les yeux de son épouse quand, soudain, elle ne le voit plus. Où diable est-il passé ?

Il est allé vite fait se transformer en bébé au berceau pour l'accueillir. « Va, je sais qui tu es, gros malin, dit Belle de Perfection. Veux-tu bien revenir à ta forme d'époux ? »

Mais pas question ! Belle de Perfection n'aura dans le lit conjugal que ce vilain bébé qui fait caca partout. C'est très désagréable. Belle se met à guetter la

nuît ce que fait son mari bébé, et elle le surprend alors qu'il monte aux Ciel̄s.
Alors seulement Geser redevient l'époux vainqueur.

Première trahison

Tout allait bien. Mais voici que l'aîné de ses compagnons d'armes, Changeaillon le Rouge, le trahit pour un ennemi, un être qui promettait aux paladins de Geser la liberté, du gibier, des putains, tandis que, lui, l'ennemi, se contenterait de prendre Belle de Perfection.

Celle-ci comprend avant Geser. Elle le réveille ; il appelle les Ciel̄s au secours. Tous ensemble, les Ciel̄s sont très efficaces quand ils aident Geser.

Geser tue l'ennemi, et ce n'est qu'un début. Il le réduit en cendres avant de passer au traître. Attaché à un arbre, Changeaillon sera criblé de flèches par les paladins de Geser avant d'être cloué dans un cercueil. Terminé ? Ce n'est pas sûr.

Geser doit ensuite aller faire son affaire à un mauvais souverain, roi Braise de feu. Ses paladins l'obligent à le combattre, pour l'honneur et parce qu'ils s'ennuient. Tellement que, s'ils ne vont pas se battre, ils se suicideront...

« Bon, d'accord, dit Geser. J'irai. Je vous préviens que ce sera très dur. »

Et en effet. Le souffle du roi de Braise élimine tous ses paladins. Geser lui-même, affaibli par le feu de l'adversaire, est sauvé de la destruction au dernier moment par Faucon guerrier, son frère. À deux, ils auront la peau de l'ennemi.

Roi Braise de feu n'est plus, mais, quand il l'incinère, Geser rend hommage à ce brave, ce « bon mâle », souhaitant par un vœu solennel que les passants s'arrêtent à cet endroit pour lui dédier quelques bouffées de pipe.

Au retour, Belle de Perfection a donné naissance à un fils, Foudre saint le fils. Selon l'usage, le père part pour une chasse nommée du nom de son enfant, et c'est à ce moment qu'il se souvient et se frappe le front :

« Pas possible ! Suis-je bête ! J'ai une autre fiancée prédestinée au ciel... »

Le second mariage de Geser

Eh oui, Sèche la Verte lui avait été promise au ciel par une alliance de parents ayant décidé l'échange de leurs enfants.

Le père de Sèche la Verte est Ciel Rouge de Feu, un des quarante-quatre Ciel̄s de l'Est. Côté méchant.

Les parents de Geser – on découvre leurs noms – s'appellent Père-au-front-dégarni et Mère-Commune. Côté bon.

Et cependant qu'il est en forêt chassant au nom de son fils mortel, Geser se rappelle qu'il doit absolument monter au firmament chercher sa fiancée prédestinée céleste.

Ce n'est pas si facile. Geser se fait aider par le vieillard du Destin, Blanc-audécret, *Zarlig Sagaan*, qui le confie aux forgerons célestes. Ils « raffermissent en lui [des capacités nouvelles] par une bonne trempe », dit la transcription recueillie en 1906. Est-ce à dire qu'ils lui ont flanqué une bonne trempe ? Sûrement pas.

Les forgerons célestes lui ont fait un squelette de fer.

Ciel Rouge de Feu n'est pas ravi de voir arriver ce gendre impromptu. Pour l'éprouver, il l'envoie chercher une plume de l'oiseau Garuda, indien d'origine et monture du dieu Vishnou. Geser attrape l'oiseau, non sans mal.

Garuda accepte de se laisser plumer sous condition d'une nouvelle alliance matrimoniale, tandis que ses filles ailées raniment notre Geser avec de l'eau vive et du genévrier.

Le beau-père Rouge de Feu est content, mais cela ne suffit pas. Maintenant, il faut rapporter la plume à Garuda. Et ensuite, à la chasse !

Geser s'en va chasser. Ne trouve pas de gibier. Et soudain, Geser croise sur sa route une femme blanche pointue qui tient un grattoir à peaux.

Qui cela peut-il bien être ?

Oh ! Pas n'importe qui. Cette femme est la fille d'un ennemi et la compagne d'un autre, que Geser a tués tous les deux. Figurez-vous qu'elle doit aller chercher Sèche la Verte pour son fils Hydre le Jaune, en vertu d'une alliance de concubinage conclue neuf ans plus tôt !

Attention. Même si elles sont toujours signées par les parents, il ne faut pas confondre l'alliance *süboo*, simple concubinage, avec l'alliance *anda xuda*, promesse de mariage en bonne et due forme.

Pour l'instant, la femme blanche et pointue ne dit rien de l'alliance de concubinage signée pour son fils, mais elle n'en pense pas moins.

Geser épouse Sèche la Verte, festoie pendant neuf jours – même s'il en a assez – et, avant de partir, la mariée reçoit de son père un cheval et de sa mère un objet très étrange : un fichu à relever les morts et enrichir les riches. Gagner plus.

Sa belle-sœur lui offre un objet encore plus mystérieux : une louche à bénir le lointain.

On se doute que cela servira.

La diabolique femme blanche et pointue

Geser ramène à son campement son épouse céleste, et sa première épouse va vivre de son côté. Outre Foudre le Fils, Belle de Perfection a donné à Geser deux autres fils.

Comme tous les polygames, Geser s'installe avec sa seconde épouse. Puis, un jour qu'il est à la chasse, la femme blanche et pointue réapparaît sous la yourte de Geser.

Pourquoi Sèche la Verte accepte-t-elle un époux qui a une première femme et trois fils ? Ne serait-elle pas mille fois plus heureuse avec le fils de la femme pointue, et qui est son promis de concubinage ? Bref, elle l'entortille. Et ça marche.

À preuve, le gibier qui soudain tombe dru sous les flèches de Geser en forêt.

À son retour, Sèche la Verte l'accueille avec ardeur. Et quand il est à point, bien chauffé et bien doux, elle lui demande de faire la preuve de ses pouvoirs en se transformant en cheval louvet, pelage alezan et queue noire.

C'est le moment qu'attendait la femme blanche et pointue qui tenait à la main un feutre souillé de sang menstruel. Elle sort de sa cachette, agite le feutre funeste au-dessus du cheval, et voilà ! Geser ne pourra plus reprendre sa forme humaine.

Puis la diabolique femme blanche ramène le cheval Geser à son fils Hyde le Jaune. Et d'un.

Ensuite, elle se transforme en putois et retourne chercher Sèche la Verte transformée en hermine. Et de deux.

Au campement, Foudre, le fils aîné, n'a pas revu son père depuis trois ou quatre jours. Il s'inquiète et alerte sa mère.

Belle de Perfection, qui mérite bien son nom, se dévoue et va chercher Geser. Il faudra de l'eau de neuf sources différentes et du genévrier pour que Geser reprenne enfin sa forme humaine.

Il est tout étourdi ; il ne sait plus où il est. Forcément ! Hyde le Jaune a transformé Geser en cheval de labour.

Quand il recouvre la mémoire, Geser appelle son cheval brun, qui avait filé sur les montagnes dorées de l'Altaï flirter avec les biches, et leur fait ses adieux avant de retrouver son maître.

Les vengeance de Geser

Revenu à lui, Geser ne perd pas une seconde. Il noie sa seconde épouse et enferme Hyde le Jaune dans un tonneau de fer qu'il jette à l'eau. Le père de ce dernier sera comme Changeaillon cloué à un mélèze, et sa mère, femme putois

détestable qui tenait un grattoir, sera écrasée sous un rocher. Puis, après avoir dévasté leur campement, il retourne chez lui.

Mais il n'est pas tranquille.

Les ennemis qu'il a tués ont des parents qui se rassemblent contre lui. Et tous sortent du corps puant de Ciel Rouge d'Envie, tombé sur la terre qu'il détruit encore.

La lutte sera coriace. Inscrite au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco en 2009, présentée par la Chine, l'épopée que l'Unesco appelle Gesar est la plus longue du monde, et compte cent vingt-neuf chants répertoriés. Les parties versifiées atteignent un million de vers, plus que le *Mahābhārata* qui, jusque-là, tenait la corde.

C'est dire qu'avec les variantes, notre Gesar estourbit de nombreux ennemis. Inattendus, les deux derniers sont des ressuscités.

Ressuscités ?

Saisi de mauvais pressentiments, Geser s'ouvre le front et le foie pour pratiquer sur lui sa propre divination. Et que découvre-t-il ?

Incroyable ! Hydre le Jaune et Sèche la Verte ont réussi à sortir de l'eau et complotent sa perte sur une presqu'île, au sec.

Geser se rue sur les amants. Sèche la Verte, qui ne manque pas de culot, le supplie de la reprendre, promis, elle sera sage, et d'ailleurs, tiens, regarde !

Pour le prouver, elle bat Hydre le Jaune sous les yeux de Geser.

Le châtiment des amants est terrible. Geser cloue sa femme céleste à un tremble et l'autre à un mélèze. Ils resteront en vie. Une pancarte ordonne aux passants de leur couper chacun un petit morceau de chair. Hydre le Jaune et Sèche la Verte seront découpés vivants pour l'éternité des temps.

Geser est enfin roi. Il a droit au repos. Il peut raconter ses exploits à ses fils, choyer Belle de Perfection la fidèle, et même rendre visite à ses parents terrestres, le vieux et la vieille qui ont tant enduré quand il était bébé.

« Mais ça va, ça va, fils. Ta bru et tes enfants ont bien pris soin de nous. Ah, ça, évidemment, on ne te voit pas souvent. Quand reviens-tu, Geser ? Nous t'aimons tant... »

*Invocation aux Ciel*s

*Je présente les requêtes d'une seule voix,
Je les fais entendre à mille oreilles,
Vous êtes les Ciel*s *de ma bonne direction,
Vous êtes les destins de mon lumineux pays,
Venez tous ensemble,
Mes célestes et chenus génies tutélaires !
Mes troupes et troupes de Ciel*s,

*Poussières et poussières d'asuri,
Les miens aux yeux clairvoyants...*

Ainsi chante un chamane originaire de la région où l'on parle le dialecte darxad avec l'écho confus des *asura* de l'Inde, ses démons devenus dans ce poème les *asuri*¹.

Retour en Chine

Comme on vient de le voir, l'épopée de Gesar est devenue depuis 2009 patrimoine mondial de l'humanité. La proposition émanait de la Chine populaire arguant de la présence de Gesar chez les Ouïgours, aux confins de la Mongolie.

Ensuite, pour l'Unesco, tout est question de dossier. Pour accéder au classement de l'Unesco, il faut proposer des mesures de sauvegarde. Dans son dossier de présentation, la Chine proposa de créer jusqu'en 2018 neuf réserves d'écosystèmes culturels pour sauvegarder la tradition épique de Gesar ; six écoles de formation, avec un soutien appuyé aux artistes âgés ; douze espaces culturels pour des représentations publiques, avec des maisons de conteurs et des courses de chevaux ; une base de données numérique de la tradition épique de Gesar pour faire avancer les études en Chine « comme à l'extérieur ».

L'extérieur, c'est la République bouriate et autonome, qui n'a pris nulle part à cette dépossession.

L'épopée de Gesar fut classée au titre du patrimoine mondial immatériel en Chine populaire.

Gorakhnath (Népal, Inde)

Célébré du Népal au Rajasthan, du Bengale au Penjab, Gorakhnath est le patron des yogis Kanphata, ceux à l'oreille déchirée, les grands maîtres du Hatha-yoga.

Né à Gorakhpur, en lisière du Népal, Gorakhnath, saint yogi entre tous, patronnait également l'ancienne monarchie du Népal, aujourd'hui République démocratique fédérale du Népal.

Qu'il soit assimilé au dieu Shiva, qu'il soit considéré comme le Créateur ou qu'il soit adoré avec un riz au lait typiquement penjabi m'importe moins que sa vie légendaire, d'une délicieuse extravagance.

Et d'abord ses naissances.

Les cinq naissances de Gorakhnath

Première version : il est né de la sueur du poitrail de Brahma.

Deuxième version : il est né d'une bouse de vache et fut trouvé par le sage Matsyendranath, le Seigneur des Poissons, transformé en homme en écoutant vibrer l'énergie de Shiva. Puis, Shiva ayant enseigné le yoga à Matsyendranath, ce dernier l'enseigna à Gorakhnath.

Troisième version, la népalaise, ma préférée :

Shiva et son épouse Parvati s'étaient assis sur le bord de la mer, et Matsya, le Poisson, écoutait. Transformé en homme, Matsyendranath donna un petit quelque chose à une femme qui passait, lui promettant qu'elle aurait de lui un fils si elle mangeait cette chose. Son sperme en friture ?

La femme ne mangea pas le petit quelque chose et le jeta sur le toit d'une de ces cabanes faites de bouse de vache qui, une fois sèche, fait un excellent combustible pour le feu de cuisine.

Douze ans plus tard, Matsyendranath repassa sur la même plage au bord des vagues et rencontra la femme. Il demanda à voir son fils, sachant fort bien ce que la femme avait fait.

— Mais je n'ai pas de garçon ! dit la femme, tortillant le pan de son sari.

— Va voir tes bouses de vache ! tonna Matsyendranath.

Et, dans les bouses de vache, se trouvait caché un enfant de douze ans, que son père appela Gorakhnath.



Quatrième version : Gorakhnath se cherchait un gourou et fit aux vagues de l'océan une offrande de pain posée sur une feuille de peuplier. Un poisson avala l'offrande et, douze ans plus tard, l'océan rejeta un enfant de douze ans. Le dieu Shiva nomma l'enfant Matsyendra, et il devint le gourou de Gorakhnath.

Cinquième version, courte et drue : Gorakhnath est le fils de Shiva et d'une vache. La nouveauté réside dans la « bestialité » de Shiva, mais de lui on peut tout attendre. Faire l'amour à une vache, quoi de plus naturel ?

Mais on se tromperait en méprisant la bouse de l'animal sacré. Tellement sacrée, la vache, qu'on se sert de tout ce qu'elle produit : outre les produits laitiers universels, l'urine de la vache désinfecte les sols, la bouse sert pour le feu, et la sainte boisson comporte les éléments de la vache, qui sont cinq, urine et bouse comprises.

Fils d'une vache sacrée et du dieu de la danse, Gorakhnath était abondamment pourvu en *siddhi*, les pouvoirs magiques que le Hatha-yoga est supposé fournir au yogi accompli.

Le prince infirme et les amoureux fous

Il était une fois au Penjab le prince Puran Bhagat. La reine Lunan, sa jeune marâtre, lui fit couper les mains et les pieds, puis ordonna qu'on le jette dans un puits.

Douze ans plus tard, Gorakhnath le repêcha, le soigna, le guérit. Devenu un puissant yogi, Puran récompensa sa marâtre la traîtresse en lui obtenant des dieux la naissance d'un fils, son demi-frère Rasalu.

Rasalu mena une vie d'aventures et d'amours, puis devint un disciple de Gorakhnath à son tour. Même son perroquet vénérât Gorakhnath.

Heer et Ranjha sont au Penjab ce que Tristan et Yseut furent au pays breton.

La belle Heer était née dans une riche et noble famille de Jhang, dans l'actuel Pakistan. Ranjha était né lui aussi d'une grande famille. Ses belles-sœurs refusant de le nourrir, Ranjha partit et arriva dans le village de Heer, qui l'employa comme berger du troupeau de son père.

Ranjha jouait merveilleusement de la flûte. Fascinée, Heer tomba amoureuse. Ils se rencontrèrent en secret très longtemps, puis furent découverts par un oncle jaloux.

Heer dut épouser Saïda Khera, qu'elle n'aimait pas. Le cœur navré, Ranjha vagabonda, rencontra Gorakhnath et devint un de ses disciples.

Puis, un beau jour, il retrouva Heer dans son village. Les parents donnèrent leur accord au mariage (on suppose que Heer était devenue veuve), mais, le jour des noces, l'oncle jaloux assassina la mariée avec un plat sucré empoisonné. Fou de douleur, Ranjha mangea les restes du plat et mourut.

Ils sont inhumés à Jhang et leur mausolée sert de lieu de pèlerinage aux amoureux.

Dans une autre version non moins mélancolique, Ranjha traversait chaque jour la rivière et, en bon disciple Kanphata de son maître Gorakhnath, comme il

avait appris à souffrir la douleur, il offrait à sa belle des plats délicieux faits avec sa propre chair.

Un jour, Heer s'en douta. Elle décida de le rejoindre sur un radeau de pots de terre cuite reliés les uns aux autres, mais une suivante la découvrit et, la nuit suivante, elle substitua des pots de glaise crue aux pots de terre cuite.

La glaise fut dissoute, et Heer se noya. Ranjha la rejoignit et mourut avec elle.

Et, cette fois, Gorakhnath ne parvint pas à les ressusciter. Pourquoi faire, d'ailleurs ? N'étaient-ils pas ensemble ?

Oreilles percées

Dans le grand pèlerinage nommé Kumbha Mela, on peut voir de majestueux yogis, parés de fleurs, juchés sur leurs éléphants de parade, le corps vêtu de cendres fraîches, le trident à la main.

Tout le portrait de Gorakhnath, à un détail près. Mais quel détail ! Les Kanphata yogis, disciples de Gorakhnath, sont les seuls renonçants à porter d'énormes boucles aux oreilles. On perce le cartilage bien au-dessus du lobe, on place un bout de bois, puis un rouleau de glaise, enfin l'anneau d'or, la *mudra*.

Rien à voir avec les créoles dans les lobes percés de nos filles.

Graal (Europe)

C'est une pierre aux multiples éclats rougeoyants. Ou un plat magique. Peut-être un chaudron. Ou bien le vase dans lequel Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Christ. Mais si c'est un objet, alors pourquoi placer le Graal au rang des dieux ?

Parce que, en Europe, entre le XII^e et le XIII^e siècle, dans la masse de contes et récits qu'on appelle « matière de Bretagne », l'ustensile est devenu le Christ.

Un graal profane pour Perceval

Avant de rédiger *Perceval ou le Conte du Graal* pour le comte de Flandre, Chrétien de Troyes avait écrit, vers 1160, pour Marie de Champagne *Lancelot ou*

le Chevalier de la charrette, Yvain ou le Chevalier au lion, romans de chevalerie dépourvus de tout Graal.

L'objet énigmatique, un plat d'or orné de pierres précieuses, apparaît donc dans *Perceval ou le Conte du Graal*, dernière œuvre de Chrétien de Troyes, restée inachevée.

Perceval ne connaît ni son nom ni celui de son père. Pour le protéger de la chevalerie – cette passion funeste vouant souvent à la mort –, sa mère l'a élevé en « jeune sauvage ». Il est un peu benêt, ignore les usages, ne sait rien de la vie ni de la Table ronde. Or sa mère l'aura vainement protégé.

Car dès qu'il aperçoit par hasard ces êtres si brillants, des chevaliers dont l'armure brille comme neige au soleil, Perceval les suivra. Éplorée, sa mère lui conseille avant tout d'observer et de ne pas poser trop de questions. Puis le gamin s'en va, et sa mère en mourra.

Sur fond de paysage désolé, un vieux pêche dans une barque au milieu d'une rivière. Faute de pont, on ne peut traverser. Le vieillard propose aimablement au jeune naïf de l'héberger – mais où est le château ?

Derrière la colline, vous verrez ! Bon. Perceval grimpe, ne voit rien, se retourne vers le vieux quand, soudain, il aperçoit une tour. Sans poser de questions puisque maman l'a dit, Perceval y pénètre.

Devant une grande cheminée, le vieux pêcheur se réchauffe, enveloppé dans un manteau royal. C'est un infirme ; une blessure ancienne l'empêche de monter à cheval, alors il pêche des poissons. C'est le Roi Pêcheur. Il donne au jeune homme une épée, puis se tait.

La cérémonie commence dans le plus grand silence.

Entre un apprenti chevalier, tenant par le milieu une lance, très blanche, dont la pointe laisse tomber une goutte de sang. Il passe et s'en va.

Entrent deux autres jeunes gens porteurs de grands chandeliers diffusant une chaude lumière dans la chambre du Roi Pêcheur. Ils passent et disparaissent.

Entre alors une demoiselle qui porte un graal d'or éblouissant. Elle ne s'arrête pas. Fermant la marche, une autre demoiselle porte un plat d'argent.

Perceval sait se tenir. Il ne pose pas de questions. Le repas est servi, fastueux, vraiment royal. Le Roi Pêcheur n'a donné aucune explication sur l'étrange cortège, qui passe et repasse avec solennité et toutes ses lumières.

Aucune explication, et aucune question.

Le repas est fini, chacun s'en va coucher. Au réveil, Perceval se retrouve dans la lande au milieu des genêts. Le château et son roi, les filles, les apprentis, tout cela a disparu comme par enchantement.

Perceval aperçoit alors une malheureuse qui pleure son amant mort. Et c'est la fille éplorée qui donne à Perceval un brin d'explication.

Si seulement il avait posé des questions sur la lance et le Graal ! Il aurait guéri l'infirmité du Roi Pêcheur et redonné vie à la « terre Gaste », la terre stérile de son royaume.

Trop tard ! Perceval aurait passé sa vie à retrouver le Roi Pêcheur si Chrétien de Troyes n'était pas mort si tôt.

Quelques années plus tard, Wolfram von Eschenbach, chevalier bavarois connu comme un grand *Minnesänger* – chanteur d'amour courtois –, traita par le mépris le conte inachevé et se l'appropriä sous le titre *Parzival*.

Le Saint-Graal de Wolfram von Eschenbach

Le père de Parzival s'appelait Gahmuret, prince sans héritage parti chercher fortune en Orient, auprès du calife de Bagdad. En épousant Bélaçane, reine au teint foncé, Gahmuret se retrouve roi de Zazamanc et d'Azagouc ; cependant il la quitte et, foi de bigame chrétien, il épouse la blanche Herzeloide qui lui donne un fils.

Sans nouvelles de son époux, Herzeloide élève l'enfant dans une forêt sauvage. Mais, lorsqu'il part, elle l'habille en fou.

Le jeune sauvageon ainsi déguisé fait toutes sortes de bêtises jusqu'au jour où le bon chevalier Gurnemanz l'éduque. Parmi les règles à respecter, se trouvent les questions qu'il ne faut pas poser.

Le Roi Pêcheur s'appelle Amfortas, la lance est tout ensanglantée, le Graal fait surgir sur la table des mets délicieux.

Parzival reste muet. Plus tard, à la cour du roi Arthur, une méchante sorcière dite « messagère du Graal », et que l'on nomme Cundrie, maudit le silence de Parzival.

Pour toute réponse, le benêt répond que Dieu n'avait qu'à s'occuper de lui en guérissant le Roi Pêcheur. Parzival renie Dieu. Il le hait.

Il le maudira jusqu'au vendredi saint, jour béni où un vieil ermite refait son éducation. Enfin, nous saurons ce qu'est le Graal : une pierre chatoyante de vie et de rajeunissement renouvelée chaque année par une hostie venue du ciel.

Klingsor, un seigneur de haut rang châtré par un mari jaloux, contrarie cette magie céleste par sa magie noire.

Le Graal de Chrétien de Troyes a gagné une messagère et une majuscule. Il est devenu le Graal, pierre nourrissante régénérée par une hostie.

Pas très chrétienne, cette pierre...

Le Saint-Graal de Wagner

En 1882, *Parsifal*, « festival scénique sacré » de Richard Wagner, est créé à Bayreuth, capitale de la Bavière. Inspiré par Chrétien de Troyes et Wolfram von Eschenbach, Wagner transforme profondément le mythe.

Le Graal devient le Saint-Graal, la lance la Sainte-Lance, celle que le centurion romain planta au flanc du Christ en croix.

Les chevaliers de l'Ordre du Graal (et non plus de la Table ronde) gardaient la Sainte-Lance jusqu'au jour où leur roi Amfortas voulut s'en servir pour tuer le magicien Klingsor.

Peine perdue. Klingsor lui envoya une belle séductrice et, pendant qu'Amfortas jouissait dans ses bras, il lui plongea la Lance dans le flanc. Depuis, couvert de plaies purulentes, Amfortas souffre mille morts.

L'immortelle Kundry – *alias* Cundrie – est maudite parce qu'elle a ri au passage du Christ. Elle sert les chevaliers, mais son maître est Klingsor. Quand elle est auprès d'Amfortas, elle est sauvage, mais bonne, allant jusqu'en Arabie chercher un baume pour panser ses plaies.

Pour la rappeler, le magicien se contente de la plonger dans un sommeil cataleptique d'où il la fait sortir quand il veut.

Voici Kundry redevenue la belle séductrice, incapable de résister à son maître magicien. Grâce à elle, Klingsor surveille les chevaliers, auxquels il envoie régulièrement des filles-fleurs pour les faire tomber dans le péché.

Seul un « pur » peut reconquérir la Lance – et résister aux filles. Mais quand ?

Parsifal apparaît. Il est tout ébaubi, mal léché, mal formé. Et il tient à la main le cygne qu'il vient de flécher. Un cygne, oiseau royal, symbole de pureté ! Gurnemanz le traîne par l'oreille et le force à assister au dévoilement du Saint-Graal, dont la vue ravive les blessures d'Amfortas, le Roi Blessé.

En bon nigaud, Parsifal ne comprend rien, et Gurnemanz le chasse.

Où ira Parsifal ? Dans les bras de Kundry. La séductrice manque de peu faire chuter l'innocent en lui dévoilant le nom de sa mère, qui est morte. Parsifal accepte ce qu'il croit être un baiser maternel et s'arrache de justesse à la belle maudite.

Elle appelle Klingsor, Klingsor brandit la Lance, la jette sur Parsifal... Mais la Lance s'arrête tout près de la main de Parsifal qui, d'un signe de croix, rompt la magie. Parsifal est devenu Rédempteur, et même, ô surprise, Rédempteur pour le Rédempteur.

Un vendredi saint, Gurnemanz voit arriver un chevalier portant la Sainte-Lance. C'est Parsifal, casqué.

Gurnemanz est bien vieux, car le roi Amfortas n'a plus dévoilé le Saint-Graal rajeunissant depuis... mais, en fait, depuis le départ de Parsifal !

Cela fait si longtemps que le père d'Amfortas, le vieux roi Titurel, est mort. Son cercueil est dans la chapelle ; on va célébrer ses funérailles et, une fois de plus, les chevaliers vont essayer de convaincre Amfortas de dévoiler le Saint-Graal. Comme toujours, Amfortas refuse. Il veut mourir, mourir...

Ce ne sera pas la peine. Parsifal touche du bout de la pointe ensanglantée le flanc du malade d'amour, qui guérit. Tandis qu'une colombe descend de la coupole au son de voix d'enfants, Kundry tombe sur le sol, morte, mais baptisée.

Le Saint-Graal contient donc une hostie qui seule assure le rajeunissement des chevaliers de l'Ordre.



Selon les mises en scène, le Graal de Richard Wagner est un calice, une coupe, un rayon de lumière ou bien un petit garçon.

Mais dans *La Queste du Graal*, l'objet divinisé est devenu Jésus.

Le Saint-Graal d'Albert Béguin

La Quête du Graal est un texte du XIII^e siècle que l'on doit aux moines cisterciens et qui fut adapté pendant la Seconde Guerre mondiale par Albert Béguin, éditeur et écrivain suisse dont la passion était le romantisme allemand. Il y consacra un célèbre ouvrage, *L'Âme romantique et le Rêve*, qui devint une thèse sur les romantiques allemands et les poètes français modernes, en 1937.

Très tôt, Albert Béguin dénonça les dangers du nazisme, aidant de son mieux les écrivains français en créant les *Cahiers du Rhône* (La Baconnière) où il publia, entre autres, Louis Aragon, Paul Eluard et Jean Cayrol. En 1943, il

commence l'adaptation de *La Quête du Graal*, achevée en février 1945 et publiée en 1946 dans la collection « Le Cri de la France ».

Le Graal, ce cri français, aura sans doute consolé ce grand intellectuel des noires misères où se trouvait réduit le romantisme allemand pendant ces années sombres.

Le personnage central de *La Quête du Graal* n'est plus Perceval, ni même Lancelot. Il s'appelle Galaad.

Sa naissance est étrange. Sachant le chevalier Lancelot fou amoureux de la reine Guenièvre, épouse du roi Arthur, le Riche Roi Pêcheur le contraint par magie à faire un enfant à sa fille.

Un philtre suffira pour que Lancelot prenne la fille du roi Pellès (le Roi Pêcheur) pour sa Dame adorée. Et un enfant naîtra.

Lancelot est celui qui fera chevalier cet adolescent qui lui ressemble tant et dont il ignore qu'il est son propre fils. Mais la reine Guenièvre, elle, ne s'y est pas trompée. Jalouse...

Autour de la Table ronde, un siège est resté vide. Il y a treize sièges, dont douze pour les chevaliers. Le treizième, le Siège Périlleux, a déjà englouti tous ceux qui s'y sont assis. Sur le dossier, une inscription apparaît soudainement : *C'est ici le siège de Galaad.*

La Table ronde tient son parfait élu, chaste et pur.

Lorsque tous sont assis, un rayon de soleil illumine le palais dans un grondement de tonnerre. Les chevaliers se taisent, « à s'entre-regarder comme bêtes muettes », et le Saint-Graal paraît, couvert d'une soie blanche.

Personne ne le tient. Il parcourt la Table et y fait apparaître des mets savoureux dans le plus grand silence. Le Graal est nourricier et il nourrit la Table.

Cette Table a trois histoires.

C'est la table sur laquelle a reposé le corps du Christ après sa mort, la pierre du Saint-Sépulcre.

C'est également la table où se sont réunis les douze apôtres, le Siège Périlleux étant celui de Judas.

Enfin, c'est la Table ronde des chevaliers du roi Arthur.

Lentement, aventure après aventure, Galaad dévoile sa nature de Messie, même s'il ne le sait pas.

Un bateau, une épée et un arbre édénique

L'éclosion messianique du parfait Galaad commence lorsque Perceval retrouve près d'un navire sa sœur, qui n'a pas de nom, mais qui sait tout sur tout.

Galaad, Perceval et sa sœur montent et découvrent sous un dais un lit magnifique. À la tête du lit, une couronne d'or. Au pied, une épée à demi tirée de son fourreau.

Elle est d'un luxe inouï. Pour la seule poignée, elle est faite d'une côte d'un serpent papaluste qui ne se trouve qu'en Écosse, et de la côte du poisson ortenax qui se pêche dans l'Euphrate ! Mais, bizarrement pour une si belle épée, le baudrier est en étoupe de chanvre. Misérable.

En regardant de près, Galaad et Perceval découvrent sur le lit trois morceaux de bois blanc, vert et rouge – en couleurs naturelles, ce qui mérite explication.

« Volontiers », dit la sœur-qui-sait-tout.

Lorsqu'elle mangea la pomme, dit la sœur de Perceval, Ève garda le rameau où le fruit s'accrochait. Chassée du Jardin d'Eden, elle le planta en terre, et le rameau devint arbre.

Mais Ève planta l'Arbre avant de forniquer avec son Adam. Vierge elle était alors, comme plus tard la Vierge qui racheta son péché. L'Arbre fut donc blanc comme neige.

Lorsque Ève fut enceinte, l'Arbre tourna au vert et se multiplia.

Abel dormait sous un rejeton de l'Arbre quand Caïn le tua. L'Arbre devint rouge couleur de sang et se multiplia en autant d'arbres rouges.

Trois bois du même arbre, un blanc, un vert, un rouge.

Les arbres tricolores poussèrent jusqu'au moment où le roi Salomon, que sa femme agaçait, finit par la consulter sur une vision qu'il avait eue en rêve.

D'ici à deux mille ans, un chevalier issu de son lignage viendrait sauver le monde. Tel était le rêve du roi Salomon. Comment faire savoir à son lointain rejeton que lui, Salomon, était son glorieux ancêtre ?

« Facile, dit madame Salomon. Faites construire un navire, placez sur un grand lit l'épée du roi David votre père, mettez-y un pommeau de pierre précieuse, et je m'occuperai du baudrier. »

Lorsque Salomon lui demanda pourquoi ce baudrier de chanvre était si misérable, elle répondit qu'une pucelle viendrait mettre le vrai baudrier. Mais quand ? On ne savait pas.

Puis la femme du roi Salomon fit tailler trois morceaux de bois de chaque couleur, blanc, vert, rouge, et les fit planter sur le navire, à la tête du lit où reposait l'épée du roi David.

Ayant terminé son récit, la sœur de Perceval sortit d'un écrin le vrai baudrier, d'or, de soie, tressé de ses longs cheveux.

Bientôt, la pauvrete accepta de se laisser saigner à mort pour que son sang de vierge guérisse une lèpreuse. À l'agonie, elle supplia son frère de placer sa dépouille sur une nef qui, elle en était sûre, les rejoindrait un jour.

Ce jour lointain survient quand Galaad, après avoir guéri le Roi Méhaigné (le Roi Blessé), retrouve son oncle le roi Pellès. Dans la grande salle souffle un vent furieux, et une voix annonce que seuls les chevaliers de la Quête ont le droit de s'attabler.

Alors, vêtu comme un évêque, avec sa crosse en main et sa mitre sur la tête, descend du ciel Josèphe, fils de Joseph d'Armathie.

Assisté par des anges, celui qui fut le premier évêque célèbre la messe à sa sainte façon. Un ange laisse la Lance s'égoutter dans le Saint-Vase jusqu'à ce qu'il soit empli.

Josèphe prend dans le Vase une hostie en forme d'« une figure d'enfant », rouge et brillante, puis replonge l'enfant embrasé dans le sang avant de disparaître.

Le Graal est donc un Vase contenant un pain en forme d'enfant cuit. Non ?

Non. Car du Vase s'élève un « homme tout nu dont les pieds et les mains saignaient » et qui donne la communion à Galaad et ses douze compagnons.

L'homme nu est le treizième, leur maître et pasteur. Et c'est lui qui nous apprend que le Vase n'est pas un calice, mais le plat dans lequel Jésus mangea l'agneau le jour de Pâques.

Le Graal est un plat indissociable du corps vivant de Jésus, l'agneau pascal.

Il est temps que Galaad et ses compagnons accompagnent le Saint-Graal dans la cité de Sarraz, « en ces terres aussi lointaines que la contrée de Babylone ». Galaad sera proclamé roi, la nef portant le cadavre de la sœur de Perceval aborde doucement au port, on l'enterre en grande cérémonie. Un an plus tard, Galaad demande la mort et l'obtient en communiant.

Quand Galaad s'affaissa privé de vie, une main descendit du ciel, saisit la Lance et le Saint-Vase, disparus à jamais.

Que sont-ils devenus ?

Lancelot ? Il a beaucoup vieilli. Privé de la vue du Graal pour péché d'adultère, il protège sa dame que le roi Arthur a chassée au bénéfice d'une fausse reine Guenièvre plus aimée que la vraie.

Comme si la longévité était une punition, Arthur, Guenièvre et Lancelot moururent à plus de cent ans.

Coupables tous les trois d'infidélité. Guenièvre et Lancelot parce qu'ils s'aimaient ; Arthur, né par la magie de Merlin, fils du diable, parce qu'il se laissa facilement abuser par une fausse reine.

Guenièvre entra au couvent, Lancelot également. Mortellement blessé par le fils incestueux qu'il eut de sa demi-sœur Morgane, le roi Arthur se fit porter sur un navire qui l'emporta à Avalon, où il est endormi.

Il reviendra un jour. On le voit sur grand écran ou bien en téléfilm. Il a beaucoup servi, il servira encore. Perceval, beaucoup moins, et Galaad, presque pas.

Un an et trois jours après la mort de Galaad, Perceval, devenu moine, trépassa dans la cité de Sarraz où le Graal n'était plus.

¹. Cité par Marie-Dominique Even dans *Chants de chamanes mongols*, cahier 19-20 des Études mongoles et sibériennes, société d'ethnologie, Université de Paris X-Nanterre, 1992.



Hanuman (Inde)

Il est vénéré comme un dieu, il a ses temples comme un dieu, mais ce n'est pas tout à fait un dieu.

Hanuman est un singe. Certes, extraordinaire, doué de pouvoirs magiques, capable d'allonger son corps velu entre l'île du Sri Lanka et les côtes du Tamil Nadu, mais un singe. Singe divin.

Les singes voyous de l'Inde

En Inde, les singes sont des voyous. Je n'avais jamais côtoyé de singes en liberté avant de me les coltiner en Inde – qu'on me passe l'expression.

En famille, et de loin, ils sont attendrissants. De près, ils sont collants. Quand je fais une aquarelle dans la vallée de Galta, désormais, je soudoie un gardien des bassins sacrés pour écarter les singes, maîtres des lieux. Les vieux qui sont là pour guider les pèlerins sont les esclaves des singes. Bananes, melons, noix de cajou, tout ce qui se grignote et pourrait nourrir une famille humaine passe dans les mâchoires frémissantes des macaques dont je sens qu'ils n'ont qu'une envie, me dépouiller.

Ne me parlez pas de ceux qui ont pris possession du temple de Dourga à Bénarès, l'un d'eux m'a chipé mes lunettes. Dans une oasis du Rajasthan, ils m'ont carrément piqué mes pinceaux de martre – les plus chers. À Delhi, ils ont envahi le quartier des ministères ; on ne peut pas les tuer, car on ne tue pas les animaux sauvages en Inde, même s'ils sont dangereux.

Pour les chasser, la police a fait appel à des singes belliqueux, des terreurs. Rien n'y fait, ces fichus macaques sont toujours là. Cela ne serait rien s'ils n'avaient pas la rage et, là, on ne plaisante plus.

Pourtant, lorsque mon vieil ami Veer Bhadra Mishra (voir [Ganga](#)) me parlait d'Hanuman, la divinité dont il était le serviteur, j'en avais les larmes aux yeux. Dans la bouche du *mahant*, le grand prêtre, je n'entendais aucune différence entre l'homme et le singe. C'est avec émotion qu'il évoquait le courage d'Hanuman, son dévouement, ses qualités de grammairien et d'herboriste, son cœur aimant. Il en parlait comme il aurait parlé de son gourou, en mettant dans ses mots l'effusion singulière que les Indiens mettent à évoquer l'image de leurs maîtres.

Il en parlait comme je parlerais d'un ami, d'une amie.

Première rencontre avec les héros-singes

Hanuman apparaît dans le *Ramayana*, l'autre épopée de l'Inde, la plus longue et la plus importante restant le *Mahābhārata*.

Il n'est ni roi ni dieu, mais simple conseiller de Sugriva, roi des singes, un souverain chassé de son royaume.

Le *Ramayana* raconte l'histoire des épreuves subies par un prince parfait, Ram, incarnation du dieu Vishnou, déchu de ses droits au trône d'Ayodhya à cause des intrigues d'une mauvaise marâtre.

Contraint à l'exil en forêt, le prince Ram ôte ses sandales, confie la régence à l'un de ses frères et part en ermite, pieds nus, avec son épouse Sita et son frère Lakshmana, qui ne veut pas le quitter.

Le frère régent ne prend pas le pouvoir. Il dépose les sandales de Ram sur le trône et les consulte avant toute décision.

L'essentiel du récit tient dans l'enlèvement de la belle Sita par le brahmane démoniaque Ravana, roi du Lanka (autrefois Ceylan, aujourd'hui Sri Lanka). Avertis par un aigle, les princes Ram et Lakshmana cherchent des alliés pour déclarer la guerre à Ravana et reprendre Sita, l'épouse légitime.

Chemin faisant, ils tombent sur deux singes et concluent une alliance. Non seulement le peuple des singes se mettra au service de la guerre de Ram, mais aussi le peuple des ours, car le ministre du roi des singes, Jambavanta, est un ours de cocotier, pelage noir et collier blanc.

C'est pourtant Hanuman que Ram nomma chef des armées en lui confiant son sceau princier.

Ram avait ses raisons.

Les antécédents divins d'Hanuman

Hanuman avait pour père le dieu Vayu, le vent, et pour mère une nymphe Apsara qui avait pris la forme d'une guenon.

Issu de deux lignées d'immortels, Hanuman avait une force physique démesurée, un esprit acéré et la pureté spirituelle d'un yogi ayant atteint l'extase au terme de longs exercices de respiration.

Le monde découvrit la puissance du jeune singe divin lorsque, confondant le soleil avec un fruit, il voulut le manger. Un singe ordinaire qui veut manger la lune ou le soleil ne fait peur à personne. Mais quand le petit Hanuman tendit la main pour s'emparer du fruit doré, les planètes en furent perturbées et le roi des dieux, Indra, fut contraint de s'en mêler.

Il lança sa foudre et fit lever l'orage, mais le père d'Hanuman, Vayu, dieu du vent, en conçut une telle colère qu'il aspira l'air des mondes, manquant de détruire par étouffement toutes les créatures.

Les dieux se concertèrent et promirent au jeune singe une vie éternelle et une grande sagesse. Dans cette sagesse, se trouvaient deux traits inattendus : la connaissance des herbes qui soignent et la connaissance de la grammaire, qu'on peut lire dans les livres.



Mais le général Hanuman, chef des armées, fit d'abord une démonstration de force. Il avait le pouvoir de voler dans les airs et vola, d'un seul coup, des Himalayas jusqu'à l'île de Lanka. Il put ainsi localiser Sita, duper les gardes du palais et pénétrer dans la chambre de la prisonnière.

Il lui tendit le sceau de Rama et lui proposa de l'emporter dans les airs. Mais l'épouse parfaite d'un prince parfait ne pouvait accepter de se laisser enlever par un homme qui ne serait pas son époux...

Hanuman n'est pas un homme ? Pardi, on le sait bien ! Mais, pour Sita, ce singe géant déguisé en homme avait les qualités d'un homme, ses vertus, ses

défauts. Les phéromones d'Hanuman et de Sita se seraient-elles croisées en tout bien tout honneur ? Sur certaines peintures sur bois cambodgiennes, Hanuman semble vraiment très tendre avec Sita, assise sur ses genoux.

En tout cas, elle refuse d'être délivrée, sinon par son mari. Elle veut bien cependant confier à Hanuman un de ses bijoux de front, destiné à l'époux.

Ensuite, les choses se gâtent.

Queue de singe en flammes

Avant de s'envoler vers Ram qui l'attendait, Hanuman dévaste l'île de Lanka en enflant démesurément son corps déjà géant. Les démons, qui en sanscrit s'appellent *rakshasha* (je ne connais pas de vocable mieux approprié) l'attrapent, le ligotent et le traînent devant Ravana.

Hanuman tente de séduire Ravana en lui promettant de lui transmettre les secrets de l'immortalité s'il libérerait Sita.

Ravana n'en croit pas un mot.

Hanuman est condamné à mort (il s'en moque puisqu'il est immortel, mais bon...). Puis la peine est commuée en châtiment honteux à la demande du demi-frère de Ravana, un bon démon.

Et voici le châtiment : qu'on mette le feu à la queue d'Hanuman, qu'on le traîne dans la ville avec sa queue en flammes et qu'il revienne honteux et mutilé. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Sauf que le singe divin augmente encore son volume et met le feu à la ville avec sa queue. Puis il prend son élan, saute et se retrouve aux côtés du prince Ram.

La guerre est déclarée et les combats commencent.

Lakshmana, le frère du prince Ram, se fait blesser par une flèche empoisonnée. Pour le guérir, il faut des herbes qui poussent sur les Himalayas. Qu'à cela ne tienne !

Hanuman s'envole et, comme il n'est pas tout à fait sûr de reconnaître la bonne herbe et que les musiciens célestes lui barrent la route, il revient en portant la montagne tout entière à bout de bras.

Il la pose, se dépêche, trouve l'herbe d'immortalité appelée *sanjivani*, applique l'emplâtre sur la blessure de Lakshmana et repart aussitôt pour remettre la montagne à sa place.

Trois figures d'Hanuman

Je connais trois représentations populaires d'Hanuman.

— Hanuman en position de marche, solidement planté sur ses pattes, une massue sur l'épaule. La massue est son arme et, sur les quais de Bénarès, dans les écoles de gymnastique, les jeunes athlètes qui s'exercent à la massue, le corps huilé, sont des adorateurs d'Hanuman. Dans le même esprit, on le voit dans les airs et portant sa montagne.

— Hanuman en position dévote, doux et humble de cœur, à genoux et mains jointes devant les princes humains, les deux frères et Sita. Sous influence chrétienne, les posters les plus courants nous montrent Hanuman de face, tirant sur sa poitrine velue et l'écartant de ses deux mains pour laisser voir un cœur flamboyant où brillent, souriants, Ram et Sita. Cœur sacré d'Hanuman, priez pour nous.

— Sérieuse, à l'étude, de loin ma préférée. Par chance, j'ai déniché au pèlerinage d'Orchha un poster d'Hanuman grammairien, qui tout de suite m'évoqua *Le Singe grammairien*, merveilleux livre d'Octavio Paz qui fut ambassadeur du Mexique en Inde et lui rendit hommage en décrivant les singes dans la vallée de Galta.

Sur ce poster, l'excellent singe divin ne lève pas les yeux. Je ne vois que le haut de sa tête poilue, son museau baissé et ses grandes oreilles roses. Sur ses genoux, il tient un gros livre qu'il déchiffre avec des lunettes, jambes croisées, sans bouger. Penché sur les caractères en sanscrit, il étudie. Je l'aime tendrement.

Je manquerais à mon devoir si je ne signalais pas les pierres rougies au minium avec deux gros yeux noirs qui, dans le creux des arbres, signalent la présence d'Hanuman. Certes, le singe divin n'est pas le seul à faire l'objet de la dendrolâtrie (l'adoration des arbres), mais, quand c'est lui, je le sais. C'est un être de savoir et de bonté tout semblable au grand prêtre qui en parlait si bien, le *mahant* du temple de Sankat Motchan à Bénarès.

Ah ! J'allais oublier. La guerre sainte fut naturellement gagnée par le prince Ram, les singes et les ours, Sita fut libérée et Ravana disparut de la scène. La suite est détestable.

Un dieu misogyne

Ram revint dans Ayodhya, capitale de son royaume, il remit ses sandales et fut couronné roi. Il avait retrouvé son épouse et l'avait ramenée, mais, chose incroyable, il l'accusa d'adultère.

Elle, la pure, la sainte, adultère ! « Oui, disait Ram. Elle a séjourné longtemps sous le toit d'un autre homme et je n'ai plus confiance. »

À cet endroit du texte, on trouve trois versions.

Première version : Sita se soumet à l'ordalie du feu et en ressort intacte. Rétablie dans ses droits, elle regagne l'amour, pourtant fragile, de l'époux soupçonneux. Version *happy end*.

Deuxième version : Sita était née fille de son père et d'un sillon, car il l'avait trouvée en labourant la terre. Humiliée par l'attitude de son mari, Sita tape du pied, appelle sa mère à l'aide et la terre s'entrouvre pour la reprendre. Sita s'engouffre. Version glorieuse.

Troisième version : Sita part en exil à Bithur, sur le Gange, et trouve refuge dans l'ermitage du sage Valmiki, qui est l'auteur du *Ramayana*.

Je préfère cette version, car il est magnifique de voir un personnage trouver refuge chez son auteur. Jean Valjean réfugié à Guernesey chez Hugo, Swann agonisant dans la chambre de Proust, ou Bérénice dans une petite maison chez Racine à Port-Royal des Champs...

Le sage Valmiki accueille la réprouvée qui, huit mois plus tard, met au monde des jumeaux, fils du roi Ram. Quand ils seront adultes, ils iront voir leur père, et le grand roi Ram sera enfin contraint de faire amende honorable.

C'est cette version, en plus truculente, que chantent les paysannes du Madhya Pradesh en se payant la tête du dieu Ram parce qu'il se croit cocu.

L'exploitation politique du Ramayana

Entre-temps, Ram est devenu dieu. Et c'est lui, hélas, que le mouvement nationaliste extrémiste BJP prit comme prétexte pour rallumer la guerre entre hindous et musulmans, au terme d'un sanglant pèlerinage où les yogis se comportèrent fort mal, plongeant le trident sacré de Shiva, leur patron, dans les poitrines des musulmans.

Puis, en 1992, avec des explosifs préparés à l'avance, ils firent sauter la mosquée de Babur dans la ville d'Ayodhya, car, disaient-ils, sous la mosquée se trouvait le lieu précis de la naissance de Ram.

Les historiens sérieux eurent beau leur expliquer qu'un mythe n'est pas de l'ordre du réel, les militants leur rirent au nez. En Inde, les dieux ne naissent pas n'importe où et on trouvera, c'est sûr, la trace de leur berceau.

À l'heure où j'écris sur mon cher Hanuman, la question n'est toujours pas réglée. Le parti nationaliste veut construire un temple du dieu Ram, les briques sont prêtes, rangées en tas à côté des ruines de la mosquée de Babur le

conquérant, premier des souverains moghols qui régnèrent sur l'Inde jusqu'en 1858.

Je n'aime pas ce qu'on fait du dieu Ram. Je déteste qu'il ait fait l'objet d'une appropriation monothéiste en affirmant qu'il était le seul dieu de l'Inde. Je hais les destructeurs de mosquées ou de temples, de bouddhas et de tombeaux de saints. Enfin, je trouve insupportables les doutes de ce prince incapable d'empêcher qu'on enlève sa femme et qui, l'ayant retrouvée, la soupçonne.

Innocence d'Hanuman

Hanuman n'apparaît jamais dans ce vaudeville politique. Il y a longtemps qu'il s'est envolé sur les Himalayas pour étudier la botanique ou, assis dans un coin, déchiffrer la grammaire.

L'Institut botanique national de l'Inde (National Botanical Research Institute) a lancé un programme de recherche de cinq ans sur l'herbe *sanjivani*, l'herbe qu'Hanuman chercha sur la montagne qu'il avait emportée sur son dos. L'idée consiste à trouver le gène de résurrection contenu dans cette herbe qui sèche mais ne meurt pas, et de faire de l'ingénierie génétique sur le riz et le blé, ce qui les rendrait résistants à la chaleur.

Selaginella bryopteris, l'herbe *sanjivani*, est une plante lythophytique poussant sur des rochers ou du sable et se nourrissant d'air, avec une belle fleur orange et un très long pistil. Les aborigènes de l'Inde l'utilisent depuis longtemps.

Du haut des Himalayas, séjour des dieux, le singe grammairien tourne parfois son regard sur ce que font les hommes avec l'herbe magique et la mosquée détruite. Cela lui crève le cœur.

Sita-Ram, c'est loin, tout ça.

Hélène (Grèce antique)

On n'est pas sûr que Clytemnestre soit née des amours de Léda et de Zeus sous la forme d'un cygne, mais, s'agissant de la belle Hélène, aucun doute. Elle naquit petite fille dans un œuf de cygne en même temps que les jumeaux Castor et Pollux naissaient, eux, d'un autre œuf. Quant à savoir qui fut réellement sa mère, les grammairiens en disputent encore. Était-ce Léda, épouse du mortel

Tyndare ? Ou bien la déesse Némésis dont Zeus était épris et qui, pour lui échapper, se transforma en oie ? Était-ce Aphrodite ? On ne sait pas.

L'extrême beauté de la fillette explique qu'on ait douté de ses origines maternelles. Une gamine aux yeux couleur de mer ne pouvait pas avoir une mortelle pour mère ; il fallait que ce fût une déesse. La grande affaire d'Hélène de Troie justifie qu'on lui ait attribué pour mère Némésis, la Vengeance divine.

Dès le début, Hélène fit du grabuge. Adolescente, elle avait été enlevée par Thésée et son ami Pirithoos, frappés d'amour devant la grâce avec laquelle elle offrait un sacrifice à la déesse Artémis, divinité sauvage des filles non mariées. Ils la capturèrent, puis la tirèrent au sort – c'est d'une rare élégance.

Thésée, l'heureux gagnant, aurait voulu la ramener dans sa ville, à Athènes, mais les Athéniens se méfièrent et refusèrent la belle. Thésée la confia à sa mère Aethra qui s'attacha à la si douce enfant.

Ses frères vinrent la reprendre, mais Aethra aimait tellement Hélène qu'elle la suivit à Sparte, sa ville natale.

Son père adoptif se dit qu'il était grand temps de la marier. L'histoire de Thésée et d'Hélène avait fait grand bruit, et la beauté légendaire de la jeune princesse attira une petite centaine de prétendants.

Certains disaient qu'elle avait eu une fille avec son ravisseur, une petite Iphigénie, mais d'autres juraient au contraire que Thésée l'avait respectée – on ne voit pas bien pourquoi.

Trop de prétendants pour la main d'une princesse peut susciter des conflits. Ulysse conseilla à Tyndare de laisser Hélène désigner son époux et d'imposer à tous ce choix par serment, chacun jurant de porter secours au prétendant élu.

Elle choisit Ménélas.

Puis, aux noces de la déesse Thétis et du mortel Pélée, une déesse mécontente jeta une pomme d'or sur la nappe. Sur la pomme étaient gravés ces mots : « À la plus belle » (voir [Aphrodite ; Thétis](#)). Trois déesses majeures prétendirent à la pomme et désignèrent un jeune prince troyen pour juger de leur beauté.

La rieuse Aphrodite promit au berger Pâris la plus belle femme du monde. Héra et Athéna n'auraient pas la pomme d'or.

Pâris partit pour Sparte où, comme par hasard, Ménélas fut contraint de partir assister à une cérémonie funèbre en Crète. Il aurait dû revenir plus tôt, des funérailles ne durèrent pas si longtemps, mais la tempête s'était levée, et Ménélas s'attarda en Crète.

Les fantômes d'Hélène

À compter de cet instant, le deuxième enlèvement d'Hélène comporte quatre hypothèses.

Un, elle suivit le prince troyen avec enthousiasme et plaqua Ménélas sans remords.

Deux, Pâris la força et elle n'y fut pour rien.

Trois, Tyndare, son père adoptif, accorda la main d'Hélène au prince Pâris, la si longue absence de son premier époux ne pouvant signifier que sa disparition en mer.

Quatre, tenez-vous bien, Aphrodite aurait donné à Pâris l'apparence du roi Ménélas et Hélène, confiante, aurait embarqué avec lui.

Hélène partit les mains chargées de trésors, emmenant avec elle Aethra, la mère de Thésée, mais laissant à Sparte Hermione, la fille qu'elle avait eue de Ménélas.



Ensuite tout se complique. La déesse Héra, furieuse de s'être vu préférer Aphrodite, aurait ravi Hélène au prince troyen en fabriquant pour lui une nuée ayant les traits et l'apparence de la reine de Sparte. Et où était Hélène ? En Égypte, sous bonne garde, confiée au roi Protée.

Elle y aurait été transportée dans les airs par le dieu Hermès ; ou bien, Pâris et Hélène ayant fait escale en Égypte, le roi Protée s'indigna de la trahison, chassa Pâris, garda Hélène. Comme Protée était un grand magicien, il fabriqua une Hélène d'artifice pour tenir compagnie à Pâris.

Hélène fut donc une femme innocente enlevée sous la contrainte, ou pas enlevée du tout, mais bien gardée en l'absence de son époux Ménélas qui ignorait tout de la vérité.

Hélène pendant la guerre

Pâris débarqua à Troie avec un beau fantôme aux yeux couleur de mer.

Les dieux voulant une guerre, Ménélas fit jouer la clause de conscience imposée par Tyndare après le choix d'Hélène. Agamemnon prit la tête des armées grecques rassemblées pour aller reconquérir la belle Hélène, et la guerre débuta (voir [Artémis ; Atrides](#)).

Les armées des Grecs débarquèrent sur les rives de Troie. Fantôme ou pas, Hélène désigna aux Troyens les chefs grecs – là, Ulysse, ici, Achille, un peu plus loin, Ajax...

Et à propos d'Achille ! Le jeune demi-dieu, fils de Thétis et Pélée, voulut connaître Hélène. Aphrodite et Thétis manigancèrent une rencontre secrète, et Achille coucha avec la belle Hélène.

Puis Achille mourut. Enfin Pâris mourut. Sans barguigner, le roi Priam mit sa bru aux enchères : que le plus brave la prenne ! Ce fut le troyen Déiphobe, cinquième époux de la belle Hélène. Cinquième ?

Mais oui. Un, Thésée ; deux, Ménélas ; trois, Pâris ; quatre, Achille ; cinq, Déiphobe. Voilà pourquoi les Grecs appelaient Hélène la femme aux cinq maris.

Pendant la nuit fatale qui vit la chute de Troie, Ménélas chercha Hélène pour la tuer, mais quand il la vit à demi nue, l'épée lui tomba des mains. Ou alors elle aurait négocié avec lui, réfugiée dans le temple d'Aphrodite.

Ou alors... Allons ! Hélène était en Égypte attendant Ménélas, protégée par le roi Protée. C'est plus simple.

Encore que...

Ménélas aurait récupéré sa femme et serait parti guerroyer en Éthiopie, confiant Hélène au roi Thonis. Le roi Thonis avait pour femme Polydamna, une rusée qui s'aperçut très vite que son mari courtoisait la belle Hélène.

Ni une ni deux, Polydamna expédia Hélène dans l'île de Pharos, en prenant soin de lui donner de l'*hélénion*, l'inule visqueuse, une grande belle plante collante à l'odeur de camphre qui protège des serpents.

Bien ! Ménélas revient d'Éthiopie, récupère sa femme et ils retournent à Sparte. Non ?

Non. Avant de retourner à Sparte, Ménélas et Hélène auraient voulu rendre visite à Clytemnestre, reine d'Argos après qu'elle eut assassiné Agamemnon pour venger leur fille Iphigénie. Ménélas voulait éclaircir ce sombre crime ; il jugea prudent de faire entrer Hélène de nuit dans le palais de sa demi-sœur.

Hélène s'habilla, se para, se parfuma, se fit coiffer par la vieille Aethra quand, soudain, elle vit apparaître son neveu Oreste, une épée à la main et tout couvert de sang. Oreste venait de tuer sa mère Clytemnestre et s'apprêtait à

plonger son épée dans le cœur d'Hélène quand le dieu Apollon l'enleva, la rendant immortelle.

Elle aurait vécu avec Achille dans l'île Blanche, en mer Noire. Ils auraient eu un fils né avec des ailes, Euphorion, si beau et si doux avec ses plumes blanches que son grand-père Zeus en tomba amoureux.

Comme ce sort magnifique ne plaisait pas toujours, les Grecs inventèrent de nombreuses punitions pour celle qui fut la cause véritable de la Grande Guerre.

Punition numéro un. Après la mort de Ménélas, Hélène aurait été bannie par ses fils et se serait réfugiée à Rhodes chez son amie Polyxo, veuve d'un héros mort sous les remparts de Troie. Polyxo accueillit Hélène, puis, la nuit, déguisa ses servantes en Érinyes pour torturer celle qui avait causé la mort de son époux. Hélène eut si peur qu'elle se pendit.

Punition numéro deux. Hélène aurait été sacrifiée en Tauride sur l'autel d'Artémis par sa nièce Iphigénie en personne, devenue prêtresse de la déesse.

Punition numéro trois. La déesse Thétis aurait tué Hélène, couic.

Évidemment, la légende la plus simple manque de poésie. Elle n'est pas punitive et elle me plaît beaucoup.

Ménélas aurait parfaitement compris qu'Hélène, la vraie, n'avait pas embarqué pour Troie avec Pâris et ils auraient vécu très heureux ensemble, au point qu'ils furent tous deux divinisés. On est loin du cocu magnifique célébré par Jacques Offenbach et des roucoulades d'une Hélène se plaignant de voir sa vertu cascader-cascader au son de la voix soyeuse d'Hortense Schneider.

L'âme prostituée du monde

L'immortalité de la belle Hélène ne pouvait pas rester sans effets. Trop de temples lui étaient consacrés ; l'innocente infidèle était devenue divine.

Au I^{er} siècle apr. J.-C., un chrétien formé à la magie connut un fabuleux succès en Samarie. Simon le Magicien savait s'élever en l'air. Simon le Magicien aurait été yogi que je n'en serais pas autrement étonnée.

Baptisé par Philippe, il voulut acheter en monnaie sonnante et trébuchante le pouvoir de guérir les malades et de faire des miracles. À qui s'adressa-t-il ? À l'apôtre Pierre.

Pierre le condamna en termes si féroces qu'un mot fut inventé pour désigner ceux qui veulent faire commerce des miracles de Jésus. Ce mot est « simonie ».

Donc, Simon n'était pas plus chrétien que païen ou yogi et voulait simplement accroître son audience.

Bientôt, on le vit errer de ville en ville flanqué d'une compagne qui avait belle allure, malgré quelques cheveux blancs sur ses boucles dorées.

Simon l'appelait Hélène et jurait que c'était elle, l'immortelle infidèle de la guerre de Troie, la grande déesse Hélène cause de tant de tourments.

Il l'appelait aussi Ennoia, « la pensée » ; il l'appelait Sophia, « la sagesse ». C'était une prostituée trouvée dans un bordel.

À l'époque, les prostituées sacrées existaient au Moyen-Orient dans le culte de la Bonne Déesse. Simon le Magicien n'eut aucune peine à exhiber la Sagesse devenue prostituée, couverte de tous les péchés du monde, comme l'âme des hommes.

Ce salmigondis synchrétique dura jusqu'au moment où Simon fut sommé de voler dans les airs du haut d'un rempart. Il tomba lourdement et mourut.

Dans *La Tentation de saint Antoine*, Flaubert nous montre Simon traînant sa prostituée : « une pauvre enfant, que je mène partout avec moi ». Vêtue de haillons pourpres, Hélène porte des traces de morsures et de coups.

« Ennoia ! Ennoia ! Ennoia ! dit Simon. Raconte ce que tu as à dire ! »

La fille tétanisée passe un doigt entre ses sourcils et parle.

« J'ai souvenir d'une région lointaine, couleur d'émeraude. Un seul arbre l'occupe. [...] À chaque degré de ses larges rameaux se tient dans l'air un couple d'Esprits. Les branches autour d'eux s'entrecroisent, comme les veines d'un corps ; et ils regardent la vie éternelle circuler depuis les racines plongeant dans l'ombre jusqu'au faîte qui dépasse le soleil. Moi, sur la deuxième branche, j'éclairais avec ma figure les nuits d'été. »

Après avoir enrôlé Hélène dans la gnose, Simon explique le passé de Sagesse avant qu'il la trouve, dansant pour des marins dans une taverne. La prostituée sacrée avait été Hélène de Troie, Lucrece violée par Tarquin à Rome, Dalila qui coupa les cheveux de Samson... « Elle a aimé l'adultère, l'idolâtrie, le mensonge et la sottise. Elle s'est prostituée à tous les peuples. Elle a chanté dans tous les carrefours. Elle a baisé tous les visages. »

« Elle est Minerve ! crie Simon, exalté. Elle est le Saint-Esprit ! »

On a cru longtemps qu'à Rome Simon le Magicien avait eu un temple consacré. Mais c'était une menterie, une de plus dans la vie d'Hélène de Troie.

Héra (Junon à Rome)



Un frère et une sœur s'aimèrent d'un amour clandestin, à l'insu de leurs parents, dit Homère dans l'*Iliade*.

Zeus et Héra s'aimaient d'amour tendre avant de s'épouser. On ne voit pas bien comment puisque Héra séjournait dans le ventre de son père pendant que Zeus grandissait à l'abri sur une île, mais si Homère le dit, il faut l'imaginer.

Imaginons. Lasse de voir ses petits avalés par leur père, Rhéa lui soustrait Zeus et le met en lieu sûr. Des entrailles de Cronos, Héra appelle son frère, elle murmure et provoque des vents dans le corps paternel. Mystérieusement branché sur celle de ses sœurs qui veut se faire entendre, Zeus braille si fort que les Corybantes se ruent sur leurs boucliers de bronze pour produire leur vacarme.

Zeus grandit, fait la guerre, la gagne, capture son père et lui donne la drogue préparée par Mètis la rusée, et voilà que le vieux Cronos détrôné recrache ses fils et ses filles. Elles sont trois : Hestia, l'aînée, Déméter et Héra.

Il faut donc supposer que Zeus reconnaît en Héra la sœur qui l'appelait, lovée dans un repli d'un intestin de dieu. Franchement, ça ne va pas.

L'helléniste Marcel Detienne affirme qu'Héra fut, comme Zeus, élevée dans le secret et le silence par le dieu-fleuve Okéanos et son épouse Thétys. C'est mieux.

Mais on n'oubliera pas que Zeus est déjà l'époux de Mètis, déesse de la ruse qu'il a avalée comme son père Cronos ses enfants.

Zeus cherche donc une épouse qui ne soit pas en lui.

À mon idée, le dieu a choisi celle de ses sœurs qui a le plus d'allure, dos droit, beau port de tête, et surtout de grands yeux humides et veloutés comme ceux de la vache, *Boaupis Hera*, dit-on de la jeune femme, Héra aux yeux de vache.

Hestia veut rester vierge et Déméter a déjà dans les hanches je ne sais quoi de lourd qui fait d'elle une matrone, maîtresse de l'épi alourdi par le blé et qui

plaine. Héra, elle, est d'une jeunesse implacable et superbe. Elle fera une déesse du mariage épatante. À cette époque, Zeus aime Héra d'un bel amour tout neuf, consacré dans une chambre nuptiale sur les bords du fleuve Okéanos qui avait tout prévu.

C'est décidé : Héra sera l'épouse légitime, garante du contrat nuptial et du lit conjugal. Du même coup, Zeus sera l'époux légitime, et leur union sacrée, *Hiéros Gamos* en grec, sera célébrée en Attique pendant les mois d'hiver, janvier-février. Un porc sera immolé en l'honneur de l'époux, et une brebis pour Héra. Ils seront ensemble détenteurs de l'autorité, protecteurs de noces convenables et de l'ordre domestique.

Mais, dès le commencement, l'orage se prépare dans les grands yeux humides de la jeune mariée, car Zeus ne peut lui cacher qu'il est enceint d'une fille. Lorsque naît Athéna du crâne fendu de Zeus, Héra est en colère.

Jalouse. Oui, jalouse de ce mari qui fait une fille tout seul. Ses beaux sourcils froncés sur ses yeux noirs charbon, Héra se met en route, car elle veut faire de même. Avoir un fils toute seule.

Et elle sait où aller.

Dans le jardin de Flore

« J'essaierai tous les philtres dans le vaste monde, je fouillerai les mers, j'irai dans les gouffres du Tartare », lui fait dire le poète latin Ovide dans ses *Fastes*. Mais, à la vérité, la jeune épouse s'en va dans le jardin de Flore.

Nymphe dans une première vie, Flore est désormais la maîtresse des fleurs. Tout ce qui fleurit lui revient, la fleur de la glycine comme celle de la vigne, l'écume du vin nouveau et la fleur d'oranger.

Au fond de son jardin, Flore a une collection de fleurs issues du sang de jeunes gens sacrifiés. Hyacinthos, l'iris, qui fut de son vivant le plus jeune fils d'un roi de Sparte, courtisé à la fois par deux amoureux, dont Apollon, qui le tua malencontreusement d'un lancer de disque qui lui trancha le front. Krokos, le crocus, qui mourut de la même façon, frappé par le disque d'Hermès, son amant. Narcisse, si amoureux de lui-même qu'il fut changé en fleur. Et Adonis en renoncule sanglante à cause de la dent de sanglier qui lui trancha la cuisse.

Mais, derrière ces fleurs de sang mâle, se trouve la fleur d'Olène. Nul ne sait ce qu'elle est ni quel amour blessé fut assez fort pour lui donner son don de naissance. La fleur d'Olène rend fécond qui la touche.

Souriante, Flore pince la tige de la fleur et la pose sur Héra. Un simple effleurement suffit ; Héra est grosse d'Arès, dieu de la guerre et de la

destruction.

Arès est un enfant terrible qui s'écorche les genoux, se blesse et saigne du sang des dieux. Unique dieu immortel capable de saigner, Arès est un matamore tout juste bon à séduire Aphrodite et à lui faire trois gosses, deux fils et la déesse Harmonie, arrière-grand-mère du roi Œdipe.

Amantes persécutées

Pendant ce temps, l'époux trompe l'épouse avec un bel entrain, enchaînant les maîtresses qu'Héra persécute.

Zeus s'éprit d'une prêtresse de la déesse Héra – une provocation. De tous les accouplements de Zeus, c'est le plus lourd de conséquences. Or, pour une fois, le roi des dieux n'est pas source de son désir.

Non, c'est Iynx, fille de Pan et de la déesse Écho, qui versa à Zeus un philtre d'amour. Zeus vit Io la prêtresse, en tomba amoureux, suscita un oracle que Io consulta. C'était une jeune fille pieuse et donc elle obéit.

L'oracle commandait d'aimer Zeus.

Héra le sut très vite.

Alerté, Zeus transforma Io en génisse blanche, qu'Héra exigea aussitôt en cadeau. Commence une course aux métamorphoses effrénées.

Pour retrouver Io la génisse, Zeus se changea en taureau. En réponse, Héra confia la pauvre Io à la garde d'Argos, un géant aux cent yeux, bien pratiques pour surveiller une blanche génisse. Hermès se chargea d'endormir Argos et lui coupa le cou. En bonne ménagère sachant récupérer ce qui peut servir, Héra récupéra les yeux d'Argos et les plaça en ocelles sur la queue de son paon. Et elle créa le taon pour piquer la génisse, qui, pour lui échapper, parcourut tout le Moyen-Orient. De Grèce, elle passa en Asie et rejoignit l'Égypte, où elle accoucha d'un fils tout ce qu'il y a d'humain, Épaphos, « le toucher de Zeus ».

Héra tenta un dernier coup et fit enlever le petit, mais Zeus, cette fois, se fâcha. Il aimait Io.

Io retrouva son fils et devint reine d'Égypte sous le nom d'Isis. Épaphos épousa Memphis, fille du fleuve, et ils eurent une fille qui s'appela... Libye.

Zeus en clone

Une fois, Zeus a l'idée de génie de prendre tout simplement la forme du mari. Le mari s'appelle Amphytrion et son épouse Alcène. Quand elle s'ouvre à celui qui surgit en pleine nuit, revenant du combat, elle ne s'imaginer pas une

seconde adultère. Prolongée sur ordre de Zeus, la nuit finit par s'achever, et le vrai mari revient, poussiéreux.

Alcmène le trouve un peu insistant, mais le repos du guerrier exige la répétition, pense-t-elle.

Alcmène est grosse. Très. Elle attend deux enfants qui ne sont pas jumeaux. Il faut à Zeus un utérus de femme pour la gestation. Le sperme sera toujours fécond, la mortelle toujours une mère porteuse. Quant au divin fœtus, il s'accommode très bien de la cohabitation avec un fœtus né d'un homme.

L'un est Héraclès, fils de Zeus (voir [Héraclès](#)) ; l'autre, Iphiclès, est le fils d'Amphitryon. Zeus s'étant fait reconnaître aux aurores, le mari sait qui l'a cocufié et s'apprête à élever dignement son bâtard fils de dieu.

Iphiclès naît prématuré, à sept mois. Deux mois plus tard, Héraclès ne naît toujours pas. La grossesse se prolonge. C'est que l'épouse de Zeus, éternellement jalouse, a chargé la déesse de l'enfantement de bloquer l'accouchement d'Alcmène. Il faudra qu'une fidèle amie accoure en criant faussement « L'enfant est né ! » pour que la déesse de l'enfantement relâche son attention, délivrant à dix mois la malheureuse Alcmène.

Pour se venger, l'amie secourable sera transformée par Héra en belette, animal dont les Grecs croyaient qu'elle concevait par l'oreille, accouchant par la bouche.

« Sans s'unir d'amour »

Héra a mille raisons de vouloir continuer à faire ses enfants seule, loin de celui qu'elle appelle désormais « son compagnon de lit » – on est loin des brûlantes amours adolescentes sur le bord du fleuve Okéanos.

Elle mange une laitue à cœur. « Sans s'unir d'amour » à son époux.

La laitue est un manger de cadavre qui frappe d'impuissance les mâles grecs, qui n'en consomment jamais, à l'exception des Pythagoriciens. C'est aussi un manger de femme, à condition de ne pas croquer le cœur craquant d'où sort un jus blanc, le sperme de laitue.

Héra est enceinte du cœur de la laitue et accouche d'Hébé, la jeunesse.

Elle a trahi deux fois et cela ne suffira pas. Ivre de jalousie, Héra met au monde un infirme et un monstre, fils de personne, du vent, allez savoir ! Enfants de sa colère.

L'infirmes, dieu de la forge, sera Héphaïstos, enfant aux pieds tordus et tournés vers l'arrière. Héra, qui a manqué son coup, le jette du haut des cieux et lui brise les hanches.

Héphaïstos rumine sa vengeance et fabrique pour sa mère un trône d'or ouvragé où la déesse Héra s'assied en majesté. Crac, cric ! Les deux bras du trône se referment sur Héra. La voici prisonnière.

Pour la libérer, Héphaïstos, « le bancal monstrueux et poussif », comme le décrit aimablement Homère dans l'*Odyssée*, accepte la main d'Aphrodite. On se doute que, ayant expérimenté sur sa mère les pièges d'un siège d'or, Héphaïstos cocufié par Arès n'aura aucune difficulté à fabriquer le filet qui piégera son épouse et l'amant.

Héra mauvaise mère ? L'idée fut si choquante que d'autres versions circulèrent. Héphaïstos aurait été l'enfant des amours clandestines de Zeus et d'Héra ; puis Zeus, furieux de voir son fils prendre le parti de sa mère pendant une dispute, l'aurait jeté du haut du ciel. Détail intéressant : Zeus avait suspendu Héra au bout d'un filin d'or, deux enclumes aux chevilles.

Pour sa dernière parthénogenèse, Héra a cherché comment engendrer seule un fils puissant, le monstre Typhon, ouragan destructeur.

Les deux versions du mythe sont admirables.

Premièrement, Héra se retourne vers sa grand-mère Gaïa, l'épouse d'Ouranos, qui a si bien trahi ce dernier. D'une main, elle frappe la terre, pesamment. Gaïa reconnaît en elle les tressaillements d'orgasmes qu'elle n'a pas connus depuis que Cronos a châtré Ouranos. Typhon naîtra de Gaïa et de la main d'Héra.

Deuxièmement, Héra s'en va trouver Cronos exilé au Tartare. Le dieu déchu lui donne deux œufs couverts de son sperme : si Héra les enterre, les confiant à Gaïa, un fils en sortira, dévastateur. Typhon naîtra, fils de Gaïa et des œufs de Cronos.

Je préfère la première version, la main de la jalouse qui fait frémir la terre.

Virginité, mariage, plaisir

Déesse de l'accomplissement du contrat d'union entre un homme et une femme, Héra, dite *Téléia*, la « Parfaite », ne peut rien seule pour les nouveaux époux. Et c'est un trio de déesses qui entoure la longue transformation qui va du bébé fille à la mère de famille.

Artémis est celle qui prendra soin des petites filles, qui, en Attique, « font l'ourse » au temple de la déesse, comme Callisto après sa trahison. Avant le mariage, les jeunes adolescentes lui abandonneront leurs poupées et leurs jouets, ainsi que leurs cheveux, coupés avant les noces.

Il s'est dit plus tard dans la chrétienté que la Vierge Marie trouva refuge dans une grotte remplie d'ours, qu'elle dompta. La Vierge à l'ours existe encore. Et l'ordre des Ursulines vient de cette forme d'ourse héritée de la Grèce : nonnes chastes et pures, mais aimées des démons, comme le prouvent les transes de la mère Jeanne des Anges, prieure du couvent de Loudun qui fit l'ourse longtemps, au XVII^e siècle, dans le royaume de France à l'époque du cardinal de Richelieu.

Gare aux petites filles ourses ! Gare aux mariés qui oublient Artémis ! Admète l'oublieux trouva sa chambre nuptiale remplie de serpents venimeux.

Après Artémis qui prend soin des fillettes, Aphrodite est la divinité qui prendra soin du plaisir des époux. Ne pas l'honorer en ses temples est dangereux, comme le prouve le sort d'Atalante, la fille-lionne.

La vierge Atalante, qui s'est vouée à la chasse par horreur du mariage, défie ses prétendants à la course et les tue. Vaincue par Hippomène grâce à l'aide d'Aphrodite – encore un oublieux qui ne remercie pas –, Atalante subira de force l'assaut du mâle dans le temple de Cybèle. Sacrilège ! Cybèle transforme les époux en lion et lionne qu'elle attache à son char.

Artémis prépare les filles au mariage, Héra les marie, Aphrodite les rend aptes au plaisir.

Pauvre Héra mal aimée.

Qui jouit le plus, de l'homme ou de la femme ?

Mal aimée ? Dans ce cas, pourquoi a-t-elle puni Tirésias si cruellement ?

Fils d'une nymphe et d'un homme de Sparte, Tirésias taquina de son bâton deux serpents accouplés, qu'il sépara en les blessant. Il fut immédiatement transformé en femme, et en femme il vécut sept ans.

La huitième année, madame Tirésias retrouva les serpents qui allaient s'accoupler et, cette fois, leur parla : « Si vous me transformez quand je vous blesse, je vais recommencer et vous me changerez ! » Sitôt dit, sitôt fait. Tirésias redevint un homme.

Puis Zeus et Héra se disputèrent sur un sujet toujours d'actualité : qui jouit le mieux, le plus, de l'homme ou de la femme ?

Le couple se souvint qu'un certain Tirésias était devenu femme et puis redevenu homme. Tirésias fut convoqué devant Zeus et Héra. Il dit la vérité. La femme jouit beaucoup mieux ; beaucoup plus. Si le plaisir est de dix, la femme en prendra neuf, et l'homme un.

Mais cela ne faisait pas du tout l'affaire de la déesse Héra qui dissimulait soigneusement sa jouissance à l'infidèle époux. Elle punit Tirésias en l'aveuglant. Ennuyé, Zeus fit don à l'aveugle de la divination et d'une vie longue de sept générations.

Autant dire qu'on le retrouvera longtemps, celui-là. Il fut le devin officiel de Thèbes, la ville des Labdacides dont Œdipe fut le meilleur exemple. Et mourut pendant la guerre qui opposa entre eux les fils d'Œdipe, ou bien, en fuite, après avoir bu une eau trop froide.

Mort, il garda aux Enfers ses pouvoirs prophétiques et conseilla Ulysse fort sagement. Je crois qu'il se garda de répéter ce qu'il avait appris alors qu'il était femme, sauf peut-être à Lacan qui le citait souvent.

Héraclès (Hercule à Rome)

C'est l'un des rares dieux grecs qui soient restés en vie après un signalé passage par le monde romain.

J'insiste sur le mot dieu. Car, s'il est né d'une femme, il est devenu un dieu à part entière à la fin de sa vie. Les Romains ne s'y sont pas trompés, qui édifièrent au nord de l'*Urbs* un temple rond à *Hercules Victor*, un autre au sud à *Hercules Invictus*, Hercule invaincu. Au tournant du IV^e siècle av. J.-C., Hercule était un dieu romain salvateur, et le resta au point qu'il se trouva en position d'être le rival de Jésus-Christ.



Le Héraclès grec, dit Hercule à Rome, n'est pas l'espoir des malheureux. C'est un garçon colérique à la matraque facile, qui tue comme on respire, aime comme un ado et qui assassine ses enfants dans un accès de folie.

À sa naissance, il s'appelait Alcide. Il mettra très longtemps à gagner le droit de s'appeler Héraclès.

Trois nuits supplémentaires pour engendrer Alcide

Zeus s'éprit d'Alcmène, épouse d'Amphitryon.

Les noces avaient été solennellement célébrées, mais Alcmène avait mis un point d'honneur à ne pas se laisser dépuceler par son époux tant qu'il n'aurait pas vengé la mort de ses frères, tués par Ptérélas et son peuple, les Téléboens.

Amphitryon partit donc à la guerre, et Zeus en profita. Pensant bien faire pour éviter la jalousie d'Héra, il avait pris les traits de l'époux officiel – « Comme cela, elle ne pourra pas m'accuser de nuire aux liens sacrés du mariage », s'était dit Zeus. Et puis, une femme mariée encore vierge, c'était irrésistible.

Mais comme il voulait pour fils un héros de grande taille doué d'une force exceptionnelle, Zeus suspendit l'ordre du monde en demandant à Hélios de ne pas faire lever le soleil, et donc il fit durer trois jours et trois nuits ses amours avec Alcmène. Tant de sperme épandu aurait des résultats.

Puis, ayant forcément vengé les frères d'Alcmène, le roi Amphitryon arriva chez lui au petit matin, tout échauffé à l'idée de pouvoir enfin coucher avec sa femme.

Deux enfants jumeaux naîtraient de cette union. L'un était purement mortel, l'autre simplement demi-dieu.

À la veille de l'accouchement, Zeus, qui s'était fait reconnaître par le véritable Amphitryon, proclama en jurant par le Styx que l'enfant qui naîtrait le premier le lendemain régnerait sur tous ses voisins. Fâchée, Héra fit exactement comme elle en avait l'habitude : elle fit bloquer l'accouchement. Ce qui sortait de l'ordinaire, c'était que, ayant entendu la proclamation du roi des dieux, Héra dépêcha sa fille pour faire naître avant terme Eurysthée, un cousin.

Zeus avait juré. Eurysthée fut donc couronné roi d'Argolide à la place de l'enfant qui n'était pas encore né. Quand enfin Héra le laissa venir au monde, on l'appela Alcide, mot qui signifiait « fort physiquement ».

Comment passa-t-il d'un nom hérité de la famille à un autre lié à Héra, sa plus cruelle ennemie ? Comment devint-il Héraclès ?

Tête à claques

Alcmène avait si peur de la jalousie de la reine des dieux qu'elle se résolut à exposer Alcide dans la campagne. Exposer un enfant, c'est ne pas en vouloir.

Or le petit Alcide dormait sur l'herbe d'une prairie quand passèrent deux déesses, Athéna et Héra. Mandatée par son père, Athéna savait parfaitement ce qu'elle faisait en entraînant Héra pour une promenade champêtre en Argolide.

« Tiens, un nouveau-né ! dit-elle innocemment. Il a l'air d'avoir faim. Voudrais-tu lui donner le sein ? »

Et d'attraper Alcide de ses bras de guerrière en le plaquant – vlan ! – sur la poitrine d'Héra.

Héra se laissa faire, car allaiter est doux. Mais le bébé soudain tira sur le mamelon avec une telle force qu'il écorcha Héra. Elle cria, elle eut mal et posa l'enfant sur l'herbe. Mais, stimulé par les lèvres d'Alcide, son lait continua à jaillir et devint la Voie que pour cette raison on appelle lactée.

Athéna ramassa le petit Alcide et le ramena à sa mère. Parce qu'il avait tété le lait d'Héra, l'enfant pouvait devenir immortel. Mission accomplie.

Héra était furieuse d'avoir été dupée. Elle attendit huit mois pour agir et, une nuit, alors qu'Alcide et Iphiclès, son demi-frère mortel, dormaient à poings fermés, elle jeta dans la chambre deux pythons qui s'enroulèrent autour des enfants endormis. Iphiclès se mit à hurler. Alcide étouffa les pythons en riant aux éclats.

Plus tard, il bénéficia d'une bonne éducation, mais il était intenable. N'écoutant rien, toujours distrait, une vraie tête à claques. Son précepteur Linos voulut le corriger, mais Alcide le tua d'un coup de tabouret. Il comparut devant un tribunal qui, bien entendu, acquitta le petit prince.

« Tout de même, se dit son père adoptif Amphitryon, cet enfant de Zeus et de ma femme est capable de tuer sans la moindre émotion... »

Et il l'expédia garder des troupeaux. À dix-huit ans, il était immensément grand et immensément fort. Et Alcide tua un fauve. C'était un lion féroce qui ravageait les troupeaux d'Amphitryon. Alcide alla s'installer chez le roi d'à côté, Thespios, et s'en fut traquer le lion tous les jours.

Il revenait la nuit et, chaque fois, il trouvait dans son lit une fille de Thespios, qui en avait cinquante. L'adolescent ne sut même pas qu'elles étaient différentes. Une fille dans son lit au retour de la chasse, c'était bien. Il tua le lion, et il eut cinquante fils.

Il savait qu'au retour il aurait à obéir au roi d'Argolide, son cousin Eurysthée, qui ne l'aimait guère. Il n'était pas pressé. Alors il flâna.

Chemin faisant, il rencontra les émissaires d'un roi qui prélevait un tribut sur le royaume de Thèbes. Alcide décida d'en finir et fut expéditif : il leur coupa le nez et les oreilles, les enfila sur une cordelette qu'il passa à leurs cous : c'était là le nouveau tribut.

Le roi qui prélevait le tribut sur Thèbes entra en guerre. Alcide la gagna et reçut en récompense la main de la fille du roi Créon, Mégara.

L'infanticide

Alcide et Mégara eurent ensemble huit enfants beaux comme des soleils. Alcide venait les présenter à leur grand-père Amphitryon quand, soudain, il fut pris d'un de ces accès de fureur qui firent basculer sa vie plusieurs fois.

On dit que c'est Héra qui le rendit fou, mais le coup de tabouret qui tua le précepteur n'était aucunement l'inspiration d'Héra.

Sans même s'en rendre compte, Alcide tua tous ses enfants à coups de flèches. Il était sur le point de flécher Amphitryon lui-même quand Athéna le frappa d'un sommeil très profond.

Au réveil, le malheureux Alcide vit que ses enfants étaient morts. Il s'arracha les vêtements et les cheveux, voulut se suicider et finit par comprendre le message envoyé par Héra. La jalouse déesse voulait qu'il obéisse aux ordres de son cousin.

Il donna Mégara à un de ses neveux et, le front bas, humilié pour la première fois, il s'en fut devenir le serviteur de son royal cousin.

Alors seulement, sur ordre de la Pythie de Delphes, on l'appela « Héraclès », parce que, à travers son cousin, il était devenu le servant d'Héra, la femme de Zeus.

Monstres ravageurs

C'est le cousin Eurysthée qui lui commanda les célèbres douze travaux d'Hercule. Pour donner une idée de cet Eurysthée-là, il suffit de regarder certaines coupes : le roi d'Argolide y est représenté caché dans une jarre tellement il a la frousse.

Obéir à ce pleutre ne fut pas une mince affaire. Commençons par les monstres, presque tous issus de l'étrange union entre Typhon, l'enfant qu'Héra avait fait toute seule, et l'affreuse Échidna, femme à queue de vipère.

— *Le lion de Némée* : ravageant les troupeaux, les campagnes, les monts, etc. Cet animal était le frère du Sphinx. Héraclès l'étouffa.

Mais, après avoir trouvé comment entamer sa dure peau magique avec les propres griffes du fauve mort, il l'écorcha et garda sur la tête le casque chevelu du roi des animaux. Ainsi rejoignit-il son image populaire : la massue sur l'épaule et le lion sur la tête.

— *L'hydre de Lerne* : fille de Typhon lui-même et de la dame Vipère. Pour en venir à bout, Héraclès cautérisa au feu les cous des têtes coupées, qui ne repoussèrent plus. La dernière tête contenait un venin mortel dans lequel le héros plongea ses armes après l'avoir décapitée.



— *La biche de Cérynie* : plus grosse qu'un taureau, portant des bois d'or, la biche était plus rapide que l'éclair. Héraclès la poursuivit un an et finalement la blessa légèrement. Encore heureux ! Car Artémis et Apollon étaient les propriétaires de la biche aux bois d'or.

— *Le sanglier d'Érymanthe* : tiens, celui-là n'est pas né de Typhon. Il était juste gros. En le voyant rentrer le sanglier sur le dos, Eurysthée se cacha dans sa jarre.

— *Les oiseaux du lac Stymphale* dévoraient tous les fruits, ravageant la contrée. Héraclès les fit sortir du bois en se servant de castagnettes de bronze confectionnées par Héphaïstos, dieu forgeron. Les oiseaux s'envolèrent et tombèrent sous les flèches.

— *Le taureau de Crète* avait sailli Pasiphaé, épouse de Minos, roi de Crète, folle d'amour pour ce bel animal blanc.

Eurysthée voulait le taureau vivant. Minos consentit à laisser Héraclès l'attraper, à condition de le lui rendre. Le héros captura le taureau, le mit sur son dos, entra en Argolide où, terrorisé, Eurysthée se cacha dans sa jarre. Le taureau repartit.

— *Les bœufs de Géryon* paissaient gardés par le berger d'Hadès, roi des Enfers, et un chien né une fois de plus de Typhon et de la dame Vipère.

Une fois arrivé, le demi-dieu estourbit de sa massue le chien et le berger. Il ramena les bœufs, non sans mal, dressant au passage sur les rives de la mer les colonnes dites d'Hercule, Gibraltar et Ceuta.

— *Le chien Cerbère* était, lui aussi, né de dame Vipère. Il gardait les Enfers et il avait trois têtes. Pour en venir à bout, Héraclès commença par se faire initier aux mystères d'Éleusis, Zeus ayant donné à Hermès l'ordre d'aider son fils héroïque.

Un initié aurait dû être sage et mesuré, mais non ! Aux Enfers, il commença par décocher une flèche qui blessa le roi Hadès. Puis, poursuivant impunément sa route parmi les ombres errantes qui partout s'enfuyaient en voyant ce grand diable avec sa massue et son lion sur le crâne, Héraclès rencontra l'ombre de Méléagre, qui lui conta sa triste destinée.

Sa vie étant liée par le destin au tison du foyer, il savait qu'il mourrait le jour où le bois serait entièrement brûlé. Dès qu'elle le sut, sa mère Althée ôta le tison du foyer, l'éteignit et l'enferma dans un coffre.

Puis un jour, après avoir participé à la traque d'un autre sanglier monstrueux (celui de Calydon), Méléagre se fâcha avec d'autres chasseurs et les tua.

Or les chasseurs étaient ses oncles, les frères de sa mère Althée. Pour les venger, elle sortit le tison du coffre fermé à clé et le jeta dans le feu. Ainsi mourut Méléagre, lié au tison brûlé.

Ému, Héraclès demanda si d'aventure Méléagre n'aurait pas une sœur qu'il pourrait épouser. Le fantôme promit la main de sa sœur Déjanire à Héraclès.

Puis le héros parvint enfin devant Hadès, retenant prisonniers Thésée et Pirithoos, qui ne l'avaient pas volé. Ne s'étaient-ils pas mis en tête d'enlever Perséphone, la reine des Enfers ?

Héraclès demanda poliment à la reine Perséphone la permission de délivrer Thésée. Accordé. Puis il demanda à Hadès s'il pouvait emmener Cerbère et Hadès, malgré sa blessure, l'autorisa à prendre le chien infernal à condition de l'affronter sans sa massue.

Au bout de la queue du chien se trouvait un scorpion qui piqua plusieurs fois Héraclès. Mais il en fut de Cerbère comme des autres : ceinturé, rapporté sur le dos, effrayant Eurysthée qui se planqua dans sa jarre et, décontenancé, un Héraclès qui, ne sachant que faire, ramena le chien à son propriétaire.

Mais les monstres vaincus ne suffirent pas au froussard Eurysthée, qui inventa encore d'autres travaux.

Écuries et jardins

— Augias ne nettoyait jamais ses écuries, lesquelles comprenaient des milliers de chevaux, de taureaux et de boucs.

Eurysthée ordonna à son cousin de nettoyer les écuries d'Augias, qui lui promit un dixième de ses troupeaux s'il y parvenait. Héraclès se contenta de détourner deux fleuves et les fit passer à travers les écuries. Les eaux emportèrent le tas de fumier géant et les écuries devinrent propres comme des sous neufs.

Augias ne tint pas sa parole et, plus tard, Héraclès vint lui faire la peau.

— Le roi Diomède possédait quatre juments cannibales en Thrace, et Héraclès reçut l'ordre de les dompter. Il le fit, et leur donna Diomède à manger. Vite fait, bien fait.

— Les trois Hespérides sont les nymphes du couchant qui vivent dans un jardin sur les rives du Maroc où poussent des pommiers qui donnent des fruits d'or.

Comme ces fruits étaient le cadeau de mariage de la déesse Gaïa, Héra en personne leur avait confié la garde des pommes d'or, leur donnant un dragon pour gardien.

C'était à l'autre bout du monde au pied du mont Atlas et, pour y parvenir, Héraclès emprunta la grande coupe qui servait au soleil à s'embarquer le soir. Une fois embarqué, Héraclès menaça de ses flèches le dieu Okéanos, car ses vagues lui donnaient le tournis. Okéanos prit peur et s'apaisa.

Héraclès tua le dragon – ce garçon est vraiment fatigant – et il emporta les pommes d'or.

Deux femmes et une déesse

Comme il l'avait promis à l'ombre de Méléagre, Héraclès épousa sa sœur Déjanire en secondes noces. Il la quitta souvent pour de nombreux combats et connut d'autres femmes, une fille dans chaque port.

Il tua beaucoup. Notamment Iphitos, l'un des Argonautes, son ami. Ah, ça, c'était grave ! Une terrible faute qu'il fallut expier et qui n'avait plus rien à voir avec les ordres du cousin froussard. La Pythie de Delphes ordonna que le fautif se vende comme esclave à la reine de Lydie, qui s'appelait Omphale : dame Nombril du monde.

La reine Omphale acheta le géant et le fit travailler. Puis, comme ils jouaient ensemble à échanger leurs rôles, elle l'aima. Elle adorait porter le casque-lion de Némée et brandir la massue. De son côté, Héraclès trouvait amusant de se vêtir en femme en filant la quenouille. Mieux, il exigeait d'Omphale qu'elle le frappe

avec sa pantoufle. Libéré, Héraclès devint l'époux d'Omphale, ce qui ne l'empêcha pas de courtiser ses suivantes.

Lorsqu'il s'éprit de la princesse Iole, sa deuxième épouse Déjanire, pour la première fois, prit peur. Lui revint en mémoire un curieux épisode qui lui avait laissé un affreux souvenir.

Un jour qu'Héraclès voulait la transporter pour franchir un fleuve en crue, il demanda son aide au centaure Nessus, le passeur. Nessus prit Déjanire sur son dos et, au milieu du fleuve, entreprit de la violer. Héraclès l'abattit dans le milieu du dos d'une flèche mortelle, mais, avant d'expirer, Nessus eut le temps de dire à Déjanire que, si elle voulait garder l'amour de son mari, il lui suffisait de tremper une tunique dans son sang à lui. Ce qu'elle fit.

Nessus mourut, content de son vilain tour. L'innocente Déjanire n'y comprit rien du tout.

Lorsque Héraclès vint lui demander une tunique neuve pour le jour de ses noces avec une autre, Déjanire sortit en frémissant la tunique pourpre teintée du sang du centaure.

L'apothéose d'un « caillera »

Brûlé de toutes parts, cherchant à arracher ce tissu qui lui ôtait la vie, Héraclès ne parvenait pas à mourir. Le poison contenu dans le sang du centaure ne tuait pas ; il faisait souffrir.

Alors le sale gosse aux accès de fureur, le brigand qui avait tant de fois transgressé, effrayé l'Océan, blessé le roi des Enfers et qui, pris de folie, avait tué ses enfants et une reine, atteignit enfin la grandeur. Il fit dresser un bûcher sur le mont Etna, domaine du roi des dieux, son père l'immortel. Puis, dans un dernier sursaut, il se jeta dans le feu.

Quand le bûcher s'éteignit, on ne trouva aucun ossement, aucun crâne, aucun reste du fils d'Alcmène.

Le mont Etna étant près de son père, Zeus le fit monter dans l'Olympe et, là, Héraclès devint dieu.

La suite est si heureuse qu'elle a l'air d'une farce.

Héra adopta cet homme tant détesté auquel elle avait par mégarde donné son lait. La cérémonie d'adoption consista à placer la tête du nouveau dieu entre les cuisses d'Héra, simulant l'accouchement. Puis, magnanime, sa nouvelle maman lui donna en mariage Hébé, déesse de la jeunesse.

À son tour, il bénéficia de son hymne homérique :

« C'est Héraclès, fils de Zeus, que je vais chanter, le plus grand – et de beaucoup – parmi les hommes de la terre. Celui que, dans Thèbes aux beaux chœurs, Alcmène mit au monde, après s'être unie au Cronide [Zeus, fils de Cronos] des nuées sombres. D'abord, il erra sur la terre et la mer immense, et souffrit ; mais il triompha à force de vaillance et, seul, il accomplit beaucoup de travaux audacieux, hors de pair. Maintenant, il jouit d'habiter la belle demeure de l'Olympe neigeux, et possède pour épouse Jeunesse aux belles chevilles. »
Enfin calmé.

Hermès (Mercure à Rome)

On connaît son allure. Petites ailes aux pieds, petites ailes au chapeau, caducée à la main. C'est un dieu aérien, malicieux et voyou, divinité du commerce, des bergers et du vol, guide sur tous les chemins, y compris ceux des morts. On le croise souvent remettant aux héros un objet magique, une épée, à Héraclès, un casque rendant invisible, à Persée, et même le bélier à la toison d'or offert à Néphélée pour sauver ses enfants. Obligeant, dévoué, rapide, rusé, il ment comme il respire.

Un drôle de nouveau-né

Hermès naquit des amours de Zeus et d'une des sept Pléiades, Maïa, qui l'avait conçu en pleine nuit sur le mont Cyllène.

Elle accouche, on enveloppe le petit de bandelettes pour le maintenir, on le couche dans un panier plat et, comme tous les nourrissons, il dort à poings fermés. Enfin, c'est ce qu'on croit.

Pas du tout ! Il gigote et, de ses petites mains, il délie ses bandelettes. On ne le surveille pas, alors Hermès s'en va. Il n'a même pas un jour et le voilà qui file rejoindre Apollon, son demi-frère, chargé de garder les troupeaux du roi Admète, en Thessalie.

Occupé ? Pas du tout. Apollon était un mauvais bouvier et, au lieu de garder l'œil sur ses bêtes, il flirtait avec le jeune Hyménaos, l'un des ressuscités de son fils, le médecin Asklépios.

Hermès avait vu ça. Comment ? Mystère. Le nouveau-né dérobe cinquante vaches sur cent sous le nez d'Apollon, lui laissant les taureaux et les chiens. Premier jour, premier vol.

Le bébé conduit le troupeau. Pour effacer ses traces, il attache à chacune une branche de myrte au bout de la queue et se chausse de feuilles, inventant la raquette. Et voilà les douze vaches poussées, mais à reculons, à travers toute la Grèce.

Sur une montagne, le vieux Battos a tout vu. Les bêtes à reculons et les chaussons de feuilles. Pour neutraliser ce témoin gênant, le petit lui donne une génisse en échange de son silence.

Puis, la nuit, le nouveau-né Hermès sacrifie soigneusement aux dieux deux vaches selon les règles. Il tue les bêtes la tête tournée vers la terre en leur transperçant la moelle épinière pour éviter de faire couler le sang, puis il les fait rôtir et les partage en douze, une part par dieu, en se gardant d'y toucher lui-même malgré sa grande faim de viande grillée.

Au passage, il a allumé le feu en frottant deux bâtons l'un contre l'autre. Il a été le premier, il est l'auteur du feu. Est-ce la fin de sa première nuit ?

Non ! Il cache son troupeau dans une caverne et, à l'entrée, il trouve une tortue mâchouillant un peu d'herbe. Vlan ! D'un coup d'un seul, le petit tue la tortue, la vide et, avec les boyaux des vaches sacrifiées, tend sur la carapace des cordes. Hermès vient d'inventer la lyre.

Il lui reste une chose à faire avant de réintégrer son berceau. Il se métamorphose en homme qui cherche ses vaches perdues, et demande à Battos s'il a vu son voleur. Le vieux ne tient pas sa langue. Furieux, Hermès le transforme en rocher.

Puis il se couche tranquillement sur son van, laisse les bandelettes le remmailloter et s'endort, content. C'était son premier jour.

Le grand frère en colère

Apollon a fini par s'apercevoir qu'il lui manquait des bêtes. Il lance ses Silènes sur la trace des voleurs, et les Silènes, embrouillés par les ruses d'Hermès, ne voient que cercles confus. Alors le dieu archer à la flèche oblique demande aux satyres s'ils n'ont pas vu le voleur.

« Non, mais on a entendu parler d'un bébé prodigieux qui a créé un jouet à musique », disent les satyres.

Un bébé. C'est vexant. Apollon se transporte aussitôt sur le mont Cyllène et demande à Maïa où l'enfant a caché son troupeau.

« Lui ? Regarde-le ! Il dort à poings fermés...

— Mais ces peaux de vache, là, en train de sécher...

— Allons ! dit Maïa. Comment voudrais-tu qu'un nouveau-né ait pu voler des vaches ? »

On ne fait pas plus innocent que l'enfant aux longs cils qui dort dans ses bandelettes. Il faut donc en référer à Zeus, à qui on ne la fait pas.

Apollon attrape son petit frère, le ligote avec des pousses de gattilier pour être bien sûr que l'enfant ne s'échappe pas, mais les pousses deviennent branches, branchages et buissons si touffus qu'ils encerclent le troupeau volé.

Ce gamin sait lier. Il faudra s'en méfier, se dit Apollon qui dégage le poupon et le traîne devant Zeus, qui sait tout.

« Alors ? Qu'as-tu à dire pour ta défense ? demande-t-il à son fils Hermès.

— Moi ? s'exclame Hermès, la menotte sur le cœur. Zeus, mon père, je vais te dire la vérité. Je suis franc et je ne sais pas mentir. Je jure que je n'y suis pour rien ! »

Zeus est mort de rire. Son dernier-né d'un jour, un enfant si doué ! Certes, il devra restituer les animaux volés, mais il aura gagné sa place dans l'Olympe.

« Sinon, j'irai voler aussi les trésors de mon frère dans son sanctuaire de Delphes », ajoute le bébé Hermès d'une voix claire et distincte.

Apollon argumente. Premièrement, en excellent bouvier, il savait doubler le nombre de têtes du troupeau d'Admète sans les emmener paître sur les montagnes. Deuxièmement, le voleur n'est pas puni. Ce n'est pas juste !

« Débrouillez-vous sans moi », leur dit Zeus qui n'a pas l'intention de chasser son petit de l'Olympe.

Les voici face à face, le grand dieu et le minuscule.

Le grand dieu Apollon avait entraperçu les boyaux de ses vaches tendus sur la tortue. C'est le jouet à musique décrit par les satyres. Le petit suit des yeux son frère et, d'un geste vif, il laisse traîner ses doigts sur les cordes de la lyre.

La colère d'Apollon retombe comme par magie. Ce jouet à musique fabuleux...

« Je l'appelle la lyre, dit le petit. C'est beau, hein ? »

Apollon est charmé. Cette lyre, il la veut. Il l'aura. Hermès donne la lyre à son frère en réparation des animaux volés, qu'il garde, bien entendu.

C'est son deuxième jour et son premier échange. Dieu des voleurs, dieu du commerce.

Hermès fait paître ses troupeaux et, en jouant, lie des roseaux coupés de taille différente. En soufflant dedans, ces roseaux devraient produire un son...

Hop ! Apollon est là. Hermès vient d'inventer la flûte de Pan, que désire Apollon. Mais, cette fois, pas question de la lui donner sans rien obtenir en retour !

« Tu veux m'acheter ma flûte ? dit le petit Hermès. Elle fait un joli bruit, tu ne trouves pas ?

— Si je te donne ma houlette d'or, tu me la laisses ? propose Apollon.

— Ajoute-y des leçons de divination, grand frère ! »



Le grand frère accepte le marché. Hermès suivra des leçons dans l'art de deviner l'avenir avec des petits cailloux et prendra la houlette d'or.

Telle devint la mission d'Hermès, le nouveau dieu. Il sera le messenger de Zeus, son porte-parole. Zeus lui donne un chapeau pour le protéger du soleil, et fait pousser des ailes à ses pieds.

Un jour, apercevant deux serpents qui se battent, Hermès les sépare en plantant la houlette entre eux.

Les serpents s'enroulent aussitôt autour de la houlette qui devient le caducée. C'est ce bâton orné de deux serpents que le dieu Hermès place sur les yeux des morts lorsqu'il les accompagne jusqu'au nautonier Charon, qui les conduira aux Enfers.

De tous les noms d'Hermès, je préfère celui-ci : Hermès Psychopompe, celui qui guide les âmes.

Le fripon mutilé

Les ethnologues appellent *tricksters* – les « fripons » – les divinités qui, comme Hermès, agissent par la ruse en semant un nécessaire désordre. La genèse du désordre est instantanée. À la seconde où Hermès nouveau-né est bien emmaillotté, il se libère, vole, pille, sacrifie, et se fait reconnaître par Zeus au rang des dieux.

Sa fourberie et ses mensonges ne portent pas à mal. Patron des pasteurs, Hermès était aussi représenté portant un agneau sur les épaules. Il l'a peut-être volé, mais il en prend soin. C'est un dieu bon garçon qui n'est pas digne de foi, mais qui rend des services aux dieux et aux hommes.

Diviseur de génie, Hermès crée les limites, les routes et les frontières. Comme il a dès sa première nuit sacrifié en bon ordre sans se tromper, il guide le voyageur. Lorsque, à la fin de l'*Odyssée*, Ulysse retrouve Ithaque, son royaume, il rencontre son vieux porcher, Eumée. Déguisé en mendiant par les soins d'Athéna, Ulysse demande des nouvelles de sa mère patrie. Avant de lui répondre, parce qu'il accueille un étranger, le vieux porcher invoque Hermès, dieu du voyage.

Dieu du mensonge. Ulysse dissimule sa véritable identité et Hermès le protège. L'un est un dieu fripon, l'autre un mortel rusé. L'un, le dieu, crée l'embrouille, l'autre, l'homme, se débrouille.

C'est pourtant sous une forme raide et droite que les *hermai* d'Athènes, stèles rustiques quadrangulaires surmontées d'une tête barbue et pourvues d'organes virils bien en vue, protégeaient les maisons et les cités. De même les Legba de bois aux phallus érigés se plantent en Afrique sur le seuil des maisons.

Poser des limites sous forme de bloc dressé ou de stèles indiquant la distance marque le pouvoir des hommes sur leurs espaces. Les *hermai* sacralisaient les rues et les demeures.

En 415 av. J.-C., tous les *hermai* d'Athènes (sauf un) furent gravement mutilés. À la face ? Possible. Mais le plus probable est qu'ils furent châtrés (voir [Éros](#)).

Scandale. Qui avait osé ? À cette époque, la guerre menaçait entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Mutiler les symboles phalliques du dieu du passage était de mauvais augure. On enquêta. Finalement, des esclaves et des serviteurs murmurèrent que les mutilations avaient été faites par des ivrognes après une nuit d'orgie. Les magistrats offrirent une grosse prime à qui dénoncerait les coupables.

C'est alors qu'un esclave nomma Alcibiade, homme politique et général en chef de leur expédition militaire. Sur la mutilation des *hermai*, l'esclave ne pouvait jurer de rien, en revanche, il était certain qu'Alcibiade avait participé à une parodie des mystères d'Éleusis (voir [Éros](#)).

Justement, le matin même, le général Alcibiade venait de faire voile vers la Sicile. Orphelin, Alcibiade était beau, Alcibiade était riche et aimait la débauche. Il adorait qu'on parle de lui, même en mal, et un jour, pour faire parler de lui, Alcibiade coupa la queue d'un chien de race qu'il avait payé cher.

Mutiler son chien est une chose. Mutiler les *hermai* exigeait châtement.

Bien qu'il n'y eût aucune preuve décisive contre lui, Athènes envoya une galère en Sicile pour ramener le coupable, mais Alcibiade s'enfuit et, de ce jour, il se retourna contre Athènes, sa patrie. Et cet homme si beau qui avait tout pour réussir, sauf l'étoffe d'un chef, finit par mourir dans les bras d'une putain, assassiné par le satrape de Bithynie et livré par les Lacédémoniens.

On ne sut jamais qui avait mutilé les *hermaï* d'Athènes.

Une historienne américaine alla jusqu'à penser que les mutilateurs étaient mutilatrices, et que les Athéniennes, féministes avant l'heure, profitant de la liberté que leur donnaient les fêtes d'Adonis, en auraient profité pour châtrer les Hermès...

Je préfère Alcibiade, à tout prendre.

Hestia (Grèce antique)

C'est la vierge au foyer. Étrange fille en feu. Non, elle n'a pas de vestales gardiennes d'un feu sacré.

Si Hestia se confond souvent avec Vesta à Rome, la sélection des Vestales romaines interdit de confondre les deux divinités : les vestales sont choisies entre six et dix ans, non orphelines, sans défauts physiques, nées de parents libres résidant tous deux en Italie, engagées pour trente ans de célibat. Au bout de trente ans, revenues à la vie civile, les anciennes vestales avaient le droit de se marier. Entre-temps, toute relation sexuelle était punie de mort selon des pratiques toujours d'actualité : fouettée nue, enterrée vive, emmurée ou brûlée.

Hestia n'a pas d'hestiales.

L'irrésistible désir de rester vierge

Elle fut la première-née des enfants de Rhéa et Cronos. Et comme son père avalait ses enfants, elle fut la première avalée et la dernière vomie sous l'effet de la potion émétique de Mètis. Hestia resta donc plus longtemps que ses frères et ses sœurs dans le ventre paternel.

Lorsque les dieux Cronides furent tous sortis de vomissure, après avoir été lavés et parfumés, Zeus proposa à sa sœur Hestia deux époux prestigieux, Apollon, dieu solaire, et Poséidon, dieu marin, qui lui firent une cour empressée, insistante.

Or Hestia refusa. Et, pour décourager ses soupirants, elle jura par le Styx qu'elle resterait vierge, sachant que le grand serment prononcé par un dieu ne peut se renier sous peine d'affaiblissement divin pendant dix ans. Non, c'est non.

Moyennant quoi, selon une logique implacable, Zeus lui accorda le droit de s'installer au milieu de la maison, dans un petit rond bombé appelé *omphalos*, ce qui signifie « nombril ». Hestia devint officiellement la déesse du foyer, gardienne de la maison et du feu de cuisine.

La vierge en feu, gardienne de la famille

Le nombril, normalement, est creux à l'âge adulte. Il n'est saillant que dans deux occasions : chez le nouveau-né quand on vient de couper le cordon ombilical, et chez la femme enceinte au terme de sa grossesse. La logique qui veut faire de la déesse siégeant sur un nombril saillant la gardienne du foyer est donc paradoxale, puisqu'elle ne veut pas d'enfants, ni de mari, ni d'hommes.

Les textes sont précis. La place de déesse du foyer est accordée par Zeus comme une compensation, dans un souci d'équilibre. Puisqu'elle veut rester vierge, qu'elle reste fixe, brûlante, toujours en flammes. Tel est le désir d'Hestia, la vierge en feu.

Que fait une fille, le plus souvent ? Elle quitte le foyer paternel pour celui de son époux, dans lequel elle entre en étrangère. Dans son nouveau foyer, une fois épousée, elle trouvera sa place, fixée jusqu'à sa mort. Les filles servent à cela.

Hestia ne veut pas changer d'identité. Elle refuse de quitter le foyer familial et de prêter son corps au commerce du mâle d'où naîtrait un enfant. Elle a son propre feu en elle, elle brûle toute seule. Hestia est autonome.

Mais c'est par son biais que la lignée de la maison se maintiendra, c'est par Hestia dont le feu au foyer maintient, assure et définit la fécondité de la famille. Au point qu'on lui donne parfois la figure d'une matrone aux seins généreux, comme si, à travers elle, giclait le lait du père.

La mère ne sert à rien

Le lait du père est important. Celui de la mère, non.

L'enfant naît du foyer. S'il traverse sa mère pendant la gestation, l'enfant naît de son père et de lui seul.

C'est dans la tragédie d'Eschyle, *Les Euménides*, qu'Apollon nous découvre la prévalence du père dans la fabrique d'enfants. « [Ce] n'est pas la mère qui enfante l'être qu'on appelle son enfant [...]. Celui qui enfante, c'est l'homme qui

féconde ; la mère, comme une étrangère le fait d'un étranger, protège la jeune plante. » Aristote ne dit pas autre chose : la femme n'émettant pas de semence n'est pour rien dans la procréation. Honneur au sperme.

Cependant, Hestia porte un sceptre, qui est à l'origine un bâton tenu verticalement et dont un bout s'appuie sur le sol. Le sceptre est à la fois symbole de royauté et bâton de marche.

Quand il bouge, c'est fixement tenu par la main du marcheur. Si un souverain le transmet à un autre, il lui confie l'autorité et, lorsque le roi des Myrmidons, Achille, pendant le siège de Troie, jette à terre son sceptre en pleine assemblée des rois, il brise ses liens avec la communauté des souverains.

Le crime de Clytemnestre dans la tragédie des Atrides n'est pas seulement d'avoir tué son mari à la hache, il est aussi de régner sur Mycènes, d'avoir un amant efféminé et de porter la culotte – autant dire le sceptre. C'est ce que dit sa fille Électre, qui la hait : « C'est pourtant une honte que la femme soit maîtresse à la maison. » Électre parle comme Hestia.

Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant opposent Hestia à Hermès, dieu du mouvement, gardien des carrefours, messenger des dieux vif et désordonné. À la différence d'Hestia, Hermès, qui bouge beaucoup, porte à la main une badine d'or qu'il agite sans répit et qui sert à fouetter. Pour Hermès, la badine en mouvement. Pour Hestia, le bâton royal.

La déesse est si puissante qu'elle préside les repas de fête. On commence un festin par une libation (du vin renversé) à Hestia, et on l'achève de même. Mais, dans ce cas, on sait que les Grecs anciens n'étaient pas partageurs ; aucun étranger à la table, pas de place réservée au pauvre. Le repas de famille se passe entre soi sous la protection de la déesse Hestia, à une exception près.

Car la même déesse nombrilique du foyer conjugal est également celle qui, comme le dit le verbe *estian* en grec, reçoit et accepte quelqu'un dans son foyer : la belle-fille ou le suppliant sans abri qui cherche un toit et un groupe pour survivre. Hestia est porte close, légèrement entrouverte.

Aux racines du pouvoir

Dans le sanctuaire d'Apollon à Delphes, l'*omphalos* était le siège d'Hestia. Pourtant, elle ne délivre pas d'oracles comme Apollon inspirant la Pythie, elle n'est pas la patronne du lieu. À quoi sert-elle à Delphes ?

Ce nombril sur lequel elle repose est un réservoir d'âmes comme le ventre de la femme est une réserve d'enfants, et le cordon ombilical qu'on coupe lorsqu'un enfant naît est la racine du ventre familial.

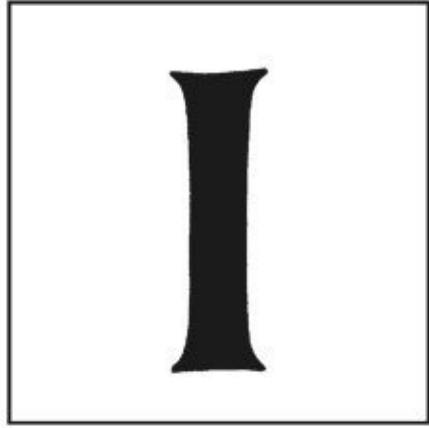
La racine part des profondeurs de la terre et s'élève jusqu'au ciel à travers le foyer où se fait la cuisine. Au centre de la maison, les femmes cuisent, et ça fume.

Hestia est le vecteur des sacrifices qu'on offre en famille aux dieux en leur réservant une part de grillades dont ils ont plaisir à humer les fumées.

On ne s'étonnera pas de la voir promue au rang d'intendante. Hestia veille sur les biens de la famille, les patrimoines, la transmission. Au centre de la cité, elle protège les institutions régaliennes : le conseil, le Trésor et le commandement. Elle est la déesse qui siège au Prytanée, le Matignon de la Grèce.

Excepté les joueuses de flûte nécessaires aux rituels des dieux Dionysos et Apollon, comparses insignifiantes dans les lieux du pouvoir, aucune femme n'est admise au Prytanée. Hestia est-elle une déesse misogyne, comme l'affirme Detienne ? Assurément. Les femmes misogynes au pouvoir, on connaît.





Isis et Osiris (Égypte)

Au commencement, dans le delta du Nil, était comme partout l'Océan liquide. De lui, selon la cosmologie d'Héliopolis, naquit Atoum, soleil couchant.

Son nom signifie « Ne pas être » et « Être parfait ». De cette ambivalence entre l'Être et le Néant surgit un geste simple. Atoum n'avait besoin de personne.

Atoum se masturba si bien que sa main s'agitant reçut un nom, Iousaas. De sa semence naquit Chou le sec.

Atoum cracha. De sa salive naquit Tefnout l'humide.

De Chou et de Tefnout naquirent Geb et Nout, qui eurent quatre enfants qui n'auraient pas dû naître, car le dieu Rê, dieu du soleil, commandant le rythme des saisons et inventeur de trois cent soixante jours, n'avait pas connaissance des amours de leurs parents.

Et pourtant, ils naquirent. Comment ? Parce que l'oiseau ibis nommé Thot, dieu de l'écriture, gagna cinq jours supplémentaires qu'il ajouta aux trois cent soixante jours créés par le dieu Rê.

Cinq jours pour quatre dieux, plus un enfant Horus dit « l'Ancien », conçu dans le sein de sa mère par Isis et Osiris, embryons déjà amoureux l'un de l'autre.

De sorte que quatre des enfants de Geb et Nout naquirent en même temps que leur petit-fils Horus. Aujourd'hui, cela n'étonnerait plus. N'a-t-on pas vu une sœur fécondée par son frère et partant aux Amériques en dissimulant leur parenté ? Combien de grands-mères portent en ce moment même l'enfant qu'elles donneront à leur propre fille ?

Dans d'autres lieux illustres de l'antique Égypte, l'apparition des dieux se passe tout autrement. À Memphis, le dieu Ptah se représente le monde en son cœur avant de le faire advenir en le prononçant, tandis qu'à Esna, le bélier

Khnoum fabrique les êtres vivants sur un tour de potier et que la déesse Nout, ciel étoilé, crée l'univers physique.

Mais, quelle que soit la ville et quel que soit son dieu, le mythe a pour fonction d'assurer la création permanente qui fait coucher Rê, le soleil, baisser les eaux du fleuve avant d'obliger Rê à se lever à l'aube, et le fleuve, le grand Nil, à inonder les terres pour les fertiliser. Ou pour tout absorber, comme cela arrivait quand des îles sur le Nil disparaissaient soudain, balayées par la crue alors même qu'on y avait planté et labouré.

Héliopolis demeure la seule ville qui fait naître les dieux d'une masturbation. En s'excitant, Atoum-Un se divise en Deux, puis, après trois générations, surgissent les quatre arrière-petits-enfants du dieu masturbateur : Osiris, Isis, Seth et Nephtys.

Deux traits se remarquaient chez Seth et chez Nephtys. Elle se pensait stérile et Seth, lui, était roux.

Roux, avec une peau très blanche. Les Égyptiens étaient parfois roux ; ce fut le cas de Ramsès II, comme le prouvèrent les analyses qu'on pratiqua sur les cheveux de sa momie lorsqu'il fallut la restaurer à Paris. Nettoyé de ses moisissures, le plus grand des pharaons repartit en avion comme il était venu, avec, sur le tarmac, les honneurs des gardes républicains que Valéry Giscard d'Estaing avait tenu à lui offrir. On savait désormais que Ramsès était roux.

Avec la peau très pâle ? Ce serait épatant. Un pharaon africain albinos, voilà qui clouerait le bec de ceux des Africains qui, aujourd'hui, massacrent les albinos pour garder un de leurs bras, procédé magique pour se protéger des balles de fusil.

Osiris et Isis, qui s'aimaient depuis leur conception, s'épousèrent, l'inceste fraternel étant une règle d'or inscrite dans la constitution universelle des dieux. Leur sœur Nephtys en fit autant. Mais, quoique ayant épousé Seth le rouquin, elle partagea furtivement la couche d'Osiris.

Le rouquin était un jaloux avide de pouvoir. Nephtys était sa femme ; Osiris était roi. Seth voulait le royaume et tuer l'amant de sa femme.

Il traqua Osiris et lui tendit un piège. Il l'invita à partager un banquet fraternel et lui montra un sarcophage splendidement décoré, qui n'avait pas de destinataire.

— Mais pour qui est-il, ce coffre ? demanda Osiris, étonné.

— Je l'offre à celui qui pourra se coucher dedans, répondit Seth. Que tous les convives l'essaient !

Les convives se couchèrent un à un dans le cercueil, mais le splendide sarcophage n'allait à personne. Pardi ! Seth avait pris les mesures d'Osiris et, quand ce fut son tour, les dimensions du sarcophage lui convinrent parfaitement.

En un tournemain, Seth fit poser le couvercle, referma le sarcophage, scella le pourtour du coffre au plomb et le jeta au Nil. Osiris était mort.

Osiris étant le dieu de la végétation, l'effet fut désastreux. Éplorées, Isis et Nephtys partirent à la recherche du cercueil égaré, et ce fut Isis qui le trouva. Il s'était échoué à Byblos contre un tronc d'acacia qui devint gigantesque et le dissimula. Longtemps, transformée en hirondelle, Isis voleta en poussant de petits cris plaintifs autour des branches de l'acacia.

Puis, comme Déméter cherchant sa fille Coré, Isis, désespérée, se transforma en nourrice pour s'introduire chez le roi de Byblos. Et comme la déesse grecque voulut immortaliser l'enfant de ses hôtes en le tendant aux flammes, Isis protégea l'enfant du roi de Byblos en lui donnant son index à sucer. Surprise par les parents, Isis se dévoila et demanda le tronc de l'acacia.

Le sarcophage s'y trouvait. Aidée de sa sœur Nephtys et se servant d'un nœud magique, Isis rendit la vie à son époux qui lui donna un fils, Horus, un enfant représenté avec le crâne rasé sauf une longue boucle qui lui caresse le cou.

Fou de rage, Seth retrouva son frère, le tua et, pour être bien sûr qu'il ne reviendrait pas, il dépeça le cadavre avant de l'éparpiller en quatorze morceaux dans le Nil.

Les deux sœurs se mirent à le chercher frénétiquement. Avec l'aide d'Anubis, dieu-chien au flair infailible, elles récupérèrent chacun des morceaux du dieu démembré, sauf le pénis qu'un poisson avait avalé.

Le corps d'Osiris fut reconstitué, morceau après morceau. Pour le rassembler, les déesses enveloppèrent Osiris de bandelettes.

Et voici sous leurs yeux un cadavre bien propre, emmaillotté de bandelettes blanches, privé de jambes. Il porte sur la tête la couronne de couleur blanche, bonnet rétréci au sommet et symbole de la Haute-Égypte, parfois orné de deux plumes d'autruche. Croisés sur la poitrine, ses bras tiennent les deux symboles royaux, car le dieu dépecé est bien le roi des morts.

La scène qui suit est stupéfiante.

Transformée en milan, Isis ouvre ses ailes, s'envole en gémissant et s'abat sur le corps de son frère, le couvrant de ses plumes et le caressant du bec. Comme elle crie !

« Revis ! chante-t-elle de sa voix gémissante. Revis, faisons un fils ! »

Comment Isis réussit-elle à retrouver les sources du sperme dans ce corps démantelé, enveloppé de bandelettes ? Voici ce que raconte, à peine réécrit, un hymne à Osiris (stèle C286 du musée du Louvre) :

« Sa sœur le protège, elle qui éloigne l'ennemi. Elle repousse les désordres par les charmes de sa bouche, elle, l'experte en sa langue dont la parole ignore la

défaillance, parfaite quand elle ordonne. Isis l'Efficace, protectrice de son frère, le cherchant inlassablement, parcourant ce pays en grand deuil, ne se reposera pas qu'elle ne l'ait trouvé. Le couvrant de l'ombre de son plumage, l'éventant avec ses deux ailes, avec de grands gestes-de-joie, elle fait aborder son frère, relevant ce qui, dans Celui-dont-le-cœur-défaille, s'était affaissé ; extrayant sa semence, créant un héritier, elle allaite l'enfant dans la solitude d'un lieu inconnu, puis l'intronise quand il est devenu fort, dans la Grande salle de Geb. »

Horus vengera son père et sera couronné après mille épreuves, car le dieu Rê favorisait le méchant Seth au lieu d'introniser le bon fils d'Osiris.

Et que devint Nephtys, la sœur qu'on disait stérile ? De son bref adultère avec son frère-beau-frère naquit le dieu Anubis que nous vîmes flairer les morceaux de son père avec son museau de chien. Puis, aux côtés d'Isis, elle se transforma en la lionne Sekhmet et enlaça la momie d'Osiris.

Isis devint reine sur la terre, et Nephtys aux Enfers.

Le dieu momifié devint père, mais ne ressuscita point. Il devint juge des âmes, garantissant aux Égyptiens qu'ils pouvaient mourir et renaître, puis remourir et vivre comme les pousses de riz après les crues du Nil.

C'est pourquoi Osiris, dieu de l'agriculture, deux fois mort, une fois ressuscité, est enfermé dans les tombes antiques sous la forme d'un cadre de bois représentant une momie, et rempli de terreau. Avant de refermer la tombe, de pieuses mains auront planté des graines dans ce terreau qui ne verra plus le jour.

Les graines ont germé dans le noir, puis jauni. Exhumées avec les trésors des tombes, elles composent une forme saisissante d'Osiris en tapis de pousses sèches. On appelle « Osiris végétant » celui qui fait pousser les graines dans les tombes, comme Horus dans le ventre d'Isis.

L'expansion d'Isis

Nous connaissons l'essentiel de ce mythe par Plutarque, historien grec né en Béotie et qui connut le règne de Titus après la destruction du temple de Jérusalem en 70. Plutarque prenait aussi peu de précautions que moi quand je vous raconte la belle histoire des deux veuves, l'une à ailes de milan et l'autre à tête de lionne.

Les Grecs la connaissaient depuis de longs siècles, des marins égyptiens ayant élevé en 333 av. J.-C. un autel pour la déesse Isis au Pirée, port de la ville d'Athènes.

Le commerce en Méditerranée rendit l'Égypte si populaire en Grèce qu'on y fusionna notre Isis avec Io, que Zeus avait transformée en génisse pour la

protéger des jalousies d'Héra. Io trouva enfin le repos en Égypte et en devint la reine sous le nom d'Isis. Affaire classée ; c'était la même. Encore fallait-il expliquer le rapport entre Isis et la jeune génisse.

Or, dans le temps de la rivalité entre Horus et Seth, ce dernier proposa que les deux prétendants au trône se transforment en hippopotames et combattent dans le Nil. Voyant cela, Isis arme son bras d'un javelot magique, mais Seth se lamente et Isis s'attendrit. Elle rappelle son javelot. Furieux, Horus décapita sa mère. Si, si, je vous l'assure !

Isis prit alors la tête d'Hathor, la déesse-vache. C'est à cet étrange épisode nommé « la décollation d'Isis » qu'on doit l'une de ses coiffes : deux cornes en forme de lyre encadrant un soleil au lever, rouge avant sa transformation en lumière.

Voyant Isis cornue, les Grecs songeaient à Io.

Une autre de ses coiffes n'est pas moins singulière : un petit escabeau juché sur le sommet du crâne. Mais la plus belle est l'Isis coiffée de plumes de milan rejetées vers l'arrière, comme on voit dans l'un des rares authentiques portraits de Cléopâtre sculptée en reine d'Égypte, avec sur le front le serpent uræus qui recourbe sa petite tête pointue au-dessus du célèbre nez.

Sérapis, du nouveau avec de l'ancien

Cléopâtre n'était pas égyptienne, mais grecque. Son aïeul Ptolémée venait de Macédoine et revenait de l'Indus où il avait combattu aux côtés d'Alexandre quand il fonda la dynastie des Lagides, qui régnait à Alexandrie, non loin du tombeau de cristal du grand homme.

Fils de Lagos, Ptolémée I^{er} dit *Sôter*, « le Sauveur », devint pharaon de droit divin, garanti par la parole d'Isis. Son héritier épousera sa propre sœur sur le modèle du couple divin, et l'Égypte absorbera les Lagides, descendants de Lagos.

Mais, pour y parvenir, il fallait concilier les mythes grecs et égyptiens. Les Ptolémées inventèrent un nouveau dieu fabriqué avec de l'ancien.

Les Égyptiens adoraient un taureau sacré nommé Hapi. Un veau était sélectionné dans les troupeaux selon des critères aussi précis que dans le décret de la vache rousse réparant la faute du veau d'or dans la Torah (voir [Messies](#)).

L'animal devait avoir un pelage noir ; les poils de la queue doubles ; un triangle blanc sur le front, en forme de delta inversé, un signe blanc en forme de faucon aux ailes déployées sur le dos et un signe en forme de scarabée sous la langue.

Moyennant quoi, le Hapi était nourri quarante jours dans une étable où on lui présentait des offrandes. Puis il partait en procession, adoré par les foules, de Nilopolis à Memphis, capitale de la Basse-Égypte. Une fois par an, on lui offrait une génisse, abattue après les effusions taurines.

À vingt-cinq ans, on le noyait rituellement dans un bassin au bord du Nil et il rejoignait Osiris, devenant Osiris-Hapi. Sitôt mort, il se réincarnait dans un veau nouveau-né que les prêtres devaient retrouver quelque part avec sur son pelage tous les signes requis. L'Égypte prenait le deuil de l'Hapi mort pendant soixante-dix jours, le temps qu'il soit momifié, puis inhumé dans un tombeau. Quant à sa vieille mère vache, elle était inhumée dans une nécropole consacrée à Isis.

Au taureau noir tacheté de blanc mâtiné d'Osiris, les Ptolémées donnèrent un nouveau nom et une nouvelle allure. Le nom fut Sérapis.

L'allure n'avait plus rien de taurin. Sérapis est un dieu majestueux immensément barbu, coiffé d'une sorte de timbale débordant de fruits, accompagné par un chien Cerbère qui rappelle Anubis.

Le Sérapeum d'Alexandrie construit par Ptolémée III en l'honneur d'Isis et Sérapis était monumental. Le nouveau dieu incarnant la puissance sexuelle, la fécondité et la santé, il était très consulté et répondait, au moyen de l'incubation (qui se pratiquait encore récemment au Caire dans le tombeau de Joseph). On dormait aux pieds de la statue et on recevait en rêve l'ordonnance pour guérir.

L'immense statue était de bois précieux et ornée d'une mixture singulière : limailles d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb et d'étain, éclats de saphir, d'hématite, d'émeraude et de topaze broyés et teints en bleu.

Hormis le blanc de ses yeux, les épis d'or de sa timbale, l'or de son sceptre et l'argent de ses draperies, Sérapis avait le corps entièrement bleu. Comme le dieu Shiva en Inde avalant un poison jailli de l'océan de lait pour sauver l'humanité, Sérapis était un dieu d'azur.

Isis, de son côté, prit la forme d'une belle grande femme à la jambe souplesment pliée, loin de la raideur de ses formes antérieures. Les Ptolémées la confondirent avec la déesse grecque Déméter à cause de l'épisode nourricier pendant la quête d'Isis, parfois avec sa fille parce que la petite Coré régnait sur les Enfers sous le nom de Proserpine aux côtés de son époux Pluton (Hadès en grec).



Isis était devenue reine des Enfers. Mais, plus encore, elle était la mère du petit Horus qu'elle tenait sur ses genoux dans de nombreuses statues des époques antiques.

À compter de la fondation d'Alexandrie, Isis accumule les noms nouveaux : Pharia, déesse du fameux phare d'Alexandrie, Pelagia, maîtresse des mers, Sothis – l'étoile Sirius dont le lever coïncidant avec celui du soleil annonçait le premier jour de la crue du Nil –, maîtresse des étoiles, reine des dieux, Victoire, Justice, Chance, Némésis, Cybèle, Grande Mère, n'en jetez plus ! Ce trésor d'appellations lui vaudra son plus beau titre, Myrionyme, « Celle qui a dix mille noms ».

Drapée dans une robe à larges plis, la nouvelle Isis porte entre les seins le *Tyet*, le nœud ou sang d'Isis, croix de vie d'Égypte retournée vers le bas et ressemblant à une silhouette humaine, en souvenir du nœud magique qui ressuscita Osiris.

Puis elle voyage. On la trouve en Grèce, en Macédoine, en Thrace, sur la mer Noire, à Éphèse, Taormine, Naples, Ostie, Pompéi, Lubiana, Budapest, Lyon, Cherchell, Tarragone et Valence, à Cadix, Marseille et Arles, Villemagne, Nîmes, Vienne, Vichy, Clermont-Ferrand, Genève, Autun, Bourg-en-Bresse, Besançon, Trèves, Metz, Strasbourg, en Frise, à Mayence, Baden-Baden, Paris, Anvers, Tournai et Londres. Sans oublier Rome, évidemment.

L'Isis d'Égypte devint la première véritable Européenne.

Sa voix, invoquée dans l'*Asclepius*, traduction en latin d'un texte grec, résonne en écho dans Shakespeare, quand Antoine, au lieu de hurler « Cléopâtre ! » crie à tue-tête « Égypte, Égypte ! ».

Cléopâtre avait voulu s'appeler « la Nouvelle Isis ». Ses amants généraux, les Romains César et Antoine, anticipent l'installation d'Isis à Rome beaucoup

plus tard. Non sans contorsions, car Rome se souvenait du triomphal retour de César flanqué de son Égyptienne, cette catin dorée qui le poussait à devenir empereur.

Tibère réprima les rites isiaques en même temps qu'il persécuta les Juifs. Caligula, arrière-petit-fils de Marc Antoine, fit reconstruire l'Iséum abattu par Tibère au Champ de Mars.

Puis Isis monta sur le Capitole et, désormais, protégea les empereurs romains. Elle sauva Vespasien tout juste proclamé César par l'armée d'Orient et le fit reconnaître en Égypte avant le sénat de Rome. Plus tard, les Sévères, empereurs berbères, lui trouvent encore un nom, « Félicité du siècle ».

Isis à Rome, félicité du siècle

Le culte d'Isis avait ses formalités.

La dame avait ses habilleurs, ses caméristes, dites « ornatrices », qui habillaient, maquillaient et coiffaient la déesse chaque matin avant de la montrer aux fidèles. Toutes les robes portaient le nœud *Tyet*, et toutes étaient couvertes d'un manteau dont Apulée nous décrit la splendeur : « d'un noir intense et resplendissant d'un sombre éclat ».

Puis, en parlant la langue d'Égypte, on la réveillait au son de flûtes et de sistres, instruments de percussion en forme de « U » ornés de coquillages ou de grelots d'argent.

Les libations devant l'idole venaient de l'eau du Nil, que des riches Romains gardaient chez eux comme aujourd'hui encore les rajas de l'Inde gardent dans leurs palais des amphores d'eau du Gange.

Les fidèles devaient se présenter en état de chasteté, sinon l'uræus serpentin en argent s'animait sur la tête de l'idole, exigeant une confession publique, voire des hurlements de douleur à genoux.

À deux heures de l'après-midi, les portes se renfermaient, et Isis s'endormait jusqu'au lendemain matin.

Le 5 mars, le « Vaisseau d'Isis », fête des navigateurs, déroulait sa longue procession de fidèles déguisés – prémices des carnavals – suivis de femmes en blanc répandant des fleurs et du parfum sur le sol, de porteurs de torches, de chanteurs, de prêtres à la tête rasée agitant les sistres de leur déesse et drapés de lin immaculé. Enfin venaient les dieux.

Un homme portant le masque d'Anubis – oreilles dressées et museau noir – tenait une statue du dieu ; des brancardiers portaient la vache Hathor ; et un vase d'or orné d'un aspic.

Mais où était Isis ?

Eh bien, dans le vase d'or.

Du 28 octobre au 3 novembre, se déroulait l'admirable « Invention d'Osiris ». C'était l'automne, les arbres perdaient leurs feuilles, le sol était nu, Osiris était mort. La quête d'Isis se déroulait dans le temple comme un chemin de croix catholique d'aujourd'hui, et, le 3 novembre, Osiris était ressuscité. La procession des « Hilaries » chantait « Nous avons trouvé, nous nous réjouissons ! », et on fabriquait de petits Osiris de glaise dans lesquels on plantait des graines avant de les fixer dans un tronc de pin creux.

Mort du dieu Sérapis

En l'an 300, l'*Asclepius* faisait dire à Hermès Trismégiste : « Ô Égypte, Égypte ! Il ne restera de tes cultes que des fables, et des enfants plus tard n'y croiront pas. »

À la fin du IV^e siècle, les chrétiens qu'aujourd'hui on appelle les coptes, et qui sont eux-mêmes persécutés, détruisirent le Sérapeum. Une légende voulait que, si l'on attaquait le dieu Sérapis, la terre se fendrait et le ciel s'affaisserait.

Les coptes – « les moines à gros bras », dit joliment Robert Turcan dans *Les Cultes orientaux dans le monde romain* – l'attaquèrent à la hache. Le dieu fut renversé. En sortirent des milliers de rats.

Mère des dieux, Horus sur les genoux, Isis l'Égyptienne allait devenir la Vierge à l'Enfant.

Izanami et Izanagi (Japon)

Au commencement étaient l'informe et le chaos, eaux grises et vapeurs au-dessus de l'océan. De ce néant bouillonnant, et après huit générations, les êtres primitifs asexués firent advenir deux divinités sexuées.

Elle s'appelait Izanami, il s'appelait Izanagi. Izanami veut dire « Celle qui invite » et lui, Izanagi, « Celui qui invite ».

Je ne sais plus quand j'ai connu cette légende. À sept ou huit ans ? Ma mère commençait une collection de *netzuke*, ces boutons d'ivoire, de corail ou de bois précieux utilisés pour maintenir le *sagemono* (boîte de médicaments, étui à pipe, écritoire) comme un taquet passé sous la ceinture. Ces petits objets représentent souvent les divinités du Japon et c'est ainsi, en pelotant un lièvre se grattant le

nez avec la patte, que j'appris au passage l'histoire bancroche des dieux créateurs du Japon.

Une lance pour créer au milieu des nuages

Leur mission fut de créer la terre au moyen d'une lance céleste ornée de pierreries et terminée par une sorte de paluche. Izanami et Izanagi s'arrêtèrent au milieu du Pont flottant, des nuées obscures suspendues entre ciel et mer. Izanagi touilla dans le noir l'océan avec la lance puis, la relevant, il fit tomber des gouttes d'eau salée qui devinrent l'île Onogoro, ce qui signifie « qui se forme elle-même ».

Sur cette île, le dieu et la déesse construisirent une colonne entourée d'un palais. Ce n'était qu'un début, car il fallait créer. Ils se mirent à tourner autour de la colonne dans des sens opposés et, quand ils se croisaient, Izanami saluait Izanagi.

Izanagi avait vaguement l'impression que les salutations de la déesse n'étaient pas appropriées, mais il la laissa faire et, quand Izanami lui demanda sa main, il accepta.

Ils s'accouplèrent et ils s'aimaient. Lorsque Izanami accoucha d'enfants difformes, Izanagi ne voulut pas les garder. L'un était d'eau, l'autre de bulles, un autre de sangsue, car il n'avait pas d'os. Quelque chose n'allait pas.

Les parents des petits monstres les abandonnèrent sur une nacelle de joncs et remontèrent demander aux premiers dieux la raison de leur échec.

Elle correspondait aux pressentiments d'Izanagi. En aucun cas la femme ne doit faire la première des avances, car c'est à l'homme de saluer et de demander la main de sa future. Leur première union fut donc annulée en bonne et due forme.

Puis les dieux chargés de la création redescendirent autour de leur colonne et, quand ils se croisèrent, le puissant Izanagi salua le premier et demanda la main de la gracieuse Izanami.

Ayant ainsi rétabli l'ordre des sexes, Izanagi devint l'heureux père des huit grandes îles du Japon, plus six autres îles et les *kami*, êtres surnaturels impalpables, dont le *kami* du feu.

Izanami mourut brûlée en accouchant du feu, car les dieux au Japon ne sont pas immortels. Fou de chagrin, après avoir versé des larmes qui devinrent de nouveaux *kami*, le dieu veuf sortit son sabre et décapita le feu, donnant naissance à d'autres *kami*, cependant que les gouttes de sang sur le sabre paternel en engendraient d'autres encore.

La déesse aux Enfers

Puis « Celui qui invite » descendit au monde des morts chercher « Celle qui invite ».

Il la trouva. Il l'invita. Trop tard ! Izanami avait déjà mangé la nourriture des morts.

Elle dormait dans le monde souterrain, le *Yomi-no-kuni*, quand Izanagi voulut la regarder. Mauvaise idée. Izanagi détacha le peigne de ses cheveux et s'en fit une torche... Le corps de sa bien-aimée était dévoré par les vers et des mille-pattes sortaient de ses orbites. Izanagi hurla.

Izanami aussi. Furieuse de s'être laissé surprendre en état de décomposition, elle pourchassa son bien-aimé, appelant à son aide des femmes d'épouvante.

En leur lançant à la tête son peigne et une pêche, Izanagi échappa de justesse au *Yomi-no-kuni*. Pour plus de sécurité, il barra la porte du monde des morts avec un énorme rocher. Après quoi il prit soin de répudier sa pourrissante épouse.

Izanami hurlait toujours dans la caverne, promettant de détruire mille vivants par jour s'il l'abandonnait ainsi. À quoi Izanagi criait que, dans ce cas, il engendrerait par jour mille cinq cents vivants.

Le dieu purifié

Cette scène de ménage s'acheva lorsque Izanagi descendit se purifier dans les eaux du fleuve. En ôtant ses vêtements, il donna naissance à douze nouveaux *kami* ; en ôtant ses bracelets, à deux *kami* ; en se plongeant dans l'eau, deux autres surgirent qui n'étaient pas bienveillants du tout. Des démons acharnés sortis du monde des morts.

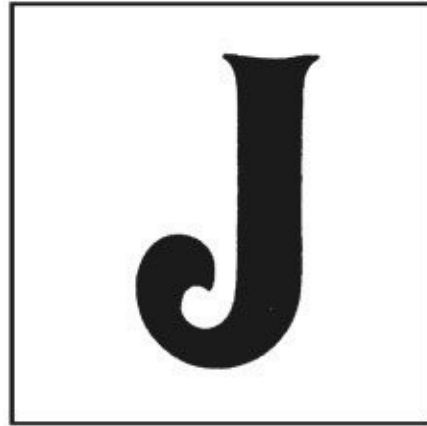
De même que la demande en mariage avait dû par deux fois s'accomplir, Izanagi dut se purifier deux fois, donnant évidemment naissance à de nouveaux *kami*.

Quand il se lava la figure, la déesse Soleil (voir [Amaterasu](#)) naquit de son œil gauche, la déesse Lune de son œil droit et, de son front, le dieu Susanoo, maître des tempêtes et des mers.

Izanagi hante les jeux vidéo et les mangas, avec sa lance et son peigne. Elle aussi, belle aux longs cheveux dénoués dans le dos ou squelette ricanant.

Depuis 2004, l'ensemble des chemins de pèlerinages dans les monts Kii, appelés sentier d'Ise, ville où se trouve le sanctuaire d'Amaterasu, est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. Construits aux environs de 4 av. J.-C., les sanctuaires y sont renouvelés tous les vingt ans.

Dans la baie d'Ise, on peut voir deux rochers liés par de grandes cordes torsadées, le *shimenawa*, qui interdit la pollution des lieux. On nomme « rochers mariés » la grosse pierre représentant Izanami, première femme et déesse de la mort, tandis que le petit rocher, Izanagi, premier homme et dieu de la vie, se maintient dans son sillage écumeux.



Jésus

Comment lui résister ?

« Mes petits enfants,

Je n'en ai plus pour longtemps à être avec vous

Vous me chercherez...

Où je vais,

Vous, vous ne pouvez venir.

Je vous donne un commandement nouveau :

Aimez-vous les uns les autres.

Oui, comme je vous ai aimés... » (Jn 13, 33-34).

Des quatre évangélistes, Jean est celui qui sait toucher le cœur. La figure du Jésus qu'il aime d'amour pur, il l'enchanté et la rend irrésistible.

Comment résister à Jésus quand on est née comme moi du peuple à la nuque raide et que, pendant la Seconde Guerre mondiale, on a chanté, petite, dans une église romane, « Jésus, doux et humble de cœur » ?

Me voici partagée, prise la main dans le sac. Voyons qui est cet homme qui fut le fils d'un dieu dont on n'a pas le droit de prononcer le nom.

C'est une histoire unique dans l'univers des dieux.

On croisera beaucoup d'hommes divinisés après leur mort comme Lao-tseu ou Confucius, parfois de leur vivant comme dans l'Inde d'aujourd'hui. On trouvera dans la légende hagiographique du Bouddha une conception miraculeuse, le Bouddha se réincarnant pour la quatrième fois en pénétrant le flanc droit de sa mère sous la forme d'un éléphanteau pourvu de quatre défenses. Il est facile d'énumérer les beaux jeunes gens sacrifiés dont le sang versé rachètera les fautes des humains, d'Attis à Adonis, toujours au Moyen-Orient. Les Mayas et les Aztèques pratiquaient l'automutilation pour faire couler leur sang et protéger le monde. La liste interminable des messies depuis la chute du

temple de Jérusalem en 70 apr. J.-C. s'allonge d'un nouveau messie pratiquement chaque année.

Mais nulle part on ne trouve l'histoire d'un dieu unique faisant naître son fils dans le ventre d'une vierge pour le sacrifier à trente-trois ans, de sorte qu'il devienne le rédempteur de tous les péchés des hommes.

Cette histoire que je croyais connaître, je me la suis racontée comme si je ne l'avais jamais entendue, jamais lue. Du moins, j'ai essayé.

Préliminaires du Jésus historique

Sa biographie commence dès avant sa naissance aux jours du roi Hérode I^{er}, en un temps où de nombreuses sectes divisent le judaïsme, dans une région bouillonnante de grandes déesses salvatrices, la Bona Dea syrienne, l'Isis d'Égypte, la Cybèle couronnée de tours qu'on adore à Éphèse, en un lieu où fermentent les prophètes et jaillissent les révoltes des peuples soumis à l'occupation romaine.

Soit un couple stérile de juifs justes et pieux. Il s'appelle Zacharie, il est prêtre de l'Éternel. Elle s'appelle Élisabeth et ils n'ont pas d'enfants. Comme ils ne sont plus tout jeunes, il y a peu d'espoir.

Mais, pendant que Zacharie ranimait la braise de l'autel des holocaustes situé devant le Saint des Saints, le *debir* protégeant l'arche d'alliance, l'ange du Seigneur lui apparut, à la droite de l'autel.

Comme jadis un ange annonça à Sara qu'elle enfanterait à plus de quatre-vingt-dix ans, suscitant un éclat de rire monumental de la vieille dame indigne, l'ange du Seigneur annonça à Zacharie qu'Élisabeth accoucherait d'un fils qu'il appellerait Jean.

Cet enfant serait pénétré du Saint-Esprit, ne boirait ni vin ni liqueur fermentée et précéderait la venue du Seigneur avec l'esprit et la puissance du prophète Élie, ramenant à Israël de nombreux juifs égarés.

Zacharie était on ne peut plus sceptique.

« Qui m'en assurera ? s'écria-t-il. Nous sommes déjà si vieux !

— Moi, répondit l'ange. Je suis Gabriel, je me tiens devant Dieu qui m'a envoyé te porter la bonne nouvelle. Mais puisque tu n'y crois pas, tu seras privé de la parole jusqu'au jour où "ces choses" arriveront. »

Sur le parvis, le peuple attendait Zacharie qui tardait. Lorsqu'il sortit du temple, le vieux prêtre était devenu mutique et ne pouvait s'exprimer que par signes.

Quelque temps plus tard, sa femme fut enceinte des œuvres de Zacharie et se cacha pendant cinq mois, stupéfaite des bienfaits donnés par l'Éternel.

Au sixième mois de la grossesse de la vieille Élisabeth, l'ange Gabriel fut envoyé par l'Éternel dans la ville de Nazareth, en Galilée, pays de sources et de montagnes. L'ange avait pour mission d'aller voir une jeune vierge nommée Marie, fiancée à Joseph, un charpentier de la lignée du roi David.

L'ange entra chez Marie et la salua en lui disant : « Salut, jeune fille pleine de grâce ! Le Seigneur est avec toi. »

Bouleversée, Marie se demandait qui était ce jeune homme au vêtement rayonnant de blancheur, et quel sens avait cette si solennelle salutation.

S'il avait des ailes ? Ce serait plus joli. Disposons des plumes d'ara bleu, de paon mordoré et de perroquet vert sur le dos de l'ange Gabriel.

L'ange replia ses ailes froufroutantes et rassura Marie. « Tu as la faveur de l'Éternel, et voici que tu enfanteras un fils que tu nommeras Jésus. Il sera le Fils du Très-Haut, le Seigneur lui donnera le trône de David. Il régnera sur la maison de Jacob à jamais et son règne n'aura pas de fin. »

Marie n'entend rien à tout cela. Une seule chose la fait frissonner. « Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme ? », dit-elle pudiquement.

Sans doute aura-t-elle dit qu'elle était vierge, mais dit-on cela à un ange du Seigneur ?

« Pas d'inquiétude. L'Esprit saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre, dit l'ange. C'est pourquoi l'enfant sera appelé Fils de Dieu. »

Mais comment ? L'Esprit saint viendra sur elle... La couvrir ? Quel genre de fécondation est-ce là ?

« Ta parente Élisabeth est grosse de six mois et tu connais son âge ! À Dieu rien n'est impossible, petite... »

Marie s'incline et dit : « Je suis la servante du Seigneur. »

Puis, en toute hâte, elle partit visiter sa parente en Judée, à quelques kilomètres de Jérusalem. En la voyant, Élisabeth sentit que son enfant tressaillait en son ventre et poussa un grand cri. Pénétrée du Saint-Esprit – en transe, comme possédée –, elle salua Marie en criant de toute son âme : « Tu es bénie entre toutes les femmes et béni est le fruit de ton ventre ! Comment se fait-il que la mère de mon Messie vienne à moi ? Car l'enfant a bondi d'allégresse à l'intérieur de moi ! »

Marie répondit par une prière exaltée que les chrétiens appellent en latin le *Magnificat*, et qui chante les louanges du Seigneur.

Est-elle déjà enceinte ? L'Esprit saint a-t-il profité de la transe partagée par la vieille dame et la jeune enfant, se glissant dans leurs embrassements, pleurs et joie enlacés ?

Élisabeth accoucha d'un fils qui fut circoncis le huitième jour. Le moment était venu de lui donner un nom et, puisque son père était toujours mutique, on décida de l'appeler Zacharie.

« Non ! dit Élisabeth. Il s'appellera Jean. »

Personne dans la famille ne portait ce nom-là. On voulut vérifier, on donna une tablette à Zacharie, qui écrivit en toutes lettres que son fils s'appellerait Jean. À cet instant, le vieux prêtre recouvra la parole et « sa langue se délia ». Il prophétisa que ce petit enfant précéderait le Messie, « la visite du soleil levant ».

La rumeur commença à courir. Il se passait des choses extraordinaires dans ces temps difficiles où les Romains occupaient la Judée.

Lorsqu'elle fut de retour à Nazareth, Joseph, le fiancé de Marie, s'aperçut qu'elle était enceinte alors qu'ils n'avaient pas couché ensemble. Pour ne pas lui nuire, il décida de la répudier sans bruit, mais l'ange lui apparut en songe et l'avertit que « ce » qui était engendré en elle venait du Saint-Esprit.

L'enfant serait appelé Yehoshua, ce qui signifie « Yavhé sauvé ».

C'est ainsi que Joseph apprit qu'il serait le père putatif du Messie.



La vierge pure enfanterait donc un enfant conçu sans péché puisque, à la différence de toutes les filles depuis Ève, aucun sperme jaillissant d'un pénis ne l'aurait fécondée. Mais cet enfant issu de l'Esprit saint passerait cependant par les voies naturelles et naîtrait, selon l'expression de saint Augustin à propos des naissances humaines, « *inter faeces et urinam* », entre la merde et l'urine.

Pas comme le Bouddha dans ses légendes. Jésus serait un homme, un vrai, un *Mensch*, qui des seins de Marie aurait sucé le lait de la tendresse humaine.

Vie cachée de Jésus de Nazareth

L'empereur romain Tibère ayant ordonné un recensement général de tout l'empire, Joseph et son épouse partirent s'inscrire à Bethléem.

Marie était à terme. Les auberges et les hôtelleries étaient bondées en raison dudit recensement, et Marie accoucha dans une étable, couchant le nouveau-né dans une mangeoire remplie de foin.

L'ange alerta des bergers qui entendirent, sortie d'une grande clarté, une voix leur annonçant la naissance du Messie, reconnaissable au fait qu'il serait justement couché dans une mangeoire. « Et soudain se joignit à l'ange une troupe nombreuse de l'armée céleste, qui louait Dieu » (Lc 2, 13).

Intrigués, les bergers trouvèrent l'enfant dans la mangeoire et s'en furent en répétant ces merveilles.



Pendant ce temps, des mages venus d'Iran, peut-être zoroastriens, en tout cas spécialistes en astrologie, avaient décelé dans les étoiles que le roi des Juifs venait de naître. Un astre neuf brillait au firmament. Ils décidèrent d'aller demander à Jérusalem où se trouvait l'enfant.

Le roi Hérode les dirigea vers Bethléem, endroit où l'astre était apparu, et leur recommanda de revenir vers lui pour qu'il puisse à son tour lui rendre hommage.

Or le nouvel astre se déplaça avec la caravane des mages, qui trouvèrent l'enfant sur les genoux de Marie et lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, leur plus précieux parfum. Puis, leurs calculs les ayant avertis de ne surtout pas retourner voir le mauvais roi Hérode, ils repartirent en Iran par une autre route.

Le roi Hérode I^{er} fit tuer dans tout son territoire les enfants de moins de deux ans.

Tous, excepté Jésus. L'ange avait averti en songe Joseph qu'il fallait fuir en Égypte et y rester jusqu'à nouvel ordre. Mais, entre-temps, Joseph avait pris soin de conduire Marie au temple de Jérusalem pour qu'elle y soit purifiée, cependant que Jésus serait racheté selon l'usage avec un couple de tourterelles offertes à l'Éternel.

Un vieux juif du nom de Siméon attendait impatiemment sa mort, mais il lui avait été prophétisé qu'il ne pourrait mourir sans avoir vu le Messie. Il vit l'enfant et se sentit délivré. Anne, une très vieille prophétesse qui vivait dans le Temple en jeûnant et priant, parla de l'enfant merveilleux à tous ceux qui attendaient le Messie.

La petite famille chemina vers l'Égypte, l'ancienne terre d'esclavage devenue terre d'asile pour de nombreux réfugiés fuyant les tyrans du coin.

Jésus y passa sa petite enfance sur laquelle, dans le Nouveau Testament, on ne sait rien. Hérode I^{er} le féroce mourut. Hérode Antipas, fils d'Hérode I^{er}, lui succéda. L'ange apparut en songe, et la famille de Joseph revint à Nazareth.

À douze ans, à l'époque de sa bar-mitsva, tandis que ses parents revenaient de la fête de Pessah au temple de Jérusalem, Jésus disparut à leurs yeux. Ils mirent trois jours à le retrouver, disputant gravement avec les docteurs de la Torah.

Marie se fâcha un peu, dit qu'elle s'était inquiétée, et Jésus rétorqua qu'il se devait aux affaires de son Père et que cela ne la regardait pas. C'était la première fois qu'il tenait tête à sa mère.

Son cousin Jean, le fils de Zacharie et d'Élisabeth, était devenu nazir de l'Éternel.

Voué au Seigneur, un nazir ne se coupe jamais les cheveux ni les ongles, ne boit ni alcool ni vinaigre d'alcool, ne mange ni raisins ni peaux de raisin, ne s'approche jamais d'un cadavre, ne porte pas de cuir, s'habille de blanc et reste chaste tout le temps qu'il sera nazir.

On le surnommait le Baptiste, car Jean immergeait dans l'eau du Jourdain les corps de ses disciples pour la rédemption de leurs péchés. Et il annonçait la venue du Messie en des termes violents imprégnés de colère, comme souvent les prophètes, qui aiment gronder leur monde. Il en avait tout particulièrement après Hérode Antipas, qui avait épousé sa nièce Hérodiade et répudié la fille du roi de Pétra.

À tous, Jean répétait qu'allait venir celui qui baptiserait par l'Esprit saint et le feu.

Le lendemain, son cousin Jésus vint se faire baptiser, et Jean l'accueillit avec des mots étranges : « Voici l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde. Oui, j'ai vu et j'atteste que c'est lui, l'Élu de Dieu. »

L'agneau désignait toujours l'animal de la Pâque, âgé d'un an et sans défaut, immolé dans le temple de Jérusalem au son rauque du shofar avant d'être saigné, puis rôti et mangé à la hâte en souvenir de la libération d'Israël en Égypte.

L'agneau Jésus serait donc immolé à Jérusalem un jour de la fête de Pessah. Quand ? Le jour viendrait.

Mais les paroles de Jean ne restèrent pas impunies. L'agneau, ce n'était pas grave. L'Élu de Dieu, si.

Le nouvel Hérode, l'Antipas, fit arrêter le nazir. Salomé, fille d'Hérodiade par un premier mariage, obtint de son beau-père le roi la tête de Jean le Baptiste.

Jésus n'était plus là. Après son immersion dans l'eau du Jourdain, Jésus était parti dans le désert pendant quarante jours – la durée du déluge des temps anciens.

Satan le tenta plusieurs fois, notamment en le transportant sur le toit du temple de Jérusalem en lui suggérant de se jeter en bas, puisqu'il était écrit que les anges le porteraient dans leurs mains.

Mais Jésus lui cloua le bec, car il était également écrit : « Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu. »

Il lui fallait apprendre à être le Fils de Dieu. Il disparaît longtemps, dix ans peut-être. Ne réapparaît qu'à l'âge adulte, c'est-à-dire à trente ans. Que fit Jésus pendant ces années-là ?

Le temps des miracles

On ne sait rien de son apparence physique. Jésus n'était pas nazir de Dieu puisqu'il buvait du vin. Il n'avait sans doute pas les cheveux longs et n'était que rarement vêtu de blanc. S'il faut absolument lui choisir un visage, je retiendrai celui de mon ami Doron, dont la famille avait fait son alya au XVII^e siècle en allant s'établir à Safed, centre de la Kabbale. Doron – paix à son âme – était un roux aux yeux bleus, un Israélien féministe qui confiait à des femmes la lecture de la Torah le vendredi soir à Dakar.

Roux à la peau piquetée de taches de son avec une barbe de trois jours.

De retour à Nazareth, Jésus se rendit à la synagogue, car c'était le commencement du sabbat, et il se leva pour faire la lecture. On lui présenta le livre du prophète Isaïe, où il trouva tout de suite un passage le concernant : « L'Esprit du Seigneur est sur moi / parce qu'il m'a consacré par l'onction... »

Puis il se rassit en disant : « Voici que cela se passe devant vous aujourd'hui » (Lc 4, 18-21).

Puis, comme les juifs se demandaient pourquoi le fils de Joseph se disait l'élú de Dieu, il leur rappela qu'aucun prophète n'est bien reçu dans son pays, mais que l'Éternel avait choisi, par exemple, de guérir un Syrien de la lèpre, et personne chez les juifs.

Ils le mirent dehors. Il s'en fallut de peu qu'ils ne le précipitassent du haut d'une falaise.

Puis, à Capharnaüm, Jésus devint guérisseur. Il expulsa du corps d'un délirant le démon qui l'insultait, ordonna à la fièvre de sortir du corps de la belle-mère de Simon et, imposant les mains sur les têtes, il guérit un monde fou, des lépreux, des paralytiques, des aveugles, des épileptiques, des hémiplegiques, une femme hémorroïsse, un possédé muet. Et la foule le suivit avec enthousiasme.

Il recruta douze disciples, douze comme les tribus d'Israël. Et il les avertit qu'ils seraient détestés, trahis, persécutés, mais que personne au monde ne pouvait tuer leurs âmes, dont il serait comptable devant son Père dans les cieux.

Il ajouta – hélas ! – qu'il n'était pas venu apporter la paix sur terre, mais le glaive. Qu'il était venu pour opposer l'homme à son père et la fille à sa mère, et que l'amour familial n'était pas digne de lui. « Qui aime son père ou sa mère n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. »

Celles et ceux qui prétendent que Jésus est le défenseur de la famille chrétienne commettent une lourde erreur. Il pourfend la famille sans relâche, il la hait. Opposer l'homme à son père et la fille à sa mère ? On dirait Sigmund Freud. Non, il n'aime pas la famille. Ses disciples devront quitter la leur, et sur-le-champ.

À cet instant précis, Jésus viole ouvertement les dix commandements, car la cinquième « parole » ordonne d'honorer son père et sa mère, loi partagée par les trois quarts des humains de la planète. Terrifiant Jésus, glaive en main, colère de Dieu.

Marie vient le voir avec ses « frères », peut-être des cousins. Que dit-il à sa mère ? Qu'elle n'est pas sa mère. Et, désignant la foule qui l'entoure, il lance que là sont ses frères, là sa mère. Qui parlera de l'offense faite à Marie ? Ah non ! À ce moment précis, je n'aime pas cet homme-là.

Mais lorsqu'il s'exprime en paraboles devant des foules magnétisées, je retrouve le charme puissant qui émane de cet inspiré maniant tour à tour le miracle et la métaphore.

Par exemple, la parabole du grain de sénevé. « Le Royaume des Cieux est semblable à un grain de sénevé. C'est la plus petite des graines, mais, quand elle a poussé, c'est un arbre si grand que les oiseaux du ciel s'abritent dans ses branches. » La plus petite des graines s'appelle fonio chez les Dogon, et elle est à l'origine du monde.

Ou encore ceci, si troublant : « Ma bouche prononcera des paraboles, elle clamera des choses cachées depuis la fondation du monde. »

Quel que soit l'évangéliste, Matthieu, Luc, Marc ou Jean, on sent monter autour de lui une insoutenable pression, une insupportable demande d'amour, de nourriture, de maternage, de guérison. Jésus est comme une corde trop tendue entre la colère du dieu des armées et le nouvel amour qu'il se doit d'incarner. En homme, il s'agace. En dieu, il déborde.

Car ses miracles deviennent extraordinaires. Il ne se contente plus de guérir les malades, il ressuscite, par deux fois, des morts, dont son ami Lazare, qui sort du tombeau en linceul. Il marche sur l'eau. Il multiplie par mille cinq pains et deux poissons.

Puis il commence à parler du « signe de Jonas », le prophète qui passa trois jours et trois nuits dans le ventre d'un gros poisson et en sortit indemne.

Enfin il parle de lui en disant « le Fils de l'Homme ». Non pas un Fils de l'homme, mais le Fils de l'Homme-Dieu. Langage de Messie. Les disciples hochent la tête.

Ce Fils de l'Homme devra souffrir, mourir à cause des prêtres du Temple, et ressusciter le troisième jour. Et comme Cephass (Pierre) le trouve excessif, Jésus se retourne et lui balance, furieux : « Passe derrière moi, Satan ! Car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. »

Ce soir-là, comme s'il voulait se faire pardonner sa rudesse, il emmène trois disciples, Pierre, Jacques et Jean, sur une haute montagne. Soudain, une blancheur éblouissante illumine ses vêtements, et voici qu'apparaissent Moïse et Élie qui conversent avec lui.

Humblement, le pauvre Pierre propose de dresser trois tentes – on est si bien ici ! –, une pour Moïse, une pour Élie, une pour Jésus, mais une sombre nuée les recouvre, et la voix de l'Éternel retentit. « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. »

La nuée disparaît, et les trois disciples contemplent, ébahis, le visage mortel de Jésus, son vêtement un peu terne. Il est temps de monter à Jérusalem.

Le sacrifice

C'est sur un ânon que Jésus veut entrer dans la Ville sainte. Les douze disciples couvrent la bête de manteaux, et Jésus enfourche le petit animal. Les Hiérosolymitains jettent leurs vêtements sur le chemin, ou le jonchent d'herbes des champs fraîchement coupées.

À l'entrée dans le Temple, Jésus s'emballe. Multiplie les attaques contre les docteurs de la Loi, les Pharisiens qui respectent la lettre sans l'esprit, font bien larges leurs phylactères, bien longues leurs franges rituelles, et confondent, dans l'impur, ce qu'on met dans la bouche avec ce qui en sort. Il chasse les marchands du Temple à coups de fouet, culbute les échoppes des changeurs et les tabourets des vendeurs de colombes.

Sa révolte devient révolution. Il s'en prend aux riches, aux nantis, aux scribes, aux puissants, aux chefs et, comme tous les prophètes, il les traite d'« engeance de vipères » et annonce la destruction du Temple, pierre par pierre. Tapage, grabuge, chahut.

Hérode Antipas se dit que c'est peut-être Jean le Baptiste ressuscité, qui sait ? Ou alors un cinglé.

Puis, lassé de sa colère, Jésus redescend à Béthanie chez Simon le lépreux. Là, surgit une femme portant un vase d'albâtre rempli de nard, une plante qui pousse sur les Himalayas, aussi rare que chez nous le parfum de tubéreuse pur.

La femme casse le vase, verse le nard sur la tête de Jésus, puis sur ses pieds qu'elle essuie tendrement avec ses longs cheveux. Elle s'appelle Marie-Madeleine et Jésus gronde ses disciples parce qu'ils trouvent que c'est du gaspillage.

Il l'a laissée faire et il est parfumé, « à l'avance pour mon ensevelissement », dit-il sans plaisanter. Mais tout le monde en rit.

C'en est trop pour Judas, l'un des Douze. Les prêtres cherchant le moyen de se débarrasser de l'encombrant prophète, Judas leur vend Jésus pour trente pièces d'argent. Les gardes qui viendront l'arrêter reconnaîtront Jésus quand Judas l'embrassera.

Si peu connu, Jésus ?

C'est la veille de Pessah. Les disciples préparent l'agneau et les herbes amères. Il y a aussi du pain, que Jésus partage entre les Douze en leur disant que ce pain est son corps. Il fait de même avec le vin en leur disant que ce vin est son sang.

Et qu'il ne boira plus le produit de la vigne avant de boire le vin nouveau au Royaume de son Père.

Par deux fois, il annonce aux intéressés leur trahison. Judas d'abord, Pierre ensuite. Les Douze, qui ne comprennent rien, se récrient. On sent Jésus très seul.

L'angoisse est à son comble et les Douze ne voient rien. Dans le jardin de Gethsémani, il s'isole avec trois disciples, s'écarte et tombe, face contre terre, s'effondre et pleure, implorant son Dieu d'écarter de ses lèvres cette coupe tellement amère...

Trois fois il se relève et trois fois il retombe. Les trois disciples somnolent au lieu de l'aider. Quand il se redresse enfin, Jésus est apaisé.

Judas est là, entouré de gardes et de voyous armés de bâtons. Il embrasse Jésus, et les gardes l'entourent. Pierre tire son glaive, coupe l'oreille d'un serviteur de Caïphe, le grand prêtre, et le même Jésus qui jurait d'apporter le glaive et non la paix affirme maintenant que ceux qui prennent le glaive périront par le glaive.

Il n'est plus de ce monde, le pire reste à venir. Le sacrifice commence. Le grand prêtre lui pose la question fatale : est-il le fils de l'Éternel ?

« Tu l'as dit », répond laconiquement Jésus.

Ou alors : « C'est toi qui le dis, pas moi. » Ou encore : « C'est à toi de le dire. »

Pour Caïphe, la réponse est une offense au Dieu unique, Celui dont il est interdit de prononcer le nom. Revendiquer sa paternité nuit à l'honneur du Dieu ; c'est une déchirure dans le nom de l'Éternel. *Blasphemia*, en grec, signifie « blessure ». Lorsqu'un juif entend un autre juif blesser le nom sacré, la Torah lui fait obligation de déchirer ses vêtements et de ne jamais recoudre la déchirure.

Le châtiment sera toujours la mort par lapidation. Les juges qui le condamnent posent leurs mains sur la tête du blasphémateur en le rendant responsable de son sang.

Caïphe déchire solennellement ses vêtements et, à cet instant, tout le monde comprend que Jésus va mourir. Au nom du droit romain de l'occupant, sans doute, mais il n'échappera pas à son sort. La déchirure ne se refermera pas.

Pleuvent sur Jésus les coups, les crachats, les gifles. On le conduit ligoté à Ponce Pilate, préfet de Judée.

Pilate ne trouve rien de coupable dans l'homme accusé de blasphème. Certes, quand il lui a demandé s'il était roi des juifs, l'homme a encore répondu quelque chose comme « Si tu le dis... », mais l'homme répond aussi que son royaume n'est pas de ce monde et qu'il est là pour témoigner de la vérité.

Cela sidère Pilate. Qu'est-ce que la vérité ? Qui est cet oiseau-là ? Un délirant victime de Jérusalem ? Les vents de la folie soufflent si fortement sur les hauteurs de la Ville sainte des juifs...

À la suite d'un songe, l'épouse de Pilate lui conseille de ne pas se mêler de condamner ce Juste, et c'est ce qu'il fera. Sa femme a bien raison.

Le jour de la Pâque juive, il est de tradition que le préfet romain relâche un condamné. Sournoisement, Pilate propose à la foule le choix entre Jésus et le brigand Barrabas.

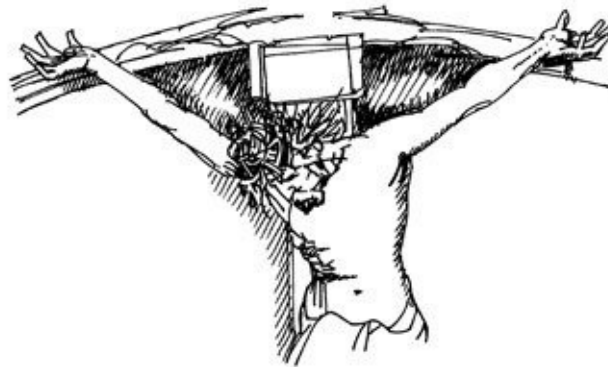
Trois fois, car Pilate n'en croit pas ses oreilles. Entre un fou inspiré et un bandit notoire, les juifs choisiraient le bandit ?

Oui.

Barrabas sera libéré, et Jésus crucifié. Ce sont les affaires religieuses qui ne le regardent pas, mais, pour montrer son désaccord, Pilate se lave les mains solennellement en disant qu'il n'est pas responsable de ce sang.

« Qu'il retombe sur nous et nos enfants ! », crie la foule.

Flagellation. Travestissement, tunique rouge et couronne d'épines. Un roseau dans la main droite pour le roi des juifs. Portement de croix jusqu'au Golgotha. Chutes, outrages, filles de Jérusalem en pleurs. « Ne pleurez pas sur moi, leur dit Jésus, mais sur vous. » Crucifixion entre deux brigands, les bras liés, les pieds liés. Le poids du corps en croix asphyxie les poumons et l'agonie est longue, très longue.



Au-dessus de sa tête, gravée sur un bout de bois, une inscription dit : « Celui-ci est le roi des juifs. »

Au pied de la Croix se tiennent Marie-Madeleine et la tante de Jésus, sa mère et Jean, son disciple préféré. À sa mère, Jésus crie : « Femme, voici ton fils ! » À Jean, il dit : « Voici ta mère. »

Il a soif. On lui tend une éponge imbibée de vinaigre et il boit. Puis il dit « Tout est achevé », et il meurt. Il est trois heures de l'après-midi.

C'est ce qu'écrit Jean (Jn 19, 26-30). Car Marc dit autre chose.

À midi, l'obscurité envahit la Judée. À trois heures, Jésus cria : « Mon Dieu, mon Dieu, *Elohim, Elohim*, pourquoi m'as-tu abandonné ? » On crut qu'il appelait Élie. On courut chercher l'éponge au vinaigre pour voir si le prophète Élie allait le sortir de là. Et Jésus poussa un grand cri.

À l'intérieur du temple de Jérusalem, le rideau devant le Saint des Saints se déchira en deux du haut en bas.

Le sacrifice est terminé. Pour hâter la mort des deux autres, les soldats romains leur briseront les jambes. Mais pas celles de Jésus.

On lui perce le flanc pour vérifier sa mort. Au bout de la lance, un peu d'eau et de sang. Il saigne encore.

Après la mort

Joseph d'Arimathie était un membre du Sanhédrin, un homme juste. Il demanda à Pilate le corps de Jésus, le descendit de la Croix, l'enveloppa dans un linceul et le plaça dans une tombe toute neuve, creusée dans la falaise. Les femmes préparèrent les parfums et les aromates pour embaumer le corps après le sabbat. Puis Joseph d'Arimathie roula la lourde pierre qui fermerait le tombeau.

L'ensevelissement hâtif fut terminé juste avant le lever de l'étoile du Berger qui marque le commencement du sabbat. Vendredi s'achevait. Les femmes ne revinrent au tombeau avec leurs aromates que le dimanche matin, premier jour de la semaine. La tombe était ouverte, la pierre sur le côté, et de cadavre, point.

Il se fit brusquement un tressaillement de la terre. L'ange Gabriel s'assit sur la pierre, éblouissant de lumière. « Ne le cherchez pas ici, il est ressuscité comme il vous l'avait dit. »

L'annonce est faite aux femmes. Pas aux hommes. Eux viendront plus tard. Ainsi se boucle la première annonce faite à Marie avec la dernière annonce faite aux amies de Jésus.

Jésus apparut à Marie-Madeleine qu'il appelle doucement par son nom, puis à des pèlerins qui faisaient route vers Emmaüs, puis aux Onze qui ne le crurent pas, il fallut qu'il leur montrât la cicatrice de la lance à sa poitrine et qu'il mangeât du poisson grillé pour leur prouver qu'il était ressuscité dans son corps.

À Béthanie, il bénit les Onze puis disparut.

Issa, prophète, fils de Maryam

Le Coran reprend à l'identique l'annonce de la naissance de Jean – Yahya en arabe –, le scepticisme de Zacharie qui demande un signe et reçoit le mutisme en

châtiment.

L'annonce faite à Marie n'est plus le fait d'un seul ange, mais des anges ensemble qui lui disent : « Ô Maryam, voilà qu'Allah t'annonce une parole de Sa part : son nom sera "al-Masih", Issa, fils de Maryam, illustre ici-bas comme dans l'au-delà et l'un des rapprochés d'Allah. »

Mais, dans la sourate 19, on apprend que Maryam, qui s'est retirée en un lieu éloigné, s'est entourée d'un voile et voici qu'apparaît l'Esprit envoyé par Allah « sous la forme d'un mortel accompli », se présentant comme l'émissaire de son Seigneur destiné à lui donner « un garçon pur ».

Maryam est plus directe qu'auparavant : « Comment aurais-je un garçon alors qu'aucun mortel ne m'a touchée et que je ne suis point femme ? »

« Amen », répond l'ange à visage de mortel accompli.

Lorsque vient le terme de Maryam, elle se retire seule en un lieu éloigné et s'accroche au tronc d'un palmier. « Si seulement j'étais morte ! », crie-t-elle.

Mais l'enfant qui vient de naître lui parle, et ce sont les premiers mots d'Issa, enfant sans père né d'une vierge pure.

Le charpentier Joseph de la lignée de David n'est pas dans le Coran.

Paroles de nourrisson

« Ne pleure pas ! lui dit le nouveau-né. Ton Seigneur a mis à tes pieds un ruisseau. Secoue le palmier, il en tombera des dattes fraîches et mûres. Mange et bois, sèche tes larmes. Quand tu croiseras un mortel, dis que tu voues au Seigneur un jeûne et que tu ne parleras plus ce jour à aucun homme... »

Maryam obtempère et s'en va voir les siens en leur montrant l'enfant sans prononcer un mot.

Ils s'offusquent. Une fille mère ! C'est indigne ! Ta mère n'était pas une catin, tout de même !

Maryam désigna l'enfant d'un signe de tête.

« Quoi ? Tu veux que nous parlions à un enfant au berceau ? », dirent-ils abasourdis.

Or l'enfant Issa leur dit : « Je suis le serviteur d'Allah, il m'a donné l'Écriture et m'a fait prophète ! Il m'a béni où que je sois et m'a recommandé la prière et l'aumône tant que je resterai vivant, ainsi que la bonté envers ma mère. Il ne m'a fait ni violent ni malheureux. Que le salut soit sur moi le jour où je naquis, le jour où je mourrai et le jour où je serai rappelé vivant... »

Ni violent ni malheureux, bon envers sa mère : ce n'est plus du tout le même Jésus. Plus divin et plus miraculeux, cet enfant qui parle au berceau n'est plus

celui venu pour apporter le glaive.

Enfances de la Vierge et de son fils magique

Hanna, la femme d'Imran (Joachim), voue à Allah « en toute exclusivité ce qui est dans son ventre » alors qu'elle est grosse.

Las ! Elle accouche d'une fille et alerte le Seigneur, comme s'Il ne savait pas ce dont elle avait accouché. « Le garçon n'est pas comme la fille », se lamente Hanna. Pardi ! Allah le sait bien. Alors elle place l'enfant Maryam sous la protection d'Allah contre le banni, Iblis, le diable.

Allah la fit croître « en belle croissance » et confia la garde de Maryam à Zacharie.

Or, chaque fois que Zacharie entrait dans le Sanctuaire, il trouvait près de l'enfant Maryam de la nourriture. « D'où cela te vient-il ? », demanda Zacharie. Et elle de répondre : « Cela me vient d'Allah. »

Lorsque Issa est né et qu'il est devenu plus grand, il s'adresse aux enfants d'Israël, accumulant les signes de la part d'Allah. « Pour vous, je forme de la glaise comme la figure d'un oiseau puis je souffle dedans et, par la permission d'Allah, cela devient un oiseau. » Jeux d'enfant.

On le prend pour un illusionniste. Magie pure !

Jeux d'adulte : « Et je guéris l'aveugle de naissance et le lépreux, je ressuscite les morts par la permission d'Allah. Et je vous apprends ce que vous mangez et ce que vous amassez dans vos maisons. Et je confirme ce qu'il y a dans la Torah révélée avant moi, et je vous rends licite une partie de ce qui vous était interdit. »

Ainsi le Coran tisse-t-il solidement les liens entre la Torah, l'Évangile et la révélation faite à Mahomet. Le fil n'est pas rompu, il se perpétue. Les changements n'en sont pas moins spectaculaires.

Maryam est une fille mère qu'Allah doit protéger de la colère des siens en donnant la parole au tout-petit d'un jour.

Issa est un prophète, certes ressuscité, mais il n'est plus ni Fils de Dieu, ni Fils de l'Homme. Aucune trinité ne germe dans le Coran.

J'aime bien le palmier auquel s'accroche la Vierge, comme la Grecque Léo accouchant à Délos des jumeaux Apollon et Artémis (voir [Apollon](#)).

Le Jésus des Indiens

Au Cachemire indien, près de Srinagar, se trouvent aujourd'hui la tombe de Jésus et l'empreinte bénie de ses pieds, que viennent adorer indifféremment les musulmans et les hindous – en Inde, plus on a de dieux, mieux on se porte.

L'histoire élaborée depuis de longs siècles sur la survie de Jésus après la crucifixion est d'une extrême sophistication, digne des Veda. Et elle va se nicher au creux des Évangiles, là où ils sont muets.

C'est donc dans les supposés dix ans d'absence de Jésus, entre ses vingt ans et les trente ans qui marquent le début de sa carrière publique que les Indiens ont cherché de quoi indianiser Jésus.

Que fit-il ? Très simple. Il prit des leçons de yoga.

Depuis l'expédition d'Alexandre, on sait par Plutarque que le conquérant rencontra dix yogis après avoir franchi le Pont-Euxin. Plutarque et Strabon les nomment « gymnosophistes », les « sages nus », capables de se faire brûler vif sur un bûcher pour montrer le peu de cas qu'ils font de leur enveloppe charnelle.

Ils étaient dans l'actuelle Turquie et dans l'actuelle Égypte, ils circulaient dans tout le Moyen-Orient avec leurs barbes longues, leurs corps émaciés et leur mendicité, vivant chastement et le regard farouche. Lorsque, en 1492, tomba le royaume de Grenade – on peine à le penser –, les « Rois très catholiques » découvrirent une colonie de yogis. Les Indiens ont raison de penser qu'ils fréquentent l'Europe depuis la fondation du monde.

Mais comment savent-ils que Jésus était devenu un yogi ? Très simple. Sur la Croix, il pousse un grand cri.

So what ? Eh bien, seul un grand yogi est capable de pousser un grand cri dans une position où n'importe quel crucifié respire à grand-peine.

Indéniable. Les médecins pensent que la crucifixion provoque une embolie pulmonaire, ou un choc cardio-vasculaire dû à l'asphyxie. Le crucifié meurt étouffé. Il ne peut pas crier.

Sauf s'il est un yogi. Car alors il saura respirer autrement, puisqu'il aura appris durant sa formation comment suspendre son souffle par multiples de seize secondes jusqu'à l'anesthésie. N'essayez pas, ça fait tourner la tête.

En outre, les yogis vous diront que le grand cri est l'un des moyens utilisés pour mettre un corps vivant en état de catalepsie, ce qui fut étudié sous caisson aux États-Unis d'Amérique.

La suite se devine.

Jésus n'est pas mort sur la Croix. Joseph d'Arimathie descend son corps avec précaution et l'emmène au tombeau pour le ranimer, peu à peu, en le massant.

Puis Joseph le fait sortir de la tombe en pleine nuit et Jésus se remet de son supplice.

Le dimanche matin, il cherche Marie-Madeleine, sa bien-aimée. Et ils partent tous deux en direction de l'Inde, où ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Jésus prend le nom de Yuz Asaf, « Jésus le Rassembleur ».

Mais non, ce n'est pas le *Da Vinci Code* ! C'est une version indienne de la crucifixion parfaitement étayée, de laquelle il ressort :

- que Jésus n'était pas Fils de Dieu, mais un très grand yogi ;
- qu'en Inde il eut nécessairement moins d'ennuis puisqu'il est très facile de se dire dieu vivant ;
- que Jésus se comporte en tout point comme un vrai gourou.

Le terme de gourou est si mal vu chez nous qu'il faut prendre la peine de le réhabiliter. Gourou signifie « maître », exactement comme « Rabbi » ou « Rabbouni », ainsi que Marie-Madeleine appelle Jésus lorsqu'elle l'a reconnu après la sortie du tombeau.

Or un gourou se doit d'être tout à la fois tendre comme une mère et dur comme un bourreau. Énigmatique, parlant par paraboles, ou alors pas du tout. Un maître de yoga traite l'élève à la dure, sans lui faire de mal ni lui faire de cadeaux.

Là, je le reconnais, ce Jésus si doux contradictoire, passant du fouet à la tendresse pour ses « petits enfants » d'un coup d'un seul. Et puis j'aime bien l'idée qu'il résiste à la mort.

Jizô (Japon)

C'est un bodhisattva, un bouddha potentiel qui renonce à l'éveil pour compatir avec le genre humain. Les grands bodhisattvas sont au nombre de huit, et, pour les bouddhistes, ils sont « dieu ».

Celui-ci, né en Inde, s'appelait Ksitigarbha, ce qui signifie « Matrice de la terre, » ou « Embryon de la terre », ou encore « Grenier de la terre ». Il voulait se charger de vider les Enfers de ceux qui y souffraient dans la période interminable se situant entre le Bouddha « historique » et le bouddha Maitreya. Dur travail.

En Chine, où l'on se soucie des disparus, le bodhisattva changea de nom, devint Dizang Pusa et gagna en popularité, car, s'il avait prononcé ce vœu insensé de devenir bouddha après avoir vidé les Enfers, c'était pour sauver sa mère, qui y était plongée dans une des vies antérieures du saint alors qu'il était une jeune fille brahmane. Ce scénario se reproduisit dans plusieurs de ses vies, la dernière lui ayant donné, sous sa forme de fille, le nom de « Yeux brillants ».

Plus tard, c'est au Japon que, sous le nom de Jizô, le bodhisattva entra dans la vie quotidienne des bouddhistes nippons.

Là, il entre en conflit avec le roi Emma, divinité des Enfers où l'on peut reconnaître Yama, dieu de la mort hindou. Emma lui barre le chemin pour l'empêcher de récupérer des âmes en souffrance, et régulièrement, avec farces, attrapes et tours de passe-passe, Jizô gagne la partie.

Il s'installe définitivement au VIII^e siècle à l'époque de Nara, puis il prend ses aises et devient le compagnon familier de tous les individus.

Il se diversifie, devient « Jizô tenaille » quand il délivre de douleurs articulaires aux mains un habitant de Kyoto en lui apparaissant en rêve – le fautif aurait pratiqué la sorcellerie dans une vie antérieure. À l'aube, l'homme n'a plus de douleurs et, en se rendant au temple de Jizô, il trouve sur les marches deux clous sanguinolents. C'est ce pieux bouddhiste qui invente une forme de Jizô en tenaille, son Jizô personnel.

Mais le vrai Jizô, le seul unanimement connu, est Mizuko Jizô, le protecteur des enfants. On ne peut pas le manquer.



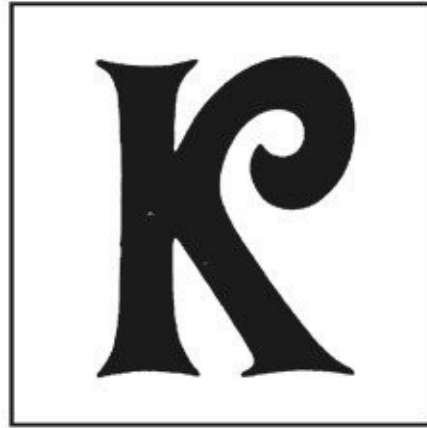
Ce bon gros Jizô est une pierre grise en forme de poupon que ses fidèles coiffent d'un bonnet de laine rouge tricoté à la main, ou de bavoirs charmants, de duffle-coats jaune bouton-d'or, de layette, d'écharpes, de robes à cols brodés, ou de petites collerettes. Il a les yeux clos. C'est un bébé qui médite ou qui dort et qui, dans son sommeil bodhisattvique, esquisse une petite grimace en forme de sourire comme les nouveau-nés en proie à des coliques.

Il est très gentil. Après avoir protégé les enfants morts en bas âge, il protège désormais les « enfants de l'eau », les fœtus des avortements (deux cent cinquante mille en 2007 selon François Lachaud dans *Jizô, divinité japonaise*, dessins de Jean-Marc Forax, éd. bilingue, Talmart, 2013).

Il vaut mieux que Mizuko Jizô les protège, car les « enfants de l'eau » sont condamnés à errer dans le lit desséché de la rivière des Trois-Gués, où ils doivent empiler des tas de pierres aussitôt détruits par les démons. Les nazis avaient-ils connaissance du châtement des « enfants de l'eau » ? Dans leurs camps d'extermination, ils pratiquèrent l'exercice du tas de pierre aussitôt détruit.

Maintenant, les Enfers sont vides de fœtus avortés. Jizô fait le travail, et il le fait très bien. « Au-delà des peurs et des angoisses, le bodhisattva incarne la vie d'un pays où la religion n'a rien d'austère, de mortificateur ou de répressif, tendue aux couleurs de l'espoir, presque de l'utopie, d'une solidarité au-delà du temps, écrit François Lachaud : un retour vers une enfance du for intérieur, prélude parfait à la mise en conversation des cultures. »

Un bébé bodhisattva que l'on peut habiller comme une poupée libère de la sécheresse des fantômes, assoiffés de tendresse.



Karni Mata, la femme à barbe (Inde)

Je n'invente rien. Sur la petite lithographie que j'ai pieusement achetée au temple des rats à Deshnok, au Rajasthan, je vois une femme à barbe.

Assise sur un tapis, un trident à la main, vêtue d'un sari noir bordé de rose, la dame est de profil, fardée, bijoutée, et le menton couvert d'une barbe blanche bien drue. Est-ce vraiment féminin ? Oui, car, sur ses seins gonflés rehaussés de traits blancs pour qu'on ne s'y trompe pas, elle porte le collier d'or que l'époux offre à l'épouse, et aux oreilles quatre boucles d'oreilles, trois sur le pavillon et une sur le lobe.

De toutes les déesses du panthéon hindou, Karni Mata, bisexuée et patronne des rats, est certainement la plus inattendue. Autour d'elle, des rats trottaient sous sa robe ou vont laper du lait dans une écuelle. Tous noirs sauf un, le rat blanc divin.

Avant d'être divinisée, Karni Mata naquit le 2 octobre 1387 près de Jodhpur sous le nom de Ridhu Bai.

Les Charans, martyrs de la dette

La date semble un peu trop précise pour être exacte, mais la petite était née dans une caste spécialiste des généalogies, des gens qui notent tout, même la naissance d'une fille.

Divisée en quatre sections, chacune d'elles divisée en sous-sections, cette caste est celle des Charans, qui vivent au Gujarat et au Rajasthan où leur réputation n'est plus à faire : braves au combat, haut placés près des souverains, intermédiaires entre la caste des brahmanes et celle des guerriers, les Charans étaient aussi de redoutables récupérateurs de créances, qui terrifiaient entre autres les débiteurs. Comment ?

On a peine à le croire. Les Charans se postaient devant la porte d'un débiteur, se faisaient ouvrir et, là, poussaient l'une d'entre eux qui se tranchait la gorge sur-le-champ. Oui, une femme, bien sûr, une femme de préférence.

Si ce n'était pas suffisant, les Charans s'ouvraient le ventre ou décapitaient leurs enfants. Cette immolation suicidaire porte le nom de *tragu* ; il arrivait parfois qu'une femme charan s'égorge pour sauver la vie d'une bête. Je n'éviterai pas de rapprocher *tragu* de *tragédie*, *tragos*, en grec, signifiant le bouc sacrifié aux fêtes du dieu Dionysos, père spirituel du théâtre grec antique (voir [Dionysos](#)).

On dit que le mahatma Gandhi s'est beaucoup inspirée du *tragu* lorsqu'il jeûnait à mort ; c'est en effet possible, car les Charans vivaient dans la région natale de Mohandas Karamchand Gandhi. Mais jamais le père de la nation indienne ne se serait laissé aller à verser une seule goutte de son sang. Les Charans, eux, en jouaient tragiquement.

Le débiteur payait toujours, car chaque goutte versée pour la dette impayée apporterait l'épouvante et le malheur dans la famille. Tout le monde savait cela. Imaginez les traders jouer les boucs émissaires en se tranchant le gosier à Wall Street pour faire rendre gorge à Lehman Brothers... On peut en être sûr, les banquiers ne bougeraient pas un cil.

Le pouvoir des Charans, quant à lui, était si puissant que tout le monde payait. Pensez donc, des martyrs d'origine divine !

Telle était donc l'ascendance de cette fillette qui, à six ans, reçut le titre de *Mata*, « Mère », parce qu'elle avait miraculeusement guéri sa tante.

Quand le dieu de la mort s'amuse un tantinet

On la maria en 1415, mais ce fut un mariage blanc. Plus tard, Karni Mata maria son propre époux à sa jeune sœur Gulab avant de partir errer sur les routes avec ses fidèles et un troupeau de zébus. Elle faisait peur, bien sûr. N'avait-elle pas fait mystérieusement périr un serviteur qui lui barrait le chemin d'un étang ?

Mais, en 1453, elle accorda sa bénédiction à Rao Jodha de Jodhpur, dont elle rejoignit la Cour. Les querelles entre familles royales du Rajasthan étant monnaie courante, Karni Mata posa la première pierre du fort de Bikaner à la demande d'un des fils de Rao Jodha.

C'est à ce moment de sa vie que naquit sa divine légende. Le fils d'un de ses biographes se noya dans un puits. Karni Mata implora le dieu de la mort, Yama, pour qu'il ressuscite l'enfant Lakshman.

Yama refusa. Puis, voulant s'amuser, il céda, à la condition que tous les descendants de Lakshman et des fidèles de Karni Mata soient réincarnés en rats.

Et Karni Mata accepta.

À moins que, autre version, furieuse de voir réincarné en rat le petit noyé, elle n'ait chipé toutes les âmes de la caste des Charans pour les réincarner en rats après leur mort.

Depuis cette date, embelli avec les époques, le temple de Karni Mata à Deshnoke, près de Bikaner, abrite environ vingt mille rats noirs, sauf un, le rat blanc.



Moi, je ne l'ai pas vu, ce rat au pelage immaculé, réincarnation de Karni Mata. Ce n'est pas faute de l'avoir cherché en marchant parmi les descendants de Karni Mata, de charmants mulots noirs à l'œil vif. Protégés des milans par un filet qui couvre tout le temple, les dieux rongeurs trottaient sans peur et sans reproche, grimpant le long de vos jambes, se juchant sur vos épaules, cherchant encore et toujours de quoi nourrir leurs ventres rebondis.

Grassement nourris, ils vous accueillent avec des piailllements enthousiastes, car nul n'est plus l'ami de l'homme que ce peuple de rats sacrés dans le temple de Karni Mata.

En 1927, la peste ravagea l'Inde. Le temple des rats fut épargné.

Rien de tout cela n'expliquant pourquoi Karni Mata porte une barbe blanche, il faut penser plus loin.

Transformistes bisexués

TRANSFORMISTES DISTAUCES

À regarder d'un peu près, la petite Karni, devenue *Mata* guérisseuse à six ans, décida qu'elle se refuserait à toute union charnelle avec un homme de sa caste.

Mariée, oui, mais dès avant le mariage elle fit savoir que, étant une réincarnation de la déesse Dourga, elle ferait passer le titre d'épouse à sa sœur – « Prends ma place, je n'y tiens pas, j'aime mieux faire déesse ».

La filiation de Dourga permet de classer notre Karni Mata dans la famille du grand dieu Shiva, géniteur de multiples divinités locales toutes armées d'un trident en souvenir de leur père putatif.

Sur la lithographie, le trident de Karni Mata est beaucoup plus grand qu'elle. De même, sur sa représentation en laiton repoussé, Karni Mata tient d'une main le fameux trident, de l'autre une tête décapitée, pendant qu'un lion couché regarde avec bienveillance l'armée des rats qui courent à ses pieds.

Pour expliquer la barbe à son menton, faisons un petit détour.

Au Tamil Nadu, dans le sud-est de l'Inde, j'ai rencontré un homme moustachu, viril, marié et père de quatre enfants qui, le mardi et le vendredi, devient une déesse mère affiliée à Dourga. On appelle cet homme inspiré « Mère », et personne n'oserait parler de lui au masculin, même lorsque, hors service religieux, il redevient un homme à moustache.

Je l'ai vu se transformer en « Mère » entre deux files de fidèles vêtues de saris rouges et jouant des cymbales dans un éblouissant tintamarre, à midi. Le gentil monsieur aux yeux brillants se hissa sur les deux gros orteils et plouf, sombra dans sa transe.

Il se mit à parler – il rend des oracles – d'une voix féminine, murmurante, précipitée, hachée.

L'être que nous avions devant nous n'était ni homme ni femme, mais, comme souvent en Inde, une divinité bisexuée. Notre Mère tamoule à moustache avait une voix de femme, et Karni Mata une barbe de trois jours façon Gainsbarre.

Je gage qu'elle s'exprimait avec une belle voix grave.

Krishna (Inde)

Je connais quatre Krishna. Un bébé, un ado, un cocher et un dieu qui mourut.

Mon premier a des fesses rebondies, de grosses joues, et sur les peintures rehaussées d'or de l'école de Tanjore, un petit corps obèse dégoulinant de

blancheur. Adossé à un pouf de velours rouge, un pied replié sous sa cuisse dodue, il ne dissimule pas sa minuscule verge et tient, dans ses bras, un pot de beurre. Sur des cheveux frisottés se dressent toutes sortes de choses, des aigrettes, des bijoux, une courte plume de paon. Parfois, il suce un doigt de pied, ou alors il tient une miniflûte inutile, car il est trop petit pour s'en servir.



Ce Krishna au pot de beurre est celui que les mères indiennes, toutes religions confondues, voudraient dévorer de baisers. Comme chair à bisous, il est appétissant, mais comme bébé, ce Krishna de l'enfance est nettement en surpoids. Comme si cela ne suffisait pas, on lui fait une peau ivoirine alors qu'un de ses charmes les plus puissants, quand il aura grandi, sera justement sa peau sombre.

Mon deuxième est un adolescent imberbe qui trousse les vachères et leur joue de la flûte, un pied gracieusement posé sur l'autre. Il a gardé sa plume de paon, mais son corps divin s'est affiné, il est svelte, bien fait, torse nu avec pantalon d'or et surtout, sa peau est ravissante, noire comme l'encre avec reflets d'argent.

Ce Krishna aux vachères est l'image éternelle du jeune séducteur tel que Kierkegaard le décrit dans *Ou bien... ou bien*. C'est le Chérubin des *Noces de Figaro* que Mozart précipite dans un flot de désirs et qui veut toutes les femmes, toutes les filles parce qu'il aime. Qui ? Laquelle ? N'importe.

Mon troisième est un cocher au regard grave qui sermonne un guerrier qui ne veut pas se battre. Dans l'armée ennemie, se trouvent le vieil oncle du guerrier, ses cousins, ses parents qu'il ne veut pas tuer. Mais, parce que la terre est lasse de porter trop d'humains, c'est au cocher Krishna que reviendra le rôle de forcer à combattre un guerrier pacifiste.

Ce Krishna sermonneur du *Mahābhārata* est celui qui délivre la *Bhagavad-Gītā*, dont on oublie souvent qu'elle servit avant tout à faire respecter son devoir

meurtrier à qui n'en voulait pas.

Parmi tous ces Krishna, j'aime le quatrième dont on parle si peu, le maudit, le vaincu qui accepte la mort, le pied percé d'une flèche qui remonte jusqu'au cœur, met fin aux pulsations et fait cesser la vie.

Alors, devant ce corps divin inanimé, il faudra expliquer comment meurt un dieu et comment il est né.

Un échange de bébés et une mère porteuse

Krishna, dieu d'amour et de sève, méritait une naissance extraordinaire.

Il était une fois un roi de Mathura qui s'appelait Kamsa. Dans le drame épique du kathakali, le roi de Mathura a des yeux furieux, une tiare énorme, une cuirasse noir et or. Pas de doute, c'est un méchant.

D'abord, il fait jeter son père en prison. Puis il donne sa sœur Devaki en mariage à Vasudeva, roi des Yadava, déjà pourvu d'une première épouse du nom de Rohini.

En chemin sur un char pour les noces, une voix tombée du ciel avertit Kamsa que le huitième fils né de l'union de sa sœur avec Vasudeva le tuerait. Aussitôt, il la tire par les cheveux et la jette du char, il va la tuer, il lève le poing...

Horrié, Vasudeva promet au roi Kamsa qu'il lui remettra tous ses enfants.

N'empêche. Pour plus de sécurité, Kamsa enferme sa sœur, détrône Vasudeva et se proclame roi des Yadava.

Chaque fois que Devaki accouche, Kamsa prend le nourrisson et, de toutes ses forces, le jette sur le sol. Le petit crâne éclate. Six fois de suite.

Vishnou, dieu du maintien de l'ordre, décide qu'il faut en finir.

Lorsque vraiment la cruauté des hommes devient insupportable, le grand dieu sort de son sommeil hypnotique et descend sur terre sous une forme nouvelle. Ce n'est pas si fréquent. Mais qu'un roi se transforme en serial-killer de nouveau-nés, voilà qui réveille le dieu d'un coup d'un seul.

Vishnou se résigna donc à donner au monde un avatar, c'est-à-dire un autre lui-même. C'est une opération complexe.

Le dieu s'arracha deux cheveux, l'un noir et l'autre blanc.

Il les glissa dans la matrice de la prisonnière Devaki.

Le cheveu blanc fut transplanté de l'utérus de Devaki à celui de la première épouse, Rohini, qui vivait loin du palais de Kamsa, à Gokula. Né d'une mère porteuse et généreuse, un enfant fut sauvé. Il s'appellera Balarama.

Le cheveu noir grandit dans le ventre de Devaki. Quand le travail commença, éclata un orage épouvantable qui ouvrit les portes de la prison. Le

bébé naquit très foncé, d'où son nom, Krishna, « le Noir ».

Les gardes s'endormirent. Protégé par un auvent de cobras capuchons déployés, Vasudeva, le père du nouveau-né, se glissa hors du palais et les eaux de la rivière sacrée Yamuna s'écartèrent pour qu'il passe à pied sec.

À Gokula, Vasudeva s'approcha en silence d'un lit paysan où dormait une jeune accouchée à côté de sa petite fille. Guidé par les cobras, Vasudeva échangea les bébés. Yashoda, la jeune mère, se retrouva avec un garçon tandis que Vasudeva emmenait la fillette.

Puis Vasudeva s'en retourna au palais aussi magiquement qu'il en était sorti, passant le fleuve à sec, marchant devant les gardes endormis, et pour finir, il déposa la petite dans le lit de Devaki.

À l'aube, Kamsa apprit la naissance du huitième enfant de sa sœur et découvrit qu'il s'agissait d'une fille.

« Une fille, vous ne risquez rien ! dit son beau-frère.

— Je t'en supplie, épargne-la... », supplia sa sœur Devaki.

Mais Kamsa étant l'incarnation du mal, que croyez-vous qu'il fit ? Il attrapa la petite par les pieds, la leva dans ses bras pour prendre son élan et vlan !

Eh non. Pas vlan. La nouvelle-née lui échappa des mains et s'envola sous la forme d'une longue aile noire, Nirriti. Noire comme Krishna.

Comme les Érinyes grecques, Nirriti était l'antique déesse védique de la destruction et de la décadence. Et, du haut de la montagne où elle s'était perchée, la déesse Nirriti annonça au roi Kamsa : « Krishna est né et il te détruira ! »

Kamsa finit par le trouver chez ses parents adoptifs, Yashoda la maman et Nanda le papa.

Alors le roi Kamsa loua les services d'une démonsse, Putana, qu'il chargea de tuer l'enfant.

Putana se transforma en nourrice aux gros seins qu'elle enduisit de poison. Puis elle s'infiltra dans la vie paysanne à Gokula. Et elle attendit.

L'occasion vint. Le bébé était seul. Putana le mit au sein empoisonné, mais Krishna téta si fort que la démonsse en mourut, retrouvant ses crocs de tigresse et ses cheveux de paille. Quand ses parents adoptifs retrouvèrent le corps et l'enfant qui jouait à côté, ils comprirent que Kamsa avait découvert l'enfant.

Ils s'exilèrent dans un hameau en forêt, et s'y cachèrent, rejoints par le petit frère Balarama, né du cheveu blanc de Vishnou.

Un gamin malicieux

L'enfance de Krishna est des plus délicieuses. Les deux frères font des niches à maman Yashoda ; Krishna n'a rien de plus pressé que d'aller puiser de sa petite main le beurre qui vient d'être baratté, et qu'on a mis dans une jarre de terre cuite, suspendue au toit de la maison. Encore, s'il se contentait de chiper le beurre de Yashoda, mais non ! Il en chipe dans toutes les maisons ! Pire, il entraîne ses copains...

Parce que, naturellement, l'enfant à la peau noire est devenu chef de bande.

À la fin, les voisins demandent aux parents de sévir. Pour le punir, Yashoda le ligote en l'attachant à un mortier très lourd. Cela lui fera les pieds, à ce maudit gamin.

Rien du tout ! Krishna se met à courir à travers la forêt en portant son mortier, non mais des fois ! Et comme le mortier se coince entre deux arbres, Krishna les déracine.

Là, tout de même, les voisins commencent à se dire que cet enfant n'est peut-être pas humain.

Maman Yashoda est troublée. Son Krishna serait divin ? Allons, pas lui ! Elle l'a langé, lui a donné son lait, l'a tapoté dans le dos pour le rot, et ce serait un dieu ? Elle n'y croit pas.

Sauf qu'un jour, examinant une dent de lait prête à tomber, maman Yashoda demande à celui qu'elle croit être son fils d'ouvrir grande la bouche. Pour une fois, il est sage.

Krishna ouvre la bouche. Quand Yashoda se penche, elle voit dans l'ouverture scintiller les astres, les étoiles, la lune, les planètes, les tourbillons de l'univers... Adieu, la dent de lait.

Terrifiée, Yashoda pousse un cri d'effroi.

Krishna referme la bouche, lui sourit, elle oublie tout. C'est mieux ainsi.

Le petit prodige

Il se bagarre. Pas franchement comme les autres. Il ne cogne pas des malabars humains, mais des démons vicieux. Par exemple, un démon qui s'est transformé en veau pour semer la pagaille dans le troupeau de son père...

Krishna l'attrape par les pattes, le fracasse contre un arbre.

Et cet autre, déguisé en héron, qui ouvre un large bec et l'avale comme un vulgaire gardon. Krishna se met à brûler si fort que l'échassier le recrache. Sitôt debout, l'enfant prodige lui écarte le bec et le déchire en deux.

Et encore celui-ci, un python gigantesque qui l'avale, lui, sa bande et leurs troupeaux... Krishna grandit dans la gueule du serpent et l'étouffe.

Et enfin, le dernier, le démon maximum. Il avait cinq têtes et c'était un serpent si venimeux qu'à lui seul il empoisonnait l'eau du lac au grand dam des villageois du coin. Son nom serait aujourd'hui Pollution, mais, en ce temps-là, le serpent monstrueux s'appelait Kaliya.

Que fit le petit Krishna ? Il plongea dans le lac et en ressortit guilleret, dansant d'un pied sur l'autre sur les cinq têtes de Kaliya, lesquelles crachaient du sang. Du lac émergèrent des sortes de sirènes avec des queues de serpent, flanquées de leurs serpenteaux à tête humaine. C'étaient les épouses et les fils de Kaliya, venant demander grâce. Elle leur fut accordée, à condition que cette petite famille aille cracher son venin ailleurs que dans le lac.

Personne, hormis Vishnou qui s'était incarné en cheveu noir dans le ventre d'une femme, ne savait quelle était la nature de l'enfant prodigieux. Quoique fort lent à s'émouvoir, le dieu Brahma voulut en avoir le cœur net et manigança une intrigue de son cru. Profitant d'une absence passagère de l'enfant, Brahma enleva les veaux et les copains de Krishna pour les enfermer dans une caverne.

À son retour, Krishna chercha partout ses amis et ses bêtes. En vain. Et comme il ne voulait pas revenir au village sans les mioches, pour ne pas angoisser leurs parents, il se démultiplia.

En ses copains, en veaux, en lui. Il était tout le jour son troupeau, ses amis, et personne ne s'en aperçut. C'était la première fois que Krishna se démultipliait, et, pour une première, elle était réussie. Car l'illusion dura une bonne année.

Vaincu, Brahma s'inclina devant la divine puissance de l'enfant prodigieux et ouvrit la caverne. Pas plus que Yashoda, aucun n'eut souvenir de cette année passée dans le noir d'une grotte.

Le démêlé qu'il eut avec Indra, roi des dieux et maître de l'orage, fut autrement plus grave.

Indra était de ces vieilles divinités védiques exigeantes qui demandaient des têtes de bétail plantées aux quatre coins de l'aire du sacrifice, parfois une tête humaine. Indra était l'Antiquité. Pour hâter l'arrivée de la mousson, les villageois allaient lui sacrifier de belles bêtes, béliers, boucs et taureaux, quand l'enfant Krishna intervint.

« De quoi je me mêle ? dirent les paysans. Si on ne lui sacrifie pas comme d'habitude, Indra va se fâcher !

— Mais vous allez perdre ce qui vous donne le lait, le beurre et les bouses séchées qui servent de combustible ! Ces animaux ne vous ont rien fait. Ils ont bon caractère, ils vous sont très utiles, regardez leurs beaux yeux humides...

— C'est bien pour cela qu'il faut les sacrifier ! cria le chef du village. Sinon, où serait le prix qu'on doit aux dieux ? Allez, dégage, petit. »

Mais les paysans avaient entendu Krishna. Au fond, c'était idiot de tuer des animaux dont on avait besoin. On pouvait les remplacer par des gerbes de millet, des fleurs, de la canne à sucre, avec les mêmes stances murmurées des Veda, où serait le mal ?

Les animaux ne furent pas sacrifiés, et Indra se fâcha. Un orage éclata, suivi de pluies terribles. La mousson colérique suscitée par Indra était sur le point d'inonder Brindavan, en lisière de forêt, quand l'enfant prodigieux souleva de son petit doigt une montagne entière pour abriter les gens. Les pluies durèrent sept jours et sept nuits pendant lesquels Krishna protégea ses amis.

Le vieux roi des dieux comprit qu'une nouvelle ère s'ouvrait et, comme Brahma, s'inclina devant le jeune dieu. Les pluies cessèrent.

L'ère du dieu Krishna s'ouvrit sur de nouvelles façons de prier les dieux. Au lieu de stances récitées professionnellement, il suffisait d'aimer. Fusion, effusion, dévotion, larmes de joie ! Cela s'appelle *Bhakti*, le pur amour. Oui, il suffit d'aimer. Les dieux disent souvent cela et, pourtant, n'en font rien. Mais pas lui.

Le dernier tour de l'enfant prodigieux le fit entrer dans sa puberté. Les gardiennes de vaches commencèrent à l'intéresser. Et, pour se rendre intéressant, il vola les saris des vachères, les *gopi*, qui se baignaient dans l'eau de la rivière.

Nues, évidemment.

Krishna accrocha les saris aux branches des arbres et nargua les jeunes filles qui avaient froid dans l'eau. Si elles voulaient reprendre leurs saris, elles devaient venir une à une devant lui. Ce qu'elles firent, honteuses et croisant les mains devant leur pubis.

Là, Krishna fut odieux. Il menaça les malheureuses vachères : pour s'être baignées dans l'eau de Varuna, ce vieux dieu védique leur porterait malheur.

« Mon dieu, qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda la plus belle, qui s'appelait Radha et qui avait une double rangée de grands cils veloutés.

— Dis-le-nous, dis-le, par pitié ! répétèrent les autres.

— Bien ! cria Krishna. Vous devez d'abord lever les bras, joindre les mains et, ensuite, vous prosterner devant l'eau. Allez ! »

C'est ainsi que Krishna découvrit la beauté des seins et des fesses des vachères. Il était prêt.

Les vachères amoureuses

Voici venues les plus belles des nuits, bousculées par des nuages de mousson laissant entrevoir une lune poétique tandis qu'un vol de canards blancs

traverse le ciel cendré.

Voici venu le plus beau des Krishna, seize ans, joueur de flûte, couronné d'une plume de paon penchée sur le côté, paré de colliers de fleurs, torse nu et peau bleue sur pantalon jaune.

Il attire les vachères en jouant de son instrument et elles viennent, elles accourent et dansent autour de lui. Rien ne les retiendra chez elles, ni bébés, ni maris, ni galettes à cuire. Elles sont hypnotisées, en transe, hors d'elles-mêmes. À cause de ces femmes tourbillonnant en ronde et que rien ne peut empêcher de quitter leur foyer, on a pu comparer Krishna au dieu grec Dionysos, qui joue le même tour hypnotique à ses bacchantes (voir [Dionysos](#)).

Mais les bacchantes déchiraient à mains nues des génisses, tandis que les vachères amoureuses, les *gopi*, se contentaient de danser et de s'abandonner.

Car elles le voulaient toutes et il les baisa toutes.

Elles étaient seize mille selon la tradition. Chaque nuit, il les charma, et toutes en même temps. Comment ? Mais comme il avait fait lorsque le dieu Brahma avait enfermé ses copains et ses veaux. Krishna se démultiplia en seize mille lui-même dans une ronde extatique.

Puis, comme il n'était pas teigneux comme Dionysos, il sema l'illusion dans le sommeil des maris et, lorsque les vachères épuisées revenaient au petit matin chez elles, personne ne les voyait. Mais elles n'oubliaient rien et revenaient le soir en courant lorsqu'elles entendaient les trilles de la flûte, chacune ouvrant les bras à l'amant merveilleux capable de les satisfaire toutes à la fois.

Vint une aube un peu grise où Krishna disparut.

Les *gopi* le cherchèrent. Trouvèrent les traces de ses pas.

Et aussi d'autres traces, plus petites, plus légères.

Krishna avait choisi l'une d'elles pour maîtresse, et il était parti avec elle.

Radha, la préférée

Curieusement pour l'Inde si pudibonde, qui fut prompte à interdire les concours de Miss Univers et les baisers sur la bouche dans les films de Bollywood, la vachère Radha était mariée.

Le bel amour qui sert de référence aux élans des Indiens de toutes religions est conforme au modèle de Tristan et Yseut, Guenièvre et Lancelot. L'amante est une épouse, l'amour est adultère, et c'est donc bien l'idéal refoulé des Indiens.

Certains voulurent la faire passer pour la fille d'un roi, mais cette promotion sociale ne changeait pas la donne, et la belle Radha aux cils veloutés resta fille et

femme de vacher, l'amante de Krishna, celle qui donne du bonheur, la reine, la suprême maîtresse de ses nuits.

Je citais Chérubin, l'adolescent charmant et dans lequel Søren Kierkegaard voyait l'image même du désir. Mais Beaumarchais prit soin de lui adjoindre dans le dernier moment de sa trilogie, *La Mère coupable*, une maîtresse préférée. Rosine, comtesse Almaviva, céda à Chérubin qui l'engrossa. Pour ne pas la déshonorer, Léon d'Astorga, *alias* Chérubin, se fit tuer au front. En 1792, année de la création de la pièce, on était en un temps où les dieux n'avaient plus bonne presse.

Au contraire, Radha redonne des couleurs à l'idée même de dieu. Les mortels ont le droit de les aimer, pas seulement de leur sacrifier des têtes de bétail accompagnées de prières. Les mortelles ont le droit de faire l'amour avec Dieu en tournoyant la nuit et sans péché. Quel enchantement !

Personne n'a mieux chanté le désir de Radha que la princesse rajpoute Mirabaï, qui, à cinq ans et au XV^e siècle, se déclara fiancée au dieu Krishna, devint l'épouse d'un roi qu'elle n'aima pas, et qui, une fois veuve, partit avec un luth à une corde nommé *ektara* pour chanter et danser en l'honneur de son dieu.

Cependant, si Krishna ne donne pas d'enfant à sa belle maîtresse, elle se languit de lui tout le jour et l'attend. Gémit, pleure, soupire. Krishna est aussi cette attente infinie d'un amant qui ne vient pas ou qui tarde à venir. Mais, une fois qu'il est là, l'union est si parfaite, leurs corps et leurs esprits sont si bien confondus qu'à eux deux ils engendrent une nouvelle divinité nommée *Radhakrishna*.

Pas l'une sans l'autre, pas lui sans elle. On adore bien davantage Radhakrishna que Krishna tout seul, forcément. L'adoration de ce couple emboîté permet aux dévots masculins de Krishna de se travestir en vachères. Un peu grosses, le menton bleui, le sari mal drapé, ces travestis ne peuvent se confondre avec les vrais eunuques, les *hijra*, dont le talent dans le devenir-femme peut atteindre des sommets d'illusion.

Illusion, maître mot. Un jour finissent l'enfance et ses jeux amoureux. Vient le temps de la guerre, et Radha attendra.

Le roi de Dwarka

Kamsa, l'oncle cruel, réapparut à temps pour faire passer Krishna à l'âge adulte. Mieux, il invita Krishna et son frère Balarama à un grand sacrifice. À l'arrivée, les jeunes gens furent accueillis par un éléphant furieux et barrissant.

Krishna abattit l'éléphant d'un seul coup de massue, tua l'oncle Kamsa et entra dans la préparation de son métier de roi. Ce ne fut pas très long, soixante jours en tout, mais, comme on s'en doute, le jeune dieu était surdoué.

Puis il fit construire une ville fortifiée qui existe toujours, Dwarka, au bord du golfe de Kutch, dans l'océan Indien. Et comme ses amis de Brindavan et de Mathura se lamentaient à cause de son départ, il les translata tous à Dwarka. Puis il se maria. Non sans mal.

Comme le Geser bouriate de Sibérie, Krishna avait une fiancée prédestinée, Rukmini, fille du roi Bhismaka. Le moment venu, le roi prépara les noces de sa fille contre l'avis de son fils, Rukmi, allié au prince Shishupala, un de ses cousins germains qui haïssait Krishna depuis la petite enfance.

Rukmi prépara de son côté les noces de Rukmini et de Shishupala. De sorte que, le jour venu, Rukmini, drapée dans son sari rouge, ne savait pas exactement qui serait son mari, de Krishna ou de Shishupala.

Elle sortait du temple où elle venait de faire ses premières dévotions lorsque Krishna l'enleva sur son char selon l'usage du mariage par enlèvement, répertorié dans les formes admises. La guerre éclata. Krishna fut le vainqueur et se contenta de raser la tête de Rukmi, signe honteux de défaite pour un prince, fils de roi.

Quant à Shishupala, ce fut une autre affaire.

À la naissance, il était né avec trois yeux et quatre mains. Il braillait comme un âne, et sa mère désespérait quand une voix céleste se fit entendre : « Ce garçon sera un grand guerrier. Si tu le poses sur les genoux de celui qui un jour le tuera, il perdra un œil et deux mains. »

Krishna rendit visite à sa tante, mère de l'enfant monstrueux. Elle le posa sur les genoux de Krishna et la prédiction s'accomplit. Shishupala était devenu un bébé normal et son meurtrier, un jour, serait nécessairement Krishna.

Sa mère se jeta aux pieds du jeune dieu en suppliant de l'épargner. Krishna promit de supporter cent insultes de son cousin, mais à la cent unième, il ne pardonnerait pas.

La fin de la prédiction s'accomplit elle aussi dans le *Mahābhārata* lorsque le roi Yudhishthira fait son premier sacrifice royal. Pour l'occasion, Shishupala insulta son cousin Krishna une fois de trop, et sa tête vola dans les airs, coupée par une arme redoutable, un disque tranchant lancé au bout d'un doigt.

À cette époque, le conflit gigantesque décidé par les dieux pour soulager la terre fatiguée avait commencé entre le clan des Pandava, qui étaient cinq, et les Kaurava, qui étaient cent.

Devenu roi, Krishna choisit les Pandava et se mit à leur service, mais avec des réserves : il conseillera, il guidera, mais il ne tuera pas, il ne fera pas la

guerre. C'est un rôle étrange pour un dieu, surtout pour une incarnation de Vishnou, mais Krishna s'y tiendra.

Lorsque Krishna sauve du déshonneur Draupadi, l'épouse unique des cinq frères Pandava, il le fait très bien. L'aîné des Pandava a joué avec un tricheur et il a tout perdu, ses biens, ses palais, son royaume, ses frères et leur commune épouse. L'un des frères du tricheur va chercher Draupadi alors que, recluse, elle a ses règles.

C'est une scène insensée. Sanglotante, échevelée, le bas de son sari sali de sang, Draupadi est tirée par les cheveux par un abruti qui veut la déshabiller pour la voir nue. Là, tout de suite.

Et le même dieu qui chipa les saris des vachères prolonge celui de Draupadi, qui devient interminable. L'abruti déroule le sari mais cela n'en finit pas. Le sari souillé de Draupadi s'allonge de plusieurs kilomètres, jusqu'à ce que l'abruti, finalement, renonce.

Mais il y a ceci. Plus tard, en pleine guerre. Lorsqu'il exhorte le malheureux guerrier Arjuna, parfait archer qui refuse de combattre, le dieu Krishna m'énervé. Il ne fait pas la guerre, non ; il la fait faire à d'autres ! Et le coup de massue métaphysique qu'il inflige pour faire plier le bel Arjuna qui dit non et non, je ne veux pas tuer ceux de ma famille, est certes magnifique, mais très désagréable.

À bout d'arguments rationnels, Krishna se dévoile sous la forme de Vishnou, entouré d'astres, d'étoiles et de planètes tourbillonnantes comme autrefois dans sa bouche de bébé. À cet instant, il prononce les sublimes paroles de la *Bhagavad-Gītā*, le chant du Bienheureux, devenu la prière matinale des hindous.

« Celui qui me voit partout et qui voit le Tout en moi, je ne suis jamais perdu pour lui et il n'est jamais perdu pour moi *Des créatures je suis le commencement, la fin et le milieu* Je suis la mort qui emporte tout, la source des choses à venir *Je suis le sceptre de ceux qui maîtrisent les peuples, l'art politique des conquérants, le silence des secrets, la connaissance des connaissants* Et quelle que soit la forme de tout être, je le suis... »

Arjuna tombe en extase, se prosterne et va tuer ses cousins.

La vengeance de la reine aveuglée

La guerre est terminée. La terre est soulagée tant il y eut de morts. Les cinq Pandava survivent, mais aucun Kaurava. Leur mère Gandhari a perdu ses cent fils.

C'est une femme très étrange. Jeune fiancée, quand elle apprit que son promis, Dhritarashtra, était aveugle de naissance, elle se fit poser sur les yeux un bandeau noir épais, pour être, comme lui, aveugle...

Les vainqueurs réunis viennent alors demander pardon à ces parents qui ont perdu cent fils, massacrés par leurs propres cousins.

L'aîné, Yudhisthira (celui qui joue sa femme aux dés), se prosterne et embrasse les genoux de sa tante Gandhari. Elle accorde son pardon, mais, sous le bandeau noir qu'elle porte, elle laisse tomber un peu de son regard sur l'orteil de ce neveu royal.

L'orteil noircit aussitôt et pourrit.

À son tour, Krishna s'avance vers Gandhari. Il se prosterne et demande son pardon.

Alors la terrible mère se dresse, le maudit et prophétise sa mort.

Accablé, Krishna retourne dans sa ville de Dwarka et y règne longtemps.

Puis, un jour, les dieux l'avertissent qu'il doit quitter Dwarka avec ses habitants. La foule se met en route, mais, sur la plage, quelques sujets du roi Krishna, fatigués, boivent un peu trop d'alcool. Une rixe éclate. Les habitants de Dwarka s'entretuent jusqu'au dernier.

Krishna – est-il vieux ? blanchi ? voûté ? On ne sait pas – s'enfonce dans la forêt avec son frère Balarama pour tenter de réfléchir sur ce drame terrible.

Les deux frères entrent en méditation, Balarama assis contre un tronc d'arbre et Krishna étendu, appuyé sur un coude. Tout est calme. La forêt résonne de cris d'oiseaux. Les habitants de Dwarka sont morts, morts aussi les combattants de la grande guerre mondiale, mais les gazelles paissent paisiblement.

Soudain, Balarama ouvre la bouche d'où sort un serpent qui glisse vers la mer. La mâchoire de Balarama ne se referme pas. Krishna comprend que la mort est là. Un vieux chasseur aborigène, un Bhil qui n'y voit plus trop, prend ses pieds pour une bête et décoche une flèche.

La flèche perce les pieds, puis le cœur. Krishna meurt ainsi, frappé par la malédiction de la mère aveuglée qui ne pardonne pas la mort de ses cent fils.

Qui fut-il à la fin ? Un homme ? Un dieu ? Un avatar de Vishnou, un dieu fait homme ? Voilà pourquoi, de temps en temps, certains voient en Krishna l'image de Jésus, qui, comme lui, fut un dieu et mourut.

Krishna ne ressuscita pas, mais son corps physique s'évanouit dans les airs, inaugurant l'ère maudite du Kaliyuga dans laquelle nous vivons.

Rukmini, sa reine, monta sur le bûcher funèbre, nous dit-on en Inde. Épouse royale, Rukmini devait volontairement décider de devenir *sati*.

On ne sait pas ce que devinrent ses seize mille autres amantes, mais je suis sûre que Radha, la nuit tombée, l'attend les bras ouverts et le cœur frémissant.

Quant à la grande poétesse Mirabai, seule dans cette histoire à avoir existé dans le réel, on dit qu'elle disparut dans un éblouissement, très vieille, les cheveux blancs, en chantant dans le temple de Krishna à Dwarka, le *Dwarkadhish*, envolée sur l'écume des vagues.

Kundalini (Inde)

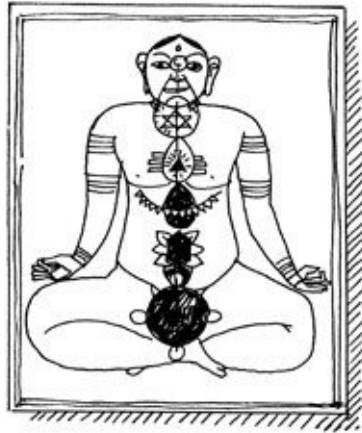
Elle est au féminin. Pas une déesse, non, mais beaucoup mieux, car la Kundalini est l'Énergie féminine en personne, la Shakti.

La serpente bénéfique

Tous les dieux, tous les hommes ont en eux une Shakti féminine nichée au plus profond des os. Pour ce qui est des déesses et des femmes, on en discutera. Mais pour tout ce qui, de près ou de loin, s'apparente au génie masculin, il y aura de la Shakti en eux, c'est certain.

La Kundalini étant Énergie pure, elle trouve son meilleur aspect dans l'espèce des serpents. Dans la Bible, le serpent est le tentateur ; mais, en Inde, la serpente Kundalini est à la source de vie, roulée en boule dans le sacrum au bas de la colonne vertébrale de tous les hommes. L'Énergie féminine est un serpent femelle.

Quand elle se dresse, stimulée par le sexe de l'autre, la Kundalini remonte dans la moelle épinière masculine comme un fouet lancé à toute vitesse, va toucher le *bindu*, derrière le centre du front, pénétrant sous la fontanelle où elle explose en mille fleurs de lotus. Extase, orgasme, fusion, anéantissement, nirvana, dans l'indistinct.



Tout, dans cette affaire, passionne.

Aux origines, comme en témoignent le théâtre en sanscrit et le *Kûlarnavatantra*, on sait que de petits groupes d'ascètes vagabonds allaient nus, parfois enveloppés de couvertures noires, et qu'ils pratiquaient en couples des unions sexuelles collectives et sacrées. Au X^e siècle, le roi du Cachemire les fit condamner, preuve de leur existence.

Ces ascètes étaient des praticiens des tantras, qui sont des écritures sacrées révélées par la divinité – Devi, Aditi, la Déesse – et rédigées dans « la langue des dieux », je veux dire le sanscrit.

À proprement parler, le « tantrisme » n'existe pas.

Les tantras, oui, le tantrisme, non. Seules pourront être appelées « tantrismes » les doctrines décadentes engendrées par ceux qu'André Padoux appelle ironiquement « les tantrisants d'Occident » dans un petit traité admirable, *Comprendre le tantrisme*. S'agissant d'un ouvrage qui démontre à l'envi pourquoi le « tantrisme » n'existe pas, c'est un comble.

Hatha-yoga

Les praticiens des tantras sont les yogis ; les praticiennes s'appellent les yoginis.

Nulle part en Inde les femmes ne sont plus importantes que les yoginis en amour avec leurs yogis. Leurs façons de faire sont un peu singulières ; et la yogini est volontiers instrumentalisée. Les non-informés parleront de partouzes, les fans du « Karma-Cola » d'échange spirituel et, sur la Toile, la Kundalini circule sur les sites de rencontre. Tu veux ma Kundalini ?

Eh bien, non. Les tantras méritent d'être étudiés de près.

« Entre dans le temple de ton corps », me disait mon professeur de Hatha-yoga chaque jour au commencement de la séance. Je mis un certain temps à comprendre que mon corps était un temple qu'il fallait honorer. C'est à quoi s'emploient toutes les variétés de yoga, le Hatha-yoga étant au plus près des tantras.

Le dieu bleu marine et la femme amoureuse

Ces textes poétiques et précis ne sont pas hindouistes orthodoxes. Ils ont traversé l'hindouisme pour s'aller nicher dans le bouddhisme tibétain, profondément imprégné du mythe de la Kundalini, mais qui ne la met pas en action dans le réel.

J'ai sous les yeux un thangka bouddhique, une peinture sur soie tendue sur des baguettes. Ce thangka vient de Gangtok, capitale du Sikkim indien. Un dieu à la peau bleu marine y fait l'amour debout à une femme à peau d'ivoire que l'on voit de dos, jambes très écartées, et tête renversée vers l'arrière, avec des traits qui ressemblent fortement à ceux de la sainte Thérèse en extase sculptée par Le Bernin.

À un détail près.

La Thérèse du Bernin aux lèvres entrouvertes et qui ferme les yeux sous la jouissance divine est seule avec son ange. Le Christ, son amant divin, n'est pas là.

Mais, sur le thangka, l'amant y est. La femme à la tête renversée baise en les effleurant les lèvres de son dieu bleu. Sur ses fesses, une parure d'or cliquetante est animée d'un léger mouvement et ses pieds sont ligotés par de charmants petits êtres pour lui assurer un solide équilibre. Le dieu bleu referme sur son dos deux de ses bras multiples et il jouit, les yeux ouverts sur l'Infini du monde.

Ne pas en déduire que les lamas des dzongs tibétains se livrent à des excès sexuels avec des femmes. Ces images sont destinées à la méditation et faites pour comprendre ce qu'elles représentent : l'union du dieu avec son Énergie, qui lui vient de son sexe et enflamme l'univers.

Au terme de cette union, quand la Shakti a remonté le long de la colonne vertébrale, le masculin et le féminin reforment l'androgynie des premiers commencements.

Le voici en couverture du petit traité de l'excellent Padoux. Cette miniature du XVII^e siècle nous montre Shiva du côté gauche, reconnaissable au cobra qu'il a autour du cou, à la peau de panthère sur laquelle il repose, au trident qu'il

brandit (voir [Shiva](#)). Du côté droit, sa Shakti porte pudiquement sur le sein un sari rouge, et on la reconnaît à son anneau de nez, que les femmes portent en Inde et les hommes jamais. Kama étant dieu de l'amour, cette figure de Shiva fusionné avec sa Shakti s'appelle *Kameshvara/Kameshvari*.

Le dieu a donc besoin du sexe de la femme. Et pour devenir dieu, le yogi a besoin d'une yogini dont le vagin lui servira de rampe de lancement.

Sans elle, il ne peut rien. La masturbation n'est aucunement capable de faire se dresser la Kundalini. Il faut donc être deux.

La bouche inférieure de la yogini

La Kundalini se love dans le bas des reins de l'homme, mais elle se dresse « hors du pîtha triangulaire », comprendre le sexe féminin. Ce triangle s'appelle la « bouche de la yogini », la « bouche inférieure », lieu de culte.

La bouche inférieure de la yogini, c'est l'équivalent du tableau de Courbet, *L'Origine du monde*. L'adorer, c'est adorer la bouche de la révélation. Le culte s'appelle *yonipuja*, littéralement, la « prière du vagin ».

La femme peut être l'amante du yogi, ou bien une femme suffisamment légère, prostituée, par exemple. Pas une mère au foyer.

L'acte doit se dérouler sur un *mandala*, un cercle sacré.

Le *yon*i ne doit surtout pas être épilé, car les poils font l'objet d'ornements de fleurs ou de pétales, et ils sentent, les poils, ils sentent la vie.

Après avoir orné le vagin de l'amante, le yogi l'assied sur sa cuisse gauche pour enduire les lèvres de la bouche inférieure avec de la pâte de santal odorante. Il lui fait boire de l'alcool, dessine sur son front un croissant rouge, récite des prières, puis, après des caresses, la pénètre.

Le plus difficile reste à faire.

Ensemble, la semence de l'homme et celle de la femme doivent être recueillies. Ensemble, elles forment l'« essence sublime » offerte en oblation à la Déesse. Une fois offerte, l'essence sublime sera dégustée par l'amant, qui en retirera puissance et perfection.

Qu'importe si le *Yonitantra*, le « Tantra du vagin », est un texte inspiré par le dieu Vishnou. Les adeptes du tantra n'ont qu'un seul dieu, Devi, la Déesse.

Ils aiment transgresser. À preuve, la consommation d'alcool (interdit dans plusieurs États de l'Inde, et strictement interdit les *dry days*, un jour par mois, dans certains autres États). À preuve encore, le choix d'une prostituée, généralement de basse caste. Briser les règles fait tellement partie des tantras que

les adeptes les plus allumés se livrent au culte du vagin assis sur un cadavre dans un champ de crémation, la nuit.

Je n'aimerais pas ça.

Pire encore, l'illicite devenant licite, certains mêlent à l'essence sublime d'autres excréments corporelles. Le psychanalyste indien Sudhir Kakar a recueilli le témoignage halluciné d'un adepte qui, voulant faire venir la Déesse à tout prix, s'enduisit d'excréments et d'urine jusqu'à ce qu'elle apparaisse. Elle lui est apparue. L'homme en est devenu fou.

Psychose ? Certes. Mais la psychose et le rituel sacré ne sont pas sans rapports.

Le culte du vagin peut se pratiquer en rond sous le nom de *melapa*. Des couples s'installent, chacun avec sa chactane ornée de fleurs et de pâte de santal. La cérémonie sexuelle se déroule en pleine nuit, en cercles concentriques autour du maître (le gourou) qui dirige le déroulement. Le grand philosophe Abhinavagupta nous explique que le but est de susciter une présence rendue plus intense par le spectacle des autres qui s'unissent, comme un jeu de reflets dans un miroir.

La plus grande cérémonie est le grand sacrifice du *Kula*, réservé à quelques initiés. Les partenaires doivent d'abord s'adorer l'un l'autre, puis éveiller la Kundalini en eux. Le texte du rituel insiste sur la beauté : l'odeur du santal, les fleurs entremêlées dans l'origine du monde, les baisers, les caresses, l'encens, les mets choisis, tous les sens seront exaltés pour atteindre, grâce à « la variété des jouissances », la perte de l'identité corporelle, la fusion en l'autre, la « découverte émerveillée du soi », et c'est à ce moment que le yogi doit adorer la bouche de la yogini.

On recueille les semences, on les consomme, on recommence. À la troisième union, on touche à l'Absolu.

André Padoux prend soin de préciser que la découverte émerveillée et le goût de l'Absolu sont strictement réservés aux hommes.

Pas de blagues. La bouche inférieure de la yogini n'est là que pour éveiller la serpente au dos de son amant. Non mais !

Kvasir (Scandinavie)

Parmi les Ases, les dieux célestes du panthéon nordique, Kvasir est le plus sage, le sage d'entre les sages. Selon Snorri Sturluson, rédacteur de l'*Edda* au

XIII^e siècle, Kvasir serait un rejeton de crachats.

Après une guerre interminable, les Ases et les Vanes, divinités terrestres, conclurent un traité de paix selon la coutume. Or la coutume était que chacune des parties crache d'un même mouvement dans le même récipient.

La bière fermente souvent à partir d'un crachat ; c'est encore le cas de nombreux peuples autochtones amérindiens qui crachent dans le manioc ou le maïs pour faire de la chicha. Certes, on peut fabriquer de la bière comme font les femmes dogon, à partir de cendre, de salpêtre et de mil, mais il est bien plus simple d'utiliser le crachat. De femme, c'est mieux.

Deux peuples divins crachant ensemble font une boisson que l'on parfume aux fruits. C'était un gage de paix. Les Ases en firent le plus sage des dieux en façonnant le crachat avec un peu de salive. Le crachat s'appelait Kvasir.

Kvasir se mit à parcourir le monde pour transmettre sa sagesse aux hommes, comme plus tard le Bouddha. Mais, un jour, Fjalar et Galar, deux nains perfides, l'invitèrent et l'assassinèrent.

Ils répartirent le sang de Kvasir dans deux vases et dans un chaudron, ils y mêlèrent du miel. Au bout de quelque temps, le ferment de Kvasir et de son sang mêlé donna l'hydromel, source de poésie et de savoir pour qui le boit. Voilà pourquoi la poésie s'appelle le « sang de Kvasir ».

Kvasir ayant disparu, les Ases le cherchèrent. Les nains prétendirent qu'il s'était étouffé dans son intelligence...

« Parce que, vous comprenez, dirent les nains, personne n'était assez savant pour épuiser son savoir avec des questions, alors il s'est étouffé dedans. Le pauvre ! »

Le dieu Odin comprit ce qui s'était passé et récupéra l'hydromel, non sans avoir combattu quelques géants et s'être transformé en serpent.

Le kvas, ou kwass, est encore aujourd'hui une bière fermentée très peu alcoolisée ; en Russie, on fait fermenter le pain de seigle que l'on parfume avec des fruits broyés. Jadis, on les broyait avec les dents et on les recrachait. Maintenant, plus du tout. Plus personne n'oserait fabriquer de la sagesse en crachant pour un traité de paix. Imaginez cela dans la salle de l'assemblée générale de l'Onu à New York...





Lao-tseu (Chine)

A-t-il existé ? On ne sait pas. Fut-il un mortel ? Certainement pas. Fut-il un dieu ? Il l'est devenu. Donc c'était un humain ? S'il a existé, oui.

Vies et légendes de Lao-tseu

Miraculeuse, sa naissance est banale pour une future divinité. Comme la mère de Yu le Grand (voir [cette entrée](#)), la maman de Lao-tseu conçut une grande émotion en voyant dans le ciel une étoile filante. Variante linguistique : il serait né d'une prune à cause de son prénom de famille, *li*, qui veut dire prune. Une chose est certaine, Lao-tseu ne fut pas conçu selon la loi des genres.

Il naquit au bout de quatre-vingts ans (d'autres vous diraient huit) du flanc gauche de sa mère. Ne pas naître par le vagin de la femme, c'est toujours beaucoup mieux pour un enfant divin.

Le nouveau-né ressemblait à un très vieux bébé avec des cheveux blancs, une longue barbe et des oreilles aux lobes allongés. À cause de ses cheveux d'argent, on l'appela l'ancien, *lao*. Et comme généralement en Asie les yogis et les sages ont les lobes des oreilles distendus, on pensa qu'il serait un grand sage.



Les mythes ayant besoin de précisions imaginaires, Lao-tseu, nous dit-on, serait né à l'époque des grands bouleversements de pensée en Asie, le 15 février 571 av. J.-C., cinq ans avant le futur Bouddha, vingt ans avant Confucius. Ces trois-là voulurent changer le monde, et, quoique différemment, ils y ont parfaitement réussi.

Au I^{er} siècle av. J.-C., le grand historien chinois Sseu-ma Ts'ien (Sima Qian) atteste de son existence tout en avouant qu'il n'en sait pas grand-chose.

L'ancien bébé à la barbe blanche aurait été historien impérial, archiviste dans la ville de Luoyang, capitale de la dynastie Zhou (1046-256 av. J.-C.), en Chine du Nord. Sa vie humaine se serait déroulée à l'heure du déclin de la dynastie, vers la fin des Royaumes combattants, tout en noirceurs et en batailles.

On sait par Sseu-ma Ts'ien que Confucius, Maître Kong, vint lui rendre visite et que cette rencontre se passa bizarrement. En 520 av. J.-C., Lao-tseu aurait été victime de minables querelles bureaucratiques et il aurait perdu son poste d'archiviste. À quatre-vingt-treize ou à cent soixante ans, Lao-tseu partit pour l'Occident assis sur un buffle aux longues cornes et, en arrivant à la passe de Hien-kou, il dicta au gardien le *Livre du tao*, devenu plus tard sainte écriture. Yin Xi, le gardien de la passe, aurait été alerté par un devin qu'un immortel allait passer, et il avait fait nettoyer soigneusement la route.

Lao-tseu disparut dans le « sable flottant » du désert au pays actuel des Ouïgours. La légende continua.

Le maître métaphysique et le prof humaniste

Au titre des légendes, la fameuse rencontre entre Confucius et Lao-tseu ne manque pas de piquant.

Obsessionnel des rites, Maître Kong était venu en 500 av. J.-C. à Luo Yang, dans la capitale des Zhou, pour prendre en note des observations cérémonielles bien connues de l'ancien archiviste, les partitions de musique qui étaient sa passion, et les codes de morale.

Lao-tseu demande comme par inadvertance quel livre lisait Maître Kong. C'était le *Livre des changements*, qui a été lu par tous les saints.

« Je veux bien, mais vous ? Pourquoi le lisez-vous ? Quelle est donc à vos yeux l'essence de ce livre ?

— Promouvoir la bienveillance et la justice », récita Confucius.

Et là, première attaque. Lao-tseu réplique que la bienveillance supposée et la justice sont trompeuses comme des moustiques piquant les gens au crépuscule. Puis il enchaîne sur une longue description de l'ordre naturel : une grande plume de cygne reste blanche sans avoir besoin d'être lavée, un corbeau n'a pas besoin de se teindre en noir avec de l'encre, le ciel est naturellement haut, la terre profonde, le soleil et la lune brillants, les étoiles alignées dans un certain ordre... À quoi sert de promouvoir la bienveillance et la justice ?

Vol en piqué.

« N'est-ce pas aussi ridicule que de chercher un mouton perdu en battant un tambour ? », lança le vieux au jeune Confucius.

Là-dessus, les deux grands discutent du Tao, mot qui signifie « la voie ». Au commencement du monde, « Le Tao donna naissance à l'Un,

Un donna naissance à Deux,

Deux donna naissance à Trois,

Trois donna naissance à dix mille êtres.

Les dix mille êtres portent le *yin* sur leur dos et embrassent le *yang* » (*yin*, élément humide, féminin, sombre ; *yang*, élément sec, masculin, clair).

« Pensez-vous avoir atteint le Tao ? demanda Lao-tseu.

— Non, dit Confucius. Je l'ai cherché vingt-sept ans vainement. »

Deuxième attaque, vol en piqué.

« Si le Tao pouvait se nommer, murmura Lao-tseu, il ne serait pas le Tao. Si le Tao pouvait être transmis, les humains le transmettraient à leurs enfants. Or c'est impossible. Pourquoi ? Parce que si une personne ne comprend pas le Tao, le Tao ne viendra jamais dans son cœur. »

Bravement, Confucius reprit.

« J'ai étudié les classiques anciens et j'ai compris comment nos ancêtres ont gouverné le pays. Je comprends le chemin des bons empereurs. J'ai visité plus de soixante-dix ducs dans de nombreux royaumes combattants et aucun n'a voulu accepter mes idées !

— Les classiques ? répondit Lao-tseu. Vieilles recettes des anciennes dynasties. À quoi sont-elles utiles ? Vous cultivez le vieux, savez-vous ? »

Je croirais l'entendre bougonner dans sa barbe.

Confucius ne désarma pas. Il voulait à tout prix rétablir le système de Zhou, tant il était émerveillé par son cérémonial.

Lao-tseu lance sa troisième attaque.

« On ne vit plus dans le même monde aujourd'hui. Les Zhou ? Leurs corps pourrissent, seuls leurs mots demeurent. On me dit que les bons hommes d'affaires dissimulent leurs richesses aux autres et qu'un homme de vertu passe souvent pour un stupide sans aucune force intérieure. Vous devriez vous délivrer de votre fierté, de vos désirs, abandonner vos ambitions, parce que ces choses ne sont pas bonnes pour vous.

— Un grand homme doit faire ce qu'il sait être difficile ! », rétorqua Confucius.

Puis il fut érigé une plaquette de pierre avec une inscription : « Maître Kong a visité Zhou pour apprendre le système d'observance des cérémonies. »

Pas un mot sur Lao-tseu.

À compter du soir de cette rencontre, Confucius se tut trois jours de rang. Un de ses étudiants s'en inquiéta et osa demander ce qui s'était passé. Maître Kong répondit avec sa droiture coutumière :

« Je sais que les oiseaux volent, que les poissons nagent, que les animaux courent. Je peux attraper ceux qui courent avec un filet, ceux qui nagent avec une canne à pêche, ceux qui volent avec des flèches. Pour ce qui est des dragons, je ne sais pas comment ils se déplacent. J'ai rencontré Lao-tseu, et il est exactement comme le dragon. Trop profond pour que je le comprenne ! »

Trop profond, trop mystique et trop métaphysique.

Métamorphoses d'un vieux bébé

Qu'advint-il de Lao-tseu après son départ au désert ? Certains affirment qu'il serait devenu le Bouddha, ce qui ne va pas de soi.

Dans un texte du V^e siècle av. J.-C., Lao-tseu serait né trois fois : une fois en dieu, une fois en Lao-tseu et une fois en Bouddha, mythe de compromis entre taoïsme et bouddhisme qui durera longtemps malgré les polémiques.

Plus logique, une légende raconte qu'il serait devenu immortel grâce à des pratiques de longue vie et que, une fois atteinte l'éternité, « laissant sa dépouille mortelle comme le ferait une cigale, il s'évada du monde », nous dit une inscription datée de 165 apr. J.-C.

On dit cela en Inde quand meurent les gens : ils ont quitté leur corps. Comprendre : ils vont bientôt se réincarner. Tel n'est pas le cas du maître du Tao, qui, selon l'inscription du I^{er} siècle, voit Lao-tseu se transformer en dieu cosmique situé au milieu du Chaos.

Au centre du ciel, il se transforme neuf fois selon la marche du soleil et le cycle des saisons. Les quatre animaux sacrés l'entourent : à gauche, Dragon vert de l'Est, à droite, Tigre blanc de l'Ouest, Phénix rouge du Sud par-devant, et Tortue noire du Nord à l'arrière. Le *Qilin*, la Licorne jaune au corps de dragon, symbolise la terre, le cinquième élément.

Et voici qu'on bascule. Les quatre bêtes sacrées sont apparues au III^e siècle dans la littérature religieuse chinoise en même temps que le géant P'an-kou, et l'aidèrent à la création du monde.

P'an-kou, *alias* Lao-tseu, est donc l'homme cosmique qui grandit entre ciel et terre, les maintient à distance et démembre son corps en montagnes, astres, fleuves, vallées, gorges profondes. La légende transforma l'homme devenu immortel en démembrant son corps comme celui de P'an-kou, aujourd'hui orthographié Pangu.

P'an-kou le premier être et P'an-hou le chien

Issu des aborigènes du sud de la Chine, ces « barbares », un autre Créateur, l'ancêtre chien, porte le nom de P'an-hou.

P'an-hou, et non P'an-kou.

En ce temps-là, les barbares dits Jong-Chiens dévastaient le pays en toute impunité. L'empereur proclama que celui qui lui apporterait la tête du général des Jong-Chiens recevrait sa fille en mariage, une énorme somme d'or et un fief important.

Le chien de l'empereur, un animal au pelage de cinq couleurs, s'appelait P'an-hou. Naturellement, ce fut lui qui rapporta la tête de l'ennemi. L'empereur hésita, mais sa fille la princesse le persuada qu'il ne pouvait renier sa parole donnée.

Alors, dit le mythe, P'an-hou demanda à l'empereur de le placer sous une cloche d'or pendant sept jours et sept nuits. Après quoi, il serait changé en homme. Mais comme la princesse était curieuse, elle souleva la cloche d'or dès le sixième jour : le corps de P'an-hou était celui d'un homme, mais la tête était restée celle du chien.

L'homme-chien P'an-hou emporta sa jeune épouse dans une montagne au sud, en une « chambre de pierre » inaccessible. Les émissaires de l'empereur

échouèrent à retrouver le couple, qui aurait six filles et six garçons qui donneraient naissance aux tribus Man du Sud, peuples de montagnards venus de Mongolie.

L'un des rares rapprochements plausibles entre le mythe de l'homme cosmique P'an-kou et l'ancêtre-chien P'an-hou (souvent confondus dans les légendes) tiendrait dans la description de l'œuf cosmique où serait né P'an-kou.

L'œuf cosmique est le Chaos, mais c'est aussi un sac ressemblant à un chien dont les yeux ne voient pas, les oreilles n'entendent pas. Un des rameaux des Man raconte qu'à la mort de P'an-hou, l'ancêtre-chien, on le mit dans un arbre en le piquant avec des aiguilles.

Or il fallut aussi piquer l'œuf du Chaos pour le doter des organes sensoriels.

Une fois élevé à l'état d'homme cosmique, l'image de Lao-tseu changea du tout au tout. Au lieu d'un bon vieillard au crâne élevé, à califourchon sur le jeune buffle qui l'emmène vers l'ouest, voici un Lao-tseu à la peau claire, aux longues oreilles, aux grands yeux. Mais il a les dents écartées, une bouche carrée avec de grosses lèvres, quinze rides sur un front marqué des emblèmes de la lune et du soleil, deux arêtes de nez, trois orifices à chaque oreille et, sur les paumes, les dix lignes des élus.

Drôle de corps. Cosmique et individuel.

« Lorsque le souffle primordial émergea du néant en bourgeonnant, le ciel et la terre se divisèrent et constituèrent les trigrammes mâle et femelle [trigramme = trois lettres], et le *yin* et le *yang* se divisèrent. C'est alors que le souffle primordial engendra l'harmonie du centre, qui n'est rien d'autre que l'homme. P'an-kou fut le premier homme ; à sa mort, il se transforma. Sa respiration devint les nuages et le vent, sa voix le tonnerre, ses membres les quatre extrémités du monde, son œil gauche le soleil, son œil droit la lune, ses viscères devinrent les cinq pics sacrés. Son sang forma les rivières, ses tendons le relief, sa chair les terres arables, ses cheveux furent les étoiles, les poils de son corps, la végétation, ses dents et ses os devinrent les métaux et les roches, sa moelle les pierres précieuses et le jade, sa sueur la pluie. Et toute la vermine qu'il portait sur le corps, émue par le vent, se métamorphosa en hommes. Comme ils avaient été produits par le ciel, ils reçurent le nom de « nés de l'azur », et comme ils avaient la tête noire, on les surnomma « têtes noires ».

Rien de trop surprenant jusqu'ici, mais attendez.

Les hommes s'appellent encore maintenant « vers à la tête noire ».

Nous voici donc issus de poux et de vermisseaux et, pourtant, nous sommes à l'image du cosmos. Car « l'homme est à l'image du ciel et de la terre, et son souffle est le calque de la spontanéité... Tout homme reçoit la vie par coagulation des souffles et nonuple transmutation du cinabre dans la matrice ».

Cinabre, minerais magiques

Le cinabre est du sulfure de mercure, utilisé pour obtenir la couleur rouge vif depuis l'Égypte antique. À Byzance, les actes de la chancellerie impériale étaient écrits à l'encre pourpre à base de cinabre. Il a beaucoup servi dans l'Europe du XIX^e siècle contre la syphilis, pour les femmes enceintes et pour soigner les maladies de peau en dépit de l'extrême danger du mercure libre contenu dans le minerai.

En vertu de l'homothétie entre le corps individuel d'un homme et le corps géant démembré dans le cosmos, consommer du cinabre rouge, c'était se refaire le sang.

Cinq siècles av. J.-C., on chauffait ensemble l'or et le cinabre, cette action laissant échapper le mercure mais produisant une couleur « or-cinabre ». Cette matière mélangée était un produit sublimable, qui pouvait passer de l'état solide à l'état gazeux sans passer par l'état liquide.

Il fallait en effet de la sublimation pour que le cinabre fût la voie de l'immortalité. Les taoïstes l'utilisèrent donc comme les brahmanes le soma, c'est-à-dire comme une drogue qu'ils savaient fabriquer avec du soufre, du salpêtre et du mercure. La « nonuple » transformation du cinabre dans la matrice est donc le processus d'irrigation du sang.

Malheureusement pour les hommes, ces « vers noirs », le fœtus est exposé dans la matrice à des événements désagréables, nœuds et obstructions dus simplement au fait que sa maman consomme des céréales.

Ne le dites surtout pas aux fabricants de pétales croustillants que nos enfants mangent au petit déjeuner, mais rien n'est plus dangereux que les céréales, nocives pour l'équilibre humain. « Le fœtus se développe dans le ventre maternel où il est nourri par l'essence des céréales, c'est ainsi que tous les hommes ont le ventre parasité par les cadavres et les vers qui leur causent les plus grands tourments. »

Les Trois Cadavres, le dieu du fourneau et la déesse des petits coins

Opakes, gluantes et lourdes, les céréales se transforment en puanteur à partir du conduit de l'œsophage. Les intestins ne sont pas les amis du Tao : manger des céréales entraîne trop d'excréments, le corps se bouche quand il devrait être aérien, comme le souffle. « Si tu veux ne pas mourir, que tes intestins soient libres de pourriture, si tu veux la vie éternelle, que le souffle de tes entrailles soit pur. »

En Chine comme en Inde, l'évacuation des matières fécales est un acte tout à la fois physiologique et spirituel.

Dans un superbe article, « Vers des céréales et dieux du corps dans le taoïsme », Jean Levi ne récuse pas l'hypothèse rationnelle d'une fermentation incommodante causée par les céréales et par les vers intestinaux, surtout chez les enfants atteints d'oxyurose. Soit. Mais ce n'est pas tout.

Dans la métaphysique taoïste, les vers de céréales sont au nombre de trois et on les nomme Cadavres. Ils ont chacun leur nom et leur action. Ils ne désirent qu'une chose : faire mourir le corps.

Pengju, Cadavre supérieur, vit dans la tête au sein du champ de cinabre supérieur ; il fait puer la bouche, tomber les dents, rider la peau, papilloter les yeux.

Pengzhi, Cadavre du milieu, loge dans le thorax, attaque les viscères, rend le souffle court, la mémoire défaillante et trouble le sommeil avec des mauvais rêves.

Pengjiao, Cadavre inférieur, vit dans les pieds et fait tituber les jambes, agitant les passions et entraînant des dérèglements.

Tout ça à cause des vers de céréales ? Oui, et ce n'est pas fini. Pengju, Pengzhi et Pengjiao ont une autre fonction bien plus importante. Ils sont chargés de rapporter dans les « Ministères transcendants » les fautes des corps humains qui les abritent.

Oh ! Pas tout le temps. Mais le cinquante-septième jour de chaque cycle sexagésimal, l'Empereur du Nord les reçoit en audience interministérielle dans sa résidence où sont rassemblés les dieux et les génies. Les Trois Cadavres en profitent pour cafter, en vrais ronds-de-cuir.

Ce ne serait rien si le Directeur du destin (fonction administrative prestigieuse occupée par une déesse) n'en tirait pas les conclusions : une faute, une année de vie en moins.

Chacun de nous a son livret blanc – livre de mort – et un livret vert – le registre de vie.

Cette affaire est épouvantable. Nous sommes actuellement dans le soixante-dix-septième cycle sexagésimal, qui va de 1984 à 2044 et, un de ces jours, Pengju, Pengzhi et Pengjiao, nos trois vers de céréales, les bien-nommés Cadavres, iront dénoncer nos fautes devant le tribunal des dieux et nous aurons, allez, cent jours de vie en moins.

Sauf si nous parvenons à les empêcher de rejoindre le ciel. La méthode est simple : la veille de ce jour-là, le cinquante-septième de l'an 2044, il suffira de rester éveillé toute la nuit en prononçant le nom des Trois Cadavres sept fois chacun, en gardant l'esprit pur (pas question de folâtrer) et en réglant sa

respiration jusqu'au lendemain du fameux jour. Alors les Trois Cadavres ne pourront pas nous dénoncer.

De sorte que l'insomnie, généralement considérée comme pathologie dans le monde actuel, est pour les taoïstes le moyen d'empêcher le vieillissement : « Qui ni jour ni nuit ne dort sera immortel. » Veillez une première fois au jour dit et le ver Cadavre supérieur s'en ira ; la deuxième fois, le ver du milieu est liquidé ; la troisième fois, on sera immortel, rayé du livret blanc et inscrit sur le livret vert.

Les trois vers de céréales ne sont pas les seuls à jouer les délateurs. Le dieu du fourneau fait de même – forcément, c'est avec lui que cuisent les céréales.

Or le dieu du fourneau a partie liée avec la déesse Ruyi, dont le nom ravissant, composé de *ru*, « comme », et de *yi*, « les désirs », peut se traduire par « À vos souhaits » ou bien « À vos désirs ». Que cette devise courtoise ne vous détourne pas de l'essentiel ! Car la déesse Ruyi, également appelée « Dame pure », est celle des ordures, plus précisément des water-closets. Et c'est elle la patronne du ministère transcendant de nos pauvres corps.

Car la déesse des petits coins est aussi Directeur du destin. En cas de faute expertisée par le dieu du fourneau, elle peut donc nous retirer des jours de vie.

C'est pourquoi, en déféquant dans les lieux dits d'aisances, il est recommandé de réciter cette prière : « Prince vertueux de gauche, Prince vertueux de droite, et vous, Très-Haut directeur du destin, Dame pure, retirez mon nom du livret de mort pour me faire entrer dans les portes de la vie. »

Se méfier également des sacrifices sanglants de victimes animales, permis par Confucius, mais pas par le Tao. Ces cultes analphabètes renvoient à la putréfaction et à la mort. Dans ces conditions, cernés par les trois vers Cadavres, le dieu du fourneau et la déesse des chiottes, comment nous comporter, pauvres vers nus que nous sommes, vermine de Dieu ?

La Reine-Mère d'Occident et le Roi-Père d'Orient

Petites recettes de longue vie, liste non exhaustive :

Retirer les céréales de son alimentation.

Éviter de même tous les grains.

Se nourrir d'air pur, d'armoise, de cinabre, de jade liquide et d'essences astrales.

Devenir léger, léger comme l'air et se dépouiller de son corps comme Lao-tseu, façon cigale.

Rayonner et monter telle une fumée vers les nues où l'on rejoindra l'obscurité. L'obscurité ?

Voilà qui mérite explication.

Quand on est immortel, on rejoint un couple divin dont l'épouse rappelle la reine de Saba : au X^e siècle av. J.-C., le roi Mu, de la dynastie Zhou, aurait guerroyé à la lisière du plateau tibétain, dans l'actuel pays des Ouïgours, le Xinjiang. Là, il aurait rencontré une très belle femme qui serait venue à sa cour pour lui rendre hommage. Comme le roi Salomon avec la noire Balkis, le roi Mu coucha avec la belle dame, appelée Xiwangmu.

Xiwangmu est la Reine-Mère d'Occident, une dame qui obtint le Tao en nourrissant son *yin* – comprendre qu'elle coucha beaucoup, surtout avec de jeunes garçons. C'est ainsi qu'elle devint la patronne des femmes taoïstes et la parfaite illustration des rapports entre le sexe et le Tao.

C'est fou comme cela plaît, le Tao et le sexe. Furetez sur Internet, vous trouverez cent sites, Tao-sex, Sexe et Tao, tous destinés à vaincre l'éjaculation précoce. Pardi ! Pour accéder à l'immortalité, les taoïstes, homme ou femme, utilisent leurs semences, source d'immortalité.

À la diète céréalière, il faut donc ajouter du sexe. Car la Reine-Mère d'Occident a pour époux le Roi-Père d'Orient, qui, lui, vit sur la côte est de la Chine, pas loin de Pékin. À eux deux, ils s'engendrent mutuellement – quelle magnifique image de l'orgasme partagé ! – grâce aux souffles *yin* – c'est elle – mêlés aux souffles *yang* – c'est lui.

Ils résident séparés dans nos têtes.

Le Roi d'Orient, le Père-soleil, s'appelle aussi « Non-être » et son prénom social (civil) est « Comprend ». Il est situé au sommet de notre crâne (voir celui très haut et bosselé de Lao-tseu, chez qui le Roi d'Orient se plaisait bien) et se délasse dans notre œil gauche.

La Reine d'Occident, la Mère-lune, se prélassa dans notre œil droit et nous savons comment. Ensemble, ils ont un fils qui s'appelle Brillance.

Mais il peut leur arriver de se loger dans les reins, chacun le sien. Dans l'un des reins, l'un devient ministre des Travaux publics, l'autre ministre de la Justice. Là se conservent la semence des hommes et les menstrues des femmes.

Dans la rate, ils s'unissent et donnent naissance à l'embryon d'immortalité, le *yang* primordial.

La Reine-Mère le nourrit avec du sperme et du sang menstruel. Cette déesse étrange porte quantité de noms. Mère d'or de l'Ouest, Vieille Dame d'Occident, Reine-Mère aïeule et, le plus beau de tous, « Fille de jade de l'obscur clarté ».

C'est ainsi qu'on comprend comment, privé de céréales et le corps aérien, le taoïste parfait peut s'envoler au ciel où il retournera à l'obscur clarté. Non pas l'obscurité opaque des excréments issus de l'ingestion de céréales.

Mais brillante au contraire, comme le fils du couple divin qui donne à nos iris leurs reflets en miroir, une noire clarté immortelle comme le jade qui ne se ternit pas. Cette obscure clarté qui tombe des étoiles, c'est la Fille de jade qui aime tant les garçons.

Loki (Scandinavie, entre autres)

On le trouve en Norvège, en Suède, au Danemark, en Islande, en Allemagne, en Angleterre et en Irlande.

Richard Wagner a fait de cet être bizarre le dieu du feu, Loge (prononcer « Logueu »), qui, dans le cycle de *L'Anneau*, se présente d'abord sous une forme humaine dans *L'Or du Rhin* pour venir en aide à Wotan, roi des dieux. Puis, étrangement, dans les trois autres journées, Loge n'a plus qu'un corps de flammes entièrement soumis à Wotan, même lorsqu'il incendie le Walhalla, la magnifique demeure céleste des dieux wagnériens (voir [Wotan](#)).

Ayant suivi entre autres l'*Edda de Snorri*, transcription du corpus scandinave faite au début du XIII^e siècle par l'Islandais Snorri Sturluson, Wagner n'a pas trahi l'extrême duplicité du personnage, couard devant Wotan, mais malin comme un singe et habile en trahisons.

« Loki est beau d'apparence, mauvais de caractère, très changeant dans son comportement. Plus que tous les autres êtres, il possédait cette sagesse qui est appelée rouerie, ainsi que les ruses permettant d'accomplir toutes choses. Il mettait constamment les dieux dans les plus grandes difficultés, mais il les tirait souvent d'affaire à l'aide de subterfuges », écrit Snorri.

Il est apparenté à la famille des Ases et de leurs épouses les Asynes, en guerre contre les Vanes, dieux de la terre fertile. L'Ase majeur est Odin, leur roi, lequel embarque souvent Loki dans ses équipées.

Parce qu'il est utile ? Sans doute. Mais aussi pour l'avoir à l'œil.

L'enlèvement de la déesse aux pommes

Par exemple, un jour, Odin, Loki et Hœnir se trouvant en manque de nourriture dans des terres désertiques, ils prirent un bœuf dans un troupeau et le mirent à cuire. Une première fois, ils crurent que la viande était prête, mais non. Une seconde fois, pas davantage. Alors un aigle perché sur un arbre leur dit que, s'ils voulaient bien lui laisser prendre son dû de bœuf, la viande cuirait.

L'aigle était le géant Tjazi.

Les dieux n'avaient pas le choix. L'aigle se posa sur le bœuf et préleva les cuisses et les épaules – il ne restait pas grand-chose de l'animal. Et nous savons que Loki a mauvais caractère...

Loki se mit en colère, planta une perche dans le corps de l'aigle, qui s'envola, mais avec lui ! Les mains de Loki collèrent à la perche et la perche demeura fichée dans l'aigle, qui traîna le malheureux sur les pierres, les troncs, les éboulis, malgré ses hurlements de douleur.

« Faisons la paix ! cria-t-il à l'aigle.

— D'accord, dit l'aigle. Mais je ne te lâcherai pas avant que tu m'aies amené l'Asyne Idhunn avec ses pommes.

— Oui ! hurla Loki. Promis juré ! »

Idhunn est la déesse de l'éternelle jeunesse et elle garde les pommes de vie dans un coffret.

Loki atterrit, se secoua, se remit et alla voir Idhunn. Là-bas, dans la forêt, Loki vit des pommes extraordinaires et tenta de convaincre la déesse : « Si tu voulais, Idhunn, tu prendrais tes pommes et on irait voir les autres pour qu'on les compare... Non ? »

La déesse Idhunn, naïve, sortit du domaine des Ases, et l'aigle géant s'envola avec elle. Aussitôt, les Ases vieillirent à vue d'œil.

Idhunn avait disparu.

On l'avait vue partir en compagnie de Loki. Lequel fut aussitôt traîné devant l'assemblée des Ases et promit qu'il irait rechercher Idhunn si la déesse Freyja, la belle déesse sur un char tiré par des chats, lui prêtait son plumage de faucon.

Sous ses plumes, Loki vit qu'Idhunn était seule dans la maison de Tjazi. Il la transforma en noix, l'attrapa entre ses serres et s'envola à tire-d'aile. Sauf que, bien entendu, le géant se transforma en aigle et les pourchassa.

Les Ases le regardèrent arriver et vite, ils apportèrent une charge de copeaux au pied de leur demeure. Ils en firent un feu gigantesque qui grilla les plumes de l'aigle – le faucon Loki avait déjà passé les remparts – et les Ases tuèrent Tjazi, non sans mal.

La fille du géant, qui s'appelait Skhadi, prit son casque et ses armes pour venger la mort de son père.

Les Ases négocièrent : elle se choisirait un mari parmi eux, à condition de n'en voir que les pieds.

Skhadi vit de beaux pieds dont elle crut qu'ils étaient ceux du beau Baldr, le héros magnifique, mais pas de chance. Les beaux pieds appartenaient à un vieux dieu.

Alors les Ases la défièrent. Ils parviendraient à la faire rire.

« Ha ! dit-elle. Eh bien, essayez donc ! Vous n’y arriverez pas ! »

Loki attacha une corde à la barbe d’une chèvre et, à l’autre bout, autour de ses testicules. La chèvre et Loki tirèrent sur la corde, l’une chevrotant, l’autre criant de douleur et, la main sur sa bouche, Skhadi pouffa, puis éclata de rire. La paix était faite.

Odin plaça les yeux de Tjazi dans le ciel et en fit des étoiles.

Une autre fois, Thorr, dieu du tonnerre, perdit son marteau...

Thorr l’efféminé déguisé en fiancée

Thorr demanda de l’aide à Loki, et les voilà partis chez Freyja. Est-ce qu’elle accepterait de prêter son plumage de faucon pour retrouver le marteau perdu ? Aimable à son ordinaire, Freyja répondit que oui, et que, même si son plumage avait été d’or ou d’argent, elle aurait accepté.

Loki réendossa les plumes de faucon, qui tonnèrent pendant qu’il volait au pays des géants. Il atterrit chez Thrym, qui tressait pour ses chiens des colliers d’or.

« Alors ça va, là-haut, chez les Ases ? dit le géant Thrym.

— Non, ça ne va pas, répondit Loki. Aurais-tu caché le marteau de Thorr, par hasard ?

— Oui, dit Thrym tranquillement. Et je ne le rendrai que si on m’amène Freyja pour épouse. »

Loki s’envola et transmit le message à Thorr. Prêt à tout pour récupérer son marteau, Thorr n’hésita pas et demanda à Freyja la puissante de s’habiller tout de suite en fiancée.

Que croyez-vous que répondit Freyja ? « Moi, avec ce géant ? Jamais de la vie ! »

Les Ases se réunirent et décidèrent de déguiser le dieu Thorr en fiancée. Il eut beau protester qu’il aurait l’air efféminé, Loki lui cloua le bec et déguisa Thorr avec le lin virginal. Il se réserva le rôle de la servante. « Nous irons toutes les deux au pays des géants ! »

Arrivé chez Thrym, Thorr engloutit un bœuf, huit saumons et trois tonneaux d’hydromel, et leur hôte en fut très inquiet. « La toute-habile servante » – Loki déguisé en fille – lui expliqua que la fiancée n’avait pas mangé depuis huit nuits. Émoustillé, Thrym se pencha pour embrasser la supposée Freyja, mais l’éclat de ses yeux le terrifia.

Vite, le mariage. Thrym fit apporter le marteau pour la bénédiction. Et Thorr, reprenant son marteau, massacra les géants.



Lorsqu'un fil s'entortille, on dit que Loki prend de quoi réparer son pantalon. Alors, bon ou mauvais ? Simplement malicieux ? Un fripon divin, de ceux qu'on appelle les *tricksters* ?

Non, ce serait trop simple. Loki participe pleinement à la force des dieux et il est leur meilleur ennemi.

Le donneur de trésors

Loki avait brûlé les cheveux de Sif, l'épouse de l'Ase Thorr. Il ne pouvait pas s'empêcher de faire ce genre de farces.

Thorr voulait lui broyer les os quand Loki lui promit de remplacer les cheveux brûlés par une chevelure d'or qui repousserait toute seule.

Où trouver des cheveux d'or ? Chez les nains artisans.

Ils firent successivement la chevelure de Sif, un vaisseau puis un épieu. Émerveillé, Loki paria sa tête que les nains Brokkr et Sindri ne pourraient pas créer trois autres trésors.

Sindri plaça une peau de cochon dans le foyer de la forge, et Brokkr mania le soufflet. La peau de cochon devint un sanglier dont les soies étaient d'or.

Puis Sindri façonna l'anneau d'or qui s'appelle Draupnir.

Et la troisième fois, Sindri fit un marteau.

Brokkr et Loki se rendirent chez les Ases pour soutenir le pari. Les Ases s'assirent dans leurs fauteuils de juges.

Odin reçut l'épieu qui ne manquait pas son but ; Thorr la chevelure d'or de sa femme et le fameux marteau ; Freyr, l'Ase de la fertilité, reçut le vaisseau qui naviguait seul, ainsi que le sanglier aux soies d'or capable d'éclairer les nuits sans lune. Restait l'anneau, que Brokkr offrit à Odin.

Les dieux jugèrent que les nains avaient gagné. Loki, vaincu, offrit de racheter sa tête.

« Pas question ! dit Brokkr.

— Attrape-moi donc ! », dit Loki dont les chaussures pouvaient marcher dans l'eau et dans les airs.

Thorr attrapa Loki, et le nain voulut lui trancher le cou.

— Ah, non ! rusa Loki. Je n'ai engagé que ma tête, pas mon cou ! »

Alors le nain cousit les lèvres de Loki avec une courroie et une alêne magique. On dirait Papageno le bec cloué par un cadenas dans *La Flûte enchantée*.

Il n'était pas un Ase et il était un Ase. À cause de ce décalage, Loki finit par trébucher.

Un crime épouvantable

La fille du géant, tout à l'heure, aurait bien voulu que les beaux pieds qu'elle avait choisis fussent ceux du beau Baldr.

Deuxième fils d'Odin, Baldr était beau en tout. Sa peau brillait ; il était sage, clément, habile orateur, il n'avait rien d'impur. Tout le monde l'aimait.

Enfin, tout le monde, non. Pas Loki. Baldr était trop tout, et Loki n'avait rien. Ça ne pouvait pas durer.

Puis Baldr fit de mauvais rêves qui menaçaient sa vie.

Frigg, sa mère, épouse d'Odin, eut l'idée de faire prêter serment à tout ce qui était vivant : ni le feu, ni l'eau, ni le métal, ni les pierres, ni les bois, ni les maladies, ni les animaux, ni les serpents, ni les oiseaux ne feraient de mal à son fils Baldr.

Ensuite, Baldr étant supposé invulnérable, il se posta sur la place, et tous les Ases tirèrent sur lui des pierres, des coups d'épée, sans que Baldr ressente la moindre douleur. Loki n'aima pas ça.

Il se transforma en femme et alla trouver Frigg pour s'assurer que, vraiment, tous les êtres sans exception avaient fait le serment de ne pas tuer Baldr.

« C'est vrai, répondit Frigg. Il y a bien une pousse de gui que j'ai trouvée trop jeune pour lui réclamer son serment, mais elle est si petite... »

Loki s'en fut chercher la pousse de gui et se rendit sur la place centrale.

Il y avait là un vieil Ase aveugle nommé Hödhr.

« Pourquoi ne tires-tu pas sur Baldr comme tous les autres ? chuchota Loki à son oreille.

— Parce que je n'y vois rien, et puis je n'ai pas d'arme ! répondit Hödhr.

— Tiens, lance ce gui, je vais guider ton bras... »

Loki se tenait derrière, et Hödhr n’y vit pas malice. Baldr tomba mort, fléché par la pousse de gui.

Pouvait-on punir le vieil aveugle ? Les Ases éclatèrent en sanglots, anéantis.

Frigg demanda si quelqu’un voulait bien se rendre chez Hel, déesse des morts, pour offrir une rançon contre la vie de Baldr. Hermodhr, fils d’Odin, prit un cheval et s’élança.

Nana, épouse de Baldr, mourut de chagrin. On la posa sur le bûcher avec le cheval de Baldr. Odin et ses deux corbeaux, Frigg, les Valkyries, Freyr et son sanglier, Freyja et ses chats, tous les Ases étaient venus, ainsi que de nombreux géants.

Odin plaça l’anneau d’or sur le bûcher et murmura de mystérieuses paroles à l’oreille de son fils mort. Puis Thor alluma le feu, et la lueur des flammes illumina la mer. Le cadavre de Baldr allait bientôt brûler.

Entre-temps, Hermodhr était arrivé au royaume des morts. La déesse Hel accepta le principe d’une rançon pour ressusciter Baldr, à condition toutefois que l’on vérifie bien que tout le monde sans exception pleurait le défunt.

Si une seule personne refusait de pleurer, Baldr resterait mort.

Une géante refusa. Mais les Ases comprirent que la géante n’était autre que Loki. Leur colère éclata.

La capture du saumon

Loki s’enfuit et se dissimula dans une montagne dont il se fit une maison à quatre portes pour ne pas être pris par surprise.

Le jour, il se transformait en saumon et se cachait dans une cascade. Les Ases n’iraient jamais le trouver là-bas. Puis, une nuit, il tressa un filet en mailles de lin et, à cet instant, vit que les Ases approchaient...

Vite, Loki mit le feu au filet et se jeta dans l’eau. Il était devenu saumon.

Quand les Ases entrèrent dans la maison, l’un d’eux remarqua les restes de cendres, aperçut un bout de tressage qui n’avait pas brûlé et comprit qu’il s’agissait d’un filet à poissons. Les Ases se dépêchèrent d’en tresser un semblable et le jetèrent dans la cascade.

Thor tenait un bout, le reste des Ases l’autre.

Loki s’était caché au fond des eaux entre deux pierres, et le filet passa sur lui sans l’attraper. Mais les Ases avaient vu un poisson dans l’eau et ils revinrent en ayant plombé le filet.

Loki nagea vers l'aval et, près de l'océan, il bondit par-dessus la corde du filet et revint à toute allure vers la cascade.

Ses poursuivants se divisèrent en deux équipes, et l'immense Thor marcha dans le milieu de la rivière. Il vit Loki et l'attrapa par la queue – voilà pourquoi les saumons ont la queue si pointue.

Les Ases prirent trois pierres plates, les dressèrent et percèrent un trou dans chacune d'elles. Puis ils châtièrent les fils de Loki. Transformé en loup, Vali déchiqueta Narfi, son frère.

Les Ases prirent les boyaux de Narfi pour ligoter son père sur les trois pierres dressées. La première se trouvait sous les épaules ; la deuxième sous les reins ; la troisième sous les jarrets. Les boyaux se transformèrent en fer.

Le pire était à venir.

Skhadi, fille du géant Tjazi, attacha un serpent venimeux au-dessus du visage de Loki. Le venin serait tombé sur lui goutte à goutte si la femme de Loki, Sigyn, n'avait pas tenu une cuvette pour le recueillir.

Quand la cuvette fut pleine, Sigyn alla la vider, et ce fut alors le châtiment de Loki. Le venin lui tomba sur le visage et Loki trembla si fort qu'il en résulta les « tremblements de terre ».

Tel était Loki qui tremblera sous le venin de serpent jusqu'à la fin du monde. Tel fut ce Loki puéril et méchant comme les cauchemars d'enfants, Loki voleur des géants et des pommes d'Idhunn, mari de Sigyn, ennemi des dieux, devastateur de la chevelure de Sif, diffamateur, meurtrier planqué, artisan de malheur.

Mais qui donna aux Ases leurs trésors, sinon lui ?



Malpertuis (Belgique)

C'est le nom d'une haute maison de maître avec un salon jaune, une façade débordante de gargouilles et de guivres comme on en voit quelquefois à Gand, dans les Flandres.



C'est le titre d'un roman fantastique admirable de Raymond Jean Marie De Kremer, plus connu sous le nom de Jean Ray, né en 1887 et mort en 1964 à Gand, après avoir passé quelque temps en prison pour abus de confiance.

Le testament de Quentin Moretus Cassave

Que se passe-t-il dans la rue du Vieux-Chantier, à l'intérieur de la maison Malpertuis ? Derrière les fenêtres à croisillons, ça tape, ça cogne, ça chantonne, ça grince, ça siffle, surtout la nuit. L'immense demeure ressemble à un éteignoir où, dans la noirceur, on voit briller des lucioles éphémères ou de petites

lanternes surveillées par un marchand de couleurs et vernis, un nommé Lampernisse qui a l'air dérangé et crie : « Promettez ! » Mais promettre quoi ?

Lampernisse semble sous menace, il radote en allumant ses lampes et murmure : « Je me cache là où *Il* ne peut me découvrir... » Qui est « Il » ?

Un délinquant tout juste sorti de prison ? Une « balance » qui redoute une vengeance ? On n'en saura pas plus, du moins dans les débuts.

On ne saura pas non plus pourquoi Quentin Moretus Cassave, explorateur, alchimiste et savant, oblige par testament neuf personnages à vivre ensemble, faute de quoi ils n'hériteront pas. L'exécuteur testamentaire répond au beau nom d'Eisengott ; même mal habillé d'une lévite verdâtre, ce vieillard majestueux inspire le respect.

Sur son lit de mort, l'oncle Cassave a convoqué à son chevet Jean-Jacques, son jeune neveu, et Euryale, une superbe fille qui va les yeux baissés sous une chevelure rousse.

Le bout de l'oreille du mythe pointe à la fin de l'agonie. Pour l'aider à mourir, l'oncle Cassave demande à la belle Euryale d'ouvrir les yeux. « Ouvre les yeux, fille des dieux... »

Euryale se penche, Cassave est mort, changé en pierre, et l'on comprend.

Euryale est le nom d'une des trois Gorgones dont le regard pétrifiait ceux qui la regardaient. C'est donc une déesse venue de l'Antiquité, vivant à Malpertuis dans une méchante robe de teinte indécise qu'éclairent les reflets rutilants de ses boucles.

En naviguant en Méditerranée, Quentin Moretus Cassave, théosophe kabbaliste épris d'immortalité, a recueilli sur une île grecque les corps géants des dieux à l'agonie. Il les a ramassés et, pour leur survie, il les a fait coudre dans des peaux humaines où ces grandes formes antiques se sentent très à l'étroit.

Les derniers dieux des Grecs

Les voici désormais ensemble à Malpertuis :

— Mathias Krook, joli garçon doué d'une voix de ténorino et qui mourra la tête clouée sur le mur en chantant *Le Cantique des Cantiques*. Apollon, dieu de la musique.

— Le couple Griboin, concierges de leur état. Lui est un vilain boiteux, elle fait la cuisine. On ne le dirait pas à la voir, mais elle reste Aphrodite, bien vieillie. Sous la peau de Griboin se cache Héphestos, dont l'une des missions consistait à clouer Prométhée au sommet du Caucase pour que l'aigle de Zeus

vienne lui manger le foie, terrible punition pour avoir dérobé aux dieux le feu du ciel (voir [Pandora](#)).

Après avoir cloué au mur le dieu chanteur, Griboin-Héphaïstos cloue Prométhée-Lampernisse au sol pour que, la nuit venue, toutes ailes déployées, l'aigle du roi des dieux lui déchire le foie. Voilà pourquoi le pauvre Lampernisse s'échinait à crier : « Promettez ! Prométhée ! »

« Il », c'était l'aigle, bien sûr.

— Tchiek, le serviteur de Mme Griboin, difforme, visage lunaire, doué d'une force de géant. Pour cause, c'est un Titan.

— Les trois sœurs Cormélon, Eléonore, Rosalie et Alice. En jouant au whist, l'une des sœurs appelle imprudemment Alice par son vrai nom. Alecto. Les deux autres sont donc Mégère et Tisiphoné, et le trio des dames vêtues de noir, le dos bien droit sur canapé, sait se transformer, la nuit, en Érinyes, monstres griffus poursuivant les coupables – il n'en manque pas dans *Malpertuis*.

Soyons justes. Il arrive parfois que les dames Érinyes redeviennent Euménides, déesses de la bonté. Mais c'est rare.

Dans le grenier vivent les marmousets, minuscules créatures ailées qu'on retrouve sur la nappe de la salle à manger, et ce sont les dieux Lares.

Deux dieux ne résident pas à Malpertuis.

La mère Groulle, immonde tenancière d'une maison voisine, dissimule les dernières jalousies de la déesse Héra, épouse du roi des dieux.

Zeus s'appelle Eisengott. C'est presque trop facile.

L'oncle Cassave savait ce qu'il faisait en rassemblant à Malpertuis les derniers des dieux grecs. Griboin et Euryale les tueraient un par un, cloués ou pétrifiés.

Eisengott, que Cassave n'avait pu capturer, avait suivi les autres, son épouse, ses enfants, frères et sœurs pour tenter de les protéger. En vain.

Et la très belle Euryale, qui ne sait ni haïr ni aimer autrement qu'en dardant ses prunelles de jade sur ceux qu'elle pétrifie, perd d'un seul regard celui qu'elle aime, le neveu de Cassave.

À l'heure qu'il est, elle court toujours.

Dans l'entrée de Malpertuis se dressait une statue du dieu Terme, dieu romain de la nature, des bornes et des limitations. À la fin du roman de Jean Ray, un cambrioleur vole cette statue et échappe au regard pétrifiant d'Euryale.

On n'a jamais compris comment.

Médée (Grèce antique)

Elle tua ses deux enfants sans frémir, au poignard.

Ce n'était pas son premier crime. Jeune, elle avait découpé son frère en morceaux.

Elle était inquiétante, farouche, elle faisait peur. L'étonnant, c'est qu'elle soit devenue criminelle par amour pour un type qui ne la méritait pas.

L'histoire de Médée relève du fait divers. Amoureuse, elle dépèce son frère pour sauver celui qu'elle aime ; plaquée, elle se venge. Est-ce un monstre ?

Jason, son homme, ne lui envoie pas dire dans la tragédie qu'Euripide consacra à la dame infanticide.

« Ô monstre ! Ô femme odieuse entre toutes aux dieux, à moi et à la race entière des hommes ! [...] Et après ce forfait tu regardes le soleil et la terre, quand tu as osé le crime le plus impie ! »

Jason est oublieux. Si Médée fixe le soleil avec intensité, c'est que le dieu Hélios est son grand-père, le père de son père. Elle le dit, le répète, car cette filiation solaire fait d'elle un être hybride, partie déesse, partie humaine. En tout cas pas une femme.

Elle puise dans cet orgueil divin la force de plonger un poignard dans le corps de deux enfants.

Deux enfants. Dans sa tragédie en latin, Sénèque nous montre une Médée poignardant d'abord un de ses petits, puis l'autre sous les yeux de Jason, leur père. Aujourd'hui, elle leur donnerait des pilules de cyanure, comme Magda Goebbels dans le bunker d'Hitler tuant ses six enfants. Et je suis bien certaine que ladite Magda se crut surnaturelle pour en arriver là.

On a vu beaucoup de Médée mises en scène dans les années 2000, comme si la terrible mère infanticide reprenait des couleurs. Comme par un fait exprès, à ces Médée sublimes – ô Isabelle Huppert drapée dans un voile d'or – succéda une épidémie de vrais infanticides. Congélations, étouffements, mauvais coups.

Comment devient-on Médée ?

Deux familles, une toison

Ætès, son père, était fils du Soleil et d'une Océanide. Ses sœurs s'appelaient Circé, une grande magicienne, et Pasiphaé, qu'Aphrodite rendit amoureuse d'un taureau.

Ætès épousa la sombre déesse Hécate, et ils eurent deux enfants. La fille était Médée. Une drôle de famille, à coup sûr.

Pourquoi Ætès quitta-t-il son royaume de Corinthe pour la lointaine Colchide, sur le bord de la mer Noire ? Il régnait sur Phase, sa capitale. Et tout ce joli monde faisait de la magie en famille.

Vint un jour où le roi Ætès décida d'accueillir deux enfants menacés de mort par leur père. Il faut dresser l'oreille, car l'histoire de Médée commence avant sa naissance par deux enfants sauvés du poignard paternel.

Le garçon s'appelait Phrixos et la fille Hellé, nés du roi de Béotie Athamas et de la reine Néphélé, madame la Nuée. Coup de chaleur à la quarantaine, et le roi Athamas répudie sa femme Néphélé pour épouser la jeune Ino, dont il aura deux fils.

C'est exactement la situation que reproduira bien plus tard ce triste sire qu'était le héros Jason.

Pour se débarrasser des enfants du premier lit, la marâtre Ino invente une ruse extravagante. Elle persuade les femmes de Béotie de faire griller les graines des semences avant qu'elles ne soient plantées, en cachette de leurs paysans de maris. Les maris plantent en vain.

Le roi envoie un émissaire consulter la Pythie, mais Ino le soudoie, et l'émissaire revient avec l'oracle : si l'on veut que le blé repousse l'an prochain, il faut sacrifier Phrixos et Hellé.

Athamas s'exécute. Mais au moment précis où les deux enfants sont conduits vers l'autel, bandelettés de blanc et couronnés de fleurs, un magnifique bélier parlant porteur d'une toison d'or vient les enlever au nez et à la barbe du père criminel.

Zeus, ou bien Hermès, avait envoyé ce bélier à la demande de madame la Nuée, car les dieux grecs n'aiment guère les sacrifices humains.

Voilà donc les petits chevauchant le bélier. Malheur ! Au-dessus d'un bras de mer, la jeune Hellé tomba et se noya, donnant son nom à l'Hellespont. Restait Phrixos, qui fut bien accueilli en Colchide et épousa l'une des filles d'Ætès.

En échange, le divin bélier demanda lui-même à être sacrifié à Zeus, et Phrixos donna la toison à son beau-père. Ætès consacra la toison d'or à Arès et la cloua sur un chêne dans le bois consacré au dieu de la guerre. Un dragon magicien en était le gardien.

Que devinrent Athamas et la mauvaise Ino ? Frappé de folie, Athamas tua lui-même ses deux fils. Folle à son tour, Ino se jeta dans la mer et devint Leucothéa, la « Blanche Déesse ». Athamas fut condamné à errer parmi les bêtes sauvages et termina ses jours parmi les loups de Thessalie.

Médée est née. Jason va naître. Commence la longue geste dite de la Toison d'or.

Les Argonautes

Athamas était l'un des nombreux fils du roi Éole.

Crétheus, un de ses frères, régnait en Thessalie. Son fils Éson fut détrôné par Pélidas, un cousin fils de Poséidon, une sale bête de roi qui voulut tuer l'enfant Jason, héritier légitime. Pour le protéger, Éson le confia au centaure Chiron, grand éducateur de héros, qui éleva Jason dans les montagnes.

Puis, un jour, le roi Pélidas invita ses sujets à un grand sacrifice et Jason descendit dans la plaine. En chemin, il aperçut une vieille qui n'arrivait pas à traverser un gué. Sans hésiter, Jason la porta sur son dos. Bien lui en prit : la vieille était Héra.

Mais Jason avait perdu une sandale dans l'eau.

En le voyant arriver avec une seule sandale, Pélidas frémit, car une prédiction avait annoncé qu'il mourrait de la main d'un étranger avec une seule sandale. Il fallait réagir, mais par la feinte.

Pélidas accueillit Jason aimablement et lui demanda d'aller lui chercher la Toison d'or.

Jason rassembla une cinquantaine de héros rameurs qu'il embarqua sur le navire *Argo*. Ce navire avait une proue singulière : sculptée en déesse Héra par Athéna elle-même dans un chêne de Dodone, la proue parlait et, même, prophétisait.

Les marins de l'*Argo* s'appelèrent les Argonautes. S'ensuivirent d'innombrables épreuves que Jason surmonta, puisqu'il était héros. En voici deux ou trois.

— À Lemnos, les femmes avaient tué tous les hommes. Les marins leur donnèrent des fils. Facile !

— Sur la côte de Mysie, on perdit Héraclès, parti en forêt couper du bois pour remplacer un aviron brisé. Héraclès était avec son jeune amant Hylas lorsque celui-ci séduisit des nymphes qui l'attirèrent en dansant au bord d'une fontaine et l'y noyèrent. Héraclès demeura en forêt pour chercher Hylas qui ne reparut point.

— Juste avant le Bosphore, les Argonautes firent halte au pays du malheureux Phrinée, devin aveugle, petit-fils de Poséidon, torturé par des Harpies aux ailes de fer, mi-vautours, mi-femmes, qui lui chipaient sa nourriture et déféquaient sur le peu qui restait.

Phrinée accepta d'accueillir les marins sous condition d'être délivré des Harpies. Deux des marins étaient ailés ; ils chassèrent les femmes-oiseaux, et Phrinée prévint les Argonautes du danger de leur prochaine étape. Les Roches

bleues, instables, fracassaient tous les navires en se cognant l'une contre l'autre. Selon Phrinée, il fallait lâcher une colombe avant d'entrer dans le détroit.

Un ou deux morts plus tard, les Argonautes abordèrent en Colchide. Le roi Æétès les accueillit de bonne grâce et ne leur refusa pas la Toison d'or. Simplement, ils pourraient la déclouer si Jason parvenait à imposer un joug à deux taureaux d'airain soufflant le feu par les naseaux – cadeau d'Héphaïstos. Ensuite, Jason devrait labourer un champ et y planter des dents de dragon.

Cette fois, c'était autre chose que des Harpies breneuses et des Roches instables. Alors intervint Médée, fille du roi.

Sortilèges de Médée

Jason lui avait plu dès le premier coup d'œil. Sans elle, il ne pourrait rien, et Médée le savait.

Elle lui fit d'abord jurer par le Styx qu'il la prendrait pour femme.

Puis elle l'enduisit d'un baume protecteur qui lui permit de juguler les taureaux, de labourer le champ et de semer les fameuses dents de dragon.

De chacune de ses dents naissait un homme armé.

Dûment conseillé par son amoureuse, Jason laissa sortir de terre tous les guerriers, puis, caché derrière un arbre, il leur lança des pierres.

Les guerriers, se croyant attaqués, s'entretuèrent.

Devant le triomphe de Jason, le roi Æétès ne désarma pas. Il voulut incendier l'Argo, mais Jason et Médée en profitèrent pour charmer le dragon qui gardait la Toison et décrocher le magnifique pelage aux reflets d'or. Æétès s'en aperçut trop tard.

Il se lança à la poursuite du ravisseur de sa fille et de la Toison d'or.

Alors Médée commit son premier crime. Pour ralentir le char de son père, elle découpa en menus morceaux le corps de son jeune frère Apsyrtos et les sema en chemin. Pour égorger son frère, Médée avait utilisé un coutelas, instrument sacrificiel exclusivement réservé aux hommes.

Le malheureux père s'arrêta chaque fois pour ramasser les petits bouts d'Apsyrtos et perdit la trace des fuyards. Ne lui restait plus qu'à reconstituer le corps de son fils pour l'enterrer convenablement.

Quelques épreuves plus tard – tempête, géant invulnérable sauf au talon, nuit opaque, brouillards –, un groupe de Colchidiens envoyé par le roi Æétès rattrapa les Argonautes à Corfou. Alcinoos, roi de Corfou, refusa de livrer Médée aux Colchidiens, sauf si elle était vierge. Sinon, le roi Alcinoos ne voyait aucune raison de livrer une épouse légitime.

Alcinoos avait pour femme la sage Arète, qui lui avait conseillé cette réponse. Arète s'empessa de vérifier. Médée était vierge. Il fallait rectifier cette erreur au plus vite ! Dans la nuit, Jason s'exécuta.

Déflorée, mariée, Médée était désormais saine et sauve.

Enfin le navire *Argo* aborda en Thessalie, royaume du roi Pélias. Jason y revenait en vainqueur, avec la Toison d'or.

Le combat qui allait s'engager entre le vieux roi et le jeune conquérant serait certainement dangereux. Médée décida qu'il n'aurait pas lieu.

Devant les filles de Pélias, elle fit cuire un vieux bélier dans son chaudron et elle en ressortit bientôt un agnelet tout neuf. « Voyez, dit-elle, comme c'est simple ! Si vous voulez rajeunir votre père, faites pareil. »

Les filles de Pélias attrapèrent leur père, le découpèrent et le firent bouillir dans un chaudron. Aucun enfant tout neuf ne sortit de la bouillie qu'était devenu le corps du vieux roi.

Jason lui succéda. Puis, on ne sait pas trop pourquoi, il choisit d'aller vivre à Corinthe où il vécut dix ans heureux avec Médée dont il eut deux enfants.

Heureux ? À voir. Il ne s'était pas vraiment jeté sur elle pour la déflorer.

Le monstre ardent

Dans *Médée*, le chœur a sous la plume d'Euripide des mots bien sentis sur la nature du dernier drame. « Ô union conjugale, si féconde en épreuves, que de maux déjà tu as causés aux humains ! »

La suite est de l'ordre du fait divers tragique.



Jason tombe amoureux de Créuse, fille du roi de Corinthe, et plaque tout bonnement Médée. Pire, il la chasse, car sa nouvelle fiancée ne veut pas de rivale à proximité.

Médée se débat, refuse l'exil, supplie, se lamente, et obtient du père de Créuse un jour, un seul jour de répit avant de s'en aller avec ses fils.

Jason argumente piteusement qu'il veut épouser la princesse pour protéger ses fils. Médée lui rit au nez, et son projet prend forme.

Elle sait ce qu'elle va faire. Sortir son chaudron, y plonger une tunique merveilleusement tissée et en faire présent à Créuse pour ses noces.

La naïve Créuse enfle la tunique et prend aussitôt feu. Les flammes dévorent également le roi, le palais, la cité.

Et d'une.

Reste à tuer ses fils. Pourquoi ?

« Pourquoi les as-tu tués ? demande Jason dans le *Médée* d'Euripide.

— Pour faire ton malheur », répond-elle.

Tout est dit.

Médée s'envolera sur le char du soleil, où sont attelés deux serpents ailés. Je l'ai vue s'envoler une fois au Japon, en plein air, grâce à une machinerie invisible qui fixait la mère infanticide là-haut, dans les étoiles. Et ses cheveux hérissés la transformaient en un de ces fantômes furieux qu'on voit sur la scène du théâtre Nô.

Et nous sommes nombreux à avoir vu Callas transformée par Pier Paolo Pasolini en une sublime créature couverte de colliers de grosses perles métalliques tombant jusqu'aux pieds, drapée dans une dalmatique de style byzantin, voilée de noir, couronnée de fleurs d'or, tenant d'une main une hache et, de l'autre, un coutelas.

La Diva n'a jamais mieux rempli son rôle de déesse qu'en incarnant Médée sans la chanter.

Messies (États-Unis, Europe, Turquie, Palestine, Soudan, Iran)

Au printemps 1992, je déjeunais avec des journalistes à Jérusalem quand on apporta un communiqué urgent au représentant de l'Agence France Presse. Le communiqué était d'une admirable brièveté : « Le Messie arrivera ce soir par l'avion El-Al Newark-Tel-Aviv. »

L'attachée de presse du Messie téléphona, supplia, et, le soir, on apprit que la venue du Messie en Terre sainte était reportée.

Il mourut deux ans plus tard dans sa maison de Brooklyn, que ses fidèles avaient reconstituée pierre à pierre à Jérusalem pour préparer sa venue. Menachem Mendel Schneerson n'était qu'un messie de plus, ajouté à la liste innombrable des messies de l'histoire juive.

Une affaire de vache rousse

Dans la Torah, il n'est dit nulle part que le Messie sera d'origine divine. Ce sera un homme ou une femme, né d'un homme et d'une femme, issu de la lignée du roi David, un craignant Dieu qui relèvera Israël par la guerre, ou bien par l'Esprit. Et il aura reçu l'onction des huiles saintes, puisque telle est la signification du mot « messie » : *machia'h* en hébreu, « celui qui a été oint ».

Parmi les conditions de la venue du Messie, se trouve l'étrange décret de la vache rousse, destiné à corriger le péché du veau d'or fondu par les Hébreux au pied du mont Sinaï, quand ils avaient perdu la foi en attendant Moïse, qui ne revenait pas de ses conversations avec l'Éternel (voir [Adonai](#)).

La mère, la vache, doit venir réparer la faute du veau, son fils. Entièrement rousse et sans tache, elle ne doit avoir porté aucune charge et, de ce fait, deux poils de son cou demeurent bien dressés, et ses yeux sont à la même hauteur, contrairement aux vaches ayant porté le joug. Certains parlent plutôt de génisse, mais ce ne serait pas logique ; en tous les cas, les rabbis d'aujourd'hui en discutent savamment.

La vache rousse servait à purifier la souillure produite par le contact d'un mort. Un simple prêtre (jamais le grand prêtre) ordonnait l'égorgement de l'animal, prenait du sang avec le doigt et en faisait sept fois l'aspersion en direction du Temple.

Un autre humain devait ensuite brûler la vache entièrement, y compris ses bouses, dans un brasier sur lequel le prêtre jetait du bois de cèdre, de l'hysope et du pigment de couleur rouge.

Un troisième homme, le Pur, recueillait la cendre et la déposait hors de l'espace sacrificiel, cependant que le prêtre et le brûleur de vache devaient laver leurs vêtements et leurs corps, restant impurs jusqu'au soir. Mêlée à de l'eau vive et aspergée d'hysope, la cendre servait ensuite à purifier les hommes.

De mémoire de rabbin, sept vaches rousses ont été immolées depuis que l'Éternel dicta ses lois à Moïse sur le mont Sinaï. Dans la Jérusalem d'aujourd'hui, où les esprits exaltés ne manquent pas, des rabbins cherchent ardemment la vache parfaite, rousse, sans tache, avec deux poils dressés sur le cou et les yeux à la même hauteur.

Le décret de la vache rousse est dicté à Moïse sur le Sinaï comme une règle que l'Éternel veut inexplicable, ce que les rabbins modernes désignent par le nom d'« irrationnel ». On ne le comprend pas, il faut l'exécuter. Le sacrifice de la vache rousse est aussi arbitraire que celui d'Isaac, sauf que, à la différence du fils chéri d'Abraham, l'animal est réellement égorgé.

Une chose est sûre. Pour accueillir le Messie, force est de trouver la huitième vache rousse, sinon le Messie ne viendra pas.

Le dernier des messies

Menachem Mendel Schneerson, dit « le Rebbe », le dernier des messies, naquit en 1902 en Ukraine, septième héritier d'une dynastie hassidique fondée en 1797 par le Rav, dit aussi *Alter Rebbe* – le « vieux rabbin » –, qui lança en Lituanie le mouvement plus tard appelé Loubavitch, d'après le nom du village russe où le mouvement s'installa avant de s'exiler.

La biographie du Rebbe passe par Varsovie, Berlin, la rue des Rosiers et la rue Boulard à Paris, Vichy, Nice, puis, comme tant d'autres gibiers de nazis, Marseille, Lisbonne, New York. Son père mourut au goulag à Alma-Ata ; et son beau-père échappa au ghetto de Varsovie, ce qui fut considéré comme un premier miracle.

Magnifique orateur capable de parler huit heures sans notes et de se faire entendre même par ceux qui ne connaissaient pas le yiddish, Menachem Mendel Schneerson envoûtait ses auditeurs, recevait deux nuits par semaine et transmettait la Torah, parfois en chantant. Le reste du temps, il priait, il jeûnait.

En 1978, il eut un infarctus en pleine liturgie et, refusant d'être hospitalisé, il dansa comme l'exigeait le rituel hassidique, en tournoyant. Mais il n'en mourut pas.

Dès 1980, le Rebbe annonce la venue imminente du Messie, et il ne cessera plus de l'annoncer. La première guerre du Golfe lui semble un signe incontournable : cette année-là, le Rebbe en est sûr, le Messie viendra.

Le 2 mars 1992, précisément le jour où son attachée de presse annonçait sa venue par l'avion d'El-Al, il fit un AVC massif qui le laissa hémiparétique. S'il est avéré que son corps physique mourut en 1994, ses fidèles ne veulent pas le croire.

Le Rebbe n'est pas mort, il est voilé. Caché comme le douzième imam occulté en 874 dans la branche chiite de l'islam.

Le Rebbe reviendra. En attendant son retour imminent, nombre de ses disciples refusent de prononcer la marque de respect que l'on doit aux défunts.

Dès 1950, et plus encore à compter du « voilement » du Rebbe, septième rabbin de la branche Loubavitch, naquit un mouvement très vivace, le Messianisme Habad, pour qui Menachem Mendel Schneerson est véritablement le Messie. Certains pensent même qu'il est le Créateur, autant dire l'Éternel.

Ce mythe contemporain né dans les années 1950 à Brooklyn reproduit le modèle des messies précédents.

La liste est longue. Judas le Zélote, dit le Galiléen, qui mena une révolte contre les Romains (6 apr. J.-C.), Simon, Jésus de Nazareth, Theudas, Simon Bar Kokhba, Moïse de Crète, Moses Botarel, Asher Kay, Salomon Molkho, Sabbataï Tsevi, Jacob Franck... Mince énumération dans une liste interminable et qui, au vrai, n'a pas de raison de s'achever puisque devrait exister un messie potentiel par génération. On serait donc en manque au XXI^e siècle, mais allons ! Cela ne va pas durer.

Tous les messies de l'histoire juive possèdent le charisme qu'on trouve chez des rockeurs, des divas d'opéra ou des gourous de l'Inde. Plusieurs fois, ce charisme fut suffisant pour que les fidèles liquident leurs biens matériels et, comme ce fut le cas avec Moïse de Crète, se jettent à l'eau sans hésiter, puisque leur messie leur avait promis la traversée de la Méditerranée à pied sec. Beaucoup périrent noyés.

Car il y a des messies dangereux et d'autres qui ne le sont pas. Le Rebbe est entièrement du côté de la bonté, Moïse de Crète, non. Les messies peuvent être des guerriers comme David Alroy en Perse au XII^e siècle, ou Simon Bar Kokhba, le Fils de l'Étoile, reconnu comme Messie sous l'empereur Hadrien.

Ce messie héroïque conduisit la guerre contre Rome en 132 parce que Hadrien avait décidé d'édifier un temple à Jupiter sur l'emplacement du temple de Jérusalem, endommagé par Titus en 70. La guerre fut féroce, Bar Kokhba se battit comme un lion, replié dans la forteresse de Bétar où il fut massacré en 135 après deux ans d'affrontements. L'empereur Hadrien débaptisa la Judée et la nomma Syrie-Palestine.

De tous les messies de l'histoire juive, le plus intéressant, celui qui inspira à Gershom Scholem une extraordinaire biographie, c'est le messie smyrniote du XVII^e siècle, contemporain de Spinoza, Sabbataï Tsevi.

Sabbataï Tsevi, dit AMIRAH

À six ans, le petit Sabbataï rêva qu'une flamme lui brûlait le pénis et que les enfants de la prostitution l'abordaient pour le tenter. Puis, alors qu'en théorie l'étude de la Kabbale ne peut commencer qu'à quarante ans, le petit Sabbataï, né dans une famille aisée, étudia seul les textes, sans aucun maître. Tout jeune, il vécut en reclus, jeûnant, priant, très attaché au contact de la mer. Lorsqu'il en ressortait, son visage rayonnait tellement qu'il fit plusieurs disciples. Ses

illuminations se poursuivirent, souvent en cheminant vers ses eaux préférées, la Méditerranée, une habitude qu'il garda tout au long de sa vie. Conformément aux traditions, il se laissa marier, mais divorça très vite sans avoir consommé son mariage.

À vingt-cinq ans, Sabbataï se considérait comme l'époux de la *Schekina* (voir [Adonai](#)). Autant dire l'*alter ego* de l'Éternel.

En 1648, à Alep, le jeune érudit entendit la voix de l'Éternel lui dire : « Tu es le Sauveur d'Israël, le Messie, le fils de David, l'oint du Dieu de Jacob, et tu es destiné à opérer la rédemption d'Israël en rassemblant à Jérusalem les juifs des quatre coins de la terre. » Puis il fut ravi, et entra en extase.

Sabbataï Tsevi était donc un mystique ordinaire relié directement à sa divinité ; un homme en mal d'amour tracassé par l'idée sexuelle et sujet à des changements d'humeur. « Illuminé » quand il était ravi, « voilé » ou « assombri » pendant les périodes que Thérèse d'Avila décrit comme « sécheresse », le jeune juif cyclothymique qui allait provoquer de si grands désordres n'aurait été qu'un prophète parmi d'autres sans son meilleur disciple, son Sancho Pança, dont le nom était Nathan de Gaza.

Encouragé par ce dernier, Sabbataï Tsevi célébra ses épousailles avec la Torah, les rouleaux matérialisant la *Schekina*. Ces épousailles devaient être suivies d'autres noces avec une prostituée nommée Sara, comme l'avait fait en son temps le prophète Ézéchiël sur l'ordre du Très-Haut. Et d'autres encore. AMIRAH était un messie polygame.

Car tel était désormais son nom messianique, AMIRAH, en capitales, initiales des mots hébreux pour « Notre Seigneur et Roi, que sa majesté soit exaltée » !

À Jérusalem, AMIRAH traversa la ville à plusieurs reprises, à cheval, vêtu d'un manteau vert. Il avait ses raisons. Les juifs n'avaient pas le droit de monter à cheval, et le vert, couleur de l'islam, symbolisait ses vues messianiques, disait-il.

Le manteau vert fit déborder la coupe. La couleur de l'islam ? C'en était trop. Comme Baruch Spinoza quelques années plus tôt, Sabbataï Tsevi fut banni de la communauté juive par des rabbins qui lui infligèrent le *herem*, équivalent de l'excommunication.

Nul n'a le droit de se déclarer Messie sans autorisation.

En 1665, au mois de tammouz, les juifs d'Alep, suivis de ceux de Smyrne, accueillirent néanmoins AMIRAH en Messie. Commença une épidémie d'exaltations et de visions mystiques chez les masses juives pauvres, qui lui permit de déposer – oui ! – le grand rabbin de Smyrne.

En Europe, les communautés juives, orientales ou occidentales reçurent la nouvelle de l'arrivée du Messie avec enthousiasme et liquidèrent leurs biens pour pouvoir le rejoindre. L'espoir était immense, et la foi absolue.

En 1666, année marquée par le chiffre de la Bête et de la fin du monde, suivie de l'arrivée du Messie, Nathan de Gaza annonça que le Messie placerait la couronne du sultan sur sa tête, et AMIRAH partit pour Istanbul.

Il y fut jeté en prison. En septembre de l'année fatidique, il comparut devant le sultan Mehmet IV qui lui donna le choix.

Ou il « prenait le turban » en se convertissant à l'islam, ou il était décapité.

Entre perdre la tête et la coiffer, Sabbataï Tsevi n'hésita pas.

Il prit le turban et devint musulman sous le nom d'Aziz Mehmed Efendi. AMIRAH s'était définitivement voilé. Les juifs d'Europe furent consternés, mais d'autres suivirent Aziz Mehmed Efendi et prirent eux aussi le turban. Quatre ans plus tard, à Amsterdam, Spinoza publiait le *Traité théologico-politique* qui comprend un passage très rude aux oreilles juives, et qui, sous des dehors espagnols et chinois, suggère en termes codés aux juifs d'Europe de se convertir à l'islam, comme l'a démontré Jean-Claude Milner dans *Le Sage trompeur*.

Au XVIII^e siècle, les illuminations de Sabbataï Tsevi furent reprises par Jacob Franck en Europe orientale. Le « sabbatianisme » dissimule sous des habits musulmans une pratique juive, à la manière des marranes de la péninsule Ibérique.

On appelle les sabbatéens d'aujourd'hui les *Dönme* ou *Selanikli* (ceux de Thessalonique). Il se murmure sous le manteau que, né à Salonique, Mustafa Kemal Atatürk, fondateur et premier président de la République turque, aurait été un descendant de sabbatéen.

Le Christ et ses imitateurs

Kristos, en grec, est la traduction littérale du mot hébreu *machia'h*, l'Oint d'huiles et d'onguents odorants. Il s'applique à Jésus de Nazareth.

Les premiers chrétiens qui, avant le prosélytisme de saint Paul, étaient juifs en trouvèrent aisément l'annonce dans la Torah. Dans *Michée*, il naîtra à Bethléem et serait issu de la lignée du roi David. Dans *Isaïe*, « après avoir livré sa vie en sacrifice pour le péché, il verra une postérité et prolongera ses jours ». À partir de l'Apocalypse, le Messie reviendra à la fin des temps pour le Jugement dernier.

Mais Jésus n'est pas qu'un roi consacré par l'huile d'olive ou de sésame. Pour les chrétiens, il est le fils unique de Dieu, et c'est un « Fils de l'homme », *Bar nasha* en hébreu, un humain à qui est donné dans *Ézéchiel* « domination, gloire et règne » sur tous les peuples. Pendant sa vie sur terre, Jésus se définit lui-même souvent comme « Fils de l'homme », destiné à souffrir, rejeté par tous, mis à mort et ressuscité. Jésus-Christ est l'unique exemple d'un dieu fait homme sacrifié pour le salut des hommes.

Pourtant, la liste des messies chrétiens est aussi longue que celle des messies juifs.

Terribles, ils sont terribles. Les messies chrétiens veulent tout, tout de suite, un monde meilleur immédiatement, l'égalité aussi instantanée qu'une poudre de café à dissoudre dans l'eau, une pureté parfaite parmi des gens tout nus et, si on ne leur obéit pas, ils tuent.

Les moins menaçants sont de parfaits cinglés, une espèce qui, dans l'histoire de la chrétienté, se prolonge encore aujourd'hui dans les sectes, avec la mort au bout dans le pire des cas.

Un essaim de mouches

En 591, saint Grégoire, évêque de Tours, entendit parler d'un nouveau messie apparu dans la région de Bourges.

L'homme avait été pris dans un essaim de mouches et, dès lors, reclus, il se vêtit de peaux de bêtes. Jusque-là, rien à dire.

Puis la grande frayeur qui l'avait inspiré le rendit prophète et guérisseur. Dans les Cévennes, suivi d'une femme dont le nom était Marie, il prétendit être le Christ, redistribuait les dons qu'on lui faisait avant de demander aux pauvres de l'adorer.

Il devint chef de bande et pillard. Au Puy, il envoya ses émissaires, nus et cabriolant, pour annoncer sa venue. L'évêque du lieu envoya à son tour un détachement dont le chef, feignant de se prosterner, saisit le Messie par les genoux.

Il tomba et mourut.

Un veau né du flanc droit de sa mère

Au VIII^e siècle, Aldebert arriva dans la région de Soissons, pratiquant la pauvreté du Christ, guérissant les malades, dressant partout des croix. Puis, avec

le succès, il déclara avoir été empli de la grâce de Dieu dans le ventre de sa mère, laquelle avait rêvé qu'un veau sortait de son flanc droit. Oui, on pense au Bouddha légendaire.

Un ange l'assistait en lui apportant des reliques miraculeuses et des lettres du Christ. En 744, l'Église décida de défroquer l'intrus, de le mettre en état d'arrestation et de brûler les croix qu'il avait érigées.

Il s'évada. En 745, Aldebert fut excommunié, puis déclaré fou.

Le fiancé de la Vierge Marie

En 1112, Tanchelm d'Anvers, beau comme un ange de lumière, prêcha dans les îles de Zélande et dans le Brabant. Entouré d'une escorte qui portait sa bannière et ses armoiries, il marchait sur les villes, exigeant de leurs habitants qu'ils refusent de payer la dîme au clergé, et condamnant les prêtres vivant avec une concubine.

Vint un jour où Tanchelm se fiança solennellement avec une statue de la Vierge Marie. Il composa une sorte de liste de mariage et reçut des bijoux, des colliers qui vinrent s'entasser dans des coffres ouverts à ses côtés. Puis il distribua l'eau de son bain à ses fidèles. Pour en venir à bout, il fallut faire appel à un noble connu pour guérir les malades et apprivoiser les bêtes sauvages...

Le titulaire du bâton fourchu

Vers 1145, Éon de l'Étoile, venu de Loudéac en Bretagne, était un laïc connaissant un peu de latin. Il prêchait en plein air et fonda une nouvelle Église avec des dignitaires auxquels il donna les titres de Sagesse, Connaissance et Jugement.

Éon de l'Étoile se faisait appeler « Fils de Dieu ».

Il fut fait prisonnier en 1148. Traduit devant un synode tenu par le pape Eugène III, il révéla que le bâton fourchu qu'il tenait à la main dirigeait l'univers : pointé vers le haut, les deux tiers du monde relevaient de Dieu, le troisième tiers de lui. Pointé vers le bas, le bâton lui attribuait deux tiers de l'univers.

Il fut emprisonné. Nourri d'eau, il mourut assez vite.

Le faux Baudouin IX

En 1204, les croisés avaient pris et pillé Constantinople, proclamant Baudouin IX, comte de Flandre, empereur de Constantinople et suzerain de tous les princes d'Occident. Un an plus tard, il fut capturé et mourut. Mais la rumeur affirmait que Baudouin n'était pas mort et que, loin du monde, déguisé en mendiant, il expiait un mystérieux péché. La pénitence allait bientôt s'achever...

En 1224, apparut un ermite à longue barbe qui fut bientôt reconnu comme Baudouin revenu. Un de ses neveux l'identifia, et des foules immenses l'installèrent en Flandre, où il prit le pouvoir. Sacré comte de Flandre et du Hainaut, empereur de Constantinople, porteur d'un bâton de coudrier comme autrefois les druides, il se fit proclamer messie par les ouvriers du textile des cités.

Le roi de France, qui avait connu le vrai Baudouin, le démasqua lors d'une entrevue à la cour de Péronne.

Le faux Baudouin, un serf devenu ménestrel pendant la croisade, s'appelait Bertrand de Ray. Il fut pendu. Son règne avait duré sept mois, mais la comtesse Jeanne, fille de Baudouin IX, fut longtemps considérée comme parricide pour avoir manigancé la rencontre avec le roi de France.

La peste, les juifs et l'ange Vénus

En 1347, la peste noire, venue de l'Inde, commençait son parcours européen. En 1348, la terre trembla en Italie et dans le sud de l'actuelle Autriche, en Carinthie.

Les processions de flagellants qui taraudaient l'Église depuis près d'un siècle devinrent menaçantes, car on approchait des Derniers Jours. Là où passaient les flagellants, ils massacraient les juifs, ces Antéchrists ; disparurent les communautés juives de Francfort, Cologne, Mayence, Bruxelles, malgré les interdictions formelles délivrées par le pape qui condamnait ces « actes cruels et impies, versant le sang des juifs que la piété chrétienne accepte et soutient ».

La même année, il édicta une bulle excommuniant les flagellants.

Chemin faisant, entre bubons et tremblements, un messie flagellant du nom de Conrad Schmid fonda une secte clandestine en Thuringe. Chaque entrant devait subir une flagellation de la main du Messie et l'appeler « Notre Père ».

Puis Conrad Schmid remplaça le baptême de l'eau par un baptême du sang, répandu par les coups de fouet des fidèles. Pendant les flagellations rituelles, Vénus, un ange divin, leur donnait des habits de noces rouge sang et les jupons – des robes mi-parties baissées à partir de la taille – s'appelaient « robes d'innocence ».

Le Messie protégé par l'ange Vénus brûla en 1368, longtemps après la fin de l'épidémie de peste.

Les réformateurs et leur monstre, Moïse-Adam

À cette époque, en Bohême, Jean Milic de Kromeriz et son disciple Mathieu de Janov commencèrent à penser la réforme de l'Église, corrompue par l'Antéchrist, les puissances terrestres, les faux prêtres.

Jan Hus exprima si bien ce désir de réforme que le mouvement s'étendit à la chrétienté européenne. Cet homme intègre s'était naïvement rendu à une invitation du concile de Constance. Il fut brûlé, donnant naissance au mouvement « hussite ».

En 1419, un soulèvement populaire lié au mouvement hussite provoqua la « défenestration de Prague », les hussites jetant par la fenêtre les conseillers du roi Wenceslas. Le mouvement se radicalisa, prenant pour symbole le mont Tabor, nom de la montagne où le Christ était monté au ciel et où il reviendrait pour le Jugement dernier.

Les taborites se déclarèrent Élus, anges vengeurs de Dieu, guerriers du Christ, avec obligation de tuer tous les non-taborites, devoir impératif qu'ils remplirent avec ardeur.

Après une scission, les rescapés du mont Tabor se donnèrent le nom d'adamites, guidés par « Moïse-Adam », leur chef, et massacrant par le fer ou le feu tous les humains qu'ils rencontraient, surtout les prêtres. Moïse-Adam fut brûlé comme ses prédécesseurs, mais, signe certain de sa dangerosité, ses cendres furent jetées à l'eau de la rivière.

Une bannière arc-en-ciel, sept mille paysans morts

Martin Luther et Thomas Müntzer naquirent quelques décennies plus tard. Pendant que Luther vitupérait le commerce des indulgences, Müntzer rencontra un tisserand, Niklas Storch, qui le remit sur le droit chemin des massacres millénaristes au sein d'un courant protestant anabaptiste pourtant paisible, qui prêchait le baptême des adultes consentants, rejetait la transformation du pain et du vin en corps et sang du Christ, exigeait l'élection du pasteur et refusait toute institution.

Thomas Müntzer fut bien plus radical. Il prit la ville libre de Mühlhausen où, après mille péripéties, il finit par installer son royaume, remettant en cause la propriété privée des terres et des biens.

Sa doctrine était résolument mystique, prêchant d'une part la relation directe avec l'Esprit saint sans le secours des prêtres, et d'autre part les souffrances nécessaires que la croix occasionne.

Sa théorie économique était sensée. Trop de richesse et trop de pauvreté sont un obstacle à la piété évangélique. Mais comme ce sont surtout les pauvres qui souffrent de misère, Thomas Müntzer ne dissocie pas la réforme religieuse de la réforme sociale – contrairement à Luther, son ennemi majeur.

Bientôt, l'inspiré déclare la mort des impurs et le sacrifice de soi-même, puisque la vie et la mort n'existent plus devant l'imminence de la venue du Christ. Et, donc, Müntzer massacre.

En 1525, à la tête de la Ligue des Élus, en pleine insurrection des paysans, il plaça sa bannière arc-en-ciel dans l'église et annonça qu'il se mettrait en route avec une armée de deux mille « étrangers » – imaginaires. Il rejoignit le camp des paysans et leur prédit la victoire pendant qu'un arc-en-ciel – véritable – se déployait au-dessus de sa tête.

Sept mille paysans furent massacrés par les armées des princes, et Thomas Müntzer fut décapité.

Mais l'anabaptisme révolutionnaire ne mourut pas avec lui.

Des pierres changées en pains

En 1534, Jean de Leyde se déclara roi de Sion à Münster, nouvelle Jérusalem céleste. Églises et monastères furent pillés.

Jean de Leyde fit frapper sa monnaie avec une devise ainsi conçue : « Le Verbe s'est fait chair et demeure avec nous. Et un Roi pour tous. Un Dieu, une Foi, un Baptême. »

Son emblème fut le globe percé des deux épées du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, surmonté d'une croix. Il le portait au cou, et l'emblème devint celui du nouvel État.

Le roi de Sion proclama la théocratie terrestre, le massacre des incroyants et la communauté des biens.

Il était polygame, se vêtait somptueusement et vivait entouré d'une Cour pléthorique. Au peuple, il imposa une stricte austérité, rationnant les habits, les matelas, les draps, affirmant que le luxe qui l'entourait était le signe de son détachement absolu du monde et de la chair – admirable cohérence.

L'année suivante, Münster fut assiégé par les États de l'Empire germanique. Le Messie de Münster annonça que la ville serait libérée avant Pâques, sinon, il se brûlerait lui-même en place publique.

À Pâques, comme le siège continuait, il déclara que les pierres se changeraient en pains.

Les pierres restant des pierres, il organisa des distractions théâtrales obligatoires, laissant sortir de la ville ceux qui le désiraient, immédiatement exécutés par l'armée impériale, qui finit par le capturer et le torturer à mort, au fer rouge.

Son corps et deux autres furent suspendus dans des cages toujours accrochées à Münster en haut du clocher de la Lambertikirche, en souvenir de l'abominable règne anabaptiste.

Jus de raisin au cyanure et mille morts

Le 18 novembre 1978, en Guyane, mille membres de la secte du Temple du Peuple absorbèrent du jus de raisin au cyanure sur ordre du révérend Jim Jones, leur pasteur, fondateur de « Jonestown », sa cité céleste.

Prétendument descendant d'Indiens Cherokee, ancien vendeur de singes de compagnie, James Warren Jones, dit James Jones, rêvait d'égalité raciale et de socialisme apostolique pour ceux qu'il appelait sa *rainbow family*, sa « famille arc-en-ciel ». Il se proclama incarnation de Jésus, d'Akhénaton, de Bouddha et de Lénine et nomma le massacre final « suicide révolutionnaire en protestation contre les conditions de ce monde inhumain ». Il ne but pas sa potion magique au cyanure, voulant rester vivant pour expliquer ses gestes, mais il fut abattu au fusil.

La police américaine ne chercha pas le coupable.

Les mahdis

Le Coran, qui prédit la venue de Jésus avant la fin des temps pour servir de témoin au Jugement dernier, ne le reconnaît pas comme « Messie », mais comme l'un des prophètes précédant Mahomet sous le nom en arabe de *Isa ibn Maryam*, « Jésus né de Marie ». Avec son cousin *Yahya*-Jean-Baptiste, Jésus compose une famille humaine, même si la tradition musulmane reconnaît la virginité de Marie, voire sa parthénogenèse, puisqu'il n'existe aucun Joseph dans le Coran.

Il n'est pas le Mahdi, nom arabe du Sauveur de la fin des temps. Dans les hadith, Jésus est le premier compagnon et l'ami de « Celui qui montre le chemin », *El Mahdi*.

Il portera le même nom que le Prophète, et son père également.

Le douzième imam et quelques mahdis supplémentaires

Pour la branche chiite de l'islam, le douzième imam Muhammad al-Mahdi disparut en 874. Au vrai, il n'a pas disparu, il s'est occulté, mais il reste vivant. Commencée vers 940, l'ère de l'occultation de l'imam caché prendra fin quand il reviendra.

Pour avoir séjourné à Téhéran en février 1980, quelques mois après le retour de l'ayatollah Khomeiny dans un avion d'Air France affrété par le président de la République française, j'entendis souvent répéter que l'exilé revenu était l'imam caché sorti de son occultation. La tentation était forte, il faut dire.

Tel ne fut pas l'avis de la branche ismaélienne dont le chef spirituel n'est autre que l'Aga Khan : pour ses fidèles, c'est le septième imam qui s'est occulté vers 760. Il sera le Mahdi.

Berbère né au Maroc vers 1075, Ibn Toumert fut un réformateur musulman rigoureux, condamnant, hélas, la musique. N'arrivant pas à convaincre les notables almoravides, il se proclama Mahdi, façon chiite, et fédéra des tribus dans une organisation autoritaire. Ceux qui n'étaient pas fiables étaient exécutés. Il mourut en 1130, mais son meilleur disciple, Abdul-Mumin, dissimula durant trois ans sa mort terrestre.

Le Bab

En Iran surgit un riche marchand de Chiraz qui m'inspire une grande sympathie. Sayyid Ali Muhammad Sirazi se proclama Mahdi en 1844 et inventa un nouveau titre, *Bab*, ce qui veut dire « la porte ». Quand on parle de lui, on dit « le Bab ». Il tenta de fonder une religion millénariste, le babisme, et fut fusillé à Tabriz en 1850.

Il avait pour disciple Baha u Allah qu'une révélation mystique illumina en 1852, alors qu'il était au « trou noir » d'un cachot souterrain. Baha u Allah fonda le bahaïsme, un mouvement qui fut atrocement persécuté par les chiites. La férocité de la répression des bahaï dure encore.

Pour ceux qui demeurent en Iran. Car les autres vont bien. À Delhi, ils ont érigé un somptueux temple en forme de lotus où la divinité est l'espace vide. Un tapis, un micro, point final. En Israël, au mont Carmel, en haut de magnifiques jardins suspendus devenus l'une des curiosités de la ville de Haïfa, se dresse le mausolée du Bab, en forme de temple de Vesta. Beau, grandiose, vide, un peu froid.

Le Mahdi au teint sombre et qui n'était pas noir

1930. Wallace Fard Muhammad fonde la *Nation of Islam* aux États-Unis d'Amérique. Ses fidèles croyaient qu'il était venu de La Mecque pour convertir le peuple afro-américain et qu'il avait abandonné son corps en 1934, date de son occultation.

Elijah Muhammad, son successeur, organisa le mouvement, interdisant les mariages mixtes et revendiquant pour l'homme noir la dignité de créateur de tous. Les Blancs américains n'ont pas volé ce que *Nation of Islam* raconte à leur sujet : des démons fauteurs de troubles, des singes sautant d'arbre en arbre comme Tarzan, dans tous les cas une race inférieure. Pas mal pour contrer le Ku Klux Klan.

Mais le FBI raconte de tout autres histoires. Le fondateur serait né en Nouvelle-Zélande et serait un métis blanc-polynésien. Trafiquant l'alcool pendant la Prohibition, puis les drogues ensuite, il aurait fait un peu de prison. Ou bien il serait de père pakistanais et de mère britannique, et aurait émigré en Nouvelle-Zélande. Il n'était pas afro-américain, mais « brun » de peau.

Fard serait mort à Chicago en 1971, après avoir quitté Detroit à cause d'un sacrifice humain commis par un cinglé de son nouveau mouvement. Arrêté, il aurait été relâché et forcé à partir.

Un vrai héros de roman. Mais à vrai dire, tous les messies sont des héros de roman.

Mithra (Rome)

Que son image est belle ! Il est extraordinaire, ce tout jeune dieu coiffé du bonnet phrygien, l'œil rivé sur l'astre du jour, et qui plante un coutelas dans le cou d'un taureau...

Il est extraordinaire et incompréhensible. À gauche, côté jardin, un corbeau suit le rayon du soleil qui va frapper Mithra à l'arrière de la tête ; un être tout petit tient un flambeau dont la flamme vient effleurer le manteau du jeune dieu, entièrement constellé d'étoiles, dont six immenses. Côté cour, une lune aux cheveux sombres détourne la tête et, dans l'obscurité d'une grotte, un autre être petit tient un flambeau renversé. À gauche, tout est lumière, même le corbeau ; à droite, tout est ténèbres, sans un rayon de lune. Tel est Mithra sur la fresque de son temple dans le *mithraeum* de Marino, à Rome.

Énigmatiques, un chien et un serpent se dressent dans un même mouvement pour laper le sang du taureau sacrifié. Sous le paturon de la bête, immobilisé par le pied du jeune dieu, un crabe – ou un scorpion – mordille les testicules pour se gaver de sperme. Allez donc comprendre l'ensemble de la scène !

Tous les commentateurs mythologiques parlent de la très longue histoire du dieu Mithra, né en Inde dans l'univers védique plusieurs millénaires avant notre ère, apparu en Iran à la même époque, banni par Zarathoustra au seul bénéfice du dieu Ahura Mazda, mais que sait-on vraiment ? Les textes sont clairsemés, les hypothèses fumeuses. Faute de documents, on sait très peu de choses du Mithra d'origine : que son nom, en védique sous la forme de « Mitra », signifie, au masculin, l'ami, puis le contrat, l'alliance, l'amitié ; que dans la théologie iranienne préislamique, Mithra servait de garant armé de l'ordre aux côtés d'Ahura Mazda, qu'il est un bon soldat, un brave guerrier qui sait donner la vie.

Voilà qui ne raccorde guère avec le jeune homme qui poignarde un taureau. Et moins encore avec l'expansion gigantesque du culte de Mithra à l'époque romaine, le mithriacisme, dont on trouve les traces dans tout l'empire, aussi nombreuses que celles de la déesse Isis qui, pas plus que Mithra, n'était grecque ou latine.

Au conditionnel

Attesté à Rome vers l'an 80 apr. J.-C., le culte sacrificiel serait arrivé avec les fameux pirates de Cilicie qui, après avoir capturé Jules César, libéré trente-huit jours plus tard contre rançon, furent massacrés ou faits prisonniers par Pompée, qui en ramena vingt mille en Italie.

La Cilicie étant voisine de la Commagène, en Asie Mineure, Mithra aurait été le dieu protecteur du roi Mithridate dans un culte déjà grandement soumis à l'influence grecque. De taureau, point. Mais la Phrygie n'est pas loin.

Les pirates ciliciens, fort bien organisés, étaient justement encadrés par d'anciens officiers de l'armée de Mithridate qui, vaincus, auraient décidé de résister. Il en va donc de Mithra à Rome comme de Dionysos en Italie : ce sont des dieux pour captifs, pour esclaves, luttant pour leur liberté. À nous, bonnet phrygien !

Sauf que rien ne dit que le bonnet de Mithra fût réellement phrygien. Voyons cela d'un peu près.

Ce bonnet de laine rouge, le berger Pâris le portait en gardant ses troupeaux quand trois déesses le prirent pour arbitre dans un concours de beauté façon Miss Grèce-Antique.

Les Troyens habitaient la Phrygie. Les Achéens gagnèrent la guerre de Troie. Ce que l'on peut déduire, mais au conditionnel, c'est que, Troie ayant été défaite, on retrouverait l'idée de résistance à un vainqueur impérialiste dans le bonnet du prince troyen.

Mais peut-être que la lutte pour la liberté se comprend mieux en interprétant ce bonnet comme le *pileus*, anciennement *pilos* en grec, bonnet de feutre dont le maître coiffait l'esclave romain quand il l'affranchissait : à une petite courbure près, le *pileus* ressemble tout à fait au bonnet phrygien. Finie, la résistance, bonjour, la liberté.

Toujours pas de taureau !

L'Empire romain est né. Quelques empereurs plus tard, le roi d'Arménie vient se faire couronner à Rome et reconnaît Néron. On est en 66. Le culte du tueur de taureau commence en 80. Il y a beau temps que les pirates ciliciens et autres Arméniens conquis par les phalanges ont implanté leurs mystères orientaux dans la bonne société des officiers romains.

On n'est sûr de rien, sauf de trois éléments : les pirates de Cilicie véhiculèrent Mithra d'Orient en Occident ; il devint un dieu réservé aux soldats romains ; son culte était strictement interdit aux femmes.

En vérité

Les initiés se réunissaient dans un *mithraeum*, un sanctuaire creusé en contrebas, comprenant au fond une représentation peinte ou sculptée du dieu maîtrisant le taureau, et, sur les côtés, des banquettes assez larges pour qu'on s'y allonge et s'y accoude.

Le culte était donc un repas sacré. On y mangeait de la viande et du pain. Le *mithraeum* était toujours creusé à proximité d'une source, et des piscines étaient installées devant l'entrée du temple. Quand j'aurai précisé que les initiés buvaient du vin et de l'eau consacrés, on comprendra pourquoi les chrétiens se montrèrent si sévères avec le dieu Mithra, concurrent redoutable de l'Agneau sacrifié.

Ce sont eux, les chrétiens, qui exhumèrent des ossements et des crânes pourtant bien postérieurs, pour faire croire – ou croyant – que le dieu Mithra exigeait des sacrifices humains. Pas du tout.

On consacrait l'eau et le vin, on banquetait. On n'égorgeait aucun taureau, on ne buvait pas le sang des bêtes. Comme toutes ses semblables, cette société secrète pour militaires éclairés comprenait des grades dont on connaît les noms grâce à saint Jérôme.

Au bas de l'échelle, Corax, le Corbeau.

Puis, en remontant les barreaux, suivent le très étrange jeune marié, Nymphus, le Soldat, le Lion, le Perse, le Courrier du Soleil et, enfin, le Père. Chacun a son costume ou son masque animal. Le Nymphus porte le voile jaune flamme de la jeune mariée, le *flammeum* ; le Lion un manteau rouge ; le Perse une tunique blanche à pans jaunes, *etc.*

L'initiation comprenait de longs interrogatoires, puis une série d'épreuves dont on ne sait pas tout. Le néophyte marchait nu, les yeux bandés, les mains ligotées avec des boyaux de poulet, subissant le feu d'une torche qu'on brandissait très près de son visage avant de le placer dans la position d'un cadavre, prostré, plongé dans l'eau froide, sur le point de tomber... Une main se tendait, le relevait, l'homme était initié.

Rien ne ressemble plus au culte de Mithra que la franc-maçonnerie née en Europe au XVIII^e siècle, avec ses entretiens préalables, le bandage des yeux, l'épreuve du feu et de l'eau, ses décors, ses tenues, ses grades, aussi mystérieux que le Corbeau et le Lion. Les sociétés secrètes sont régulièrement soupçonnées de sacrifices humains, ce qui arriva aussi aux francs-maçons.

Le secret, l'élitisme, l'extrême sélection rendent les sociétés secrètes vulnérables quel que soit leur dieu. Mithra disparut avec l'officialisation du christianisme, réapparut brièvement avec l'empereur Julien qui soutenait les dieux païens, puis sombra.

Une société fermée aux femmes se prive d'un grand pouvoir. Les francs-maçons français contemporains l'ont bien compris : en 2010, après des siècles de culte réservé aux hommes, le Grand Orient de France s'ouvrit enfin aux femmes. Un « Nymphus » autorisa ce passage : le Vénérable d'une loge s'appelait Olivier quand il décida de changer de sexe et devint Olivia. Soutenue par sa loge, elle resta.

Le dieu obscur

On en sait davantage sur les initiés que sur ce dieu dont l'image demeure au fronton des sanctuaires de Mithra. Quel est ce taureau ? Ce soleil ? Ce costume oriental ?



L'archéologue belge Franz Cumont décrit ainsi l'image de Mithra : « Un jeune homme appuie le genou gauche sur le garrot d'un taureau abattu sur le sol, tandis que, du pied droit, posé sur le paturon, il maintient étendue en arrière la jambe droite postérieure de sa victime. De la main gauche, il lui saisit une corne ou plus souvent les naseaux et lui relève la tête, et, de la droite, il lui enfonce un large coutelas au défaut de l'épaule. »

Toujours il y aura Corbeau prescrivant le sacrifice, les deux petits êtres qu'on appelle « dadophores », portant qui une torche allumée, qui une torche éteinte comme le soleil au levant ou au couchant. Toujours le chien et le serpent se hisseront pour laper le sang, et l'éternel scorpion sucera le sperme de la bête en mordant ses couillons.

D'où vient cette image ? Du Proche-Orient. Qui était Mithra ? Un sacrificateur. Pour quel dieu ? Le Soleil, qui donne l'ordre de tuer dans une caverne obscure. Pourquoi le manteau de Mithra, soulevé par le vent, est-il bleu nuit et constellé d'étoiles ?

On ne sait pas.



Nandi (Inde)

Au tournant des années 1990, le ministre français de la Défense se rendit en visite officielle en Inde, accompagné de son épouse Nisa, sculpteur et psychologue. Il s'appelait Jean-Pierre Chevènement et il n'avait pas encore été anesthésié au curare pour une intervention banale qui le plongea dans un long coma.

Son voyage ministériel l'avait conduit à Bangalore, dans le Karnataka, et il eut droit à la visite d'un temple de petite taille envahi par l'immense statue noire du dieu taureau, Nandi.

Nandi n'en pensait pas moins.

Souvenirs du dieu-taureau de Bangalore

« Ce jour-là, je m'apprêtais à recevoir les hommages de mes prêtres – noix de coco, hibiscus, offrandes dont je ne raffole pas –, bref, j'allais m'ennuyer. Être dieu en Inde n'est pas la bonne affaire qu'on croit, et il se trouve que je suis Nandi, le dieu taureau – excusez du peu.

Quand mes prêtres arrivèrent, ils poussaient en avant un couple d'étrangers. Chez nous, en Inde, ceux que les prêtres amènent devant moi sont toujours des VVIP. Attention ! Un VIP, *Very Important Person*, n'est rien comparé à un VVIP, *Very Very Important Person*. Dans ces cas-là, je laisse tomber un regard indulgent sur les Très-Très-Importants prosternés devant moi.

L'homme avait un nez d'aigle, une crinière blanche ; et la femme, toute menue, avait les yeux d'un bleu... Je chavirai. Inutile de vous dire que, en Inde, l'œil bleu est une aubaine et j'avais, moi, le dieu, la chance de pouvoir plonger dans ces yeux clairs.

On me les mit aux pieds, debout devant mes pattes. Un officiel se fendit d'un discours, d'où il ressortait que l'étranger, clairement, était ministre. Dès lors, je connaissais le déroulement de la cérémonie : quand un ministre vient me visiter en mon temple en compagnie d'une légitime, mes prêtres les remarient.

Ils leur passent au cou des guirlandes de fleurs et, marmonnant quelques formules extraites des Veda, réunissent leurs mains pour une bénédiction. Le croiriez-vous ? Ce remariage séduit à tous les coups.

Lorsque je vins au monde, je fus choisi pour être la monture d'un grand dieu, dont le nom est Shiva. Il aima mon pelage immaculé, mon mufle rose, la langueur de mes yeux bordés de très longs cils, la perfection de mes cornes en lyre, et mes bourses au teint fauve. Ce n'était pas un maître facile à vivre, oh non ! Shiva est réputé pour être malpoli. Cependant, il me nourrissait convenablement, prenant soin de me faire garder par un bouvier lorsqu'il méditait au sommet de ses Himalayas ; j'eus même droit à de chaudes couvertures par temps froid.

Puis, un jour, les autres dieux voulurent marier mon maître. Il était trop solitaire ; une fois tous les mille ans, il éjaculait avec tant de violence que sa semence brûlait les fleuves ; on jasait (voir [Shiva](#)). Les choses étant conclues, nous repartîmes à trois, Shiva ayant assis son épouse Sati sur mon échine. Je les sentis frémir de désir sur la peau de mon dos, et j'étais fort heureux de cet accouplement.

Ce fut un voyage inoubliable. Je devins la monture de l'amour conjugal. Et je suis à jamais le taureau sur lequel ils parcourent l'univers, serrés l'un contre l'autre. Voilà pourquoi mes prêtres s'amusent à marier devant moi les ministres venus de l'étranger.

Entre autres facéties dont les dieux m'ont pourvu lorsqu'ils décidèrent de me diviniser, ils m'ont fait le cadeau de lire dans les pensées.

Celles de ce couple-là n'étaient pas ordinaires. Le Très-Très-Important pensait qu'il fallait représenter son pays dignement, même aux pieds d'un taureau sculpté immense, noir et couvert d'huile.

Je l'entendis songer aux cérémonies qu'il eut à présider devant son drapeau ; des images se bousculèrent dans sa tête, des tirs au mortier sur une ville qui s'appelait Oran, ses bras levés devant les foules, des fleurs, du sang, des vivats, des tourments. Elle, de son côté, se souvenait du jour où ils se marièrent, à côté d'un vignoble, au sommet d'une ville dont j'ignorais le nom. Il y eut un moment où l'un et l'autre pensèrent qu'ils n'avaient jamais cru en aucun dieu, et je sentis qu'ils se demandaient tous deux ce qu'ils fabriquaient là, des fleurs autour du cou, immobiles aux pieds d'un taureau géant en Inde, à Bangalore. Et puis, tout doucement, ils se prirent au jeu, et la tendresse envahit leurs deux cœurs.

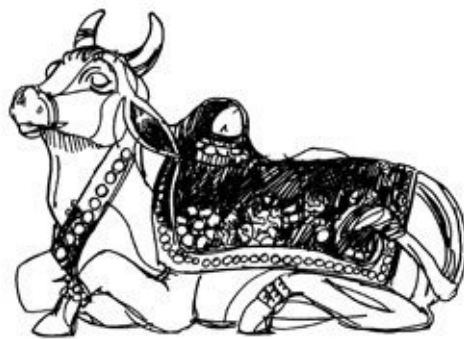
De leur pays commun me venait par instants un curieux mélange d'insolence et d'attendrissement qui me fit vaciller. Il existait donc un pays où l'on pouvait, sans rire, ne pas croire aux dieux !

Car je n'en doutais pas : ces deux tourtereaux si plaisants ne voyaient en moi qu'une statue. J'aurais pu me fâcher, mais leur tourbillon gracieux m'entraîna. Je me crus délivré de ma divinité, je crus que je pourrais, rajeuni et vivant, trotter dans un champ et saillir une vache... Quel était ce pays qui donnait le désir et soulevait de terre une vieille statue ?

Mes prêtres avaient fini de marmonner, rejetant sur l'épaule leur pagne de lin blanc. Le ministre et sa femme se prirent par la main et sortirent. Je me sentis affreusement délaissé. C'est alors que je me fis violence et, sortant de ma pierre, je les suivis.

Quand je sors de moi-même, un coup de vent s'élève. L'épouse VVIP dut retenir sa jupe ; son mari éclata de rire, et mes prêtres froncèrent le sourcil. Déjà, je me promenai entre les douces cuisses, laissant mon museau se guider à l'odeur. Elle sursauta, et je n'eus que le temps d'entrer dans un chien errant, que mes prêtres chassèrent à coups de pied.

Les chiens étant détestés chez nous, il me fallait d'urgence un autre abri. Dans ces cas-là, le plus commode est de trouver pour gîte une autre statue de moi, dans laquelle j'entre le temps nécessaire. Comme de bien entendu, l'épouse du ministre acheta une réplique en laiton de ma statue géante, et me fourra dans son sac à main, entre un poudrier et un trousseau de clés. Le soir, elle me posa sur sa table de nuit.



L'homme se dévêtit, et comme il faisait chaud, il se coucha nu. Pour un sexagénaire, il n'était pas très gras ; chez nous, les Très-Très-Importants ont du

ventre. La belle à l'œil bleu avait de petits seins et un beau postérieur. Cette nuit-là, épuisé de ma sortie de corps, je m'endormis avant eux.

Le lendemain matin, nous repartîmes. Automobile, avion, cérémonies, discours, c'était très ennuyeux, je sommeillai. J'escomptais qu'ils iraient se promener dans mon pays, et, d'avance, je me délectais de leurs pensées. Je n'avais pas prévu la suite. De voiture en avion, quand je me réveillai, nous n'étions plus en Inde !

À la place des senteurs de bouse et de miel où se reconnaît entre mille le parfum de l'Inde, une forte odeur métallique m'envahit, augmentée d'une puanteur qui sentait le grillé. Nous étions dans un aéroport, où des gens basanés nettoyaient les carrelages. Les autres, de teint blanc, marchaient tous en bon ordre, obéissant à de fines sonorités de gongs, comme dans un temple. Mon couple fatigué parlait peu, et bientôt l'un et l'autre se retrouvèrent dans une vaste pièce.

Elle me sortit du sac et je fus sur la table. Ils allaient se nourrir et je sentis le thé, bonne odeur familière qui me rassura. La conclusion s'imposait : si j'assistais au petit déjeuner du couple dont je m'étais épris, j'étais dans leur pays. Mais lequel ?

Au-dehors, il pleuvait, si du moins on peut appeler pluie ces minuscules gouttes tombant régulièrement. Chez nous, la pluie s'abat en trombe ou pas du tout. Je passai la journée à faire connaissance avec ce rideau d'eau très gris et très lassant.

Les gens portent des parapluies noirs, comme en Inde ; mais les femmes arborent des chaussures à béquille qui leur donnent l'allure du héron. Je fus surpris de voir leurs jambes : chez nous, les femmes vont en long, et on ne voit qu'orteils, délicieusement ornés de bagues en argent. Dans ce pays nouveau, point d'orteils, mais des cuisses, découvertes si haut qu'on verrait bien le reste. Dans la rue, je vis deux personnes se prendre la main, la serrer, et d'autres se poser un baiser sur la joue. Je vis même de jeunes gens se prendre par les lèvres comme au lit !

Ce spectacle étonnant me charma. J'allais adopter ce pays quand, le soir, j'eus un choc. Mon ministre dîna en famille et l'on servit un plat à l'odeur de grillé. Un morceau brun trônait ; il fut coupé, et je vis une chair rouge saigner sur les légumes.

Chacun empoigna un couteau, hardi, donc ! Les deux fils entamèrent le plat avec entrain et leur mère commenta : "Il est très bon, ce bœuf du Charolais." Du bœuf ? Impossible ! Pas devant moi, pas eux !

Une divinité indienne peut tout admettre, sauf qu'on mange du bovidé. En Inde, tout animal participant de la vache relève du sacré. L'explication est

simple : le premier homme naquit cousu dans une peau de vache, si bien que l'on appelle cette placide bête "Notre mère la vache", c'est dire...

Encore aujourd'hui, quiconque commettrait cet acte en Inde serait puni. Et j'aurais supporté de voir là, sous mes yeux, consommer l'un des miens ? Le seul fait d'y assister devenait sacrilège ; je sortis de ma forme et j'allai dans l'obscurité.

L'indignation me fit vagabonder longtemps. Sous la pluie, la nuit était splendide et lumineuse. J'étais donc, c'était sûr, dans un pays appelé Charolais. Chez nous, il n'est qu'une seule soirée qui voit tant de lumières resplendir ; c'est une fête, Diwali.

Mais, dans la capitale du Charolais, c'est Diwali tous les soirs. Les reflets sillonnent le fleuve et les flaques, les voitures glissent sur le goudron mouillé en silence, et personne n'utilise le klaxon qui, chez nous, obsède les avenues et de jour et de nuit. J'ai vu marcher des gens de toutes les couleurs, déambulant en bande, ou errant solitaires. Presque pas de mendiants, et presque pas de temples. Je n'en ai vu qu'un seul, dressé dans la nuit sombre, un temple très haut et très pointu qui me parut, de loin, édifié en ferraille, mais qui, toutes les heures, s'illuminait d'étoiles clignotantes. Quel en était le dieu ? Zarathoustra, peut-être ?

Ou bien alors personne. Ces gens du Charolais sont tout à fait capables d'avoir fait jaillir vers le ciel un temple privé de dieu...

Nulle part je n'ai éprouvé l'existence du sacré ; cette ville est impie, ou révolutionnaire. Sur les rives du fleuve, on ne brûle pas les morts ; les bords sont réguliers et tracés au cordeau. Il n'y a pas un seul animal dans les rues ; pas de chiens affamés, pas de vaches ni de singes, pas un chat. L'homme a tout envahi, tout cultivé, tout pris. L'étonnant, c'est que, à l'aube, j'y pris goût, et me sentis libre.

Au bout de quelques nuits vagabondes, je fus saisi d'une singulière angoisse. C'était une inquiétude mêlée d'isolement. Il y avait peu de monde dans les rues.

Je les crus cachés, mais non. Il n'y avait pas assez d'êtres humains dans ce peuple ; et un jour j'ai compris que ce peuple était maigre. Non que les Charolaisiens soient efflanqués ! À force de croquer du bœuf, ils sont replets. Ils ont même des dents bien soignées, luxe extrême. Mais ils sont rares, aussi ; leur peuple est peu nombreux. Chez nous, les enfants foisonnent. Il paraît qu'il faudrait sagement réduire les naissances : c'est ce que je croyais avant mon escapade.

Pour parfaire ma connaissance du pays que, dans ma naïveté, j'appelais encore le Charolais, je suis allé voir ses champs. Personne dans les prés, sauf des vaches énormes. De grosses bêtes bouffies, bonnes à découper pour le repas du

soir. J'ai repris un instant ma forme naturelle et j'ai voulu saillir la plus mince d'entre elles. Misère !

Elle n'a pas voulu. Et pourquoi ? Parce que, disait-elle, elle s'était habituée à l'insémination artificielle. J'étais trop gros pour elle. Cette donzelle qui n'aimait pas le mâle ne ruminait que farine artificielle. Et pourquoi ? Parce que les farines étant de cadavres de vaches, elle trouvait du plaisir à s'autoruminer. Imaginez mon effroi !

En flânant dans un bourg, j'aperçus un drôle de spectacle : les vaches étaient en ligne sur la place publique, et l'on discutait ferme autour d'elles. Il s'agissait de les vendre au plus offrant ; mais, tout en écoutant les marchandages, je compris qu'il y avait toutes sortes de vaches, dont celles du Charolais. Des Bretonnes, des Normandes, des Frisonnes, enfin, il était clair que le nom du pays n'était pas Charolais. La belle capitale s'appelait Bruxelles, cela, j'en étais sûr, à cause des imprécations des paysans : "Crénom, ça vient encore de Bruxelles, c't'affaire !" Mais le pays ? Était-ce "Foutu" comme "ce foutu pays" que j'entendais mentionner partout ? Pas moyen de savoir. Un si beau pays, ne pas avoir de nom !

Les vaches y ont de l'herbe verte à profusion. On ne manque ni d'eau ni de blé et en plus, toute l'année ; les gens n'y ont pas faim. Les routes sont parfaites, et les talus rasés. À ce que j'ai compris, il n'y a presque pas de coupures d'électricité. Je croyais l'Inde belle, mais, au pays sans nom, j'ai vu des vagues énormes creusant des rochers sombres, des toits roses dominant des champs violets, des fleuves où le soleil se couche en prenant tout son temps, ce n'est pas comme chez nous où il chute dans le fleuve, avalé par la nuit.

Il fait bon vivre ici. Mais les vaches sont trop grasses et le peuple trop rare. Partagé entre l'adoration et la tristesse, j'ai fini par rentrer dans ma forme chez mon ami ministre.

Comme j'avais déserté, j'avais changé de place. Au lieu d'être à l'honneur sur la table, j'étais rangé sur une étagère, près d'un bonnet de feutre du Kazakhstan. Je n'avais rien à dire à un bonnet, mais je voulus rester le temps de me régénérer.

Parfois, le Très-Très-Important me décochait un sourire à ravir, l'épouse me regardait de son œil toujours bleu, et, avec leur insolence coutumière, ils me moquaient. "Alors, le bœuf, ça va ?" Oh ! J'adorais.

Puis ils déménagèrent, et, là, ils me perdirent, entre un carton de livres et une armoire à glace. J'avais repris suffisamment d'énergie pour m'envoler et je revins prendre ma place à Bangalore.

Niché dans ma statue géante, j'ai mes aises, et mes prêtres marient toujours devant mes pattes des VVIP quand ils viennent en voyage officiel. Et c'est là, au

cours d'une visite ordinaire, que j'appris deux nouvelles terribles.

Les vaches en Europe étaient devenues folles à force de se manger sous forme de farine et, de cette folie, les hommes pouvaient mourir. Puis, sans aucun rapport, il y avait pire. Mon Très-Très-Important était tombé dans la catalepsie ; on ne répondait plus de sa vie. Étant divin, je ne sais pas prier, mais j'obligeai mes prêtres à sacrifier.

L'esprit de mon ami errait au plus profond, dans un lac d'où une Dame blanche lui tendait la main, au Sikkim, sur les Himalayas, à Bali, couronné de fleurs et de gâteaux... En vérité, il était sorti de son corps, l'animal ! Pour un homme, ce n'est pas raisonnable, surtout dans l'impréparation.

Le travail m'incombait.

Je tirai, je poussai son esprit égaré, je frottai mon mufle sur son épaule, je meuglai doucement à ses oreilles. Je trottai devant lui, guidant ses pas. Je finis par m'agenouiller et, planté devant lui, je lui barrai la route. Il renâclait. Visiblement, il n'avait pas envie de revenir se frotter aux lourdeurs de la vie. Il s'amusait beaucoup, il volait, il plongeait...

Enfin, je parvins à le hisser sur mon dos et nous repartîmes vers les hommes, en silence. J'avais gagné. Son esprit n'ayant aucune envie de mourir, il revint frais comme l'œil.

Personne ne se doute qu'un dieu taureau, en Inde, a sauvé de la mort un Très-Très-Important. Qui le croirait ? Ni lui ni vous. Pourtant, c'est moi qui l'ai transporté du royaume innommable à ce que vous, humains, vous appelez la vie.

C'est égal, si vous passez un jour à Bangalore, venez me voir dans mon temple. Je m'ennuie du petit peuple rare. J'aimerais redevenir taureau de nuit, en ville. Vous me donnerez des nouvelles du pays, de ses vaches. Peut-être, avec un peu de chance, pourriez-vous me confier le nom de ce pays. Demandez le temple de Nandi. Vous vous souviendrez, hein ? Nandi le dieu taureau. En Inde, à Bangalore. »

Le grand vieillard Nonantain (Sibérie)

Chez les Bouriates de Sibérie de même que chez les peuples mongols, on raconte la même histoire d'un vieux couple très heureux. En 1905, le barde Mansut Imegenov chanta au mongolisant Zamcarano l'épopée de Jerensej, avant de lui conter, en 1906, l'épopée de Geser, *Vénérable Geser le Fils* (voir [Geser](#)).

Jerensej-Nonantain et son épouse vivent un bonheur tranquille lorsque le vieillard découvre qu'on lui a volé un étalon.

« Je suis trop vieux, pense Nonantain, personne n'aurait osé me défier ainsi dans ma jeunesse. C'est Tout-Jaune, mon ennemi, j'en suis certain. » À cet instant, la Dame Dormeuse-Somnoleuse, sa femme, lui annonce, ô miracle, qu'elle attend des jumeaux.

Plus question de se résigner. Sa femme le pousse à la vengeance. Nonantain retrouve son étalon ; puis, juché sur un taureau, il affronte Tout-Jaune et le tue. Toutefois, Nonantain évite de triompher trop bruyamment et prend soin de ne pas emmener avec lui le cheval du vaincu. Nonantain est quelqu'un de bien.

Au retour, sa femme accouche d'un fils, Roitelet-étincelant, et d'une fille, Très-Verte-la-cadette, sortie la première du ventre maternel. Puis elle demande à Nonantain de se ragaillardir, de ressusciter sa jeunesse et, comme avant, d'aller chercher du gibier.

Nonantain se met en devoir de satisfaire sa femme, et va chercher son cheval prédestiné – car on n'a pas seulement une fiancée prédestinée, on a aussi un cheval, c'est presque la même chose.

Depuis qu'il est vieux, Nonantain a envoyé son cheval prédestiné paître sur le mont Altaï au milieu des biches et des rennes. Il le retrouve, le harnache et hardi, donc ! Sauf que le pauvre Nonantain ne prend aucun gibier.

Furieuse, son épouse le renvoie dans la forêt. Elle a une bonne raison, la traîtresse. Dame Dormeuse-Somnoleuse veut profiter de l'absence de Nonantain pour aller faire revenir à la vie le cadavre de Tout-Jaune.

Tout-Jaune ressuscite et prend ses aises avec Mme Nonantain, tandis que son époux – la chance des cocus – attrape justement énormément de gibier.

Quand il rentre, Tout-Jaune, l'amant de Dame Dormeuse-Somnoleuse, s'est caché. Mme Nonantain fait la fête à son vieux mari, avec des félicitations et des tendresses. Son cheval prédestiné lui murmure « Méfie-toi ! », mais Nonantain est si content de sa bonne chasse et de l'accueil de son épouse qu'il ne veut rien entendre.

Dame Dormeuse-Somnoleuse lui sert de l'alcool empoisonné et, quand Nonantain est affaibli, les deux amants l'enferment dans un tonneau cerclé de fer qu'ils jettent à l'eau.

Évidemment, il y a les jumeaux, qui gênent. Pressentant un malheur, le cheval prédestiné de Nonantain les enlève et les met à l'abri dans la montagne.

La vengeance des jumeaux

Trois ans plus tard, le cheval les fait redescendre sur terre parce qu'il est fatigué avec ces enfants-là, qui échappent de justesse à un ennemi farouche de

leur vieux père.

Un couple d'aigles passait par là et adopte les enfants de Nonantain. Le mâle est un aigle noble, il porte le titre de « Maître de la Forêt » parce que, comme Nonantain, il est vieux.

Le vieil aigle a bien du plaisir avec Roitelet-étincelant, le jeune fils de Nonantain, tant il est habile au tir à l'arc. Il flèche des tétras, il flèche des chevreuils. Le moment est venu. Roitelet-étincelant a l'âge d'aller chercher son cheval prédestiné, son harnachement prédestiné, ses armes prédestinées. Sa fiancée aussi ? Non, pas tout de suite.

Car auparavant le jeune homme doit aller se faire tremper le corps par les forgerons célestes qui lui feront un solide squelette de fer, attribut supposé des chamanes.

C'est fait. Sa vengeance commence.

L'ennemi qui a failli le tuer quand il est descendu de la montagne se retrouve cloué à un mélèze, et (voir [Geser](#)) chaque passant doit lui enlever un petit bout de chair, comme dans le célèbre supplice chinois des cent morceaux dont les photographies fascinaient tant Georges Bataille.

Puis, contrairement à son père, Roitelet-étincelant pille les biens du vaincu et emmène son cheval.

Restent les amants coupables. Tout-Jaune est cloué à un mélèze et Dame Dormeuse-Somnoleuse à un pin. Le fils de Nonantain leur laisse juste ce qu'il faut de vie pour pleurer éternellement leur méfait.

Enfin, Roitelet-étincelant cherche son père, trouve le tonneau cerclé de fer dans un lac et réanime Nonantain avec de l'eau de source et du genévrier, puissant antiseptique employé en fumigations, cyprès d'éternité capable de vivre deux mille ans – mais ça, c'est véridique.

Le grand vieillard Nonantain retrouve son fils et sa fille dans un bonheur mitigé, car il a manqué de vigueur. Pris de compassion, Roitelet-étincelant emmène son vieux père chez le couple d'aigles, ce qui donne lieu à des scènes émouvantes entre le père biologique et le père adoptif, l'aigle et Nonantain, qui s'extasient en chœur devant les exploits de leur fils tout en picolant un peu trop.

Bon ! Maintenant, Roitelet-étincelant va chercher sa fiancée prédestinée. En chemin, comme les chevaliers du roi Arthur, il combat d'innombrables ennemis avec succès, car il sait se transformer en oiseau.

C'est sous la forme d'un milan évanoui qu'il tombe dans le campement de son futur beau-père. Pour se présenter, il change d'apparence et se transforme en vieillard aux yeux chassieux, tandis que son étalon prédestiné devient une vieille monture. Mais quand il entre dans l'arène des lutteurs, là, c'est une autre affaire. Il est tellement fort que le beau-père se doute de quelque chose : « Tu serais si

beau si tu soignais tes yeux et si tu coupais ta barbe sale ! À quoi joues-tu, petit ? »

Dans le doute, il expédie Roitelet-étincelant chercher un chien de garde et – comme d’habitude – une plume de l’aigle Garuda, qui, dans le mythe bouriate, s’appelle Xirdeg.

Facile ! Et le futur beau-père a tellement peur qu’il fait remporter la plume et le chien de garde, ce qui permet à Roitelet-étincelant de se nouer d’amitié avec le rapace et le chien.

Les noces ont lieu. La liste de mariage comprend, pour la mariée, un cheval offert par son père, des ciseaux offerts par sa mère, un fichu de soie pour ranimer les morts de la part de son frère, et, de la part de sa sœur, une « louche à ranimer les morts et enrichir les pauvres », dont on aimerait bien posséder un exemplaire.

Et Très-Verte-la-cadette ? Elle sera mariée à Renfrogné-le-cou-étroit ; il va sans dire qu’on ne lui a pas demandé son avis. La louche à enrichir les pauvres passe dans les mains de Très-Verte, tandis que ceux que leurs enfants appellent insolemment « les trois vieux » offrent pour leur part un couteau, une pierre, un ciseau pour toutes sortes de choses : châtier les méchants et défendre les bons, préserver la longévité, ne devenir ni orphelin ni pauvre, mais...

Ce sont là des objets à ne pas utiliser trop souvent ni à mauvais escient.



Œdipe (Grèce antique)

Œdipe n'est pas un dieu, mais pas non plus un homme. Entre l'homme et le sacré, maudit et en même temps béni, Œdipe est un monstre.

Que, pour l'Occident, le fils de Laïos soit un « monstre », tout le monde le sait. Un type qui tue son père, épouse sa propre mère dont il a des enfants échappe à toutes les lois dites naturelles de la famille humaine. D'ailleurs il s'en rend compte. Œdipe se sent tellement coupable d'être monstrueux qu'il se crève les yeux avec l'agrafe de la ceinture de sa mère et épouse Jocaste.

Mais alors, pourquoi sa présence est-elle si recherchée lorsqu'il devient vieux ? Pourquoi, comment a-t-il acquis au fil du parricide et de l'inceste des qualités surnaturelles et protectrices ?

Et pourquoi Sigmund Freud a-t-il fait de ce monstre odieux le modèle banal de tous les petits enfants de toutes les familles bourgeoises ?

Généalogie d'un tyran

Si l'on veut essayer d'y voir clair, mieux vaut remonter au grand ancêtre et à sa parentèle, qui n'est pas simple. Haut les cœurs !

L'ancêtre s'appelle Cadmos, frère d'Europe, une fille que, fou de désir, Zeus enleva sous la forme d'un taureau alors qu'elle jouait avec l'écume des vagues. Cadmos la chercha longtemps. Lorsque enfin l'oracle de Delphes lui ordonna de ne plus la chercher, la Pythie lui enjoignit de suivre une vache jusqu'à épuisement de l'animal.

Suivre une vache à la place de sa sœur enlevée par un taureau était une substitution honorable. Cadmos suivit l'animal.

La vache s'effondra de fatigue à l'emplacement de la future cité de Thèbes. Cadmos voulut la sacrifier à Athéna et, pour ce faire, envoya ses compagnons

puiser de l'eau à la source d'Arès. Mais un dragon – un descendant d'Arès – gardait si bien la source qu'il massacra les compagnons de Cadmos.

Lequel tua le dragon.

Alors, en bonne camarade, Athéna lui apparut et lui conseilla de semer les dents du dragon. Cadmos obtempéra. Aussitôt, des craquelures de la terre sortirent des hommes armés, qu'on appela les « Hommes semés », les *Spartoi*.

Cadmos s'en débarrassa en se cachant pour leur lancer des cailloux, de sorte qu'ils s'entretuèrent presque tous. Cinq *Spartoi* survécurent, et Thèbes fut fondée.

Par la lignée de son père Laïos, Œdipe descend d'un de ces cinq *Spartoi*.

Par la lignée de sa mère Jocaste, Œdipe descend du roi Penthée et donc également de l'un des cinq *Spartoi*.

Voilà donc un homme descendant doublement des dents d'un dragon, sans oublier son cousin matrilatéral, le dieu Dionysos, qui fit déchieter le cousin Penthée par sa mère Agavè (voir [Dionysos](#)).

Cadmos enfanta Polydore, qui épousa Nyctéis (autre petite-fille du dragon) et ils eurent pour fils Labdacos, ce qui veut dire « boiteux ». Polydore mourut quand Labdacos avait un an, trop petit pour régner.

Thèbes eut donc des régents. Le premier d'entre eux, Lycos, son oncle maternel, n'était pas sympathique. Il retenait prisonnière la belle Antiope, maîtresse de Zeus (encore une !) dont elle avait eu deux enfants, Amphion et Zéthos.

Le régent Lycos avait fait exposer sur la montagne les petits jumeaux qui furent recueillis par des bergers. Pendant ce temps, Lycos et Dircé, son épouse, maltrahaient Antiope, que Dircé trouvait un peu trop ravissante. Une nuit, les chaînes qui retenaient Antiope tombèrent d'elles-mêmes. Les jumeaux vengèrent les souffrances de leur mère en tuant Lycos et en châtièrent sa femme.

Dircé fut attachée vivante à un taureau qui la déchira sur les rochers.

Pendant ces années-là, si rudes pour son père, le jeune Laïos, le fils de Labdacos, s'était enfui à la cour du roi Pélopes, chez les Atrides (voir [cette entrée](#)). Là, il tomba follement amoureux d'un des fils de Pélopes, Chrysippe, et l'enleva.

Choqué, Pélopes maudit Laïos et tous ses descendants. De honte, Chrysippe se suicida. Certains prétendirent que Laïos aurait inventé l'homosexualité masculine, mais Pélopes lui-même ayant été follement aimé par Poséidon, je n'en crois rien.

Plus intéressante est la version selon laquelle Œdipe en personne serait tombé amoureux de Chrysippe. Il se serait querellé avec Laïos, son père et rival,

et c'est ainsi qu'il l'aurait tué. Stimulant pour les psychanalystes, mais dévastateur pour la suite du mythe.

Oublions.

Laïos fut rappelé au pouvoir après la mort des deux derniers régents de Thèbes. Il épousa Jocaste, arrière-petite-nièce du roi Penthée.

Et la malédiction de Pélops entra en action.

Les scénarios d'Œdipe

Un oracle avait interdit à Laïos d'avoir un enfant mâle, car cet enfant tuerait son père et serait la cause de malheurs épouvantables.

Laïos prit des précautions contraceptives, mais s'oublia un jour, et Jocaste fut enceinte. À la naissance du petit, Laïos prit peur et fit exposer l'enfant sur la montagne comme l'avaient été Amphion et Zéthos par son grand-oncle. Tradition familiale.

Mais Laïos avait fait percer les chevilles du bébé et y avait passé une courroie, et c'est ainsi, ballotté comme un gibier, que l'enfant qui n'avait pas de nom fut embarqué par un serviteur compatissant.

Le serviteur confia le petit à des bergers qui coururent le porter au roi Polybos et à la reine Mérope, qui se désolaient d'être stériles. Ils nommèrent l'enfant trouvé « Œdipe », ce qui signifie « Pied enflé ».

Il faut imaginer Œdipe claudiquant comme son grand-père Labdacos le boiteux.

Œdipe eut une enfance heureuse auprès de ceux qu'il croyait être ses parents. Puis, un jour, il partit à la recherche de chevaux volés et, alors que, les ayant retrouvés, il les conduisait au palais, il vit fondre sur lui, dans un passage étroit entre des rochers, un char conduit par un cocher arrogant qui lui cria : « Dégage ! »

Puis, comme cela n'allait pas assez vite, le cocher tua un des chevaux d'Œdipe.

Œdipe sauta sur le cocher et le tua de ses mains. Il ne savait pas qui c'était.

Quand se rendit-il à Delphes recevoir l'oracle ? Avant de croiser Laïos ? Après ? La plus récente version du mythe nous montre un jeune Œdipe traité d'« enfant trouvé » par un de ses copains, et son père adoptif, Polybos, aurait fini par confesser la vérité.

Toujours est-il que, à Delphes, la Pythie coasse de sa voix rauque qu'Œdipe tuera son père et épousera sa mère. Effrayé par l'oracle, il fuit ses parents supposés et se rend à Thèbes.

Thèbes est pour Œdipe une ville sans danger : le roi Laïos est mort, la reine n'est pas sa mère.



Un monstre l'y attend. La Sphinge a un buste de femme et des pattes de lion ; elle dévore les arrivants qui ne savent pas répondre à ses énigmes. Jocaste, reine veuve de Thèbes, a promis d'épouser celui qui serait le vainqueur de la Sphinge.

Elle pose deux énigmes.

— Quel-est-l'être-qui-marche-à-quatre-pattes-le-matin-à-deux-pattes-le-jour-et-à-trois-pattes-le-soir ?

— Deux-sœurs-dont-l'une-engendre-l'autre-et-dont-la-seconde-à-son-tour-est-engendrée-par-la-première ?

Et ses lèvres de femme poussent un rugissement de lionne. La Sphinge fait peur.

À la première énigme, la réponse est « l'homme » qui marche à quatre pattes enfant, sur deux pieds adulte, avec une canne dans sa vieillesse.

À la seconde question, la réponse est Jour et Nuit, qui s'engendrent mutuellement. Ce n'est pas la plus connue, et pourtant cette énigme a le plus grand rapport avec le mythe moderne d'Œdipe tel que nous le conta Sigmund Freud.

Œdipe tue le Sphinx. Comme Cadmos son aïeul, c'est un tueur de monstre. Il épouse Jocaste, il lui fait quatre enfants, il devient roi de Thèbes, *turannos*, le bon tyran.

Puis la peste arrive. Le roi cherche le coupable, celui dont la faute attire ce châtiment divin. Et finalement, il trouve.

Soit que Jocaste ait brusquement compris que les chevilles trouées de son époux étaient celles de son bébé perdu.

Soit que Jocaste, naïve, expose l'oracle fait à Laïos et le bannissement de l'enfant sur la montagne.

Soit encore qu'Œdipe, troublé par ses cicatrices, se fasse décrire Laïos, qu'on dit tué à un carrefour.

Soit que Créon, le frère de Jocaste, conspire contre Œdipe en lui faisant croire qu'il est le meurtrier de Laïos.

Jocaste se pend avec sa ceinture, Œdipe se traîne à ses genoux et, en détachant l'agrafe, il se crève les yeux.

Le coupable est trouvé, le monstre est né. On le plaint, on le craint, on le pousse dehors, que le bouc émissaire s'en aille avec la peste !

Œdipe quitte Thèbes, guidé par sa fille Antigone, car Étéocle et Polynice, ses deux fils, ont refusé de l'aider.

Œdipe les maudit.

Pendant des années, l'aveugle marche sur les chemins, la main sur l'épaule de sa fille. Un soir, épuisé, il s'arrête à Colone, un hameau. Celui qui fut le glorieux roi de Thèbes n'est plus qu'un vieillard mourant laissé à l'abandon.

Soudain, surprise ! L'oracle de Delphes annonce que le pays où Œdipe mourra sera béni des dieux.

L'aveugle passe brusquement de l'infamie à la divinité.

On se le dispute : Thèbes, où le roi Créon le supplie de revenir, s'oppose à l'Attique, dont la capitale est Athènes, où règne le roi Thésée.

Œdipe choisit Thésée, qui tua le Minotaure. Entre tueurs de monstres, on se comprend. Et il meurt, béni par les hommes et les dieux.

Les enfants d'Œdipe

La malédiction de leur père les poussant à la guerre, Étéocle et Polynice, ses fils, s'entretuent. L'un est dans Thèbes, l'autre assaille Thèbes. Ils meurent sous les remparts, enchevêtrés.

Le trône échoit au roi Créon, leur oncle, frère de Jocaste. Pour en finir avec la guerre civile, il choisit de laisser Polynice hors les murs, et interdit à quiconque de lui rendre les honneurs funéraires sous peine de mort.

Œdipe avait deux filles, Antigone et Ismène. Après la transfiguration du monstre paternel, Antigone était rentrée à Thèbes, où elle s'était fiancée avec son cousin Hémon, fils de Créon.

Dans la nuit qui suivit l'interdit de Créon, un garde entendit qu'on grattait le sable sous les remparts, du côté où le cadavre de Polynice commençait à sentir fortement. Le garde fit un rapport.

La nuit suivante, le grattamento ayant recommencé, le garde surprit Antigone accumulant le sable pour recouvrir le corps de son frère mort, selon le rite.

Le roi Créon n'hésita pas. Antigone fut condamnée à être emmurée vivante en son tombeau, et, malgré son courage, la jeune fille qui avait si bien guidé son père aveugle se lamenta longtemps sur son ventre qui resterait sans enfant, sur sa vie brève, tout en maintenant haut et fort ses principes : la loi divine étant supérieure aux lois humaines, elle recommencerait le lendemain à enterrer son frère si d'aventure elle était graciée.

Puis elle descendit au tombeau où, comme sa mère Jocaste, elle se pendit.

Hémon, son fiancé, hurla sa colère à la face de Créon et se trancha le cou avec son épée.

Et voyant ce désastre, Eurydice, l'épouse de Créon, se pendit à son tour.

C'est à propos d'Antigone que Hegel écrivit, dans la *Phénoménologie de l'esprit*, que la femme est « l'éternelle ironie de la communauté ». Il est vrai que c'est elle, l'Antigone si souvent célébrée comme l'éclat absolu, qui achève l'histoire que Cadmos commença en semant des dents de dragon.

Ceux qui vont de travers et ceux qui tuent les monstres

En 1955, Claude Lévi-Strauss publia une longue analyse du mythe d'Œdipe dans « La structure des mythes », *Journal of American Folklore*, qu'il traduisit ensuite dans le tome 1 de son *Anthropologie structurale*.

Sa méthode, fort contestée par les hellénistes, consiste à aligner le récit linéaire de Cadmos jusqu'aux enfants d'Œdipe, puis à lire l'ensemble comme une partition de musique, en regroupant les événements de même nature.

Ainsi, Cadmos cherche partout sa sœur Europe – un peu trop au goût des dieux.

Œdipe épouse sa mère Jocaste – trop près selon les règles.

Antigone enterre son frère Polynice – trop interdit. Voici un premier groupe de « trop » : trop près, trop longtemps, trop rebelle.

Passons au groupe des tueries. Les *Spartoi*, qui sont frères, s'entretuent ; Œdipe tue son père Laïos ; Étéocle et Polynice s'entretuent.

Ce deuxième groupe est l'inverse du premier ; c'est le groupe du « pas assez ». Pas assez respectueux de la parenté.

Le troisième groupe est celui des monstres. Le dragon de Cadmos et la Sphinge d'Œdipe. Cette famille tue les monstres qui ne sont pas humains.

Quant au quatrième groupe, il rassemble ceux qui vont de travers.

Labdacos, le boiteux. Laïos, le fautif, meurtrier de son amant, père qui ne veut pas d'enfant. Et Œdipe « Pied enflé ».

En mythologie, observe Claude Lévi-Strauss, les hommes nés de la terre sont souvent représentés, quand ils arrivent au monde, comme des êtres qui ne savent pas marcher. Chez les Pueblo, les êtres nés de la terre s'appellent « Pied ensanglanté », « Pied blessé » ou « Pied mou ». Quand on est un terrien, descendant d'un dragon dont les dents ont été semées dans un champ, on garde un petit quelque chose de la glèbe divine.

Excepté Polydore, qui mourut vite, les mâles de la famille Cadmos – les Labdacides – ne sont pas tout à fait entrés dans le genre humain. Des monstres, à leur manière.

Leur rapport à leur parentèle est instable. Soit trop près, excessif, démesurément attaché, comme Cadmos à sa sœur et Œdipe à Jocaste. Soit trop loin, violent, agressif ; on s'entretue.

La question fondamentale posée par les fils de la terre est celle du passage du végétal à l'humain. Auparavant, tels les *Spartoi*, les hommes poussaient comme légumes aux champs. Avec le mythe d'Œdipe, voici qu'apparaît le couple des parents. Père et mère font un fils, et c'est l'humanité. Elle boite encore un peu, mais enfin elle existe.

De sorte que, pour Lévi-Strauss, la version freudienne du mythe d'Œdipe n'est qu'une variante supplémentaire. Que le petit de l'homme veuille épouser sa mère et pour cela tuer son père relève de la même traînée de poussières mythiques. Pourquoi naît-on de deux au lieu de naître de dents semées ?

« On n'hésitera donc pas, écrit Lévi-Strauss, à ranger Freud, après Sophocle, au nombre de nos sources du mythe d'Œdipe. »

On pourrait ajouter Hölderlin qui, dans ses *Remarques sur Œdipe et Antigone*, écrit que le roi Œdipe « surinterprète infiniment » avec « un œil en trop ». Quand je vous disais qu'Œdipe était un monstre.

Orishas (Afrique, Brésil)

Ce sont des dieux migrants possédant un passeport à double nationalité : africaine du golfe de Guinée, et brésilienne de Salvador de Bahia.

Ces dieux-là ont peut-être quitté l'Afrique par la porte qu'un adjudant sénégalais à la retraite a pieusement baptisée « Porte du voyage sans retour » dans la grande bâtisse rose qu'il a aussi appelée « la Maison des esclaves », sur l'île de Gorée, en face de l'actuel Dakar.

Ces dieux migratoires ont plus probablement quitté l'Afrique à Ouidah au Bénin, ou encore à Lagos au Nigeria, car c'est de là que partirent par millions les esclaves noirs raflés par les négriers français, anglais, danois, portugais et hollandais.

Le Bénin et le Sénégal parlent la langue française de leurs colons ; le Nigeria aussi, mais il est anglophone. La carte de l'actuelle Afrique ayant haché menu les frontières de ses peuples autochtones, il est presque impossible de savoir d'où sont venus ces dieux : de chez les Fons ? Les Yorubas ? Les Bantous ?

Pour ceux qui furent déportés au Brésil et dont la langue officielle est portugaise, le mot magique suffit : Afrique ! C'est elle tout entière qui s'incarne dans les crises de possession inspirées du *vôdun* d'origine, et qui frappent les humains chevauchés par leurs dieux.

Dans le vaste Brésil, la cérémonie qui fait appel aux dieux déportés s'appelle macumba, ou umbanda à Rio, et candomblé dans la ville de Bahia, Salvador de Bahia, Bahia de tous les saints.

Les « saints » sont catholiques, validés par les papes, répartis dans le calendrier, chacun sa fête. Le catholicisme supposant un dieu unique, on ne s'étonnera pas de voir certains commentateurs affirmer sans rire que le candomblé serait un monothéisme – c'est un tour de passe-passe assez contemporain. Eh bien, non.

Les orishas sont une troupe de dieux qui viennent dans un théâtre jouer chacun leur rôle à travers leurs initiés. Une troupe, car, si l'on en recense une centaine, ils ne sont qu'une dizaine à jouer sur leur théâtre, ce territoire sacré qu'on appelle *terreiro*.

J'ai assisté à un candomblé à Bahia et je ne croyais pas voir un jour un candomblé transporté en banlieue parisienne, avec sa terre, ses dieux, ses possédées. Il est vrai que le candomblé « translaté » prit racine au théâtre Zingaro, sans doute le seul lieu possible pour pareille cérémonie, à cause de la terre battue et de l'odeur des bêtes. Les transes y furent plus discrètes qu'à Bahia, mais elles eurent lieu, et les dieux étaient là.

À Aubervilliers, leurs « chevaux », « les Filles de Saints », portaient des jupons sur crinoline d'une grande majesté, en tons pastel, semblables aux jupons de broderie anglaise blanche superposés du candomblé de Bahia. Elles tournoyaient lentement en attendant leurs dieux. Invisible, la terre consacrée était venue de Bahia.

De Raimundo Nina Rodrigues à Pierre Fatumbi Verger

« Tant que le Nègre africain a été esclave, il n'a intéressé le Blanc que comme main-d'œuvre. Comme l'instrument indispensable d'une économie de plantation. À la fin du XIX^e siècle cependant, le travail servile était condamné. Il fallait songer à intégrer le Noir dans la communauté nationale et, pour cela, tout d'abord le connaître », écrit Roger Bastide en 1958 dans l'introduction au *Candomblé de Bahia*, paru dans la collection « Terre humaine ».

L'esclavage fut aboli en 1888 au Brésil ; les premières études datent de 1896 et ont été écrites par un jeune psychiatre mulâtre, Raimundo Nina Rodrigues, qui publia plus tard, en français, *L'Animisme fétichiste des nègres de Bahia*, quelques années avant sa mort.

Nina Rodrigues pensa comme son époque, et conclut que les transes de possession n'étaient que des crises d'hystérie. En outre, la formulation de son livre en français se ressent de l'influence de Saint-Simon, l'utopiste qui gagna si bien le cœur des colons brésiliens que le drapeau du Brésil porte sa devise « *Ordem e Progresso* », « Ordre et progrès ».

Nina Rodrigues était mulâtre ; c'est à Manuel Querino, un Noir, que revint le premier éclairage africain sur les cérémonies du candomblé. D'autres suivirent, mais il est étonnant que, parmi eux, se soient glissés deux ethnologues français, dont le premier, Roger Bastide, comme Claude Lévi-Strauss, fut professeur de sociologie à l'université de São Paulo dans les années 1930.

Le second est plus surprenant. Né en 1902 en France, mort en 1996 à Bahia, Pierre Verger était ethnologue et, surtout, photographe.

Son nom de « Fatumbi » lui vient de son initiation à Kétou, au Bénin. Avant d'être rudement soumise par le roi Glélé à la fin du XIX^e siècle, la ville d'Ilé-Ifé, capitale du royaume de Kétou, abritait le cœur de la religion yoruba dont les fidèles furent massivement déportés à Bahia.

C'est d'Ifé que viennent les célèbres têtes sculptées yorubas qu'à cause du port de cou, des yeux et des pommettes certains eurent envie de rattacher à la statuaire égyptienne. Et avant Pierre Verger, c'est à Ifé qu'en 1910 l'ethnologue allemand Leo Frobenius découvrit le panthéon des Yorubas.

En choisissant Kétou comme lieu d'initiation, Pierre Fatumbi Verger pouvait retourner à Bahia y exercer la haute fonction sacerdotale de « Père des Saints », *Babalawo*, le plus grand dignitaire de la religion candomblé.

J'eus la chance de lui rendre visite dix ans avant sa mort dans sa maison – perchoir au sommet d'une colline parmi les bananiers. Vêtu de blanc, le cou orné d'un collier discret, le Père des Saints était d'une grande dignité,

extrêmement réservé. Comme s'il suffisait de pousser sa porte pour entrer dans le candomblé...

Plus tard, mon compagnon et moi fûmes initiés à la six-quatre-deux à Recife. J'appris que, étant fille d'Oxala (ou Obatala), ma couleur était le blanc, mon jour sacré le vendredi – je ne devais jamais me laver les cheveux ce jour-là.

La troupe des orishas

Mon orisha est le dieu le plus ancien, le créateur de tous les autres et l'orisha de la paix.

Comme tous les créateurs, Oxala-Obatala n'est pas un dieu très excité – il mange du riz sans sel. Il se superpose à un Jésus intercesseur, le *Senhor do Bonfim*, Seigneur de l'issue heureuse, particulièrement choyé à Bahia.

Le plus excité est sans nul doute Eshu. Aucun candomblé ne commence sans vénérer Eshu avec un sacrifice, le *padé de Eshu* – un verre d'eau, une assiette pleine bien cuisinée. Le *terreiro* a besoin d'Eshu pour faire entendre « aux dieux d'Afrique l'appel de ses enfants du Brésil », nous dit Roger Bastide. Car la petite bande divine des orishas viendra directement de Kétou pour la cérémonie. Aller-retour instantané.

S'il occupe une place à part, c'est parce que Eshu, dieu cornu tenant volontiers une fourche à la main, est la divinité du feu. En traversant l'Atlantique, Eshu-Legba s'est superposé au diable, seule divinité cornue dans le catholicisme. Roger Bastide fait de lui un *trickster*, une divinité des carrefours malicieuse, rigolote ou néfaste, dieu des ouvertures, obscène à l'occasion, volontiers exhibitionniste.

Selon Bastide, les transes des « filles d'Eshu », possédées par le dieu du feu, sont tout en fureur et méchanceté. Mais Eshu est si caractériel que ses « filles » ne le gardent que sept ans, après quoi il les plaque, car elles en souffrent trop. Eshu déteste le blanc et raffole du noir. Il aime le piment, la menthe, l'ortie et le tabac – le piquant, l'entêtant.

Omolu est le plus terrifiant des orishas, car son costume est un masque de fibres végétales couvrant presque tout le corps. C'est le dieu de la variole – on ne prononce pas son nom. Son saint catholique est saint Roch, protecteur contre la peste, ou saint Lazare, le ressuscité d'entre les morts.

Shango est passionnant. Rouge et blanc, il porte une double hache parce qu'il est le dieu de la foudre, du tonnerre et de la justice. Il est le boiteux de service, car, étant petit, il a fait une chute et il a dû marcher avec des béquilles qui, souvent, remplacent sa double hache.

Il a séduit Oxum, déesse des eaux douces, épouse d'Ogun, et il en était fou, tellement qu'il l'aurait violée si Eshu ne lui avait pas barré la route.

Oxum est une coquette qui joue de l'éventail. Shango finit par épouser sa belle vêtue de jaune ; Oxum et Shango eurent pour enfant la pluie précieuse qui irrigua les terres après l'orage, la foudre et les éclairs.

Dieu forgeron et guerrier, Ogun, premier mari d'Oxum, avait cédé aux avances langoureuses que la déesse lui fit en se baignant nue dans sa rivière.

Yansan, je l'ai vue à Aubervilliers, avec son petit sabre recourbé. C'est la déesse des vents et des tempêtes ; elle aime la cardamome, le rouge, le blanc.



Ma préférée demeure Yemanjá, déesse des eaux salées, mère incestueuse des orishas, une Vierge Marie aux longs cheveux noirs drapée dans une robe bleu ciel. Peut-être est-ce que je l'aime à cause de sa fleur, *Olhos de Santa Lucia*, les yeux de sainte Lucie, une plante à toutes petites fleurs bleues qui sert à guérir les yeux. Pour un écrivain, cela n'a pas de prix...

Oui, l'œil de sainte Lucie est aussi l'opercule d'un coquillage, puissant porte-bonheur en Corse. Que l'opercule traverse l'Atlantique, et nous verrons s'il ne se transforme pas en petite fleur bleue !

La chevauchée fantastique

Les dieux répondent d'abord à l'appel d'Eshu quand on lui offre sa cachaça et son poulet, puis ils frémissent à l'appel des tambours *atabaques* en bois de jacaranda ou d'acajou, cerclé de fer comme pour un tonneau.

Son modèle africain, le *bata*, est un tambour en forme de sablier ; les *bata* vont par trois, en taille décroissante.

Les tambours, qui « mangent » aussi de la poule sacrifiée, s'appellent *rum*, le plus grand ; *rumpi*, le moyen ; et *lé*, le plus petit. Avant de leur sacrifier un animal, on les a baptisés à l'église avec de l'eau bénite, on leur a pieusement allumé trois cierges. Les tambours sont au régime ; ils « mangent » leur poule cuite à l'huile de palme avec des crevettes, mais sans sel, comme Oxala.

Leurs baguettes ont dormi aux pieds des dieux, enfermées dans la salle où, plus tard, on « dansera ».

Indispensable, la clochette, *agôgô*, peut être aussi le choc de deux bouts de métal. Elle est suffisamment petite pour tinter à l'oreille des filles comme signal suraigu du début de la transe. Elles se plaquent les mains contre la tête pour cesser d'entendre l'appel divin, puis, domptées, elles chancellent. Nous y sommes.

Les dieux descendent chevaucher leurs filles en pénétrant par le trou minuscule perforé au sommet du crâne pendant l'initiation. Ils surgissent brusquement au milieu d'un grand tournoiement de jupons, de bras élégamment posés et de têtes gracieuses penchées sur le côté. Soudain, l'une de ces princesses convulse. Son dieu l'a prise.

Vite, on lui ôte ses chaussures, car le cheval du dieu doit piétiner la terre battue qui donne son nom au *terreiro*. Vite, on défait la cravate ou la veste s'il s'agit d'un « prince » ; on les revêt de leurs costumes divins et on leur met dans les mains leurs attributs, sabre, épée, double hache, éventail pour Oxum la coquette, tige de fer pour Oxala, père des dieux.

Et c'est comme en Afrique. Une fois la crise passée, le prince ou la princesse deviennent sujets des dieux. S'ils oublient par mégarde de leur rendre leurs cultes, les dieux se vengeront.

Entre les deux rives de l'Atlantique, le cheval aura changé de nom. Les dieux chevauchent bien des princes et des princesses, mais on ne les appelle plus des chevaux. Ce sont des « Fils et Filles de Saints ».

Pentecôte

La religion catholique connaît au Brésil une crise d'importance : 89 % des Brésiliens étaient catholiques en 1989 ; 74 % en 2000, 64 % en 2007. Qui les a remplacés ?

Les Pentecôtistes, adeptes d'une secte protestante évangélique qui gagne en influence tous les jours, sont désormais une force sociale et politique qui compte par son action dans les favelas.

Comment font-ils ? Avec des chœurs de femmes qui tapent dans leurs mains et dansent en rond sur un rythme de samba. Puis vingt minutes de Bible. Le principe côtoie le candomblé : un contact cathartique direct avec le Saint-Esprit.

La glossolalie – le parler « en langues » – y est recommandé, puisqu’il donne son sens à la secte de Pentecôte, instant solennel où les apôtres furent habités par les langues du monde pour l’aller évangéliser.

Et puis les beaux habits. On ne va pas se taper le Saint-Esprit en jean, pas plus qu’on se laissera chevaucher par Shango en minijupe.



Pan (Grèce et Rome antiques)

Ce serait un enfant trouvé que je n'en serais pas étonnée. On ne sait pas exactement qui étaient ses parents. On murmure, on chuchote, bref, il faudra choisir.

Trouble dans la généalogie

Pan serait le fils de Zeus et de la nymphe Callisto, mais ce n'est pas possible puisque leur fils, Arcas, fut expédié aux cieux pour rejoindre sa mère transformée en Grande Ourse.

Fils d'Hermès, déguisé en bouc, et de Pénélope ? Allons donc. La fidèle épouse du roi d'Ithaque aurait cocufié Ulysse avec un dieu ? Homère n'en souffle mot (voir [Ulysse](#)).

Homère n'en dit pas plus sur la pire des rumeurs : celle qui fait de Pan le fils de Pénélope et de tous les prétendants qu'Ulysse massacra à son retour de Troie. Ayant ainsi reçu d'innombrables semences, l'infidèle Pénélope aurait accouché de ce monstre à pieds de bouc, poils aux pattes et cornes sur le front.

D'autres murmurent que Pan serait le fils d'Ulysse et de Pénélope – mais alors, pourquoi ces pieds fourchus ?

Finissons-en. Selon la version la plus courante, Pan est le fils d'Hermès et d'une fille de Dryope.

Qui est Dryope ? Une fille de roi qui s'est liée d'amitié avec les nymphes des arbres. Apollon la repère. Le dieu lumineux se transforme en tortue pour approcher ces filles qui s'amusent.

Dryope prend la tortue, qui, sitôt dans les mains de la belle, se change en python, l'enserme et lui fait l'amour sous les yeux effarés des nymphes.

En revenant chez elle, Dryope ne racontera rien à ses parents. Ils ne l'auraient pas crue. « Mère, il m'est arrivé quelque chose de terrible, je jouais avec une tortue qui est devenue python et qui m'a déflorée... » Dryope essuie le sang qui coule sur ses cuisses et se tait.

On la marie. Elle a un fils d'Apollon et une fille de son mari – c'est celle qui, séduite par Hermès, accouchera de Pan.

Quant à Dryope, comme toujours avec celles qu'il aime, Apollon la transforme en arbre. La mortelle Dryope deviendra la nymphe du peuplier.

Dryope-du-peuplier est donc la grand-mère de Pan, petit-fils de Zeus par son père le dieu Hermès, coureur invétéré et « psychopompe » qui guide les âmes vers les Enfers.

Un charmant petit monstre

Sitôt que Pan est né, sa nourrice s'enfuit tellement il est laid. Pauvre femme ; elle n'a rien compris.

Son père Hermès l'enveloppe dans une peau de lièvre des montagnes et l'emporte fièrement dans l'Olympe pour le montrer aux dieux. Velu, cornu, avec des menottes potelées de bébé et de petits pieds de bouc bien fendus, le nouveau-né est un si charmant petit monstre que les dieux en sont tout réjouis. Puis il braille en bêlant ; les dieux éclatent de rire. Le nourrisson bêle tellement qu'à la fin, exaspérés, ils le déclarent « bruyant et souriant », et hop ! Ils demandent à Hermès de dégager le petit Pan de leur Olympe. Point trop n'en faut.

Pan est un dieu rieur, peut-être le dieu du rire. Mais il sème la panique : étymologiquement, *panique*, en grec, dérive de Pan. Un dieu du rire et de la panique a de quoi stimuler les méninges.

Son domaine terrestre est celui des montagnes, des vallons, là où sont les troupeaux, là où sont les bergers. C'est un dieu qui n'aura vu l'Olympe qu'une seule fois, enveloppé dans une peau de lièvre au jour de sa naissance.

Moitié bouc, moitié homme, il dresse l'oreille à chaque bruit, met sa main au-dessus de ses yeux pour surveiller la moindre apparition, bondit de roche en roche, trotte sur les sentiers et suit les transhumances.

Il est le dieu des pâtres et des bêtes, et reçoit en offrandes du fromage, du lait, des houlettes à crosse recourbée. Que fait-il ? La plupart du temps, il baise. Il pourchasse les nymphes, les filles, les bergers, les chèvres qu'il aime tant et, faute de mieux, quand il se retrouve sans personne, il se baise tout seul. Il ne peut pas s'arrêter, sa semence doit jaillir, faute de quoi les bêtes seront stériles.



Pan n'est donc pas seulement le dieu débauché, « lascif comme un âne étalon », il est aussi le garant de la fécondité des troupeaux. Et comme il se charge d'engrosser les chèvres, il est vraiment le dieu de la bestialité.

Mais Pan est aussi rêveur et solitaire.

Pan musicien

Pour se désennuyer, les pâtres jouent du flûtiau.

Pan en joue avec une telle virtuosité qu'il se met en tête de défier Apollon, excellent joueur de lyre et grand dieu de la musique.

Le jury déclara Apollon vainqueur, à l'unanimité moins une voix. Car l'un des jurés, le roi Midas, préféra la flûte de Pan à la solennité de la lyre.

Pour le punir, Apollon lui fit aussitôt des oreilles d'âne bien grises et bien velues, que le malheureux roi cacha sous un bonnet. On le vit. On creusa un trou dans le sol et, pour être bien sûr que le secret du bonnet d'âne ne fût pas répété, on souffla dans le trou : « Le roi Midas a des oreilles d'âne... »

Les roseaux, hélas, l'entendirent, et le secret fut éventé.

Non content d'avoir affronté Apollon, Pan s'opposa au dieu Éros qui, pour se venger, lui inspira un fol amour pour la nymphe Syrinx, dont le nom, en grec, signifie « tube ».

Or la nymphe ne voulait pas de Pan, qui lui faisait horreur. Plutôt que de céder à ce dieu-bouc en rut, Syrinx demanda aux dieux de la changer en roseau. Inconsolable, Pan cueillit une brassée de roseaux – on n'ose imaginer la scène qui suivit –, puis, saisi d'une inspiration subite, il coupa les roseaux à des tailles différentes, les évida, puis les colla ensemble avec de la cire.

La syrinx était née. Nous l'appelons « flûte de Pan ».

La flûte, dont d'autres versions attribuent l'invention à Hermès, père de Pan, n'a pas seulement pour fonction de charmer les oreilles des bergers et des nymphes. Bien avant que les modernes découvrent que Mozart aidait à la lactation des vaches à l'étable, Pan savait que sa syrinx était aphrodisiaque. Il jouait un air pour les saillies chevalines, un autre pour faire pousser l'herbe, un autre pour la bonne lactation des femelles.

Quand les chèvres ne donnaient pas assez de lait, les bergers fouettaient les statues de Pan dont la flûte n'avait pas suscité assez de fièvre sexuelle parmi les mâles de leurs troupeaux.

La syrinx charmait les nymphes qui tombaient dans ses bras. Bientôt, il les fit danser en rondes effrénées et c'est ainsi, par la force des choses du monde pastoral, que Pan entra dans le cortège de Dionysos, où on le voit souvent représenté, plus petit que les mortelles, dressé sur ses sabots et relevant ses cornes, jouant de la syrinx pour aider les bacchantes.

Par l'intermédiaire de Dionysos, Pan passera aux orphiques qui, comme les stoïciens, le considéreront comme « le grand Tout », puisque *pan*, en grec, signifie « tout ».

La panique

S'il a pu entrer dans le cortège bachique, c'est que Pan a en lui une capacité singulière de type dionysiaque. Il fait tellement peur qu'il sème la panique.

C'est ce qu'à la demande des armées grecques le dieu-bouc fit aux Mèdes envahisseurs, tellement paniqués par son apparition qu'ils s'enfuirent.

Pan ayant mis comme condition, pour aider les Grecs, d'être honoré et de recevoir un culte en Attique, il fut introduit dans la cité d'Athènes, grande première pour un petit dieu pastoral. On lui aménagea un temple dans une grotte au flanc de l'Acropole, sur la pente nord-ouest. C'était une promotion ; Pan était devenu citoyen.

Comment s'y prenait-il pour faire peur à ce point ?

Les Athéniens savaient par différents récits que Pan pouvait produire un bruit d'épouvante, et que son apparition rendait fous les bergers.

La première fois qu'il usa de la panique, Pan s'était amouraché de la nymphe Écho. Cette nymphe séduisante était la Schéhérazade de l'Olympe et chantait toutes sortes d'histoires fabuleuses, surtout à Héra pendant que Zeus la trompait.

Héra s'en aperçut et ôta la parole à Écho, contrainte de répéter à l'infini ce qu'on lui disait. La pauvre Écho ne put donc déclarer son amour à Narcisse,

d'autant moins qu'il n'aimait que lui-même. Il mourut noyé dans son reflet, et l'écho retentit longtemps des pleurs de la nymphe trop bavarde.

Elle chantait toujours. Pan s'enticha de sa voix et, comme il ne la trouvait pas, il explosa, communiquant une folle panique aux bergers et aux chevriers qui déchirèrent le corps d'Écho.

Était-ce la première fois qu'il semait la panique ? Selon certains auteurs, Pan serait le frère de lait de Zeus, qui, bébé, fut nourri par la chèvre Amalthée. En foi de quoi il se considéra comme l'allié de Zeus et l'aida à vaincre les Titans en inventant la conque, ce coquillage percé dont le bruit mugissant les dispersa.

L'une des dernières paniques attestées toucha l'armée des Gaulois qui envahissaient Delphes. Pan fit sonner sa conque et lança chez l'ennemi des chevaux, des troupeaux, des taureaux dont le bruit infernal était si terrifiant que les Gaulois s'entre-égorgèrent au milieu de la poussière. Pausanias nous assure que ce fut un carnage.

Pan a donc en lui quelque chose du Tout qui fit de lui l'un des grands dieux orphiques. Comme Dionysos, il savait faire tomber en transe ceux auxquels il envoyait sa panique sacrée ; on appelait *panolepsés* les possédés de Pan.

« Le grand Pan est mort ! »

Selon le récit de Plutarque, un certain Épithérse, professeur de grammaire – un lettré et non pas un crédule –, s'embarqua pour l'Italie sur un bateau marchand.

À la hauteur de l'île de Paxos, au sud de Corfou, le vent tomba et le navire se rapprocha du rivage. Les passagers ne dormaient pas ; ils buvaient après avoir soupé. « Tout à coup, on entendit une voix venant de l'île de Paxos, comme si quelqu'un criait le nom de Thamous. »

Tout le monde s'étonna. Le pilote, un Égyptien, s'appelait justement Thamous. Au troisième appel, le pilote répondit. La voix lui dit alors que, à la hauteur de Palodès, un port situé en Épire, le pilote devrait annoncer que le grand Pan était mort.

Les passagers furent saisis de panique.

À hauteur de Palodès, le pilote égyptien cria « Le grand Pan est mort ! », comme il en avait reçu l'ordre. Puis il fut convoqué par l'empereur Tibère qui prit l'affaire au sérieux et ordonna une enquête de police sur le dieu Pan.

Ses philologues lui apprirent que Pan était le fils d'Hermès et de Pénélope. « Ah ! dit Tibère. Dans ce cas, qu'on m'explique comment il se fait qu'un dieu puisse mourir. »

Les philologues répondirent que Pénélope étant une mortelle, le dieu Pan pouvait en effet mourir. Tibère fut rassuré. Mais pas le monde romain.

L'hypothèse de Salomon Reinach

Né en 1858, Salomon Reinach, normalien, rejoignit l'École française d'Athènes en 1879 et devint archéologue. On lui doit l'École du Louvre et un monumental ouvrage, *Cultes, mythes et religions*, publié en 1905.

Cet érudit magnifique se pencha sur la mort du grand Pan. Pour commencer, il reconstitua en grec ancien ce qu'avait probablement entendu le pilote égyptien nommé par hasard Thamouz.

« Thamous, Thamous, Thamous le très grand est mort ! »

Où est passé le dieu Pan ? Dans l'adjectif « très grand », puisque Pan signifie aussi bien « Tout » que « Grand ».

Dès lors, tout s'éclaire. Sur l'île de Paxos, se trouvait sans doute des adeptes du culte d'Adonis, qui, en Syrie, s'appelle aussi Thamouz, ou Thamous.

Il se trouve que le voyage du grammairien eut lieu au mois de juin, période favorable à la navigation. En juin, selon saint Jérôme à qui rien des dieux païens n'est inconnu, on pleure Adonis-Thamouz en Syrie, et partout où son culte s'est implanté.

Ce qu'entendirent les passagers buvant leur vin sucré n'était donc pas l'annonce de la mort d'un dieu, mais le rappel d'un très grand, *panmégas*, Thamouz, Thamouz, Thamouz.

Tibère aurait été content de le savoir.

Le grand Pan n'est pas mort

Nul n'a rendu plus bel hommage au dieu de la panique et des chèvres de montagne que Victor Hugo dans « Le satyre », « ce songeur velu, fait de fange et d'azur ».

Et comme il débraillait un peu trop la forêt,

*Hercule l'alla prendre au fond de son terrier
Et l'amena devant Jupiter par l'oreille.*

Devant le roi des dieux, le satyre se mit à devenir immense.

Ses deux cornes devinrent le Caucase et l'Atlas, les foudres l'entouraient, daims et tigres montaient à l'assaut de son corps, « des avrils tout en fleur

verdoyaient sur ses membres », et « Sa poitrine terrible était pleine d'étoiles ».

Et voilà que le pauvre dieu mi-bouc, mi-homme qui n'était entré dans l'Olympe qu'une seule fois au jour de sa naissance se mit à crier une proclamation annonçant l'avenir. Écoute, pilote égyptien, écoutez, les puissants...

*Un roi, c'est de la guerre, un dieu, c'est de la nuit.
Liberté, vie et foi, sur le dogme détruit !
Partout une lumière et partout un génie !
Amour ! Tout s'entendra, tout étant l'harmonie !
L'azur du ciel sera l'apaisement des loups.
Place à Tout ! Je suis Pan, Jupiter ! À genoux !*

J'écris ces vers frémissants à l'heure où, en Syrie, le bruit des bombes et des lance-roquettes remplace le deuil du dieu Thamouz. Comme on aimerait que l'azur du ciel soit l'apaisement des loups...

Pandora (Grèce antique)

Zeus est cruel quand il punit. Parce qu'on lui avait volé le feu divin, il convia tous les dieux de l'Olympe à fabriquer la pire invention pour l'espèce humaine, la pire et, cependant, celle à laquelle nul homme ne saurait résister. Il créa Pandora, la première femme.

Ce fut une punition et elle était injuste. Car si Zeus voulait se venger des humains, ils n'étaient pas responsables des offenses faites aux dieux.

Le coupable s'appelait Prométhée.

Cousin germain de Zeus

Zeus était fils de Cronos, un Titan. Prométhée était fils de Japet, un Titan.

Dans les commencements, les deux cousins n'étaient pas ennemis. Pendant la guerre pour le pouvoir qui opposa les Titans aux Olympiens, Prométhée ne prit pas le parti des Titans. Lorsque Zeus s'éprit de Thétis, Prométhée l'avertit que le fils qui naîtrait de cette union détrônerait son père comme Zeus en avait usé avec Cronos. Zeus recula et Thétis épousa le mortel Pélée (voir [Thétis](#)).

Zeus avait donc une dette envers Prométhée.

En ce temps-là, dieux et hommes vivaient et mangeaient ensemble, à la même table. Les maladies n'existaient pas ; les femmes non plus, d'ailleurs.

Puis, un jour, dans la plaine de Mécônè, Zeus ordonna le sacrifice d'un grand bœuf et demanda à son cousin préféré de répartir les parts entre les hommes et les dieux.

Prométhée était un Titan partagé entre l'amitié qu'il portait à Zeus et une envie tenace de le faire trébucher. Il y a dans Prométhée tous les traits de Loki, ce dieu scandinave sympathique et rusé, allié et traître tour à tour.

Prométhée découpa le bœuf et fit deux parts. La première était recouverte d'une belle graisse blanche ; la seconde était recouverte par la peau écorchée et l'estomac du bœuf.

Zeus était clairvoyant. Il vit, sous la graisse, les os entièrement décharnés qu'avait préparés Prométhée. C'est pourtant cette part de dupe que préféra le roi des dieux, car la graisse et les os brûlés sur le foyer sacrificiel formeraient une fumée odorante pure, non corrompue, sans danger pour les dieux immortels.

Aux hommes revenait donc la part de peau et d'estomac puants sous lesquels se cachait la bonne viande saignante. Les hommes se précipitèrent et dévorèrent la chair morte du bœuf, se rendant vulnérables à la faim, à la fatigue, au vieillissement et à la mort.

Toutefois, Zeus avait bien compris que Prométhée n'avait pas joué franc-jeu. Le roi des dieux décida que les hommes seraient privés de feu : ils ne pourraient plus cuire la viande saignante. Et il enfouit les grains de blé sous la terre, alors qu'ils poussaient librement avant la tromperie de Prométhée.

Le rapport entre les deux cousins tourna mal. Prométhée trouva la punition excessive et prit le parti des humains.

Il s'en fut donc voler une semence de feu qu'il cacha dans une tige de fenouil fraîchement coupée, assez humide pour que sa tendre moelle pût se consumer tout en gardant la braise. Voilà, c'était fait, Prométhée avait volé le feu des dieux.

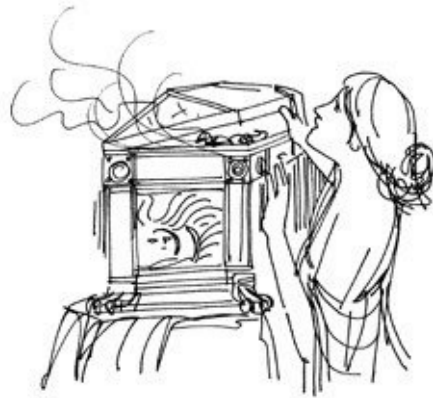
Zeus ne s'aperçut du larcin qu'en voyant, au loin dans la plaine, les lueurs des foyers sur lesquels les hommes cuisinaient. Et là, Zeus se fâcha.

Pandora, première vengeance de Zeus

Dans le dessein du roi des dieux, Pandora est l'équivalent du feu. Elle sèmera des passions brûlantes faites pour consumer les hommes. C'est pourquoi, comme dans les créations des divinités guerrières du panthéon hindou, tous les dieux doivent collaborer à la création de Pandora, dont le nom signifie : « don de tous ».

Elle aura la beauté d'Aphrodite, le rayonnement d'Héra, le charme farouche d'Artémis, mais, sous cette radieuse enveloppe, le dieu Hermès cachera la tromperie, le vol, la chiennerie sexuelle. Bestiale et divine, telle sera Pandora.

Puis Zeus envoie Pandora au frère de Prométhée, Épiméthée. *Pro*-méthée, c'est celui qui pense avant d'agir. *Épi*-méthée, c'est le contraire. Il ne réfléchit jamais. Prométhée aura beau mettre en garde son frère l'Étourdi, Épiméthée épousera Pandora.



À Pandora, Zeus avait fait cadeau d'une jarre bien bouchée qu'elle devrait ouvrir lorsqu'elle serait devenue la Première Épouse du genre humain. La belle déboucha la jarre dont le contenu s'échappa : les maladies, la vieillesse et la mort, auxquelles les hommes avaient déjà goûté en mangeant de la viande.

Voici donc les hommes condamnés à labourer les champs pour y semer les grains de blé, à remplir le ventre insatiable de Pandora d'enfants et de grande bouffe, à souffrir de désir et mourir d'épuisement.

Épiméthée l'Étourdi était suffisamment puni. Restait Prométhée.

Seconde vengeance de Zeus : le châtiment de Prométhée

Le cousin traître à la cause des dieux fut enchaîné sur le Caucase avec des liens forgés par Héphaïstos. C'était déjà beaucoup pour un Titan vaincu. Mais, la colère de Zeus n'étant pas satisfaite, il envoya un aigle dévorer chaque jour le foie de Prométhée.

Ce n'était pas n'importe quel aigle de montagne.

Son père était Typhon, fils d'Héra qui avait demandé à sa mère Gaïa d'enduire deux œufs du sperme de Cronos. L'enfant d'Héra et du sperme de

Cronos était d'une taille gigantesque et humain jusqu'au torse ; à la place des jambes serpentaient des vipères.

Voilà pourquoi, avec une grande logique, Typhon s'éprit du monstre Échidna, la Vipère, et lui fit des enfants, dont l'aigle chargé de dévorer le foie de Prométhée. Puis Zeus prononça le serment par le Styx : jamais il ne délivrerait Prométhée.

C'était compter sans son fils Héraclès, qui, passant par le Caucase et voyant Prométhée au supplice, tua l'aigle d'une flèche.

Zeus était très content. Il ne s'était pas parjuré, son fils avait fait le travail à sa place, Prométhée était libre sans qu'il y soit pour rien. En signe de pardon, Zeus lui ordonna de porter une bague forgée dans le métal de ses chaînes sertissant un éclat du rocher du Caucase.

Comment Prométhée cessa d'être Titan et devint immortel

Héraclès avait mortellement blessé le centaure Chiron, éducateur de tant de héros grecs. Chiron réclama l'euthanasie pour cesser de souffrir. Mais, comme il était immortel, Chiron devait trouver quelqu'un qui prendrait son immortalité.

Prométhée accepta. Chiron mourut enfin. Zeus pardonna définitivement à Prométhée en souvenir de la vieille dette qu'il avait envers lui.

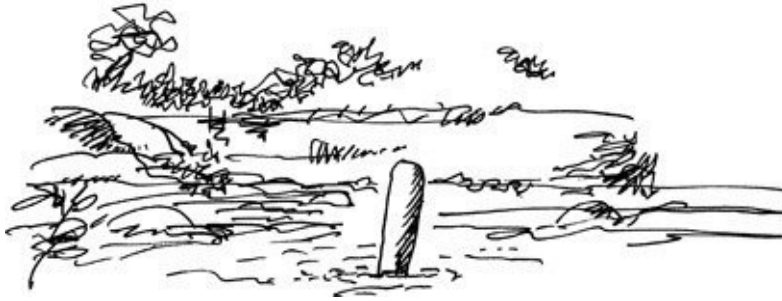
Prométhée continua de répandre le bien. Il aida Héraclès à trouver les pommes d'or au jardin des Hespérides. Il se maria et il eut un fils, Deucalion, qu'il alerta sur le déluge que Zeus s'apprêtait à déclencher pour anéantir les humains de l'âge de bronze.

Zeus consentit à épargner le fils de Prométhée et son épouse Pyrrha, qui s'enfermèrent dans un coffre et flottèrent pendant neuf jours et neuf nuits. Quand la pluie eut cessé, Zeus leur fit savoir qu'il leur fallait, pour créer une nouvelle humanité, jeter par-dessus leurs épaules les os de leurs mères.

Deucalion n'était pas fils de Prométhée pour rien. Il devina que les os de la mère étaient les pierres, ossements de la terre-Mère. Pyrrha jeta des pierres, et il naquit des femmes. Deucalion fit de même, et il naquit des hommes.

À cause des pierres que son fils lança par-dessus son épaule à la fin du déluge, Prométhée est donc notre ancêtre à tous. Quant à Pandora, cadeau de tous les dieux, brûlante et passionnée, ventre insatiable et grande gueule, notre mère à toutes, elle mérite mieux que sa réputation de femme fatale enceinte à tous les coups.

Pangool (Sénégal)



Le premier que j'ai vu était un simple bout de bois planté dans le sable au milieu d'un cercle concentrique soigneusement ratissé.

C'était dans le pays des Sérères du Sénégal, une région qui s'étend du sud de Dakar jusqu'à la frontière de la Gambie, et qui comprend le parc naturel du Siné-Saloum, le Siné étant un affluent du Saloum. Le delta comporte des mangroves, d'impressionnantes forêts de baobabs, des bolongs (prononcer « bolon »), bras de mer remontant dans les terres, et partout des plages de sable d'or survolées par des pélicans et des hérons pourprés.

On trouve aussi dans le pays sérère des amas coquilliers dont le blanc immaculé tranche sur le gris des mangroves, et qui résultent de l'accumulation méthodique des coquilles d'huîtres de palétuviers : entre le VII^e et le XIII^e siècle, la masse des coquilles accumulées est évaluée à six cent mille mètres cubes, et le nombre d'amas devenus cimetières environ cent cinquante. L'un d'eux, le cimetière marin de Fadiouth, est surmonté d'un immense baobab qui fut certainement familier des Pangool et qui, aujourd'hui, est flanqué d'une grande croix reposant sur un socle blanc. Tout est blanc, les coquilles, les croix des tombes, la croix chrétienne, tout, sauf le baobab.

Les Sérères sont des chrétiens animistes comme ailleurs au Sénégal les Wolofs et les Lébous sont musulmans animistes. Ces fervents catholiques qui, dans les messes en plein air, tombent en transe en hurlant au moment de l'Élévation ont un Dieu unique, mais qui n'est pas en trois personnes.

Le dieu des Sérères n'est pas Dieu le Père, non plus que Jésus-Christ.

Roog Sen, dieu des Sérères

Le monde métaphysique sérère fonctionne comme une étoile à cinq branches dont le dieu Roog Seen constitue le sommet et le point de départ du dessin de l'espace. À l'opposé du Dieu se trouve l'humain, et, à l'intersection des lignes brisées du bas de l'« Étoile sérère », l'Axe du monde constitue le pivot. On voit l'Étoile sérère dans les maisons, sous la forme d'un arbre ou d'une stèle de bois, lieux de rassemblement familial.

Je ne le connaîtrais pas si je n'avais pas lu, en arrivant au Sénégal, *Cosaan et Pangool*, deux livres sur les dynasties et la religion sérères écrits par Henry Gravrand, qui appartenait à la catégorie des missionnaires anthropologues. De même que le jésuite Éric de Rosny était devenu initié *nganga* au Cameroun, le père Gravrand vécut quarante ans en Sérère dans le pays sérère, fondant un syndicat de paysans et devenant dans les années de Vatican II un spécialiste du dialogue interreligieux. Puis il prit l'habit de moine cistercien sous le nom du « Bienheureux Charbel », moine libanais maronite, mort en 2003 en Palestine, à l'abbaye de Latroun.

C'est grâce à lui que je découvris l'existence de l'Étoile sérère et du dieu qui la coiffe, Roog Sen. J'en ai retenu un mythe que le père Gravrand transcrit dans le style d'un conte pour enfants.

Il y avait au ciel une fête de naissance et, tous les animaux y étant invités, ils s'organisèrent pour monter ensemble.

Lorsque la Hyène arriva au point de rassemblement, il ne restait plus que l'Araignée. Malotruée comme toujours, la Hyène demanda à l'Araignée de la hisser sur son fil jusqu'en haut.

Ce qu'elle fit. La Hyène se gointra au buffet céleste et but énormément. Une fois pompette, la Hyène voulut chanter l'exploit de l'Araignée tandis que les « gens d'en haut » battaient des mains en cadence. La Hyène chanta, chanta et dansa, dansa, dansa. Entre-temps, les animaux étaient redescendus, y compris l'Araignée.

La Hyène était un peu perdue. Le dieu Roog Sen lui fit cadeau d'un cordage et d'un petit tambour.

« Quand tu atteindras le sol, bats le tam-tam et je lâcherai le cordage. Fais attention ! Ce petit tam-tam tue celui devant qui on le frappe. Mais voici de quoi te protéger de sa vibration. Il te suffit de dire : “Ce tambourin, Roog Sen me l'a donné *Celui pour qui on le frappera mourra* Petit tam-tam *roll* / Petit tam-tam *roll, roll.*” »

Naturellement, la Hyène frappa le tam-tam au beau milieu de la descente. Roog Sen lâcha le cordage, et la Hyène chuta sur une souche et se fit très mal.

Puis, la Hyène étant ce qu'elle est, elle battit du tam-tam devant chaque proie qu'elle voulait dévorer. Dame, c'était commode ! Mais le Lièvre l'observa et la

suivit alors que la Hyène venait de frapper le tam-tam devant des Perdrix, frappées de mort immédiatement.

Le Lièvre tendit l'oreille et entendit la petite chanson qui protégeait la Hyène. « Ce tambourin, Roog Sen me l'a donné... »

« Comment ! dit-il à la Hyène, alors, comme cela, tu peux tuer les gens et n'être jamais tuée ? Eh bien, on va voir. »

Et le Lièvre se mit à chanter la petite chanson. À l'instant, la Hyène tomba morte. C'est ainsi qu'elle introduisit la mort dans le genre humain.

Comme la plupart des dieux d'Afrique, Roog Sen est un créateur qui laisse à chacun sa marge de liberté. On sait qu'il voit tout, ce n'est même pas à démontrer.

Ses intermédiaires sont les Pangool (on orthographie plutôt « pangol » aujourd'hui, mais, par respect pour Henri Gravrand, je garderai sa manière d'écrire). Et ses devins s'appellent les Saltigués, capables de prédire la durée de la saison humide qu'en français d'Afrique on appelle « hivernage », la date des orages ou des calamités. Éventuellement, ils font tomber la pluie.

Je me souviens d'un hivernage qui commençait mal, avec fort peu de précipitations. Inquiet, le gouvernement sénégalais convoqua les Saltigués sèrères pour faire tomber la pluie. Ce fut majestueux, solennel, et il se mit à pleuvoir, car c'était la saison.

Fangool

Je trouvai dans le pays sérère l'adresse d'un guérisseur des plus sérieux, et je pris rendez-vous pour une consultation.

Le guérisseur officiait dans une petite case sombre à côté de laquelle s'entassaient des dépouilles de poulets – autant dire l'étendue de son portemonnaie, puisqu'on paie en poulets sacrifiés.

Je lui demandai respectueusement de me confectionner un gri-gri de protection, je payai avec des poulets. Mais quand je commençai à parler des Pangool, le guérisseur se mit à grommeler. Et pourquoi cette Blanche voulait-elle absolument voir un Fangool (Pangool au pluriel, Fangool au singulier) ?

Babacar, l'ami africain qui m'avait guidée jusque-là, lui expliqua le sens de ma curiosité. Le guérisseur sortit de sa case et, sans un mot, me fit signe d'aller voir ailleurs.

Ailleurs, c'était derrière la case. Et je vis.

Ce bout de bois dépassant d'environ soixante-dix centimètres était la marque d'un Fangool résidant là-dessous. C'était un pilon de mortier profondément

enfoncé dans la terre, une sorte de paratonnerre pour génies intermédiaires. Ce n'était presque rien, juste du bois dans du sable, et pourtant je fus saisie de frissons comme si j'étais entrée dans une cathédrale.

Je me gardai de franchir le cercle concentrique et je me recueillis sans connaître le nom du Fangool guérisseur.

Je retournai souvent dans le delta du Siné-Saloum où je vis des Pangool un peu partout, jusque dans le jardin d'un hôtel pour touristes, planqué en contrebas sur le rivage du fleuve.

Les Sérères doivent nourrir leurs Pangool en échange de leurs bons et loyaux services. S'ils ont faim, les Pangool le diront en rêve. Ils aiment généralement le lait, la bouillie de mil, le caillé. D'autres aiment le sang et le diront également en rêve, et ceux-là ne sont pas des Pangool très patients.

Il faut les nourrir vite avec du sang de taureau, de mouton et de poulet, car ces Pangool de sang se signalent en frappant de maladies mentales les membres d'une lignée. Alors on ne plaisante pas, on sacrifie.

Il y eut des Pangool d'État lorsque, au pays sérère, régnait la dynastie Gelwaar.

Gelwaar : mésalliances libertines

L'épopée des Gelwaar commence avec un mariage arrangé entre la princesse Amina Couloubaly et le fils aîné d'un chef.

Mais la belle Amina était aimée par le griot Kouyaté, qui se glissa dans sa case et lui fit l'amour – il n'est aucunement question de viol dans cette affaire.

Un griot, c'est presque comme un pariah en Inde. Artiste, peut-être, mais en bas de l'échelle. Kouyaté et Amina s'aimaient d'un amour interdit.

Amina fut enceinte. Le mariage arrangé ne pouvait plus se faire. Honteuse, elle partit avec son amant, une esclave qui portait ses bijoux, douze garçons et douze filles chargés d'or qui, tous ensemble, traversèrent la Gambie et s'installèrent dans une immense caverne au bord de l'eau. Mais comme il n'y avait rien à manger, Amina congédia ses serviteurs et songea à se faire ensevelir seule sous le sable.

Puis, reprenant courage, les douze garçons rapportèrent des vivres d'un village pendant que les douze filles bercèrent la princesse Amina de chansons. Et la vie continua paisible dans la grotte.

Jusqu'au jour où, par un matin de merveille, un chasseur découvrit Amina pendant qu'elle se faisait coiffer. Il la trouva superbe, alla le dire au chef du

pays, qui la voulut. Elle accepta, mais sous condition : « Si je te suis, dit-elle, l'enfant qui est en moi sera maître du pays où il naîtra.

— Viens, répondit le chef amoureux, tu seras maîtresse chez moi et ton enfant me succédera. »

Amina eut une fille, et le chef déclara solennellement que les enfants mâles nés de cette fille dont le père était un griot seraient les rois du pays.

L'étonnant, dans cette histoire, c'est la mésalliance entre une fille de haut lignage, une femme « libre », avec un griot, un « casté », que les Sérères appellent Gelwaar-Griot.

Les filles Gelwaar semblent avoir été connues pour leur « libertinage », dit pudiquement le père Henry Gravrand. C'est pourquoi les garçons ne peuvent pas transmettre la qualité de Gelwaar, qui relève exclusivement des femmes. *Mater certissima*.

La découverte merveilleuse par un beau matin de chasse fait partie intégrante du mythe des Gelwaar. Ce mot pourrait signifier « les dénichés » ou encore, en mandingue archaïque, *gélé war*, « c'est une énigme », une expression apparue vers le milieu du XIV^e siècle.

Au commencement de *Pangool*, Henry Gravrand raconte que, ayant été appelé au chevet d'un descendant d'une lignée Gelwaar qui voulait se faire baptiser, il se vit refuser l'entrée de la case du vieux malade. Le prêtre protesta :

« Mais il m'a fait appeler !

— Tu ne peux pas entrer en portant ça », répondit le gardien en désignant les ferrures des lunettes de Gravrand.

Il y avait près de la case deux Pangool connus pour leur répulsion pour les armures, le feu, le fer. Le père Gravrand ôta ses lunettes et baptisa le dernier descendant de l'illustre lignée.

Puis, en sortant de là, il apprit que le jeune prince qui présidait aux destinées du village de Diaoulé venait de mourir dans sa maison, où il avait voulu revenir après avoir été traité pour un cancer généralisé à Dakar. Les tam-tams retentirent aussitôt, le père Gravrand se rendit à Diaoulé, et les cérémonies funèbres devaient commencer le lendemain.

Comme souvent en Afrique, elles étaient doubles.

Dans la nuit, le père Gravrand entendit au loin des coups de pioche et des raclements de pelle. On creusait une fosse quelque part, mais où ?

Au matin, le père Gravrand fut introduit dans la case où reposait le cercueil officiel, vide de tout cadavre, et devant lequel tout le monde se recueillait. Les funérailles officielles furent dignement célébrées, et personne ne parla des autres funérailles.

Le père Gravrand, en sa qualité de « Sérère d'honneur », fut invité aux funérailles secrètes.

On avait immolé et écorché un « bœuf » (c'est-à-dire un taureau), et le jeune prince, enveloppé dans la peau de l'animal, avait été posé dans un cercueil de bois descendu à cinq mètres de profondeur et installé debout, face à l'ouest. « Ainsi le Gelwaar, redevenu, par la vertu du rituel, Roi-Taureau, comme les premiers pharaons, commençait son voyage vers la cité des Ancêtres, debout et face à la mer, face au soleil couchant. »

Je ne suivrai pas les hypothèses égyptiennes du père Henry Gravrand, mais ces funérailles secrètes et ce cercueil debout me rappellent que, en Inde, on ne brûle pas les corps des grands yogis. On les enterre debout, à cinq mètres de profondeur.

Une leçon de sorcellerie

L'année suivante, en 1998, je fus invitée par le docteur béninois Erick Gbodossou à donner une conférence devant une centaine de guérisseurs, à Fatick, capitale du pays sérère. Erick Gbodossou a installé sur le bord d'un bolong un centre médical à double fonctionnement.

Entouré de sa famille, le malade y est d'abord examiné par des médecins allopathes formés à la médecine occidentale. Prise de sang, analyses d'urine, tension artérielle, tout y passe, même le diagnostic.

Puis le médecin allopathe guide le malade vers tel ou tel guérisseur, sans communiquer son diagnostic.

À l'époque, après avoir fait le tri, Gbodossou avait rassemblé plusieurs centaines de guérisseurs exonérés de toute charlatanerie. Pas de marabouts farceurs, pas de plaisantins.

J'avais sous le bras mon Coran, version estampillée Arabie Saoudite et vendu aux carrefours à Dakar. Je n'en menais pas large. Devant moi j'avais des gens dans un état mental entre conscience et transe, dont une vénérable Saltigué assez âgée qui ne sortait jamais de son état second.

Elle m'écoutait, les yeux mi-clos, dodelinant de la tête et secouée de convulsions. Les autres la regardaient avec un mélange d'admiration et de compassion – la pauvre, elle se fatigue, disaient-ils.

Après avoir, selon les consignes, lu la sourate du Coran dans laquelle le Prophète pousse les fidèles de l'Oumma à aller chercher le savoir jusqu'en Chine, je leur racontai l'histoire de la sorcellerie en Europe entre le XIV^e et le

XVIII^e siècle. Ils ne furent pas étonnés. Tous combattaient des sorciers cannibales qui « mangeaient » en rêve leurs patients.

J'en vins aux persécutions. L'idée qu'en Europe on ait pu brûler un million de sorcières au XVII^e siècle les prit totalement de court. J'entendis des « tsss, tsss », des « ce n'est pas croyable » exprimés en français, bref, nous étions des sauvages doublés d'assassins.

La Saltigué éclata d'un rire inspiré, et elle avait raison. Nous avons été des sauvages assassins de sorciers et sorcières, qui, en pays sérère, savent faire tomber la pluie.

Ces guérisseurs avaient tous leurs petits jardinets et ils y avaient planté leurs Pangool de soignants. Ils pratiquaient l'herboristerie, des bains de plantes, des manipulations symboliques, et ils étaient extrêmement modestes. Oui, ils savaient guérir l'hypertension, mais pas le cancer, cela, non. Ils se débrouillaient bien avec le diabète, les crises de démence, mais pas avec le sida. Je les ai trouvés raisonnables au-delà du possible, eux et leurs pilons de mortier appelés les Pangool.

Père Noël (Europe)

Le dernier dieu païen de l'Europe chrétienne s'appelle le Père Noël.

Je n'ai garde d'oublier que, en Lorraine, en Belgique, aux Pays-Bas et en Allemagne, il est également saint Nicolas, figure légendaire inspirée de saint Nicolas de Myre ou de Bari, mort en 345, dont on sait qu'il avait doté trois jeunes filles pauvres, sauvé trois officiers ou trois notaires qui se transformèrent plus tard en trois petits enfants ressuscités du saloir où ils devaient passer au statut de charcuterie. Conservées en Lycie, ses reliques suintaient une huile sacrée suffisamment fameuse pour attirer les pieux malandrins : un groupe de marins de Bari volèrent les reliques, en concédant plus tard quelques fragments d'os à la cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg.

On fête saint Nicolas le 6 décembre et, ce jour-là, les enfants sages reçoivent des cadeaux tandis que les autres reçoivent un martinet offert par le Père Fouettard.

Soit. Mais alors pourquoi, le 24 décembre 1951, à Dijon, le clergé de la cathédrale avait-il décidé de brûler solennellement le Père Noël, « usurpateur et hérétique » ?

La victime fut pendue aux grilles de l'église et brûlée sur le parvis devant plusieurs centaines d'élèves des écoles privées. Le clergé publia un communiqué édifiant :

« Représentant tous les foyers chrétiens de la paroisse désireux de lutter contre le mensonge, 250 enfants, groupés devant la porte principale de la cathédrale de Dijon, ont brûlé le Père Noël. Il ne s'agissait pas d'une attraction, mais d'un geste symbolique. Le Père Noël a été sacrifié en holocauste. À la vérité, le mensonge ne peut éveiller le sentiment religieux chez l'enfant et n'est en aucune façon une méthode d'éducation. Que d'autres disent et écrivent ce qu'ils veulent et fassent du Père Noël le contrepoids du Père Fouettard. Pour nous, chrétiens, la fête de Noël doit rester la fête anniversaire de la naissance du Sauveur. »

Holocauste est un mot fort, liturgiquement puissant : on immole et on brûle un animal en l'honneur d'une divinité, qu'elle relève du polythéisme gréco-latin ou du monothéisme juif. Mais le clergé de Dijon n'avait pas immolé l'effigie du Père Noël en l'honneur de Dieu le Père, Jésus-Christ ou le Saint-Esprit, non, il avait voulu le « sacrifier ».

On notera au passage que, en matière d'éducation, c'était un assez bel apprentissage pour futurs pyromanes.

Ce fait divers époustouflant fit la joie de la presse écrite, et feu le quotidien *France-Soir* lui consacra un éditorial. Mais l'« holocauste » du Père Noël n'était que le début de l'affaire. Le jour même, un communiqué officiel de la mairie annonçait que le Père Noël ressusciterait à dix-huit heures à l'hôtel de ville, devant les enfants de Dijon, place de la Libération.

À dix-huit heures, le 25 décembre, le Père Noël s'adressa aux enfants du haut des toits de l'hôtel de ville, sous les feux des projecteurs.

À cette époque, le député-maire de Dijon était un personnage non moins époustouflant. Prêtre séculier né dans une famille alsacienne réfugiée en Bourgogne après la guerre de 1870, Félix Kir devient pendant la Seconde Guerre mondiale un grand résistant. Plusieurs fois arrêté par les Allemands, blessé par balles à la suite d'un attentat de la milice pétainiste, il fut élu maire de Dijon en mai 1945. En 1951, il était membre du CNI, un parti conservateur très marqué à droite, ce qui ne l'empêcha pas de jumeler Dijon avec Stalingrad et de se rendre en visite officielle à Moscou pour rencontrer Khrouchtchev, « son ami », disait-il.

En foi de quoi, en 1962, le candidat communiste se désista en sa faveur pour le faire réélire en face du candidat gaulliste. Le chanoine Kir, inventeur du célèbre cocktail vin blanc-cassis, était capable de répondre à un député

communiste qui lui reprochait de croire en Dieu sans l'avoir jamais vu : « Et mon cul, tu ne l'as pas vu, et pourtant il existe ! »

Dans l'affaire du Père Noël, il fit savoir officiellement qu'il s'était abstenu de prendre parti. Je n'en crois pas un mot.

Cet imbroglio politico-religieux donna à Claude Lévi-Strauss l'idée de réfléchir sur le Père Noël, brûlé par les religieux, protégé par les anticléricaux. *Le Père Noël supplicié* parut l'année suivante dans *Les Temps modernes*.



Neutraliser les âmes des enfants morts

Les historiens des religions ont depuis longtemps remarqué que l'origine du Père Noël se trouve dans l'Abbé de Liesse, *Abbas Stultorum* – l'Abbé des crétins –, dit encore en anglais *Lord of Misrule*, en français Abbé de la Malgouverné, dérisoires rois de Noël tout-puissants pour quelques jours.

Ces abbés légendaires si semblables au digne chanoine Kir étaient eux-mêmes les héritiers des fêtes romaines des Saturnales, dont les dates coïncident avec nos festivités de Noël.

Dans *Saturnales*, chapitre VII, Macrobie, philosophe et philologue latin né au IV^e siècle, raconte ainsi l'origine de ces fêtes : Saturne détrôné (Cronos en grec) se serait réfugié dans le Latium avant la fondation de Rome. Son règne fut un âge d'or paisible apprivoisant les hommes sauvages et formulant des lois.

De cet âge d'or, on célèbre la mémoire dans une fête où tout est inversé. Les esclaves, ces jours-là, sont libres, les maîtres ne peuvent pas leur donner d'ordres ; les tribunaux et les écoles sont fermés ; ce sont des jours fériés. On

fabrique de petits cadeaux, on suspend des figurines au seuil des maisons, puis, en procession, la foule s'en va sur le mont Aventin ôter les chaînes de la statue de Jupiter, destinées à soumettre son appétit goulu au rythme des saisons. Même Jupiter est libre ; c'est le monde à l'envers !

Les dates des Saturnales varièrent légèrement sans changer l'axe majeur du calendrier : celui du solstice d'hiver. Sous Dioclétien, les Saturnales duraient du 17 au 24 décembre.

Le 25 décembre, on fêtait le dieu du soleil sous sa forme de *Sol Invictus*, le Soleil Invaincu, qui fut plus tard dans l'histoire de l'empire le dieu vénéré par l'empereur qui, au IV^e siècle, voulut retourner au paganisme (voir [Adorateurs du soleil](#)).

Mais Lévi-Strauss fait observer que les Saturnales sont aussi la fête des *larvæ*, les morts par violence laissés sans sépulture, ce qui expliquerait le retour halluciné de Saturne-Cronos dévorant ses enfants.

Dans *Le Père Noël supplicié*, Lévi-Strauss bondit de l'holocauste dijonnais aux cérémonies dansées des Katchina du peuple amérindien des Pueblo, qui vivent dans le sud-ouest des États-Unis d'Amérique. Comment fait-il ? Avec une démonstration serrée.

Le Père Noël est un vieil homme « vêtu d'écarlate : c'est un roi ». On l'appelle « Père », c'est un Ancien qui traite les petits avec une grande bienveillance. Une sorte de grand-père souverain généreux.

Les adultes ne croient pas au Père Noël, mais font tout pour entretenir la croyance en cette divinité surnaturelle. Comme en d'autres endroits du monde, les Pueblo ont un rite qui met en relation des Anciens justes mais généreux. Ils n'y croient pas non plus. On les appelle les Katchina. Ce sont des personnages costumés et masqués qui, rassemblant les traits du Père Fouettard et du Père Noël, viennent danser au milieu du village pour punir les méchants enfants et récompenser les bons petits.

Mais le mythe d'origine raconte tout autre chose : les Katchina sont les âmes des premiers enfants autochtones, noyés dans une rivière tous ensemble à l'époque des migrations anciennes. Ce sont des enfants revenants.

Dans les commencements, les Katchina venaient chaque année emporter des enfants vivants. Les Pueblo, désespérés, leur firent la promesse de les représenter chaque année, à condition qu'ils acceptent de rester au pays des morts.

La place des Katchina est celle des enfants morts, et l'enjeu de leur danse est d'établir une forte relation entre les Anciens et les jeunes, ainsi qu'entre les adultes et les enfants. L'archéologue Salomon Reinach disait en une formule concise : « Les païens prient les morts, les chrétiens prient pour les morts. »

Le Père Noël, lui, appartient au monde de l'au-delà et s'adresse aux très petits enfants, qui incarnent bon gré mal gré les morts sans sépulture, les *larvæ* qu'il faut se concilier à coups de cadeaux et de bonbons.

Reste que le roi des Saturnales à Rome, souverain du monde à l'envers, était sacrifié à la fin sur l'autel de Saturne.

« Grâce à l'autodafé de Dijon, écrit Claude Lévi-Strauss, voici donc le héros reconstitué avec tous ses caractères, et ce n'est pas le moindre paradoxe de cette singulière affaire qu'en voulant mettre fin au Père Noël, les ecclésiastiques dijonnais n'aient fait que restaurer dans sa plénitude, après une éclipse de quelques millénaires, une figure rituelle dont ils se sont ainsi chargés, sous prétexte de la détruire, de prouver eux-mêmes la pérennité. »

D'autres faits demeurent énigmatiques. Comme on sait, le Père Noël est domicilié au pôle Nord depuis 1885 par la grâce de Thomas Nast, illustrateur du journal new-yorkais *Harper's Weekly*. Plus tard, comme des forces américaines stationnèrent au Groenland pendant la Seconde Guerre mondiale, il fut domicilié au Groenland, d'où il part pour sa distribution de cadeaux, sur un traîneau tiré par un troupeau de rennes.

Mais alors, pourquoi promenait-on déjà des trophées de rennes dans les fêtes anglaises de Noël durant la Renaissance, quand le dieu Père Noël n'était pas encore né ?

Phénix (Égypte ancienne, Empire romain)

Oiseau divin aux plumes d'or mêlées à des plumes vermillon, le Phénix est un oiseau si rare qu'Hérodote se plaignait de ne l'avoir jamais vu, sauf en peinture. Si Hérodote en parle, c'est donc que l'oiseau d'or rouge est d'essence égyptienne, sans doute le héron, *bennu* en Égypte. Mais le héron meurt sans renaître, alors que la particularité du Phénix est qu'il ne cesse de mourir et de ressusciter.

D'autres pensèrent au flamant à cause de sa couleur, ou encore au faisan doré. Hérodote songea pour sa part à l'aigle, qui peut fixer le soleil en face et qui porte le feu du roi des dieux. Mais tout ça meurt.

Le Phénix, lui, restera éternel.

Pour Aristote et Plin l'Ancien, observateurs minutieux de la nature, le Phénix a partie liée avec la cannelle, puisque, à côté de lui, on trouverait deux autres oiseaux rares, l'oiseau-cinnamome et le cinnalmolgue, monstres qui n'existent pas.

En Égypte, l'oiseau d'éternité accompagnait le chemin du soleil pour le protéger des brûlures, et cela tous les jours. Mais il suivait un cycle infiniment plus long, le cycle de la déesse Sothis, que nous appelons Sirius A, la principale étoile de la constellation du Grand Chien. Le cycle dure trois cent soixante-cinq jours et des poussières d'étoile.

Sirius A est une radieuse étoile, flanquée d'une « naine blanche », Sirius B, invisible à l'œil nu. Cette naine blanche mérite un petit détour.

Affaires d'extraterrestres

Selon Marcel Griaule, les Dogon auraient découvert Sirius B, qui serait l'œuf cosmique minuscule, la graine de fonio où s'est niché Amma, dieu créateur (voir [Renards](#)). Le cycle de la naine blanche autour de Sirius A est exactement de soixante ans, cycle qui détermine la cérémonie solennelle du Sigui.

Les Dogon ont l'air de connaître Sirius B puisqu'ils la dessinent, toute petite à côté de Sirius A.

Comment, puisqu'elle est invisible ? Mystère. Les Dogon d'aujourd'hui n'en savent rien.

L'Américain Robert K. G. Temple explique dans *The Sirius Mystery* que cela n'a rien d'étonnant puisque les jumeaux célestes, les Nommo-poissons, étaient tout bêtement des extraterrestres venus rendre visite aux Dogon en leur transmettant leur connaissance. Comment n'y avait-on pas songé plus tôt ?

Mais bien sûr !

Les Nommo arrivèrent une belle nuit de novembre 1978 sur un haut plateau au sommet d'une montagne et descendirent de leur soucoupe volante, accueillis par François Truffaut dans le rôle d'un astronome sourd. On aura reconnu le film de Steven Spielberg, *Rencontres du troisième type*, forcément inspirées par le livre de Temple qui parut en 1976.

Puis un petit monstre sympathique aux grands yeux de grenouille ayant crié « *Home ! Home !* », ses frères vinrent le chercher en 1982 dans le film *E.T., l'extraterrestre*. Sirius A et sa naine blanche Sirius B font donc l'objet d'une attention soutenue des astronomes, des astrologues et des cinéastes amateurs de science-fiction.

Or le Phénix joua très longtemps le rôle de l'extraterrestre.

Vie, mort et résurrection de l'oiseau d'or

Le premier jour de la nouvelle année était déterminé dans l'Égypte ancienne par le lever héliaque de Sirius, moment sacré où l'étoile Sirius, la déesse Sothis, se levait à l'aplomb du soleil, annonçant la féconde crue du Nil.

La date en était calculée par les prêtres d'Héliopolis comme aujourd'hui les imams calculent le début du ramadan, tout en n'étant jamais d'accord sur l'heure précise du lever de la lune.

Le Phénix couvrait la déesse Sothis de ses ailes dorées aux reflets rouges. À cet instant, il venait de la lointaine Arabie pour gagner Héliopolis à tire-d'aile.

Un matin, le Phénix se sent lourd et ses ailes ne parviennent plus à l'arracher au sol. Il est devenu vieux. Le temps est venu de mourir en beauté.

Sous un soleil brûlant, le Phénix mourant rejoint au fond de l'Arabie son nid de myrrhe et d'encens, où s'accumulent ses crottes, des morceaux de cannelle. L'esprit des mythes est tel qu'il sait transformer en bonne odeur la sale odeur de fiente des oiseaux.

Le moment est venu.

Niché dans ses aromates, le Phénix frotte ses ailes l'une contre l'autre et, comme de silex frottés, une étincelle jaillit. Le nid-bûcher flambe, le Phénix brûle entièrement dans les odeurs cousines de myrrhe, d'encens et de cannelle. Peut-être que le sacrifice du Phénix sentait aussi un peu le poulet grillé.



Maintenant, il faut renaître. Une fois le bûcher éteint, on peut voir dans les cendres un vermisseau en forme de bâton de cannelle, qui, sous l'effet des pluies bienfaisantes, se transforme en oisillon, puis en Phénix.

Variante. Le Phénix se couche dans son nid et expire, mais il ne brûle pas. Non, il se décompose, il pourrit, et le vermisseau surgit de son cadavre, se couvrant de plumes. Et, lorsqu'il a grandi, l'ancien vermisseau devenu le

nouveau Phénix prend dans ses serres le nid d'aromates qui contient les ossements de son père, et il les transporte sur l'autel du Soleil à Héliopolis, ville-soleil.

Selon Marcel Detienne, il y a dans les branches de cannelier fraîchement coupées de petits vers rongeurs de bois. Seraient-ce les vermisseaux ? Possible. Mais il semblerait que ces vermisseaux rongeurs de cannelle ne se transforment jamais en oiseaux.

Phénix à toutes les sauces

L'oiseau mort et ressuscité sur un nid de myrrhe, d'encens et de cannelle fit fortune dans les armées romaines, où l'aigle d'or posée sur la bannière aux lettres impériales SPQR, *Senatus Populusque Romanus*, « Au nom du sénat et du peuple romain », fut assimilée au Phénix puisque l'empire ne meurt jamais.

Les premiers chrétiens virent dans l'oiseau mort et ressuscité le symbole du Christ, et l'on trouve des phénix joliment sculptés sur les chapiteaux des abbayes et des églises.

Dans le *Satyricon* attribué à Pétrone, un roman satirique de 64 ou 65 apr. J.-C., l'affranchi Trimalcion, un nouveau riche, donne un banquet où affleurerait la parodie du christianisme : une onction d'huile de nard répandue sur les convives et de nombreuses autres allusions. On a moins remarqué que le plat principal du banquet de Trimalcion est un cochon rôti entier. On le fend, et des oiseaux vivants s'envolent à tire-d'aile.

Nul ne saura comment le cuisinier a pu rôtir le cochon sans rôtir les oiseaux, mais une chose est sûre : ce mort brûlé qui renaît et s'envole est une métaphore du Phénix. Trimalcion a servi du Phénix à ses hôtes.

Évidemment, dans *Fellini-Satyricon*, quand on fend le cochon entier, il en tombe des cailles rôties dégoulinantes de graisse. Le symbole du Phénix s'est perdu en chemin.

Allez, Steven Spielberg, un petit effort ! Faites-nous avec des effets spéciaux un porc entier rôti à la broche d'où s'envoleraient des Phénix vivants...

Pieuvre Fe'e (Océanie)

Ouvrez un planisphère et, sur la carte de l'océan Pacifique, cherchez l'Océanie. Bordées à l'occident par le Japon, les Philippines, l'Indonésie et, à

l'orient, par le Mexique et les États-Unis d'Amérique, se trouvent une infinité d'îles et de presqu'îles, propriétés coloniales de gros pays du monde, les Américains se taillant la part du lion des mers avec Hawaii, les Mariannes du Nord, Howland and Baker, Johnston, Jarvis, Palmyra, Wake et l'îlot de Guam, tandis que le Japon possède Minamitori, la France l'ensemble de la Polynésie française, l'île de Clipperton, la Nouvelle-Calédonie, Wallis et Futuna ; l'Australie, l'île Macquarie ; le Chili, Rapa Nui, autrefois appelée île de Pâques.

Sont indépendants les États fédérés de Micronésie, la Papouasie-Nouvelle-Guinée, les Palaos, les îles Marshall, Nauru, Kiribati, Tuvalu, les îles Salomon, les îles Fidji, le Vanuatu, une partie de Samoa – l'autre étant encore occupée par l'Amérique –, le royaume de Tonga, les îles Cook et Niue étant indépendantes, mais associées à la Nouvelle-Zélande qui possède également Tokelau. Reste l'île de Cairn, seule britannique de la bande. Et naturellement, l'Australie.

Maintenant, oubliez la carte géopolitique de l'Océanie et considérez l'immense divinité mythique qui supporte le poids de ces îles. C'est *Octopus*, un mollusque à huit pieds, une pieuvre mouchetée géante dont le vrai nom est Fe'e.

Fe'e, celle qui unit

Du Rapa Nui chilien au Hawaii américain, Fe'e, la pieuvre géante et mouchetée, unit par ses huit tentacules les Fidji, les Tonga, les Samoa, Tahiti ainsi qu'Aotearoa, Tuamotu – Aotearoa est le nom maori de la Nouvelle-Zélande et l'archipel des Tuamotu un ensemble français de soixante-dix-huit atolls dont les îles principales sont Anaa, Fakarava, Hao, Makemo, Manihi, Rangiroa et Tikehau.

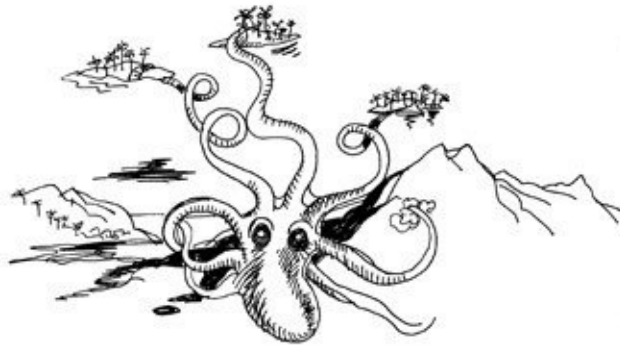
On trouve la verte image de la pieuvre gigantesque sur le site de la marque déposée *Maohinesia*, une association culturelle qui rassemble le triangle polynésien autour de ses divinités, de ses chants et de ses danses.

Fe'e, la pieuvre géante, a un hymne officiel déposé en plusieurs langues et qui commence ainsi : « *Te hei hono rau* », en français « Couronne aux multiples liens (îles) ».

C'est un très bel hymne.

« Nous tressons les trois fibres insulaires / Pour la Paix, la Bonté et l'Unité
Nos liens tissés par Tumura'ifenua de Rapa Nui, à Hawaii et Aotearoa La Grande Pieuvre, le grand fétiche Marquant ainsi notre Identité / Ma Vie, mon Pays, nés du Créateur Polynésie [*bis*], Digne séductrice Que tu sois à jamais Polynésie [*bis*] Porte ton avenir / Afin que vive l'Univers Polynésien. »

La pieuvre Fe'e a aussi son logo protégé : « Toutes reproductions de notre logo, une valeur ancestrale, à des fins commerciales se verra examinée par la Pieuvre, le lien culturel et spirituel de nos ancêtres polynésiens Mauruuru pour votre soutien et respect. »



Fe'e s'appelle aussi Tumura'ifenua, et le huit, nombre de ses tentacules, symbolise l'humain maîtrisant le monde, ce qui n'est pas facile en Polynésie. Car lorsque la grande pieuvre mouchetée des profondeurs n'est pas contente, elle bouge ses tentacules, provoquant séismes et tsunamis.

Le cœur de la pieuvre se trouve à Tahiti et voici son histoire.

L'ancêtre divin dans sa petite coquille

Ta'aroa, ce qui signifie « l'Unique », était l'ancêtre des dieux. L'Un qui émerge créa d'innombrables formes, mais il n'y avait qu'un seul Ta'aroa, en haut, en bas et dans le noir. Il s'y tint des millions d'années, enfermé dans la coquille d'un œuf qui tournait dans l'espace infini.

En ces temps immémoriaux, tout était plongé dans les ténèbres.

La coquille s'appelait Rumia, ce qui signifie « la Bouleversée » parce qu'elle tournait tout le temps, mais il n'y avait que l'espace du ciel, l'espace de la terre, l'espace de l'océan et l'espace de l'eau douce.

À la fin – car il y eut une fin au tournoiement de l'Unique dans sa coquille –, Ta'aroa donna un léger coup dans Rumia, ce qui provoqua une toute petite fissure, juste à peine assez grande pour une fourmi.

Ta'aroa sortit et vit qu'il était seul au monde dans le noir. Il nagea dans tous les coins puis il rentra dans sa coquille.

Mais il s'en fatigua et il en ressortit, dressé debout sur la vieille Rumia, parce qu'il avait trouvé une nouvelle coquille.

De la vieille Rumia, il fit le dôme du ciel ; de sa nouvelle coquille, il fit Tumu-Nui, la Grande Fondation de la terre. Puis il retourna dans ce qui désormais s'appellerait sa maison, la vieille coquille Rumia, où il resta des siècles confiné dans le ciel.

La création du monde

C'est de là qu'il créa les dieux, qui naquirent dans l'obscurité, fabriqués par des artisans avec des herminettes. Le premier d'entre eux s'appelait Tane.

C'est encore du fond de sa vieille coquille que Ta'aroa qui, comme les dieux qu'il avait créés, portait sur la tête des plumes jaunes et rouges, secoua ses plumes qui tombèrent sur les cheveux du dieu Tane et devinrent des arbres, des bosquets de bananiers et des fougères à foison.

Avec sa colonne vertébrale, il créa les chaînes des volcans.

Avec ses larmes, il fit les océans, les lacs et les rivières.

Avec les ongles de ses mains et de ses pieds, il créa les écailles des poissons.

Avec son sang – non, ça, c'est trop tôt. Patience.

La terre devint la terre et, pour qu'elle tînt ferme, la grande pieuvre mouchetée s'y était accrochée, un tentacule au nord, un autre au sud, un tentacule à l'est, un autre à l'ouest. Mais Fe'e maintenait solidement le ciel de la vieille coquille Rumia tout contre la terre.

Tumu-Nui, dieu Grande-Fondation, examina la pieuvre et, en tendant l'oreille, il entendit de néfastes présages dans les cris des oiseaux et le long du rivage, dans les brisants qui allaient et venaient dans le noir.

Ça ne pouvait plus durer. La pieuvre devait mourir.

Les assemblées de dieux dans le ciel confiné partageaient sa colère. Grande-Fondation Tumu-Nui fit chercher ses artisans et ceux de Source-de-la Grande-Croissance, Rua-Tupua-Nui.

Rua-Tupua-Nui décréta la mort de la grande pieuvre, mais il ne suffit pas de décréter la mort de Fe'e ! Encore faut-il la tuer pour de bon.

Le ciel fut tiré une première fois, tiré et tiré encore jusqu'au sommet d'une colline plate, où il était maintenu par des arbres. Ce n'était pas suffisant.

Le démiurge Ma-û-i regardait ce spectacle et dit : « Notre ciel est très beau, mais s'il tombe en miettes, ce sera une médiocre frontière. Tranchez les tentacules de la grande pieuvre mouchetée ! »

Puis, ayant séparé la vieille coquille Rumia devant et derrière, Ma-û-i réussit à soulever le ciel à une bonne hauteur, mais le ciel était effondré en un tas de montagnes et de forêts.

Ma-û-i chercha des cordes pour attacher la terre, des pierres pour consolider le ciel et des coins pour les insérer entre ciel et terre. Il fixa les cordes aux montagnes et posa le ciel sur cet assemblage.

Restait à chasser l'obscurité. Ma-û-i s'envola à travers les ciels désormais surélevés et parvint au dixième ciel, le ciel ouvert du dieu Tane.

« Bienvenue ! lui dit aimablement le dieu Tane. Est-ce toi, Ma-û-i ?

— C'est moi, répondit Ma-û-i.

— Tu as une mission importante ?

— C'est exact.

— Eh bien, laquelle ? »

Et Ma-û-i d'expliquer que le dôme de la vieille coquille montait de plus en plus, mais qu'il s'accrochait encore aux sommets des montagnes et qu'on n'y voyait rien, tant il faisait noir.

« Je suis venu te demander les artisans qui sépareront définitivement le ciel confiné et la terre », conclut Ma-û-i.

Alors la noix de coco fit surgir de la terre l'étoile du matin, tandis que le coquillage Turitella faisait sortir du sable l'étoile du soir. Puis d'autres coquillages firent surgir des planètes.

Le dieu Tane cala sous son bras son panier de coquillages et, prenant de la main la mesure du ciel, il s'écria : « Où est ma petite hirondelle de mer blanche ? »

L'hirondelle de mer blanche signalait l'arrivée d'une pétition de dieux, ce qui est quand même bien plus chic qu'une pétition en ligne. L'oiseau vint se poser sur l'épaule de Tane et ils s'en furent tous deux, le dieu et l'hirondelle.

Le ciel ouvert de Tane resta derrière lui et, quand Tane fut sur terre, il se mit au travail, arrachant de grands troncs pour en faire des leviers afin de tirer le ciel vers le haut, pour repousser le vent. Puis il perça le ciel avec ses coquillages et Atea, Donateur-de-Lumière coincé entre ciel et terre, se mit en colère : « Ô Tane, enlève tes coquillages et la mesure du ciel, car je souffre ! »

Mais le dieu Tane creusa et perça si bien qu'Atea fut enfin libéré, et la lumière emplit le monde. Avec son sang, Ta'aroa créa les couleurs du couchant et de l'aube.

C'était la fin des nuits de Rumia. Désormais, les nuits étaient pour les dieux et le jour pour l'homme. Mais l'esprit de la grande pieuvre mouchetée resta accroché au ciel et pénétra l'espèce des pieuvres qui peuplent l'océan. Ses

tentacules coupés tombèrent dans le sud de l'univers et la tête de la grande pieuvre devint une terre, sous le nom de Tubu'ai, le sommet.

À chacun de ses tentacules correspondent une route maritime et un tracé d'étoiles dans le ciel. Peut-être Fe'e tisse-t-elle en secret ses nattes fines tressées d'algues et piquetées d'étoiles de mer.

Prajapati (Inde védique)

Le précurseur de Brahma s'appelle Prajapati, seigneur des créatures. Il fut le Créateur de la période védique, qui va du deuxième millénaire au VI^e siècle av. J.-C. Certes, Prajapati n'est pas le seul dieu de cette lointaine époque, mais il est le tout premier.

Aucun dieu de l'époque védique ne fut l'objet d'une représentation. Les mythes sont nichés dans les rituels, mécaniques textuelles d'une longueur et d'une précision extraordinaires contenues dans les paroles qu'on appelle Veda. (Bientôt, nous mettrons une majuscule aux Paroles.)

Seigneur des créatures, Prajapati, comme plus tard Brahma, éprouve le désir de créer et se démultiplie. En se démultipliant, il se vide, il s'épuise. Pour créer, il s'est sacrifié.

Il gît dans la faiblesse, entièrement déprimé, et supplie l'une de ses créatures de le reconstituer afin de réabsorber les autres. Sinon, elles mourront toutes. « Comment puis-je faire revenir ces créatures dans mon corps ? Comment puis-je être de nouveau le corps de tous ces êtres ? », se lamente Prajapati, implorant l'un des dieux qu'il vient de créer.

Ce dieu s'appelle Agni, le dieu du feu.

Agni ne se précipite pas. Il se cache, il se planque au milieu des troupeaux, mais Prajapati le reconnaît à la vivacité brûlante de l'œil des vaches. Le Feu est démasqué. Prajapati marchande. Au Feu, il promet que, une fois reconstitué, lui, le puissant seigneur, se fera appeler fils d'Agni.

Parenthèse incongrue sur la Vierge Marie

Il existe dans le christianisme une divinité qui, sur ce modèle, sera la fille de son fils. Consacrée déesse par les dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Assomption, la Vierge Marie fut en effet la mère de Jésus, et la fille de son fils quand le Christ ressuscité rejoint le Père.

Il ne fait pas bon devenir créateur, engendreur, père ou mère quand à l'avance on sait qu'un jour on sera forcément l'enfant de ses enfants. « Voici donc que le père est aussi le fils ; puisqu'il a créé Agni, il est le père d'Agni ; puisque Agni l'a reconstitué, Agni est le père de Prajapati. » Cela s'appelle vieillir.

La reconstitution de Prajapati

Agni accepte le marché, devient le chapelain, le dieu du sacrifice, le prêtre, l'oblateur, et bien sûr le papa.

La reconstitution du dieu s'accomplira dans un long sacrifice qui lui permettra de renaître à la vie. En créant, Prajapati se sacrifie ; il est reconstitué par le sacrifice parce qu'il est le dieu du sacrifice.

Seuls les Pours, les brahmanes, ont le droit de sacrifier.

Charles Malamoud, éminent indianiste français, assista voici quelques années à une reconstitution archéologique d'un grand *yagna*, un sacrifice védique qui dura de nombreux jours, situé sur un terrain vaste « comme plusieurs terrains de football », m'a-t-il dit. C'était dans le petit État du Kerala au sud-est de l'Inde, une région entièrement alphabétisée, très métissée, avec 20 % de musulmans, une puissante Église nestorienne de rite syriaque et les brahmanes les plus sourcilleux de l'Inde, vrais gardiens des Veda.

Dans un souci de modernité, les officiants avaient renoncé aux victimes animales et humaines. Des fagots de joncs auraient la tête tranchée au lieu du taureau, de l'étalon, du bouc et de l'homme.

Le travail des prêtres consiste, dans le rite, à reconstituer le corps du dieu Prajapati en empilant des briques de glaise. Ce n'est pas un empilement à la va-vite. Non. À la base de la forme géométrique qui va naître, les prêtres placent une petite figurine d'or.

Elle désigne l'homme, le sacrifiant, celui qui de ses mains va empiler les briques. Un bouquet d'herbes manipulé par les prêtres pendant la cérémonie, comme une poupée mal ficelée, sera jeté pour finir dans le feu, histoire de rappeler que l'homme, la figure d'or, brûle sur un bûcher quand il est mort.

Entre les briques, les officiants placent des couches de terre meuble. Et le partage se fait : les briques sont les parties immortelles de Prajapati, esprit, parole, souffle, œil, oreille, tandis que les couches de terre meuble sont les parties mortelles, poils, peau, chairs, os et moelle.

Mais le plus important, c'est leur méthode. Ce qui tient assemblées toutes les briques et les couches de terre meuble s'accumulant à mesure qu'avance la

cérémonie, ce sont les prières des prêtres, les textes des Veda. Voilà pourquoi il convient de mettre une majuscule au mot « Paroles », car le moindre mot joue le rôle de ciment dans la patiente construction géométrique.

Soma, le faucon en vol

À quoi ressemble donc Prajapati, le fils d'Agni reconstitué ? On ne peut le percevoir qu'en le survolant.

Les officiants, dont c'est le métier, connaissent la forme qu'ils sont en train de construire tout en jetant sur le feu reconstituant leurs offrandes et leurs mots. Prajapati le Reconstitué, fils d'Agni, père d'Agni, a la forme d'un faucon en vol, ailes déployées.

Ce faucon en vol est le troisième dieu qui participe au sacrifice. Et ce dieu-là donne du fil à retordre à tous ceux qui s'y frottent. Il s'appelle Soma.

C'est un dieu et une plante, peut-être un champignon. Toutes sortes d'hypothèses ont été formulées sur la nature de ce végétal mystérieux dont on sait seulement qu'il pousse sur les hauteurs, en montagne, « dans le Nord », autant dire les Himalayas. Ses tiges écrasées donnent un jus brunâtre et, une fois filtré, voici le *soma*, mot qui signifie « le jus » en sanscrit.

Pour l'instant, le futur *soma* dont on vient d'écraser les tiges avec des pierres s'écoule goutte à goutte à travers le filtre, et les mots des brahmanes célèbrent chacune de ces gouttes.

Les Paroles les transforment en divinité Soma dont voici le mythe, prodigieuse création de filles-mots et de garçons-musique.

À l'origine des temps, Soma vivait dans les cieux, et les dieux ailleurs. Pour transformer Soma en sacrifice, ils voulurent le faire venir dans leur monde et inventèrent deux *mayas*, deux fictions qu'ils mirent en compétition : Kadru, la terre, et Suparni, la Parole, littéralement, « la bien-aimée ».

Kadru la terre et Suparni la Parole furent aussitôt rivales.

Au terme d'une joute mettant en jeu leur acuité visuelle, Kadru s'empara de Suparni ou, plutôt, de son âme. Si la Parole ailée voulait retrouver son âme, elle devrait chercher Soma au ciel pour le donner aux dieux. C'était le but du jeu.

Suparni la Parole avait pour enfants les strophes des Veda, elles-mêmes pourvues d'ailes. Suparni les chargea d'aller chercher Soma.

La première fille de Suparni fut une strophe composée de vers de douze pieds qui s'envola, mais qui, épuisée, en perdit trois en chemin.

Cette première strophe nommée la *jagati* n'arriva pas jusqu'au ciel où se tenait Soma, mais elle en rapporta quand même un petit quelque chose : la

consécration du sacrifiant – avec une peau d’antilope noire qu’il se met sur le corps – et la chaleur des exercices ascétiques obtenue par la respiration, préparatifs obligatoires pour l’officiant.

La deuxième strophe, la *tristubh*, était composée de onze syllabes et en perdit une seule, ce qui lui permit de rapporter les honoraires dus au sacrifiant (il faut bien que les brahmanes gagnent leur vie).

La troisième strophe s’appelait la *gayatri*. Elle était très courte.

Or, non seulement la *gayatri* s’empara du *soma* en effrayant ses gardiens, mais en plus, tout en tenant le *soma* dans ses pattes et son bec, elle récupéra les syllabes perdues et devint une strophe composée de vers à huit pieds.

Il se murmure que la petite *gayatri* a réussi là où ses sœurs plus longues avaient échoué à cause de la chèvre qui l’accompagnait, la chèvre *aja*, dont le nom signifie « celle qui fait venir ».

Récapitulons. La plus petite des strophes filles de la Parole se fit aider par la chèvre, l’animal dont le nom pouvait faire venir Soma, désormais prisonnier du bec et des pattes de la *gayatri*.

Le dieu qu’elle transporte est en trois parts.

Celle tenue par la patte droite sera le *soma* écrasé le matin ; celle de la patte gauche sera pressée le soir. Et la troisième part ? Eh bien, la *gayatri* suce un peu du *soma* qu’elle transporte dans son bec. Il en manquera donc une petite partie. Les dieux ajouteront du lait pour compenser le soir.

Triomphante, la *gayatri* refusa de rendre à ses sœurs les strophes les syllabes qu’elle a récupérées, mais en revanche elle accepta de leur donner un coup de main – pardon, un coup de serre – pour les prières du midi et du soir.

La vaillante *gayatri* garda le privilège du matin, et c’est pourquoi, dans l’Inde entière, on entend tôt le matin son beau chant, la *Gayatri Mantra*, autrefois déclamée chez soi ou au temple, désormais emprisonnée dans une boîte à musique achetable au marché de Sunder Nagar, à New Delhi. *Horresco referens*, ce ne sont plus les brahmanes qui chantent la *gayatri*, mais une mécanique à quartz.

La décision de la fillette Parole

Mais, pendant que ces demoiselles strophes concluent leurs arrangements, le *soma* est intercepté par un musicien céleste. Les dieux s’interrogent. Que faire ?

Les musiciens célestes, les Gandharva, raffolent des femmes. Les dieux décident d’envoyer la Parole au musicien qui a chipé le *soma*. Pour le séduire, ils la transforment en fille, mais elle n’a que un an...

Les musiciens célestes acceptent de rendre le *soma*, mais ils se plaignent aux dieux. Que peuvent-ils faire d'une pouponne de un an ?

« Laissons la Parole décider », répondent les dieux.

Et voilà que les dieux et les musiciens célestes rivalisent de prouesses pour séduire la petite. Les dieux récitent les Veda, les musiciens célestes jouent du luth. Devinez ce que va préférer une gamine si petiotte ?

Certainement pas les Veda, auxquels elle n'entend rien. Il faut attendre ses premiers mots, et les voici :

« Moi, la Parole, je veux rejoindre les musiciens célestes. »

Voilà pourquoi, aujourd'hui, les enfants commencent à parler à un an, tandis que les femmes aiment la danse, la musique et les chansons de Bollywood.

Le temps de ce récit, le jus du *soma* a fini d'être filtré.

Désormais, le dieu faucon est consommable. Aux dieux comme aux humains, il procure une extrême euphorie pleine d'exaltation et de belles visions qu'il ne faut en aucun cas confondre avec l'ivrognerie.

Aurais-je bu du Soma ?

La boisson me soulève

Comme un vent furieux

Aurais-je bu du Soma ?

La boisson me soulève

Comme les chevaux rapides soulèvent le char...

Aurais-je bu du Soma ?

Je suis grand, grand...

Me voilà dressé jusqu'aux nuées (Rig-Veda, IX, 11, 9 (3)).

L'amanite tue-mouches et le marchand de soma

Au mitan du XX^e siècle, le banquier américain Robert Gordon Wasson épousa une pédiatre russe qui, comme tous les Russes, connaissait bien les champignons dont la cueillette, à l'automne, est un rite passionné en Russie.

Étonnée de l'indifférence des Américains devant les champignons, Valentina Pavlovna Guercken partit avec son mari au Mexique expérimenter les fameux champignons hallucinogènes. De leurs recherches sortira l'identification de la psilocine et surtout de la psilocybine qui, à faibles doses, est utilisée dans les traitements des TOC.

En 1967, Wasson publia un ouvrage, *Soma : Divine Mushroom of Immortality (Le Champignon divin de l'immortalité)*, tendant à démontrer que le *soma* n'était autre que le jus de l'amanite tue-mouches, *Amanita muscaria*.

Claude Lévi-Strauss prit l'affaire au sérieux ; mais d'autres pensent plutôt au cannabis ou à l'éphédra, une plante contenant un puissant alcaloïde hallucinogène.

Toujours est-il que, sous l'effet du *soma*, on est ivre de joie.

Il faut donc le traiter avec le plus grand soin. Pour ce faire, sur le terrain sacrificiel grand comme plusieurs stades de football, les officiants mettent en scène une spectaculaire dramaturgie.

Ils ont déjà les plantes en main, bien enveloppées dans des linges comme des fœtus dans leurs membranes. Ils les tendent à un homme de basse caste – oui ! de basse caste ! – appelé le « marchand de *soma* ».

Il n'est pas plus marchand que vous ou moi. Il joue le mauvais rôle du marchand de *soma* qui marchande, le méchant qui exigera une vache sacrée en échange.

La vache doit avoir un an, et c'est la petite fille qui préfère les musiciens célestes aux Veda. La vache est la Parole, qui se dit aussi Vatch, plus tard dans l'hindouisme l'un des noms de la fille de Brahma.

Puis, lorsque les officiants ont échangé leur génisse contre les tiges de *soma* emmaillotées, ils s'en vont battre le marchand de *soma* à coups de bâton et reprennent sauvagement la vache qu'ils ont donnée, histoire de rappeler que les basses castes n'ont aucun droit.

Qui est le marchand de *soma* ?

C'est le musicien céleste avec qui les dieux ont eu à marchander.

C'est l'idée du commerce, méprisable, mais obligatoire.

Et, surtout, le marchand de *soma* représente le bouc émissaire du lourd péché que les officiants s'apprêtent à commettre : tuer le dieu Soma.

Car, en le pressant, on le met à mort. Il coule dans les vases du sacrifice pour enivrer les hommes, mais c'est le sang d'un dieu.

Quant aux dieux, ils placent le jus sacré dans la Lune, réceptacle de leur nectar, l'*amrita*.

Et si l'on veut bien revenir à Prajapati, seigneur des créatures fatigué par sa création, c'est pour le reconstituer qu'on écrase et qu'on presse les tiges du *soma* que l'on tue ; c'est pour lui redonner vie qu'on jette au feu une touffe d'herbes représentant l'homme ; c'est pour maintenir la création tout entière qu'« on tue le sacrifice quand on l'étend ».





Renards et renardes (Afrique, Japon, Chine)

Ils sont partout dans l'univers, superbes et maléfiques, bleus ou blancs dans le cercle polaire, aux oreilles de lapin quand ils sont de l'espèce fennec, *otocyons* quand ils ont des oreilles de chauve-souris, chenus aux oreilles grises au Brésil sous le nom de *hoary zorro* – eh oui, Zorro est un renard –, efflanqué à fine queue noire s'il habite au Bengale, maigrichon à la queue touffue s'il vit en Afghanistan, bien fourré au Tibet, et renard roux chez nous, *vulpes vulpes*, ventre blanc, queue touffue.

Je nous trouverai des renardes tout à l'heure en femmes fatales, en fées, en mortes, en amoureuses, mais nulle part ailleurs qu'en Afrique, dans le pays dogon, le renard joue le rôle du Grand Perturbateur.

Il est pâle de nom, *vulpes* et *pallidus*, parce qu'il a le poil clair. Craintif, très secret, il ne se laisse pas voir. Forcément, c'est un dieu. Ce fauteur de désordre s'appelle Yurugu, le « Renard Pâle ».

Première genèse : la graine de l'acacia

Dieu, qui en pays dogon porte le nom d'Amma, manqua sa première genèse et, en la répétant une deuxième fois, créa un œuf cosmique gardien du monde contenant les premières créatures embryonnaires androgynes sous forme de poissons.

Marcel Griaule et Germaine Dieterlen, premiers ethnologues à s'être occupés des Dogon, appellent ces poissons des « silures » et mes amis dogon eux-mêmes assurent qu'au moment où leur femme est enceinte ils lui apportent, symbole de l'embryon, un « silure » pêché dans une mare, lieu sacré par excellence.

L'aire de l'énorme silure *exilis* s'étendant de la Loire à la Sibérie, ce poisson devrait être plutôt de l'espèce poisson-chat, ainsi nommé à cause des barbillons qui lui font une moustache. Peau noire, ventre jaune, chair tendre et délicate. Mais n'anticipons pas.

Amma, en dogon, signifie « tenir serré, maintenir à la même place ». Le dieu dogon est un créateur minutieux, tatillon, qui dut s'y reprendre à trois fois pour achever la création du monde.

Dans sa première genèse, ce que le dieu suprême des Dogon maintenait était « sa pensée dans son cerveau », figurée dans des signes graphiques reproduits au flanc des cavernes sous les hautes falaises roses de Bandiagara.

L'ayant ainsi pensé et dessiné, *Amma* se racla la gorge, façonna la première graine en se servant de sa crasse et d'un peu de salive, et souffla fort en inventant le vent.

Cette graine était celle de l'acacia, qu'*Amma* planta sur sa pointe. Puis, comme une toupie, il fit tourner la graine qui, ayant germé, éclata. Malheureusement, l'eau s'était échappée, et ce fut un échec.

Des poissons-chats dans l'œuf cosmique

Il fallut tout recommencer, façonner des graines de céréales, la plus fine étant la graine du fonio blanc, de la famille des graminées, et qui se mange en couscous après avoir été longuement décortiquée.

Ce fonio blanc, *pô* en langue dogon, aura un destin singulier, car la pensée créatrice du dieu *Amma* s'y était concentrée.

Puis, semant les graines et maintenant ses signes, *Amma* forma deux placentas où les premiers êtres animés, les hommes futurs, s'appelèrent les *Nommo*. Ils étaient « silures » poissons-chats.

Amma cassa l'œuf du monde et, concentré dans la graine du fonio logée dans le jaune de l'œuf, descendit en tourbillonnant, car « le début des choses est le secret d'*Amma* » et « toutes les choses qu'*Amma* a créées commencent comme la petite graine de *pô* » que les prêtres dogon appellent « la plus petite chose ».

Amma n'est pas un dieu géant. Il préfère habiter le minuscule.

Dans ce petit tourbillon où il s'abrita, *Amma* dessina la verge et les testicules de l'homme qui n'existait pas encore. Et il plaça à l'intérieur du minuscule un élément plus minuscule encore, tout simplement la vie.

Naturellement, cette fois, *Amma* prit soin de ne pas laisser échapper l'eau et brassa dans la graine de fonio sa parole vibratoire.

Puis la graine éclata, et la vibrante parole de vie reprit son tourbillon dans l'autre sens. L'œuf cassé devint le double placenta d'Amma, deux blancs d'œufs amniotiques où baignaient de chaque côté des poissons-chats encore attachés à leur placenta.

Chaque moitié du placenta contenaient une paire de jumeaux, les quatre Nommo. Amma y plaça le feu, puis l'eau pour qu'elle s'unisse au feu. La terre forma les arêtes, et l'air passa dans les branchies.

Toujours dans leur moitié de placenta, chacun des poissons-chats réclama les dents qui lui manquaient pour broyer ses aliments. Amma les confectionna avec un reste de terre prélevé auparavant.

Cette fois, les Nommo avaient toutes leurs dents, et l'eau de la parole pour passer au travers.

Puis Amma créa les étoiles et les mondes stellaires, quatorze mondes en tout, et, ayant presque achevé son œuvre sans se tromper, il voulut terminer en créant les jumelles des Nommo. Ensuite, ce serait fini. Ouf ! Amma aurait enfin réussi sa création.

Mais rien ne se passa comme prévu.

Ogo le contestataire

Ogo était l'un des quatre Nommo attachés à leur placenta. Les autres se tenaient tranquilles, mais Ogo attendait fébrilement la création de sa jumelle.

Amma, son créateur, allait-il la lui donner ? Vraiment ? Quand ça ? N'ayant pas de réponse, Ogo s'agita, ce qui agaça profondément son créateur, tout occupé à fignoler ses premières jumelles.

Amma promit maintes fois à Ogo qu'il aurait son âme sœur, mais Ogo ne le crut pas. Alors, décidé à intervenir dans la fabrique du monde, Ogo se mit à circuler dans le sens inverse de celui où circulait Amma.

Il zigzaguait beaucoup, laissant sur le placenta des rayures, premier délabrement dans l'œuvre de perfection. Puis, quand il eut tout parcouru, Ogo se déclara « aussi savant qu'Amma » et créa une spirale un peu lâche, un peu molle, où il finit par se trouver enfermé.

« Reste tranquille, ce que tu fais ressemble à ce que je crée, mais ne te dispute pas avec moi, lui dit Amma, inquiet de cette rivalité.

— Ah bon ? », répondit Ogo en le narguant.

Furieux, Amma lui coupa le frein de la langue et quelques cordes vocales. Ogo ne pouvait plus prononcer correctement la parole de l'eau ; il bégayait.

Le premier avertissement d'Amma ne fut pas suffisant.

Ogo décida de frapper un grand coup et sortit de son placenta avant terme, bouleversant l'œuvre du créateur. Pire, il avait emporté un morceau de placenta et volé à Amma la graine de l'acacia de la première genèse.

Le morceau de placenta se posa sur le sol en tournoyant trois fois et devint notre terre par la grâce d'Amma.

Ogo créa, mais mal. Il réussit à faire venir au monde les arbres épineux aux fruits non comestibles, ainsi que les insectes, collés au placenta. Triste résultat pour une si belle révolte.

Alors il persista dans sa contestation.

Cet Ogo de malheur décida de trouver sa jumelle en creusant son morceau de placenta avec ses ongles qui, soudain, devinrent griffes. Quand il eut cherché sans la trouver, il pénétra incestueusement la terre en creusant de nombreux trous.

Les Dogon disent en parlant de l'arrachement du placenta d'Ogo : « Sa mère et le ciel, c'est tout un ; c'est comme s'il avait volé un morceau de ciel ; Ogo est entré dans sa mère, mais la parole ne lui est pas arrivée. »

La punition de l'inceste, c'est d'être privé de parole, autant dire de pensée, autant dire d'eau fraîche.

Néanmoins, la terre fécondée accoucha des Yéban, êtres à la grosse tête, petits, décolorés, aux membres graciles, qui se cachèrent dans les trous.

Les Yéban s'accouplèrent et donnèrent naissance aux Andoumboulu, encore plus petits et tous incestueux. La série continua, chaque Yéban mâle s'accouplant avec une Andoumboulu femelle, de sorte que la terre se peupla, oui, mais d'êtres très fragiles ressemblant étrangement à de grands prématurés.

Le va-et-vient d'Ogo entre ciel et terre

Alors, courant toujours pour trouver sa jumelle, Ogo remonta au ciel, car son âme féminine lui manquait. Ce fut à cet instant que l'anticréateur comprit que les hommes naîtraient avec une âme féminine et une âme masculine, les « âmes de sexe ».

Amma qui le voyait tournicoter déplaça la jumelle d'Ogo qu'il venait de créer et, pour la protéger, la mit dans l'autre partie du placenta avec deux Nommo. Puis il changea le reste de son placenta en soleil, dont les rayons sont faits du sang dégoulinant après l'arrachement d'Ogo. Soleil cou coupé, comme aurait dit Apollinaire.

Dans le même temps, Amma créa la tortue dont chaque lignée honore un exemplaire dans les villages dogon. On la nourrit avant tout le monde, on la

consulte, et si la tortue meurt, c'est que la mort menace, car la tortue de terre dans la maison est la gardienne du monde, comme en Chine. J'en ai vu quelques-unes et je n'ai pas eu envie de les traiter comme nos enfants font des tortues d'appartement. Respect.

N'ayant pas trouvé sa jumelle, Ogo vola la graine de fonio et redescendit sur terre en creusant un trou dans le placenta restant.

Amma en fit la lune. Dès lors, Amma et Ogo furent en guerre ouverte. Voler la graine essentielle, la plus petite chose où se trouve le dieu, quoi de plus révoltant ? Ça n'allait pas se passer ainsi.

Amma envoya sur la terre d'Ogo la fourmi, chargée de récupérer les graines volées, et le termite, chargé de la surveillance.

Ogo était en train de préparer ses semailles.

La fourmi récupéra les graines dans les trous, n'y laissant que le fonio, graine désormais impure. Le termite détourna l'humidité dont les graines avaient besoin. Les semailles d'Ogo moururent.

Puis Amma fit écraser par le pied (ou la queue) d'un Nommo géant la terre qu'Ogo travaillait, ce vieux morceau de placenta qu'il avait tant violé.

Du coup, les Yéban et les Andoumboulu furent forcés de s'enfuir, mais le sexe d'un Andoumboulu fut écrasé, et le petit être devint le premier mort.

Dans les villages sacrés de Yougo, un grand rocher représente le pied du Nommo géant. Les trois villages s'appellent Yougo Pilou, le talon, Yougo Na, le petit orteil, et Yougo Dogorou, le gros orteil, nichés au sommet d'une colline de grands rocs malcommodes sans chemin de sentier pour les escalader.

Michel Leiris y voyait le début de *L'Or du Rhin*, tant le paysage est grandiose. Et c'est du gros orteil de Yougo Dogorou que part, tous les soixante ans, la grande procession du Sigui qui recharge le monde, rénove le pouvoir d'Amma et répare le désordre causé par ce maudit Ogo.

La sanglante recreation de l'univers

Amma dut recommencer son œuvre une fois de plus. Mais, pour cette troisième tentative, Amma voulut un sacrifice expiatoire, accusant, ce qui est bien injuste, les trois derniers Nommo d'avoir laissé faire Ogo sans bouger une patte.

Pour éviter l'union d'un jumeau mâle restant avec la sœur d'Ogo, Amma décida de le sacrifier en lui tranchant la verge et les testicules. Comme ça, plus de danger.

Amma se vêtit de jaune, prit l'aspect d'un renard et s'approcha de sa victime. Puis il le châtra et l'égorgea. Le sang jaillit.

Ogo remonta au ciel à toute allure et s'empara des quatre « âmes de sexe » contenues dans le prépuce de son frère, avant de les placer dans son propre prépuce. Quatre et quatre font huit, de sorte qu'Ogo n'était pas démunie d'« âmes de sexe ». Huit pour lui tout seul ! Puis il recueillit dans sa bouche la semence de la verge tranchée en suivant les traces du sang du sacrifice, que les anciens appellent la « ligne de sang ».

Une fois au bout de la ligne de sang avec ses âmes et sa semence volées, Ogo voulut redescendre sur sa terre. Mais, cette fois, il ne fut pas le plus fort.

L'autre jumeau mâle l'attendait au tournant avec ses petites dents tranchantes de poisson-chat. Et il parvint à trancher le prépuce d'Ogo, reprenant quatre de ses « âmes de sexe ». Après Ogo, tous les mâles humains seront circoncis.

Puis, pour récupérer la semence dérobée, le Nommo qu'on appelle Nommo circonciseur cassa les dents d'Ogo, fouilla dans son gosier et déchira sa langue. Ogo fut privé de ce qui lui restait de cordes vocales, et ses dents devinrent des étoiles.

Mais il n'était pas dieu à se laisser faire sans résister. Ogo repoussa son frère circonciseur si fortement que l'autre, surpris, laissa tomber le prépuce et le poussa dans le soleil où il se transforma en lézard.

En lézard ? Oui. Le prépuce du contestataire se transforme en lézard au sein du soleil. N'allez surtout pas croire qu'il s'y tiendra tranquille !

Issu d'Ogo, ce lézard prépuce était si agressif qu'il excisa le soleil, préfiguration de ce que les hommes d'Afrique font si souvent aux filles en leur coupant le clitoris. La jumelle d'Ogo n'était pas encore née que son frère programmat déjà son excision.

Récapitulons.

Ogo le contestataire a violé sa mère, creusé des trous, planté les épineux, volé la graine du fonio contaminée par son impureté, dérobé les « âmes de sexe » d'un de ses frères et avalé sa semence. Circoncis par un autre de ses frères, il a perdu à tout jamais sa part d'âme féminine et sera toujours incomplet.

Le Nommo sacrifié sera ressuscité en un couple constitué de l'homme et de la femme, chacun ayant en soi les « âmes de sexe » de l'autre.

Pour les unir et qu'ils fassent des enfants qui, comme les poissons-chats originaires, baigneront dans l'eau amniotique d'Amma, il faudra priver l'homme de ses âmes féminines en le circoncisant, et priver la femme de ses âmes masculines en lui tranchant le clitoris.

Tout ça à cause d'Ogo.

Le Renard Pâle divinatoire

Cet Ogo-là avait vraiment souillé la terre trop longtemps.

Amma se fâcha, le plaqua sur le sol, l'obligeant à courir à quatre pattes. Au lieu de passer homme entier pourvu d'une âme sœur féminine, Ogo était passé dans le règne animal sous le nom de Renard Pâle, Yurugu.

Ses nageoires de poisson-chat se sont transformées en pattes, sa queue de poisson est devenue touffue, et ses poils ont poussé. Au-dessus du museau, il porte les cicatrices laissées par les dents du Nommo circonciseur qui aurait bien voulu lui arracher les yeux, mais qui n'y parvint pas et lui griffa les joues.

Il se nourrira des insectes qu'il avait apportés dans sa première descente, et il ne parlera plus. Il glapira.



En revanche, on peut le consulter, car le *yurugu*, l'ancien Ogo, sait laisser avec ses pattes des signes. Pour les interpréter, il faut savoir dessiner une table de divination du Renard.

Les vrais devins du Renard Pâle officient seulement au crépuscule, après avoir honoré le dieu du désordre sur son petit autel en y versant une louche de bouillie de mil. La table de divination est tracée dans le sable comme une marelle, ornée de rebords, de monticules, et creusée des trous qu'Ogo fit dans la terre en la violant.

Dans chaque trou, le devin dépose une graine d'arachide, et puis on va dormir. Le lendemain, lever à l'aube.

À cinq heures du matin, alors que le soleil, excisé par le prépuce du Renard transformé en lézard, n'est pas encore levé, le devin attend la première clarté. Puis il examine les traces des pattes du *yurugu* – très nettes, très claires. Enfin, il profère.

Il profère ce qu'a dit le Renard avec la prudence d'un thérapeute avisé. Les vrais devins sont ainsi. Ils ne vous disent pas tout.

Création des castés

Après avoir créé les premiers couples formés d'hommes et de femmes avec âmes de l'autre sexe, Amma façonna des hommes différents avec le sang à peine séché sur la blessure qu'il avait infligée au Nommo sacrifié.

Ogo n'avait pas tout recueilli, loin de là.

Amma créa le griot et la griotte sa jumelle avec le sang coulé de la gorge du Nommo ; et il créa le forgeron avec sa jumelle Yasa avec le sang du cordon ombilical : les cellules-souches.

Forgerons et griots sont donc « marqués » du sang sacrificiel.

Le forgeron fut surnommé « Moniteur de l'humanité » ; il lui fallut des instruments. Amma créa avec le cœur du sacrifié une « boule de feu ardente » qu'il jeta sur la terre, écrasant la graine impure du fonio.

La boule de feu ardente fut la première enclume, qui, en tombant, creusa une excavation gigantesque. Certains astronomes pensent qu'il pourrait s'agir d'une chute de météorite.

Avec le sang de la rate du Nommo sacrifié, Amma créa la première masse du forgeron. Restait à créer la forge elle-même. Ce qu'Amma fit.

Comment ? Avec la verge vide et les testicules vidés du Nommo sacrifié.

La verge deviendra la tuyère de la forge, les testicules deviendront les soufflets. Lorsque vous pénétrez dans une forge traditionnelle dogon, cette représentation vous saute aux yeux.

Le griot et le forgeron, en pays dogon comme en Afrique de l'Ouest, sont appelés, en français, « castés », contrairement aux « hommes libres ». S'ils sont symboliquement puissants, leur sang sera toujours celui du sacrifié, et aucune femme libre n'épousera un forgeron, pas plus qu'un griot. Ils peuvent être célèbres, chanteurs mondialisés, Premier ministre de leur pays ou ministre du Tourisme, ils n'en seront pas moins nés non libres. En parler en Afrique vous expose, au choix, à des insultes ou au plus grand silence. Des castes, chez nous ? Allons donc (voir [Pangool](#)).

Et la fameuse jumelle d'Ogo, au fait ?

Yasigui, sœur des masques

Elle descendit seule sur la terre sous le nom de Yasigui pendant une éclipse de soleil. Désespérément seule.

Les alliances entre humains commencèrent.

Entre-temps, pendant les funérailles du premier des défunts appelées *dama*, elle avait été intronisée *Yasigui*, sœur des masques, unique femme à pouvoir

assister les hommes masqués, qu'aucune autre femme ne peut voir sous peine de mort.

La *Yasiguine* est la seule initiée de la société très masculine des masques *awa*. Lors de la procession du Sigui, qui part tous les soixante ans du gros orteil de Yougo Dogorou, elle porte un petit ustensile rempli d'eau et une louche pour éteindre la soif des officiants.

Des danseurs des sociétés *awa* portent le masque très lourd de *Yasiguine*. Sur le heaume de bois, se dresse une petite belle femme aux seins pointus, cheveux tressés et parée de colliers, tenant d'un bras une louche de bois et, de l'autre, un chasse-mouches. C'est la sœur du Renard, mais, maintenant, elle est pure.

La terrasse du Lébé à Sanga

Dans *Le Renard Pâle*, Marcel Griaule et Germaine Dieterlen décrivent la terrasse du Lébé, située sur une colline dans le village d'Ogol du Haut, qui surplombe Ogol du Bas, dans le district de Sanga.

Là s'est déroulé le premier sacrifice, au milieu d'un terre-plein cerné de pierres, et si sacré que, en m'installant pour peindre une aquarelle non loin du saint périmètre, en terre profane, je fis scandale. Des gamins alertèrent des vieux pris de boisson qui me lancèrent des cailloux. Trop près ! Dégage !

Il fallut s'en ouvrir au grand prêtre du lieu, le Hogon de Sanga, reclus dans sa maison avec interdiction d'en sortir, sauf porté à bras d'hommes, pour aller sur le cercle sacré le jour cérémoniel du Lébé. Personne, hormis le Hogon, n'a le droit de fouler du pied ce cercle-là.

Ce que j'ai peint est, au milieu du cercle, l'autel du Lébé, le premier époux de Yasigui. C'est un cône pointu de terre grise couverte de bouillie de mil immaculée.

Après avoir été sacrifié, le Lébé ressuscita et devint si vieux, si vieux qu'il se mit à ramper comme un serpent...

Je fis mon aquarelle, avec, au fond, la haute maison du Hogon et le grand baobab sous lequel est dressée la *toguna*, la maison des palabres. Puis je fis un pas... Pas deux. J'étais sur la ligne de sang, rigoureusement interdite aux femmes. Les vieux hurlèrent.

Quant au Lébé, les Dogon m'ont tous dit qu'il était devenu un grand python tacheté jaune et blanc, qu'il dormait dans une petite grotte sur un chemin voisin – Pas par là ! Interdit ! – et que, chaque soir, il rampait jusqu'à la maison du Hogon pour lui transmettre les mythes en lui léchant l'oreille.

Le grand serpent Lébé n'est pas venu me voir en me léchant l'oreille et, pourtant, je lui ai fait un joli portrait de son autel. Mais les divinités sont ingrates de nature.

Renardes japonaises

À compter du VIII^e siècle au Japon, les mythes font la part belle aux renardes bénéfiques, comme le prouve l'histoire du fils de la renarde.

Un homme cherchait femme en chevauchant sur les routes. Il rencontra une dame admirablement belle qui se mit à flirter avec lui et qui accepta de l'épouser.

Neuf mois plus tard, elle accouchait d'un garçon, mais, ce jour-là, la chienne de la maison mit bas, et le chiot montra les dents à la belle dame.

« Il faut abattre ce chien ! », dit-elle à son mari.

Mais le mari, pris de compassion, ne tua pas le chiot. Quand vint la saison des moissons, le chiot avait grandi et se mit à poursuivre la belle dame qui, surprise, prit la forme d'une renarde et sauta dans une haie.

Alors le mari lui cria : « Reviens ! Toi et moi, nous avons un enfant, je ne peux t'oublier, reviens chaque jour, dormons ensemble ! »

C'est ce qu'elle fit. Parce qu'elle revenait dormir, on l'appela *kitsune*, le nom du renard en japonais, mot signifiant « qui vient dormir ».

Un jour qu'elle portait une longue robe couleur d'ibis rose, elle se retira en laissant sa robe traîner derrière elle. Le mari désolé chanta : « L'amour me submerge totalement *Pour l'avoir vue un instant* Elle qui s'éloigne. »

Il donna à leur fils le nom de Kitsune. Ce fils était très fort, aussi rapide que les oiseaux au ciel. Et il devint l'ancêtre des Kitsune de la province de Mino.

Mais la quatrième descendante de l'époux de la renarde merveilleuse, qui était, elle aussi, d'une force prodigieuse, avait la mauvaise habitude de dépouiller les marchands au marché.

La renarde peut donc devenir maléfique, et elle l'est très souvent.

Ainsi, Kaya no Yoshifuji passa, apparemment, treize ans avec sa jeune épouse qui lui donna un fils dans une maison superbe. C'était ce qu'il croyait. Car, dans le monde réel, le malheureux avait passé treize jours sans manger sous l'entrepôt de sa maison, dans le terrier d'une renarde.

Il ne fait pas bon tuer un renard si l'on n'a pas les pouvoirs nécessaires. L'âme du renard mort vient posséder le vif, généralement un jeune garçon, ce qui arriva en 1229 à Kyoto.

Il venait de passer devant un petit sanctuaire où l'on vénérât un renard quand il se mit à bondir, à cogner, à se mettre la tête en bas, en se précipitant sur le plancher. Pour guérir le jeune possédé du renard, il fallut, à sa demande, faire venir le joueur de luth, dont la musique l'apaisa. Revenu à la raison, le jeune homme comprit que le renard du sanctuaire était un renard mélomane, et il introduisit dans son culte les sons de la cithare et du luth.

Il existe donc au Japon un culte du renard, assimilé au culte d'Inari.

À l'origine, Inari est la divinité *kami* du riz, des âmes des ancêtres, de la montagne, des champs, des eaux, de la fortune, largement influencée par le chamanisme des « barbares » du Nord et de l'Ouest.

À l'entrée du sanctuaire de Fushimi, fondé au VIII^e siècle selon la légende, se dresse la statue d'un renard blanc, dieu de la montagne, queue et oreilles dressées, assis sur son derrière et montrant ses canines. Kitsune le renard est un dieu qui possède, ensorcelle, mais aussi un dieu de fertilité, tantôt renard, tantôt renarde.

Plus tard, au IX^e siècle, la montagne d'Inari devint le domaine du temple Toji, dont la divinité s'appelle Dakiniten, une déesse bouddhique. Très vite, le renard *kami* fusionna avec Dakiniten, représentée comme une femme chevauchant un renard.

Renardes chinoises

Ce qui compte dans la renarde en Chine, c'est sa queue. Elle la gêne, l'embellit, la trahit quand la femme dévoile sa nature sauvage, mais sa belle queue touffue est d'une telle importance que la renarde en a neuf. La Reine-Mère d'Occident, Ximangmu, porte une cape de renarde – argentée, peut-être – ou bien elle a près d'elle un renard à neuf queues.

Neuf est un chiffre saint qui symbolise la totalité. « Neuf queues » voudrait donc simplement dire « la queue ».

L'animal est menaçant. Son glapissement est celui d'un nouveau-né qui braille, et signifie un bouleversement à la tête de l'État. On apprendra avec plaisir que le renardeau naissant aboie au douzième jour de sa vie et fait « *mouf-mouf* » au vingt-cinquième. Cela ne s'invente pas.

Cette funeste bête est un transformiste. En ours, en cheval et en femme. Et quelle femme !

Invisible le jour, présente la nuit, elle a le charme de nos vampires. Jeune, belle, rusée, mystérieuse, trompeuse, elle séduit par le sexe et dévore ses amants

– enfin, pas toujours. Car il arrive aussi que des femmes trompées se transforment en renardes, préférant l'animale condition à la féminine.

Le surnaturel est leur essence même. Créature des marges, la renarde fatale oscille entre l'animal et le céleste, où l'on trouve la même ambivalence qu'au Japon de la renarde-bonne-épouse.

Les taoïstes les nomment démons des montagnes, anciennement femmes lascives ou belles courtisanes. C'est pourquoi elles « possèdent », les hommes de préférence.

Un jeune homme partit avec son beau-père, qui allait prendre ses fonctions dans le Sud. Possédé par une renarde, il ne pouvait plus poursuivre le voyage. On le ligota, on lui fit traverser le fleuve et on alla chercher un « spécialiste du tir sur les renards », qui fit feu. On suivit les traces sanglantes laissées par l'animal qu'on trouva mort, dans un trou – ou une tombe.

Dans une autre version, ce n'est pas un renard que l'on trouve dans la tombe, mais une belle jeune femme qui tient à la main un mouchoir taché de sang. Elle est morte, mais elle a gardé l'apparence de la vie.

Les femmes-renardes se nourrissent de leurs amants. Après avoir épuisé la substance de mille amants morts, elles ont le droit de monter au ciel. C'est donc le sperme accumulé qui les rend immortelles.



Sarasvati (Inde védique)

Elle joue du sitar avec deux de ses mains, tenant avec la troisième un chapelet tandis que la quatrième offre un petit livre.



Nous la connaissons déjà. Sarasvati est la fille de Brahma, sa première créature, dont le dieu créateur tomba si follement amoureux qu'il lui poussa trois têtes supplémentaires pour mieux la regarder quand elle tournait pieusement autour de lui.

Quand il s'est retrouvé puni de sa concupiscence, Brahma a demandé de l'aide à sa fille Sarasvati, promue déesse de la connaissance et de la sagesse.

Elle n'a pour l'instant qu'un pouvoir, celui des mots. C'est pourquoi on l'appelle aussi Vach, « la Parole », car de la bouche de Sarasvati sont tombées les paroles des Veda comme le lait jaillit du sein maternel.

Sarasvati est une déesse dont le nom signifie « Celle qui coule ». Si j'osais, je dirais que c'est une déesse « à la coule », car les mots et les sons émanent de

sa présence avec fluidité.

En laissant sortir de ses lèvres les Veda, Sarasvati inventa le sanscrit et gagna le titre de « Vagdevi », la déesse de la parole ; ou encore « Vedamata », la mère des Veda.

Ce n'est pas tout. Sarasvati est aussi une rivière.

Exista-t-elle un jour ? Selon les Veda, la rivière Sarasvati traversait le Rajasthan et rejoignait le Gange et la Yamuna, les deux autres grands fleuves sacrés, à Prayag, aujourd'hui Allahabad.

Le mythe du confluent des trois rivières saintes n'a pas disparu, car c'est à Prayag-Allahabad qu'a lieu tous les douze ans le grand pèlerinage de la Kumbha Mela, douze millions de baigneurs dont une bonne centaine périssent écrasés sous la masse.

Sarasvati se serait perdue dans le désert du Thar, au beau milieu du Rajasthan. Peut-être sa perte serait-elle le fruit de sa colère quand elle maudit Brahma. « Qu'aucun temple ne soit érigé en ton honneur, et qu'aucun culte ne te soit offert ! », lança-t-elle à son père incestueux.

Résultat, Brahma n'a que fort peu de temples en Inde (à Pushkar), et Sarasvati n'est que peu célébrée. Tel père, telle fille.

Je ne trouve pas rassurante cette déesse de la connaissance dont le flot se dessèche aux sables du désert.

Shiva (Inde védique)

De lui, nous savons qu'il emprisonne dans son chignon la trop impétueuse déesse du Gange ; qu'il a pour monture Nandi, un taureau blanc qui a son propre temple à Bangalore ; qu'il est drapé dans une peau de tigre ou d'antilope noire ; qu'il a fait sauter la tête de Brahma d'un coup d'ongle et qu'il l'a payé d'un long pèlerinage ; qu'il s'est fait piétiner par sa fille Kâli, qui, de surprise, tire une énorme langue quand elle s'en aperçoit. Nous connaissons ses deux épouses, Sati et Parvati, et, lorsqu'il fait l'amour, nous savons que Shiva peut se retenir dix mille ans – dix mille ans ! – avant d'éjaculer, car il est le grand maître des yogis, *Mahayogi*. Voilà ce que nous connaissons.

Autant dire pas grand-chose pour un dieu formidable.

S'il me fallait choisir un dieu, un seul dans le panthéon très peuplé de l'hindouisme, ce serait lui.

À cause du croissant de lune gracieusement épinglé sur son chignon, à gauche, ce petit croissant fin remonté du fond de l'océan de lait.

À cause de ses yeux. Le premier est le soleil, le deuxième la lune, le troisième, fendant le milieu du front verticalement, est le feu.

À cause de ses bijoux quand il daigne apparaître sous sa forme bisexuée, *Ardinarishwara*, boucle d'oreille d'homme à droite, de femme à gauche, parce qu'il est androgyne et absorbe son épouse pour former un seul être.

À cause de son tambour, *damaru*, un tout petit tambour à deux faces muni de deux boules qui frappent tantôt une peau tantôt l'autre, imitant le meuglement de la vache comme ce jouet de rien du tout dont il fallait tirer une ficelle pour entendre le bétail mugir.

À cause des fleurs des champs qu'il porte dans sa barbe, flanqué de Parvati couronnée de pétales et de plumes de paon lorsqu'ils surgissent sous l'apparence des aborigènes Bihl devant l'archer Arjuna, le beau gosse du *Mahābhārata* : et là, Shiva accepte la compétition avec un mortel dont il reconnaît le courage après l'avoir vaincu.

À cause de l'antilope femelle à peau noire qu'il tient par la patte en la brandissant dans les airs comme un joujou divin.

Pasupati, Seigneur des troupeaux

Cette antilope noire, c'est la fille de Brahma. Quand le créateur imparfait la pourchasse, animé d'un désir incestueux, Sarasvati/Devi se transforme en antilope femelle et, aussitôt, Brahma en antilope mâle.

Cela ne plaît pas aux dieux, qui délèguent Shiva pour le punir. Il tire son arc, flèche l'antilope mâle et la tue, rendant Brahma à sa forme initiale.

Entre les figures de Shiva, ce chasseur archaïque fut la toute première, sous le nom de Rudra, le Rouge, le Rutilant. Tandis que Brahma, Vishnou ou Indra, roi des dieux, doivent se contenter de victimes domestiques dans les grands sacrifices de la période védique, Rudra-Shiva, lui, règne sur les sauvages.

Les sacrifiants vêtus d'une peau d'antilope noire, seule référence à Rudra-Shiva, ont planté aux coins de l'aire sacrificielle les têtes des animaux domestiques, alors qu'à Rudra-Shiva appartiennent les fauves, les rapaces, les perroquets et, plus tard, le bétail, *pasu*.

C'est alors qu'il devient Pasupati, le Seigneur des troupeaux qu'il guide avec son bâton. L'antilope femelle qu'il tient par la patte serait l'âme qu'il protège. Il ne la conduit pas avec un bâton, il ne la guide pas – car c'est une déesse –, mais aux autres, à nous pauvres bipèdes, Pasupati a donné le yoga, la discipline des liens qui libèrent l'esprit de l'attachement au corps.

Selon les apparences, le yoga dont Shiva est le maître aboutit à l'extase, dissolution du moi dans l'infini. Mais lorsqu'on lit les souvenirs d'extase de Ramakrishna, on y voit un orgasme. Orgasme de l'esprit ? Pas sûr. Orgasme du phallus dans le cerveau, peut-être. Voilà qui serait plus conforme à la figure d'un Shiva bandant interminablement pour satisfaire d'un coup son ascèse et sa femme.

Bien obligée de parler du *lingam*, son phallus.

Le dieu-phallus

Il est rarement priapique, verge dressée sur le ventre. Sa forme la plus courante se plante partout en Inde : le *lingam* est une pierre dressée au bout rond, avec parfois la trace finement sculptée du gland.

Jamais sans son complément, le *yoni*, vaste coupe évasée dans le haut, fermée en bas, emprisonnant la base du *lingam*. On ne peut imaginer dispositif plus simple. Il aurait été inventé par un sage en colère pour avoir attendu trop longtemps que Shiva cesse ses jeux amoureux avec Parvati (voir [Kundalini](#)).

Furieux, le sage aurait ordonné qu'on adore désormais Shiva-*linga* prisonnier du *yoni* de son épouse.

Et c'est resté ainsi. On décore le *lingam* de guirlandes, on verse sur lui du lait ou du *bhang*, un mélange de feuilles de cannabis broyées avec du lait, des amandes et du sucre. Le *lingam* est toujours nourri et arrosé. Pensez donc ! Une telle puissance...

Brahma et Vishnou eux-mêmes en ont fait l'expérience. Un jour, ils se disputaient pour savoir lequel des deux était le plus puissant. Brahma se disait à bon droit le plus ancien, Vishnou le plus nécessaire. Ils en vinrent aux mains – lesquelles sont fort nombreuses s'agissant de dieux hindous. Et se battirent avec tant de furie que les autres divinités, inquiètes de voir la terre trembler, firent appel à Shiva pour qu'il sauve le monde.

Il fait cela souvent, Shiva. Il sauve le monde. Avale l'écume empoisonnée de l'océan de lait pour protéger l'humanité, se poste sous les cieux lorsque saute la déesse Ganga pour éviter un tsunami géant, et, cette fois, il lui faut séparer Vishnou et Brahma.

Alors il déploie son phallus gigantesque sous la forme d'une colonne de feu.

Surpris, Vishnou et Brahma cherchent à le mesurer. Vishnou se transforme en sanglier et descend vers la base, tandis que Brahma se transforme en oie (sa monture) pour aller vers le haut.

Brahma ne trouve pas le sommet, mais quelque chose. En plein vol, il voit tomber une fleur de ketaki (*Pandanus orodatissimus*), l'attrape et lui recommande de faire un faux témoignage. La longue fleur blanche est priée de dire qu'elle était dans les cheveux de Shiva.

Puis Brahma redescend et croise Vishnou qui, lui, est remonté.

Brahma lui tend la fleur blanche qui ment, terrorisée. Oui, elle était là-haut, oui, sur les cheveux de Shiva.

Vishnou s'incline : il n'a pas trouvé le bout du phallus de Shiva, il a perdu. Mais alors qu'il se prosterne devant Brahma l'imposteur, voici que surgit Shiva, furibard. Il bénit Vishnou et punit le dieu menteur en lui tranchant la tête. Sous cette forme meurtrière, Shiva s'appelle Bhairava, le Terrible.

Shiva en fureur

Le Terrible est tout nu, paré de serpents et de crânes. Il a la bouche ouverte pour qu'on voie bien ses crocs ; ses yeux sont rouges. Un chien court entre ses jambes, essayant d'attraper la tête coupée que le dieu garde dans sa main.

Sa fille Kâli tiendra de lui.

Shiva est apparu au monde pour calmer la fureur de Vishnou. Sorti de sa catalepsie, Vishnou s'était cette fois incarné en homme-lion pour dépecer en bonne et due forme un démon menaçant (voir [Vishnou](#)).

L'homme-lion avait estourbi le démon, mais sa fureur demeurait. On eut une fois de plus recours au dieu Shiva pour neutraliser l'homme-lion, mais sa transe était si déchaînée que Shiva fut contraint de s'enflammer. Une fois en feu, Shiva se transforma en Sarabha, avec un corps d'homme, la tête et les pattes léonines, et des ailes d'aigle. Cette figure féroce mélangeait habilement l'aigle, monture de Vishnou, et les deux caractères de son avatar, jambes d'homme et tête de lion.

Le mélange agit. Vaincu, l'homme-lion se prosterna devant Shiva, mais cette fois Shiva transformé ne parvint pas à calmer sa propre fureur.

S'ensuivit une scène hallucinante relevant de la cour d'école, du cauchemar ou des fantasmes dévorants de la petite enfance mis au jour par la psychanalyste Melanie Klein.

Vishnou aux genoux de Shiva-Sarabha aux ailes d'aigle se fait écorcher vif. Le monstre lui arrache les chairs avec ses pattes de lion, ne laissant que les os. Seule demeure intacte la tête de lion de Vishnou.

Pas longtemps ! Car Shiva-Sarabha décapite Vishnou, ajoute la tête de lion à son collier de têtes et pose la peau du lion sur ses épaules. Et il part, avertissant

les dieux qu'il est resté Shiva et devenu Vishnou. On dirait un garçon hérissé de colère séparant des petits qui se prennent par les cheveux.

Qui croirait que Shiva est le dieu de la mort ?

Shiva à Bénarès

Ce dieu surprenant a sa ville préférée, capitale de la mort.

Quand je dis « Bénarès », ce n'est pas exact. D'abord parce que le vrai nom de Bénarès est Varanasi, ensuite – et surtout – parce que le nom de la cité mystique de Shiva est Kashi, vaste ceinture d'étangs et de temples entourant l'actuelle ville moderne.

Kashi est comme une femme dont Shiva est épris. Il la traite en fiancée, la pare de bijoux, la couvre de temples et de prêtres, l'enlace et lui sourit.

C'est à Kashi, et là seulement, que Shiva murmure à l'oreille des mourants le mantra qui les délivrera du cycle des renaissances. C'est à Kashi, et seulement à Kashi, que les incinérations sur les champs de crémation délivrent à jamais l'âme qui s'échappe quand la boîte crânienne craque sous l'effet des flammes.

Le mantra de Shiva est égalitaire, car le dieu le dispense à tous sans barguigner. Tel n'est pas le cas des Dom, la caste des incinérateurs, autorisée à récupérer dans les eaux les restes d'or des dents. Un vrai trésor, à en juger par le palais du patron de la caste – blanc palais orné de tigres peints, immense et tombant à pic sur le Gange.

Shiva orne les murs de sa cité d'amour. Immense, le cou bleui par le poison de l'océan de lait, son cobra en collier, capuchon déployé, tenant son trident et son petit tambour. Car c'est ainsi qu'il danse.

Aurais-je omis de dire que Shiva est le dieu de la vie ?

Nataraja

C'est le danseur. On dit qu'il est « cosmique » parce que autour de lui se déploie un immense cercle de flammes régulières. Il se tient au milieu, et c'est un acrobate.

Il suffit d'avoir vu une fois une danseuse de bharata natyam prendre la posture de Shiva-Nataraja pour en comprendre la difficulté. Une jambe légèrement ployée, l'autre largement tendue ; le pied à hauteur de la hanche, le buste droit ; un bras plié et une main levée, l'autre bras recouvrant presque le premier, la main tombante. Le dieu est en équilibre sur un corps écrasé. Ce corps est celui du nain appelé Ignorance, *Apasmara*. Voici les faits.



Shiva s'est mis à danser dans une forêt reculée où vivait une communauté de Rishis (les Sages). Ils se prétendaient renonçants, mais Shiva les savait arrogants. Soucieux de les punir (c'est tout à fait lui), le dieu prit l'apparence d'un superbe jeune ascète flanqué d'une gazelle.

Si beau que les épouses des Sages craquèrent devant lui.

Si gracieux que même les Sages en furent pris de désir.

Alors ils s'inquiétèrent et voulurent tuer ce jeune homme si troublant avec leurs pouvoirs magiques.

« On va s'amuser », pensa Shiva l'adolescent.

Les Sages lancèrent contre lui un tigre que Shiva dépeça, se couvrant de sa peau.

Ils lancèrent des serpents dont il fit des colliers.

Ils firent surgir le nain que Shiva écrasa, et c'est à cet instant qu'il commença sa danse, rythmée par son petit tambour.

Les dieux descendirent pour voir Shiva danser, et les Sages, honteux, se repentirent.

Shiva Aufhebung

Rares sont les dieux qui dansent. Mais unique est Shiva, dont la danse est l'essence, grâce et fureur ensemble. Dieu des dépassements contradictoires, Shiva aurait enchanté le philosophe Hegel qui en parle fort mal dans les *Leçons sur la philosophie de l'histoire*.

Hegel n'en a que pour celui qu'il appelle « Brahm », commode parce qu'il le comprend comme étant l'Être Suprême. Foin des désirs d'inceste et de la tête

coupée. De « Brahm » dérivent « Vichnou, Siva, et Mahadeva », écrit le philosophe. Las ! Mahadeva est encore un autre nom de Shiva.

Je n'y résiste pas, tant pis. Alors qu'il aurait pu se saisir de Shiva comme pure incarnation de la synthèse, voici ce qu'écrit le malheureux Hegel : « La ruse et l'astuce, voilà le caractère fondamental de l'Indien ; la tromperie, le vol, le brigandage, le meurtre sont dans ses mœurs, devant le vainqueur et le maître, il se montre rampant avec humilité et bassesse, mais sans scrupule et cruel pour le vaincu et le subordonné. Il est caractéristique pour les sentiments d'humanité de l'Indien qu'il ne tue point d'animal, qu'il fonde et entretient de riches hôpitaux pour les animaux, en particulier pour de vieilles vaches et de vieux singes, mais qu'on ne trouve dans tout le pays aucun établissement pour des hommes malades et affaiblis par l'âge. [...] Je ne connais pas d'honnête homme parmi eux, dit un Anglais. »

Si Hegel avait su ! Ténèbres et Lumière, Terrible et Sauveur, le noir de la colère et le blanc du jasmin, le feu et la lune, masculin et féminin, phallus dans le *yonî*, Shiva détruit et crée... Absolument ce que pensait Hegel en inventant le concept d'*Aufhebung*, le dépassement.

Qui d'autre peut être à la fois un amant passionné et le patron des ascètes ?

Shiva. Lui seul.



Tan Yangzi (Chine)

Pas vraiment une déesse, mais elle l'est devenue.

Elle est née sous le nom de Wang-Tao-chen en 1558, ce qui, d'emblée, nous dit que ce fut une fille. Une simple mortelle ? Non.

Son père était haut fonctionnaire dans la bureaucratie impériale, autant dire un énarque sous le règne des Ming. L'enfant eut une naissance de l'ordre du divin : sa mère fut fécondée par un disque de lune et accoucha sans verser une seule goutte de sang.

Comme souvent les mystiques, Wang-Tao-chen fut une enfant fragile, jaunisse à un mois et drôle de caractère.

Très jeune, elle s'attache à la déesse Kwan-Yin (ou Guanyin), figure féminine d'Avalokiteshvara, divinité de la compassion, appelée au Japon Kan'on, et Tara au Tibet.

La Tara possède vingt et une formes dans le bouddhisme tibétain, dont la noire, la blanche et la verte. Celle qu'adorait la petite Chinoise s'appelle au Tibet la Tara verte, l'Étoile libératrice, celle qui reconforte, toujours prête à se lever pour venir au secours d'autrui. Avant d'être la déesse tantrique vénérée par les bouddhistes tibétains, elle fut dans l'ancien temps une princesse nommée « Lune de sagesse », élevée au rang de bodhisattva tout en voulant garder sa forme féminine. C'est une presque-Bouddha.

La fille du mandarin bureaucrate comprend que le rayon de lune dont elle est issue lui indique la voie : elle aussi deviendra une bodhisattva, une presque-Bouddha.

Son père veut la marier ; c'est l'usage. Le fiancé est le fils d'un ami ; rien à dire. Mais lorsque, à dix-sept ans, on lui annonce que les préparatifs du mariage ont commencé, elle nettoie sa chambre et affirme doucement qu'elle veut vouer sa vie au culte de Kwan-Yin. Sa mère lui demande ce qu'elle veut :

« Comprendre la vie et la mort, c'est tout. » Dès lors, elle commence sa vie de future bodhisattva.

Elle ne mange plus rien. Son père l'oblige à prendre de la nourriture, qu'aussitôt elle vomit. Tout juste accepte-t-elle le jus de pêche ou d'abricot. Un médecin brûle de l'encens dans sa chambre, et la fumée qui monte dessine l'idéogramme qui, en chinois, signifie « bon ».

Les parents cèdent. C'est une révolution.

Qu'est-ce que cette fille qui n'obéit pas à ses parents et leur refuse des petits-enfants ?

Trois mois plus tard, le fiancé meurt. La jeune fille prend aussitôt des habits de deuil et se déclare veuve – elle est vierge, bien sûr. On l'isole dans un petit logement où elle est, comme le futur Bouddha des origines, assaillie par les tentations de l'illusion, la *Maya* en sanscrit.

Jeune veuve, elle reçoit les honneurs que, sous la dynastie Ming, on réservait aux jeunes veuves non remariées. À cette époque, un cercle de disciples s'est formé autour de cette digne championne de l'anorexie. À vingt ans, elle prend le nom de Tan Yangzi lorsque ses disciples proclament qu'elle est passée à l'immortalité sans franchir l'étape de la mort.

Squelettique, elle devait ressembler au prince Gautama pendant sa terrible ascèse, avant qu'il l'abandonne pour accéder à l'illumination. Plus de chairs, et la peau sur les os (voir [Bouddha](#)).

Ce nouveau statut de jeune veuve immortelle l'oriente vers le culte d'une autre divinité féminine, la Reine-Mère d'Occident, puissante figure du panthéon taoïste.

L'apport du taoïsme dans la vie de cette jeune fille lui donne un point d'appui pour ne plus se nourrir. Si elle devient légère et transparente comme la cigale que devint le corps de Lao-tseu, alors elle aura gagné son dur combat (voir [Lao-tseu](#)).



Bientôt, elle est recluse en compagnie d'un serpent. Elle ne mange toujours pas et lit sans relâche des textes sacrés taoïstes et bouddhistes fusionnant ses deux divinités tutélaires : la Kwannon bouddhiste et la Reine-Mère d'Occident taoïste.

À vingt et un ans, elle obtient de son père et de son grand-père l'autorisation d'aller se recueillir à l'endroit où est enterré son fiancé. L'aura-t-elle jamais vu ? On ne sait pas.

Elle se fait préparer une tombe, coupe une mèche de ses cheveux en guise de sacrifice et prêche devant cent mille fidèles, longtemps, des jours, jusqu'au dernier. Puis elle se retire dans son tombeau et, nul ne sait comment, elle abandonne sa dépouille mortelle.

Son père, autrefois si réticent devant l'enfant rebelle, fait édifier sur la tombe un temple de la Paix et de la Sérénité, ce qui lui vaudra d'être persécuté pour hérésie. Les hommes n'ont pas à verser dans le culte d'une fille rebelle, même divinisée.

Ce n'était pas du tout confucéen, elle aurait dû obéir à ses parents et, d'ailleurs, personne parmi les lettrés n'était autorisé à se retirer du monde – on trancha la tête à ceux qui s'y risquèrent.

Jacques Lacan, sainte Catherine et l'appareil photo

Lorsque Jacques Lacan se rendit au Japon dans les années 1960, la situation avait changé du tout au tout. Devant une admirable statue de Kwannon – orthographié Kwan ze non dans le séminaire sur *L'Angoisse*, livre X –, l'illustre psychanalyste trouva agenouillé un homme d'une trentaine d'années, genre petit employé usé par la vie.

L'homme en prières se releva, s'approcha tout près de la statue et la regarda d'« un regard d'effusion, d'un caractère d'autant plus extraordinaire qu'il s'agissait là d'un homme [...] que rien ne semblait prédestiner, ne fût-ce qu'en raison du fardeau évident qu'il portait de ses travaux sur ses épaules, à cette sorte de communion artistique ».

En contemplant ce petit employé communiant avec sa déesse, Lacan se demandait, à propos de Kwannon, mais enfin, « est-ce un homme ou une femme ? ».

Il semble que cette question ne s'est jamais posée, mais ce ne fut pas là ce qui troubla Lacan.

Voici comment il vit la fille divinisée qui se laissa mourir de faim : « La Sainteté, avec un grand S, presque la plus centrale de l'accès à la Beauté, se

trouve incarnée sous une forme féminine de la divinité que l'on a pu aller jusqu'à identifier à l'origine avec ni plus ni moins que la réapparition de la *Shakti*, principe féminin du monde, à l'âme du monde. »

D'autres, plus chrétiens que lui, l'assimilèrent à la Vierge Marie. Tan Yangzi serait donc une version de sainte Catherine de Sienne, célèbre pour être morte, elle aussi, d'inanition.

Ce dont on est sûr en tout cas, c'est que la grande figure de la compassion fut à l'origine de la marque Canon, déposée sous ce nom en 1947 après l'invention du premier appareil photo de la firme, le Kan'on, en 1933.

Thétis (Grèce antique)

Le mortel a été prévenu.

Pour la faire sienne, il doit la ceinturer et nouer à hauteur de la taille ses deux mains, ses mains d'homme, sans lâcher, quoi qu'elle fasse, et Dieu sait de quoi elle est capable. S'il tient bon, il épousera la Néréide Thétis.

Elle ne s'y attend pas. Les cheveux ruisselants, elle sort à peine des vagues quand un simple mortel lui adresse la parole, bonjour, que faites-vous là toute seule au bord de l'océan ? Elle répond en le toisant – comme elle est grande, et comme son œil est noir ! Il s'approche et il lui prend le bras. Elle veut se dégager, elle n'en a pas le temps, il passe derrière elle, la ceinture. Elle est prise.

Facile ! se dit-elle. À moi, mon don magique !

La fille de l'Océan se transforme en flamme qui lui roussit la barbe, il détourne la tête et resserre sa prise.

Une déesse harcelée par un mortel peut se transformer une fois, c'est connu. Mais Thétis peut se transformer six fois, voire sept – prise dans l'étau de l'homme, elle n'a pas essayé le palmier.

Elle devient sanglier, ses défenses éraflent le mortel dont les mains s'agrippent au corps velu. Elle tente le lion rugissant, mais il rit cette fois, car le pelage est doux. Elle essaie le dauphin, il l'enfourche, elle se met à couler comme l'eau où elle est née, il ne s'y laisse pas prendre, elle devient souffle de vent entre ses bras, elle bruisse, siffle, et il tourne la tête. Elle se fait aigle et son bec pique la joue barbue. Il serre plus fort.

À bout de forces, la Néréide essaie sa pire forme et devient serpentine, froide et lisse, dardant une langue fourchue. Rien n'y fait. Elle n'a plus qu'une seule chance et elle devient une seiche, la plus redoutable de ses métamorphoses, répandant autour d'elle un nuage d'encre noire qui obscurcit l'ennemi.

Le mortel n'y voit plus, mais il sait que c'est la fin. Il a été prévenu, il connaît le répertoire. Après la seiche, plus rien.

Alors sa main descend et tâtonne plus bas. Les tentacules s'agitent, le bec s'ouvre et se ferme, l'œil géant de la seiche le fixe avec angoisse, mais il sait ce qu'il fait. D'un doigt, il pénètre sa future et s'enfonce.

L'encre noire se dissipe.

Dans ses bras, le mortel tient le corps dont il s'est saisi au bord des vagues. Plus aucune résistance. Vaincue, elle redevient l'immense jeune déesse dont l'éclat rayonnant éblouit le jeune homme.

Elle s'appelle Thétis, et le mortel Pélée.

Éraflé par Thétis sous forme de sanglier, Pélée saigne. Elle l'essuie, puisqu'elle sera sa femme. Épuisée, elle se couche sur le sable. C'est ainsi que Pélée, roi de Phthie, conquiert la Néréide pour en faire son épouse.

Les noces de Thétis et Pélée rassemblèrent le gratin des dieux grecs ; si fameuses, ces noces, qu'un divertissement sur leur faste luxueux fut donné en l'honneur du roi Louis XIV.

Sur un tableau du XVII^e siècle, *Les Noces de Thétis et Pélée*, d'après Hendrick de Clerck et Jan Brueghel l'Ancien, cependant qu'Apollon, tout auréolé d'or, joue de la harpe au-dessus du banquet, on voit arriver la Discorde, Éris, tout de rouge vêtue, seins flétris, une pomme d'or à la main.

Trois déesses la revendiquèrent, et les dieux décidèrent qu'un mortel choisirait qui méritait la pomme. Pélée ayant rempli sa mission, le mortel fut le Troyen Pâris qui, sommé de décider qui était la plus belle d'Athéna, Héra ou Aphrodite, choisit cette dernière parce qu'elle lui promettait la plus belle des femmes.

La guerre de Troie se nichait dans les bras de Pélée.



Fille adoptive d'Héra, courtisée par deux dieux

La lutte entre Thétis la Néréide et le roi Pélée n'est pas n'importe quelle joute amoureuse. Et ce n'est pas non plus n'importe quelle déesse.

Fille d'Océan, le Vieillard de la Mer, la Néréide Thétis est fluide comme son père, vaste comme l'horizon, écumeuse comme ses vagues.

Elle a des pieds d'argent, elle est douce et gentille.

En d'autres temps, sa grand-mère Thétys fut à l'origine du monde, une divinité sombre d'une puissance immense, épouse d'Océan. Thétys et Océan furent ceux qui élevèrent la déesse Héra et lui installèrent dans une grotte sur une plage la plus secrète des chambres nuptiales le soir de ses noces avec Zeus, roi des dieux (voir [Héra](#)). À son tour, Héra éleva la petite Thétis à laquelle elle porte de tendres sentiments – une fois n'est pas coutume.

Avant de lutter contre un mortel costaud, Thétis s'est déjà signalée par deux ou trois exploits.

Lorque Héra, fâchée d'avoir mis au monde un bébé aux pieds retournés, balance Héphaïstos du haut de l'Olympe, Thétis recueille l'enfant et s'en occupe. D'autres prétendent que ce ne fut pas Héra, mais Zeus qui jeta l'enfant de sa femme sur terre, mais, sur ce point, personne ne connaît vraiment la vérité.

Toujours est-il que, au fond des eaux salées, Thétis apprend au jeune infirme l'art des métaux et de la joaillerie. Il lui doit l'art de tisser des filets de métal, des bijoux somptueux, des armes invincibles.

Lorsque le jeune dieu Dionysos fut traqué par le roi Lycurgue, Thétis le recueillit. Reconnaisant, il lui offrit un vase d'or.

C'est elle encore, la jeune Néréide, qui, à la demande d'Héra, tient le gouvernail du navire des Argonautes pendant la traversée des Symplégades, deux falaises qui, surplombant le Bosphore, se cognent l'une contre l'autre, broyant inexorablement les bateaux.

Thétis et Jason ont chacun un plan pour traverser les Symplégades. Le mortel Jason, doué d'intelligence, lâche une colombe de roche et précipite l'*Argo* en suivant le vol de l'oiseau. Thétis de son côté tenait le gouvernail.

La colombe s'envola, les falaises commencèrent à se refermer, mais Thétis manœuvra si vite que le navire passa. Et les Symplégades ne bougèrent plus jamais.

Héra est enchantée de sa petite élève. Alors, lorsque Zeus vient déclarer sa flamme à la jeune Néréide, c'est à Héra que cette dernière pense, Héra qu'elle ne veut pas trahir.

Elle dit non à Zeus.

Poséidon aussi en était amoureux, et Zeus n'allait pas renoncer aussi vite.

Or un Titan cousin germain de Zeus prévint le roi des dieux que courtiser Thétis n'était vraiment pas une bonne idée. En ce temps-là, Prométhée avait toujours l'oreille de Zeus et ne lui avait encore joué aucun vilain tour. Et Prométhée savait, car il était devin.

Si Zeus avait par malheur un enfant de la Néréide, cet enfant se comporterait exactement comme Zeus avec Cronos. Il le détrônerait, lui et les dieux de sa famille – tous les Olympiens.

Zeus, qui a déjà avalé la Néréide Mètis à cause d'une prophétie en tout point identique, n'a pas du tout envie d'en avaler une autre.

Et donc il se confie à son frère Poséidon qui entrevoit immédiatement le danger. Tous deux décident de refiler le bébé – si j'ose dire – à un mortel aguerri capable de prendre Thétis de force.

Le roi Pélée n'avait pas forcément très envie d'étreindre une flamme, un sanglier, un lion, un dauphin, du vent, un aigle, un serpent, une seiche. Mais il n'a pas eu le choix. Il fallait un mortel qui eût de l'ancienneté.

Un héros criminel

Fils d'Éaque, roi d'Égine, et de la nymphe Endéis, fille du centaure Chiron, Pélée n'est pas un tendre, et il a de qui tenir.

Pélée avait un frère, Télamon, et un demi-frère, Phocos, qu'il détestait cordialement. Ce frère qui s'appelait Phoque était le fils d'Éaque et de la Néréide Psamathée, qui, comme sa sœur Thétis, avait le pouvoir de se métamorphoser six ou sept fois, et dont la dernière apparence n'était pas la seiche, mais le phoque.

Quand Psamathée se transforma en phoque rampant sur le rivage, Éaque n'eut aucun mal à en venir à bout, et leur fils fut mi-phoque, mi-humain. De sorte que, en se tortillant rapidement sur ses pieds palmés, il était souvent plus habile que ses deux frères humains.

Pélée et Télamon décidèrent de le tuer. Ils tirèrent au sort, et ce fut Pélée qui tua son demi-frère.

Premier crime.

Le roi Éaque le chassa d'Égine, et Pélée se réfugia pour être purifié dans le royaume de Phthie, auprès du roi Eurytion dont il épousa la fille. Devenu roi dans un tiers du pays que son beau-père lui avait concédé, Pélée vivait en harmonie avec son épouse.

Mais la mère de Phocos, la redoutable Psamathée, ne pardonnait pas à Pélée le meurtre de son fils. Pour le venger, elle envoya un loup dévaster les troupeaux

de Pélée, mais finit par céder aux supplications de la douce Thétis en acceptant de changer le loup en statue de pierre.

Pélée n'était pas pour autant tiré d'affaire. Il tua accidentellement son beau-père et dut s'exiler au plus vite, abandonnant sa femme dans le royaume de Phthie.

Il se réfugia auprès du roi Acaste, qui le purifia. Pélée est ce genre d'homme très beau qui fait beaucoup d'erreurs et se fait purifier par le roi d'à côté. Sincère ? Sûrement pas.

Le roi Acaste avait pour épouse Astydanie, qui s'éprit de Pélée dès l'instant où elle le vit. Prudent, Pélée la repoussa.

Astydamie écrivit alors une lettre à la reine Antigone, l'épouse de Pélée, pour l'informer que son mari la trompait avec elle. La reine Antigone se pendit de désespoir.

Puis, selon un scénario venu de la nuit des temps, Astydanie accusa Pélée d'avoir voulu la séduire. Air connu.

Le roi Acaste mijota sa vengeance. Sous prétexte d'une chasse, il emmena son hôte sur le mont Pélion. Pélée chassa très bien, coupa les langues de ses proies, et, quand les autres chasseurs le moquèrent pour n'avoir rien pris, Pélée sortit les langues coupées des bêtes dans le sac où il les avait cachées.

Puis tout le monde s'endormit, surtout Pélée, fatigué d'avoir tant chassé.

Le roi Acaste et ses chasseurs, qui feignaient le sommeil, cachèrent l'épée de Pélée sous un tas de fumier et le laissèrent là, tout seul, désarmé.

Au réveil, Pélée se trouva entouré de centaures, ces êtres à torse d'homme et au corps de cheval. Les centaures n'aiment pas les mortels, et Pélée aurait été tué sans l'aide de Chiron, le centaure au grand cœur, qui dénicha l'épée sous le tas de fumier et recueillit le héros à l'abandon.

Ce centaure était aussi génial que Prométhée et possédait un savoir surprenant. Il prit soin de Pélée comme, plus tard, d'Achille.

Une fois bien aguerri, Pélée châtia le roi Acaste et son infâme épouse Astydanie. Il prit leur cité, tua Acaste – jusque-là tout va bien –, puis il dépeça le corps d'Astydamie en morceaux qu'il sema sur sa route, du haut de son char de triomphe, en entrant dans la ville.

Deuxième et troisième crimes.

Lorsque Zeus et Poséidon songent à lui faire épouser Thétis, Pélée est un bon guerrier qui a fait le coup de main avec les Argonautes, battu les Amazones au combat. Un peu assassin sur les bords. Brutal ? Non, un héros grec.

Et qui le conseilla pour capturer Thétis ? Le bon centaure, bien sûr.

Des noces de malheur

Le mariage de Thétis et Pélée ne sera pas heureux. Elle ne l'a pas voulu et, d'ailleurs, lui non plus. Dans l'*Illiade*, Homère place des mots cruels dans la bouche de Thétis :

*Seule entre les déesses de la mer, Zeus m'a soumise
À un mortel, l'Éacide Pélée, et fait entrer
Malgré moi, au lit d'un mortel qui traîne en son palais
Une vieillesse amère.*

Car elle ne vieillit pas tandis que Pélée, si.

Ils ne s'entendront guère, surtout lorsque Pélée découvre que, à leur naissance, son épouse divine plonge ses bébés dans le feu pour les rendre immortels. Vieille recette des déesses, pour éliminer les éléments mortels du corps de leurs petits.

Mais Thétis n'est pas douée, et les nourrissons meurent. La septième fois, Pélée arrache le nouveau-né qui s'en sort l'osset du pied droit brûlé.

C'est un thème fréquent dans les mythologies : pour le rendre immortel, une déesse applique à un enfant un traitement risqué. Le résultat est hasardeux ; les mortels qui s'en mêlent causent parfois des désastres. En prenant la déesse pour une mère catastrophe, le père, qui est humain, rendra l'enfant mortel.

Cet enfant, le fils survivant de Thétis et Pélée, est le héros par excellence. C'est Achille, que son père confiera au centaure Chiron.

Médecin remarquable, Chiron exhume le squelette d'un géant connu pour sa rapidité à la course, et remplace l'osset brûlé par l'osset du géant. Achille aux pieds légers deviendra à son tour célèbre pour la rapidité de sa course.

N'empêche. Furieuse, Thétis se sépare de Pélée et retourne dans les eaux d'où elle vient. Mais elle ne désarme pas. Un jour, elle réapparaît pour essayer de nouveau de rendre son fils Achille immortel, cette fois en le plongeant dans l'eau du Styx. Peine perdue. Elle le tenait par le talon, qui devint la seule partie vulnérable du corps d'Achille.

Elle ne parvint pas non plus à l'empêcher de partir pour la guerre de Troie.

Une mère éplorée

La déesse savait qu'Achille y trouverait la mort, mais le devin Calchas, qui tenait son don de divination d'Apollon en personne, avait assisté à une scène très étrange et lourde de conséquences pour le destin d'Achille.

Le roi de Troie, Priam, avait envoyé Calchas à Delphes consulter la Pythie sur l'avenir de Troie. Le jour dit, Calchas aperçut un serpent ramper le long d'un platane – ceux de Delphes sont immensément beaux – et le vit dévorer une couvée de huit oisillons, ainsi que leur mère. Calchas en déduisit que la guerre allait durer huit ans et que Troie serait vaincue.

Ce triste personnage s'en fut immédiatement rejoindre le camp des Grecs, leur proposa ses services de devin, et c'est lui qui conseilla au roi Agamemnon de sacrifier sa fille Iphigénie pour faire lever le vent et gonfler les voiles des navires de la Grèce. Dans la foulée, Calchas prédit que la guerre ne serait pas gagnée sans l'aide d'Achille.

L'inquiète Thétis emmena son fils chéri chez le roi Lycomède, sur l'île de Skyros, et le déguisa en fille sous le nom de « la Rousse », *Pyrrha* en grec. Achille ne fut pas long à séduire dans le gynécée Déidamie, la fille du roi, qu'il épousa secrètement et dont il eut un fils, Néoptolème, qui, comme son père, s'en fut guerroyer sous les remparts de Troie.

Pendant ce temps, sur l'ordre d'Agamemnon, les Grecs cherchaient partout l'indispensable Achille, puisque, sans lui, Troie ne gagnerait pas la guerre. Ulysse se chargea de le trouver.

Déguisé en marchand, il se présenta à la cour du roi Lycomède et demanda à montrer son étal aux dames du gynécée. Parmi les colliers, les bagues et les bracelets, le prétendu marchand avait caché une épée. Achille déguisé, bien sûr, l'avait vue.

Mais il ne résista pas à l'envie de s'en saisir au moment où Ulysse souffla dans une trompette de guerre. Pyrrha-Achille était démasqué.

Affolée, Thétis lui démontra qu'il avait le choix entre deux sortes de vie : une vie prospère et heureuse aux côtés de sa femme, ou bien une vie glorieuse, mais courte.

Achille n'hésita pas. Il choisit la vie brève.

Thétis ne put l'empêcher de rejoindre l'armée grecque. Elle l'entoura de conseils, de protections, d'amulettes en tout genre et même d'un compagnon qui devait lui éviter les erreurs fatales. Elle lui procura une armure spécialement fabriquée par Héphaïstos, qu'elle avait élevé.

C'était une tendre mère du genre *yiddishe mame*, une gentille qui jamais ne fit de mal à personne.

Quand Thétis supplie Zeus

Les Grecs assiègent Troie depuis quelques années quand une peste frappe le camp des combattants. Le devin Calchas proclame que la peste est une punition d'Apollon, fâché qu'Agamemnon ait refusé à son prêtre Chrysès de lui rendre sa fille, la belle captive Chryséis. Agamemnon est cerné ; il rend Chryséis à son père. Mais il en veut une autre à la place et, comme Achille proteste, Agamemnon, commandant en chef des armées, décide de lui prendre sa captive Briséis.

Achille aime beaucoup Briséis. Il est pris d'une colère qu'on pourrait appeler à bon droit « homérique » et se retire sous sa tente en jurant qu'il ne retournera pas au combat. Il a juré sur le sceptre que Zeus a donné à Agamemnon. C'est grave.

Il fait pire. Achille demande à sa mère une faveur : qu'elle obtienne de Zeus la victoire des Troyens tant qu'il ne serait pas sur le champ de bataille.

Et la bonne Thétis va s'agenouiller auprès du roi des dieux. On a beau faire, on ne peut pas oublier la représentation qu'en fit le peintre Jean-Auguste-Dominique Ingres en 1811. Zeus, immense, torse nu, barbe noire et chevelure éployée, trône sur les nuées, Thétis à ses genoux, seins nus. Avec le geste traditionnel des suppliantes, elle lui effleure la barbe d'une main et, de l'autre, elle touche son genou.

Zeus est embarrassé. S'il cède, Héra sera mécontente, car la belle Hélène, épouse infidèle de Ménélas séduite par un fils de Priam, un Troyen, est la cause de la guerre, et les Grecs doivent gagner.

Mais Zeus est ému par les pleurs de Thétis qu'il aima et ne put épouser. Alors il va tricher. Il ne dira rien. Pas un mot. Mais, explique-t-il à Thétis, si tu vois sur mon visage un signe, alors tu sauras que j'accepte ta requête.

Thétis regarde le visage du roi des dieux, qui fronce le sourcil. Elle tient son signe. Les Grecs connaîtront la défaite tant qu'Achille sera absent des combats.

Et il y retourne. Tout le temps de la guerre, la bonne mère cherchera à protéger son fils. En vain. Achille mourra jeune et glorieux, touché au fameux tendon vulnérable par une flèche de Pâris, le séducteur d'Hélène, qui n'aurait pas tué Achille sans le secours d'Apollon, qui ajusta le coup.

Inconsolable, Thétis prit soin de son petit-fils Néoptolème, dont elle parvint à sauver la vie et qui revint vivant de la guerre de Troie.

Vieilli, usé, Pélée fut attaqué par les fils d'Acaste selon la loi de la vendetta grecque, puisqu'il avait lui-même tué leur père. Parti en exil une fois de plus, il se réfugia sur l'île de Cos jusqu'au jour où, prise de pitié, Thétis le recueillit et le transporta chez ses sœurs Néréides où, enfin, ce fuyard éternel put reposer en paix.

Quand Hollywood évacue les dieux grecs

Il était une fois un film américain sorti en 2004 et qui s'appelait *Troy*, *Troie* en français. David Benioff, le scénariste, réussit, « d'après le poème grec l'*Illiade*, d'Homère », le méchant tour de force de raconter l'histoire d'Achille et celle de la guerre de Troie sans faire apparaître une seule fois le peuple des dieux grecs.

Or les dieux interviennent dans la guerre à tout bout de champ. Apollon guide la flèche de Pâris, Athéna protège Ulysse, son chéri, Thétis joue la mère poule auprès de son fils Achille, Héra et Athéna ne pardonnent pas à Pâris d'avoir donné la pomme d'or à la belle Aphrodite, bref, ils n'en finissent pas.

Au point que le vieux Priam, s'adressant à Hélène au chant III de l'*Illiade*, lui dit franchement : « Pour moi, tu n'es la cause de rien, les dieux seuls sont la cause de tout, ce sont eux qui ont déchaîné cette guerre. »

Le résultat de ce péplum ne fut sauvé ni par la beauté virile de Brad Pitt dans le rôle d'Achille ni, dans le rôle d'Hélène, par la blondeur nacrée de Diane Kruger, où rien ne transparaissait de sa nature de cygne. Sans les dieux, sans Thétis, la guerre de Troie est incompréhensible.

On aurait dit la première guerre d'Irak présentée sur la chaîne CNN : des taches roses et vertes obligeamment fournies par l'armée américaine, ces taches, disaient les inénarrables commentateurs guerriers, ce sont les cibles touchées à tous les coups, des cibles où ne sont pas les humains. Les humains, dites-vous, mais c'est quoi, les humains ?

Dans *Troie*, c'est pareil. Où sont passés les dieux ? Les dieux, dites-vous ? Mais c'est quoi, les dieux ?

Tlaloc et Cie (Mexique)

Vieux, accroupi, le menton sur les genoux, Tlaloc porte autour des yeux deux gros cercles si ronds, si bien faits que nous ne pouvons y voir que des lunettes. Peut-être un peu épaisses, peut-être des sortes de loupes, en tout cas des lunettes qui le rendent sympathique.

Je l'avais trouvé amusant, ce petit vieux à l'allure bougonne et aux grosses lèvres goulues. Puis j'ai changé d'avis. Je n'avais pas vu les crocs.

Sans œil, sans dents, sans ongles

Tlaloc est le dieu de la pluie, et son nom complet est Tlalocantecuhli, « Celui qui fait ruisseler », ou bien « Celui qui sème ».

Apparemment tout simple, Tlaloc est le dieu qui fait pousser les plantes en les arrosant d'eau. Il vit entouré des Tlaloque, petits dieux serviteurs qui sont sans doute ses fils.

Tlaloc manie également la foudre, le typhon, l'ouragan, la tornade, tout ce qui peut détruire les champs et les jardins. Dans la même série, on placera des maladies à teneur liquide comme la goutte, l'hydropisie, les ulcères et bubons, la lèpre et, pendant que nous y sommes, les femmes mortes en couches.

Noyés, foudroyés et morts par liquidité lui reviennent. Sans être incinérés, ils cheminent jusqu'au Tlalocan, paisible séjour situé dans le royaume des morts, les mortes en couches étant enterrées avec un bâton de bois qui, une fois planté, repousserait dans le paradis du Vieux.

On sacrifiait au dieu Tlaloc de petites statues en pâte d'amarante, une plante qui joua dans l'Empire aztèque un rôle alimentaire et thérapeutique. On les décapitait et puis on les croquait, gentiment, pour une fois.

Chacun sait qu'on sacrifiait beaucoup chez les Aztèques, jamais sans quelques préparatifs. Aux Tlaloque, on sacrifiait des enfants tout petits. Mais il fallait d'abord leur arracher des larmes, gouttes d'eau qui, par analogie, sembleraient gouttes de pluie et plairaient à Tlaloc.

Alors, pour obtenir de gros sanglots féconds, on arrachait aux petits sacrifiés les ongles, les yeux, les dents. Ensuite on les jetait dans la lagune, la si belle lagune *mexica* aux jardins flottants.

Quand les petits cadavres remontaient à la surface, tout le monde voyait bien qu'ils n'avaient plus ni yeux, ni dents, ni ongles. Il était judicieux d'affirmer qu'ils avaient été attaqués par un monstre nommé *Ahuitzotl*, une créature de Tlaloc qui raffolait des ongles enfantins.

À y bien regarder, Tlaloc a-t-il des yeux ? Christian Duverger a raison de soulever ce lièvre. Car les deux cercles énormes semblables à des lunettes sont cercles de serpents qui ne masquent que le vide.



À un dieu de la pluie qui toujours est violente en Mésoamérique, on offrait donc des victimes suppliciées pour qu'elles ressemblent au vieil énucléé.

Rôtis coupés

Ce dieu-ci s'appelle Xiuhtecuhtli, « le seigneur de Turquoise », et c'est le dieu du feu. Pour les soins accordés aux victimes qu'on sacrifiait au dieu du feu, l'analogie en vigueur dans le système rendait nécessaire la présence de flammes. Cependant, il était impossible de ne pas offrir aux dieux réunis le sang dont ils avaient besoin pour que le monde existât.

Donc, en un premier temps, on dénudait les captifs désignés, et les prêtres leur soufflaient au visage de la poudre de yauhtli, en botanique *Tagetes lucida*, une plante psychotrope aux belles fleurs orangées modifiant les états de conscience.

Sage précaution doublée d'un geste pieux : les victimes souffriraient moins, ne s'agitieraient pas trop, et cette plante était liée à Tlaloc, dieu de la pluie.

Ensuite on entravait les captifs et on les hissait en haut du temple où les attendait un grand feu. Hop !

Croyez-vous que ces victimes allaient mourir brûlées ? Pas du tout. Quand ils étaient suffisamment rôtis, lorsque leurs cris de souffrance commençaient à s'éteindre parce que les malheureux étaient à l'agonie, des prêtres dont c'était la fonction les sortaient du bûcher avec un crochet et, de là, les transportaient sur l'autel.

Après, comme d'habitude. On fendait la poitrine et on arrachait le cœur qu'on jetait aux pieds du seigneur de Turquoise.

Notre Seigneur l'Écorché

Celui-ci s'appelle Xipe Totec, « Notre Seigneur l'Écorché », ce qui fait craindre le pire. Et le pire arrivera.

Sa fête ressemblait tellement aux jeux du cirque à Rome que les Espagnols l'appelèrent « *juego del gladiator* ». Je ne vous dis pas la fin, car vous la connaissez. La poitrine fendue et le cœur arraché.

Les préparatifs de la fête de Notre Seigneur l'Écorché étaient exceptionnels. En longue procession, descendaient sur les hautes marches du temple les prêtres qui incarnaient les dieux, tous les dieux.

Derrière eux venaient quatre guerriers valeureux qui, bientôt, affronteraient leurs captifs. Ils les aimaient beaucoup, leurs captifs, puisqu'ils faisaient quasiment partie de la famille. Ils les aimaient tellement qu'ils les avaient choisis pour ce jeu très particulier et qu'ils leur faisaient boire du pulque dans une coupe rituelle. Ce jour-là, ils y avaient droit.

Les captifs étaient beaux comme tout, peints en blanc, coiffés de plumes blanches, vêtus d'étoles de papier blanc. Ils étaient blancs partout, sauf sur la bouche, peinte en rouge, et les yeux, cerclés de noir.

D'ailleurs, en guise de preuve de leur attachement, leurs maîtres allaient couper une mèche de leurs cheveux au moment décisif. Touchante attention.

Après avoir salué les quatre points cardinaux en élevant sa coupe, le captif aspirait le pulque avec un roseau. Aussitôt, un prêtre décapitait une caille devant lui et l'aidait à monter sur une pierre ronde.

Un homme vêtu d'une peau de grizzli attachait le captif par la taille.

Puis ce grizzli-garou bienveillant donnait au captif ses armes : une épée de bois ornée de plumes collées, quatre armes de jet en bois de pin pour que le combat fût régulier.

Quant aux quatre vaillants guerriers, deux d'entre eux étaient vêtus de peau de tigre, et les deux autres arboraient des ailes d'aigle. Leurs épées avaient bien entendu de bonnes lames d'obsidienne soigneusement aiguisées.

Chaque maître combattait son captif bien-aimé, mais si le captif se défendait trop bien, ou trop longtemps, alors intervenait un cinquième guerrier qui désarmait le captif rebelle et le jetait par terre.

Puis c'était la routine, le cœur, *etc.*

Ce qui sortait de la routine et n'était réservé qu'à Notre Seigneur l'Écorché, c'était que le captif était ensuite écorché avec le plus grand soin, en laissant les peaux des mains intactes pour que le maître puisse ensuite enfiler la peau de son chéri, joliment nouée trois fois dans le dos.

Ils ne faisaient plus qu'une seule chair, sauf que l'un était mort et l'autre vivant. À eux deux, ils étaient Notre Seigneur l'Écorché.

Puis le maître faisait cuisiner le captif qu'on mangeait en famille.

Pourquoi ?

Oui, pourquoi tant de choses arrachées vives, les cœurs, les ongles, les yeux, la peau, pourquoi tant de sang versé ?

L'étrange, c'est que cela plaît. À moi, pas du tout. Des explications, il y en eut à la pelle.

L'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* fut rédigée par Bernardino de Sahagún, franciscain ayant traversé l'Atlantique avec Christophe Colomb et arrivé au Mexique en 1529 – donc très tôt après le début de la conquête. Sahagún aimait ses Aztèques et voulait les comprendre, en apprenant le nahuatl, leur langue, et en approfondissant leurs rites.

Sahagún le fit si bien, avec tant de détails, que Philippe II, roi d'Espagne, publia un décret interdisant l'étude des « rites, cérémonies et idolâtries dont les Indiens usaient au temps de leur infidélité ».

Le livre de Sahagún ne fut pas publié à l'époque.

Les ethnologues qui ont lu Sahagún au XX^e siècle ont vu dans les sacrifices humains toutes sortes de théories :

- l'expiation d'une faute ;
- l'obligation de nourrir les dieux ;
- une ritualisation d'abattoirs pour se fournir, en mangeant de la chair humaine, en protéines qui auraient dramatiquement manqué dans l'alimentation des Aztèques ;
- une technique de régulation des naissances ;
- ou bien, comme le dit Christian Duverger dans un livre admirable sur *L'Esprit du jeu chez les Aztèques*, comme la possibilité, en arrachant les cœurs et en versant le sang, de libérer la formidable énergie contenue dans l'être humain pour s'acquitter de sa dette envers l'ordre du monde...

C'est à quoi serviraient les danses interminables, les faux combats de gladiateurs, les processions qui durent tant qu'elles fatiguent, car la fatigue est la condition même du sacrifice parce qu'elle rend disponible, membres rompus, comme après l'amour.

On est en droit de penser que le sacrifié arrive sur l'autel en extase, heureux, glorieux, en vainqueur. C'est une pensée consolante pour l'esprit.

Telle n'est pas la position de Claude Lévi-Strauss, qui parle dans *Tristes Tropiques*, à propos des sacrifices humains chez les Aztèques, d'« une obsession maniaque pour le sang et la torture (en vérité universelle, mais patente chez eux sous cette *forme excessive* que la comparaison permet de définir) – si explicable qu'elle soit par le besoin d'appriivoiser la mort [...] ».

Voici la réponse de Christian Duverger, telle quelle : « En l'occurrence, le sacrifice est pléthorique. C'est vrai. Mais il n'est pas inique, il est *vital* pour les Aztèques ! Et puis, cette débauche d'énergies, cette escalade dans l'effusion – pourtant soigneusement endiguée par les rites –, n'est-ce pas, selon le mot de Nietzsche, “ce grain de déraison sans lequel rien d'humain ne saurait exister” ? »

Vraiment ? Mais pourquoi me suis-je sentie obligée d'en passer par tant d'atrocités ?

Pour me consoler de quelques souvenirs. Petite, alors que j'allais partir à l'école, je vis un de mes oncles russes pointer sur ma mère un flingue pour avoir de l'argent. C'était un joueur, un vrai.

J'ai le jeu en horreur. À cette aversion s'ajoute le sentiment diffus que la rigueur morale et la modération qu'exigeaient les Aztèques dans leur vie quotidienne – parler bas, ne pas s'enivrer, marcher à pas lents, être excessivement poli – anticipaient de façon effrayante les discours très secrets que Goebbels tenait à ses SS pour leur expliquer combien il était glorieux de sacrifier les juifs sans vomir, sans flancher, sans laisser aucune trace.

L'oncle russe se paya le culot de brandir son revolver juste après que mes grands-parents eurent été gazés à Auschwitz. Depuis, je cherche comment comprendre les nazis, les Aztèques et les joueurs.



Ulysse (Grèce antique)

Ce Grec n'est pas un dieu, ni même un demi-dieu. Roi d'Ithaque, Laërte, son père, et Anticlée, sa mère, étaient tous deux mortels. En cherchant bien, on trouvera dans la généalogie d'Ulysse deux arrière-grands-pères de la race des dieux, et encore ! Du côté de la branche paternelle, l'aïeul serait Zeus en personne, mais rien n'est moins sûr.

À la place de Zeus, on parle de Céphale, qui, pour fonder sa lignée, reçut de l'oracle de Delphes l'ordre de s'unir à la première créature de sexe féminin qu'il rencontrerait. Ce fut une belle ourse que Céphale caressa avant que, dans ses bras, elle se transforme en femme. L'arrière-grand-mère paternelle d'Ulysse en ourse ! C'est trop beau.

La branche maternelle est moins incertaine. L'arrière-grand-père maternel serait le dieu Hermès. Mais Hermès n'appartient pas à la race des grands dieux et ne siège sur l'Olympe que grâce à ses mensonges. Un aïeul menteur, voleur et farceur ? Parfait pour un Ulysse.

Une goutte du sang des dieux coule donc dans ses veines, suffisamment pour qu'Homère parle du « divin Ulysse ». On dirait, à l'envers, la goutte de sang noir autrefois suffisante pour qualifier un citoyen américain de l'adjectif *nigger*. Mais Ulysse n'en a pas besoin.

C'est un homme. On dit qu'il est rusé, *sollers* en latin, mais la ruse a des allures renardes qui lui siéent mal. Ulysse détient l'intelligence maligne, la *mêtis* qui contourne l'obstacle. Ulysse est le propre de l'homme, et le parfait contrepoint de la violence des dieux.

Il n'est pas toujours courageux. Alors qu'il a eu l'idée de neutraliser les prétendants de la trop belle Hélène en les contraignant par serment à secourir celui qu'elle choisirait, Ulysse renâcle devant la guerre de Troie.

Lui aussi prétendait à la main d'Hélène. Lui aussi a prêté serment. Mais, faute d'Hélène, Ulysse a épousé sa cousine Pénélope dont il a eu un fils, et il est très heureux. Guerroyer ? Non merci !

Ulysse cherche à se faire réformer et, comme dans les années de la guerre d'Algérie les jeunes conscrits français qui ne voulaient pas partir, Ulysse feint la folie. Sème du sel dans ses champs et laboure avec un cheval et un bœuf. Et il fait illusion.

Jusqu'au moment où le roi Palamède fourre le petit Télémaque sous le soc de la charrue. Et Ulysse baisse les bras. Maigre ruse pour un piètre résultat. Il faut partir.

Il sera le préposé aux ruses.

En guerre

Pour protéger son fils, Thétis, mère d'Achille (voir [Thétis](#)), a caché son petit dans le gynécée d'un roi. Ulysse, qui connaît la chanson, se déguise en marchand et offre au jeune héros qui s'est vêtu en femme une trompette et une épée au milieu des bijoux. Achille se jette sur l'arme, pleure au son de la trompette, Achille est démasqué, il mourra à Troie.

Ulysse le vengera et recevra son épée.

Puis il inventera le cheval de Troie, une bête de bois assez grande pour contenir un bataillon de soldats. Les Grecs postent le « cadeau » devant la porte de Troie, les Troyens hésitent, puis font entrer la bête qui s'ouvrira la nuit et vomira la mort.

Il faut dire que, pendant la construction du fameux cheval, Ulysse s'est déguisé en traître sans faiblir. Pour être plus convaincant, il s'est fait fouetter au sang et c'est ainsi, le dos lacéré de plaies, qu'il se glisse dans la ville assiégée et y rejoint Hélène qu'il aurait convaincue de trahir les Troyens.

Rude affaire ! Hélène ne fut pas difficile à persuader, mais elle bavarda. Épouse du roi Priam, Hécube apprit la présence d'Ulysse qui se jeta à ses pieds en versant tant de larmes que la reine de Troie lui promit le secret.

Ulysse est un homme qui sait pleurer.

C'est pourquoi, sachant feindre, parler avec éloquence et verser des larmes amères à bon escient, Ulysse est aussi le premier diplomate. On le charge d'aller avec Ménélas récupérer sa femme à Troie, ou bien de reprendre à Achille la captive Briséis, propriété d'Agamemnon. Double échec. Hélène ne revient pas de Troie ; furieux de la demande du roi des rois, Achille s'enferme sous sa tente et pique une colère du feu de dieu.

Les humains ne réussissent pas tous leurs coups. Tout de même, Ulysse protège Hélène de la lapidation – il a toujours eu un faible pour elle, on sait cela.

Il sait être monstrueux. Pendant le partage des captives troyennes, Ulysse reçoit Hécube. Il la fait lapider et jette la première pierre, pourquoi ? Parce que !

Lorsque vient le moment du retour à Ithaque, commence l'*Odyssée*, la grande épopée maritime que nous devons à Homère, qui la chanta au VIII^e siècle av. J.-C.

Athéna contre Poséidon

Odusseia, l'*Odyssée*, est le poème d'Odysseus, nom d'Ulysse en grec. Il en est le héros, il en est le martyr. Il en viendra à bout.

Quand commence le poème, Ulysse se morfond près de Calypso, une belle Océanide qui voudrait l'épouser. Un peu de Calypso, c'était bien, mais sept ans, c'est trop long. Les dieux aimeraient le voir revenir à Ithaque, mais Poséidon, le dieu de la mer, a pris Ulysse en grippe.

Le prisonnier de Calypso a crevé l'œil du cyclope Polyphème, fils de Poséidon. Que le cyclope ait allégrement dévoré des compagnons d'Ulysse et qu'il s'apprête à le croquer aussi ne change rien à l'affaire. Poséidon est furieux.

La suite se négocie chez les dieux. Protectrice d'Ulysse, Athéna obtient sa libération pendant que Poséidon se promène en Éthiopie. Hermès transmet le message, et l'Océanide se résigne à laisser partir son bien-aimé.

Il part sur un radeau que Poséidon détruit. Accroché à une planche, Ulysse dérive deux jours et deux nuits avant d'échouer en Phéacie.

Si je ne devais retenir qu'un moment de l'*Odyssée*, ce serait celui-ci.

La fille du roi des Phéaciens décide d'aller faire sa lessive sur la plage. C'est une adolescente dont les seins pointent à peine.

Nausicaa et ses servantes lavent le linge puis se baignent dans la mer et jouent au ballon quand Ulysse apparaît, les cheveux en désordre, saignant, tout nu et couvert d'algues.

Il est à faire peur. Les servantes s'enfuient.

Nausicaa fait front et elle écoute Ulysse. Oui, elle ira prévenir le roi son père, oui, elle l'aidera. Ulysse, embelli par les soins d'Athéna déguisée en fillette, sera reçu par le roi Alcinoos à qui il raconte le début de son histoire depuis la chute de Troie.

Le peuple des Lotophages leur fait manger le *lotos* qui fait tout oublier. Le cyclope Polyphème capture tout l'équipage. Éole, dieu des vents, donne à Ulysse une outre pleine des mauvais vents qui pourraient l'empêcher de rentrer à

Ithaque, mais son équipage ouvre l'outre et Ulysse se retrouve chez les Lestrygons, des géants cannibales. À peine échappé, il aborde l'île de la magicienne Circé, fille du Soleil et d'une Océanide et, cette fois, on ne rit plus.

Circé drogue les hommes et les transforme en porcs.

Ulysse n'échappe à son destin de pourceau qu'en se servant du perce-neige, l'herbe *moly* dont le principe actif neutralise l'atropine, extrait de la stramoine dont se sert l'empoisonneuse. Terrorisée par cet homme qui résiste à ses charmes, Circé s'offre à lui.

C'est la première fois qu'il pénètre une déesse. Prudent, Ulysse lui fera jurer par le Styx qu'elle libérera ses hommes et ne lui fera pas de mal. L'idylle entre le mortel et la divine empoisonneuse dure une bonne année. Elle sera de bon conseil.

Puis il va aux Enfers et visite ses amis morts à la guerre de Troie.

Grâce à Circé, Ulysse bouche les oreilles de ses marins avec de la cire pour qu'ils n'aillent pas se jeter à la mer au chant des sirènes. Mais lui ? Oreilles grandes ouvertes, il s'est fait attacher au mât pour ne pas céder tout en se régaland des divines mélodies que chantent les monstres marins mi-femmes, mi-oiseaux. Pas question de se priver.



De Charybde en Scylla, de naufrage en naufrage, Ulysse a terminé son récit.

Les doutes de Pénélope

Le roi Alcinoos lui offre un navire, un équipage, des présents. Les marins phéaciens déposent Ulysse endormi sur une plage d'Ithaque.

Au réveil, il ne sait pas où il est. Un jeune berger surgit ; c'est encore Athéna. Ulysse se présente sous l'identité d'un Crétois, et Athéna se dévoile, armée, casquée, souriante.

Ulysse est chez lui.

Chez lui, sa femme Pénélope tisse chaque jour le linceul du vieux roi Laërte, qu'elle défait chaque nuit. Tant de prétendants sont là pour l'épouser qu'elle a trouvé cette ruse. Elle choisira entre eux, dit-elle, quand elle aura fini de tisser le linceul.

Le retour du héros se présente au plus mal. Les prétendants pillent sa maison, convoitent sa femme, et ils sont tous armés.

Athéna déguise Ulysse en mendiant, et personne ne le reconnaît. Ni le vieux porcher Eumée ni son fils Télémaque. Deux êtres font exception : sa nourrice et son chien. La nourrice reconnaît sur l'un des genoux d'Ulysse la cicatrice laissée par un sanglier. Argos, le chien, frétille, aboie et meurt aux pieds de son maître.

Athéna se charge d'arranger la suite des événements. Pénélope converse avec le faux mendiant sans reconnaître Ulysse, qui lui donne, l'air de rien, un conseil décisif.

Qu'elle choisisse parmi les prétendants celui qui saura tirer avec l'arc de son époux disparu une flèche capable de traverser douze haches alignées.

Aucun des prétendants ne saura bander l'arc, sauf le faux mendiant.

Le chant XXII de l'*Odyssée* s'appelle « Le massacre des prétendants ». Aucun n'en réchappera.

Reste un chevrier qui a trahi Ulysse. Émasculé, bras et jambes coupés, nez et oreilles tranchés, le chevrier meurt dans un coin. Ses restes sont jetés aux chiens. Et ce n'est pas fini.

Douze servantes ont pris le parti des prétendants. Ulysse leur ordonne de nettoyer le sang et de sortir les cadavres, puis il les fait pendre.

Ulysse est de retour, maintenant tout le monde le sait. Tout le monde sauf Pénélope, allez savoir pourquoi. Ce doute invraisemblable a suscité l'idée que Pénélope n'était peut-être pas la bonne épouse fidèle que nous décrit Homère, mais que, peut-être, elle aurait couché avec Hermès et eu de lui le dieu Pan (voir [Pan](#))...

La dernière épreuve du roi Ulysse est donc de convaincre sa femme qu'il est Ulysse. Elle est là sur le lit, un lit qu'il a taillé dans un tronc d'olivier. Personne ne sait cela, excepté lui. Pénélope accepte enfin de lui ouvrir les bras. Est-ce fini ?

Ulysse ne meurt jamais

L'*Odyssée* s'achève, mais pas le destin d'Ulysse. Aux Enfers, l'ombre du devin Tirésias lui a prédit qu'il mourrait très vieux et très heureux, mais loin de chez lui, et qu'il partirait d'Ithaque avec une rame sur l'épaule.

Après le massacre des prétendants, Ulysse sacrifie aux dieux des Enfers et, en effet, il part.

Il traverse l'Épire pour offrir au pays des Thesprotes un dernier sacrifice à son persécuteur, le dieu Poséidon. Là, il épouse la reine Callidicé.

Ulysse a semé des enfants partout. De Circé, il a eu Télégonos, un fils attentionné qui le cherche à Ithaque. À cette époque, Callidicé est morte et Ulysse est de retour dans son île.

Une bagarre éclate, Télégonos attaque et, sans le savoir, le fils tue le père avec une lance dont le bout empoisonné est un dard de raie.

Le poison s'est transmis de mère en fils. De Circé, Télégonos tient le goût du venin.

Désespéré, il emporte le corps d'Ulysse chez Circé, qui lui rend les derniers honneurs en compagnie de Pénélope.

Sous réserve.

Est-il vraiment mort ? Il aurait fui en Italie et il aurait rencontré le Troyen Énée, fondateur de l'Italie. Il se serait établi au pays des Étrusques. Il aurait remonté le Rhin. Il aurait rencontré les Filles du Rhin et aurait volé l'or...

Pardon, je m'égare.

À force de fréquenter les dieux et les déesses, l'homme Ulysse est devenu un dieu. On lui rendit un culte, on éleva des autels. Les Romains sculptèrent une statue représentant l'*Odyssée*. Même lâche, même cruel, un homme, un vrai, n'échappe pas au destin des héros : être divinisé, susciter des légendes.

Pourtant, la vérité d'Ulysse tient dans la réponse qu'il fit au cyclope Polyphème qui lui demanda son nom. « *Outis* », dit Ulysse. Je m'appelle Personne.

Personne était son nom. Il est l'un d'entre nous.



Vishnou (Inde)

Il dort. Gracieusement allongé sur des anneaux de serpents, veillé par leurs douze têtes couronnées, Vishnou tient dans une main une conque, dans l'autre une fleur de lotus, dans la troisième une massue, et dans la quatrième un disque tranchant – son arme de prédilection. Les têtes de cobras de Sheshnaja, le roi des serpents, ne sont pas menaçantes ; elles s'inclinent vers lui avec bienveillance, et si leurs capuchons se déploient largement, c'est pour protéger son sommeil.

Il dort sur un océan de lait aux vagues qui, logiquement, devraient être crémeuses sous l'action des marées. Et si j'en juge par la longue sculpture – cinq mètres – de Budhanilkantha dans la vallée de Katmandou, au Népal, le dieu endormi repose sur des anneaux de serpents si gonflés que, à cause de la poudre rouge qui les recouvre, on jurerait qu'il s'agit de gros intestins. C'est dire si le sommeil de Vishnou m'inspirait peu.

Longtemps, j'ai cru que Vishnou appartenait à la catégorie des dieux paresseux, sur le modèle du dieu oisif qui, ayant créé le monde, se repose pour l'éternité. Jusqu'au jour où je découvris sous la plume du professeur Goswamy dans le catalogue de l'exposition « Rasa » (*rasa* désigne les « goûts » de l'art) un adjectif qui me cloua sur place.

Cataleptique. Le sommeil de Vishnou serait cataleptique, écrivait le très érudit professeur. Ainsi, on aurait affaire à un dieu psychotique au corps à l'abandon, qui rêverait le monde...

Regardons de plus près. Ce type de sommeil porte dans le yoga le nom de *yoga nidra*, et s'atteint par un relâchement progressif de tous les muscles. L'impression produite doit être celle d'un lotus dont les pétales s'étalent sur les eaux. Les yogis savent plonger plus loin à partir de cet état que les thérapies modernes ont transformé en « relaxation ». Ils ne sont plus au monde, ils n'ont plus d'ego, ils sont dissous dans un état qui ressemble à la joie dans la pensée de

Spinoza – une plus grande perfection et le repos absolu. Tel serait Vishnou endormi.

C'est à peu près ainsi que le décrit la *Bhagavata-Purana* : « Au temps où l'univers tout entier était submergé par les eaux, celui dont les yeux ne se ferment jamais s'abandonna au sommeil, couché sur un lit formé par le roi des serpents, solitaire, inactif, trouvant sa joie dans sa propre béatitude. »



Au Tibet, c'est de la même façon que mouraient parfois les grands lamas, glissant du sommeil à l'extase et de l'extase à la « libération » de l'âme. Parler de « mort » serait mystiquement incongru.

Mais il s'agit d'un dieu dont la catalepsie maintient l'équilibre du monde par l'immobilité. Le dieu Brahma crée, le dieu Shiva détruit, le dieu Vishnou nous rêve.

Sauf que, régulièrement, il est saisi d'accès. Il sort de son sommeil et, avec la force extrême des psychotiques, il intervient. Ces accès d'intervention massive deviennent, une fois incarnés, ce qu'on appelle les avatars.

Vishnou n'intervient pas n'importe quand dans l'année. Il plonge dans son sommeil pendant les quatre mois de la mousson, qui déconseillent les mariages et les festivités. Ça tonne, il pleut, les eaux débordent.

Lorsque les pluies cessent, Vishnou trouve sur terre un démon importun qu'il faut chasser, et plouf ! Il sort des eaux. Au sommeil cataleptique succède une grande excitation maniaque. Vishnou s'incarne, garez-vous !

Du poisson à Bouddha

La première fois, il s'incarna en poisson pour aller récupérer au fond de l'océan les Veda qu'un démon avait chipés à Brahma avant de se transformer en coquillage.

Ce premier avatar se dit *Matsya*, « le poisson ».

La deuxième fois, ce fut pour récupérer son épouse Lakshmi, déesse de la richesse. Vishnou devint tortue, et l'histoire est sublime.

Un sage avait offert à Indra, roi des dieux, une superbe guirlande de fleurs. Insouciant – c'est assez son genre –, Indra accrocha la guirlande au cou de son éléphant, qui la fit glisser et la piétina. Le sage se mit en colère et maudit le roi des dieux : « Que la richesse quitte ton royaume ! » Et Lakshmi disparut au fond de l'océan de lait.

Il en va de Lakshmi comme d'Amaterasu (voir [cette entrée](#)) : avec elle disparaissaient la joie et la beauté. Seul Vishnou pouvait intervenir. Mais s'il aidait à plonger au fond de l'océan, alors il ferait ressortir en même temps que Lakshmi « les choses cachées depuis la fondation du monde ».

Les Deva – les « bons » dieux – se mirent en devoir de baratter l'océan de lait pour faire sortir Lakshmi et les « choses » cachées. Mais ils étaient si mal en point que Vishnou leur ordonna de se faire aider par les Asura – les « mauvais » dieux. Une montagne leur servit de baratte et un serpent géant de corde.

On voit encore ce genre de baratte dans les villages du nord de l'Inde et, chaque fois que j'y touche, je crois en voyant le lait tourner en beurre que Lakshmi en surgira, éblouissante.

Pas de chance, la montagne-baratte s'enfonça sous la mer.

Alors Vishnou sortit de son immobilité et, transformé en tortue géante, il se glissa sous la montagne pour l'empêcher de sombrer.

Les choses cachées jaillirent du beurre océanique : un cheval, un éléphant, une vache, un joyau, un arbre, une conque, un arc, une nymphe, la déesse du vin et un croissant de lune. Puis se forma sur la surface des vagues une écume si toxique que Shiva l'avalait pour éviter l'empoisonnement du monde. Surgit alors le médecin des dieux, qui portait le vase de nectar d'immortalité.

Enfin Lakshmi surgit. Les éléphants célestes l'aspergèrent d'eau (forcément, elle était un peu sale) ; les nymphes et les musiciens célestes dansèrent et chantèrent devant elle, qui les bénit, promit de ne plus disparaître et s'en fut se réfugier contre le cœur de Vishnou.

La troisième fois que Vishnou s'incarna, il se transforma en sanglier pour libérer la Terre en la soulevant sur ses défenses – la pauvre avait été enlevée par le roi des Asura, que Vishnou-sanglier estourbit au passage. Ce roi avait un frère asura encore bien plus méchant, qui suscita la quatrième métamorphose de Vishnou. Il s'appelait Hiranyakashipu et s'était juré de se venger du dieu.

L'Asura Hiranyakashipu passa des années en méditation en l'honneur de Brahma, qui ne put lui refuser d'apparaître et de satisfaire ses désirs, car les dieux ont des devoirs envers leurs dévots.

Cet Asura était vraiment malin ! Il demanda qu'aucune arme ne puisse l'atteindre, qu'il ne soit tué ni par un homme ni par une bête, ni la nuit ni le jour, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Exaucé, il devint tyrannique, et Vishnou sortit de son sommeil.

Au terme d'un long conflit avec son fils, étrangement devenu un dévot de Vishnou, le tyrannique Hiranyakashipu vit soudain apparaître, sorti d'un pilier de son palais, un être qui n'était ni homme ni bête, mais les deux, homme en bas, lion en haut. Le soleil venait de se coucher, c'était l'heure du crépuscule, il ne faisait ni jour ni nuit.

L'être, nommé Narasimha, traîna le tyran sur le seuil – une large marche assez haute qu'on doit enjamber et qui n'est ni dedans ni dehors. Là, il le déchira avec ses griffes.

Le fils du tyran implora le dieu qui épargna Hiranyakashipu. Ce qui se passa ensuite témoigne de la psychose divine. L'homme-lion ne pouvait mettre fin à sa fureur. Tout dieu qu'il fut, puissant et redouté, Narashima ne parvenait pas à revenir à la forme de Vishnou. Il fallut trouver un tranquillisant, et le Gourou des dieux, Brihaspati, fit appel à Lakshmi.

L'homme-lion s'apaisa et redevint Vishnou. Ou alors il fallut appeler Shiva à l'aide pour maîtriser la transe de Narashima, l'homme-lion (voir [Shiva](#)).

La cinquième fois, Vishnou devint un nain brahmane, Vamana, pour neutraliser encore un Asura, mais celui-ci était sage et généreux.

Vishnou-Vamana alla mendier aux portes de ce sage nommé Bali, qui le nourrit, éteignit sa soif et lui proposa de lui donner ce qu'il voudrait. Vraiment, Bali était un bon Asura.

Le nain demanda la surface de terre qu'il pouvait parcourir en trois enjambées. « Bien sûr ! dit Bali. Trois enjambées de nain, ce n'est rien ! »

Mais le nain devint un géant qui en deux pas avait reconquis la terre, les cieux, et qui, au troisième pas, posa son pied sur la tête de Bali et l'expédia aux Enfers, où désormais l'Asura régnerait.

Les cinq autres métamorphoses sont différentes.

La sixième fois, Vishnou devint « Rama armé d'une hache », un brahmane-guerrier, une contradiction en soi puisque la caste des brahmanes ne peut coïncider avec celle des guerriers. Vishnou-Rama à la hache massacra presque tous les guerriers, restaurant le pouvoir des brahmanes.

Le prince Ram, époux de Sita, fut la septième incarnation ; le dieu Krishna, la huitième. Bouddha fut la neuvième.

La dixième est mystérieuse. Elle aura lieu à la fin des temps et, pourtant, nous savons tout du dernier avatar de Vishnou, le héros Kalki, qui n'est pas encore né.

Et pourtant il naîtra dans une famille princière – donc guerrière – composée de brahmanes. Voici donc de nouveau l'incarnation contradictoire de Rama à la hache. Cumulant les fonctions militaires royales et les fonctions sacerdotales, Kalki combattra les hérétiques, détruira l'illusion, tuera une démonsse étouffant le monde, fera advenir enfin la paix et l'harmonie.

Kalki chevauchera un cheval blanc. Dans *Un et Multiple*, Sarah Combe décrit le temple de Kalki de Jaipur, au Rajasthan.

Son cheval de marbre blanc l'attendra dehors. Lorsque la fin des temps surviendra, le cheval s'animera et la statue du dieu, armée d'une épée de lumière, partira rétablir la paix du monde en massacrant les hérétiques.

Une petite touffe de poils fauves

Vishnou est vêtu d'un pagne jaune d'or et, sur son sein gauche, pousse une touffe de poils blond-roux très étrange. Cette touffe de poils cache la déesse Lakshmi, son épouse, blottie à la hauteur du cœur.

L'un des noms de Vishnou est Hari, ce qui signifie « Jaune », mais aussi « Fauve », avec un relent de violence.

S'il fallait lui choisir une psychose dans la typologie occidentale, j'hésiterais entre le schizophrène et le bipolaire. Un dieu cataleptique avec des accès maniaques aigus.



Wotan (Allemagne)

C'est un dieu d'opéra, borgne, incestueux, rapace, et qui meurt à la fin. Il n'aime pas grand monde, sauf l'une de ses huit filles, sa préférée, la désobéissante. Il n'est pas sympathique, il n'est pas tout-puissant, il s'embrouillera dans ses propres intrigues, il finira flambé comme un vulgaire poulet et, pourtant, aujourd'hui, c'est un dieu bien vivant. On le voit sur toutes les scènes des opéras du monde. Pas une année sans lui.

En 1966, la première fois que je l'ai vu, le dieu Wotan portait une longue tunique de cuir et n'était qu'une silhouette majestueuse sur fond de lumière bleue dans la mise en scène de Wieland Wagner, à Bayreuth.

Wieland était l'un des petits-fils du créateur du dieu, Richard Wagner. Compositeur allemand du XIX^e siècle, Wagner fut un anarchiste ami de Bakounine et un contestataire aimé de son mécène, Louis II de Bavière, qui édifia pour lui l'opéra de Bayreuth sur la « colline sacrée ». Dans le *Voyage artistique à Bayreuth* publié par Albert Lavignac en 1903, l'auteur intime aux admirateurs de Wagner l'ordre de se rendre à genoux sur ladite colline.

Dans son journal, Cosima, sa seconde épouse, était capable d'attribuer l'imminence d'un orage aux juifs, cause des malheurs du monde et de la météo. Winnifred Marjorie Williams, leur belle-fille, une nazie anglaise, s'était tellement compromise à Bayreuth avec Adolf Hitler que Wolfgang et Wieland Wagner, ses petits-fils, lui avaient, disait-on, interdit l'accès à la ville. C'est donc avec une extrême surprise que, en 1966, j'aperçus la vieille dame maudite dans une taverne en pleine ville. On ne parle pas assez du nazisme anglais, sauf à propos d'un Anglais qui fut roi, le duc de Windsor, ex-Édouard VIII.

En 1976, sous la bannière de Patrice Chéreau, j'ai vu le dieu Wotan vêtu comme un grand capitaine d'industrie du capitalisme triomphant. On l'aura vu ailleurs en redingote avec la tronche de Wagner, en sorcier façon Merlin

l'enchanteur avec une collerette gigantesque, en complet trois-pièces, en uniforme militaire. Mais le vrai Wotan, celui des origines, je le vois dans une statue du sculpteur Fogelberg qui se trouve à Stockholm : en toge, jambes nues, sandales en peau de bête, lance au poing, bouclier à la main, et la tête immensément barbue coiffée d'une haute tiare ornée de deux corbeaux. C'est lui. Avec corbeaux ? Mais oui.

Il s'appela Odin, ou Wöden, Wotan en vieil haut allemand. C'est le nom que retint Richard Wagner en s'inspirant de nombreux textes, certains germaniques, d'autres scandinaves puisant à la même source : l'*Edda* venu d'Islande, puis la *Volsunga saga*, enfin la *Chanson des Nibelungen*, poème allemand du Moyen Âge. Bricolant avec un génie d'inspiration anarchiste ces grands textes épiques, Wagner inventa une nouvelle version des origines, dont il fit l'ensemble des quatre opéras appelé *L'Anneau du Nibelung*. Sous la plume de Wagner, textuelle et musicale, apparaît un dieu très ancien et totalement neuf.

L'ancien d'abord.

Odin, fils de la vache et d'un géant

À l'origine des temps, quand apparurent la terre et la mer sur le chaos des glaces et du feu, le premier vivant fut un géant, Ymir. Étrangement, le deuxième être vivant fut la vache Audumla – accoutumée à l'Inde, mon oreille se dresse à l'appel de la vache sacrée Khamdenu, issue du barattage d'un océan de lait.

Odin, le roi des dieux, descendit de la vache et du géant. Il bâtit un palais relié à la terre par un grand arc-en-ciel, le pont Bifrost.

Pas de dieu sans exploit.

Pour conquérir l'hydromel, boisson sacrée, Odin se transforme en serpent et pénètre dans la grotte où jaillit le liquide immortel, gardé par un géant. Puis – était-il toujours serpentin ? – il séduisit la fille du géant, recette infailible des conquérants. Comme Thésée plaqua la belle Ariane et Jason l'ensorceleuse Médée, Odin plaqua Gunnlod, la fille du géant, et s'envola sous la forme d'un aigle après avoir dérobé l'hydromel.

L'exploit suivant de l'ancien dieu scandinave est nettement plus sportif. Odin se suspend à l'arbre Yggdrasil, le frêne du monde, et y coupe une branche dont il fera sa lance. Il reste neuf jours pendu dans une souffrance extrême, sans boire ni manger, découvrant sur l'arbre Yggdrasil les lois du monde, les runes.

Puis il tombe en hurlant. Sur sa lance de frêne, il a gravé ces runes.

L'une des racines du frêne Yggdrasil plonge dans le pays des géants où coule une fontaine de sagesse. Mimir, l'un des géants, la protège de très près.

Pour boire à la fontaine, il faut donner un œil. Odin sortira borgne, mais sage.
Quittons Odin l'ancien.

Les manigances de Wotan et d'Alberich

Dans la *Tétralogie* de Wagner, l'hydromel s'est transformé en or. Il n'y a plus un géant, mais deux, chargés de construire le Walhalla, le Versailles de Wotan. Quant à la grotte, elle a pris la forme d'une déesse, Erda, la terre-Mère, violée par Wotan qui lui fera huit filles.

Le Wotan enfanté par Wagner ne se prive pas de rappeler pourquoi il est devenu borgne. Car non seulement il a donné un œil au gardien de la fontaine, mais il l'a fait aussi pour conquérir sa femme, l'acariâtre Fricka, aussi désagréable que la Héra grecque, la jalouse épouse de Zeus (voir [Héra](#)).

Fricka n'apparaît que dans la première journée, *L'Or du Rhin*, et toujours en colère. C'est la bourgeoise enquiquineuse des comédies de Feydeau. Quand elle tarabuste Wotan, son mari, il lui répond « Mon œil ! », et il est dans son droit. Par goût de la conquête, et désirant Fricka, il a sacrifié à ce que Marcel Granet et Georges Dumézil appelèrent savamment « une mutilation qualifiante » : le borgne, le boiteux, le déséquilibré sont dotés de pouvoirs qu'aujourd'hui on dirait chamaniques.

Le Wotan de Wagner est, comme Zeus, le patron des dieux. Ou alors leur parrain – il est assez mafieux. Car, sur fond de mythologie scandinave et germanique, la *Tétralogie* de Wagner est aussi une tragédie familiale inventée au XIX^e siècle, une affaire d'investissement spéculatif sur l'or, une conquête du pouvoir qui tourne en catastrophe – en 1945, comme on sait, Adolf Hitler se suicida dans son bunker au son du *Crépuscule des dieux*, dernière étape de *L'Anneau du Nibelung*.

Dans la famille Wotan, on trouvera une belle-sœur, Freia la Jeunesse sans qui les dieux mourraient, et les beaux-frères Donner – le dieu Tonnerre, portant sur scène un énorme marteau – et Froh, dieu du printemps, fauteur de l'arc-en-ciel. Et puis il y a le cousin Loge dieu du feu, rusé, menteur, dangereux (voir [Loki](#)).

Wotan veut tout. Le palais qu'il a commandé aux géants en leur promettant de leur donner Freia. L'anneau d'or de son rival Alberich, une bague qui justifie le titre de la *Tétralogie* : *L'Anneau du Nibelung*.

Alberich, comme son nom l'indique, est un Albe, l'Albe noir. Wotan est l'Albe blanc. Nous voici en présence de deux parrains en compétition

perpétuelle. Wotan a sacrifié un œil pour être sage, mais Alberich a fait bien pire.

Pour voler l'or qui gît au fond du Rhin, il a renoncé à l'amour. Ce n'est plus une mutilation qualifiante, c'est l'assurance d'une mélancolie sadique. Que veut-il de cet or ? Il le fait extirper à coups de fouet par les Nibelungen, esclaves-ouvriers au boulot dans la mine. L'Albe noir est un exploiteur des pauvres qu'il tient grâce à l'anneau. L'anneau, c'est le pouvoir.

Wotan a beau savoir qu'Alberich ne l'a obtenu qu'en renonçant à l'amour, il veut cet anneau porteur de malédiction. D'ailleurs, c'est simple : il n'y croit pas. Il n'a pas davantage l'intention de donner Freia aux géants, il trouvera bien un moyen de les payer autrement. Tiens, justement, ce capital en or accumulé par l'Albe noir.

Wotan capture Alberich, vole son or. Et, malgré sa sagesse, voilà qu'il passe l'anneau à son doigt. Grave erreur. Alberich l'a pourtant prévenu solennellement : enfiler l'anneau porte malheur.

C'est fait. Le virus de l'or commence son lent travail.

Wotan le pressent et commence à ruser. Pour payer les géants, il leur remettra un tas d'or haut comme Freia, assez grand pour la dissimuler. Les géants sont presque satisfaits quand l'un d'eux remarque la lueur d'un des yeux de Freia. Ils veulent aussi l'anneau.

L'or ou la jeunesse ? L'or ou la décrépitude ? Déjà, le dieu Tonnerre et le dieu Printemps vieillissent à toute allure. Il faut céder l'anneau pour cacher l'œil troublant de la Jeunesse.

Hop ! La malédiction se transmet aux géants. Ils se disputent l'anneau, l'un tue l'autre et s'en va avec l'or. Cette fois, Wotan a compris.

Il va bien falloir inventer quelque chose pour se protéger de l'anneau qu'il a mis à son doigt. Wotan fera des enfants. Pour commencer, il engrossera Erda, la déesse voilée qui soudain apparaît quand Wotan s'apprête à faire des sottises. C'est sa mère, et alors ? Les filles seront les Walkyries, chargées de ramasser les cadavres sur les champs de bataille pour les conduire au palais de Wotan. Le patron aura son armée de fantômes. Pas sûr que ce soit suffisant.

Alors lui vient l'idée d'engrosser une humaine qui aura des jumeaux, Siegmund et Sieglinde. Wotan espère que son fils et sa fille protégeront les dieux. Dans le même temps, Alberich engrossera sans amour Kriemhild, une humaine qui lui donnera Hagen, un fils vengeur. Le dispositif familial est en place.

Le salut par les femmes : Sieglinde et Brünnhilde

Quand il descend sur terre, Wotan se déguise en voyageur obscur, parfois surnommé « le Loup ». Coiffé d'un large chapeau qui cache son œil crevé, il va *incognito*. On ne pourrait l'identifier qu'en examinant sa lance, qui ne le quitte pas. Or voici que, dans une maison humaine, ce voyageur a fiché au tronc d'un arbre une épée que personne n'arrive à retirer.

Sieglinde l'a vu planter l'épée. Mariée à un époux malcommode, elle ne sait pas qu'elle a un frère, elle est bien malheureuse, la pauvre enfant. Sous le nom de « Fils de Loup » surgit un passant qui demande l'asile et qui, comme il se doit, arrache l'épée magique au tronc de l'arbre. Les projecteurs diffusent un clair de lune, la scène est d'une tendresse érotique. Siegmund et Sieglinde font l'amour sur-le-champ, là, sous nos yeux, par terre, en toute connaissance de cause. Incestueux, adultères, et alors ?

C'est ce que voulait Wotan. Un rejeton héroïque capable d'affronter le malheur. Ce ne sera pas Siegmund, tué par le mari. Mais Sieglinde est enceinte du plus grand des héros, Siegfried l'innocent, Siegfried la joie du monde – Siegfried le benêt, l'idiot du village.

Armée de la fameuse épée que son père arracha le soir du clair de lune, Siegfried s'en va tranquillement tuer le géant qui, pour garder son or, est devenu dragon. Ce n'est pas un mauvais bougre, ce Fafner ; avant de rendre son âme de géant, il conseille à Siegfried de s'enduire de son sang et, surtout, de se méfier de l'anneau.

En vain. Siegfried enfle à son tour l'anneau maudit et, sans réfléchir, se lèche le doigt. Et voici qu'il comprend le langage d'un oiseau flûté qui le guide gentiment. Où ça ? Vers la plus belle des femmes. Vers un rideau de feu.

Tout aurait été conforme aux projets de Wotan si l'une de ses filles n'avait pas désobéi aux ordres. Brünnhilde devait tuer Siegmund, et elle n'a pas voulu.

Pour pénitence, le père a privé la fille de sa divinité, la réduisant à l'humanité, dégradante pour les femmes, pire encore pour une Walkyrie. Déchue, démise de ses pouvoirs de divination, la Walkyrie fautive a quand même obtenu d'être protégée par un rideau de feu, de sorte que l'homme qui franchira ce danger sera forcément un héros.

Le père a longuement embrassé sa fille préférée avant de l'endormir d'un baiser sur les yeux. C'est sublime. La Walkyrie dort sur son rocher, attendant le héros qui franchira les flammes.

Forcément, c'est Siegfried, son neveu, qui la baise. Grand amour.

Wotan veut voir de près, descend, brandit sa lance. Qui est ce vieux coiffé d'un chapeau ridicule ? Et cette lance, allons donc ! L'adolescent Siegfried la brise d'un coup d'épée. La lance sacrée du frêne !

On ne verra plus Wotan. Son crépuscule commence.

Réfugié dans son palais avec sa famille, Wotan attend la mort des dieux. Elle vient quand, sur le bord du Rhin, Brünnhilde annonce qu'elle allumera elle-même le bûcher de son bien-aimé Siegfried, assassiné d'un coup de lance dans le dos par le fils de l'Albe noir, Hagen.

Siegfried, le héros mort, petit-fils de Wotan, porte encore l'anneau au doigt.

Brünnhilde lance un brandon sur le corps. Les flammes s'élèvent. L'ancienne Walkyrie, juchée sur son cheval, saute dans le feu qui brûle son amant et délivre l'anneau. L'anneau retourne au Rhin. Ses eaux montent. Le feu détruit les dieux ; un nouveau monde se lève, l'humanité est libre.

Et les corbeaux, au fait ?

Ils sont les messagers de Wotan, les médiateurs ; ils remplacent l'œil manquant, ils transmettent. C'est aux corbeaux de son père volant dans les nuages que Brünnhilde adresse ses derniers mots : allez, allez prévenir le roi des dieux, tout est fini.

Les Romains ne rapprochaient pas Odin de leur Jupiter, mais de Mercure, dieu du message et de la divination. C'est ainsi que *dies Mercurii*, le jour de Mercure, est devenu en allemand *Wodenstag*, « le jour de Wotan », en anglais *Wednesday*.





Xena la guerrière (Hollywood)

« Née au cœur des batailles » dans l'Antiquité grecque, amie intime d'Hercule, détestée par Héra, Xena est un magnifique personnage de série américaine et néo-zélandaise inventé à partir de la reine Amina de Zaria, reine guerrière africaine qui vécut au XVI^e siècle au nord du Nigeria. À raison de cent trente-quatre épisodes de quarante-deux minutes, on y voit la guerrière en accorte jupe de cuir pratiquer le karaté, le jiu-jitsu, la boxe et l'épée avec une vigueur épatante et une moue féroce. Lucy Lawless, qui tient le rôle de Xena, est une grande et forte brune à l'œil bleu, tandis que sa compagne, la frêle Gabrielle, est aussi blonde, rose et fragile que Gabrielle d'Estrées, maîtresse d'Henri IV.



Le générique fait se dresser sur l'océan la silhouette gigantesque d'un dieu transparent et des hydres aux gueules effrayantes. Arès est un bellâtre brun et doux, Hercule un beau blond et, dans un *cross-over* avec la série éponyme,

le personnage de Zeus est un pauvre dieu incarné par le vieil Anthony Quinn, sublime de fatalisme et de gaieté rentrée.

Le scénario est d'une efficace simplicité. Après avoir beaucoup massacré, la princesse Xena, convertie à l'entente universelle, lutte contre les dieux, les monstres, les tyrans. On y rencontre Homère, Jules César et Brutus, les Titans, Prométhée, Ulysse, Cléopâtre, Caligula, et de nombreux centaures au pelage superbe et aux gros paturons.

Les amours de Xena sont brèves, tumultueuses, torrides, mais son seul véritable attachement est la tendre passion qui l'unit à sa petite compagne, incarnée par Renée O'Connor.

Quoi, ce n'est pas un vrai mythe ? Bien sûr que si ! Nos cousins américains ont peut-être hérité de leur immigration latine l'art de transfigurer les mythes comme dans l'Antiquité. « Et si je te disais que la princesse Xena a vraiment existé ? — Tu plaisantes ! — Pas du tout. Lis Hérodote et Jakobson, tu verras... — Mais enfin, Jules César et Homère ne sont pas contemporains ! — *So what ?* Il s'est bien trouvé un petit malin pour raconter qu'Œdipe avait tué son père parce qu'ils se disputaient le même amant... »



Yami et Yama (Inde védique)

Lui, c'est le dieu de la mort. Il l'a choisie, il l'a voulue, il a décidé qu'il serait le premier mortel. Ses parents s'appelaient Vivasvat et Saranyu, et ils eurent une paire de jumeaux, lui, Yama, elle, Yami.

Dans l'hymne X du *Rig-Veda*, Yami s'adresse à son frère. Ce qu'elle veut est simple : qu'il l'engrosse et, ainsi, devienne le premier d'une lignée. Elle a des arguments : Yama et Yami ont été chargés par les dieux de créer la race des hommes. Eux seuls, frère et sœur : comment faire autrement qu'en s'accouplant ?

En outre – ce n'est pas un détail –, elle aime Yama d'amour. Les paroles de Yami brûlent autant que les mots du *Cantique des Cantiques* dans la Bible : « Je veux m'étendre avec lui sur la même couche. Comme une femme à son époux, je veux lui livrer mon corps. Roulons-le, secouons-le, comme les deux roues roulent et secouent un char... Emportée par l'amour, je répète en chuchotant : mélange ton corps avec mon corps. »

Sauf que Yama refuse énergiquement.

« Qu'un autre que moi roule et secoue ton corps comme les roues font du char ! lui dit-il. Ah non ! je ne veux pas mélanger mon corps avec le tien... »

Et si Yami porte l'inceste aux nues, Yama, lui, sait qu'il est interdit :

« On appelle mauvais celui qui couche avec sa sœur.

— Ah bon ? répond Yami. Que fais-tu du couple d'amants formé par ciel et terre et qui sont, eux aussi, jumeaux et, même, tous deux des sœurs ? Si la terre et le ciel sont amantes, pourquoi me dis-tu non ? Sais-tu bien qu'en refusant de coucher avec ta jumelle tu vas vers la destruction, le désagencement, la stérilité ? »

Car c'est un paradoxe : l'humanité n'existe pas encore, mais Yama en connaît d'avance les interdits. Sa sœur le lui reproche et lui rappelle que, dans le

très proche passé dont ils sont issus, ils couchaient côte à côte dans le ventre maternel.

La querelle tourne court. Yama s'entête, refuse, choisit la mort et devient le souverain des ancêtres, le roi Yama, avec pour monture une bufflonne noire. Il tient le monde.

L'invention de la nuit

Résignée, Yami se reproche de ne pas avoir trouvé le chemin du cœur de son jumeau. Mais elle aussi tient le monde puisque « par ces deux, tout est tenu ».

Après la mort de Yama, Yami ne parvient pas à l'oublier. Elle a tant de chagrin que, lorsque les dieux lui demandent quand est mort son frère, jour après jour, elle répond : « Aujourd'hui. » On observera qu'en hindi moderne le même mot, *Kal*, désigne « hier » et « demain ».

Il faut dire qu'à l'époque n'existaient que les jours. Alors, pour mettre fin au grand deuil de Yami, les dieux inventèrent la nuit. Il y eut un « demain » et il y eut « la veille ».

Yami commence à trouver ses repères dans le temps et le mot « aujourd'hui » n'est plus l'emblème du deuil. Jours et nuits passent, demain, plus tard, hier, autrefois. Et Yami finit par oublier le chagrin du deuil de son Yama.

Mais elle n'oublie pas son frère bien-aimé. Elle le fait revenir.

À eux deux, Yama et Yami patronnent la fête des frères que célèbrent les sœurs en octobre-novembre. C'est une fête très ancienne, dont on trouve la trace dans les Purana et que toute l'Inde respecte encore actuellement.

Le frère va voir sa sœur mariée, celle qui a quitté la maison paternelle, et elle le reçoit en tête à tête en le baignant, en le massant, en le nourrissant. Ce rite est un vieux souvenir dans l'histoire de Yama et Yami.

Yami est devenue le fleuve Yamuna. Pour un jour, un seul, Yama a pu quitter son royaume des ancêtres et, d'ailleurs, tous les morts ont un jour de congé pour aller visiter sur terre leurs sœurs vivantes. Ce jour-là, les maris, les enfants sont priés d'aller voir ailleurs, car ils n'ont pas de place dans le couple frère-sœur. La sœur attache au poignet de son frère un lien de fils rouges, qui restera jusqu'à l'année suivante.

Au fait, comment est née la race humaine sans l'union de Yama et de Yami ?

Manu, le premier homme, fils d'un avorton et d'une fausse mère

Au commencement est la grand-mère Aditi, l'illimitée et l'infinie, l'énergie pure et libre.

Pour procréer, elle sacrifie des offrandes dont elle mange les restes, en respect des règles du rituel. C'est ainsi qu'elle enfante les douze Aditya. Flattée du résultat, Aditi croit qu'en se servant avant de sacrifier elle enfantera mieux encore. Lourde erreur.

Aditi accouche d'une masse informe qu'on appelle Martanda, « né d'un œuf mort ». Elle voudrait bien s'en débarrasser, mais les douze Aditya protestent, car, pour informe qu'elle soit, cette masse est leur frère.

Ils façonnent, pétrissent, pelotent la chair inerte et en font le Soleil sous le nom de Vivasvat, le père des jumeaux. Dès cet instant, il est prévu que l'ancien Martanda issu d'un œuf mort aura des fils qui créeront la race humaine.

Martanda-Vivasvat le Soleil épouse demoiselle Saranyu, mais, après la naissance des jumeaux Yama et Yami, elle a la peau si brûlée qu'elle se transforme en jument et s'échappe. Mais, à sa place, elle laisse une épouse-doublure qu'elle nomme Sarvana, « Celle qui a la même couleur ».

Le Soleil ne s'aperçoit pas que sa femme est partie et, avec la doublure, il conçoit Manu. Manu sera le premier homme, né d'une mère doublure et d'un père avorton.

Toutefois, le Soleil finit par comprendre que sa femme s'est enfuie. Il se transforme en étalon, la rejoint à la vitesse du vent et, sous leurs formes chevalines, le Soleil et Saranyu engendrent un autre couple de jumeaux, les Ashvin, dispensateurs de rosée, médecins des dieux, guérisseurs des aveugles, dieux bons et beaux à tête de cheval.

Si la première déesse, Aditi, la grand-mère de Yama, n'avait pas été saisie par l'équivalent de l'*ubris* grecque, la fabrication de la race humaine s'en serait trouvée grandement simplifiée. Mais, sans la démesure d'Aditi, les frères et les sœurs d'Inde n'auraient pas chaque année après la fin de la mousson le délicieux plaisir d'un tête-à-tête au doux parfum d'inceste refoulé.

Yu le Grand (Chine)

Avant l'aube de l'histoire

Lorsqu'un chef mourait dans la Chine antérieure, son corps allait enrichir sa terre natale et ses forces obscures s'attachaient à un lieu. Son âme, elle,

s'illuminait, pourvu que les funérailles fussent suffisamment belles. Le cadavre était exposé en grand appareil sur le haut d'une estrade tandis qu'en bas, dans la cour, se dressait un mannequin dont les vêtements couvraient des marmites de riz. Le mannequin d'en bas portait le drapeau du mort. Lorsque les ossements du défunt rejoignait ceux des aïeux dans le cimetière familial, le chef s'était transformé en Grand Ancêtre.

Les chefs mythiques furent donc peut-être des hommes divinisés. Ou bien alors ils furent des condensés de cultes locaux rendus aux puissances de l'espace, montagnes, rochers, cascades, nuées, fleuves en crue.

Au moment de son enterrement définitif, le chef divinisé entrait en possession d'un temple et d'une tombe, sacrifices humains à la clé. Comme chaque élément du monde chinois, les sacrifices obéissaient aux nombres.

— Pour un petit seigneur, cinq humains sacrifiés.

— Pour un général, au plus quelques dizaines.

— Pour l'empereur, Fils du ciel, au minimum des dizaines, au maximum des centaines.

Né en 514 av. J.-C. et mort en 495 av. J.-C., He lu, roi Wu, perdit une fille qui se suicida parce qu'il l'avait offensée. L'âme des morts pouvant être nocive, le roi Wu enterra sa fille à grands frais.

En un premier temps, un chemin souterrain fut creusé pour accéder à la tombe ; en un deuxième temps, on fit danser la danse des grues blanches sur la place du marché. Et, en un troisième temps, « On ordonna à la multitude du peuple de suivre et d'aller voir le spectacle et, même, l'on fit en sorte que garçons et filles, avec les grues, entrassent tous dans le passage souterrain. On fit alors jouer une machine afin de les enfermer », raconte Marcel Granet dans un livre majeur, *Danses et légendes de la Chine ancienne*.

On dirait une scène de *Turandot*, l'opéra de Puccini. Le roi Wu paie à l'âme de sa fille le nombre de victimes qui la neutralisera. Ce nombre fut immense, et ce roi exista.

Peut-être.

Généralement incertains sur les temps originaires, les historiens traditionnels chinois commencent l'histoire de la Chine avec Yao, le quatrième empereur.

L'inondation du fleuve Jaune

Les eaux du bassin du fleuve Jaune, comme souvent, débordèrent. L'empereur Yao confia à Gun la tâche de stopper l'inondation.

Gun y travailla neuf ans d'arrache-pied (on verra que le mot s'impose), car il rêvait de devenir le ministre de l'empereur Yao à la place de Shun, un « barbare » de l'Est, dignitaire vertueux issu du peuple, homme capable d'inventer les danses et la musique pour dompter les animaux féroces, établir l'harmonie entre les dieux et les hommes et, ce faisant, aménageant le monde.

Shun était très précieux, très utile. Ce ne fut pas le cas de son ingénieur.

Gun ne réussit pas à arrêter l'inondation. C'était déjà très mal. Mais il avait fait pire. Gun avait volé au ciel d'en haut la terre magique qui devait lui permettre d'édifier ses digues et ses barrages qui, tous, se fissurèrent. Des peuples entiers périrent inondés.

Entre-temps, le ministre Shun avait épousé les deux filles de Yao, alors âgé de soixante-dix ans. Trois ans plus tard, l'usage du temps voulant que la transmission du pouvoir s'effectue de souverain à ministre, Yao remit les commandes de l'empire à son gendre, se retira et mourut vingt-huit ans plus tard.

Après trois ans de deuil, Shun devint empereur. Il ne régna pas longtemps, mais, en Chine, avec un nouveau souverain, le temps peut se régénérer.

Naissance de la Bête Jaune

Devant le triomphe de Shun, son nouvel empereur, Gun fut pris « d'une rage de bête féroce ». Il se fit un rempart de cornes d'animaux et, de leurs queues, il se fit des drapeaux. Convoqué à la Cour, il vagabonda comme un fou dans la campagne.

Gun était devenu une vertu funeste devant être expulsée. Pour commémorer sa folie, une danse archaïque était jadis exécutée par trois danseurs tenant des queues de bœuf.

Le premier acte de l'avènement de l'empereur Shun fut de bannir et de dépecer Gun avec le coutelas du roi Wu – père de la suicidée. À moins que l'empereur ne l'ait fait dépecer par des hiboux sur le mont des Plumes. Nous verrons.

Dépecé de part en part, Gun, voleur de terre, tomba dans un gouffre d'eau infiniment profond, et se transforma en « Bête Jaune ».

Une tortue ou un ours ?

Lorsque Shun dansa pour marquer le temps de son avènement et de l'expulsion de Gun le Funeste, il portait des plumes, un bouclier, une hache et se fit aider par un personnage couvert d'une peau d'ours.

Pour l'instant, disons que Gun est changé en ours. Il est devenu Grand Ancêtre, et le monde est en ordre.

Quand son heure fut venue, l'empereur Shun céda l'empire à son ministre Yu, fils de Gun, qui, contrairement à son père, avait fait ses preuves avec l'inondation.

Une vocation hémiplégique

Yu n'avait pas renouvelé les erreurs paternelles. Pour commencer, il s'était voué au Fleuve et avait accompli le rite sacrificiel *kiai*, mot qui signifie « dépecer ».

Mais on peut parfaitement se dépecer un peu, par exemple, se couper les cheveux et les ongles, puis les jeter au Fleuve. On donne un peu de soi en gage. Le principe est fort simple : le Fleuve accepte la partie pour le tout et fonctionne comme une métonymie.

Mais le prix à payer est terrible.

Quand Yu se voua au fleuve Jaune, il eut la moitié du corps desséchée. Il devint hémiplégique, perdit l'usage d'une de ses jambes. Ses poils ne poussèrent plus, ni ses ongles à ses mains – tout ça était au Fleuve. Son visage devint noir comme de l'eau. Pour en parler, Marcel Granet prend des accents christiques : « Yu le Grand prit sur lui les péchés de tous, s'offrit en victime et devint un dieu. »

Le fleuve Jaune était et reste une puissance exigeante, à voir sur le petit écran les images des grandes inondations d'aujourd'hui. Une forte mousson, le fleuve Jaune se manifeste, et les humains dérivent comme fétus de paille.

À l'époque de Yu, les deux lieux principaux du culte du dieu Fleuve se trouvaient dans les villes de Ye et de Lin-Tsin. À Ye, un collège de sorcières, présidé par une Grande Sorcière de soixante-dix ans, allait dénicher chaque année une belle épouse pour le fleuve Jaune.

Ce rituel est sauvagement poétique.

La chaste fiancée du Fleuve était baignée, vêtue, enfermée dans une tente toute rouge (couleur destinée à chasser les esprits), nourrie de bœuf et de vin. Au bout de dix jours, les sorcières habillaient la fiancée de sa tunique de noces et l'étendaient sur un lit. Devant trois mille personnes – toute la ville de Ye –, le lit allait au Fleuve et la fille avec lui. En 417 av. J.-C., les princes commencèrent à donner au Fleuve des princesses de leur sang.

Yu, fils de Gun le banni, se contenta de se vouer au Fleuve avec des rognures d'ongles et des cheveux coupés.

Puis, avec sa moitié de corps intacte et l'autre pas, il entreprit d'assainir le monde avec des travaux gigantesques dont on a des fragments dans le *Yu Kong*,

le Tribut de Yu.

L'assainissement du monde

Au lieu d'élever des digues et des barrages comme l'avait fait son père, Yu creusa des canaux qui drainèrent le Fleuve jusqu'à la mer. Treize ans plus tard, les eaux du fleuve Jaune s'étaient retirées des champs. Les paysans recommencèrent à cultiver le riz.

Yu perça des défilés, attaqua des montagnes, trouva comment utiliser la terre magique dérobée par son père, construisit les Monts vénérables et en dressa la carte. Ce fut, dit-on, la première carte de l'empire du Milieu.



Lequel n'était pas spécialement paisible.

Un monstre à queue de serpent et à cheveux rouges était sous la coupe d'un autre qui, lui, avait neuf têtes, un corps de serpent et vomissait des sources et des marais puants. En clair, sources et marais étaient contaminés par le choléra.

Yu tua le monstre à neuf têtes dont le sang putréfié rendit les champs infertiles. Yu en fit un étang surmonté d'un mirador.

Pourquoi ce mirador ?

Il paraîtrait que, dans les mines du Yunnan, les corps des mineurs surpris par des éboulements ne se corrompaient pas, car ils étaient nourris de terre et des cinq espèces de métal, caractéristiques de ces mines.

Quand de nouveaux mineurs arrivent et qu'ils ont sur le front une lampe, ces morts-vivants qu'on appelait les « cerfs desséchés » leur demandent de quoi fumer, puis les supplient de les aider à remonter à l'air libre. Avertis, les mineurs

s'en gardent bien, car les « cerfs desséchés » se liquéfieraient aussitôt ; leurs émanations apporteraient la peste et le choléra.

Le mieux était de les enfermer entre quatre murs d'argile surmontés par un mirador sur lequel on posait une lampe.

Épousailles d'épées

Parce qu'il était un bon connaisseur des sous-sols, Yu réussit la fonte des neuf chaudrons des Xia, la dynastie dont il fut le fondateur. Les contrées lointaines fournirent les métaux et dessinèrent leurs emblèmes sur les chaudrons. Il y avait neuf chaudrons : cinq pour le *yang*, le principe mâle du monde, et quatre pour le *yin*, le principe féminin.

Yu était donc capable d'identifier les métaux mâles et les métaux femelles. Ainsi peut-on confectionner des épées mâles et des épées femelles, car elles résultent de l'union du feu mâle et de l'eau femelle.

Une fois, avec le fiel de deux lièvres mâle et femelle ayant grignoté des métaux, on réussit deux épées, parfait alliage, parfaite alliance. Ce « on » fut jadis un couple bien vivant, Kan-Tsiang et Mo-ye. Kan-Tsiang reçut l'ordre de forger deux épées et ne réussit pas. À sa femme, il avoua finalement que, pour réaliser la fusion, le mari et la femme devaient se sacrifier. Ce qu'ils firent, donnant naissance à leurs épées, mais sans se jeter dans le métal en fusion.

Comme Yu avec le Fleuve, Mo-ye et Kan-Tsiang jetèrent dans le métal leurs cheveux coupés et leurs rognures d'ongles. Et, comme Yu, ils furent à moitié brûlés, mais survécurent. L'épée mâle s'appela Kan-Tsiang, et l'épée femelle Mo-ye.

Le hibou et les petites filles

Maintenant, suivons la piste du hibou, l'oiseau qui dépeça le père de Yu le Grand. Il n'a l'air de rien, ce hibou, n'est-ce pas ?

Animal protecteur des fondeurs, le hibou ne dédaigne pas les victimes humaines, toujours des petites filles. Enfin, pas vraiment elles ; le hibou vole leurs ongles, au début de l'année.

Encore, s'il ne prenait que les ongles des fillettes ! Il prend aussi les âmes des petits que l'on sort la nuit, lorsque son sang tombe sur leurs chemises. Les petits qu'on laisse seuls la nuit sont pris de convulsions ; c'est la faute du hibou, l'oiseau *yang* enflammé, dangereux et cruel.

Voilà pourquoi, non content d'user d'un poignard, l'empereur Shun fit dépecer Gun par des becs de hiboux. Les hiboux ayant pour habitude de recracher le contenu de leur estomac en boulettes contenant os et nerfs mâchés, il est intéressant de savoir ce que devint la boulette vomie de Gun quand il sombra dans le gouffre infini. Ours ou tortue ?

Le jour du solstice, quand le *yang* cédait aux pluies du *yin*, on coupait des hiboux en quartiers et, en pleine chaleur, on buvait du bouillon de hibou.

Servi par les princes à leurs vassaux, le bouillon de hibou les purgeait et leur servait à démontrer leur loyauté. Quelque chose me dit que ce hibou bouilli devait être franchement mauvais.

Le pas de Yu et la piste de l'ours

Hémiplégique, Yu traînait la patte, mais il dansait un pas qu'il avait inventé.

Voici le « pas de Yu », danseur divin :

Pied droit en avant, pied gauche en arrière. Avancer le pied droit et faire suivre le pied gauche en le plaçant sur la même ligne. C'est le premier pas.

De nouveau, pied droit en avant ; porter le pied gauche en avant, en le faisant suivre du pied droit en l'alignant. C'est le deuxième pas.

Troisième pas : pied droit en avant, faire suivre par le gauche en l'alignant.

Essentiel : les pas de chaque pied ne doivent jamais dépasser l'un de l'autre.

C'est le pas d'un infirme qui traîne la patte pour s'être dévoué au fleuve Jaune. Il ballotte, comme les sorcières en transe dont on disait qu'elles « ballottaient le Dieu » en sautillant.

Dans les textes, Yu le Grand est dit « le Sautillant ». Une de ses jambes est bonne, l'autre non. Pour danser son pas, il se dandinait comme un ours. Telle est la conclusion de Marcel Granet : Gun le Grand Ancêtre se transforma en ours et Yu, son fils, dansa aussi la danse de l'ours.

Yu avait épousé une femme qui s'appelait Tou Chan. Lorsque, pour accomplir ses grands travaux, il se métamorphosait en ours par sa danse, il ne voulait pas être vu, même par son épouse.

Il avait donc averti Tou Chan : « Quand je voudrai que tu m'apportes à manger, je te ferai entendre le son de mon tambour, et tu viendras. »

C'était un grand tambour à un pied, un tambour hémiplégique comme lui.

Puis, alors qu'il perçait une passe dans le roc, Yu effleura par mégarde son tambour en sautillant sur les pierres. Son épouse accourut avec le repas de son mari.

Tou Chan était enceinte. Et elle le vit en ours. Horrifiée, elle s'enfuit et se changea en pierre. Tou Chan était alors à terme. Yu cria à sa femme : « Rends-moi mon fils ! »

Et la pierre se fendit. Un fils naquit de la pierre, un fils appelé K'i, ce qui veut dire « ouvrir ». À cause d'un mari ours hémiplégique, Tou Chan avait changé de nature et de chair, elle était devenue pierre fendue.

La piste de la tortue

Les érudits chinois se sont interrogés. L'ours est un animal *yang*, principe mâle qui ne se montre qu'à la saison du tonnerre.

Bien. Mais alors comment se fait-il, sachant que l'eau est *yin*, que Gun le Grand Ancêtre se soit changé en ours en tombant dans un gouffre d'eau ? Ne serait-il pas plus logique qu'il se soit transformé en animal aquatique ? En tortue, par exemple ?

Dans l'une des versions du mythe de Yu le Grand, son père fut dépecé sur le mont des Oiseaux par le hibou – obligatoire – mais aussi des tortues.

Ce serait cohérent. Installée en rond sur le carré de ses solides quatre pattes, la tortue est l'allégorie du monde chinois. Le ventre carré (carapace inférieure) représente la Chine, tandis que les parties entre la carapace et le ventre représentent les « barbares », tous les autres.

Pour communiquer avec les Grands Ancêtres, rien de tel que la scapulomancie, art divinatoire consistant à craqueler la carapace supérieure d'une tortue en la perçant avec une fine pointe rougie au feu : les devins interprétaient les craquelures. Certes, cette pratique particulière est postérieure à Yu le Grand, mais la vénération de la tortue, elle, ne l'est pas.

La piste du faisan

Quand les hommes dansaient l'ours, sans doute juste avant la mousson, les femmes, à un autre moment de l'année, dansaient – peut-être, dit prudemment Granet – la danse des faisans.

Suivons Granet.

A) Les princesses portent obligatoirement des faisans brodés sur leur vêtement de cérémonie.

B) *Che* est un prénom féminin. *Chen* désigne à la fois les battements d'ailes des faisans ; le grondement du tonnerre ; les contractions d'une femme qui accouche.

C) Le chant du faisan mâle, le *kiu*, se fait entendre quand les pies font leur nid, quand le *yang* se réveille et, avec lui, le printemps. À cette saison, les filles pensent aux garçons et aux fêtes sexuelles conclues dans les vergers de mûriers, lieu où la licence amoureuse se donnait libre cours.

D) Il a dû exister une danse du faisan qui appelait le tonnerre, et aussi la faisane.

E) Longtemps après l'ère de Yu, un nouveau culte naquit, émouvant pour le peuple, vénérant un symbole de pierre aussi puissant que le fleuve Jaune. Ce symbole s'appelait le Joyau de Chen.

Or cette pierre était parfois couverte d'un animal, un oiseau aux plumes étincelantes, merveilleux comme une étoile filante, qui venait du sud-est, toujours en pleine nuit, et son chant était répété par toutes les faisanes alentour.

Le mâle, étoile filante, revenait voir sa femelle de pierre, le Joyau de Chen, en chantant comme le tonnerre qui roule pendant que, dans la nuit, les faisanes répondent avec des chants d'amour.

Parfois, il ne venait pas. Mais quand il arrivait, heureux présage, les filles dans le noir imitaient le cri de la faisane pendant les joutes paysannes avant de s'accoupler sous les mûriers.

L'expression clé est « étoile filante ».

Car la mère de Yu le Grand conçut son fils après avoir aperçu une étoile filante. Chanta-t-elle le chant de la faisane en chaleur ? Toujours est-il que, à l'époque de l'empereur Yao, avant la naissance de Yu, apparut un oiseau divin, un faisan d'azur bleu.

Qu'il était étrange, ce faisan bleu ! Il ne marchait pas, il volait. Il avait un bec, mais une face humaine. Il possédait huit ailes et...

Une seule patte. Le faisan azuré à une patte annonçait la naissance de Yu l'hémiplégique.

Un culte vieux de deux mille ans

Au Joyau de Chen, on offrait les premiers fruits, les premiers épis de blé et les premiers raisins. Ce culte qui émouvait si fort les gens connut un destin incroyable.

Il dura. En 1739, le temple du Joyau de Chen fut réparé. En 1933, le temple comprenait toutes sortes de divinités féminines et des poupées de terre.

En 1970, le temple du Joyau de Chen fut rasé pour construire une voie ferrée. Plus rien pendant longtemps ; la Grande Révolution Culturelle était passée par là.

En 1988, les paysans aménagèrent un temple dans une grotte, dédié à dame Chenbao, divinité bénéfique de la fertilité.

Marianne Bujard l'a visité en 1993, 1994, 1995. Et voici ce qu'elle a vu, à quelques kilomètres de la ville de Baoji, sur le bord de la Wei, principal affluent du fleuve Jaune.

À dix mètres de la grotte se dresse un lion de pierre grise rescapé de la démolition des années 1960. Dans le temple, la plus grande idole est celle de dame Chenbao, flanquée d'un roi dragon à figure azurée.

Le gardien du temple se tient non loin de là ; sur son autel, des objets : des bouteilles d'huile et de vin, de l'encens, une statuette et un phare de tracteur – l'étoile étincelante dans la nuit ?

Dame Chenbao a un médium attiré, Mme Li, qui affirme que sa divinité étend son pouvoir sur vingt-quatre pays, dont la France. Mme Li est guérisseuse, transmet les demandes pour les grossesses, les mariages, les accouchements, détermine par la divination les dates des cérémonies nuptiales, les lieux propices, et rédige des talismans.

Mais qui est dame Chenbao ?

Apparue sous le règne de Mao Zedong pour certains, elle serait venue de l'Inde ou des États-Unis. Le récit le plus sérieux recueilli par Marianne Bujard fait remonter l'apparition du lion de pierre situé devant le temple où officie le médium Mme Li à la dynastie des Zhou (XI^e siècle av. J.-C.-VIII^e siècle av. J.-C.).

Soudain, le lion sculpté serait devenu vivant. À ses côtés se tenaient deux enfants. Ils dirent que ce lion serait très bénéfique, qu'il ne fallait pas s'en effrayer puisque, pour le faire fuir, il fallait simplement allumer un feu. Ce qui fut dit fut fait.

Alors, paniqué, le lion de pierre rugit trois fois et s'envola.

Un paysan révéla que les deux enfants étaient en vérité un faisan et une faisane. Si le prince du lieu attrapait le faisan, il serait roi. Le prince se précipita, mais le coq faisan lui échappa, volant vers la montagne de la Crête du Coq. Sous le pied gauche du prince se tenait la faisane que le prince prit dans ses bras, ce qui se dit en chinois *bao ji*.

Ainsi serait née la ville de Baoji. D'autres prétendent que le coq se serait transformé en seigneur sous le nom de *Chen*, « le Faisan ».

En 1995 commença la construction d'un temple en dur, malgré les embrouilles suscitées par Mme Li, dernière apparition du faisan azuré qui avait annoncé la naissance de Yu le Grand.

Déformé, transformé, son culte dure donc depuis plus de deux mille ans.

Danseur expiatoire qui sacrifia la moitié de son corps au Fleuve, Yu le Grand se voua à la danse sautillante, à l'ours, aux métaux, et son annonce fut un faisan d'azur.

Si Mme Li a raison, si dame Chenbao règne vraiment sur la France, nous avons grand tort de tirer le faisan dans des chasses organisées ne laissant aucune chance à l'oiseau du Grand Yu.



Zeus (Jupiter à Rome)



De A à Z, il a été partout, occupé à séduire donzelles et déesses en se couvrant de poils, de cornes et de plumes. Par deux fois, Zeus a été enceint et il a accouché, une fois d'Athéna par la tête, une autre de Dionysos par la cuisse. Il a tonné, maudit, puni, pardonné, foudroyé. Est-il donc tout-puissant ?

Non. S'il glisse le fœtus de Dionysos dans sa cuisse, c'est parce que Zeus n'a pas pu refuser à Sémélé enceinte de se montrer « dans toute sa gloire divine ». Pouvait-il refuser ? Non. Il avait juré par le Styx (voir [Dionysos](#)).

Zeus a gémi et puis il s'est soumis à la dure loi qu'il avait édictée pour limiter les excès des dieux : privé de nectar et d'ambrosie, quiconque ne respecte pas un serment par le Styx perdra son immortalité.

Pas facile d'être le souverain des dieux. Pire encore, accéder à cette royauté. Ce fut un long chemin de batailles inouïes pour que les vieux, enfin, cèdent la place.

Tuer son père faisant partie de la logique divine, Cronos, dieu du temps, châtra Ouranos, dieu du ciel étoilé. Instruit par son propre crime, Cronos avala tous les enfants qu'il faisait à son épouse Rhéa, la Grande Mère, déesse de la nature sauvage. Tous sauf un.

Un bébé dieu nourri de miel et du lait de la chèvre

Rhéa eut six enfants : Hestia, Déméter, Héra, Hadès, Poséidon et un petit dernier. Et Rhéa ne voulut pas comme d'habitude offrir à la grande gueule de Cronos le bébé frais pondu emmailloté de blanc.

Elle accoucha de nuit sur le mont Lycée, donna le nouveau-né à sa mère Gaïa qui le cacha en Crète dans une grotte montagnaise où un essaim d'abeilles fabriquaient un miel récolté par la nymphe Mélissée.

À la place de Zeus, Cronos avala sans piper une longue pierre ovale emmaillotée. On notera l'exquise délicatesse de ce père cannibale qui ne jette même pas un regard au petit corps nu qui pourrait l'attendrir, qui n'y met pas la dent mais l'avale tout cru.

Pendant ce temps, Zeus était nourri de miel et du lait de la chèvre Amalthée. Quand il criait la nuit, les Curètes ou Corybantes, dieux crétois nés de la pluie, dansaient autour de lui en cognant de toutes leurs forces leurs épées sur leurs boucliers.

Cronos ne se douta de rien.

Une fois devenu adulte, Zeus se révolta. Vaincre le dieu du temps n'exigeait pas la force, mais la ruse. Autant la conquérir sous sa forme divine : Zeus épousa l'Océanide Mêtis, déesse de la prudence.

Et Mêtis eut une idée. C'est elle qui, sans dire à Cronos qu'elle était sa belle-fille, lui proposa une boisson qui contenait de quoi faire vomir au dieu tripes, boyaux, enfants. Dans l'ordre, Cronos dégueula – il n'est pas d'autre mot – Hestia, Déméter, Héra, Hadès et Poséidon.

Les Cronides contre les Titans

Ils sont enfin ensemble, les six enfants de Cronos le Titan, résolus à chasser la vieille génération. Leur guerre dura dix ans. Elle aurait pu durer bien plus longtemps si les Cronides n'avaient pas fait alliance avec quelques vieux dieux un peu trop négligés.

D'abord, les trois Cent-Bras, dit Hécatonchires, en latin *Centimanes*, parce qu'ils ont cent mains. Comme les Titans, les trois Hécatonchires Cottos, Gygès

et Briarée sont les fils d'Ouranos et Gaïa. Ils crachent le feu par leurs cinquante bouches et, comme ils font très peur, Ouranos les avait jetés dans le Tartare d'où Cronos les avait sortis pour renverser son père. Après quoi, devenu roi, Cronos avait rejeté les Cent-Bras au Tartare.

Au Tartare se trouvaient également les trois Cyclopes, leurs frères, Brontès, Stéropès et Argès, compagnons d'infortune.

Ressortir du Tartare les Cent-Bras et les Cyclopes fut l'affaire d'un instant. Zeus leur conféra aussitôt le statut d'immortels en leur donnant le nectar et l'ambrosie. Puis il obtint l'appui de Kratos, dieu du pouvoir, et Biè, sa sœur, déesse de la force, enfants du Styx et d'un Titan.

L'armée des Titans trouva en face d'elle leurs neveux, les enfants de Cronos et leurs alliés terribles, transfuges que la rancœur rendait plus effrayants encore. Manquait toujours une arme.

Les Cyclopes fabriquèrent pour Zeus la foudre. Argès la rendit éclatante, Brontès inventa l'orage, Stéropès les éclairs.

La victoire des Cronides fut totale. Zeus foudroya les Titans, les Cent-Bras les ensevelirent sous les pierres et ils furent enchaînés au Tartare, gardés par Cottos, Gygès et Briarée.

La guerre était-elle finie ? Pas encore.

Entre deux batailles, rééditant une posture de son père, Zeus avait avalé Mètis, qui était grosse. À supposer qu'un fils naisse de cette union...

Mais Zeus avait aussi épousé Héra, sa troisième sœur, qu'il avait installée dans le rôle de femme légitime. Furieuse, Héra conçut avec l'aide de Gaïa, sa mère, un monstre à cent têtes, Typhon le chaotique, pour renverser Zeus (voir [Héra](#)).

Typhon était si monumental que, en un jour, sa tête toucha l'Olympe. On a honte de dire que, à la vue de Typhon, les dieux de l'Olympe coururent se changer en animaux paisibles : Aphrodite en poisson, Artémis en chatte, Hermès en ibis, Apollon en corbeau, et même sa mère, Héra, se transforma en vache. Pas vus, pas pris. C'est du joli !

Seule Athéna resta pour défendre son père. Le combat s'engagea entre Zeus et Typhon. Zeus avait comme arme la serpette qui avait servi à son père pour châtrer son grand-père Ouranos, mais Typhon le désarma en un rien de temps et lui coupa les tendons des bras et des chevilles.

Puis il jeta le corps de Zeus dans sa caverne, sous la garde de son épouse, femme-vipère au nom ravissant, Delphyné.

Zeus est fort mal en point. Qui le sauve ? Hermès et son fils Pan. Ils endorment la vipère, volent nuitamment les tendons coupés de Zeus et les recousent.

Remis sur pied, Zeus foudroie Typhon.

Tirer au sort le partage du monde

Après avoir vaincu, pour finir, les géants qui prétendaient à l'immortalité, Zeus rassembla ses frères et ses sœurs dans un bel effort d'équité. Pour se partager l'univers, on tirerait au sort.

C'est ainsi que Zeus hérita du ciel olympien, Poséidon de la mer, Déméter des moissons, Hadès du sous-sol, Héra des noces. Mais, chacun sachant ce qu'il devait à Zeus, le plus jeune d'entre eux qui les avait sauvés, les Cronides lui reconnurent la souveraineté, et Zeus devint le roi des dieux.

En souvenir, dans la grotte où jadis les Curètes dissimulaient ses cris d'enfant en frappant sur leurs boucliers, chaque année, devant l'autel de Zeus, jaillissait un feu étincelant rappelant la naissance du dieu tout enveloppé de sang. Une truie errait dans la caverne en grognant comme vagissait le bébé, une sainte truie que personne au grand jamais personne n'aurait osé sacrifier.

La chèvre Amalthée était morte de sa belle mort. Pour l'honorer, son ancien nourrisson se fit une armure avec sa peau et la transforma en constellation. C'est la décoration qu'octroie Zeus, roi des dieux, à celles qui l'ont aimé, à ceux qui l'ont servi. C'est le Grand Ordre des Planètes et Étoiles.

Du même auteur

Romans

- Bildoungue ou la vie de Freud*, Christian Bourgois, 1978.
La Sultane, Grasset, 1981 ; Le Livre de poche, 1983.
Le Maure de Venise, Grasset, 1983.
Bleu Panique, Grasset, 1986.
Adrienne Lecouvreur ou le cœur transporté, Robert Laffont, 1991 ; J'ai lu, 1997.
La Senora, Calmann-Lévy 1992 ; Le Livre de poche, 1993.
Pour l'amour de l'Inde, Flammarion, 1993 ; J'ai lu, 2000.
La Valse inachevée, Calmann-Lévy, 1994 ; Le Livre de poche, 1996.
La Putain du diable, Flammarion, 1996 ; J'ai lu, 1998.
Le Roman du Taj Mahal, Noesis, 1997.
Le Voyage de Théo, Seuil, 1997 ; Points, 1998.
Les Dames de l'Agave, Flammarion, 1998.
Martin et Hannah, Calmann-Lévy, 1999 ; Le Livre de poche, 2000.
Afrique esclave, Noesis, 1999.
Jésus au bûcher, Seuil, 2000.
Cherche-midi, Stock, 2000 ; Le Livre de poche, 2004.
Les Mille Romans de Bénarès, Noesis, 2000.
Le Sang du monde, Seuil, 2004 ; Points, 2005.
Les Derniers Jours de la déesse, Stock, 2006 ; Le Livre de poche, 2008.
La Princesse Mendiante, Éditions du Panama, 2007.
Dix Mille Guitares, Seuil, 2010 (prix Historia du roman historique 2010) ; Points, 2011.
La Reine des cipayes, Seuil, 2012 ; Points, 2013.

Poésie

- Growing an Indian Star*, Vikas Publishing House, 1991.

Essais

- Claude Lévi-Strauss ou la Structure et le malheur*, Seghers, 1970 (première édition), 1974 (deuxième édition revue) ; Le Livre de poche, « Biblio essais », 1985 (édition revue, corrigée et augmentée).

Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique (avec Pierre Bruno et Lucien Sève), Éditions sociales, 1973.

Le Pouvoir des mots, Mame, « Repères sciences humaines, idéologies », 1974.

Miroirs du sujet, 10/18, série « Esthétique », 1975.

Les Fils de Freud sont fatigués, Grasset, « Figures », 1978.

L'Opéra ou la Défaite des femmes, Grasset, « Figures », 1979.

Vies et légendes de Jacques Lacan, Grasset, « Figures », 1981 et 1985 (édition revue et corrigée) ; Le Livre de poche, « Biblio essais », 1983 (édition revue et corrigée).

Torero d'or (avec François Coupry), Hachette, « Les Travaux et les jours », 1981 ; Robert Laffont, 1992 (nouvelle édition revue et augmentée).

Rêver chacun pour l'autre : sur la politique culturelle, Fayard, 1982.

Le Goût du miel, Grasset, « Figures », 1987.

Gandhi. Athlète de la liberté, Gallimard, « Découvertes Histoire », 1989, 2008 (nouvelle édition).

La Syncope, philosophie du ravissement, Grasset, « Figures », 1990.

La Pègre, la peste et les dieux, chroniques du festival d'Avignon, Éditions théâtrales, 1991.

Sissi, l'impératrice anarchiste, Gallimard, « Découvertes Histoire », 1992.

Sollers, la fronde, Julliard, 1995.

Les Révolutions de l'inconscient. Histoire et géographie des maladies de l'âme, La Martinière, 2001.

Le Divan et le Grigri (avec Tobie Nathan), Odile Jacob, 2002, 2005 (poche).

Claude Lévi-Strauss, PUF, « Que sais-je ? », 2002.

La Nuit et l'été. Rapport sur la culture à la télévision, Seuil/La Documentation française, 2003.

Pour Sigmund Freud, Mengès, 2005.

Maison mère, NIL, 2006.

Qu'est-ce qu'un peuple premier ?, Panama, « Cyclo », 2006 ; Hermann, 2010.

Mémoire, Stock, 2008 ; Flammarion, 2010.

Éloge de la nuit, Albin Michel, 2009.

L'Appel de la transe, Stock, 2011.

Dans la même collection

Ouvrages parus

Philippe ALEXANDRE

Dictionnaire amoureux de la politique

Claude ALLÈGRE

Dictionnaire amoureux de la science

Jacques ATTALI

Dictionnaire amoureux du judaïsme

Alain BARATON

Dictionnaire amoureux des jardins

Alain BAUER

Dictionnaire amoureux de la franc-maçonnerie

Dictionnaire amoureux du crime

Yves BERGER

Dictionnaire amoureux de l'Amérique (épuisé)

Jean-Claude CARRIÈRE

Dictionnaire amoureux de l'Inde

Dictionnaire amoureux du Mexique

Jean DES CARS

Dictionnaire amoureux des trains

Michel DEL CASTILLO

Dictionnaire amoureux de l'Espagne

Antoine DE CAUNES

Dictionnaire amoureux du rock

Patrick CAUVIN

Dictionnaire amoureux des héros (épuisé)

Jacques CHANCEL

Dictionnaire amoureux de la télévision

Malek CHEBEL

Dictionnaire amoureux de l'Algérie

Dictionnaire amoureux de l'islam

Dictionnaire amoureux des Mille et Une Nuits

Jean-Loup CHIFLET

Dictionnaire amoureux de l'humour

Catherine CLÉMENT

Dictionnaire amoureux des dieux et des déesses

Xavier DARCOS

Dictionnaire amoureux de la Rome antique

Bernard DEBRÉ

Dictionnaire amoureux de la médecine

Alain DECAUX

Dictionnaire amoureux d'Alexandre Dumas

Didier DECOIN

Dictionnaire amoureux de la Bible

Jean-François DENIAU

Dictionnaire amoureux de la mer et de l'aventure

Alain DUAULT

Dictionnaire amoureux de l'Opéra

Alain DUCASSE

Dictionnaire amoureux de la cuisine

Jean-Paul et Raphaël ENTHOVEN

Dictionnaire amoureux de Marcel Proust

Dominique FERNANDEZ

Dictionnaire amoureux de la Russie

Dictionnaire amoureux de l'Italie (deux volumes sous coffret) Dictionnaire amoureux de Stendhal

Franck FERRAND
Dictionnaire amoureux de Versailles

José FRÈCHES
Dictionnaire amoureux de la Chine

Max GALLO
Dictionnaire amoureux de l'histoire de France

Claude HAGÈGE
Dictionnaire amoureux des langues

Daniel HERRERO
Dictionnaire amoureux du rugby

HOMERIC
Dictionnaire amoureux du cheval

Christian LABORDE
Dictionnaire amoureux du Tour de France

Jacques LACARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de la Grèce
Dictionnaire amoureux de la mythologie (épuisé)

André-Jean LAFAURIE
Dictionnaire amoureux du golf

Gilles LAPOUGE
Dictionnaire amoureux du Brésil

Michel LE BRIS
Dictionnaire amoureux des explorateurs

Jean-Yves LELOUP
Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Paul LOMBARD
Dictionnaire amoureux de Marseille

Peter MAYLE
Dictionnaire amoureux de la Provence

Christian MILLAU

Dictionnaire amoureux de la gastronomie

Bernard PIVOT

Dictionnaire amoureux du vin

Gilles PUDLOWSKI

Dictionnaire amoureux de l'Alsace

Yann QUEFFÉLEC

Dictionnaire amoureux de la Bretagne

Alain REY

Dictionnaire amoureux des dictionnaires

Dictionnaire amoureux du diable

Pierre ROSENBERG

Dictionnaire amoureux du Louvre

Elias SANBAR

Dictionnaire amoureux de la Palestine

Jérôme SAVARY

Dictionnaire amoureux du spectacle (épuisé)

Jean-Noël SCHIFANO

Dictionnaire amoureux de Naples

Alain SCHIFRES

Dictionnaire amoureux des menus plaisirs (épuisé) Dictionnaire amoureux du bonheur

Robert SOLÉ

Dictionnaire amoureux de l'Égypte

Philippe SOLLERS

Dictionnaire amoureux de Venise

Michel TAURIAC

Dictionnaire amoureux de De Gaulle

Denis TILLINAC

Dictionnaire amoureux de la France

Dictionnaire amoureux du catholicisme

TRINH Xuan Thuan

Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles

André TUBEUF

Dictionnaire amoureux de la musique

Jean TULARD

Dictionnaire amoureux du cinéma

Dictionnaire amoureux de Napoléon

Mario VARGAS LLOSA

Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine

Dominique VENNER

Dictionnaire amoureux de la chasse

Jacques VERGÈS

Dictionnaire amoureux de la justice

Pascal VERNUS

Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique

Frédéric VITOUX

Dictionnaire amoureux des chats

À paraître

Didier DECOIN

Dictionnaire amoureux des faits divers

Henri PENA-RUIZ

Dictionnaire amoureux de la laïcité

Gilles PERRAULT

Dictionnaire amoureux de la Résistance

Danièle SALLENAVE

Dictionnaire amoureux de la Loire

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr



et sur les réseaux sociaux

